



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

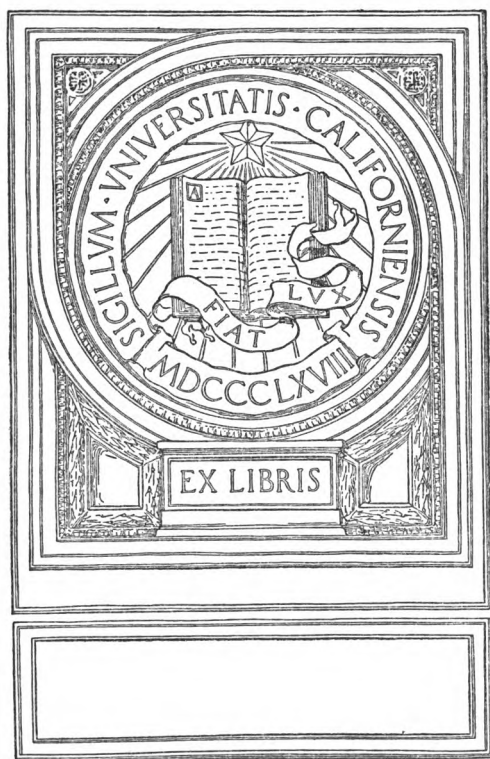
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Revue de l'Instruction Publique en Belgique



REVUE
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
EN BELGIQUE.

REVUE
DE
L'INSTRUCTION PUBLIQUE
(SUPÉRIEURE ET MOYENNE)
EN BELGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

de MM. J. Gantrelle, L. Roersch, A. Wagener.

TOME XXIII.

GAND,
Imprimerie EUG. VANDERHAEGHEN, rue des Champs, 66.
1880.

TABLE DES MATIÈRES
DU TOME XXIII.

L24
R4
v. 23

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

	Pages.
La paix de Cimon (<i>suite et fin</i>), par ADH. MOTTE	1, 236
L'école française d'Athènes (<i>suite et fin</i>), par ADOLF DE CEULENEER	18
Polémique de l'abbé de Feller contre les réformes de Joseph II, par J. KÜNTZIGER	23
Note sur un principe d'arithmétique, par E. VERHELST	36
Théorème sur la parabole, par HENIN	37
Société pour le progrès des études philologiques et historiques	73, 357
De la réorganisation des facultés de philosophie et lettres en Belgique, par P. THOMAS	85, 141, 213
De la politique dans Euripide, par G. MALLET	108
Wazon, par KAIVERS	156
Gymnases et écoles professionnelles	285, 383
Les funérailles faites au nom de l'État à Rome et dans les municipalités, par R. DE BLOCK	303
Étude étymologique sur le mot <i>fastigium</i> , par GRAFÉ	322
L'école normale supérieure de Liège, par PAUL FREDERICQ	370

COMPTES RENDUS.

Titii-Livii ab urbe condita liber II. Texte annoté à l'usage des classes supérieures, par Ch. Robyt, docteur en droit, en philosophie et lettres, professeur à l'Athénée royal de Hasselt, par L. R.	38
Grammaire Arabe de C. P. Caspari, traduite de la quatrième édition allemande et en partie remaniée par E. Uricoechea. Premier fascicule, par LUCIEN GAUTIER	45

II.

Leçons et modèles d'analyse littéraire, par Eugène Van Bommel, par O. MERTEN	51
Géométrie de position, par Antonio Favara, professeur à l'Univer- sité de Padoue, traduite de l'italien par Paul Terrier, ingénieur des arts et manufactures	52
Leçons sur la Géométrie, par Alfred Clebsch, recueillies et complé- tées par Ferdinand Lindemann, professeur à l'université de Fribourg en Brisgau, traduites par Adolphe Benoist, docteur en droit, mem- bre de la Société mathématique de France. Traité des sections coni- ques et introduction à la théorie des formes algébriques, par P. M.	54
Annuaire de l'observatoire royal de Bruxelles, 1880, 47 ^e année, par P. M.	55
Traité de Géométrie, par M. E. Rouché, professeur à l'école cen- trale, répétiteur à l'école centrale et au collège Chaptal. Quatrième édition, revue et corrigée, par P. M.	57
Verhandlungen der Directoren-Versammlungen in den Provinzen des Königreichs Preussen, seit dem Jahre 1879, par L. R. . . .	118
Traité général de littérature française, par Eugène Van Bommel, par N.	125
Émile Zola et l'école littéraire actuelle, par T. L.	130
Manuel de la langue de l'Avesta. Grammaire, anthologie, lexique, par E. de Harlez, par L. R.	133
Observations sur les exercices de traduction du français en latin d'après la préface du dictionnaire allemand-latin de Ingerslev par Antoine, avec préface par E. Benoist, par Michel Bréal	166
La réforme de l'enseignement moyen, par Paul Voituron	168
Réponse au compte rendu publié à la page 38, par Ch. Robyt. . .	169
Notes de l'auteur du compte rendu, par L. R.	180
Essai sur la vie et le règne de Septime Sévère, par Adolphe De Ceuleneer, par L. R.	187
Histoire de Belgique empruntée textuellement aux récits des écri- vains contemporains, par Van Bommel, par N.	192
Notes scientifiques. Comptes rendus de l'Académie des sciences de Paris, tome LXXXIX, par M.	194
Claudio Jannet. Les institutions et le droit civil à Sparte, 2 ^e éd., revue et augmentée, par P. THOMAS	266
Emile Chatelain. Notice sur les manuscrits des poésies de S. Paulin de Nole, suivie d'observations sur le texte, par P. T.	273
Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes. Nou- velle série, continuée sous la direction de Ch. Thurot, O. Riemann et Ém. Chatelain. Année et tome IV, livr. 1-3 (janvier-juillet), par P. T.	274
La dénouement de l'histoire de Râma, Outtara-Râmacharita, drame de Bhavabhoûti, traduit du sanscrit avec une introduction sur la vie et les œuvres de ce poète, par Félix Nève, professeur émérite de l'Université de Louvain, membre de l'Académie royale de	

III.

Belgique, correspondant de la Société asiatique de Londres, par L. R.	278
The Zend-Avesta. Part. I. <i>The Vendidad. Translated by James Darmesteter</i> , Oxford, 1880, par EMILE F. DILLON.	338
La réforme de l'enseignement moyen par Paul Voituren, par P. THOMAS.	394
Études politiques sur l'histoire romaine, par Paul Devaux, par HENRI P.	400
Annuaire de l'observatoire royal de Bruxelles, 1881, 48 ^e année, par P. MANSION	404
Manuel de trigonométrie plane, par A. Faux, professeur à l'école normale de Nivelles, par P. M.	407

VARIA	208
Congrès international de l'enseignement	65, 136
Archéologie	66
Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique	135

ACTES OFFICIELS.

Nominations	134, 347, 415
Ministère de l'instruction publique	60
Projet de loi sur l'enseignement moyen des filles et des garçons	63
Enseignement supérieur. — Diplômes pour femmes	207
Circulaire à MM. les présidents des bureaux administratifs des athénées et des écoles moyennes de l'État	343
Application du nouveau programme des athénées royales et des écoles moyennes de l'État. — Mesures transitoires	346
Concours général de l'enseignement moyen du premier degré en 1880.	350
Enseignement moyen. — Enseignement spécial pour la formation de professeurs d'histoire et de géographie à l'école normale des humanités à Liège	409
Matières de l'examen d'aspirant professeur agrégé et de professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour l'histoire et la géographie	410
Enseignement spécial pour la formation de professeurs de sciences naturelles à l'école normale des sciences.	412
Matières de l'examen de professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les sciences naturelles	412

IV.

Matières de l'examen de professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les sciences mathématiques. . .	413
PÉRIODIQUES	69, 139, 209, 283, 354, 414

MATHÉMATIQUES.

Expressions diverses de la surface du triangle	202
Remarque sur la théorie des foyers des courbes du second degré	281, 321

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN BELGIQUE.

Tome 23.

1^e Livraison.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

LA PAIX DE CIMON ¹.

(Suite).

V.

LE SILENCE DES AUTEURS ANCIENS.

Les adversaires de notre thèse se sont efforcés de démontrer qu'un grand nombre d'auteurs anciens qui auraient dû mentionner la paix l'ont passée sous silence et ils en ont conclu contre l'authenticité du traité. A notre avis, ils ont, en raisonnant ainsi, manqué de prudence. Ils ont perdu de vue que, de tous les modes d'argumentation, il n'en est aucun qui soit moins rigoureux et, par conséquent, plus dangereux que l'argumentation *e silentio*, surtout eu égard à l'état dans lequel la littérature ancienne nous est parvenue. Chacun sait qu'à côté du petit nombre d'ouvrages qui se sont conservés en entier, une foule d'autres ont disparu sans laisser de traces, tandis que d'autres encore ne nous sont connus que par des fragments plus ou moins étendus, contenus dans les écrits d'écrivains postérieurs. Dès lors, il nous paraît téméraire de considérer comme apocryphe un événement attesté par quelques auteurs, par la seule raison que cet événement n'est pas mentionné par tous ceux qui auraient pu en parler. En effet, grâce à des allusions acciden-

¹ Voir la *Revue*, tomes XVIII, p. 1 à 23; XIX, 246 à 258 et 303 à 311; XXI, 187 à 201; et XXII, 330 à 341.

telles et à d'autres indications éparses dans les auteurs anciens, la critique moderne est parvenue à constater l'existence d'événements plus importants parfois que la paix de Cimon, et cela malgré le silence des historiens qui ont retracé avec les plus grands détails l'époque à laquelle ils ont eu lieu. Nous n'en citerons pour preuve que le rétablissement de la démocratie absolue à Athènes peu après la chute des 400, qui a été démontré de la façon la plus convaincante par Vischer dans sa remarquable étude sur les changements de la constitution d'Athènes durant les dernières années de la guerre du Péloponnèse ¹.

Thucydide expose avec beaucoup de détails la révolution qui renversa les 400; il nous apprend que l'on rétablit alors le gouvernement populaire, mais avec de grands tempéraments: on accorda l'exercice des droits politiques aux cinq mille seulement, en comprenant dans ce nombre tous les citoyens en état de se munir, à leurs frais, d'une armure complète. En outre, on supprima la solde pour tous les emplois publics, et ce sous peine de malédiction, de sorte que la populace se trouva exclue des affaires et que le pouvoir fut concentré des riches et des citoyens aisés ².

Ce nouveau régime dura-t-il jusqu'à la fin de la guerre ou bien fut-il renversé de bonne heure au profit de la démocratie absolue? Vischer se prononce dans le dernier sens et son opinion est généralement adoptée aujourd'hui, entr'autres par Curtius et par Gilbert ³.

D'après Vischer, la victoire remportée par Alcibiade à Cyzique, que Curtius appelle « le plus brillant fait d'armes de toute la guerre du Péloponnèse, » eut pour conséquence de faciliter, dès l'an 410, la restauration de la démocratie absolue. « A une

¹ VISCHER, *Kleine Schriften*, erster Band, herausgegeben von Gelzer, Leipzig, 1877, pagg. 204 à 238. *Untersuchungen über die Verfassung von Athen in den letzten Jahren des peloponnesischen Krieges*.

² THUCYDIDE, VIII, 97.

³ VISCHER, l. l. 237. — CURTIUS, II, 730 et 731. — GILBERT, *Beiträge zur inneren Geschichte Athens im Zeitalter des peloponnesischen Krieges*, Leipzig, 1877, p. 340. — GROTE, traduct. Sadoux, XI, p. 151, arrive au même résultat en s'appuyant sur le pséphisme de Démophante, rendu en 410. On y prescrit la forme d'un serment par lequel tous les Athéniens s'engageaient à soutenir la constitution démocratique.

époque, dit-il, où non seulement les hoplites, mais aussi les marins et les citoyens appartenant à toutes les classes de la société déploierent un si grand courage pour la défense de la ville, ces marins et ces citoyens non hoplites réclamèrent sans doute le droit de prendre part à la conduite des affaires de cette même ville. Ainsi, de même que jadis, après la guerre médique, dans laquelle riches et pauvres avaient déployé la même valeur, Aristide ouvrit à tous l'accès des honneurs et des plus hautes fonctions, de même, je le pense, la restriction des droits politiques aux ὅπλα παρέχόμενοι disparut alors (en 410), et des droits égaux furent rendus à tous. Quant au rétablissement de la solde, il dut nécessairement coïncider avec la restitution des droits politiques aux classes qui en avaient été privées lors du renversement des 400. En effet, ce moyen d'existence était indispensable aux citoyens pauvres, surtout à cette époque, où la présence permanente des Lacédémoniens à Décelie avait presque anéanti l'agriculture et où des milliers de citoyens vagabondaient dans la ville sans ressource aucune. C'est alors que le butin considérable fait par Alcibiade vint fort à propos remplir le trésor épuisé et l'on profita de cette prospérité inattendue pour rétablir les différents μισθοί » ¹.

Il est vrai qu'assigner à cette restauration de la démocratie absolue l'année 410, ce n'est qu'émettre une simple conjecture, certes très vraisemblable, mais, dans tous les cas, il est incontestable que les restrictions apportées à l'exercice du droit de cité disparurent de bonne heure. Ainsi, en 406, tous les citoyens indistinctement assistaient aux assemblées et exerçaient le pouvoir judiciaire comme aux plus beaux temps de la démocratie. Le procès des généraux vainqueurs aux Arginuses le démontre. En effet, ce ne sont pas les seuls hoplites qui prennent part au jugement, mais bien tous les citoyens réunis par tribus. Et si l'on a constaté différentes illégalités dans la conduite et le dénouement de ce procès, on s'est borné à incriminer le refus, non seulement d'accorder à la défense des généraux un temps mesuré par la clepsydre, mais encore d'entendre cette défense; on a blâmé aussi le vote collectif, contraire au pséphisme de Cannon, en vertu duquel, lorsque plusieurs personnes étaient

¹ VISCHER, p. 236.

accusées d'un même crime, on devait instruire et juger séparément la cause de chacune d'elles. Mais nulle part la participation de tous les Athéniens au vote n'est signalée comme illégale. Elle était donc tout à fait régulière ¹.

Quant à la solde des emplois publics, un passage des Grenouilles d'Aristophane prouve qu'en l'année 405, l'*ἡλιαστικόν* était rétabli et pesait même lourdement sur le trésor public ²; le scholiaste mentionne d'une façon positive l'existence de l'*ἐκκλησιαστικόν* à cette époque, et comme des inscriptions prouvent que, dès 410, le *Σεωρικόν* était rétabli, on peut en conclure que, au plus tard en 405, tous les emplois publics étaient de nouveau rétribués.

La restriction des droits politiques aux 5,000 et la suppression de la solde sont les deux seules dispositions caractéristiques de la constitution inaugurée après la chute des 400; elles en constituent l'essence et leur suppression entraînait celle de la constitution même ³. Par conséquent, celle-ci n'eut qu'une durée tout éphémère. Or, ni Thucydide, ni Xénophon son continuateur, ni aucun autre auteur ne font mention de l'abolition du nouveau régime. Pour Thucydide, la chose s'explique jusqu'à un certain point, parce que, malheureusement pour nous, son récit s'arrête peu après la chute des 400. Mais quant à Xénophon et aux autres historiens, leur silence paraît tout à fait inexplicable. Or, lorsqu'on voit un événement aussi important être passé sous silence, bien que son existence soit démontrée d'une façon scientifique, on peut aisément se rendre compte du peu de valeur de l'argumentation *e silentio* en général et de la circonspection qu'exige son emploi ⁴.

¹ VISCHER, 226.

² ARISTOPHANE, *Grenouilles*, vers 1463 à 1466.

³ VISCHER, 228.

⁴ SCHMIDT (*das Perikleische Zeitalter*, 1^{er} Band, pagg. 40 à 42), énumère les conditions requises pour que l'argumentation *e silentio* ait une valeur réelle. D'après lui, cet argument n'est concluant que dans les quatre cas suivants : « 1^o Lorsqu'un grand nombre d'auteurs contemporains, qui écrivent d'une façon toute indépendante les uns des autres, peignent d'une façon très concordante la situation à laquelle le prétendu événement se rattache et qu'aucun d'eux ne le mentionne;

2^o Lorsque toutes les sources contemporaines du prétendu événement et

L'usage qu'en ont fait nos adversaires viendra confirmer cette conclusion.

Krüger s'est distingué entre tous. Historiens, poètes lyriques et comiques, orateurs, il a tout passé en revue et nulle part il ne découvre la moindre mention de la paix. Il remonte jusqu'à Charon de Lampsaque, qui florissait à l'époque des guerres médiques, et il prétend que ni cet écrivain, ni Hellanicus n'ont parlé de la paix « parce que Plutarque, qui cherche des preuves en faveur de celle-ci, n'a pas mentionné ces auteurs, quoique, d'ailleurs, il se serve souvent de leurs témoignages. La même raison, ajoute-il, serait suffisante pour prouver le silence de Ctésias sur cette paix, s'il n'était pas démontré d'une façon plus convaincante encore par les extraits des histoires persiques de cet écrivain qui ont été conservés par Photius. » Oncken a adopté l'opinion de Krüger : pour lui aussi Hellanicus, Charon et Ctésias seraient au nombre des témoins cités par Plutarque, s'ils avaient parlé de cette paix ¹.

celles qui découlent d'elles sont muettes sur lui, malgré leur description plus ou moins détaillée de la situation à laquelle ce prétendu fait se rattache ;

3^e Lorsque un fait prétendu n'est pas mentionné dans une source contemporaine, qui annonce d'une façon expresse qu'elle veut épuiser toute la catégorie de faits parmi lesquels le prétendu événement devrait être rangé ; par exemple, tous les traités de paix conclus ou simplement négociés dans une période déterminée, tous les faits relatifs aux vicissitudes d'une institution, etc. ;

4^e Lorsqu'il s'agit d'une personne ou des œuvres littéraires ou artistiques attribuées à une personne, l'argument *e silentio* n'a de valeur que si l'on ne trouve aucune mention de la personne ou de l'œuvre en question dans toute la littérature du peuple auquel cette personne aurait dû appartenir.

Les deux premières conditions sont peut-être un peu absolues et pratiquement irréalisables. Schmidt lui-même le reconnaît, en disant qu'il y a parfois impossibilité matérielle d'atteindre toutes les sources contemporaines ou dérivées de celles-ci et que, dans ce cas, l'on est obligé de se contenter du témoignage du plus grand nombre possible. — Avec cette restriction, on peut se rallier à l'opinion de Schmidt et exiger les conditions énumérées par lui pour accorder de la valeur à l'argument *e silentio*.

¹ KRÜGER, p. 84. — ONCKEN, II, 135, note 2.

Il suffit d'ouvrir Plutarque pour se convaincre que le passage visé par Krüger n'a nullement le sens ni la portée qu'il lui attribue. « Ces exploits (sc. la double victoire de l'Eurymédon), dit Plutarque, abattirent si fort l'esprit du roi qu'il conclut cette paix célèbre par laquelle il s'engageait à se tenir toujours éloigné de la mer hellénique de la course d'un cheval et à ne plus naviguer entre les îles Cyanéennes et Chélidoniennes avec des vaisseaux longs et armés d'éperons d'airain. Toutefois Callisthène prétend que le barbare ne s'engagea pas à cela par un traité, mais qu'il agit ainsi en réalité à cause de la terreur dont l'avait frappé cette défaite, de sorte qu'il se tint si éloigné de la Grèce que Périclès avec cinquante vaisseaux et Ephialte seulement avec trente allèrent au delà des îles chélidoniennes sans rencontrer un seul navire des barbares. Mais dans les décrets que rassembla Crateros, on trouve des copies du traité comme ayant été réellement conclu. On dit aussi qu'à cette occasion, les Athéniens élevèrent un autel à la paix et que Callias, l'ambassadeur, fut l'objet des plus grands honneurs » ¹.

On voit que Plutarque ne « cherche ici des preuves en faveur de la paix » pas plus « qu'il ne la met ouvertement en question » ². Il ne doute nullement de son authenticité; il se borne à dire en passant qu'elle a pourtant rencontré un incrédule, mais il oppose à celui-ci le témoignage formel de Crateros, l'érection d'un autel de la paix et les honneurs rendus à Callias; il pense avoir ainsi suffisamment prouvé l'existence de la paix, et il continue son récit sans insister davantage et sans se croire dans l'obligation de faire une réfutation en règle de Callisthène, en recherchant dans les auteurs anciens tous les témoignages contraires à l'opinion de celui-ci.

Quant au silence de Ctésias, il ne prouve absolument rien; car, à en juger par les extraits de Photius, Ctésias n'a pas mentionné une foule d'événements importants, entr'autres les batailles de l'Eurymédon et de Salamis en Chypre. Dès lors, on ne peut argumenter de ce qu'il n'a pas parlé de la paix, ce qui n'est d'ailleurs nullement démontré, son ouvrage étant perdu. Au reste, Plu-

¹ PLUTARQUE, *Cimon*, XIII.

² KRUEGER a émis ces deux opinions contradictoires, l'une page 84 et l'autre page 122.

tarque n'avait aucune raison de citer ici Ctésias, Charon, Hellanicus, pour les motifs que nous venons d'exposer, et il est impossible de conclure de ce passage qu'aucun de ces trois auteurs n'a mentionné la paix de Cimon.

Nous n'insisterions pas davantage sur ce point si nous ne rencontrions pas ici une occasion très heureuse pour démontrer combien l'argument *e silentio* est périlleux et avec quelle complaisance il se prête aux déductions les plus diverses et les plus contradictoires. Ainsi qu'on vient de le voir, Krüger conclut du récit de Plutarque que ni Charon, ni Hellanicus, ni Ctésias n'ont mentionné la paix et que, par conséquent, celle-ci n'a pas existé. Or Schmidt, à l'aide du même passage et toujours en vertu de l'argument *e silentio*, arrive à une conclusion toute différente et des plus inattendues. D'après lui, en effet, Plutarque a emprunté son récit à Théopompe, qui, contrairement « à la superstition hypercritique régnante, » n'a jamais nié mais, au contraire, mentionné la paix de Cimon¹. Voici en substance son argumentation, que nous nous réservons de discuter plus loin. Plutarque, dit-il, avait ici comme source principale Théopompe, ainsi que Rühl l'a démontré. Or, il est impossible qu'il se soit borné à citer seulement Callisthène comme ayant nié le traité, si Théopompe l'avait nié également. Bien plus, s'il n'avait pas trouvé dans ce dernier auteur mention du traité, il aurait dû relater ce fait, rendu plus frappant encore par la dénégation de Callisthène. « Aussi, conclut Schmidt, à la question étonnée de Rühl : d'où vient que Plutarque signale la paix de Cimon, sans mentionner que Théopompe la considère comme fictive, tandis qu'il transcrit la dénégation de Callisthène ? la réponse sera évidemment celle-ci : Plutarque ne mentionne aucune dénégation de Théopompe, uniquement par ce qu'il est contraire à la vérité que Théopompe ait déclaré la paix apocryphe². Qu'y avait-il au sujet de la paix dans le

¹ SCHMIDT, tome II, pagg. 172 à 177.

² SCHMIDT, II, 75. — Schmidt prétend ici, comme il l'avait déjà fait dans son premier volume, p. 231, que Théopompe, loin de nier la paix, l'a inventée; c'est-à-dire que celui-ci a mentionné comme ayant été acceptées et comme ayant fait réellement l'objet d'un traité les propositions que Cimon aurait faites à la Perse après la bataille de l'Eurymédon. Nous dis-

10^e livre, à l'endroit que Plutarque avait sous les yeux en écrivant le chapitre 13 ? D'après ma conviction, il y avait naturellement cela même que Plutarque, son copiste, a dit à ce sujet ¹. »

Ainsi voilà Schmidt qui, à l'aide du silence de Plutarque, renverse toutes les idées reçues au sujet de l'attitude de Théopompe et trouve un garant de la paix de Cimon dans cet auteur, qu'on avait toujours considéré jusqu'ici comme un témoin en sens opposé. Ce fait seul suffirait, d'après nous, pour enlever à l'argumentation *e silentio* en général toute espèce de valeur, puisqu'on peut arriver par elle à tirer d'un même passage les conclusions les plus différentes et même les plus contradictoires, ainsi que nous l'avons d'ailleurs déjà fait ressortir dans une autre occasion ².

Nos adversaires ont-ils été plus heureux en argumentant du silence d'auteurs autres que Charon, Hellanicus et Ctésias ? Nous ne le pensons pas, et pourtant ils invoquent à l'appui de leur thèse le témoignage négatif de l'historien qui jouit de l'autorité la plus incontestée et la plus légitime : Thucydide. Ils constatent d'abord que, dans son exposé des événements compris entre la fin de la seconde guerre médique et le commencement du grand duel entre Sparte et Athènes, Thucydide ne fait pas mention de la paix de Cimon, et ce silence leur paraît à tous un argument décisif en faveur de leur thèse ³.

Si le traité était le seul fait passé sous silence, l'argument aurait sans doute une valeur considérable, parceque Thucydide est l'historien exact et véridique par excellence. Mais il n'en est pas ainsi. Dans ce coup d'œil rétrospectif, il laisse de côté une foule d'autres faits dont quelques-uns ont cependant une importance indiscutable. C'est ainsi qu'il ne parle ni des réformes introduites par Aristide dans la constitution d'Athènes

cuterons plus bas cette hypothèse qui nous paraît la plus fantaisiste de toutes celles que cette question a fait éclore.

¹ SCHMIDT, II, 176.

² Voir la *Revue*, XVIII, 8. Dahlmann, 59, et Wiegand, 6, concluent de ce même passage de Plutarque et toujours en vertu de l'argument *e silentio*, l'un que Pindare n'a pas chanté la paix, l'autre que Hellanicus a dû nécessairement la mentionner.

³ DAHLMANN, 16, 17. — KRUEGER, 84, 85 et 131. — ONCKEN, 136 à 138.

après la reconstruction de cette ville, ni de la conquête du littoral de la Thrace, ni du traité de 30 ans conclu entre Sparte et Argos, ni du transfert de la caisse fédérale de Délos à Athènes, ni des réformes de Périclès, ni des tentatives de celui-ci pour former une confédération panhellenique, ni de l'ostracisme et du rappel de Cimon, ni de quelques autres événements moins marquants. Ira-t-on, pour cette raison, contester l'authenticité de tous ces événements ? Personne n'y a même songé. Dès lors si le silence de Thucydide n'autorise pas à les rejeter du domaine historique, on ne voit pas pourquoi il en serait autrement de la paix de Cimon.

Mais, dit-on, ce n'est pas seulement dans son introduction que Thucydide passe la paix sous silence, il le fait encore en d'autres endroits où il aurait nécessairement dû la mentionner s'il en avait eu connaissance. Ainsi, dit Dahlmann, « peu avant l'explosion des hostilités, les ambassadeurs athéniens prononcèrent à Sparte un discours dans lequel ils exposaient orgueilleusement les services que leur patrie avait rendus depuis les guerres médiques, à la Grèce et aux alliés, qui, oublieux maintenant de tout ce qu'ils avaient souffert de la part des Perses, faisaient entendre d'ingrates récriminations et se plaignaient d'être opprimés. Nulle part une mention de la paix, si celle-ci avait réellement existé, n'eût été plus à sa place qu'ici ¹. »

Tel n'est pas notre avis. Cette mention nous paraît, au contraire, tout à fait inutile. « Les ambassadeurs voulaient, dit Thucydide, non pas répondre aux accusations des alliés, mais démontrer qu'il ne fallait rien décider à la légère, et se livrer, au contraire à un mûr examen. Ils voulaient, en même temps, signaler toute la puissance de leur patrie, rappeler aux vieillards ce qu'ils en savaient, et apprendre aux jeunes gens ce dont ils n'avaient aucune connaissance; ils étaient persuadés que leur discours disposerait les Lacédémoniens à observer la paix plutôt que de déclarer la guerre ². » Et dans ce but l'ambassadeur, qui déclare parler des guerres médiques, non pour justifier Athènes, mais pour montrer quel peuple Sparte aurait à combattre, cite les deux plus brillants exploits de sa ville : la ba-

¹ DAHLMANN, 18.

² THUCYDIDE, I, 72.

taille de Marathon, dans laquelle, avec le faible secours de Platée, les Athéniens repoussèrent l'invasion étrangère, et le combat naval de Salamine, livré malgré Sparte et ses alliés, et dans lequel les vaisseaux athéniens soutinrent le principal choc. Ces deux exploits permettront aux Lacédémoniens de mesurer toute la puissance d'Athènes. Seule, elle a vaincu à Marathon et, à Salamine, elle a rendu inévitable une bataille que Sparte voulait éviter. Les Lacédémoniens verront par là toutes les difficultés, tous les dangers d'une lutte contre une ville capable de pareils exploits, dangers d'autant plus grands que cette ville est devenue puissante et commande à de riches et nombreux tributaires. C'est là ce que Thucydide veut mettre en lumière, et il n'a pas besoin pour cela de citer la paix de Cimon, pas plus que n'importe quelle autre victoire de la ligue athénienne contre la Perse. Marathon et Salamine lui suffisent pour atteindre son but.

En racontant l'intervention de Pissuthnès dans les démêlés des Athéniens avec Samos, Thucydide ne dit pas qu'il y eût là rupture d'un traité de paix, d'où Dahlmann, Krüger et Oncken concluent qu'il n'en existait aucun ¹. Oncken prétend en outre que si un traité avait formé la base des rapports de la Perse avec Athènes, son abrogation aurait dû être stipulée tout d'abord dans les négociations entre Tissapherne et les Athéniens; or, Thucydide ne parle pas de cela, donc le traité n'existait point². Enfin Krüger conclut qu'aucune paix n'empêchait les vaisseaux persans de dépasser Phaselis, sinon Thucydide aurait dû indiquer le respect de cette convention parmi les raisons qu'il donne pour expliquer que la flotte phénicienne ne vint pas au secours des Lacédémoniens, alliés de Tissapherne³.

Tels sont les passages dans lesquels, d'après nos adversaires, Thucydide aurait dû mentionner la paix. Nous avons déjà rencontré leurs objections en discutant l'intervention de Pissuthnès dans l'affaire de Samos, ainsi que les conditions de la paix⁴; nous espérons avoir établi que leur argumentation est non

¹ DAHLMANN, 17 et 76. — KRUEGER, 88, 89 et 134. — ONCKEN, 144.

² ONCKEN, 146.

³ KRUEGER, 83 et 84.

⁴ Voir la *Revue*, XVIII, 19, 26, 21, et XXI, 201.

fondée, de façon que nous ne croyons pas devoir revenir ici sur ce point. Il nous est donc permis de conclure que, vu le grand nombre d'événements omis par Thucydide dans son exposé de la pentécontaétie, on ne peut invoquer contre l'existence de la paix le fait qu'il a passé celle-ci sous silence dans cet endroit de son récit, et que rien ne l'obligeait à parler d'elle dans les autres passages visés par les adversaires de notre thèse. En outre, si l'on se rappelle combien son récit des évènements de Samos et surtout des négociations entre Tissapherne et les Athéniens implique l'existence de la paix, comme nous l'avons démontré ailleurs¹, on admettra aisément que nos adversaires ne sont nullement fondés à invoquer le témoignage négatif de Thucydide en faveur de leur opinion.

Passant aux poètes, Dahlmann constate que ni Pindare, ni Aristophane ne font mention de la paix de Cimon, dans les passages où ces deux poètes célèbrent les exploits d'Athènes dans les guerres médiques, et ce silence lui paraît, ainsi qu'à Krüger, une preuve évidente que cette paix n'a jamais existé².

Cette conclusion repose sur une appréciation inexacte de ce traité. Dahlmann et Krüger aiment à le voir dans tout l'éclat dont l'ont entouré les panégyristes du IV^e siècle; ils le représentent comme des plus glorieux pour Athènes et des plus déshonorants pour le grand roi. Mais, ainsi que Oncken l'a déjà fait observer, il y a là une erreur manifeste. Les Athéniens du temps de Périclès ne s'enorgueillissaient pas de cette paix, comme on le fit dans la suite. Elle constatait, en effet, l'abandon d'une partie du programme politique qui avait pompeusement annoncé la délivrance de tous les Grecs asiatiques; elle laissait, au contraire entre les mains du roi un grand nombre de ceux-ci, et elle impliquait enfin l'aveu de l'inutilité de tous les efforts des Athéniens pour s'emparer de Chypre et de l'Égypte³. Les panégyristes ne devaient donc pas être tentés de citer cette paix pour célébrer la gloire et la puissance d'Athènes, de même qu'un panégyriste de Napoléon III, par exemple, ne choisirait pas dans un but analogue la paix de Villafranca et de Zurich

¹ Voir la *Revue*, XXII, 335 et suiv.

² DAHLMANN, 57 à 60. — KRUEGER, 99.

³ ONCKEN, *l.*, *l.*, 138.

qui, elle aussi, implique l'abandon d'une partie du programme et dément cette fière parole « l'Italie libre jusqu'à l'Adriatique, » insérée dans la proclamation du 3 mars 1859.

D'ailleurs, on peut assigner une autre raison plus générale au silence de Pindare et d'Aristophane.

En parcourant les œuvres du grand comique, on voit que dans les passages où il exalte la gloire de sa patrie, c'est toujours le souvenir d'un exploit militaire qu'il invoque, surtout celui de la victoire de Marathon¹. Cela s'explique tout naturellement : ce qui frappe l'imagination de la foule, ce n'est pas le traité qui met fin à une guerre, mais bien les combats livrés pendant la campagne. Par exemple, qu'est ce qui, en Angleterre, est resté populaire de la lutte contre le premier Empire français ? Sont-ce les traités de 1815 ? Nullement, ce sont les batailles de Trafalgar et de Waterloo dont les monuments commémoratifs s'élèvent dans presque toutes les villes. Il en était de même à Athènes ; Marathon et Salamine, voilà ce qui faisait vibrer la fibre patriotique et voilà ce que les panégyristes du V^e siècle nommaient le plus volontiers lorsqu'ils voulaient provoquer l'enthousiasme populaire. Ils n'avaient que faire, dans ce cas, de la paix de Cimon.

Il n'en fut plus de même pour leurs successeurs. Au IV^e siècle, Athènes souffrait dans son orgueil et dans ses intérêts de la honteuse paix d'Antalcidas qui lui avait été imposée. C'est alors que les orateurs tirèrent de l'oubli la paix de Cimon ; ils en firent une antithèse au traité odieux conclu par les Lacédémoniens, et ils la représentèrent comme un des exploits les plus glorieux d'Athènes. Mais, nous le répétons, avant la paix d'Antalcidas elle n'avait pas ce caractère et, dès lors, il n'est pas étonnant que Pindare, Aristophane et les autres panégyristes l'aient passée sous silence.

« Si, dit ensuite Krüger, on ne veut pas attacher grande importance au silence d'Aristophane, on ne peut pas, dans tous

¹ ARISTOPHANE rappelle le combat de Marathon dans les passages suivants : *Acharniens*, 181, 696, 699 ; *Chevaliers*, 781 et 1334 ; *Nuées*, 987, et *Guêpes*, 710. Dans les *Acharniens*, 677 ; *Chevaliers*, 566 et suivants, et *Guêpes*, 684, il fait allusion, sans en citer aucun, à tous les combats de terre et de mer livrés contre les Perses.

les cas, considérer comme sans valeur celui des anciens orateurs. Parmi ceux-ci Andocide réclame tout d'abord l'attention. Déjà il est étonnant que, dans son discours sur les mystères, en recommandant l'union aux Athéniens, il cite comme conséquence de celle-ci l'acquisition de l'hégémonie, et non le fait d'avoir pu humilier le grand roi en lui imposant un traité, ce qui eût été d'autant plus à sa place ici que, auparavant, l'orateur avait parlé des tentatives du Persan pour soumettre les Grecs. Mais ce qui est beaucoup plus important, c'est que, dans le discours par lequel il engage ses concitoyens à faire la paix avec Sparte, il montre par des exemples quels grands avantages la paix a autrefois procurés à Athènes, et qu'il rappelle un traité conclu pendant la guerre du Péloponèse entre cette ville et la Perse, mais que, nulle part, il ne trouve occasion de faire usage de la fameuse paix ¹. »

Dans le premier passage visé par Krüger, Andocide ne cite absolument aucun événement : « Nos aïeux, dit-il, ayant accompli cette grande œuvre (sc. l'expulsion des Perses), ne songèrent pas à tirer vengeance de ce qui s'était passé antérieurement entre eux. Aussi, tout en ayant retrouvé une ville dévastée, des temples incendiés, des murailles et des maisons abattues, tout en étant dépourvus de ressources, ils n'en acquirent pas moins par leur union et leur concorde l'hégémonie de la Grèce et vous laissèrent une ville si grande et si puissante ². »

Le second passage d'Andocide prouve à l'évidence que, avant les traités des Perses avec les Lacédémoniens, il existait une paix entre les Athéniens et le roi et que celui-ci considérait comme une rupture de celle-ci l'alliance des Athéniens avec Amorgès ³. Krüger lui-même n'hésite pas à le reconnaître, malgré le silence de Thucydide ⁴. Andocide donne comme auteur de ce

¹ KRÜGER, 100.

² ANDOCIDE, de *Mysteriis*, § 108 ; dans *les oratores attici* ed, Didot, I, p. 67.

³ ANDOCIDE, de Pace, § 29, même édition, I, p. 82.

⁴ KRÜGER, pag. 90 et 100. Cela est d'autant plus étonnant et plus incohérent de sa part, qu'il fait du silence de Thucydide un argument capital contre la paix de Cimon. Pourtant si, dans son récit détaillé de la guerre du Péloponèse, Thucydide a pu passer sous silence la paix d'Epilycus sans ébranler la foi de Krüger en cette dernière, on ne s'explique

traité son oncle Epilycus, mais là se bornent ses renseignements; il ne nous fait connaître ni l'époque, ni les clauses du traité, de sorte qu'on en est réduit aux conjectures. Était ce un nouveau traité négocié par Epilycus ou simplement un renouvellement de celui de Callias ? E. Müller, à l'opinion duquel nous nous rallions, se prononce dans ce dernier sens : « rien n'est plus commun dans l'histoire ancienne, dit-il, que l'usage de renouveler par des actes solennels un traité de paix existant déjà et ce, suivant les occasions, soit à la suite d'événements qui menaçaient de modifier la situation des états contractants l'un vis-à-vis de l'autre, ou d'ébranler leurs bons rapports, soit périodiquement, à des époques fixées d'avance, soit peu de temps avant l'expiration du terme pour lequel la paix avait été conclue, soit enfin à l'occasion d'un changement de règne. Dans l'espèce, plus d'une de ces raisons peut avoir amené un renouvellement. Comme dans le courant de la guerre du Péloponnèse les Lacédémoniens se sont plus d'une fois efforcés d'attirer le roi de Perse dans leur parti, les Athéniens devaient être très désireux de le fixer définitivement de leur côté par un renouvellement du traité. Par contre, le roi pouvait désirer s'assurer de la même manière contre une reprise des dangereuses alliances des Athéniens avec les satrapes révoltés. En outre, on ne sait si la paix de 449 était une paix perpétuelle, comme celle d'Epilycus, ou si elle avait été conclue pour un temps déterminé, comme la trêve conclue pour trente ans entre Sparte et Athènes en 445. Dans ce cas, l'année 420 eût été le moment de la renouveler et cette fois εις τὸν αἰσι χρόνον. Enfin le changement de règne en Perse, soit la mort d'Artaxerxès I, soit l'avènement de Darius Nothus, peut avoir été la cause de ce renouvellement » ¹.

Les circonstances expliquent donc parfaitement que de part et d'autre on ait voulu se garantir contre une reprise de la guerre en renouvelant le traité de Callias ². La paix d'Epilycus ne

pas que l'omission de la paix de Cimon dans l'introduction courte et incomplète de Thucydide ait pu avoir aux yeux du savant allemand l'importance exagérée qu'il y attache. Pour rester conséquent avec lui-même, il devait ou bien rejeter la paix d'Epilycus comme celle de Cimon, ou bien ne pas argumenter contre celle-ci du silence de Thucydide.

¹ E. MÜLLER, II, pag. 30 et 31.

² Hiecke, p. 11, et Wiegand, p. 13, sont d'avis que le traité de Callias

pouvait être rien de plus que cela; elle ne pouvait être un fait nouveau, car on ne voit pas pourquoi, s'il n'y avait pas eu de traité jusque là entre Athènes et la Perse, cette dernière puissance aurait consenti à en conclure un en 420, alors que, depuis 29 ans déjà, les expéditions des Athéniens avaient cessé et que ceux-ci, engagés dans une guerre à outrance contre Sparte, ne pouvaient songer à distraire la moindre partie de leurs forces pour reprendre les hostilités contre le roi ¹. C'est donc à tort que Krüger invoque le témoignage d'Andocide. Nous trouvons, au contraire, chez cet auteur une preuve très concluante en faveur de l'existence de la paix.

Enfin Krüger aborde l'examen de Platon et de Lysias. D'après lui on ne trouve aucune mention de la paix dans le *Ménexène*. L'orateur se borne à faire l'éloge des vainqueurs de l'Eurymédon et des guerriers qui descendirent en Égypte et dans l'île de Chypre « par ce qu'ils réduisirent le grand roi à craindre pour lui-même et à ne songer qu'à sa propre sûreté, loin de méditer encore la perte de la Grèce. » « Après une appréciation si sobre des avantages remportés sur les Perses, on ne peut, ajoute Krüger

et celui d'Epilycus ne sont qu'une seule et même chose. Dans cette hypothèse, Epilycus serait un des compagnons de Callias, et Andocide, qui cherche toutes les occasions de tirer vanité des services rendus par ses ancêtres, aurait attribué à son oncle le rôle de chef d'ambassade, comme ailleurs il attribue à son grand-père la conclusion d'une trêve de 30 ans avec Sparte, alors que Diodore ne cite que Callias et Charès (XII, 8). Mais Emile Müller, pages 29 et 30, établit qu'il y a confusion entre l'Epilycus dont il s'agit ici et son aïeul du même nom, et que par conséquent l'oncle d'Andocide ne pouvait avoir été un des compagnons de Callias. D'où il résulte que les paix d'Epilycus et de Callias sont deux traités distincts et conclus à des époques différentes.

¹ KRÜGER, p. 90, et *Hist. Dionys.*, p. 351 et suiv., place le traité d'Epilycus au moment où Athènes se trouvait dans les plus cruels embarras, c'est-à-dire après le désastre de Sicile. Mais pourquoi la Perse aurait-elle signé un traité et surtout un traité nouveau avec Athènes, au moment où la puissance de cette dernière semblait toucher à ses derniers moments? Cela est inadmissible d'autant plus que nous avons vu le grand roi réclamer précisément à cette époque les tributs des villes ioniennes et en rendre les satrapes responsables, et que Tissapherne signa alors les traités de Chalciens, de Thérémène et de Lichas. (Voir la *Revue*, XXI, 192, et XXII, 335 et suiv.).

chercher un autre sens que le suivant dans les mots *ἐπὶ τῇ γυναικί* : après qu'Athènes eût cessé de faire la guerre, quand la tranquillité fut rétablie. Cela ressort des mots eux-mêmes. Car si l'écrivain avait voulu mentionner ici une paix déterminée et connue, il n'aurait certainement pas omis l'article ¹.

Nous concédons volontiers à Krüger que ce passage du Ménexène ne s'applique pas nécessairement à la paix de Cimon. Mais nous lui déniions le droit d'en tirer un argument en faveur de sa thèse, car ici encore il s'agit de célébrer les hauts faits d'Athènes, et ce que nous avons dit plus haut à ce sujet trouve encore son application dans l'espèce. Platon, en effet, rappelle ici les faits les plus saillants, ceux qui frappent davantage l'esprit du public et, dans ce but, il ne doit naturellement pas mentionner le traité, mais plutôt les batailles qui le précédèrent.

En ce qui concerne Lysias, nous nous séparons complètement de Krüger. Dans son oraison funèbre, après avoir dit qu'au prix de périls de tout genre et après maintes victoires les Athéniens ont procuré la liberté à la Grèce, Lysias ajoute : « Ils se montrèrent tellement puissants que le grand roi cessa de convoiter le territoire des autres, mais céda une partie du sien et craignit pour le reste. A cette époque aucune trirème ne vint vers nous de l'Asie, il n'y eut plus aucun tyran en Grèce et aucune cité hellénique ne fut plus opprimée par le barbare ². »

Krüger soutient qu'il n'y a là aucune allusion à la paix, d'abord parce que Lysias s'est exprimé d'une façon trop vague alors que, d'après l'esprit de la rhétorique athénienne, on s'attendrait à une mention précise et à un enjolivement (*Ausschmückung*) oratoire de la paix. » « Il est inadmissible, ajoute-t-il, qu'un orateur, même d'un talent médiocre, se serait contenté de mentionner d'une façon aussi peu précise un événement aussi marquant que la reconnaissance officielle de l'indépendance de toute l'Hellade asiatique ³. »

Krüger est encore d'avis que ce passage ne s'applique pas à la paix, parce que l'état de choses qui y est décrit n'est pas représenté comme la conséquence d'un seul exploit, soit la victoire

¹ KRUEGER, p. 103 et 104.

² LYSIAS, *Orat. fun.*, §§ 56 et 57, éd. Didot.

³ KRUEGER, 103.

de l'Eurymédon, soit celle de Chypre, mais comme le résultat des septante années d'hégémonie d'Athènes ¹.

Il va de soi que la perte d'une bataille ne pouvait déterminer le roi à faire la paix; il ne s'y est décidé qu'après s'être convaincu que chaque rencontre avec les Grecs était l'occasion d'un nouvel affront pour ses armes et après s'être senti sérieusement menacé dans la possession de l'île de Chypre. C'est donc l'ensemble de la guerre et spécialement les derniers exploits de Cimon qui l'amènèrent à demander la paix². Personne n'a jamais songé à représenter celle-ci comme la conséquence de la seule victoire de l'Eurymédon ou de celle de Salamis en Chypre et, par conséquent, l'objection de Krüger n'est nullement fondée.

Quant à son premier argument, le vague des expressions de Lysias, il n'a absolument aucune valeur. Lysias ne fait pas ici un cours d'histoire; il rappelle les exploits des Athéniens devant un auditoire athénien, auquel les événements visés par lui étaient parfaitement connus. Il pouvait donc se borner à y faire une simple allusion, qui était facilement saisie par les auditeurs. Pareils faits se passent continuellement de nos jours. A tout instant, dans nos assemblées délibérantes et autres, des orateurs font allusion à des faits de tout genre sans se croire obligés de les raconter en détail, et personne ne s'est jamais avisé d'en argumenter contre l'existence de ces événements. Par conséquent l'argumentation de Krüger n'est pas bien établie et nous pouvons considérer Lysias comme un témoin en faveur de notre opinion. C'est là un fait capital. Car l'oraison funèbre a été prononcée avant la paix d'Antalcidas, puisque celle-ci n'y est pas mentionnée et que, comme le dit Dahlmann, aucun Athénien n'eût laissé échapper une occasion si belle de la flétrir³. Ainsi est démentie de nouveau l'allégation de Dahlmann et de Krüger que la paix de Cimon a été inventée après la paix d'Antalcidas et comme antithèse oratoire à celle-ci⁴.

¹ KRUEGER, 102.

² DIODORE, XII, 4.

³ DAHLMANN, 21.

⁴ DAHLMANN, p. 40. — KRUEGER, p. 137.

En résumé, le silence des auteurs anciens n'a pas la valeur que lui attribuent nos adversaires. Celui des orateurs et des panégyristes s'explique même tout naturellement, la paix, tout en étant des plus honorables, n'ayant pas le caractère extrêmement glorieux qu'on lui a donné par la suite. Quant au silence des historiens, il n'est pas suffisamment établi, à l'exception de celui de Thucydide, qui, en présence des nombreuses lacunes de la pentécontaétie, n'a pas l'importance qu'on veut bien lui attribuer.

Reste maintenant à examiner la valeur des dénégations de Callisthène et de Théopompe. Ce sera l'objet d'un prochain article.

ADH. MOTTE.

(*A continuer*).

L'ÉCOLE FRANÇAISE D'ATHÈNES.

(*Suite et fin*).

Quant à la durée de la mission, il me paraît qu'un séjour de trois ans est de toute nécessité. La première année l'élève passerait quelques mois à Rome et un mois à Pompéi, et visiterait les principaux musées de l'Italie. La seconde année serait consacrée à l'étude des monuments d'Athènes et à un voyage général dans la Grèce et dans quelques îles. La troisième année l'élève ferait un voyage spécial, soit en Grèce, soit en Asie mineure. Dans le cas où l'élève voudrait s'appliquer spécialement aux études latines plutôt qu'aux études grecques, rien n'empêcherait le gouvernement de l'autoriser à résider deux années en Italie et à ne consacrer qu'une année à la Grèce. Dans tous les cas, des études préliminaires en Italie sont de toute nécessité pour qu'un séjour en Grèce puisse être réellement utile. J'ai insisté sur ce point précédemment et il me semble inutile d'y revenir. Et qu'on ne m'objecte point qu'une absence de trois ans est bien longue et pourrait nuire à l'avenir de l'élève. A la fin de ses études, l'élève peut tout au plus entrer dans un collège ou dans un athénée, ou être nommé chargé de cours. Se trouvant même dans

les meilleures conditions, il ne pourra, pendant ses premières années, obtenir un traitement supérieur au subside que le gouvernement lui accorderait pour ses lointains voyages. De plus, son titre d'ancien élève de l'école d'Athènes serait tout naturellement une raison pour que le gouvernement lui donnât la préférence, lorsqu'il s'agirait de nommer un professeur de philologie, d'histoire ou d'archéologie. Ses voyages seront donc une garantie pour son avenir. Et d'un autre côté, le gouvernement sera ainsi à même de ne nommer pour ces chaires que des hommes qui ont visité et étudié les pays de l'antiquité classique, qu'il s'agisse des classes supérieures des athénées ou de l'enseignement universitaire. Du reste, il ne faut à cet égard se faire aucune illusion. La France envoie au plus annuellement en Grèce six jeunes savants ; la Belgique en enverrait un tous les ans ou tous les deux ans : au bout de 10 ans on aurait ainsi tout au plus 6 à 8 anciens élèves de l'école d'Athènes. Ce nombre ne serait pas si grand que le gouvernement ne fût à même de leur assurer des positions en rapport avec les études qu'ils auraient faites. En France, tous les anciens élèves de l'école d'Athènes occupent des places éminentes, soit dans l'enseignement, soit dans l'administration des musées ou de l'instruction publique. Il n'y a pas tant de savants en Belgique qu'on ne puisse arriver aux mêmes résultats.

Examinons maintenant en peu de mots l'utilité de cette mission permanente en Italie et en Grèce.

Les études de nos élèves, lorsqu'ils ont pris leurs grades, sont nécessairement incomplètes. Quelques privilégiés se rendent alors dans les universités allemandes, la plupart du temps pour compléter leurs connaissances philologiques. Mais un côté de la civilisation antique leur échappe toujours : c'est le côté artistique. Le sens complet du monde antique ne s'obtient que par l'étude des monuments figurés, et où peut-on mieux les étudier qu'en Italie et en Grèce ? Je ne parle pas ici des archéologues de profession, pour lesquels un séjour en Italie et surtout en Grèce est de toute nécessité ; car on sait combien ces hautes études artistiques sont négligées en Belgique, et j'ai des raisons pour ne pas insister sur ce fait, trop connu pour que je m'y arrête davantage. Je parle surtout du philologue et de l'historien. Certes, si le philologue restreint ses études à la critique des textes et à la diplomatique, quelques mois passés

en Allemagne lui suffiront pour compléter ses études antérieures. Mais la philologie comprise dans un sens plus large exige des connaissances bien plus étendues. L'intelligence exacte de la signification des mots ne suffit pas pour nous donner le sens précis d'un auteur. Qu'est-ce donc que l'explication de Tite-Live ou de Tacite sans la connaissance des antiquités romaines ? Celle-ci même ne suffit pas. Il faut connaître encore la géographie, la mythologie, l'archéologie. En d'autres termes, un philologue ne deviendra jamais un savant, même dans sa spécialité, s'il n'a des connaissances précises de toute la science de l'antiquité. Comment comprendre Hérodote et Thucydide, si l'on ne connaît le pays dont ils parlent ; comment surtout faire comprendre ces auteurs aux élèves, quand on ne parvient pas soi-même à se représenter les faits qu'ils nous rapportent ? Ce n'est pas assez d'expliquer aux élèves la signification des mots, les constructions grammaticales, il faut encore faire revivre à leurs yeux les actions, les pays dont nous parlent les auteurs anciens. C'est le seul moyen de rendre l'étude agréable, attrayante et utile. Et si tant de jeunes gens n'étudient le grec qu'à contre-cœur, c'est moins peut-être à cause des difficultés que présente l'étude de cette langue, que par suite de la manière sèche et aride dont elle est enseignée. Faut-il ajouter que la connaissance du grec moderne, que le jeune savant acquerra facilement en Grèce — il pourrait même dans ce but suivre quelques cours de l'Université d'Athènes — contribuera beaucoup à lui faire mieux comprendre le grec ancien ? Cette langue qu'il n'aura entendu prononcer jusqu'alors que d'une manière barbare, résonnera enfin à ses oreilles dans toute sa divine harmonie. Du reste, le grec moderne diffère moins de la langue ancienne qu'on ne s'est plu à le dire. Certaines formes ont changé, des mots nouveaux ont été introduits, d'autres ont reçu une signification nouvelle, la syntaxe a été simplifiée, la langue est devenue plus analytique ; mais le fond est resté le même, et il y a bien moins de différence entre ces deux langues qu'entre le latin et l'italien. L'italien est une langue dérivée du latin ; le grec moderne n'est qu'une langue qui a été soumise à certaines transformations. Et ce qui est vrai de la langue l'est aussi de la nation. Les peuples méridionaux changent bien moins qu'on ne le croit d'ordinaire. Ceci s'applique à l'Italie et bien plus encore à la Grèce. Il n'y a pas de peuple au monde

qui par sa langue, par ses mœurs, par ses idées, par ses qualités et par ses défauts ait moins changé que le peuple grec. Son caractère national s'est d'autant mieux maintenu que, depuis la perte de son indépendance, il a constamment lutté contre un dominateur qui ne parvenait ni à le détruire ni à se l'assimiler. Et c'est grâce à ce fait, qui ne sera contesté par aucun observateur sérieux et impartial, qu'on a pu dire avec vérité que la Grèce moderne est le commentaire vivant de la Grèce d'autrefois.

Et sous ce rapport l'historien trouvera en Grèce tout autant de profit que le philologue. On pourrait parler longuement de la nécessité pour l'historien d'avoir parcouru les pays dont il veut étudier le passé. L'épigraphie, la mythologie, la connaissance des mœurs et des idées, tout cela ne s'étudie pas uniquement dans des livres. Mais c'est notamment la connaissance de la topographie qui ne s'acquiert que sur les lieux mêmes. C'est l'ignorance de la topographie qui rend impossible l'explication claire et vivante soit des auteurs anciens, soit de l'histoire ancienne. J'avoue n'avoir jamais rien compris ni au Forum, ni à l'Acropole, ni à l'importance stratégique de Décélie avant d'avoir parcouru moi-même ces sites célèbres.

L'histoire ne se conçoit pas sans les voyages. On sait qu'Hérodote avait beaucoup voyagé : cet exemple donné par le père de l'histoire est la meilleure preuve du bien fondé de mon assertion. Qu'on ne se méprenne point cependant sur la portée de cette observation. Je ne prétends pas que pour devenir bon historien ou professeur d'histoire, il faille avoir vu tous les endroits dont on aura à parler. Ceci est impossible, mais la vue de certaines choses en explique beaucoup d'autres. Si l'on a examiné un amphithéâtre on les connaît tous, du moins dans leurs grandes lignes. Tous les forums avaient de grands points de ressemblance, le principe étant toujours le même. J'en dirai autant des temples, des acropoles, des défilés... Faut-il parler aussi des usages, des idées, des mœurs ? Combien de fois le voyageur n'a-t-il pas été agréablement surpris en trouvant sur sa route, dans la vie actuelle des méridionaux l'explication de certains détails qui jusqu'alors lui avaient paru inintelligibles dans les auteurs anciens. Combien notre manière de vivre ne diffère-t-elle pas de la vie méridionale, et comment expliquer, avec nos idées d'hommes du nord, les idées et les sentiments des méridionaux, si nous n'avons quelque temps vécu au milieu d'eux ? Mais je n'insiste point, la chose étant trop évidente.

Je voudrais encore appeler l'attention sur un autre côté de la question. On s'est plaint souvent, et avec raison, qu'en Belgique on ne publiait que fort peu en fait de philologie et d'histoire anciennes ; que tout au plus quelques professeurs d'Université s'adonnaient aux hautes études scientifiques, que bien rarement un professeur de l'enseignement moyen suivait leur exemple. Ceci n'a rien d'étonnant, et nous serions même surpris du contraire. Au sortir de l'école normale, où l'esprit d'initiative n'est pas suffisamment stimulé, le jeune agrégé entre dans l'enseignement et, fatigué des études nombreuses qu'il a été forcé de faire, il est tout naturel qu'il ne songe pas à entreprendre de nouveaux travaux et qu'il se contente de donner régulièrement ses leçons : on peut déjà le louer lorsqu'il se tient au courant des progrès de la science. L'existence de missions permanentes constituerait, je n'en doute pas, un heureux correctif à cet état de choses. Les élèves les plus intelligents et les plus studieux en jouiraient seuls, et comme ils seraient obligés d'envoyer régulièrement un mémoire, dont ils auraient choisi eux-mêmes le sujet, ils pourraient donner un libre essort à leur initiative personnelle. Combien de fois ne voit-on que de pareils mémoires sont le point de départ de toute l'activité ultérieure d'un savant ? Pour le jeune homme ce qu'il y a de plus difficile, c'est de commencer un premier travail personnel : une fois lancé dans cette voie, d'ordinaire il ne s'arrête plus.

Aux considérations qui précèdent je veux en ajouter une dernière. Généralement un pensionnaire de la *villa Médicis* vient séjourner pendant un an à Athènes. Le lauréat s'occupe la plupart du temps de la restauration d'un édifice antique et l'on peut juger de la grande valeur de ces travaux par la collection qui en est conservée à l'école des Beaux-Arts de Paris. Si ces séjours en Grèce n'ont pas exercé, jusqu'à ce jour, une influence plus pratique en France, — quoiqu'on ait du plaisir à constater chez nos voisins les grands progrès accomplis dans ce sens depuis quelques années, — cette infériorité par rapport à l'Allemagne, et surtout à l'Autriche, tient surtout, comme du reste chez nous aussi, au manque d'études préliminaires et à l'insuffisance des connaissances générales ¹. Ce séjour ne laisse pas

¹ Cf. BEULÉ, *Fouilles*, I, 70 et 179.

cependant d'être toujours d'une grande utilité; et je me demande si le Gouvernement belge ne pourrait pas engager nos grands prix de Rome à se rendre pendant une de leurs quatre années à Athènes. L'artiste pourrait dans plus d'un cas faire une exploration avec l'élève belge de l'école et ils ne pourraient qu'y gagner l'un et l'autre. On sait de quel grand prix est, tant pour la science que pour les progrès de l'art, le commerce assidu des archéologues avec les artistes, et quelle heureuse influence ils exercent réciproquement l'un sur l'autre.

ADOLF DE CEULENEER.

POLÉMIQUE DE L'ABBÉ DE FELLER CONTRE LES RÉFORMES DE JOSEPH II.

(Sources à consulter : *Correspondance de l'abbé de Feller*, MS. de la bibliothèque royale; *Journal historique et littéraire*; *Conseil du gouvernement général, censure des livres, aux archives du royaume*).

On s'occupe en général fort peu, tant dans l'enseignement supérieur que dans l'enseignement moyen, de la révolution dont notre pays fut le théâtre dans les dernières années du XVIII^e siècle. Les livres même qu'on met entre les mains de la jeunesse studieuse ne contiennent d'ordinaire sur cette époque que des détails fort incomplets. La raison en est, semble-t-il, que les événements qui s'accomplirent alors sur notre sol sont pour nous encore trop vivants et offrent trop d'analogies avec ce qui se passe sous nos yeux, pour pouvoir être traités avec toute l'impartialité désirable. Celui qui les aborderait résolument serait peut-être accusé de faire de la politique plutôt que de l'histoire, chose qu'il importe surtout d'éviter dans l'enseignement. Ces scrupules sont sans doute fort respectables, mais il ne faut pas les pousser trop loin, ni s'exagérer les difficultés. Évidemment il arrive un moment où l'histoire change de caractère et devient la politique. Mais ce n'est pas le cas pour les événements qui sont déjà loin de nous, tels que ceux qui se rattachent à la révo-

lution brabançonne, car voilà bientôt un siècle qu'ils se sont accomplis. Ils rentrent donc dans le domaine de l'histoire proprement dite, et comme tels, ils peuvent être traités avec la même impartialité que les autres faits qui constituent nos annales.

D'ailleurs, quelque sujet qu'on traite, on jugera toujours impartialement les hommes et les choses, si l'on n'a en vue que la vérité et si l'on expose les faits avec toute l'exactitude et toute la fidélité que commande la majesté de l'histoire. Nous sommes convaincu, pour notre part, que celui qui s'astreint à suivre scrupuleusement cette règle s'en trouvera bien, quelque brûlant que soit le terrain sur lequel il s'aventure. C'est assez dire qu'en retraçant dans les pages qui vont suivre le rôle que l'abbé de Feller joua dans la révolution brabançonne, nous avons écarté de notre esprit toute préoccupation politique, bien que l'époque où vécut le fougueux polémiste offre de frappantes analogies avec la nôtre. Nous n'avons d'autre but que d'exposer fidèlement les faits, sans rien dissimuler, ni rien exagérer.

Nos historiens sont très sobres de détails sur la carrière politique de l'abbé de Feller. P. A. F. Gérard, dans son *Rapedius de Berg*, ne le nomme que rarement; Ad. Borgnet, dans son *Histoire des Belges à la fin du XVIII^e siècle*, en parle un peu plus souvent et cite aussi divers passages de son *Journal historique et littéraire*, sans faire cependant ressortir suffisamment, nous semble-t-il, l'influence considérable que cet homme exerça par ses écrits sur la marche des événements qui s'accomplirent alors dans notre pays. L'abbé de Feller, à notre avis, mérite une étude spéciale, non pas que ce fût un grand génie, ni un homme d'un mérite supérieur, non; mais c'est lui qui fut le promoteur principal de l'opposition que les réformes de Joseph II rencontrèrent en Belgique; c'est lui qui poussa sans cesse le clergé et le peuple à la révolte, qui mit tout en œuvre pour soulever le pays, et qui contribua plus que personne à renverser le trône de celui qu'il proclamait un tyran et un oppresseur. Ses écrits sont là pour prouver ce que nous avançons: d'abord sa *correspondance*, qui est extrêmement étendue, car il entretenait des relations suivies avec les personnages les plus distingués de l'époque, avec des princes, des évêques, des cardinaux, des nonces apostoliques, en un mot, avec les plus

hauts dignitaires de l'Église et de l'État. On a ensuite son *Journal historique et littéraire*, qu'il rédigeait à Liège sous la protection du prince-évêque, et dans lequel il attaquait journellement les principes nouveaux que l'empereur philosophe voulait faire passer dans nos lois. Ces ouvrages, joints à quelques autres, rédigés avec la collaboration de ses confrères, les abbés Duvivier et Dedoyar, témoignent tous, comme on va le voir, de l'acharnement qu'il déploya dans sa lutte contre le gouvernement.

Commençons par dire quelques mots du personnage lui-même, de son caractère, de ses idées et de ses doctrines; on comprendra mieux ainsi la guerre incessante qu'il fit aux principes de son siècle et tout particulièrement aux innovations du fils de Marie-Thérèse.

L'abbé de Feller naquit à Bruxelles en 1735. Il entra de bonne heure dans l'ordre des Jésuites et se voua corps et âme à la propagation des doctrines que professait alors la fameuse compagnie. Après de fortes études faites à Luxembourg et à Tournai, il se distingua dans l'enseignement de la théologie et des belles lettres à Liège, où il fixa sa résidence après la suppression des Jésuites. Il se fit remarquer aussi dès cette époque par la haine qu'il avait vouée aux adeptes de la philosophie du XVIII^e siècle. Cette haine ne fit que grandir dans la suite, et elle devint telle que le jésuite entraînait en fureur au seul nom des philosophes, et qu'il se mit à les poursuivre avec une rage aveugle. C'étaient, à ses yeux, des impies, des athées, des libertins, de mauvais pères, de mauvais citoyens. Il les appelait *des espèces de démons vomis du fond de l'enfer* pour détruire l'Évangile et la religion du Christ. « Les philosophes, disait-il, sont les ennemis de la » divinité, de la vertu, de la religion. Ils n'emploient ce qu'ils » ont d'esprit et de talent que pour outrager Dieu, railler et » calomnier la vertu, décréditer la religion, tantôt par les im- » putations les plus fausses et les plus odieuses, tantôt par les » abus que les hommes méchants en ont faits, tantôt par les » sophismes avec lesquels ils s'efforcent d'en ébranler les fonde- » ments, la certitude et la vérité ¹. » — « Les écrits philoso- » phiques, s'écriait-il, se sont si fort multipliés de nos jours, » que la seule manière d'écrire aujourd'hui avec fruit pour la » religion est de chercher à diminuer, à détruire, s'il est pos-

¹ *Journal hist. et litt.*, août 1790, p. 563.

» sible, l'autorité que les prétendus philosophes ont acquise sur
 » l'opinion publique. Le plus sûr moyen d'y parvenir est de
 » dévoiler leur charlatanisme et les ressorts qu'ils ont mis en
 » œuvre pour séduire les esprits; de faire connaître leurs usur-
 » pations, leurs injustices, leur mauvaise foi, l'absurdité de
 » leurs doctrines, les dangers de leurs principes et la fausseté
 » de leurs raisonnements; de prouver, en un mot, à la multi-
 » tude qui les admire, qu'ils ont corrompu le goût, perverti les
 » genres, dénaturé les sentiments, dégradé les âmes et rendu
 » les hommes plus malheureux ¹. »

Ce qui l'irritait surtout dans les écrits des philosophes, c'étaient les idées de tolérance que ceux-ci cherchaient à faire prévaloir dans l'esprit du peuple et dans le gouvernement des États. Pareilles doctrines étaient, aux yeux de l'abbé de Feller, la cause principale de l'affaiblissement des sentiments religieux et de la ruine du catholicisme, « car, disait-il, il n'y a » que la molle et timide tolérance qui, selon le langage de » Dieu même, affermisse l'impie dans ses égarements ²! » Il approuve l'inquisition et déplore l'indolence des gouvernements qui ne poursuivent pas les hérétiques. Il approuve tout particulièrement l'inquisition espagnole, le Saint-Office, « ce tribunal » calomnié par l'ignorance et injustement diffamé par la cabale » philosophique ³. » Il en vante « la douceur et l'équité » et appuie fortement sur les « avantages » qui en résultaient, selon lui, tant pour l'État que pour l'église. « Comment peut-on appe- » ler sévère, s'écrie-t-il, en rappelant la condamnation de Galilée, » comment peut-on appeler sévère un tribunal qui condamne » à quelques peines et à une *commode prison* un homme qui » partout ailleurs, dans les pays même protestants ou turcs, » aurait perdu la tête pour avoir entrepris d'abolir la religion » nationale? Qu'on compare, ajoute-t-il, le nombre d'héré- » tiques ou d'impies exécutés dans les auto-da-fé avec le nombre » d'hommes qui ont péri dans les guerres civiles excitées par les » nouvelles sectes, et l'on verra que l'on doit à l'inquisition la » conservation d'une bonne partie du genre humain ⁴. » L'église,

¹ *Journal hist. et litt.*, décembre 1779, p. 478.

² *Ibid.*, février 1779, p. 197.

³ *Ibid.*, février 1777, p. 169.

⁴ *Ibid.*, avril 1789, p. 561.

selon lui, a le droit de sévir contre les hérétiques, et d'enjoindre aux rois et aux princes et à tous ceux qui détiennent le pouvoir, de les punir par des peines temporelles, même par la mort, si les peines spirituelles ne suffisent pas pour les ramener dans le sein de l'église. « Si on pousse l'impiété, dit-il, jusqu'à se rire insolemment de ses menaces (des menaces de l'église), jusqu'à insulter à sa tendresse et à sa bonté; si des foudres, des anathèmes, qui ne frappent que l'âme, n'ont rien qui étonne des cœurs insensibles aux terreurs de la foi; si ses enfants, devenus ses plus cruels persécuteurs, ne cessent de ravager le champ du père de famille et d'enlever à Jésus-Christ un nombre innombrable d'âmes qu'il a rachetées par son sang....., je demande à quiconque a de la droiture et du jugement, que veut-on qu'elle fasse ? Sa compassion même pour des malheureux qu'on séduit, qu'on corrompt impunément, que dis-je, pour des nations entières qui se laissent entraîner dans l'abîme, ne l'oblige-t-elle pas de recourir à la puissance temporelle, la seule capable de remédier à tant de maux d'une manière efficace ? Protectors nés de l'église, les magistrats, les princes et les rois peuvent-ils alors, sans trahir leur conscience, abandonner la cause de Dieu même ? Quoi ! pour peu qu'on blesse l'honneur ou le respect qu'on doit à leur rang suprême, pour peu qu'on attaque les augustes prérogatives de leur couronne, la punition suit toujours de près l'offense, punition exemplaire et proportionnée au délit, punition juste et applaudie de l'univers; et les blasphèmes de l'impie, qui outragent la majesté infinie du Roi des rois, les blasphèmes d'une légion d'incrédulés paraîtront indifférents à ceux-là mêmes qui tiennent de Dieu leur puissance et leur grandeur ! et la gloire du souverain monarque des cieux serait la seule qui n'eût point de vengeur sur la terre !... Non, ce n'est pas ainsi que doit être gouverné le monde ! La politique même est intéressée à prendre en main la défense de la religion, puisqu'elle est la source de toute autorité légitime, l'appui des trônes, le seul fondement inébranlable des lois et de la police des empires ' »

Voilà comment l'abbé de Feller voulait que le monde fût gouverné. Voilà comment il entendait ramener dans le sein de

¹ *Journal hist. et litt.*, mai 1792, pp. 95-96,

l'église les hérétiques, les philosophes, les incrédules, tous les mécréants grands ou petits. Aussi décerne-t-il les plus grands éloges aux princes qui, au moyen-âge et au XVI^e siècle, mirent en pratique ces belles théories, et employèrent la force des armes pour convertir ou pour anéantir ceux qui s'étaient écartés de l'orthodoxie romaine. Les Philippe II, les duc d'Albe et leurs pareils sont ses héros. Non seulement il exalte ces oppresseurs des consciences, mais il ne comprend pas, il ne s'explique pas la réprobation universelle qui s'attache à leurs noms. Il trouve « *doux et loyal* » le gouvernement de ces hommes et les félicite d'avoir extirpé l'hérésie dans nos provinces, en employant les moyens que l'on ne connaît que trop. « Si nous vivons aujourd'hui paisibles et heureux, dit-il, si nous tenons aux vrais principes, si la foi de nos pères s'est conservée chez nous, si la triste philosophie n'a pas fait les mêmes ravages parmi nous que parmi nos voisins, c'est particulièrement au zèle et à la fermeté de Philippe II que nous en sommes redevables. *Ce sage et vrai politique regardait la religion comme la chaîne d'or qui, suivant l'expression d'Homère, attache la terre aux cieux !* »

Telles étaient les idées et les doctrines de l'abbé de Feller. On conçoit qu'avec de pareils principes il se soit déclaré l'adversaire des réformes de Joseph II, qui pour la plupart n'étaient que la mise en pratique des doctrines qui se produisaient alors en France et de là se propageaient dans tous les pays de l'Europe.

Joseph II, en effet, tout en considérant les Français comme un peuple léger et frivole, était un fervent disciple de leurs philosophes. Il avait étudié à fond leurs livres sur le gouvernement des hommes et avait pris dès le principe la résolution de réaliser dans ses Etats les réformes qu'ils réclamaient. Bien loin d'admettre les idées d'intolérance que prêchaient de Feller et ses pareils, il voulait, comme il le disait énergiquement, la *liberté de croire* pour tous ses sujets. En cela il n'était point d'accord avec sa mère, l'impératrice Marie-Thérèse, qui en cette matière continuait à suivre les errements des anciens temps. A propos d'un édit publié par elle à son insu contre les protestants de la Moravie, il lui écrivit une lettre où il se plaint en

¹ *Journal hist et litt.*, août 1778, p. 574. Cf. *Ibid.*, avril 1789, p. 561.

termes indignés de l'acte d'intolérance qu'elle venait de commettre. « Peut-on imaginer quelque chose de plus absurde, » disait-il, que ce que ces ordres contiennent ? Comment, pour » convertir les gens, les faire soldats, les envoyer dans les mines, ou *ad opus publicum* ! Cela ne s'est pas vu du temps des » persécutions, au commencement du protestantisme ; ce serait » d'une conséquence dont je ne pourrais assez parler. Je me » trouve obligé de déclarer très positivement, et je le prouverai, » que quiconque a imaginé cet édit est le plus indigne de mes » serviteurs et par conséquent un homme qui ne mérite que mon » mépris, parce qu'il est aussi sot que mal vu. » Et il prie l'impératrice de révoquer la malencontreuse ordonnance ou de lui permettre « de se détacher de toutes les affaires, afin de faire » connaître à l'univers qu'il ne s'est pas associé à des mesures » contre lesquelles s'élèvent sa conscience et son devoir. » Il n'obtint pas le retrait de l'édit : Marie-Thérèse était trop imbue des doctrines de l'Église pour pouvoir admettre ce qu'elle appelait le *tolérantisme* de son fils.

Dès que Joseph II fut monté sur le trône impérial, il traduisit en fait ses idées généreuses sur la liberté de conscience, en publiant immédiatement le célèbre édit sur la tolérance des cultes, par lequel il accordait le libre exercice de leur religion aux protestants de tous ses États, en déclarant égaux en droit tous les chrétiens, quelle que fût leur confession. Cet édit fut suivi rapidement d'une série d'autres qui décrétaient le mariage civil, la soumission des mandements épiscopaux à la censure séculière et la suppression d'un grand nombre de couvents, des confréries, des pèlerinages et des processions nocturnes. L'Empereur mit le comble à toutes ces mesures en ordonnant l'établissement d'un séminaire général à Louvain, où devaient étudier tous ceux qui se destinaient à la prêtrise.

Toutes ces réformes, qui modifiaient profondément l'organisation du clergé en Belgique, mais qui n'attaquaient en rien les dogmes de l'Église ¹, irritèrent au plus haut degré l'ordre ecclésiastique. L'abbé de Feller fut le premier à les attaquer, en les déclarant des actes despotiques et contraires à la constitution

¹ Le pape Pie VI reconnut lui-même que les réformes de Joseph II n'intéressaient que la *simple discipline*. Voyez à ce sujet de Potter, *L'Esprit de l'Église*, t. v. p. 83, où est rapporté cet aveu du pape.

du pays et à la doctrine de l'Église. A chaque édit qui paraissait il répondait par quelque brochure anonyme ou par des articles furibonds qu'il insérait dans son *Journal historique* ou dans son *Recueil des représentations ou protestations à S. M. Impériale*. Il trouvait mauvaises, détestables, absurdes et nulles au point de vue juridique, toutes les ordonnances de l'empereur, même les plus utiles, les plus nécessaires, telles que l'interdiction des sépultures dans les églises et dans les villes, l'abolition de la torture, la tolérance des cultes dissidents.

Toutefois — il importe de le remarquer, — le public ne fit d'abord que peu d'attention aux déclamations de l'ex-jésuite. Il ne voyait pas en quoi les nouveaux édits étaient si mauvais ou si contraires aux enseignements de l'Église. N'avait-il pas vu tout récemment encore Marie-Thérèse elle-même prendre des mesures semblables à celles que prenait son successeur, soit pour réprimer les empiétements du clergé, soit pour empêcher la trop grande multiplication des couvents et mettre un frein à la rapacité des moines ? Cette souveraine dont on n'avait jamais suspecté l'orthodoxie avait même osé déclarer « *que le sacerdoce n'était pas indépendant quant au dogme, au culte et à la discipline.* » Comment des réformes qui n'étaient que la suite, la conséquence légitime et nécessaire de celles d'une reine éminemment catholique étaient-elles devenues tout à coup contraires au dogme ? L'abbé de Feller eut beau déclamer contre les premiers édits de Joseph II, le peuple ne s'émut guère : seuls les prêtres et les moines s'agitèrent. La masse de la nation ne s'émut que le jour où l'Empereur toucha aux réformes politiques, aux réformes administratives et judiciaires. C'est alors que l'agitation devint générale et que tous les yeux se tournèrent vers l'abbé de Feller comme vers le défenseur le plus énergique des libertés du pays. Dès ce moment l'auteur du *Journal historique* fut l'écrivain le plus populaire et le plus applaudi de toute la Belgique. Il fut une véritable puissance. On l'écoutait comme un prophète, on recueillait ses moindres paroles. Dès ce moment aussi le fougueux jésuite, qui se sentait soutenu et comme porté en avant par le flot populaire, ne connut plus de mesure et se déchaîna avec une violence incroyable, non-seulement contre la personne de l'empereur, mais aussi contre tous ceux qui avaient le malheur de ne pas partager ses opinions religieuses ou politiques. Les écrivains qui défendaient la politique

du gouvernement étaient surtout l'objet de ses sarcasmes et de ses invectives, notamment l'abbé Dufour, l'abbé Sabotier, l'avocat d'Outrepoint et Lebrun, le rédacteur du *Journal général de l'Europe*.

L'avocat d'Outrepoint avait publié un livre sur les empêchements dirimants du mariage, dans lequel il défendait les édits de Joseph II et affirmait que le mariage était un contrat civil. Quand de Feller apprit que cet ouvrage circulait dans le public avec l'approbation impériale, il s'écria transporté de fureur « que bien certainement le gouvernement avait arrêté le plan » de détruire toutes les idées chrétiennes, puisqu'il accordait » sa protection à ce recueil de blasphèmes et d'infamies ¹ ! » En même temps il lançait les injures les plus grossières contre l'auteur. L'abbé Sabotier ne fut pas mieux traité pour avoir osé publier, sous le titre de *La vérité vengée*, un écrit où il justifiait les réformes de Joseph II contre les réclamations des prêtres et des moines; il reçut de son adversaire les épithètes de *philosophe*, de *moraliste de gazette*, de *misérable auteur d'un libelle calomnieux, sans logique comme sans décence*. Dans un écrit intitulé : *Réflexions sur les édits émanés récemment aux Pays-Bas de la part de l'Empereur en matière ecclésiastique*, l'abbé Dufour avait porté le défi à tous les ennemis du gouvernement de montrer dans ces édits quelque chose qui fût réellement contraire à la foi. De Feller lui répondit aussitôt par les *Cent nullités des édits, ordonnances, principes de législation et autres pièces qui ont paru sous le nom de Joseph II*, pour bien montrer qu'il n'y avait rien, dans tout ce que l'Empereur avait fait, qui ne fût contraire à la religion. Le conseil du Brabant ayant interdit la circulation du recueil de Lebrun, notre jésuite applaudit à cette mesure et attaqua avec furie le gouvernement qui, malgré la mesure prise par le conseil du Brabant, continuait à protéger l'auteur du *Journal général de l'Europe*. « Quelle contradiction, s'écriait-il, quelle contradiction scandaleuse et alarmante entre le conseil de Brabant d'un côté, et le gouvernement de l'autre? Que signifie ce contraste, sinon qu'on attend le moment de faire un éclat et qu'en attendant on y prépare l'esprit des peuples par les fureurs antipatriotiques

¹ V. *Correspondance de l'abbé de Feller*, Ms. de la Bibl. de Bourgogne. n° 21142.

» de cet aventurier français, réfugié à Liège ¹, et lié intimement
 » avec la cabale qui met également le trouble dans ce pays-ci ?
 » C'est le plus scélérat et le plus méchant des hommes... Si le
 » gouvernement est en opposition avec l'État, avec la patrie,
 » s'il protège les écrits des félons et des traîtres, attendons-nous
 » de sa part à la plus terrible catastrophe!... Mais quoi! tout
 » le langage d'Albert et de Christine sont donc des impostures,
 » un bavardage de détestable hypocrisie ? Je n'y comprends rien :
 » c'est un mystère pour moi, mais un mystère affreux qui
 » anéantit mes espérances et celles de tous les bons citoyens ². »

Ainsi parlait l'abbé de Feller. Mais ce ne fut là qu'un prélude. Plus tard, lorsqu'après la chute du gouvernement autrichien, les Vonckistes voulurent introduire quelques améliorations dans la constitution du pays, l'énergumène en vint jusqu'à prêcher ouvertement la guerre civile et à appeler sur ses adversaires toutes les rigueurs du pouvoir. « Décernez des châtiments
 » sévères, s'écriait-il, contre les prétendus régénérateurs et pro-
 » jeteurs quelconques, comme contre les plus dangereux enne-
 » mis de la patrie. Proscrivez ceux qui imaginent ces nouveautés
 » fatales, qui les proposent, qui les répandent; abolissez les livres
 » et les feuilles qui les contiennent ³! » Dans sa haine contre toute innovation il alla jusqu'à demander aux états une loi
 « par laquelle seraient déclarés félons et traîtres à la patrie
 » tous ceux qui proposeraient, d'une manière et par un motif
 » quelconque, le moindre changement dans la constitution et
 » dans la représentation des différentes provinces ⁴. » Enfin, non content d'exciter contre ses adversaires les passions de la foule et d'applaudir aux violences dont il étaient l'objet, il réclama contre eux la proscription, le bannissement et même la peine de mort. Et pour justifier ces mesures il écrivait dans son *Journal* :.... « Les formes judiciaires sont respectables sans doute,
 » quand elles assurent la vie des citoyens; mais quand elles com-
 » promettent la vie de tous, qu'elles encouragent la scéléra-
 » tesse et la félonie, qu'elles rassurent les meurtriers et les

¹ LEBRUN, l'auteur du journal proscrit.

² V. *Correspondance de l'abbé de Feller*, Ms. de la Bibl. de Bourgogne, lettre du 19 juin 1787, à M. G***.

³ V. sa *Lettre adressée au peuple Belgique*, 1790.

⁴ *Journal historique et littéraire*, août 1790, p. 545.

» brigands, elles sont détestables; *salus populi suprema lex esto* ! »

Il est juste de dire ici que de Feller n'était pas seul à combattre les innovations de Joseph II. Plusieurs de ses confrères tenaient à honneur de l'aider de toutes leurs forces dans la guerre qu'il faisait au gouvernement. Tels étaient l'abbé Brosius, l'abbé Duvivier, l'abbé Dedoyar, l'abbé Tilquin, l'abbé Havelange, les docteurs Vonck et Van Leempool, et beaucoup d'autres. Ces hommes ne savaient pas plus que lui mettre un frein à leur plume, ni à leur langue; ils soufflaient comme lui le feu de la discorde et de la guerre civile; ils se montraient comme lui animés d'une haine profonde contre les principes que leur souverain voulait faire passer dans la législation du pays. Mais aucun d'eux n'égalait en violence l'ex-jésuite, qui ne pouvait ni écouter ni respecter ses adversaires, et prodiguait à tort et à travers l'insulte et l'outrage. Cet homme, auquel son caractère de prêtre recommandait plus qu'à tout autre le calme, la patience, la charité chrétienne, se laissait entraîner à tous les écarts d'une imagination surexcitée par le fanatisme religieux et politique. La modération était pour lui une vertu inconnue. Il ne savait garder aucune mesure; il frappait d'estoc et de taille comme un croisé du moyen-âge; il se grisait au feu de la polémique comme le soldat se grise au feu de la bataille ¹.

Les attaques violentes de l'abbé de Feller devaient naturellement attirer sur lui la colère du gouvernement, qui se mit à sévir contre lui en le poursuivant comme le dernier des malfai-

¹ *Journal historique et littéraire*, juin 1790, p. 313.

² C'est ce qu'il semble du reste avouer lui-même dans sa correspondance. « Vous ne pouvez vous figurer, écrivait-il à ce sujet à l'un de ses » intimes, vous ne pouvez vous figurer mon état : c'est en quelque sorte » une *ivresse continue*, un bourdonnement, un tournoisement de tête » tel que je ne sais ce que je dis, ni fais, point par la masse de mes occupations ou l'importance des choses qui tiraillent mon attention, pas » même par leur multitude, mais par leur étrange bizarrerie de variété, » de manière qu'en passant rapidement du blanc au noir, du grand au » petit, et cela à chaque instant, je confonds nécessairement les couleurs » et ne jouis plus d'une idée saine. » (V. *Lettres originales de l'abbé de Feller*, manuscrit de la Bibl. de Bourgogne, n° 21,349, lettre du 10 mars 1777 à l'abbé de la M***.)

teurs. Le 26 janvier 1788 il supprima son *Journal historique et littéraire*, comme ayant dégénéré en libelle séditieux. Le 14 février de l'année suivante il proscrivit indistinctement tous ses ouvrages, sans même en excepter son *Dictionnaire historique*, ni la nouvelle édition qui venait de paraître de son *Catéchisme philosophique*. La commission de censure se montra impitoyable et ne voulut plus permettre la circulation d'aucun ouvrage du fougueux polémiste : « Tous les ouvrages pernicious de l'ex- » jésuite de Feller, disait-elle, tous ces ouvrages qui ont allumé » et nourrissent encore le feu de la révolte parmi le clergé belge » ne sont bons qu'à servir de manuel à l'office de l'inquisition. Ce furieux énergumène, entraîné par un aveugle esprit » de parti, qui lui fait confondre la théorie du pape avec la croix » de Jésus-Christ, les absurdes prétentions de la cour de Rome » avec les articles fondamentaux de la religion, ne cesse dans » ses écrits fanatiques de condamner au fagot tous ceux qui » diffèrent de ses opinions extravagantes. C'est pourquoi, comme » son *Catéchisme philosophique* est accrédité depuis quelques » années, la commission estime qu'en tolérant l'ancienne » édition, il convient d'en défendre la nouvelle et surtout la » traduction flamande, qui ne serviraient, par leurs nouvelles » déclamations, qu'à exciter davantage l'esprit d'intolérance et » de fanatisme contre les édits de S. M., dont l'auteur ex-loyaliste ne craint point de relever audacieusement la prétendue » hétérodoxie ¹. »

Poursuivi, traqué comme une bête fauve par la police autrichienne, et obligé de se réfugier finalement dans une houillère voisine de Liège, de Feller se plaignit amèrement des persécutions dont il était l'objet. Il est vrai que plus d'une fois il avait lui-même appelé les rigueurs du pouvoir sur ses adversaires, et qu'il provoquait en quelque sorte le gouvernement par son arrogance et son opposition factieuse aux réformes les plus salutaires. Ses apologistes ont cherché, nous le savons, à le justifier sous ce rapport. Tout en déplorant ses intempérances de langage, ils ont soutenu qu'il avait toujours été sincère

¹ V. *Conseil du gouvernement général, censure des livres*, carton 666 (aux archives du royaume). Le gouvernement proscrivit avec la même sévérité une masse d'autres ouvrages qui attaquaient ses édits. V. *Ibid.*, cartons 667-668.

dans sa polémique, animé des intentions les plus louables et plein de zèle pour les intérêts du peuple. Mais il nous est impossible de souscrire à ce jugement. Sans parler de sa vénalité, qui était notoire ¹, nous pourrions citer de nombreux exemples de la duplicité et de la mauvaise foi de ce jésuite. En voici un que nous livrons aux méditations des plus incrédules. Il déclama depuis plusieurs mois contre le séminaire général de Louvain, en le représentant comme un repaire d'hérétiques, lorsque le gouvernement, pour mettre un terme à ces récriminations, ordonna à l'archevêque de Malines de se rendre à Louvain, pour examiner l'orthodoxie des professeurs qui enseignaient dans le nouvel établissement. Eh bien, quand de Feller apprit que l'archevêque allait procéder à cet examen, il éclata en invectives contre le prélat, en lui reprochant vivement de s'être rendu aux vœux du gouvernement, et cela uniquement parce qu'il craignait que les professeurs ne répondissent *catholiquement* aux questions qui leur seraient posées et ne rendissent vaines ainsi toutes les critiques qu'il dirigeait journellement contre leur enseignement. Il ne voulait pas que leur orthodoxie fût constatée et reconnue publiquement, de peur qu'il ne pût plus les attaquer pour ruiner l'établissement fondé par l'Empereur. Voilà, prise sur le fait, la bonne foi du personnage.

Cependant les rigueurs exercées par le gouvernement ne fermèrent la bouche ni à de Feller, ni à ses pareils, et l'opposition, loin de se calmer, ne fit qu'augmenter chaque jour. Excités par les déclamations furieuses des prêtres et des moines, nos aïeux se soulevèrent contre les réformes de leur souverain, en les repoussant comme des actes attentatoires à leurs libertés et à leurs privilèges. En vain l'Empereur fit-il des concessions; en vain le pape Pie VI intervint-il personnellement dans le débat, en invitant l'archevêque de Malines et l'évêque d'Anvers à faire leur soumission et à mettre un frein à l'opposition factieuse des prêtres. Tout fut inutile. Le chef de l'Église lui-même ne fut pas écouté : le clergé, qui régnait sous le nom des États, trou-

¹ Il avait vendu sa plume aux États et en était largement payé ! C'est ainsi qu'en 1789, il en reçut 15,675 florins. Plus tard, en 1790, il reçut une nouvelle somme de 2,000 couronnes. Tout cela ne l'empêchait pas de répondre à ceux qui lui reprochaient sa vénalité « *qu'il n'avait aucun rapport avec aucun membre de Leurs Hautes Puissances les États Belgiques.* »

vait sa position trop brillante pour y renoncer de son plein gré ; il repoussa avec un orgueil insultant toute tentative d'accommodement et la révolution suivit son cours.

Joseph II échoua donc dans ses projets de réformes en Belgique, et cet échec fut en grande partie l'œuvre du jésuite de Feller. Mais hâtons-nous d'ajouter qu'il n'amoindrit en rien la gloire du grand réformateur. Aujourd'hui que nous voyons la réalisation presque complète de toutes les réformes qu'il avait rêvées, nous pouvons lui rendre justice, reconnaître la pureté de ses intentions et avouer hautement les avantages que présentait pour nous la réalisation de ses vues. Une voix plus autorisée que la nôtre l'a dit d'ailleurs : « Le jour de la réhabilitation est » venu pour Joseph II envisagé comme réformateur. N'a-t-il » pas, par des mesures hardies, débarrassé le terrain ? En proclamant la tolérance, en diminuant l'omnipotence du clergé, en » réduisant les privilèges de la noblesse, en posant les premières » bases de l'égalité, il a certainement préparé la grandeur de » l'Autriche, il a été le premier fondateur de sa liberté ¹. » C'est ainsi que s'exprime M. Théodore Juste dans une étude récente sur Joseph II, dans laquelle, après avoir exposé en détails les réformes du fils de Marie-Thérèse, il le proclame un des plus glorieux fondateurs de la société moderne.

J. KÜNTZIGER.

NOTE SUR UN PRINCIPE D'ARITHMÉTIQUE.

La présente note a pour objet de signaler l'erreur que commettent plusieurs traités d'arithmétique et d'algèbre, justement estimés, dans l'énoncé et la démonstration d'un théorème important au point de vue de la recherche des caractères de divisibilité.

FALISSE (*Algèbre*, 2^{de} partie, page 26) s'exprime ainsi :

« Soit p premier avec b , et supposons que b^m soit la plus petite puissance de b qui, diminuée de l'unité, est divisible par p . Si m est un nombre pair $2n$, $b^n + 1$ sera divisible par p : en effet, on a : $b^{2n} - 1 = (b^n - 1)(b^n + 1)$, donc p doit diviser $b^n - 1$

¹ V. *Th. Juste, Joseph II*, p. 14. Cf. p. 69.

ou $b^n + 1$: mais p est premier avec $b^n - 1$, donc il doit diviser $b^n + 1$. »

L'inadvertance consiste à admettre que p , premier avec b , est nécessairement premier avec $b^n - 1$. Il n'en est rien. Si l'on considère, par exemple, les nombres 8 et 11, on voit que le premier divise $11^2 - 1$, sans diviser $11 - 1$; il ne divise pas non plus $11 + 1$; le théorème précité se trouve donc en défaut dans ce cas. Le lecteur aura saisi le vice de l'énoncé : *le théorème est vrai si p est un nombre premier ne divisant pas b .*

E. VERHELST.

THÉORÈME SUR LA PARABOLE.

« La cotangente de l'angle formé par une corde quelconque de la parabole avec l'axe est égale à la demi-somme des cotangentes des angles formés avec le même axe, par les deux tangentes aux extrémités de la corde. »

Corollaire. Un triangle étant inscrit à une parabole, la somme des cotangentes des angles formés par ses côtés avec l'axe est égale à la somme des cotangentes des angles formés avec ce même axe, par les tangentes menées à la parabole, aux sommets du triangle ¹.

Autrement dit : La cotangente de l'angle formé par l'une des tangentes avec l'axe est égale à la somme des cotangentes des angles formés, avec ce même axe, par les deux côtés issus du point de tangence, moins la cotangente relative au troisième côté.

HENIN, capitaine d'artillerie.

¹ *Corollaire plus général.* Un polygone de $2n$ côtés 1, 2, 3..., $2n$ étant inscrit à une parabole, la somme des cotangentes des angles formés avec l'axe par ses côtés 1, 3, 5, ..., $(2n-1)$, est égal à la somme des cotangentes des angles formés avec ce même axe, par les côtés 2, 4, 6, ..., $2n$. — Si ces derniers côtés deviennent des tangentes, ou ce théorème se transforme en la généralisation, pour un polygone quelconque, du corollaire de M. Henin.

(P. M.).

COMPTES RENDUS.

Titî-Livîi ab urbe condita liber II. *Texte annoté à l'usage des classes supérieures*, par CH. ROBYT, docteur en droit, en philosophie et lettres ; professeur à l'Athénée royal de Hasselt. Mons, Hector Manceaux, 1879, 179 pp., in-12.

Si la publication d'une nouvelle édition annotée d'un auteur classique peut parfois sembler superflue, il n'en est sans doute pas ainsi d'un commentaire français de Tite-Live. En France, où cet historien n'est lu que par extraits, on n'a jamais senti le besoin d'écrire semblable commentaire, et les notes que M. Roulez avait l'intention d'ajouter chez nous à son édition des livres II, III, XXI et XXII, sont encore à paraître. M. Robyt vient donc combler une lacune, et son ouvrage sous ce rapport ne peut manquer d'être bien venu.

« Nous avons adopté, dit-il, le texte de Roulez, dont nous ne nous sommes écartés que rarement et à bon escient. » Nous nous demandons ce qui a pu engager M. Robyt à écrire cette phrase dans son prospectus ; est-ce parce que l'édition de M. Roulez a certain caractère officiel, ayant été entreprise en 1863 sur les ordres de M. le Ministre de l'Intérieur ? Quoi qu'il en soit, le texte de M. Robyt n'a pas le moindre rapport avec celui de M. Roulez ; M. R. s'est borné, à un ou deux endroits près, à faire réimprimer le texte donné par J. Frey dans son édition avec notes allemandes (Leipzig, Teubner, 1866) ; la reproduction porte même sur les fautes d'impression, par exemple : 14, 6, *prima* pour *primo*. et 21, 5, *Ariostodemum*. Cependant, si en certains endroits le texte de Frey mérite la préférence, la révision Roulez lui est, en tout cas, supérieure pour la ponctuation ; le lecteur s'en convaincra facilement en comparant, par exemple, dans les deux éditions, le § 2 du chapitre 15. On ne peut non plus considérer comme un progrès la remise entre parenthèses de mots à retrancher, que M. Roulez avait simplement omis (par exemple, chap. 3, 6, *legati* [*alii*] *alia moliri*, où *alii* ne présente aucun sens), surtout que « toute discussion sur les variantes a été soigneusement évitée. » Somme toute pourtant le texte est bon, si l'on en excepte quelques endroits gâtés à l'impression. Nous citerons comme tels : p. 22, *facerrunt* ; p. 31, *sonsul* ; p. 41, *cum is* ; p. 53, *janiculo* ; p. 54, *in medo* ; p. 57, *promeretur* pour *premeretur Aniemen* ; p. 59, *excucurissent* ; p. 64, *adhortantemque* pour *adhortantem instruentemque* ; p. 68, *trienno* ; p. 70, *Volscarum* ; p. 72, *allias* ; p. 85 et 86, *publi-eam* ; p. 114, *ad ludis* ; p. 115, *qui* pour

quid; p. 117, *pedum* pour *Pedum*; p. 126, *Casii*; p. 133, *commiterent*; p. 149, *in certamen* pour *id. certamen*; p. 153, *gerentur* pour *geruntur*; p. 166, *obedientum*.

Dans les notes M. Robyt a largement profité des excellents commentaires de Weissenborn et de Frey; les difficultés du texte y sont généralement bien expliquées; mais quelquefois l'auteur se méprend étrangement. Ainsi 2, 3, *ne intervallo quidem facto oblitum tamquam alieni regni*, il dit « *tamquam alieni* = ainsi qu'il aurait dû le faire en considérant le trône comme appartenant à autrui : *res redibat ad Patres*. » Que peut faire ici la phrase *res redibat ad Patres*? Le sens est : comme on oublie une chose appartenant à autrui. Après Tarquin l'ancien le trône parvint à Servius, qui n'était pas de la famille. — Nous lisons 7, 8, *ibi audire jussis consul laudare fortunam collegae* : « *laudare*, ici prononcer l'éloge funèbre, *laudatio funebris*; c'est le premier dont il soit fait mention dans l'histoire romaine. » L'éloge funèbre se prononce le jour des funérailles. — Au chapitre 10, 11 : *Tiberine pater te sancte precor*, on lit : « *sancte* inviolable, qu'il est défendu de franchir; on trouve dans la même acception *sancti muri*. » Comment ! il était défendu de franchir le Tibre, et Cocles le traverse à l'instant même ! Faut-il dire que *sancte* signifie ici *saint, divin*, comme dans ces mots d'Ennius : *te nunc sancta precor Venus* !

Nous n'approuvons pas non plus les explications suivantes : 12, 10, *in hoc discrimen accingere ut in singulas horas capite dimices tuo* : « *Capite tuo* ne signifie pas, comme on l'a expliqué, *de capite tuo* pour ta vie; l'auteur dit : « Prépare-toi à combattre par ta personne et au risque de ta vie, à payer de ta personne, ce qui n'a pas souvent lieu dans les guerres de rois. » Un roi assassiné dans sa tente, comme Porsenna devait l'être par Mucius, ne nous semble guère appelé à combattre par sa personne. *Capite* indique l'objet en péril et la construction se retrouve dans Cic. Att., 10, 9, 2, *meo solum capite decernam*. — *Quando id certum obstinatumque est*, 15, 5. « *Certum*, décidé officiellement, sens fréquent de *cernere*. » Officiellement sera bien de trop. — *Plebs coetus nocturnos pars Esquiliiis pars in Aventino facere, ne in foro subitis trepidaret consiliis*, 28, 1. « Le forum présentait deux inconvénients : l'agitation habituelle de la grand'-place et la circonstance que les patriciens y demeuraient en masse. » L'auteur ne nous semble pas avoir bien compris *in foro*; ces mots indiquent moins ici le lieu que les opérations qui s'y faisaient, l'administration de la justice, la levée des troupes, etc. La plèbe désire ne pas être prise au dépourvu, dans le cas où elle croirait devoir intervenir dans l'exécution d'un de ces actes; elle veut donc se concerter d'avance, pour ne pas être obligée de prendre au moment même des résolutions soudaines et inconsidérées.

Il est quelquefois arrivé à l'auteur de résumer ou de reproduire une note de Weissenborn, alors qu'elle se rapporte à une autre leçon que celle de son texte. Ainsi, 39, 3, Weissenborn lit : *Circeios... Volsiis tradidit. inde in Latinam viam transversis tramitibus transgressus Satricum Lon-*

gulam Poluscam Coriolos Bovillas, hæc Romanis oppida ademit, inde Lavinium recipit, tum deinceps Corbionem Vetelliam Trebium Labicos Pedum cepit. Il fait remarquer qu'il y a ici une erreur géographique; pour aller de Circei à Satricum, Longula, Polusca, Corioli et Bovillae, il ne faut nullement passer sur la voie latine par les chemins de traverse allant de la voie appienne à la voie latine, ces villes étant situées à l'ouest de la voie appienne. Aussi Niebuhr a supposé qu'il faut transposer les mots *in Latinam viam transversis tramitibus transgressus*, et les placer devant *Corbionem* ou *Pedum*, villes situées à l'Est de la voie latine. Cette conjecture de Niebuhr a été adoptée par Frey et se retrouve donc aussi dans le texte de M. Robyt : *inde Satricum Romanis oppida ademit; inde Lavinium recepit; tum deinceps in Latinam viam... transgressus Corbionem... Pedum cepit.* Cela n'empêche pas l'auteur de dire en note : « Les erreurs géographiques que contient ce texte font supposer qu'il a été altéré : ainsi les villes qui suivent sont encore situées au-delà de la voie appienne, à l'ouest, et non sur la voie latine. » Il oublie qu'il n'y a plus d'erreur dans le texte qu'il a suivi. — Au chapitre 40, 8, Weissenborn lit : *Sed ego nihil iam pati nec tibi turpius quam mihi miserius possum*, et l'explique par ; *quidquid pati possum tibi turpius est quam mihi miserius.* M. Robyt lit au contraire d'après Frey : *Sed ego nihil iam pati nec tibi turpius nec mihi miserius possum*, mais il continue de mettre en note : *nihil pati possum quod non sit tibi turpius quam mihi miserius.*

Aux notes purement explicatives M. Robyt en a ajouté d'autres qu'il désigne sous le nom de philologiques et littéraires. Dans les premières il donne l'étymologie d'un certain nombre de mots et expose les particularités grammaticales de l'auteur. Ses étymologies sont souvent inutiles et ne plairont pas toutes, je pense, à ceux qui connaissent les travaux modernes sur cette matière; on n'admettra pas que *demum* vienne de *demere*, *clades* de *κλάω*, *tumultus* de *tumor multus*, *Gradivus* de *κραδάω* brandir, *indutiae* de *indu otium*, *letum* de *λήθη*, *segniter* de *sine-igne*, *exta* de *exsecta*, *palarî* de *pabulari*, *familia* du « radical osque *famel*, serviteur. » On doutera aussi de l'étymologie de *pontifex* : *pontem facere* quand on a lu ce qu'en dit Marquardt, *Staatsverfassung*, t. III, p. 228.

M. Robyt dit que *exta* est une « épenthèse de *exsecta* » et *palarî* « une épenthèse de *pabulari*, p. 81. » Ce n'est pas le seul terme grammatical qu'il emploie d'une façon insolite : il qualifie de zeugma *avertent* dans *omnium in se avertent oculos* 5, 6, et *rapuisse* dans *inter se partes regni rapuisse* 6, 3; il dit que dans *quo magis se hortis inferebat*, *cogebantur breviori spatio orbem colligere* 50, 7, il y a « *anacoluthie* de eo breviori, » et que dans *quanto tum potuit apparatu* 7, 4 *quanto* est *anacoluthie* de *tanto*; dans *ne obsidibus quidem ira belli abstinuit* 16, 9, *ira belli* est nommé une « sorte de gérondif causal. »

L'explication des faits grammaticaux n'est pas non plus toujours irréprochable. Au passage 1, 3, *neque ambigitur quin Brutus... pessimo publico id factururus fuerit, si priorum regum alicui regnum extorsisset*, on

lit : « Dans les phrases hypothétiques, lorsque la protase devrait déjà se mettre au subjonctif, comme subordonnée, comme ici après *quin*, elle se rend par la conjugaison périphrasée avec *fuert* au lieu du plus-que-parfait du subjonctif. » Au terme protase nous préférons celui de proposition principale et trouvons inutiles les mots « comme subordonnée, » mais la note est correcte. Il n'en est plus ainsi de ce qui suit : « Si au contraire la protase n'est pas subordonnée à un premier verbe, elle se met à un temps passé de l'indicatif périphrasé, le plus souvent au parfait dans le sens du plus-que-parfait du subjonctif. » D'après cette règle s'il n'y avait pas *neque ambigitur quin*, Tite-Live aurait mis *Brutus id facturum fuit si extorsisset*; nous croyons plutôt qu'il aurait écrit *fecisset*. — Dans le même chapitre, § 6, *dissipatæ res discordia forent*, il est dit que « forent avec le participe passé forme un subjonctif du futur passé. » *Forent* est pour *essent* et par conséquent *dissipatæ forent* est le plus-que-parfait du subjonctif employé dans un sens conditionnel. — Au § suivant (*libertatis originem inde magis, quia annuum imperium consulare factum est, quam quod deminutum quicquam sit ex regia potestate, numeres*), la différence de mode est expliquée ainsi : « *factum est*, fait certain, historique; *deminutum sit*, fait énoncé avec réserve et plutôt comme une simple appréciation. » Les deux faits comparés sont également certains, mais le second est négatif; la phrase équivaut à *non quo deminutum quicquam sit sed quia*, etc. Pour la même raison il y a *quicquam* au lieu de *aliquod*. L'auteur explique bien un cas absolument semblable, chapitre 13, 3. — Plus loin, § 11, *id mirum quantum profuit*, nous lisons : « *quantum* est sans influence sur le mode, n'étant pas considéré ici comme mot principal. » *Quantum* peut-il avoir de l'influence sur le mode? Il fallait dire, *quantum* n'est pas ici un pronom interrogatif, introduisant une subordonnée à *mirum est*, mais il forme avec *mirum* une expression adverbiale. — Au second chapitre, § 5, *ius iurandum populi recitat neminem regnare passuros; id summa ope tuendum esse*, l'auteur prétend que *passuros* dépend de *recitat* et *tuendum esse* de *addit* sous entendu. Le premier infinitif dépend de *ius iurandum* le second de l'idée de dire comprise dans *recitat*. La suite de la phrase est : *neque ullam rem quæ eo pertineat contemnendam*. « *Pertineat*, dit la note, au subjonctif, cette proposition servant à déterminer le sens de l'infinitif *contemnendam esse*. » C'est peu clair; la raison du subjonctif saute aux yeux si l'on traduit : aucune chose qui pourrait y avoir rapport. Nous continuons : *invitum se dicere hominis causa*. « Suppliez *ita*, dit M. Robyt, et *huius hominis*. » Pourquoi suppléer ces mots? Le sens n'est-il pas : il parlait malgré lui par égard pour la personne? — Le chapitre 3 commence ainsi : *Cum haud cuiquam in dubio esset bellum ab Tarquiniis imminere, id quidem spe omnium serius fuit; ceterum... per dolum ac proditorem prope libertas amissa est*. Nous trouvons cette note à *quidem* : « Cette particule joue un double rôle : d'une part adversative par rapport à *quum* qui est concessif, elle devient à son tour concessive au regard de *ceterum*, qui est adversatif. » *Quidem* n'a et ne peut avoir qu'un seul

rôle, celui de marquer le rapport qui existe entre la proposition où il se trouve et la proposition suivante; il indique qu'elle est concessive par rapport à la dernière; la relation établie entre *cum... cesset et serius fuit* est uniquement exprimée par *cum*. — Au chapitre 4, 3 (*interim cum in senatu vicisset sententia, quæ censebat reddenda bona, tamque ipsam causam morae in urbe haberent legati, quod spatium ad vehicula comparanda a consulibus sumpsissent, quibus regum asportarent res*), il est dit « eamque ipsam (sententiam tamquam) causam — sumpsissent, au subjonctif, ce verbe dépendant lui-même de *haberent*, comme *asportarent*, à son tour, est subordonné à *sumpsissent*. » *Eamque ipsam* représente la proposition qui suit *quod sumpsissent* et est expliqué par elle; le féminin au lieu du neutre, *id ipsum*, est produit par l'attraction de l'attribut. *Sumpsissent* est au subjonctif parce que c'est le prétexte allégué par les ambassadeurs, *asportarent*, parce que *quibus* = *ut iis*. — Au chapitre 7, 11 (*in Velia ædificent, quibus melius quam P. Valerio creditur libertas*) il y a une note sur *creditur* : « Cette forme affirmative, au lieu de *crederetur*, que l'on attendait, s'explique par une ellipse = *quibus melius crederetur quam P. V. creditur*. » Personne, je pense, ne s'attend ici à trouver *crederetur*, qui serait un solécisme. « L'impératif du style direct, lisons nous p. 28, devient le subjonctif dans le style indirect, mode qui donne un tour plus pressant à la demande que ne le ferait l'infinitif. » L'infinitif est-il possible pour énoncer une demande ? — « *Macte*, dit l'auteur p. 49, est proprement le vocatif (pluriel, *macti*) du participe passé d'un verbe archaïque *mago* = *augeo*. C'est parce qu'il est généralement employé en apostrophe avec *esto* qu'on lui a conservé sa forme vocative. » *Macte esto*, signifiant sois agrandi, c'est-à-dire honoré, félicité, *macte* est l'attribut du sujet mis en apostrophe, mais il ne peut lui-même faire fonction de vocatif; il faut donc admettre qu'il se trouve au vocatif par attraction ou y voir une forme abrégée de *mactus*, comme *amare* l'est d'*amaris*, et *ipse* de *ipsus*. Au pluriel on dit aussi bien *macte* que *macti*. — « *Impubes*, lisons nous p. 51, venant d'une des formes nominatives *impubes* ou *impubis*, cette dernière plus poétique, toutes les deux d'ailleurs moins usitées que *impu-beris*. » Ce mot n'a qu'une forme au nominatif : *impubes*, le génitif est *impubis* ou *impu-beris*.

Les notes littéraires nous ont paru meilleures que les notes grammaticales; on y trouve beaucoup d'observations excellentes sur les ressources et les beautés du style de Tite-Live. On rencontre aussi des choses fort intéressantes dans la partie historique du commentaire, mais trop souvent mêlées à des détails inutiles ou inexacts. Ainsi il est dit p. 14 que dans la suite on nomma un *rex sacrorum* plébéien, contrairement au texte formel de Cicéron, *or. p. domo*, 14 (cf. Liv. VI, 41, Dion V, 1); nous lisons p. 26, que « six as = cinq centimes; » la Vélia (colline entre le Palatin et l'Esquilin), est désignée p. 32 comme le « sommet du Palatin; » *arx*, dit-on p. 33, désigne ici (*in ipsa arce Capitolioque*, chap. 7, 10) toute la montagne, comme dans la locution *arx Tarpeia*, et *Capitolio* la citadelle

qui s'y trouvait (Virgile *Bucol.* [I. *Enéide*], VIII, 1, 652). » On sait que le mont Capitolin a deux sommets, l'un servait de citadelle *arx*, sur l'autre était placé le temple de Jupiter, *Capitolium*; entre les deux était l'asyle (Liv. I, 8, 5); dans les expressions où *arx* et *Capitolium* sont réunis, les auteurs entendent les deux sommets, mais souvent aussi ils désignent par un seul terme la montagne entière et alors ils emploient, selon l'occurrence, *arx* ou *Capitolium*. Le titre de *Larth* n'est pas réservé au commandant en chef de l'armée fédérale des douze Etats de l'Etrurie, comme M. Robyt semble le dire p. 36, mais était préposé au nom de tous les rois et peut-être de tous les nobles (O. Müller, *Etrusk.*, I, p. 405 et 408; II, p. 90). — « *Portoria*, lit-on p. 38, sont les droits qui se payaient *in portu*, pour le transport des marchandises par eau; en ce sens il est opposé à *vectigal*, droit de passage par terre; mais l'un et l'autre terme s'emploient dans le sens large d'impôts indirects (sens actuel), par opposition à *tributo*, impôts directs, c'est-à-dire contribution ordinaire sur les personnes et le revenu. » *Portorium* s'entend de tout droit de passage par terre aussi bien que par mer : on disait *portoria terrestria maritimaque*, par exemple : *lex Antonia de Termessibus*, l. 31. *Vectigal* est la redevance sur l'*ager publicus* et en général tout droit pour l'usage d'une propriété de l'Etat. *Tributum* est l'impôt levé sur la propriété privée (Marquardt, *Staatsverfass.*, t. II, p. 156). — Nous trouvons p. 42 que la statue d'Horatius Coclés fut « par la suite transportée dans le temple de Vulcain (A. Gelle, 4, 5). » Mais A. Gelle dit *in area Vulcani*, c'est-à-dire dans le *Volcanale*, endroit élevé près du comitium. — « On nommait *antesignani*, dit-on p. 67, des hastaires d'élite qui se tenaient devant les drapeaux pour les garder; par extension le nom est parfois appliqué à toute la ligne de front, à tous les *hastati*. » Comme les *signa* étaient placés après la première ligne de bataille, les *antesignani* sont toute cette ligne, au commencement du combat les *hartati*, puis les *principes*, et enfin les *triarii* dans le cas où ils doivent donner à leur tour (V. Marquardt, o. c., t. II, p. 345). — Les Saturnales étaient célébrées le 17 décembre et non en janvier, comme il est dit p. 69. — Nous lisons p. 73 que le *nexus*, en cas de non paiement, « devenait l'esclave du créancier qui pouvait le contraindre aux plus durs travaux et même le vendre pour se rembourser. » Il est probable que M. Robyt confond le *nexus* avec l'*addictus*. « Il était défendu au créancier de vendre le *nexus*, et à plus forte raison, de disposer de sa vie. Sans être esclave, le *nexus* était *servi loco*; juridiquement il conservait la liberté et la cité. » Troisième, *Introduction à l'histoire du droit public romain*, p. 152. — Les Etrusques, ayant été vaincus devant Aricie, arrivent à Rome *specie supplicum*, ch. 14. « *Specie*, dit la note, désigne l'attitude et les insignes des suppliants, les mains tendues et portant des rameaux d'olivier, entourés de bandelettes. XXIX, 16. » Il suffit de lire le passage cité pour se convaincre que ces insignes étaient propres aux Grecs : *decem legati Locrensiu ramos oleæ, ut Gracis mos est porgentes*. Ailleurs, p. 94, M. Robyt nous apprend que « le terme propre pour le cri de ba-

taille est *baritus*, et qu'il était réglé, commençant par un bourdonnement sourd qui s'élevait par degrés. *Neg.* [l. *Veg.*], III, 18. » Mais *baritus* est un nom tudesque, et le mode décrit est également propre aux Germains. Amm. Marcell., 16, 12. — Comme insigne des prêtres, pour expliquer *sacerdotes suis insignibus velatos*, chap. 39, 12, l'auteur donne l'*infula*, « coiffure des prêtres formée de flocons de laine, etc. » Le bandeau, nommé *infula*, est porté par les Vestales et d'autres prêtresses, jamais par les prêtres; les coiffures de ceux-ci sont indiquées dans un fragment de Suétone, conservé par Serv. ad Aen., II, 683 : *Suetonius tria genera pileorum dixit quibus sacerdotes utuntur : apicem, tutulum, galenum.* » Les insignes, dont il est question ici, étaient probablement l'*apex* et la toge prétexte. — Il ne faut sans doute voir qu'une erreur typographique dans la phrase p. 88 : « le mot *curia* désigne un *concilium senatus* γησουσία [l. γηρ], à Sparte, αλία [l. ἀλία], et *contio*, un *concilium populi*, ἐκκλησία, » les mots « à Sparte, αλία » devant être placés après ἐκκλησία. Ces mots grecs, soit dit en passant, sont bien inutiles, comme la plupart de ceux dont M. Robyt a parsemé son commentaire et qui sont très souvent mal accentués (par exemple p. 28, 31, 42, 45, 46, 51, 56, 64, etc.). Nous sommes disposés à mettre aussi sur le compte du typographe : p. 45, deux fois Volsques pour Etrusques; p. 53, Chalcédoniens pour Chalcidiens; p. 84, duumvirs pour decemvirs; p. 71, Aretium pour Antium.

En tête du volume se trouve une notice biographique et littéraire. Nous n'avons que des éloges à adresser à l'auteur pour ses appréciations littéraires; la biographie aurait pu être plus exacte. D'où M. Robyt sait-il que Tite-Live naquit d'une famille « noble, » qu'il séjourna « alternativement à Rome et à Naples, » et « qu'après la mort d'Auguste il retourna à Padoue, » « qu'il *laissa* une fille. » L'auteur serait bien embarrassé s'il devait citer un passage quelconque à l'appui des trois premières assertions; pour la dernière il pourrait invoquer le rhéteur Sénèque, *Contr.*, V, pr., mais celui-ci nous apprend seulement que Tite-Live *eut* une fille dont le mari était le rhéteur Magius. De même nous savons par Suétone (II. c. 41) que Claude, sur le conseil de Tite-Live, entreprit dans son adolescence d'écrire l'histoire. Peut-on conclure de ce témoignage qu'Auguste estima l'historien « au point de lui confier l'éducation du jeune Claude? » Tite-Live a consacré vingt-cinq livres au récit des actions d'Auguste et l'on nous dit « qu'il le nomme à peine pour marquer une date ou pour prouver un fait, tandis qu'il « se permit de louer Brutus et Cassius, Tac. Ann. IV, 34. » Nous voyons par l'endroit cité que Tite-Live ne nommait pas Brutus et Cassius des brigands et des parricides, mais qu'il les citait souvent comme des hommes remarquables, *saepe ut insignes viros nominat*. Je ne sais si l'on peut déduire de là qu'il *louait* les meurtriers de César. Remarquons enfin que, d'après Suétone, Tite-Live naquit, non pas l'an 58 avant César, mais en 59, sous le consulat de César et de Bibulus, et que son ouvrage se composait non pas de 140, mais de 142 livres; les arguments des livres 136 et 137 se sont perdus par hasard.

L. R.

Grammaire Arabe de C. P. Caspari, traduite de la quatrième édition allemande et en partie remaniée par E. URICOECHEA. Premier fascicule Bruxelles et Paris, 1880. 240 pages in-8.

Il est toujours agréable de retrouver une ancienne et bonne connaissance, surtout quand elle a revêtu une nouvelle parure et qu'elle se présente à nous sous une apparence plus familière encore que précédemment. C'est l'impression que nous avons ressentie en recevant le premier fascicule de la *Grammaire arabe de Caspari*, traduite et remaniée par M. E. Uricoechea, professeur d'arabe à l'université de Bruxelles. Cet ouvrage n'en est pas à ses débuts, ce n'est pas un novice faisant timidement ses premiers pas dans la carrière; c'est un vétéran déjà, qui a voyagé en diverses contrées et qui a reçu de l'usage la consécration de son mérite. Et dans ses destinées variées, il a su profiter de chaque nouvelle phase qu'il traversait, pour se perfectionner graduellement.

C'est en 1848 (à Leipzig) qu'a paru, en *latin*, la première édition de la grammaire arabe de M. Caspari, qui venait d'être appelé comme professeur à Christiania. Le but de cette publication était de fournir un manuel commode aux professeurs et aux étudiants. Cette première édition, qui reposait tout à fait sur les travaux de de Sacy et d'Ewald, fut favorablement accueillie, malgré certaines lacunes et imperfections qu'elle renfermait. Une dizaine d'années plus tard, l'auteur publiait sa seconde édition (Leipzig, 1859), cette fois en allemand, et en même temps, M. William Wright, alors professeur d'arabe à Dublin, en donnait une traduction anglaise (deux volumes, Londres, 1859).

Ces travaux avaient été tous deux soigneusement revus et améliorés, indépendamment l'un de l'autre. Dès cette nouvelle (et double) édition, la grammaire arabe de Caspari prit le premier rang parmi les ouvrages du même genre; le progrès ne devait pas s'arrêter là. Toutefois, la 3^e édition allemande ne fut autre chose qu'une réimpression textuelle de la deuxième; elle fut entreprise à Leipzig (1866) par un éditeur, à l'insu de l'auteur, qui dut faire expressément ses réserves dans le journal de la Société orientale allemande (*Zeitschrift der D. Morg. Gesellschaft*, 1866, vol. XX). Cependant, cette troisième édition s'écoula comme les précédentes, et comme la première édition anglaise. En 1874, M. Wright, devenu dans l'intervalle professeur d'arabe à Cambridge, faisait paraître sa seconde édition, encore considérablement améliorée et augmentée, et en 1876, M. August Müller, professeur à Halle, achevait une quatrième édition allemande. (M. Caspari avait dû renoncer à présider aux destinées ultérieures de son livre). C'est cette grammaire, qui a fourni déjà une carrière si honorable, que M. Uricoechea vient de faire passer en français. Dorénavant nous ne serons plus réduits à emprunter aux Allemands ou aux Anglais ce manuel si apprécié pour l'étude de la langue arabe. Il nous a paru opportun de faire ici l'historique de ces perfectionnements graduels et incessants: il nous semble qu'avec de tels antécé-

dents la nouvelle publication se présente sous les meilleurs auspices; elle a déjà sa réputation faite.

Certainement, l'œuvre de MM. Caspari, Wright et A. Müller méritait, par sa valeur intrinsèque, d'être mise à la portée des orientalistes de langue française; la traduction qui nous est donnée serait donc la bienvenue en tout temps, comme un précieux auxiliaire fourni aux arabisants. Mais elle est mieux qu'un auxiliaire, elle est un instrument indispensable, elle comble une lacune trop sensible. En effet, les manuels pour l'étude élémentaire de l'arabe classique manquaient en français ou bien ceux qui existaient ne remplissaient pas les conditions voulues. Il valait certes mieux, pour remédier à ce défaut, traduire un ouvrage déjà connu, un ouvrage qui a fait ses preuves, plutôt que d'entreprendre une œuvre nouvelle dont la composition aurait exigé plus de temps et qui se serait aussi popularisée avec plus de lenteur, quel que pût avoir été son mérite ¹.

Nous n'hésitons donc pas à dire que l'on avait grand besoin d'un manuel du genre de celui que nous donne M. Uricoechea, et puisqu'il a voulu satisfaire à ce desideratum, nous croyons qu'il ne pouvait mieux faire que de choisir, pour la traduire, la grammaire de Caspari-Müller. Mais choisir cet ouvrage n'était qu'un premier pas; il nous reste à voir comment le traducteur s'est acquitté de sa tâche plus délicate, plus ardue qu'il ne peut sembler au premier abord.

En effet, il n'est pas aussi aisé de faire passer une grammaire d'une langue dans une autre que de faire subir cette métamorphose à un livre d'une autre espèce. Les règles grammaticales demandent à être énoncées sous une forme parfaitement précise, et pourtant aussi concise que possible. Un livre qui a été pensé et composé en allemand, peut-il être ainsi rendu en français à la fois avec la fidélité nécessaire et avec une liberté suffisante? Ce n'est pas aisé, mais la chose est faisable. Peut-être dans ce cas particulier, quelques circonstances ont-elles facilité la tâche: l'ouvrage avait été originairement composé en latin; il avait déjà (et par deux fois) passé de l'allemand en anglais, et la terminologie grammaticale employée par l'édition allemande étant essen-

¹ Hâtons-nous d'ajouter, pour être juste, que s'il n'existait pas en français de manuel de la langue arabe classique, c'est bien en revanche la grammaire de Silvestre de Sacy qui continue à servir de base aux recherches grammaticales des arabisants en tous pays. A elle se rattachent en première ligne, les travaux de notre respecté maître, M. le professeur Fleischer, à Leipzig, que l'on ne saurait omettre de nommer en parlant du sujet qui nous occupe. En effet, soit M. Caspari, soit M. A. Müller ont été ses élèves, et c'est à lui que M. Wright a dédié la seconde édition de l'ouvrage anglais, comme un juste tribut de reconnaissance.

tiellement latine, elle pouvait mieux trouver son équivalent en français ¹.

La traduction d'une grammaire ne peut donc pas se faire machinalement mot pour mot; il faut tenir compte des différences d'esprit, de méthode, d'habitudes qui caractérisent l'une et l'autre nation. Il faut *adapter* la nouvelle version à un nouvel ordre d'intelligences. Ce qui nous a frappé, et M. Uricoechea ne peut manquer d'avoir fait la même expérience, c'est que le français exige des phrases plus explicites; certaines sentences, d'une brièveté par trop anguleuse dans la grammaire allemande, ont dû être sensiblement allongées et arrondies par le traducteur. Il est bien possible que, composé d'emblée en français, l'ouvrage eût pu être plus bref; mais traduit de l'allemand, il était destiné inévitablement à prendre plus d'étendue. Aux modifications introduites par le traducteur, en tant qu'écrivain, nous verrons s'ajouter les remaniements qu'il a dû faire comme arabisant. En certains points, M. Uricoechea ne partage pas les opinions généralement admises, ou du moins celles que reproduit la grammaire de Caspari. Il a donc opéré un certain nombre de retouches, de corrections et d'additions, qui justifient l'indication du titre, d'après laquelle nous avons devant nous la grammaire de Caspari, non pas seulement *traduite*, mais aussi *remaniée*.

Nous allons examiner rapidement les points sur lesquels le travail a porté. Au § 5, 2, et au § 20, rem. *a*, M. U. a inséré des renvois très utiles. Pourquoi avoir, au contraire, supprimé, au § 7, rem. *a*, le renvoi au § 89, et au § 288, *b*, le renvoi au § 306? — Au § 8, la rem. *a* a été modifiée; elle n'est pas très claire. — Au § 9, la rem. *b* a été ajoutée; nous la croyons superflue, car ce paragraphe est relatif au gèzma et non pas à l'orthographe. Il y aurait exception si on écrivait des consonnes assimilées en leur donnant un gèzma. — Au § 11, la rem. *a* a été développée avec raison, mais elle aurait pu l'être d'une façon plus claire. Au même §, la rem. *f* est nouvelle. — Au § 12, l'expression traditionnelle de techdid *nécessaire* devrait être remplacée par une autre, car le techdid euphonique est aussi nécessaire que le premier. — La remarque du § 14 a été remise à la bonne place. — Au § 15, la rem. *d* est nouvelle; elle est juste et intéressante. — Au § 17, 1, M. U. a supprimé une remarque qu'il a introduite dans le § 8, 1. — Au § 19, l'édition allemande avait une remarque *d* que M. Müller avait déjà supprimée dans l'errata et qui a donc disparu. — Au § 21, 2, la rem., équivoque dans l'allemand, est devenue claire dans le français. — Au § 7 et au § 25, M. U. a supprimé les comparaisons avec l'hébreu, mais ailleurs (§ 69 et 70), il les a maintenues, il en a même ajouté une au § 142,

¹ Il serait bien plus malaisé de traduire, par exemple, les ouvrages d'Ewald sur la grammaire hébraïque, où les termes techniques sont invariablement allemands de composition et ont été volontiers inventés *ad hoc* par le grand hébraïsant de Göttingue.

rem. *b*. — Au § 39, M. U. substitue, pour l'énoncé des formes du verbe, la racine *kabala* à la racine *fa'ala*, et cela dans toute la grammaire. C'est une dérogation aux usages; en somme c'est un progrès dans la pratique, le *v. kabala* se prêtant mieux que le *v. fa'ala* à faire sentir les redoublements. Et il vaut mieux que le paradigme habituel *katala*, à cause de la VIII^e forme. Mais la dernière phrase de la rem. *b* du § 39 est bien superflue, puisque heureusement M. U. trouve plus simple de dire « 1^{re}, 2^e et 3^e radicale » que d'employer les noms typiques des anciennes grammairres. — Au § 49, les rem. *c* et *d*, qui n'en formaient qu'une dans l'allemand, ont été séparées, avec raison. — Au § 59, M. U. a omis de traduire le mot *ebenfalls* (« la VIII^e forme est aussi une forme... ») et c'est grand dommage. — Au § 61, rem., l'allemand a « se ressemblent souvent tellement... ». Le mot omis était nécessaire. — Au § 98, la seconde moitié de la rem. *b* devrait former un alinéa à part comme dans l'allemand, ou bien une remarque *c*. — Au § 161, le tableau a été ajouté dans la traduction française et nous nous demandons s'il rend un compte exact de la formation de ces impératifs. — Au § 173, I, la remarque est une addition. En revanche, dans le § 173, II, un alinéa a été retranché. Pourquoi? — Les §§ 126-136 correspondent aux §§ 130-140 de l'allemand. Ils sont consacrés aux verbes hamzés, que M. U. range parmi les verbes forts, tandis que la grammaire de Caspari en faisait une première classe de verbes faibles. Au fond, c'est une simple affaire de nomenclature¹.

Au § 192, l'allemand qualifie *ıyya* de *nom*; le français dit seulement *mot*; c'est vague. — Au § 195, rem. *a*, et au § 203 se trouvent des exemples ajoutés. — Au § 196, l'addition « par rapport à leur signification » est regrettable. — Au § 200, la liste des masdars a été augmentée, en partie au moyen de la remarque qui suit dans l'allemand, et leur ordre est différent. Ne serait-il pas plus pratique de désigner les plus usités par un signe quelconque, plutôt que de mettre les moins usités en parenthèse? Il nous semble que le tableau ne fait pas suffisamment ressortir les formes les plus essentielles. — Le § 218 a été beaucoup développé et rendu plus explicite; le § 219 a été complété. — Au § 233, la remarque a été modifiée. Au § 241, une rem. *a* a été ajoutée. — Le § 264 a reçu une petite addition explicative; voyez une note analogue dans le § 288, *b*. — Dans le § 286, la lettre *e* est une addition. Il nous semble que le § 202, rem., aurait suffi. — Au § 297, la rem. *g* a été complétée par M. U. — Au § 299, la rem. *b* a été développée. — Au § 304, M. U. a ajouté une rem. *a* pour tenir compte de la théorie de M. Guyard sur le pluriel brisé. — Au § 323, M. U. a adopté l'autre orthographe du nombre *cent* et a modifié en conséquence la

¹ Cette circonstance a aussi pour effet de séparer M. U. de l'édition allemande dans les §§ 176 et suivants. Les §§ 126-129 de l'allemand deviennent 137-140 du français, et subissent naturellement quelques modifications.

rem. *a.* — Au § 328, M. U. a corrigé une grosse faute d'impression du texte allemand, 30 pour 90. — Au § 344, la remarque est formulée avec plus de précision que dans l'allemand. — Nous ne garantissons pas que cette énumération soit complète.

Comme on le voit, les modifications introduites par M. Uricoechea ont été nombreuses, et le plus souvent elles constituent un progrès. Elles témoignent en outre du soin avec lequel le moindre alinéa a été pesé par le traducteur. Et si elles concernent le détail, les faits accessoires, c'est que l'œuvre d'un traducteur ne peut guère aller au delà. S'il voulait remanier les divisions principales sur tel ou tel point, il risquerait de compromettre l'équilibre général de l'ouvrage; il en romprait le plan et nuirait à son homogénéité et peut-être à sa valeur pédagogique.

Voyons maintenant sur quels points, à notre avis, la traduction aurait été susceptible d'amélioration. En général, elle est extrêmement satisfaisante, et les quelques critiques que nous désirons présenter ne diminuent en rien la valeur de cet ouvrage. Le traducteur a dû modifier le tableau de l'alphabet, en particulier pour indiquer la prononciation à des oreilles françaises. Je ne sais si c'est lui qui est l'inventeur de l'explication de l'Élif par un *k* très faible et j'avoue n'être pas certain que cette explication soit très intelligible. L'*h* aspirée française est une meilleure définition. Je regrette aussi que pour la lettre *chin*, M. U. ait adopté la transcription par *ch*, au lieu d'une *s* surmontée d'un circonflexe renversé. Le *ch* rompt la symétrie, car toutes les autres lettres arabes sont transcrites par une seule lettre française.

Au § 5, 1, la suppression d'une parenthèse entraîne une équivoque regrettable. Il aurait d'ailleurs été bon d'expliquer au lecteur ce que c'est que les *consonnes emphatiques*. — Au § 6, *respectivement* est un germanisme. — Aux §§ 20 et suivants, pourquoi dire l'*élif wesla*? Ne faudrait-il pas dire *élif weslé*, comme *élif hamzé*? — M. U. aurait dû expliquer la relation entre l'*élif de séparation* mentionné au § 7, rem. *a.*, et celui du § 19, rem. *d.* Les noms arabes ne sont pas les mêmes. Comp. aussi § 96. — Au § 21, 4, dernière ligne, lisez : Al-Hasan est-il.....? ou bien, est-ce Al-Hasan qui.....? — Pour l'imâla, M. Uricoechea se montre plus réservé que M. Müller ou M. Wright. Il conserve *a*, *i*, ou dans beaucoup de cas où ses devanciers écrivaient *e* ou bien *o*. Les exemples abonderaient. Je me permets seulement de demander pourquoi *teschdid* et *tanwin*. — Je crois qu'il est fâcheux d'appeler « voyelles doubles » les voyelles nounées à la fin des mots (§ 28). Le *signe* seul est redoublé, non la voyelle. — La règle adoptée pour l'accent tonique (§ 32, rem.) est peut-être nécessaire au point de vue typographique : elle ôte de la clarté à la transcription. — Il serait désirable de fondre en un seul les §§ 30 et 31. — Je ne puis m'empêcher de regretter que le chapitre du *pronom* commence, et que les notions de genre, de nombre et de cas s'y trouvent forcément employées, sans qu'elles aient été expliquées préalablement. Un renvoi aurait été des

plus utiles. — Au § 39, rem. *c*, « la dénomination des radicales » a été substituée à tort à la « numérotation des formes du verbe. »

Au § 54, le renvoi devrait être § 51 plutôt que § 59. Au même §, rem. *a*, la traduction n'est pas exacte, le renvoi n'a rien à faire avec l'indicatif ou l'optatif; il s'applique à l'idée de « par lui-même. » Il faudrait traduire : D'après.... § 52, rem., l'expression (qui est du reste indicative et non optative), signifie : *Dieu est béni et exalté, « par lui-même. »* — Au même §, rem. *b*, l'exemple choisi (*tasâma'a...*) risque d'induire en erreur; n'importe quel verbe se mettrait au singulier dans une construction de ce genre. — Au § 69, rem., *le moyen* vaudrait mieux que *la moyenne*. — Au § 71, il serait plus clair de dire : « les verbes quadrilittères ont quatre formes. » Il est malheureux que le mot de *forme* ait à la fois un sens général et un sens spécial dans la grammaire arabe. — Au § 81, je me demande si le terme de *conditionnel* est heureusement choisi. *Jussif* serait préférable. — Le § 82 n'est très clair ni dans la grammaire allemande, ni dans la version française. Au lieu de dire que les temps *ont* des modes, il vaudrait mieux dire que tel mode se trouve à tel temps. — Est-il juste de dire (§ 84) que l'arabe a trois genres, le genre masculin, le genre féminin et le « genre commun » ? Peut-on parler d'un *genre commun* ? Il est bien plus vrai de dire que certains mots appartiennent aux deux genres. Comparez aussi § 287 où reparait ce malheureux genre commun. — Au § 95, la rem. *b* est juste, mais elle ne traduit pas exactement le texte allemand d'après lequel la signification du jussif concorde parfaitement avec la forme plus brève que ce mode affecte. — A propos du § 69, rem., et du § 119, rem., il est permis de se demander s'il est certain que la forme *hafala* soit une atténuation de la forme *safala*. — Au § 120, je regrette l'emploi de l'expression *verbes sourds*. *Verbes solides* vaut déjà mieux; peut-être pourrait-on dire *verbes compactes* ou *massifs* ? — Au § 191, le mot « personne » se trouve employé dans deux sens différents, ce qui amène une confusion. Il vaudrait mieux dans la première phrase du § dire : « qu'ils ne désignent pas le même sujet. » Et quant à la dernière phrase du §, elle est fautive et devrait être traduite comme suit : « Quand un verbe est suivi de deux suffixes de la 3^e personne, se rapportant à deux sujets différents, aucune règle ne fixe l'ordre dans lequel ils doivent être placés, et l'on trouvera indifféremment... etc. » — Au § 221, la rem. *c* qui parle de *duel* et de *pluriel*, devrait être renvoyée plus loin, à l'endroit où l'on traite du nombre. — Il y a peut-être quelque inconvénient à avoir conservé, en suivant le texte allemand, la désignation de *noms du vase* aux §§ 197 et 223 d'une part, et aux §§ 198 et 248 d'autre part, sans mettre le lecteur en garde contre la confusion qui peut résulter de ces termes synonymes. L'arabe emploie du moins deux mots différents pour « vase. » — La construction de la première phrase du § 235 est équivoque. — A la fin du § 236, on ne sait clairement, ni dans l'allemand, ni dans le français, quelle est « la règle que nous venons de donner. » — Au § 288, il vaudrait mieux dire « ou 2^e par sa forme. » — Au § 290,

M. U. semble admettre que le mot de *felouque* est dérivé de l'arabe *folk*. Il aurait peut-être mieux valu laisser la chose *in suspenso*, car M. Dozy, qui fait autorité en ces matières, condamne absolument cette étymologie. — Le tableau des formes du pluriel brisé (§ 302) est arrangé, comme dans l'original allemand, de manière à donner, pour chaque forme plurielle, les divers singuliers correspondants. Ne serait-il pas très utile de donner aussi le tableau inverse, les formes du singulier avec les pluriels qu'on peut rencontrer pour chacun? On pourrait condenser beaucoup ce 2^d tableau en y supprimant les exemples. Nous regrettons d'ailleurs que les formes les plus usitées n'aient pas été munies d'un signe distinctif. — Si l'on rapproche le texte du § 317 du tableau donné au § précédent, on tirera logiquement la conclusion contraire à la réalité des faits. Heureusement les exemples empêchent cette confusion, qui existe aussi dans l'édition allemande, mais d'une manière moins caractérisée. — Au § 325, il aurait fallu, en écrivant pour des Français, faire ressortir plus nettement l'usage arabe de placer les unités entre les centaines et les dizaines dans l'énoncé d'un nombre. Les Allemands, qui en font autant, trouveront cette construction naturelle, mais pour nous il en est autrement.

Nous arrêtons ici cette liste, trop longue déjà, d'observations de détail. Que l'on ne s'y méprenne pas : c'est la nature même de l'ouvrage de M. Uricoechea qui motive et explique cette abondance de remarques et de critiques. Dans une grammaire plus que dans tout autre livre il y a matière à gloser et à reprendre; nous nous le sommes permis, heureux de pouvoir en terminant rendre hommage à la patience, à la méthode consciencieuse, à la science et au discernement que M. Uricoechea a apportés dans l'exécution de son travail. Il ne s'est pas laissé rebuter par un labeur prolongé et infiniment délicat. Il en sera récompensé par la reconnaissance de tous ceux qui emploieront son manuel. Nous lui souhaitons bon courage pour la suite de sa publication. Le fascicule qui a paru aborde déjà la syntaxe, mais le second et dernier fascicule sera pour le moins aussi considérable, surtout à cause du tableau des paradigmes. La correction typographique laisse fort peu à désirer, sauf en ce qui concerne la fréquente disparition des points-voyelles; mais on sait, hélas! que c'est un malheur à peu près inévitable et dont les auteurs ne sont nullement responsables.

LUCIEN GAUTIER.

Leçons et modèles d'analyse littéraire, par EUGÈNE VAN BEMMEL.
Bruxelles, Lebègue, 1880. In-12, 32 pages.

L'analyse littéraire figurant au programme des athénées et des écoles normales primaires, M. Van Bemmél a résumé en quelques pages les préceptes généraux auxquels toute composition littéraire doit se conformer. Après quelques notions très sommaires sur l'invention, la disposition, l'élocution et les qualités générales du style, l'auteur s'attache particu-

lièrement aux figures et les classe, d'après l'excellente division adoptée par Baron dans sa *Rhétorique*, en figures par changement de tournure (inversion, interrogation, exclamation, etc.), figures par développement ou abréviation (périphrase, répétition, pléonasmе, ellipse, etc.), et figures par rapprochement d'idées semblables ou opposées (métaphore, allégorie, antithèse, etc.). Les quelques pages que M. Van Bemmел consacre à cet objet contiennent les notions les plus indispensables pour se rendre compte des principaux accidents du style, qui ne sont eux-mêmes que l'expression des sentiments de l'âme. Ce court résumé est amplement suffisant pour les cours inférieurs de nos athénées et est une excellente préparation à l'étude approfondie de la composition oratoire et littéraire qui figure au programme des classes supérieures.

La brochure de M. Van Bemmел se termine par l'analyse littéraire des deux premières fables de La Fontaine. Cette analyse comprend : 1° L'ordre et l'enchaînement des idées ; 2° L'appréciation générale du morceau pour le fond et pour la forme ; 3° Les réflexions morales que le sujet provoque ou que l'auteur a voulu inspirer ; 4° Les remarques particulières sur l'emploi de certaines expressions et l'étude des figures. L'élève a ainsi sous les yeux deux modèles d'analyse qui lui montrent l'application des préceptes, et qui lui enseigneront comment il faut s'y prendre pour découvrir l'idée générale à laquelle doivent se ramener les moindres détails de toute composition littéraire.

O. MERTEN.

Géométrie de position, par ANTONIO FAVARO, *professeur à l'Université de Padoue*, traduite de l'italien par Paul Terrier, ingénieur des arts et manufactures. Paris, Gauthier-Villars, 1879, un volume grand in-8° de XLIV-288 pages. prix : 7 francs ¹.

Depuis une vingtaine d'années, on a réuni sous le nom de statique graphique un certain ensemble de recherches de statique pure et appliquée où l'on se sert de procédés graphiques au lieu du calcul ordinaire et où l'on utilise à chaque instant la relation qui existe entre le polygone funiculaire et le polygone auxiliaire, dit polygone des forces, corrélatif du premier.

Lorsque l'on veut exposer, dans toute leur ampleur, et sans recourir à l'analyse, les questions qui ressortent naturellement de la statique graphique, on reconnaît que l'on doit baser celle-ci sur la géométrie supérieure ou géométrie projective, souvent appelée géométrie de position en Allemagne et en Italie.

¹ L'ouvrage a paru sous le titre : *Leçons de statique graphique*, par A. FAVARO, etc. *Première partie. Géométrie de position*. Nous préférons annoncer cette première partie en lui donnant le titre qui en fait vraiment connaître l'objet.

C'est ce qui explique comment M. Favaro, professeur de statique graphique à l'Université de Padoue, a cru devoir consacrer plus du tiers du volume dans lequel il a résumé ses leçons sur cette partie de la mécanique, à un exposé des théories fondamentales de la géométrie moderne. Cette partie de son livre vient d'être traduite en français et nous la signalons aux professeurs de mathématiques de nos athénées et collèges.

Le volume de M. Favaro est divisé en vingt chapitres dont voici les titres. 1. Formes géométriques fondamentales. 2. Éléments à l'infini. 3. Dualité. 4. Figures complètes (analogues au quadrilatère complet). 5. Systèmes harmoniques. 6. Projectivité des formes géométriques simples. 7-9. Courbes et cônes du second ordre. 10. Pôles et polaires. 11. Surfaces doublement rectilignes (paraboloïde hyperbolique, etc.). 12. Projectivité des formes élémentaires. 13-14. Involution. 15. Projectivité des formes élémentaires de seconde espèce. 16-17. Surfaces du second ordre. 18. Projectivité des formes de troisième espèce. 19. Systèmes réciproques superposés. Systèmes polaires dans le plan et dans l'espace. Systèmes focaux. 20. Courbes gauches et faisceaux de plans du troisième ordre.

La géométrie de position de M. Favaro, d'après l'auteur lui-même, n'est pas une œuvre originale dans le sens propre du mot. Le savant professeur n'a eu d'autre but, en publiant son livre, que de mettre entre les mains de ses élèves, un résumé rédigé, pour les besoins de son enseignement, d'après les meilleures sources, particulièrement d'après la *Géométrie der Lage* de Reye. Aussi a-t-il eu soin de citer, en tête des chapitres, les ouvrages et les mémoires auxquels il a fait des emprunts. En outre, il a disséminé sous forme de notes, dans le cours de son travail, les renseignements qu'il a pu recueillir sur l'histoire particulière des diverses questions traitées et il a fait précéder tout l'ouvrage d'une grande préface historique.

Nous n'avons pas qualité pour porter un jugement motivé sur l'ouvrage de M. Favaro. Néanmoins, nous croyons pouvoir le recommander sans crainte à ceux qui s'intéressent à la géométrie projective, particulièrement à cause des précieux détails historiques qu'on y rencontre à chaque page. Ces détails, qui, jusqu'à un certain point, sont une innovation dans un ouvrage d'enseignement, mettent le lecteur à même de recourir, sur chaque question, aux écrits originaux; ils sont particulièrement utiles pour les professeurs qui veulent approfondir l'une ou l'autre des sujets traités d'une manière plus ou moins sommaire, dans le manuel de M. Favaro.

Leçons sur la Géométrie, par ALFRED CLEBSCH, *recueillies et complétées par Ferdinand Lindemann, professeur à l'université de Fribourg en Brisgau, traduites par Adolphe Benoist, docteur en droit, membre de la Société mathématique de France. Tome premier. Traité des sections coniques et introduction à la théorie des formes algébriques.* Paris, Gauthier-Villars, 1879. un vol. gr. in-8°. xii-388 pp. Prix : 12 francs ¹.

« Lorsque Clebsch, au plus haut point de son activité scientifique, fut enlevé, il y a un petit nombre d'années, par une mort soudaine, ses amis et ses élèves formèrent presque aussitôt le projet de préparer une édition de ses leçons ou au moins de celles qui étaient relatives à la géométrie; c'était, d'ailleurs, surtout par ces dernières, qu'il avait réuni autour de lui un cercle toujours croissant d'auditeurs. Mais le problème se montra plus difficile et plus vaste qu'on ne pouvait le croire en commençant. Dans ses cours, Clebsch avait alternativement exposé, tantôt un sujet, tantôt un autre, sans chercher à faire un ensemble complet et systématique. Or, dans un ouvrage qui devait être en même temps un livre d'enseignement, il était nécessaire de traiter la matière avec unité et de combler un grand nombre de lacunes.

Le Dr Lindemann n'a pas reculé devant la tâche étendue et difficile de fondre ainsi en un seul ouvrage les cours de Clebsch sur les sections coniques, la théorie générale des courbes algébriques, l'invariantologie et les fonctions abéliennes, en y ajoutant un chapitre étendu qui est un développement de la dernière conception de Clebsch, celle des connexes. MM. Félix Klein, Brill et Gordan, c'est-à-dire les collaborateurs et les continuateurs des travaux de l'illustre professeur de Göttingue, ont aidé M. Lindemann de leurs conseils et lui ont fourni de précieux documents pour compléter l'une ou l'autre des sections de son ouvrage.

« L'enseignement de Clebsch, comme on le sait, était simple, clair et éminemment excitateur. Dans ses leçons, il prenait ordinairement son point de départ dans les mathématiques élémentaires, puis marchait rapidement vers les parties les plus élevées de la science. Grâce à son rare talent d'exposition, grâce surtout à son habileté à choisir les routes les plus simples pour arriver au cœur de chaque théorie, il parvenait en peu de temps à introduire ses auditeurs dans le cercle de ses recherches les plus abstraites et à les mettre à même de travailler à leur tour aux progrès de l'analyse et de la géométrie. »

En général, ces diverses qualités de l'enseignement oral de Clebsch se retrouvent dans les leçons recueillies et complétées par M. Lindemann.

¹ Le tome II contiendra *la théorie des courbes algébriques en général et des courbes du troisième ordre*; le tome III sera consacré aux *intégrales abéliennes et aux connexes*. M. Lindemann n'a pas encore publié les leçons de Clebsch sur la géométrie de l'espace.

On ne peut guère reprocher au savant éditeur que de leur avoir conservé trop fidèlement leur caractère de leçons ; un peu plus de concision et de netteté dans les subdivisions de chaque chapitre n'aurait donné que plus de prix à son importante publication. Quoiqu'il en soit, telle qu'elle est, elle vulgarisera dans le monde mathématique, les idées et les méthodes de Clebsch et de ses disciples, comme les écrits de Salmon ont vulgarisé les travaux des Cayley et des Sylvester.

Le premier volume que nous annonçons se subdivise en trois sections.

I. Préliminaires. Séries de points et faisceaux de rayons. II. Coniques (courbes du second ordre et de seconde classe). III. Introduction à la théorie des formes algébriques.

Les deux premières sections et le dernier chapitre de la troisième, contiennent précisément tout ce qui manque aux manuels ordinaires de géométrie analytique pour initier leurs lecteurs à la géométrie moderne. Dès le début, grâce à une théorie complète des coordonnées ponctuelles et tangentielles, homogènes ou non, les leçons de Clebsch font connaître, sous leur forme les plus simples et les plus fécondes, les principes de dualité et d'homographie. Dans la seconde section, les points de la théorie des coniques traités avec le plus de soin, sont précisément ceux qui ne peuvent l'être naturellement qu'avec ces conceptions dont Clebsch savait faire un si merveilleux usage.

La troisième section est une introduction à l'invariantologie qui, nous semble-t-il, aurait pu être un peu abrégée. Peut-être aussi les matières auraient-elles pu être classées avec quelque avantage dans un ordre différent. Le dernier chapitre de cette section, notons-le en passant, contient déjà des additions de M. Gordan et de M. Lindemann lui-même, qui complètent les leçons de Clebsch sur les formes quadratiques ternaires.

Nous croyons inutile de faire une analyse plus détaillée d'un livre que le nom de Clebsch recommande suffisamment. Sa place est marquée d'avance dans la bibliothèque de tous les professeurs qui s'intéressent à la géométrie moderne, à côté des meilleurs ouvrages classiques sur la matière. Moins parfaites au point de vue de la forme, moins riches de détails que les célèbres traités de Salmon, les *Leçons* de Clebsch et Lindemann ont, sur les ouvrages du savant professeur de Dublin, l'avantage de faire connaître, sur tous les sujets qu'elles traitent, avec une approximation plus grande, l'état actuel de la science et surtout le point de vue sous lequel il convient aujourd'hui de s'y initier.

P. M.

Annuaire de l'Observatoire royal de Bruxelles, 1880, 47^e année
 Bruxelles, Hayez, 1870, XII-367 pages in-12. Prix : fr. 1-50.

Le quarante-septième volume de l'observatoire ne diffère guère des précédents quant à son plan général. Il nous suffira donc de signaler ici les notices qui lui donnent sa physionomie particulière.

La préface contient un bon plaidoyer en faveur du système métrique. M. Houzeau fait très bien ressortir les deux caractères qui le rendent vraiment supérieur à tous les autres : 1° Les subdivisions sont décimales ; 2° les différentes mesures sont entre elles dans des rapports simples.

La première notice : *le globe terrestre* (p. 104-112) en fait connaître les dimensions de la terre, les vitesses de rotation de ses points et la longueur maxima et minima du jour sous diverses latitudes, la durée du crépuscule, etc. Nous en extrayons les données suivantes. D'après Listing, le rayon de l'équateur terrestre est de 6377377 mètres; le rayon qui va du centre au pôle n'a que 6355270 mètres, $\frac{1}{288\frac{1}{4}}$ de moins.

La deuxième notice est un *tableau chronologique des découvertes géographiques faites par mer* (p. 113-125), le plus souvent extrait des historiens de la géographie, parfois aussi, pour des points contestés, d'ouvrages spéciaux.

La troisième traite de *l'origine des signes employés dans le calcul algébrique* (p. 126-130).

La quatrième, où l'on reconnaît la main habile de l'auteur des *Fragments sur le calcul numérique*, est un *Memorandum pour le calcul logarithmique des triangles sphériques quelconques* (p. 131-173). Les professeurs qui voudront lire cette précieuse notice la plume à la main, y apprendront, non seulement à résoudre les questions fondamentales de la trigonométrie sphérique, avec le minimum de travail, mais aussi à disposer les calculs numériques, en général, de la manière la plus claire et la plus logique.

La cinquième notice est une *Description sommaire de l'observatoire de Bruxelles* (174-203), destinée à faire connaître l'état actuel de cet établissement, qui, comme l'on sait, va disparaître, ou plutôt être transféré en dehors de l'agglomération bruxelloise et considérablement agrandi.

La notice suivante sur *les spectres des planètes* (204-214) est due à M. Ch. Fiévez. En voici la conclusion : L'analyse spectrale prouve que la lune n'a pas d'atmosphère appréciable, mais toutes les planètes principales et même les satellites de Jupiter et deux astéroïdes, Vesta et Flora, en ont une, plus ou moins différente de celle de la terre, et contenant, pour plusieurs, de la vapeur d'eau.

Les deux dernières notices ont pour titre : *Sur la voie lactée* (p. 233-242), et *les premières découvertes dues au télescope* (p. 242-280). La seconde est un tableau assez détaillé des découvertes de Galilée et de ses contemporains dans le champ de l'astronomie physique, à partir de 1610. Il est difficile de retrouver dans l'histoire de l'astronomie, avant l'invention de l'analyse spectrale, une époque où autant de résultats remarquables aient été acquis à la science en aussi peu de temps.

Le volume se termine par des *Notes météorologiques* sur les années 1878 et 1879, par M. A. Lancaster (suivies des *Résolutions du congrès météorologique de Rome*), et par la liste des *Astéroïdes découverts en 1879*, par

L. Niesten. Le 12 novembre de l'année dernière, le nombre des petites planètes ainsi trouvées entre Mars et Jupiter s'élevait à 210, 19 de plus qu'à la date du 1^{er} janvier 1879.

Comme on le voit par l'énumération qui précède, l'Annuaire renferme une grande variété d'articles intéressants pour les amateurs d'astronomie et des sciences physiques en général.

P. M.

Traité de Géométrie, par M. E. ROUCHÉ, professeur à l'école centrale, répétiteur à l'école polytechnique, et CH. DE COMBEROUSSE, professeur à l'école centrale et au collège Chaptal. Quatrième édition, revue et corrigée. Première partie : Géométrie plane, xxii-362 pp. in-8. (Prix : 6 fr.). Deuxième partie : Géométrie dans l'espace, xvi-549 pp. in-8. (Prix : 8 francs). Paris, Gauthier-Villars, 1879.

La première édition du remarquable Traité de MM. E. Rouché et Ch. de Comberousse a été publié en 1866. L'apparition d'une quatrième édition d'un ouvrage aussi considérable et destiné surtout aux professeurs, moins de treize ans après la première, démontre suffisamment qu'il n'y a plus besoin de le recommander au public sérieux. M. De Tilly, dans son *Essai sur les principes fondamentaux de la géométrie et de la mécanique*, en a fait un examen critique détaillé d'où il résulte qu'il y a peu de chose à y changer pour en faire un manuel complet et irréprochable au point de vue scientifique. Nous renvoyons à cet important écrit de notre compatriote ceux de nos lecteurs qui voudraient connaître de quelles améliorations le livre de MM. Rouché et de Comberousse est encore susceptible. Nous reviendrons d'ailleurs sur ces améliorations quand nous rendrons compte ailleurs du savant *Essai* de M. de Tilly. Ici, nous nous contenterons d'indiquer sommairement en quoi la nouvelle édition du livre que nous annonçons diffère de celle de 1866.

La préface historique n'a pas été changée. Dans le livre I, le § 2, consacré aux propriétés des triangles, est complètement transformé. En 1866, les auteurs admettaient encore comme évident le théorème : *un côté d'un triangle est plus petit que la somme des deux autres*, et la marche suivie ne s'écartait guère, au fond, de celle de Legendre. Dans la nouvelle édition, ils prouvent cette proposition comme Euclide et se sont rapprochés davantage des immortels éléments du géomètre grec. Toutefois ils ont encore conservé la démonstration de la propriété fondamentale du triangle isocèle par la bissectrice auxiliaire, et ils prouvent par apposition que deux triangles sont égaux quand ils ont les trois côtés égaux. Les démonstrations euclidiennes de ces deux propriétés nous semblent préférables.

Dans le deuxième livre, il y a ça et là quelques petites additions et la question de la mesure des grandeurs incommensurables est traitée plus au long (nous n'osons dire plus à fond) que dans la première édition.

La partie du troisième livre en texte ordinaire n'est guère modifiée, sauf que le paragraphe sur les lignes proportionnelles dans le cercle est maintenant à sa place naturelle, après la théorie des lignes proportionnelles entre parallèles. Mais l'appendice sur les principes de la géométrie moderne a été complètement remanié. Les divers paragraphes qui le composent sont arrangés dans un ordre meilleur; quelques-uns ont été développés, en particulier, celui qui concerne le cercle tangent à trois autres; il y a, en outre, deux paragraphes nouveaux, l'un sur le cercle des neuf points, l'autre sur le beau théorème de Casey touchant la condition pour que quatre cercles soient tangents à un cinquième.

Les additions au quatrième livre portent également sur l'appendice qui contient en plus que dans l'édition de 1866 : 1° Le théorème sur la valeur approchée de la différence entre un arc de cercle et sa corde. 2° La formule de Simpson (démonstration de Poncelet) et celle de Poncelet pour l'estimation approchée des aires. Il aurait fallu remplacer cette dernière, par la formule de Parmentier, qui est plus exacte et a été approuvée par Poncelet lui-même; ensuite l'exemple aurait dû être choisi de manière à ne pas laisser croire que la formule de Simpson est inférieure à celle de Poncelet, au point de vue de l'exactitude, puisqu'en général, c'est l'inverse qui est vrai.

Le livre V ne contient guère d'additions proprement dites sauf à la fin de l'appendice, où quelques pages sont consacrées aux principes de la perspective; mais l'ordre des matières est tout différent de celui qui a été suivi dans la première édition. Dans la nouvelle, tous les théorèmes sur les droites et les plans parallèles viennent immédiatement après les premières notions sur le plan. Cette innovation entraîne assez de simplifications dans les paragraphes ultérieurs, mais elle est difficile à justifier au point de vue scientifique, comme l'a remarqué M. De Tilly.

L'appendice du livre VI contient (p. 127-136) quelques additions sur la projection centrale et son application à l'étude des figures homologues. A part cela, le livre n'a guère été modifié.

Dans le livre VII, les propriétés des triangles sphériques sont maintenant exposées avant la recherche de l'aire et du volume de la sphère. L'appendice est augmenté de propositions relatives au contact des cercles sur la sphère et à la théorie des figures homologues dans l'espace.

Le livre VIII, consacré aux courbes usuelles, ne contient qu'une petite addition sur la parabole considérée comme la limite d'une ellipse dont l'excentricité tend vers l'unité, dans la partie en grand texte. Mais l'appendice a été considérablement étendu, au point de former à lui seul une introduction à la géométrie supérieure de plus de cent pages. La théorie des coniques a été enrichie de notions sur les points et les droites imaginaires et sur les caractéristiques. Enfin cet appendice contient maintenant une théorie des surfaces du second ordre, du tore et de la surface des ondes, qui manquait complètement dans la première édition.

Dans les notes, la démonstration de l'incommensurabilité de π , de Lambert, a été remplacée par celle de M. Hermite.

Les diverses additions et modifications dont nous venons de rendre compte, ont accru le Traité de MM. Rouché et de Comberousse de plus d'un septième et, en même temps qu'elles le rendaient plus complet, elles lui ont donné un caractère plus scientifique. Sans doute, il n'est pas encore irréprochable au point de vue des principes fondamentaux, et il n'est pas aussi approfondi qu'il le faudrait dans les questions où la théorie des limites est employée. Néanmoins, ce traité est aujourd'hui le meilleur et le plus complet que l'on puisse conseiller aux jeunes gens qui se destinent à l'enseignement. Il contient à la fois, avec tous les développements désirables, et l'ancienne géométrie élémentaire des Euclide et des Legendre, avec les belles recherches des Cauchy et des Steiner, qui l'ont complétée et agrandie, et les principes de la nouvelle géométrie, de la géométrie supérieure, envisagée principalement sous le point de vue des propriétés métriques de l'étendue.

P. M.

ACTES OFFICIELS.

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Par arrêté royal du 30 décembre 1879, la position du personnel administratif des deux universités de l'État est réglé comme suit :

Art. 1^{er}. Indépendamment de l'administrateur-inspecteur et du bibliothécaire, le personnel administratif ordinaire des universités de l'État comprend les employés suivants :

- Un sous-bibliothécaire ;
- Des commis-rédacteurs ;
- Des conservateurs, des préparateurs et un jardinier en chef ;
- Des aides-bibliothécaires ;
- Des commis-expéditionnaires, des aides-jardiniers ;
- Des appariteurs ;
- Des concierges garde-consigne et des gardes-consigne, des concierges ;
- Des garçons de service et des aides d'amphithéâtre ;
- Des domestiques et des messagers,

Art. 2. Les titulaires de ces divers emplois sont nommés par le ministre de l'instruction publique et le montant de leurs traitements est fixé comme suit :

A. Sous-bibliothécaire :		Minimum.	Medium.	Maximum.
Francs	2,400		3,200	4,000
B. Commis-rédacteurs :				
	1,800		2,400	3,000
C. Conservateurs, préparateurs et jardinier en chef :				
1 ^{re} classe,	1,900		2,350	2,800
2 ^e classe,	1,000		1,300	1,600
D. Aides-bibliothécaires :				
	1,800		2,400	3,000
E. Commis-expéditionnaires et aides-jardiniers :				
1 ^{re} classe,	1,800		2,200	2,600
2 ^e classe,	1,200		1,400	1,600
F. Appariteurs :				
	1,200		1,400	1,600
G. Concierges garde-consigne et gardes-consigne :				
	1,200		1,400	1,600

H. Concierges, garçons de service, aides d'amphithéâtre :

1,100	1,250	1,400
-------	-------	-------

I. Domestiques et messagers :

1,000	1,100	1,200
-------	-------	-------

Art. 3. Les arrêtés de nomination détermineront la classe à laquelle appartiendront les titulaires des fonctions énumérées à l'article précédent *sub litt. C et E*.

Les employés de 2^e classe pourront être rangés dans la 1^{re} classe après douze années de grade au moins.

Art. 4. Tout employé nouvellement nommé a droit au traitement minimum de son grade. Les traitements pourront être portés du taux minimum au taux moyen après *quatre* années au moins. Ils pourront également, au bout de *quatre* années au moins, être portés du taux moyen au taux maximum.

Art. 5. Ceux qui auront joui pendant plus de *cinq* ans du traitement maximum et qui compteront au moins vingt années de service pourront, à raison d'un mérite exceptionnel, recevoir un supplément de traitement dont la montant n'excédera pas la différence entre le taux moyen et le taux maximum de la classe à laquelle ils appartiennent.

Art. 6. Indépendamment du personnel administratif ordinaire déterminé par l'article 1^{re} du présent arrêté, il pourra être attaché aux universités de l'État des agents temporaires, dont les indemnités seront fixées par des dispositions particulières.

Mesures transitoires.

Art. 7. Il sera immédiatement procédé par le ministre de l'instruction publique au classement des titulaires des fonctions énumérées à l'article 2 ci-dessus, *litt. C et E*.

Art. 8. Les traitements actuels fixés au minimum, au medium et au maximum déterminés par l'arrêté du 5 octobre 1875, seront portés respectivement au taux minimum, medium ou maximum, déterminé par le présent arrêté, pour autant qu'ils soient inférieurs à ce taux. Les traitements des titulaires qui ont, dès maintenant, le nombre d'années de grade requis par le présent arrêté pour passer du minimum au médium ou du médium au maximum pourront être portés respectivement à ce médium ou à ce maximum.

Les titulaires dont les traitements actuels seraient supérieurs au taux fixé par le présent arrêté conserveront ce traitement à titre personnel, à valoir sur les augmentations ultérieures.

Par arrêté ministériel du 21 février 1880, il est institué, auprès des facultés de philosophie et lettres de chacune des universités de l'État, un cours d'histoire contemporaine.

Le programme de ce cours sera publié ultérieurement

Les élèves des quatre facultés seront admis à fréquenter ce cours.

Université de Gand. — Par arrêté royal du 28 février 1880, M. Discailles, Ernest, professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les humanités, actuellement professeur d'histoire à l'athénée royal de Bruxelles, est nommé professeur extraordinaire à la faculté de philosophie et lettres de Gand, avec dispense du diplôme de docteur en philosophie et lettres.

Il donnera, dans la faculté précitée, le cours d'histoire contemporaine; ses autres attributions seront ultérieurement déterminées.

Université de Liège. — Par arrêté royal de la même date, M. Frédéricq, Paul, professeur extraordinaire à la faculté de philosophie et lettres de l'université de Liège, est chargé de donner, dans cette faculté, le cours d'histoire contemporaine.

Athénée royal de Liège. — Par arrêté ministériel du 28 février 1880, M. Dufaz, Jules, porteur d'un certificat d'études humanitaires complètes, actuellement surveillant à l'athénée royal d'Arlon, est nommé en la même qualité à l'athénée royal de Liège.

Par arrêté royal du 28 février 1880, M. De Rongé, J., conseiller à la cour de cassation, est nommé membre du conseil de perfectionnement de l'enseignement moyen, en remplacement de M. Schollaert, décédé.

Par arrêté royal du 1 mars 1880, M. Houet, Léon, docteur en droit, avocat près la cour d'appel de Liège, est nommé professeur ordinaire à la faculté de droit de l'université de cette ville.

Il donnera, dans la faculté précitée, le cours de droit administratif délaissé par feu M. le professeur Macors.

Par arrêté ministériel du 4 mars 1880, M. Thiry, Fernand, docteur en droit, docteur spécial en droit moderne, est chargé de donner, dans la faculté de droit de l'université de Liège, le cours d'organisation judiciaire, de compétence et de procédure civile dont M. le professeur Nypels a été déchargé, sur sa demande, et le cours de notariat délaissé par feu M. Macors.

PROJET DE LOI SUR L'ENSEIGNEMENT MOYEN DES FILLES ET DES GARÇONS.

Article 1^{er}. Le nombre des athénées ou collèges royaux sera de trois au moins dans le Hainaut; il sera de deux au moins dans chacune des autres provinces.

Le nombre des écoles moyennes de l'État pour garçons sera élevé au moins à cent.

Il sera établi par le gouvernement au moins cinquante écoles moyennes pour filles.

Art. 2. Les écoles moyennes provinciales ou communales peuvent être établies pour filles ou pour garçons.

Art. 3. Les résolutions des conseils communaux ou provinciaux portant suppression d'un établissement d'instruction moyenne sont soumises à l'avis de la députation permanente et à l'approbation du Roi.

Art. 4. Pour être nommé aux fonctions de professeur ou de préfet des études dans les athénées royaux et dans les collèges communaux subventionnés ou non par le trésor public, il faut être muni du diplôme de professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur.

Les directeurs et régents des écoles moyennes soit du gouvernement soit des communes doivent être porteurs d'un diplôme de professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur.

Si aucun candidat diplômé sorti des établissements normaux de l'État ne sollicite une place vacante, celle-ci peut être conférée soit par le gouvernement, soit sur son autorisation, s'il s'agit d'établissements communaux, à un professeur de l'enseignement moyen ayant fait des études privées ou même à un candidat non diplômé; toutefois celui qui sera nommé dans ces conditions n'entrera en fonctions qu'après avoir prouvé sa capacité devant un jury désigné par le gouvernement.

Pour être nommé aux fonctions de maître d'études ou de surveillant dans un athénée ou dans un collège, il faut avoir subi avec succès au moins une des épreuves, soit de la candidature en philosophie et lettres, soit de la candidature en sciences, ou être porteur d'un certificat d'études complètes d'humanités; le gouvernement peut déterminer d'autres conditions à exiger des candidats et notamment, s'il le juge utile, les soumettre à des examens complémentaires.

Pour être nommé aux fonctions de surveillant dans une école moyenne de garçons, il faut être porteur du diplôme d'instituteur primaire.

Nul ne peut être nommé préfet des études, directeur, professeur ou régent dans les établissements dirigés par le gouvernement, la province ou la commune, s'il n'est Belge ou naturalisé.

Les dispositions des paragraphes précédents ne s'appliquent pas:

1^o Aux personnes qui occupent actuellement, dans un établissement dirigé ou subsidié par le gouvernement, la province ou la commune, les emplois dont parle le présent article;

2^o Aux professeurs de langues vivantes, d'arts graphiques, de musique et de gymnastique; les conditions d'admission à ces emplois sont réglées par le gouvernement.

Le gouvernement peut, sur l'avis conforme du conseil de perfectionnement, dispenser des conditions de nationalité et de diplôme ou de certificat prescrites par le présent article.

Art. 5. Pour être nommée surveillante dans une école moyenne de filles, il faut avoir obtenu le diplôme d'institutrice.

Le même diplôme peut donner provisoirement accès aux autres fonctions dans ces écoles; le gouvernement est néanmoins en droit de soumettre les postulants à des examens complémentaires.

Un arrêté royal déterminera l'époque à laquelle les fonctions de régente et de directrice ne seront plus conférées qu'aux postulantes qui auront obtenu le diplôme spécial justifiant de leur aptitude à remplir ces fonctions.

Art. 6. Les traitements du personnel des athénées, ainsi que des écoles moyennes, sont fixés par le gouvernement.

Ils se composent, quant aux membres du corps enseignant, d'une partie fixe et d'un casuel.

Ils sont susceptibles d'un minimum et d'un maximum.

Art. 7. La commune qui est le siège d'un athénée ou d'une école moyenne de l'État pour filles ou pour garçons, met à la disposition du gouvernement un local convenable muni d'un matériel en bon état et dont l'entretien demeure à sa charge. Elle contribue, en outre, aux frais de l'établissement par une subvention annuelle qui est du tiers de la dépense au moins et qui pour les établissements existants ne peut être inférieure à l'allocation qui aura figuré au budget communal de 1879.

Le gouvernement est autorisé à contribuer par des subsides aux frais de premier établissement et d'acquisition du mobilier classique en faveur des athénées et des écoles moyennes.

Art. 8. L'enseignement dans les écoles moyennes de filles comprend les matières énumérées dans l'article 26 de la loi du 1^{er} juin 1850 et de plus les travaux à l'aiguille.

L'article 27 de la loi du 1^{er} juin 1850 est applicable à ces écoles.

Art. 9. Les patronages actuellement accordés à des établissements libres d'enseignement moyen par les communes où n'existe ni athénée royal, ni collège communal, pourront être continués et renouvelés, pour un terme de cinq ans au plus, avec l'approbation du roi, la députation permanente du conseil provincial entendue.

Ces établissements restent soumis au régime d'inspection.

En cas d'abus graves ou de refus de se soumettre aux prescriptions de la loi, les subsides et la jouissance des immeubles sont retirés par arrêté royal, le conseil communal entendu et sur l'avis de la députation permanente.

Il ne sera plus autorisé de nouveaux patronages.

Art. 10. Le nombre des inspecteurs de l'enseignement moyen est porté à quatre.

Le gouvernement est autorisé à instituer des inspections spéciales pour l'enseignement des langues modernes, du dessin, de la gymnastique, ainsi que des ouvrages de mains, dans les écoles moyennes de filles.

Art. 11. Dans l'organisation de l'enseignement normal du degré supérieur, la durée des cours sera abrégée et le nombre des épreuves réduit en faveur des docteurs en philosophie et lettres et des docteurs en sciences, qui voudront obtenir le diplôme de professeur agrégé.

Art. 12. Le diplôme de professeur agrégé de l'enseignement moyen de l'un ou de l'autre degré sera délivré par un jury spécial et après un examen dont le programme et les frais sont réglés par arrêté royal.

Si le recrutement du personnel l'exige, le gouvernement peut admettre aux examens, à des conditions qu'il détermine, des personnes n'ayant pas suivi les cours des établissements normaux de l'État.

Art. 13. Il est institué un enseignement normal pédagogique destiné à former des régentes pour les écoles moyennes de filles.

Des bourses sont créées en faveur des élèves de cet enseignement.

Des examens et des concours ont lieu pour l'admission à ces cours normaux.

La délivrance des diplômes est réglée conformément à l'article 12.

Art. 14. Le nombre et l'importance des bourses à conférer en faveur de l'enseignement normal destiné à former des professeurs et des régentes est fixé annuellement par la loi du budget.

Art. 15. Les directrices, les régentes et les fonctionnaires administratifs des écoles moyennes de filles prêteront le serment prescrit par l'article 2 du décret du Congrès national du 20 juillet 1831.

VARIA.

Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur les pièces suivantes qui nous ont été envoyées pour être insérées dans la *Revue*.

Congrès international de l'enseignement.

Conformément à l'art. 8 du règlement du Congrès, le comité exécutif procède en ce moment au choix des rapporteurs des diverses questions qui seront mises à l'ordre du jour des assemblées générales ou des réunions de chaque section.

Pour ces fonctions de rapporteur, il fait appel aux étrangers, comme aux belges.

Le comité a déjà reçu l'adhésion des notabilités les plus distinguées de la France, de l'Allemagne, de la Suisse, de l'Angleterre, de la Suède et du Danemark.

Nous publierons leurs noms prochainement.

Les six questions qui seront traitées en assemblée générale des sections réunies, sont les suivantes :

1. *Enseignement primaire*. Quel est le but que doit poursuivre le législateur en élaborant le programme de l'enseignement primaire.

2. *Enseignement moyen.* Les programmes de l'enseignement moyen doivent-ils être mis en rapport avec les études supérieures spéciales auxquelles chaque élève se destine, ou doivent ils être conçus en vue d'une culture intégrale, préliminaire commun de toutes les études spéciales ?

3. *Enseignement supérieur.* Le but des études supérieures doit-il être limité à l'acquisition des aptitudes professionnelles ?

4. *Écoles spéciales.* Quelle est la meilleure organisation à donner aux académies ou écoles de dessin, pour que l'art puisse remplir, dans l'intérêt des masses, sa mission éducative ? Examiner la question au point de vue, pour l'enseignement du dessin : A, dans les écoles moyennes ; B, dans les écoles primaires ; C, dans les écoles techniques ou industrielles de tous degrés pour les deux sexes.

5. *Enseignement des adultes.* Quels services les écoles, à leurs divers degrés, les cours d'adultes et les sociétés ouvrières peuvent-ils rendre à l'armée ?

Quels services l'armée peut-elle rendre à l'instruction générale ?

6. *Hygiène scolaire.* Quelles sont les principales conditions hygiéniques à observer dans la construction des maisons d'école ?

Développer cette question plus spécialement sous chacun des aspects suivants : A, éclairage ; B, cubage d'air ; C, préaux, cours, gymnases et autres dépendances ; D, lieux d'aisance, urinoirs et lavoirs ; E, ventilation d'été, ventilation d'hiver combinée avec le chauffage. Mesures à prescrire à l'instituteur.

Un comité du Congrès de l'enseignement s'est constitué à Vienne. M. le dr Pisko, qui a été nommé par le comité de Bruxelles, correspondant et représentant pour l'Autriche, a réuni le 6 mars, sous la présidence du conseiller de section impérial et royal, le baron A. von Lumreicher, tous les membres du comité général habitant Vienne. Cette convocation avait pour but d'examiner les mesures à prendre pour représenter dignement l'enseignement de l'Autriche à Bruxelles.

L'assemblée s'est ensuite occupée de la nomination d'un Comité exécutif, qui a été composé de M. le professeur Kolbe, de l'école polytechnique, de M. Guill. Exner, professeur et inspecteur des écoles professionnelles et de M. Pisko, directeur de l'école polytechnique. Le comité a élu comme président et vice-président le dr Kolbe et G. Burchard, professeur à l'académie de commerce.

Le comité s'occupe dès maintenant de tout ce qui est relatif à la participation de l'Autriche au Congrès belge.

Archéologie.

On sait que les ruines du Colisée, l'immense amphithéâtre des empereurs, étaient infectées par des eaux stagnantes. On vient de découvrir un aqueduc antique facile à réparer et qui rendra à ces eaux leur écoulement d'autrefois.

L'HISTOIRE PAR LES TOMBEAUX. — Un érudit éminent, M. Alexandre Bertrand, se fondant sur les caractères tranchés du mobilier funéraire recueilli dans les sépultures barbares de l'époque mérovingienne, a reconnu trois groupes de tombeaux : le premier, possédant des fibules (agrafes antiques) au type de Jouy-le-Compte, la francisque (hache d'armes à l'époque des Francs) et l'angon (demi-pique employée par les Francs (all. *Angel*); le second, possédant des plaques à symboles religieux; le troisième, possédant des verroteries cloisonnées, d'une fabrication particulière. Ces groupes ne sont pas seulement caractérisés par le travail artistique, ils sont aussi distincts géographiquement : le premier est cantonné entre Seine et Rhin; il a des représentants en Allemagne, dans la Bavière et le Wurtemberg et en Angleterre. Le second est répandu en Savoie, en Suisse et dans le Jura; en dehors de cette zone, on ne lui connaît point d'analogues. Le troisième est en Languedoc; il a des correspondants en Espagne.

Appliquant ces données archéologiques à l'histoire, M. Bertrand reconnaît dans ces diverses sépultures des vestiges des Francs, des Burgondes et des Goths. Les textes des historiens, s'ils étaient perdus, seraient remplacés, en quelque mesure, par ces indications. Mais ces textes existent, et leur témoignage confirme d'une manière éclatante les données de l'archéologie. Un membre de la commission de la topographie des Gaules, M. Longnon, s'est appliqué à tracer sur la carte des sépultures, groupées comme il vient d'être dit, les divisions territoriales de l'époque mérovingienne. Les limites des trois grandes branches du tronc germanique implanté dans l'ancienne Gaule (*Francia*, *Burgundia*, *Gothia*) contournent avec une merveilleuse justesse les trois groupes déterminés par les cimetières. Les contrées restées blanches sur cette carte sont bien, d'après les textes, les parties inoccupées par les conquérants. Dans la colonie du Bessin, M. Longnon a reconnu la *Saxonia*. Passant aux cimetières du Maine, les Francs, a-t-il dit, se sont établis un instant au Mans, sous la conduite d'un chef nommé Regnemer. Il n'y a plus lieu maintenant de douter de l'importance de cette occupation. Dans les cimetières de la Côte-d'Or, il a trouvé le *pagus Attuariorum*, mentionné encore au x^e siècle.

Voici ce que M. Longnon écrit sur le groupe des cimetières de la Savoie : « Les Burgondes n'occupèrent d'abord, dans la Gaule rhodanienne (de 433 à 454) que la *Sapaudia*, qui leur fut concédée par Aëtius. Le vaste ensemble de cimetières s'étendant du lac de Neufchâtel à l'Isère, indique bien le pays colonisé par les Burgondes et d'où ils s'étendirent sur le reste de la Bourgogne. Ramasse et Corveissiat (Ain) rappellent la présence en ce pays des *Scutingi*, mentionnés au vii^e siècle par le chroniqueur Frédégaire. Les sépultures de Poligny et des contrées voisines doivent avoir appartenu aux *Warasci*. La rareté des cimetières au sud de la Loire s'explique aisément. Les Goths ont occupé le pays entre Loire et Garonne une quarantaine d'années tout au plus (de 475 à 507). » M. Bertrand conclut

en disant que des documents du même genre, aussi riches, plus riches même, appartenant à l'époque gauloise, bien qu'isolés des textes, ont aussi leur valeur et autorisent à des déductions analogues.

DÉCOUVERTE D'UN CYLINDRE DE CYRUS. — A la dernière réunion de la Société asiatique de Londres, sir Henry Rawlinson, qui présidait, a donné lecture d'un mémoire très intéressant sur la découverte nouvellement faite d'un cylindre de Cyrus, que l'on signale comme le plus important document historique en caractères cunéiformes qui ait encore été mis au jour. Il ne fait pas partie des monuments récemment apportés en Angleterre par M. Hormuz de Rassam, mais on peut en attribuer le mérite à ses dernières explorations en Orient sous les auspices du British Museum; ce cylindre a été, en effet, envoyé en Angleterre par un des agents que M. Rassam avait laissés derrière lui pour continuer ses explorations dans les monticules de la Mésopotamie.

Ce cylindre porte l'écriture babylonienne, comme on pouvait s'y attendre, puisqu'il a été trouvé dans les ruines de Birs Nimroud, emplacement reconnu de l'ancienne Borsippa. Cependant, comme sir Henry Rawlinson l'a fait remarquer, il est singulier qu'il ne fasse aucune mention de cette ville. Le cylindre a 9 pouces de long sur 3 pouces $\frac{1}{4}$ de diamètre; il doit avoir été couvert primitivement de 45 longues lignes de texte. L'écriture est extrêmement fine et l'on a calculé que l'inscription formerait environ 130 lignes d'une écriture ordinaire.

Malheureusement, ce précieux monument a été très détérioré; le commencement est complètement perdu, à l'exception de quelques signes épars. Quand il commence à devenir lisible, on reconnaît qu'il se rapporte au moment même de ce grand événement historique, la prise de Babylone, par le fondateur de la monarchie universelle des Perses.

Nabonides a abandonné sa capitale qui est tombée entre les mains de Cyrus, quoiqu'il continue dans la Babylonie à lutter contre sa destinée. Mais les prêtres adorateurs du soleil levant déclarent que les dieux l'ont rejeté à cause de son impiété et parce qu'il a scandaleusement négligé leurs temples. Ils exaltent au contraire la piété, la grandeur et la gloire de Cyrus, que les puissances divines ont élevé pour venger leur cause.

Les Guti, dont la chute, suivant l'opinion de sir Henry Rawlinson, s'est confondue dans celles des Mèdes, et un peuple dont le nom paraît être l'équivalent de « Têtes noires » et qui nous fait penser aux nègres, sont désignés comme ses sujets, et le Dieu Merodach a remis le roi Nabonides entre ses mains. De Belshazzar on n'a découvert aucune mention, mais on conçoit que cela peut être attribué aux nombreuses lacunes de l'inscription.

Une longue introduction est suivie par ce qui paraît être une proclamation publiée par Cyrus après la prise de la ville; proclamation dans

laquelle il répète à la première personne les principales allégations du préambule. Elle est en partie mutilée, mais le commencement : « Je suis Cyrus, » avec sa généalogie, est complet, et l'on peut reconnaître clairement la désignation qu'il donne de lui-même comme « roi de Gyndia, » etc.

Sir Henry Rawlinson a donné une traduction de tout ce qui est lisible. Cyrus y parle de sa réparation des temples de Babylone, des faveurs qui lui ont été accordées par Merodach, Bel et Nebo, en récompense des prières qu'il a faites, de l'hommage qui lui a été adressé par des nations éloignées, et des rassemblements du peuple de Babylone pour l'acclamer comme roi. Les dix dernières lignes sont illisibles.

Sir H. Rawlinson dit que ce nouveau texte décide d'une manière définitive en faveur d'Hérodote contre Ctésias (dans Diodore) la généalogie de Cyrus. Il était le cinquième descendant d'Archiménès, après qui venait immédiatement Teipses, puis Cyrus, le grand-père, puis Cambyse, le père de Cyrus le grand. De plus cette descendance est en ligne directe et non pas indirecte, comme on l'a soutenu.

L'inscription donne au pays d'origine des Perses le nom d'Assan, » que sir Henry Rawlinson se croit autorisé à placer dans les plaines, entre le moderne Shuster et le Persis des écrivains classiques. Sir Henry a donné ensuite une description intéressante des grands temples de Babylone. Il a rattaché un centre religieux important, nommé « Calana » dans l'inscription, au « Cainei » de la Genèse et au « Calno » d'Isaïe. La grande difficulté dans l'inscription, a-t-il dit, est de transformer le royal sectateur d'Aurumazda en un adorateur des dieux babyloniens.

PÉRIODIQUES.

En donnant les sommaires d'un certain nombre de recueils périodiques, nous n'indiquerons pas toujours tous les articles qui y sont contenus; nous signalerons surtout ceux qui nous paraîtront de nature à intéresser spécialement les professeurs et les hommes d'étude qui lisent notre *Revue*.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de MM. M. C. Graux, S. Guyard, G. Monod, G. Paris.

Sommaire du 26 janvier 1880 : **Delbrück**, La construction en sanskrit, par Abel Bergaigne. — **Gaidoz**, Esquisse de la religion des Gaulois, par H. d'Arbois de Jubainville. — Du 2 février : Denys d'Halicarnasse, pre-

mière lettre à Ammée, p. p. **Weil, Gasté, Bernage**, par Ch. G. — **Variétés**, Lettre de M. Riemann sur les manuscrits des Helléniques, par O. Riemann. — Du 9 février : **Brugsch**, Histoire d'Égypte sous les Pharaons, Additions et corrections à l'histoire d'Égypte sous les Pharaons, Histoire d'Égypte sous les Pharaons, traduite en anglais et p. p. **Smith**, par G. Maspero. — **Kraus**, Encyclopédie des antiquités chrétiennes, par Eug. Müntz. — Du 16 février : **Baudat**, Étude sur Denys d'Halicarnasse et le traité de la disposition des mots ; Schmidt, Les collections d'apophthegmes attribués à Plutarque, par Ch. G. — **De Bonnières**, Lettres grecques de Madame Chénier, par C. — **Chassang**, Nouvelle grammaire française, par A. Darmesteter. — Du 23 : **spiegel**, L'antiquité iranienne, 3^e vol. ; **Justi**, Histoire de la Perse ancienne, par James Darmesteter. — **Bernardakis**, Conjectures sur certains passages de Plutarque, par Alfred Jacob. — Du 1^{er} mars : **Wellhausen**, Histoire d'Israël, par Maurice Vernes. — **Flach**, La table de bronze d'Aljüstrel, par E. Caillemet.

Société belge de Géographie. Bulletin. Troisième année 1879. N^o 6.

Sommaire : I. A. Woeikoff. Les vents du globe terrestre. — II. Delacollette. La commune de Carnières. — III. A. J. Wauters. Karema. — IV. E. Adan. Causerie scientifique. — V. Chronique géographique, Afrique : Lettre de M. Carter ; la caravane des éléphants ; expédition aux sources du Niger ; les Zoulous. — VI. Merzbach et Falk. Bibliographie. — Table analytique des matières. — Compte rendu des actes de la société. — Conférences. — Concours en 1880. — Membres admis. — Sociétés entrées en correspondance. — Ouvrages reçus.

Revue de Philologie, de littérature et d'histoire anciennes, nouvelle série, continuée sous la direction de MM. **Ch. Thurot, O. Riemann et Em. Chatelain**. Année et tome IV. 1^{re} livraison. 31 Janvier 1880.

Sommaire : Avis aux lecteurs, p. 1. — Questions relatives aux nouveaux fragments d'Euripide et d'autres poètes grecs, par Henri Weil, p. 1. — Quelques mots des chants des Saliens, par L. Havet, p. 15. — Lectiones Xenophontaeae, par H. Van Herwerden, p. 17. — Sur Quintilien, X, I, 66, par Ch. Thurot, p. 24. — Des particules enclitiques *que, ve, ne*, placées après un *e* bref, par Al. Harant, p. 25. — Sur Tite Live, V, 42, 6, par O. Riemann, p. 29. — L'accident du roi Darius (Hérodote, III, 129-130), par J. Geoffroy, p. 30. — Notes de grammaire 1, 2, 3, 4, par O. Riemann, p. 34 et 58. — Sur Cicéron, *de Finibus*. Supplément rectificatif à la collation d'un manuscrit, par O. Nigoles, p. 35. — Études sur les archontes Athéniens : I. Examen d'une théorie récemment exposée par M. Fustel de Coulanges, par Jules Nicole, p. 52. — Un ami de l'empereur Claude ; lettre à M. Charles Robert sur deux inscriptions de Viviers, par E. Desjardins, p. 59. — Un manuscrit de Corbie, par H. Omont, p. 67. — Sur l'Anthologie latine, par Émile Chatelain, p. 69 et 91. — Notes paléographiques, par Ch. Graux, p. 81. — De l'emploi des mots *θέρει, positione*

en prosodie, par Ch. Thurot, p. 92. — A propos de l'*Auditorium Maecenatis*, par Gaston Boissier, p. 97. — Suppléments au mémoire de Frigell : *Collatio codicum Livianorum*, par O. Riemann, p. 100. — Bulletin bibliographique, p. 105.

Philologischer Anzeiger, herausgegeben von Ernst von Leutsch.

Zehnter Band. 1^{tes} Heft, 1879-1880. Lexilogus zu Homer und den Homeriden, von A. Goebel. — Homers Odyssee übersetzt von W. Jordan. — De Iliadis prooemii versu quinto, scr. A. Grumme. — De emendando prologo Agamemnonis Aeschyleae scr. A. Lowinski. — V. Völcker, zur kritik und erklärungs des Oedipus Tyrannus des Sophokles. — Denys d'Halicarnasse. Première lettre à Ammée, par H. Weil. — Claudii Galeni librum de parvae pilae exercitio, ed. J. Marquardt. — Grammatici Graeci recogniti et apparatu critico instructi... R. Schneider et G. Uhlig. — Kuttner, de Proportii elocutione quaestiones. — Descriptiones nobilissimorum apud classicos locorum. Series I... Ed. A. v. Kampen. — Das leben des Agricola von Tacitus. Schulausgabe von A. Dräger. — Cornelii Taciti de vita et moribus C. J. Agricola liber. Erklärt von C. Tücking. — Eutropii breviarium ab urbe condita recensuit A. Droysen. — Phil. Thielmann, de sermonis proprietatibus quae leguntur apud Cornificium et in primis Ciceronis libris. — Incerti auctoris de Constantino Magno ejusque matre Helena libellus, ed. E. Heydenreich. — Die verfassung der höhern schulen. Paedagogische bedenken von dr. W. Schrader. — Bibliographie. — Kleine philologische zeitung. — Berichte über Olympia. — Auszüge aus zeitschriften : Augsburger allgemeine zeitung, p. 84; Göttingische gelehrte anzeigen, p. 85; Hermes, p. 86; Revue de linguistique et de philologie comparée, Rivista de filologia e d'instruzione classica. Literatur. 1879. 2^{tes} Heft. Beiträge zur lateinischen grammatik. Prode. Von Fr. Wehrich. — De vocibus Latinis, quae apud Joannem Malalam... inveniuntur, scr. G. Koerting. — Hoemer, de Sedulii poetae vita et scriptis dissertatio. — Publilii Optatiani Porfyrii carmina. Recensuit Lucianus Mueller. — Oratoris Tulliani codicem Erlangensem mutilum contulit... Ch. Hoerner. — Cicero de Oratore. Für den schulgebrauch erklärt von K. W. Piderit. 5. aufl. besorgt von Adler. — F. Eyssenhardtii epistola critica. — Hygini grammatici liber de munitionibus castrorum ex recensione G. Gemoll. — De fide Flavii Vegetii dissertatio. Scr. J. G. Foerster. — De sententiis quas dicunt Caecilii Balbi scr. Jos. Scheibmaier. — Forschungen zur geschichte des achaischen bundes, theil 1.. von M. Klatt. — W. Ihne, römische geschichte, bd. V. — Bibliographie. — Kleine philologische zeitung. — Ausgrabungen in Olympia. — Das stiftungsfest des deutschen archäologischen instituts in Rom. — Auszüge aus zeitschriften : Augsburger allgemeine zeitung; Hermes. Neue jahrbücher für philologie; Rheinisches museum. — Literatur.

Hermes, Zeitschrift für classische Philologie, herausgegeben von Emil Hübner. — B. XV. erstes Heft. — Berlin 1880.

Inhalt : H. Jordan, sprachgeschichtliche Betrachtungen : 1. Lautgesetzliches zu *pomerium* und *Esquillae*. 2. Inschrift vom Fucinersee. 3. Ueber

olea, oliva. — E. Stutzer, zur Abfassungszeit der lysianischen Reden. — A. Tiedke, quaestiuncula Nonniana II. — E. Hübner, Citania, Alterthümer in Portugal. — J. H. Mordtmann, epigraphische Mittheilungen. — II. Archaische Inschrift aus Kyzikos. — Th. Mommsen, Porcia. Die litteraturbriefe des Horaz. — H. Jordan, die Parabase im Curculio. — E. Zeller, der pseudophilonische Bericht über Theophrast. — E. Curtius, Harmodios und Aristogeiton. — Miscellen. H. Haupt, zur Geschichte der römischen Flotte. — W. Dittenberger, Marcus Valerius Muttines. — H. Haupt, zum planudischen « Continuator Dionis. »

**Jahresbericht über die Fortschritte der classischen Alterthums-
wissenschaft,** herausg. von Conrad Bursian. 1879. Berlin, Calvary.

Erste Abtheilung. Bericht über die Xenophon betreffenden Schriften, welche im Jahre 1879 erschienen sind. Von Prof. Dr. Karl Schenkl in Wien. (Schluss folgt). — Zweite Abtheilung. Jahresbericht über T. Maccius Plautus für 1877, 1878, 1879 (bis October). Von Gymnasial-Oberlehrer Dr. August Lorenz in Berlin. (Schluss). — Jahresbericht über die Litteratur zu Horatius. Von Prof. Dr. Hirschfelder in Berlin. (Schluss folgt). — Dritte Abtheilung. Jahresbericht für griechische Geschichte und Chronologie von October 1876 bis October 1878. Von Professor C. A. Volquardsen in Göttingen. (Schluss folgt).

Philologus. Zeitschrift für das klassische Alterthum, herausgegeben von Ernst von Leutsch. B. XXXIX. — 1879. — Göttingen.

Inhalt des ersten heftes. I. Abhandlungen. Die methodologische bedeutung des platonischen dialogs Protagoras. Von B. v. Kleist. — Zur kritik des Sextus Empiricus. Von M. Schanz. — Lateinische epiker. H. C. Valerius Flaccus. (Fortsetzung folgt). Von H. Köstlin. — Josephus Scaliger. Von P. Lagarde. — Die quellen des Polybios im gallischen bericht. Von G. F. Unger. — Quintus Valerius Serranus. Von Ernst von Leutsch. — Die chronologie der Diadochenzeit. Von F. Reuss. — Zu Catull. c. XII. Von Ernst von Leutsch. — Die aegyptische entstellung des Pythagoras. Eine historische untersuchung. Von A. Gladisch. — Quintus Valerius Serranus. Von Ernst von Leutsch. — Der athenische rathsschreiber. Von Gustav Gilbert. — Zu Palladius de insitione. Von A. Eussner. — II. Jahresberichte. Plotinos. (Fortsetzung). Von H. Fr. Müller.

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

EN BELGIQUE.

Tome 23.

2^e Livraison.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

SOCIÉTÉ POUR LE PROGRÈS DES ÉTUDES PHILOLOGIQUES ET HISTORIQUES.

*Séance du samedi 3 avril 1880, tenue au Conservatoire royal
de Bruxelles.*

La séance s'ouvre à une heure, sous la présidence de M. Gantrelle.

Sont présents : MM. Faider, président honoraire; Gantrelle et Feys, vice-présidents; Wagener, secrétaire général; Gilles, trésorier; Gevaert, Roersch, Dumont, Van Camp, Delbœuf, Thil-Lorrain, Van der Kindere, Grafé, Discailles, Vanderstraeten, Motte, Lallemand, Peltier, Van Veerdeghe, Mallet, Maass et Thomas.

En l'absence de MM. De Block et Fredericq, secrétaires adjoints, M. Thomas est invité par M. le Président à remplir les fonctions de secrétaire et prend place au bureau.

Le procès-verbal ne pouvant être soumis à l'assemblée par suite de l'absence de M. Fredericq, la lecture en est remise à la prochaine séance.

M. le Président prend la parole pour faire deux communications :

1^o Le bureau a fait des démarches auprès de M. de Longé, premier président à la Cour de cassation, pour savoir s'il voudrait accepter la présidence de la Société en remplacement de M. Faider, démissionnaire; ces ouvertures ont été favorablement accueillies. — M. de Longé est élu président par acclamation.

2^o Conformément à la décision prise par l'assemblée dans la

séance du 1^{er} novembre 1879, une médaille en vermeil a été remise à M. Faider, président honoraire, en reconnaissance des éminents services qu'il a rendus à la Société. (Vifs applaudissements).

M. Faider prononce l'allocution suivante :

Messieurs et chers Collègues,

L'âge nous dépouille peu à peu et en silence de nos forces et de nos aptitudes : les années s'accumulent sur mon front blanchi et m'avertissent qu'il faut — peine immense, nécessité maîtresse — alléger mes travaux et restreindre mes responsabilités. « Les conditions de la vieillesse ne m'avertissent que trop, disait Montaigne, m'assagissent et me preschent ¹. »

Dûment averti, j'ai abandonné le fauteuil où vous m'avez maintenu avec tant d'indulgence : j'éprouvais un vrai chagrin, lorsque m'est arrivée une douce consolation, car vous m'avez conservé le titre de président honoraire et décerné une médaille des plus précieuses. Vous m'avez traité en vrai philologue, moi apprenti philologue, simple philologue amateur, ami des lettres, dévoué à leurs progrès. Je considère cette médaille, avec sa légende, comme une croix d'honneur qu'aurait remportée sur le champ de bataille un conscrit entraîné par des vétérans à la prise d'une redoute et qui, devenu héros un peu par hasard, se trouve comblé d'honneurs.

C'est mon premier devoir aujourd'hui de vous remercier de votre indulgence et de la preuve manifeste de votre estime; je reste parmi vous, prêt à être utile aux lettres dans la mesure de mes moyens et de mon influence. Je suivrai, avec un vif intérêt, le mouvement de progrès que j'ai vu commencer en 1830, il y a cinquante ans, que j'ai suivi, auquel j'ai essayé de prendre part, qui se poursuit encore et qui se manifeste dans les hautes régions du pouvoir à l'heure même où je trace ces lignes. Le programme de l'enseignement moyen, le plus difficile des programmes à coup sûr; les méthodes, matière aussi épineuse qu'importante; les discussions sur l'importance relative des sciences naturelles, des langues modernes et des langues anciennes, tout cela offre un immense intérêt. Il s'agit de créer

¹ *Essais*, 3, 5.

en quelque sorte l'homme intellectuel, l'homme moral, l'instrument du progrès, de l'ordre, des croyances dans la société. Ne doit-on pas applaudir à ce vaste mouvement auquel votre société a pris et prendra une grande part? Ce mouvement a commencé lorsque, pour la première fois, l'on a essayé de réorganiser l'enseignement moyen, et d'exécuter ainsi l'article 17 de la Constitution, qui, créant une instruction publique donnée aux frais de l'État, veut qu'elle soit réglée par la loi.

Cette loi qui règle les divers degrés de l'enseignement a été faite. Elle a subi de fréquentes modifications, qui sont inévitables, et qui s'expliquent par le mouvement incessant des esprits, par les constantes découvertes de la science, par l'influence, digne de remarque, de ce cosmopolitisme entraînant qui est la marque de notre siècle et qui certes doit modifier à la fois les conditions et les limites de l'enseignement.

En s'efforçant d'améliorer ces lois suivant des nécessités reconnues, ceux qui les ont conçues et décrétées n'ont pas toujours été irréprochables sans doute, et il resterait bien des réflexions à faire à ce sujet : mais ce que ces lois ont respecté à coup sûr, c'est cette prodigieuse liberté d'enseignement que consacre notre pacte fondamental, liberté singulière, presque sans limites, la seule en Europe dans ces conditions, et qui n'a point reçu d'atteinte appréciable, car les abus de la liberté sont combattus par la liberté même, par la publicité, par l'opinion, triple contrôle dont on ne reconnaît pas toujours assez la puissance et l'efficacité.

Dans les polémiques auxquelles je fais allusion, vous avez prêté votre appui aux langues anciennes, tout en donnant plus de temps aux langues modernes ; vous avez favorisé l'étude méthodique de la géographie et de l'histoire, deux sœurs qui ne doivent plus craindre d'être séparées ; vous avez essayé de tracer les justes limites des mathématiques, et accordé plus d'importance aux sciences naturelles, à la gymnastique, au dessin. En assignant, dans ce large programme, à chaque branche de l'enseignement la place qui lui revient, et en prolongeant, pour cela, le temps des études, vous avez cherché à résoudre de graves problèmes, sur lesquels, depuis dix ans surtout, bien des esprits se sont exercés. Je fais ressortir surtout que vous avez voulu écarter la prédominance d'un utilitarisme des plus périlleux.

Au sein des Chambres, à diverses reprises, ont retenti de mémorables discussions auxquelles d'éminents orateurs ont pris part et d'où ont jailli de vives lumières ¹.

Au sein des Conseils de perfectionnement, j'ai suivi pendant 28 ans les efforts de quelques hommes dévoués qui, en cherchant à corriger les programmes, n'obéissaient qu'aux nécessités du progrès et aux intérêts intellectuels de nos jeunes générations; plusieurs discussions, restées dans la mémoire des hommes spéciaux, ont porté sur des questions générales ².

Des polémiques sérieuses ont fréquemment attiré l'attention. Plusieurs d'entre vous y ont pris une part principale dans la savante *Revue* qui sert d'organe à votre société; je ne citerai que la polémique avec le *Spectateur*, celles qu'ont provoquées une célèbre circulaire de M. Jules Simon en France, une circulaire de M. Pirmez en Belgique et récemment un rapport parlementaire de M. Olin ³.

Parmi vous, MM., des orateurs ont produit, soit dans vos séances, soit dans diverses solennités, des travaux dignes d'attention; il suffit de nommer MM. Delboeuf, Wagener, Gantrelle et Vanderkindere, dont les études récentes offrent tant d'intérêt. Au dehors, l'organe de la ligue de l'enseignement, M. Tempels, a aussi tracé son programme et développé ses raisons.

Enfin, je l'ai déjà rappelé, aujourd'hui même se discutent les plus graves questions d'enseignement moyen. La création du ministère de l'instruction publique marque l'ère de nouveaux devoirs, de nouveaux progrès : elle fait naître l'espoir de voir décréter la dotation, la vraie dotation de l'instruction publique dans notre pays, dotation que j'ai toujours réclamée parce que je l'ai toujours jugée nécessaire. En attendant, des mesures premières ont été prises en matière d'enseignement moyen et d'enseignement supérieur.

Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans les graves discussions qui, en ce moment, agitent le pays et qui n'ont pas dit leur dernier mot : je n'ai voulu m'occuper que de l'enseignement moyen, des belles lettres et de l'histoire très sommaire des con-

¹ En 1869 et en 1873.

² Surtout en 1873 et en 1876.

³ *Revue de l'instr. publique*, 1872, 1873, 1876, 1878, 1879.

stants efforts d'hommes dévoués pour créer une bonne et féconde organisation d'enseignement.

L'œuvre est difficile ; elle pourrait paraître sans solution satisfaisante, mais toute solution définitive est impossible. La variété des systèmes, des programmes et des organisations n'a jamais cessé, ne cessera jamais ; ce qu'on obtiendra, c'est le mieux, un mieux poursuivant sa marche ; ce qu'on n'obtiendra pas, c'est le parfait, car le parfait ne nous appartient pas, le parfait c'est l'immobilité, il n'existe que dans les sphères sublimes. Mais dans le mouvement perpétuel de la pensée humaine apparaissent des vérités qu'il faut saisir ; elles se sont dégagées de la discussion approfondie des systèmes et elles s'imposent.

Ainsi, parlons du grec, par exemple : les uns n'en veulent plus chez nous, on les connaît assez ; les autres en veulent un peu et à volonté ; d'autres encore le réclament comme principe contingent de civilisation. Voici M. Laboulaye qui, appréciant un programme d'études va jusqu'à dire¹ : « J'approuve l'auteur quand » il veut que l'étude du grec passe avant celle du latin ; j'irai même » plus loin que lui : je donnerais au grec la plus grande part des » études classiques ; le latin, ajoute-t-il, n'a qu'une littérature » d'imitation des plus médiocres : son seul mérite, c'est que » notre langue en est sortie. » Ceci paraîtra paradoxal à bien des esprits. Quelle distance entre ce système et celui qui jette un voile transparent sur les langues anciennes, surtout sur « cette Grèce polie, la mère des philosophes et des orateurs »².

Celui auquel M. Laboulaye accorde son suffrage est un organisateur assez original, qui considère la géographie comme base de l'enseignement moyen ; qui y rattache l'histoire ; qui rattache à la chronologie historique l'enseignement des langues anciennes, celui du grec avec l'histoire de la Grèce, celui du latin avec l'histoire romaine.

Cet idéologue ne s'occupe guère des langues modernes, qui doivent avoir leur place ; il ne s'occupe guère de la grammaire, pauvre proscrire de notre temps. Qui pourtant ne réclamera pas

¹ Je parle d'une brochure intitulée : *Du programme de l'enseignement secondaire*, par M. Alfred Weil, précédé d'une lettre de M. Ed. Laboulaye, 1872.

² Expression de Bossuet, dans l'admirable panégyrique de saint Paul.

un peu de temps pour étudier au moins une langue moderne? Qui n'accordera pas quelque patronage à la grammaire, si vigoureusement défendue par quelques-uns de vos plus habiles organes? Je soupçonne fort, j'espère du moins qu'on se dira que, pour comprendre une langue, forme et fond, style et pensée, il faut en apprendre régulièrement et sagement le mécanisme et la logique, la lexicographie et la syntaxe. Il y a dans une grammaire bien faite beaucoup de logique et de métaphysique et en même temps beaucoup de simplicité; il y a dans une grammaire bien enseignée un exercice de premier ordre pour l'intelligence de l'élève et pour sa justesse de l'esprit. Aussi ai-je noté cette remarque de Voltaire à propos de Dumarsais: « Ce Dumarsais, » disait-il, n'était bon grammairien que parce qu'il avait dans » l'esprit une dialectique très profonde et très nette ¹. » Le mot est à la fois juste et spirituel.

Je m'arrête: je me suis promis de ne pas entrer dans les détails et mon premier devoir est d'épargner votre temps, qui est précieux. J'ai assez risqué d'ailleurs, sur un terrain brûlant, ma modeste personnalité. Je me hâte d'arriver à l'épilogue de ce petit discours.

Oserai-je dire, moi vieux magistrat, oserai-je dire aux professeurs qu'il y a une chose aussi importante que de bien rendre la justice, c'est de bien enseigner la jeunesse? Au bon juge je dirai: soyez savant, attentif, impartial; au bon professeur, je dirai: soyez lettré, patient, simple et méthodique. « La charge d'enseigner, disait Bodin dans sa *Republique*, il y a 250 ans, » est l'une des principales charges de l'État. » Efforcez-vous d'acquérir la gloire qui s'attache à la mission du maître formant les jeunes générations, nous serons tous d'accord pour mettre votre condition à la hauteur de vos devoirs.

Aux élèves, à leur tour, je dirai, comme je dirai aussi aux pères de famille, nul âge n'est plus fait pour l'étude que cette jeunesse qui s'épanouit à la vie et à la science: *Nulla ætas minus fatigatur*. « C'est, dit le savant Bayle dans un langage pittoresque, c'est dans la jeunesse au dessous de vingt ans que les » meilleurs coups se ruent, c'est alors qu'il faut faire son emplette, parce que l'esprit ayant son âge aussi bien que le

¹ *Dict. Phil.* V^o. A.

» corps, si vous ne l'employez pas en temps et lieu, il se trouve
» que sa saison est passée ¹. » Cela devrait montrer aux pères de
famille qu'il ne peut être question de toujours alléger ou abrégier
le travail, mais de le distribuer et de l'harmoniser; cela devrait
montrer à l'élève que s'il a l'ambition de briller dans une car-
rière, il doit accepter gaiement le labeur; piocher et parvenir
sont inséparables: l'expression n'est peut-être pas élégante, mais
elle est juste. La culture de l'esprit mène à tout et produit des
fruits immortels. Qu'il me soit permis de leur rappeler encore
ici un conseil que leur donne un écrivain d'infiniment d'esprit
et de goût: « Que les collégiens gardent ce que leur ont appris
» les modèles achevés de la Grèce et de Rome: la justesse des
» termes, la mesure dans l'expression, l'horreur de l'emphase
» et de la fausse poésie; qu'ils appellent bravement les choses
» par leur nom, selon le conseil de l'immortel Labruyère² »,
et j'ajouterai selon le conseil de l'immortel Horace, l'homme
de goût par excellence.

Je termine. Vous avez écouté avec bonté les réflexions d'un
vieillard qui a consacré 60 ans à l'étude et qui se sent encore
tout dévoué à la jeunesse studieuse, à cette jeunesse qu'appellent
au travail et à la lutte scientifique l'honneur de la patrie, la
défense des institutions, les progrès universels. Si le travail
est l'émulation de la jeunesse, il est, je le sens, la consolation
des dernières années, et le jour où je verrai s'approcher les
grandes ombres, je m'efforcerai encore de dérober un fruit à
l'arbre immortel de la science.

Ces paroles sont applaudies.

M. le Secrétaire général donne lecture de la correspondance.

M. Kurth offre sa démission de membre de la Société.

MM. Brants, Fredericq, De Block et Foucrolle expriment
leurs regrets de ne pouvoir assister à la séance. M. Foucrolle
déclare dans sa lettre qu'il se proposait de voter affirmativement
sur les questions portées à l'ordre du jour sous les n^{os} 5 et 6.
Il ajoute qu'il avait l'intention de formuler la question sui-
vante: « Quels sont les moyens les plus efficaces pour porter
» l'élève au travail intellectuel et personnel, travail auquel il se

¹ BAYLE. *Lettre à son frère*, 23 mars 1674.

² PRÉVOST PARADOL. *Pages d'histoire contemporaine*, vol. 3, p. 5.

» livrerait en dehors des heures de cours? » Sur la proposition de M. Van Veerdeghem, l'assemblée décide que cette question sera portée à l'ordre du jour de la prochaine séance. M. Lallemand s'inscrit pour la discussion.

MM. Narcisse Gillet, professeur de seconde au collège communal de Verviers, Grafé fils, professeur agrégé de l'enseignement moyen, et Michel, docteur en philosophie et lettres, à Bruxelles, sont élus à l'unanimité membres de la Société.

Sur la proposition de M. Van Veerdeghem, appuyée par M. Discailles, on décide d'intervertir l'ordre du jour : on commencera par la discussion des questions relatives au Congrès littéraire et au Congrès de l'enseignement.

M. le Secrétaire général lit une circulaire adressée à M. le président honoraire Faider par le comité de l'Union littéraire belge, qui invite la Société à s'affilier au Congrès littéraire belge qui se tiendra à Bruxelles dans le courant du mois d'août, à l'occasion du 50^e anniversaire de l'indépendance nationale, et à prêter son concours financier à l'entreprise. M. le secrétaire général dit qu'il a répondu à M. le secrétaire de l'Union que, pour l'intervention pécuniaire, il fallait un vote de l'assemblée et qu'il doutait que les intérêts à discuter au sein du Congrès rentrassent dans le cadre des travaux de la Société.

M. Gantrelle propose d'allouer un subside de cent francs.

M. Discailles se prononce en faveur de l'affiliation, qui serait avant tout une marque de sympathie donnée à la littérature nationale. La question du subside est inséparable de celle de l'affiliation. D'ailleurs un subside de 100 francs, comme l'a proposé M. Gantrelle, suffirait largement. L'académie de Belgique se montre disposée à soutenir le congrès, et le Roi a daigné accorder son haut patronage à l'œuvre.

M. Roersch demande si l'Union embrasse toute la littérature nationale, la littérature flamande aussi bien que la littérature française. M. Discailles répond affirmativement.

M. Faider dit que, lorsque la proposition d'envoyer des délégués au congrès a été discutée à l'académie, M. Heremans a fait observer que la circulaire n'avait été envoyée à aucune des sociétés flamandes du royaume; M. Potvin a déclaré à l'académie que cette omission serait réparée; l'académie attendra pour prendre une décision.

M. Peltier soulève la question préalable : il pense que l'objet du congrès est étranger au but que poursuit la Société.

M. Roersch est d'avis qu'il conviendrait d'attendre. Il revient sur sa précédente observation : l'Union embrasse-t-elle toutes les sociétés littéraires et scientifiques de la Belgique ?

M. Van Camp fait connaître à l'assemblée qu'il entrerait dans les intentions du comité de l'Union d'adresser des invitations à toutes les sociétés, tant flamandes que françaises, sans distinction.

M. le Secrétaire général croit qu'il serait désirable de s'affilier à l'Union littéraire : ce serait un moyen d'établir des relations utiles et fécondes. Toutefois le § final de la circulaire, qui écarte toute question ne rentrant pas *exactement* dans le cadre du programme, lui paraît bien exclusif.

M. Van Veerdegem fait remarquer à l'assemblée que le deuxième groupe des questions à discuter par le congrès coïncide en partie avec les travaux ordinaires de la Société (enseignement littéraire, conférences, lectures, bibliothèques populaires, critique littéraire, critique d'art et de théâtre).

M. le Président dit qu'en effet il y a un rapport intime entre la philologie et la littérature ; c'est un préjugé très répandu, que l'enseignement philologique est en opposition avec l'enseignement littéraire, tandis que l'enseignement littéraire est une partie essentielle de l'enseignement philologique ; il serait utile de déraciner ce préjugé.

M. Discailles appuie l'observation de M. le Président ; en outre, il s'agit de donner aux lettres belges un témoignage de sympathie ; quant à la question flamande, il n'y a pas lieu de la soulever à propos du congrès : les représentants de la littérature flamande dans l'Union sont aussi nombreux que les représentants de la littérature française.

M. Feys demande s'il est absolument nécessaire que la Société contribue pécuniairement à l'œuvre du congrès.

M. Discailles répond que les membres des sociétés qui prêtent leur concours financier au congrès reçoivent en retour de grands avantages : ils sont dispensés de payer une cotisation personnelle, etc.

M. Faider revient sur la question préalable : le programme du congrès s'accorde-t-il avec celui de la Société ?

M. le Secrétaire général croit que les questions relatives à l'enseignement littéraire sont du ressort de la Société. Il rappelle les paroles de M. le Président : il importe de dissiper ce malentendu qui met en antithèse la philologie et la littérature.

M. le Président pose la question en ces termes : la Société interviendra-t-elle dans les dépenses du congrès par un subside de cent francs ? Il propose le scrutin secret.

Après un échange d'observations entre M. le Président et M. Discailles, l'assemblée se prononce pour le vote à main levée.

M. Van Camp demande qu'on divise la question, et qu'on vote d'abord sur le principe de l'affiliation et ensuite sur le *quantum* du subside.

La première question est ainsi conçue : « la Société est-elle » d'avis d'intervenir dans les dépenses du congrès littéraire » qui aura lieu à l'occasion du 50^e anniversaire de l'indépendance nationale ? » L'assemblée répond *oui*, à l'unanimité.

Le *quantum* du subside est mis en discussion.

M. Van der Kindere est d'avis qu'il n'est pas opportun de déterminer immédiatement le *quantum* du subside : il vaut mieux que le bureau s'entende à cet égard avec le comité du congrès.

M. le Président demande si l'on fixera d'avance un *maximum*. La question est mise aux voix et résolue négativement à l'unanimité.

La deuxième question : « la Société se fera-t-elle représenter » à ce congrès par deux délégués ? » est mise aux voix et résolue affirmativement à l'unanimité.

M. le Président dit qu'il serait bon de désigner comme délégués deux membres habitant Bruxelles.

MM. Van Camp et Discailles déclinent la mission qui leur est offerte par M. le Président, parce qu'ils sont déjà membres du comité de l'Union.

MM. Van der Kindere et Thomas sont nommés délégués sur la proposition de M. le Président.

La troisième question est rédigée comme suit : « La Société » soumettra-t-elle au congrès une série de questions ? »

Après un échange d'observations entre MM. Discailles, Van der Kindere, Van Camp, Delbœuf, Roersch et M. le Président, on décide que les deux délégués s'entendront avec le bureau pour préparer une série de questions qu'ils enverront à tous les membres de la Société ; ceux-ci seront priés de faire connaître leur avis dans le plus bref délai.

L'ordre du jour appelle la question relative au congrès international de l'enseignement.

M. le Secrétaire général donne communication des documents, et particulièrement du règlement du congrès.

M. le Président donne quelques explications et fait ressortir l'utilité qu'il y aurait pour la Société de participer aux travaux du congrès de l'enseignement. Il propose de nommer deux délégués, MM. Van Camp et Van der Kindere.

M. Van Camp déclare qu'il ne peut accepter, attendu qu'il fait partie du comité exécutif provisoire.

MM. Van Veerdeghe et Faider font observer qu'il se pourrait que les deux congrès (le congrès littéraire et le congrès de l'enseignement) siègassent en même temps, et qu'en outre, il faudrait trois délégués pour faire rapport sur les discussions du congrès en ce qui concerne : 1^o l'enseignement des langues anciennes, 2^o celui des langues modernes, 3^o celui de l'histoire.

M. Van der Kindere dit qu'il n'est pas nécessaire de choisir comme délégués des membres habitant Bruxelles.

MM. Roersch et Delbœuf déclinent la mission de représenter la Société au congrès.

M. Van Camp fait connaître à l'assemblée que le congrès de l'enseignement durera six jours et se tiendra à la fin d'août; le congrès littéraire ne se réunira qu'au mois de septembre; on veillera à ce qu'il n'y ait pas coïncidence. Les délibérations du congrès de l'enseignement seront sténographiées, ce qui facilitera la tâche des rapporteurs.

L'assemblée sur la proposition de M. le Président, désigne comme délégués MM. Van der Kindere, Thil-Lorrain et Thomas, chargés respectivement de faire rapport sur les discussions du congrès en ce qui concerne l'enseignement des langues modernes, de l'histoire et des langues anciennes.

La parole est donnée à M. Mallet pour une lecture sur la politique dans Euripide.

Ce travail sera publié dans la *Revue*.

MM. Wagener et Thomas présentent quelques objections. M. Mallet répond aux observations de M. Wagener. V. ci-après.

M. le Président donne ensuite la parole à M. Grafé père pour une étude étymologique sur *fastigium* et *jubeo*.

M. Grafé combat l'opinion vulgaire qui dérive *fastigium* de *fastus*. Il trouve dans ce mot : 1^o la racine *fat* « s'entr'ouvrir, » s'écarter » 2^o la racine *stig* « aller » cf. gr. *στιχ*, etc.; 3^o le suffixe *io*. *Fastigium* signifie proprement « l'écartement, »

par exemple des deux branches d'un compas, de là « inclinaison, pente », spécialement des terrains; le mot fut employé aussi comme terme d'architecture; l'idée de « faite, sommet, » a fini par s'en dégager et a prédominé. M. Grafé examine en passant un mot de formation analogue, savoir *vestigium*, qu'il décompose en *ve*, particule marquant la séparation, *stig*, même racine que dans *fastigium*, et *io*, suffixe. Il s'occupe aussi du mot *vestibulum* qu'il fait venir de la même racine *stig* (*ve-sti(g)* — *bulu-m*), et qu'il interprète par « Austritt ». — Le temps lui a manqué pour rédiger son étude sur *jubeo*.

M. Van Veerdeghem est d'avis qu'il serait utile, dans le cas où M. Grafé publierait son travail, d'ajouter aux mots sanscrits, grecs, latins, gothiques, etc. leurs équivalents flamands et anglais.

M. Grafé dit qu'il tiendra compte de cette observation; il a d'ailleurs abrégé dans sa lecture certaines parties de la rédaction primitive.

M. Van Veerdeghem précise sa remarque : ce qu'il voudrait voir mentionner, ce sont les mots de la langue néerlandaise littéraire, les mots en usage aujourd'hui : cela intéresserait les professeurs de langues modernes.

M. le Président fait observer à M. Van Veerdeghem que les formes dialectales, les mots patois, ont autant d'intérêt pour le linguiste que les formes de la langue littéraire.

M. le Secrétaire général signale à M. Grafé une étude de M. Courtoy sur l'étymologie de *vestibulum*, étude qui a paru dans la *Revue de l'instruction publique*¹. Il émet quelques doutes sur la définition que M. Grafé a donnée de *vestibulum*.

M. Grafé explique sa définition.

L'assemblée fixe sa prochaine réunion à la Toussaint.

La séance est levée à quatre heures et un quart.

¹ V. Nouv. série, tome XII, livraisons 2 et 4.

DE LA RÉORGANISATION DES FACULTÉS DE PHILOSOPHIE ET LETTRES EN BELGIQUE.

Πότερα θέλεις σοι μαλθακά ψευδῇ λέγω
ἢ σπλην' ἀληθῇ; φράζε' σὴ γὰρ ἡ κρίσις.

Ἀτὰρ σιωπᾶν τὰ γε δίκαι' οὐ χρὴ ποτε.

EURIPIDE.

Les trois degrés de l'enseignement, l'instruction primaire, l'instruction moyenne et l'instruction supérieure, correspondant chacun à des besoins essentiels de la société, ont des droits égaux à l'attention du public et à la sollicitude du gouvernement. Ils forment un vaste organisme dont toutes les parties sont pour ainsi dire solidaires : que l'une d'elles souffre ou languisse, les autres ne tardent pas à dépérir, et le trouble s'étend à toute la vie intellectuelle et morale de la nation. On aurait tort de croire que l'instruction primaire et l'instruction moyenne, parce qu'elles s'adressent au grand nombre, doivent reléguer au second plan l'instruction supérieure, dont les bienfaits semblent être le partage de quelques privilégiés. Écoutons M. Renan : « L'enseignement supérieur est la source de l'enseignement primaire. Sacrifier le premier au second, c'est commettre une faute, c'est aller contre le but qu'on se propose. Un million économisé sur la haute culture peut arrêter net le mouvement intellectuel d'un pays.... La force de l'instruction populaire en Allemagne vient de la force de l'enseignement supérieur en ce pays. C'est l'université qui fait l'école ¹. » — M. Bréal s'exprime en termes non moins catégoriques : « C'est par l'instruction supérieure que doit débiter une réforme de l'enseignement qui veut être approfondie et durable, puisqu'un nouvel esprit ne pourra pénétrer dans les lycées que si le savoir des professeurs

¹ *Questions contemporaines*, 2^e édit., préface, p. vi-vii. Paris, 1868.

» s'élargit et se transforme, et puisque l'enseignement primaire
 » ne deviendra ce qu'il doit être que si les écoles normales
 » (d'instituteurs) empruntent leurs directeurs et leurs profes-
 » seurs à l'instruction secondaire ¹. » — « Partout, dit
 » M. Charles Lenormant ², partout où il existe de vraies uni-
 » versités et où par conséquent l'enseignement supérieur est à
 » la hauteur de la science et de la civilisation, les institutions
 » préparatoires s'organisent d'elles-mêmes. »

Au moment où, par la création du ministère de l'instruction publique, la Belgique vient de témoigner l'intérêt qu'elle porte au progrès des études, et où la révision prochaine de la loi sur l'enseignement supérieur nous fait espérer la réalisation de réformes depuis longtemps réclamées par tous les hommes compétents, nous croyons de notre devoir de signaler quelques-uns des vices et quelques-unes des lacunes de notre organisation universitaire. Nous parlerons avec une entière franchise, n'ayant en vue qu'une seule chose : le bien du pays.

I. *De l'état actuel de nos Facultés de philosophie et lettres.*

L'éminent inspecteur général des universités de France, M. Michel Bréal, a consacré récemment une étude sommaire, mais solide et judicieuse, aux facultés des lettres en Belgique ³. Quelques réserves que l'on puisse faire sur certains points de détail, tout esprit non prévenu devra reconnaître que les observations de M. Bréal sont généralement fondées et que ses conclusions sont irréprochables. M. Bréal est sévère dans ses jugements; mais il suffit de voir fonctionner le système aujourd'hui en vigueur pour se convaincre que cette sévérité n'a rien d'excessif.

Les Facultés belges de philosophie et lettres décernent deux grades : celui de candidat et celui de docteur.

Candidature. — La candidature en philosophie et lettres sert pour deux fins : préparer les élèves en philosophie aux études du

¹ *Quelques mots sur l'instruction publique en France*, p. 327. Paris, 1872.

² *Essais sur l'instruction publique*, p. 324. Paris, 1873.

³ *Revue scientifique* du 2 août 1879. L'article de M. Bréal a été reproduit par la *Revue de l'instruction publique en Belgique*, tome XXII (1879), p. 274 et suiv.

doctorat, préparer les futurs juristes à l'étude du droit. En effet, nul ne peut se présenter à l'examen de candidat en droit s'il n'a passé l'examen de candidat en philosophie et lettres ¹. Par suite de la décadence du doctorat en philosophie — décadence dont nous dirons plus loin les causes, — la candidature s'est écartée de plus en plus de sa destination naturelle et est devenue, en fait, une simple annexe de la Faculté de droit. La littérature, la philosophie, l'histoire, n'y sont pas regardées comme un but, mais comme un moyen.

C'est ce qui explique pourquoi le programme de la candidature est à la fois maigre et surchargé. D'une part, on en a éloigné des matières intéressantes par elles-mêmes, mais étrangères à l'objet qu'on avait en vue; car on ne voulait pas retenir plus d'une année dans ce qu'on peut appeler une classe préparatoire des jeunes gens qui ne se proposent de devenir ni philologues ni philosophes ni historiens ². D'autre part, il s'agit d'inculquer en un an aux élèves, avant de leur ouvrir l'accès de la Faculté de droit, une foule de connaissances jugées utiles ou indispensables. Les matières enseignées en candidature sont : l'histoire de la littérature française ou de la littérature flamande, la traduction, à livre ouvert, d'un texte latin et l'explication d'un auteur latin, les antiquités romaines envisagées au point de vue des institutions politiques jusqu'au règne de Justinien, l'histoire politique de l'antiquité (de la Grèce et de Rome), l'histoire politique du moyen-âge, l'histoire politique moderne et spécialement l'histoire politique interne de la Belgique, la psychologie, la logique et la philosophie morale.

¹ Les élèves de la candidature en sciences sont tenus de suivre les cours de psychologie, de logique et de philosophie morale.

² Il n'est pas hors de propos de citer ici les paroles de notre éminent collègue, M. Gantrelle : « Il vaudrait cent fois mieux compléter dans » les athénées l'enseignement de l'histoire et du latin, en augmentant le » nombre des années d'études. Aujourd'hui, les élèves viennent à l'université trop jeunes pour recevoir un enseignement véritablement scientifique... Ajouter une année de philosophie, ce serait ajouter une » année d'amusements; la philosophie n'est pour presque tous qu'un » enseignement préparatoire à celui du droit, et combien peu croient » qu'ils ont besoin de cet enseignement préparatoire! » V. EM. FLOUBENS, *l'Enseignement supérieur en Belgique*, p. 359. Société pour l'étude des question d'enseignement supérieur. Paris, 1878.

Cela nous dit assez quel peut être le caractère des cours.

Le professeur, préoccupé de l'idée de finir à temps et de parcourir dans toute son étendue le programme qui lui est tracé, doit apporter à ses élèves la science toute faite, résumer et condenser la matière, laisser de côté nombre de questions dignes d'attention, supposer connu ce qui souvent ne l'est pas, s'interdire les longs développements. Aussi, « en Belgique, les professeurs, quelle que soit leur valeur, sont astreints à la même tâche que nos professeurs de lycées. S'il y a dans les universités belges des savants comparables à ceux des pays les plus avancés, ils ne trouvent pas en leur enseignement l'occasion de transmettre leur science et de former des disciples.... Les professeurs sont obligés, tous les ans, de reprendre à peu près les mêmes matières et ils ne peuvent guère s'élever au-dessus du niveau de nos hautes classes du lycée ¹. » La remarque de M. Bréal est d'une justesse frappante. Dans l'état actuel de la candidature en philosophie et lettres, il y a trop de disproportion entre les forces employées et les résultats obtenus, entre la science qu'on est en droit d'exiger des professeurs et la tâche qu'ils sont appelés à remplir. Supposons qu'un professeur se tienne soigneusement au courant de la science, qu'il fasse des travaux originaux, des découvertes; les recherches les plus étendues et les plus consciencieuses ne lui permettront guère que d'introduire çà et là dans ses leçons des modifications qui passeront inaperçues des élèves. Ceux-ci ne se douteront même pas de la manière dont il a acquis ces idées ou ces faits nouveaux; et, à vrai dire, cela les intéresserait peu et ne leur profiterait guère, puisqu'ils n'ont ni le goût ni les moyens ni le loisir de s'associer à des investigations de ce genre. Rien n'est plus énervant qu'un pareil régime pour des hommes de science; rien n'est plus contraire au progrès que ce dogmatisme forcé; il faut être doué de beaucoup d'énergie pour résister à la torpeur envahissante et garder jusqu'au bout la défiance et le contrôle de soi-même.

A entendre quelques personnes, la loi de 1876, en supprimant les jurys combinés et en rendant — en apparence — aux universités leur complète indépendance, allait réveiller l'esprit

scientifique : on n'aurait désormais qu'à frapper la terre du pied pour en faire sortir des légions de jeunes savants. Nous osons affirmer que, pour ce qui concerne la Faculté de philosophie et lettres, l'évènement n'a pas répondu à ces espérances. Les cours continuent à se donner à peu près comme par le passé. C'est que les racines du mal dont souffrent chez nous les hautes études philosophiques, philologiques et historiques sont plus profondes qu'on ne se l'imagine communément; c'est qu'il ne suffit pas de dire : « Vous êtes libres, faites de la science ! » à des professeurs et à des élèves qu'on enchaîne à un programme étroit et tyrannique.

Jetons maintenant un coup d'œil sur l'auditoire.

Il se compose presque en totalité de futurs juristes. Ces jeunes gens, se destinant à l'étude du droit, sont impatients de suivre leur véritable carrière. Il n'y a point à s'étonner si la plupart considèrent les études philosophiques, historiques et littéraires auxquelles on les astreint comme une cause de retard fort désagréable, et s'ils n'ont qu'un désir, celui de les terminer le plus vite possible. Aussi l'examen est pour eux la grande, l'unique affaire; ils se soucient bien moins d'augmenter leur savoir que de conquérir un diplôme.

Nos étudiants prennent des notes, rédigent des cahiers, les apprennent *par cœur* et viennent les débiter avec plus ou moins d'exactitude à l'examen. Nous soulignons avec intention les mots *par cœur*; il ne sert de rien de se récrier : c'est un fait avéré, incontestable, qu'il est matériellement et moralement impossible à l'étudiant de candidature, dans les conditions où il se trouve et avec le demi-savoir qu'il apporte à l'université, de faire autre chose que d'apprendre ses cahiers par cœur. Quelle masse de faits, quelle variété de connaissances n'a-t-il pas à se mettre dans la tête en une année! Peut-on exiger sérieusement qu'il lise, qu'il apprenne quelque chose en dehors des cours? Si un jeune homme avide de savoir veut approfondir une partie de ses matières, cultiver une science supplémentaire, il ne le pourra qu'en se surchargeant de besogne ou en *doublant* sa candidature; d'ailleurs, il travaillera sans direction, sans assistance et, par conséquent, très probablement avec peu de fruit. L'élève ordinaire repassera consciencieusement les notes qu'il aura recueillies, mais ne lui demandez rien au-delà! Au point de vue pédagogique, la première année

d'université comparée aux dernières années d'études moyennes est un pas en arrière. En troisième, en poésie, en rhétorique, on développait harmoniquement les facultés de l'élève; on exerçait en lui non-seulement la mémoire, mais encore l'imagination, le sentiment, la réflexion, la raison; ses devoirs étaient des travaux personnels et des applications pratiques de la théorie enseignée. En candidature, tout ou presque tout est affaire de mémoire; l'intelligence n'intervient que d'une manière purement passive ou réceptive. Et il n'en peut être autrement vu le programme à remplir et le but à atteindre.

Restent les étudiants qui se destinent au doctorat en philosophie et lettres, les seuls qui soient réellement *élèves en philosophie*. Leur situation est exactement la même que celle des futurs juristes; seulement, ils ont le grec en plus. La faiblesse des études grecques dans nos athénées et collèges ne permet pas de leur imposer une épreuve bien difficile : pour l'auteur expliqué, il suffit qu'ils reproduisent assez fidèlement la traduction et les notes du professeur; pour la traduction à livre ouvert, on leur donne généralement un passage de Xénophon.

Doctorat. — Ici, l'horizon s'élargit et l'on respire plus librement. Mais que de lacunes encore ! que d'imperfections !

Les aspirants au doctorat en philosophie et lettres sont peu nombreux ¹. On peut les ranger en deux catégories principales :

¹ Statistique des élèves inscrits pour l'examen de docteur en philosophie et lettres dans les quatre universités, de 1868 à 1876 :

	1 ^{re} session					
	1868.	2 ^e s. 1868.	1 ^{re} s. 1869.	2 ^e s. 1869.	1 ^{re} s. 1870.	2 ^e s. 1870.
Gand	0	0	0	0	0	1
Louvain	1	3	2	2	0	1
Liège.	0	4	1	4	0	5
Bruxelles	0	0	0	0	0	2
	1 ^{re} s. 1871.		2 ^e s. 1871.		1 ^{re} s. 1872.	
	1871.	2 ^e s. 1871.	1 ^{re} s. 1872.	2 ^e s. 1872.	1 ^{re} s. 1873.	2 ^e s. 1873.
Gand	0	0	0	0	0	0
Louvain	0	1	0	1	2	8
Liège	0	2	2	5	0	2
Bruxelles	0	0	0	1	0	2
	1 ^{re} s. 1874.		2 ^e s. 1874.		1 ^{re} s. 1875.	
	1874.	2 ^e s. 1874.	1 ^{re} s. 1875.	2 ^e s. 1875.	1 ^{re} s. 1876.	2 ^e s. 1876.
Gand	0	0	0	0	0	1
Louvain	1	6	3	8	1	3
Liège	0	12	2	6	2	9
Bruxelles	0	3	1	1	0	2

1^o les jeunes gens qui, avant de faire leur droit, veulent consacrer une année ou deux aux études philosophiques et littéraires; 2^o ceux qui se destinent au professorat soit dans l'enseignement moyen soit dans l'enseignement supérieur. Il y a là des éléments de valeur fort inégale. La première catégorie comprend généralement des intelligences d'élite ou tout au moins des travailleurs animés pour la science d'un amour désintéressé. Mais, au fond, ce sont plutôt des amateurs que de futurs savants. S'ils emportent avec eux les précieux avantages d'une haute culture, il arrivera dans la plupart des cas que, bientôt absorbés par des études d'un ordre tout différent, ils négligeront la philologie et la philosophie et ne feront faire aucun progrès à la science. — La seconde catégorie renferme du bon et du médiocre. D'un côté, le grade de docteur est exigé pour le professorat universitaire¹; de l'autre, il est regardé, pour le professorat dans l'enseignement moyen, comme inférieur au titre de professeur agrégé, c'est-à-dire d'ancien élève de l'École normale des humanités². A Liège, les aspirants au doctorat se recrutent en grande partie parmi les candidats refusés à l'École normale, et parmi les candidats en philosophie et lettres qui ont été admis provisoirement dans l'enseignement moyen sous la condition d'obtenir le plus tôt possible le diplôme de docteur. Certains de ces derniers, à raison des fonctions qu'ils remplissent, ne peuvent même pas suivre les cours et sont réduits à étudier des cahiers plus ou moins surannés. — Ce qui manque donc d'abord aux leçons du doctorat, c'est un auditoire fixe, homogène et suffisamment nombreux.

Il y a beaucoup à désirer dans le programme.

Aucune des matières enseignées en candidature n'est reprise dans le doctorat à un point de vue plus élevé, n'est traitée avec plus de détails, d'une manière approfondie.

Anomalie bizarre! Pour la Faculté de philosophie et lettres, trois questions sont mises au concours chaque année : une

¹ Le gouvernement peut accorder des dispenses et use très largement de ce droit.

² « Le gouvernement leur donne la préférence (aux élèves de l'École normale) sur les élèves des universités, ce qui est une des causes de l'affaiblissement des Facultés des lettres. » M. Bréal, art. cité.

question d'histoire, une question de philosophie et une question de philologie. Cette *trifurcation* est rationnelle et correspond aux trois grandes branches scientifiques de la Faculté. Et cependant, dans le programme des examens, la loi de 1876 (art. 6) indique une *trifurcation* tout à fait différente : « Les récipiendaires sont interrogés d'une manière approfondie à leur choix, soit sur la métaphysique générale et spéciale, soit sur la littérature latine et la littérature grecque, soit sur l'histoire comparée des littératures européennes modernes. » L'élément historique dans le programme du doctorat est représenté en tout et pour tout par les antiquités grecques ! Et l'on pose des questions d'histoire au concours universitaire ! Mais, de grâce, où l'étudiant a-t-il pu faire son éducation historique ? où a-t-il appris à se familiariser avec les sources et à appliquer la méthode scientifique ? Ce n'est pas assurément dans ces cours de candidature dont nous avons indiqué le caractère ¹. Il faut se résoudre à un aveu pénible : *il n'y a pas d'enseignement supérieur de l'histoire en Belgique.*

Les branches philosophiques sont la métaphysique générale et spéciale et l'histoire de la philosophie. Pourquoi le récipiendaire ne peut-il être interrogé d'une manière approfondie que sur la métaphysique ? D'où vient cet étrange dédain pour l'histoire de la philosophie ?

Dans les matières philologiques, la loi de 1876 a apporté quelques innovations. Elle a créé un cours de grammaire générale. Fort bien ; mais pourquoi a-t-elle laissé de côté une autre science bien plus utile, bien plus féconde, indispensable au philologue et même à l'historien, une science qui compte parmi les plus grandes découvertes du XIX^e siècle, nous voulons parler de la grammaire comparée ? Il fallait sinon substituer, du moins adjoindre la grammaire comparée à la grammaire générale. Au fait, le législateur a peut-être pris un terme pour l'autre. — A côté de la philologie ancienne, la loi semble avoir voulu instituer une espèce d'enseignement de la philologie moderne. Nous ne pourrions qu'applaudir à cette tentative, si elle eût été bien conçue et bien exécutée. Mais l'idée d'instituer un

¹ Nous dirons plus bas un mot des essais de cours pratiques qui ont été faits dans quelques universités.

cours d'*histoire comparée des littératures européennes modernes*, alors qu'on n'enseigne en même temps à l'université ni l'anglais ni l'allemand d'une manière approfondie, alors que nos élèves sont parfaitement en droit d'ignorer l'italien, l'espagnol, le portugais, les langues slaves et scandinaves, — cette idée ne paraîtra certainement pas heureuse aux hommes réfléchis, à ceux qui ne se paient pas de mots. Un cours d'histoire littéraire qui ne suppose pas une étude sérieuse de la langue et des auteurs, n'est qu'un délassement à l'usage des gens du monde, il n'a rien à démêler avec la science; il nuit plutôt à l'esprit scientifique en apprenant à parler de tout sans rien connaître, à admirer sur parole, à se contenter de phrases toutes faites; il contribue à développer deux défauts dangereux : la prétention et la paresse d'esprit. Qu'on y songe bien : l'université n'a pas pour mission de former des journalistes et des causeurs de salon : les *Encyclopédies*, les *Biographies* et les *Dictionnaires universels* suffisent pour cela. Elle a pour but de former des savants, de provoquer des recherches de première main, d'entretenir et d'augmenter le dépôt de la science. Dans toutes ses parties, l'université doit être un grand laboratoire de faits et d'idées. L'introduction du cours d'histoire comparée des littératures européennes modernes est un fâcheux symptôme; elle nous menace de l'envahissement de cette vaine rhétorique qui a été la plaie du haut enseignement français. Est-ce au moment où la France manifeste la ferme intention d'abandonner ses vieux errements, que nous irons les suivre à notre tour, et refaire, à nos dépens, l'expérience d'un système jugé et condamné depuis cinquante ans? Moins d'histoire littéraire et beaucoup plus de philologie : hors de là, point de salut.

Nous mentionnerons plus loin quelques autres *desiderata*.

Résumons. Comparé au nouveau programme des universités hollandaises ¹, — nous ne parlerons pas de ceux des universités allemandes, — notre programme de doctorat, mesquin et mal agencé, fait assurément pauvre figure; il porte les traces d'une précipitation regrettable et dénote une conception fausse et superficielle des besoins du haut enseignement.

¹ V. M. MAURICE VERNES, *La réforme de l'enseignement supérieur en Hollande*. Société pour l'étude des questions d'enseignement supérieur. Paris, 1878, p. 453-502.

Au point de vue de la méthode, le professeur a plus de liberté dans le doctorat que dans la candidature. Comme il s'adresse à des intelligences plus mûres et que le cours dure ordinairement deux ans, il peut faire appel à l'initiative de ses élèves et leur ouvrir des perspectives plus vastes et plus variées. Mais nous ne croyons pas aller trop loin en affirmant qu'on n'use pas assez de ses avantages, que les leçons conservent encore un caractère trop dogmatique, qu'on s'attache beaucoup plus à parcourir l'ensemble des matières qu'à en approfondir quelques parties, enfin qu'on ne demande pas assez au travail personnel de l'élève.

Nous pensons, avec M. Gantrelle, que le grade de docteur « est trop aisément et même trop agréablement obtenu ¹. »

Conclusion. — Nous avons dit la vérité toute entière, sans rien atténuer, sans rien exagérer ². L'état de nos Facultés de philosophie et lettres est de nature à préoccuper et à affliger tous ceux qui ont à cœur les intérêts du pays. Pour l'observateur impartial, il est hors de doute que toute une partie de notre haut enseignement va à la dérive. Dans un rapport adressé au ministre en 1873, M. le Recteur de l'université de Liège écrivait : « Je partage entièrement l'avis émis par la » Faculté de philosophie, qui signale la nécessité de fortifier » l'enseignement des matières philosophiques, philologiques et » celui de l'histoire. Ces matières sont aujourd'hui sacrifiées ³. » Oui, elles sont sacrifiées chez nous à je ne sais quel esprit étroitement utilitaire. On semble oublier qu'à côté des sciences de la nature il y a les sciences qui s'occupent de l'homme et de l'humanité. On semble ignorer que celles-ci aussi ont leurs méthodes rigoureuses et leurs merveilleuses découvertes. On semble méconnaître leur importance et leur dignité. Mais ce n'est jamais

¹ V. Em. Flourens, ouvr. cité, p. 361.

² V. Flourens, ouvr. cité, *passim*, et les Rapports triennaux sur l'enseignement supérieur donné aux frais de l'État. Cf. surtout l'avis de la Faculté de philosophie et lettres de l'université de Liège, Rapport triennal, etc., années 1871, 1872 et 1873, p. xcvi-xcviij. — Le rapport de 1877-1879 n'a pas encore été publié. Mais nous pouvons déclarer que les délibérations de la Faculté de philosophie et lettres de l'université de Gand confirment tout ce que nous avons avancé.

³ Rapport triennal, etc. Années 1871-1873, p. vi.

impunément qu'on laisse s'éteindre un des foyers de la vie scientifique. L'indifférence du public pour les choses de l'esprit, le vide intellectuel de la société, la faiblesse des études moyennes, en un mot l'abaissement de la culture générale, voilà l'effet de l'affaïssement de notre enseignement supérieur; et cet abaissement de la culture générale réagit à son tour sur l'enseignement supérieur qu'il menace, si l'on n'y prend garde, d'une irrémédiable décadence.

II. *Projet de réorganisation des Facultés de philosophie et lettres.*

Il ne suffit pas de signaler le mal, il faut encore indiquer le remède. Or, c'est une chose grave, qu'une réforme dans l'enseignement. Toute tentative de ce genre soulève des questions si complexes et touche à des intérêts si chers, qu'on ne saurait s'entourer de trop de lumières et procéder avec trop de prudence et de ménagement : la légèreté, en cette matière, n'est pas moins funeste que l'apathie. Aussi, n'avancerons-nous que les réformes que nous croyons possibles, celles qui, pour emprunter le mot de Solon, ne sont pas les meilleures de toutes, mais les meilleures que l'on puisse accepter : demander trop, c'est le moyen de ne rien obtenir.

Nous prions les personnes qui liront ces lignes de ne pas nous taxer de présomption. Nous ne proposerons rien ou presque rien qui nous soit propre : Toutes les idées que nous allons exposer sont aujourd'hui mises en pratique dans les pays qui tiennent le premier rang dans la culture intellectuelle : en Allemagne, en France, en Suisse, en Hollande, dans les pays scandinaves, etc.; toutes sont sanctionnées par l'expérience et ont porté leurs fruits. Dans notre pays même, elles ont été émises plus d'une fois par les voix les plus autorisées¹; et la seule chose qui doive étonner, c'est que ces voix soient restées sans écho. Nous essaierons de plaider à notre tour une cause qui devrait

¹ Les citations sont superflues. Nous nous contentons de renvoyer d'une manière générale aux rapports triennaux, aux discours et rapports académiques, aux discussions qui ont eu lieu dans les Chambres législatives au sujet de la nouvelle loi sur l'enseignement supérieur. Cf. l'ouvrage de M. Flourens, etc.

être gagnée depuis longtemps. L'avocat sera sans doute médiocre : qu'importe, si la cause est bonne ?

§ 1. L'École normale et les Universités.

Nous avons dit plus haut que la Faculté de philosophie et lettres, dans les universités belges, n'est guère qu'une dépendance de la Faculté de droit. Il s'agit avant tout de lui rendre sa valeur propre, son existence individuelle. Mais comment le pourra-t-on, sinon en lui assurant un public suffisamment nombreux de véritables étudiants en philosophie et lettres ? Et ce public, où le trouver ? Le nombre de ceux qui cultivent la science pour la science, sans y voir un moyen de se créer une position, sera toujours très restreint : *primum vivere, deinde philosophari*, dit un proverbe brutal comme la réalité. Le professorat universitaire offre une perspective fort tentante, mais il est réservé à un petit nombre d'élus. Le vrai public d'une Faculté de philosophie et lettres, celui qui fait la masse et qui se renouvelle sans cesse, ce sont ou ce devraient être les futurs professeurs de l'enseignement moyen. Or, en Belgique, la pépinière du corps enseignant des athénées et collèges, c'est l'École normale des humanités. L'École normale a tué nos Facultés de philosophie et lettres.

Est-ce à dire que, pour ressusciter les Facultés, il faille supprimer l'École normale ? Rien n'est plus loin de notre pensée. Dieu nous garde de vouloir sacrifier le seul centre organisé d'études philologiques et historiques solides, qui existe dans notre pays. M. Bréal, parlant de l'École normale de Liège, déclare que « c'est ce qu'il a vu de mieux en Belgique ¹. » Les professeurs sont hommes de talent, de science et de dévouement. Les jeunes gens sortis de l'École de Liège forment une élite intellectuelle, et plusieurs d'entre eux ont publié des travaux qui font honneur à la Belgique. Mais on peut se demander si l'organisation et le régime de l'École normale sont précisément l'idéal qu'il faut rêver. Nous ne le pensons pas. Le régime de l'internat est un mauvais emprunt fait à la France et répugne essentiellement à nos mœurs, à nos habitudes et à notre esprit national. Puis, le grand défaut des écoles spéciales, c'est

¹ Article cité.

de jeter tous les esprits dans le même moule, de s'enfermer dans des cadres trop étroits et trop inflexibles, de sacrifier des aspirations et des tendances légitimes aux exigences de la règle et de la sainte uniformité. Ces vices tiennent à la nature même de l'institution. Avec la meilleure volonté du monde, les directeurs et les professeurs pourront bien les atténuer, mais non les extirper. Méditons ces lignes de M. Bréal sur le normalien français : « Ce jeune homme à qui vous allez confier l'éducation intellectuelle et morale de nos enfants, n'a pas encore eu la libre disposition de son esprit et de sa volonté.... Sans transition, il quitte le banc de l'élève pour monter dans la chaire du professeur, et il impose à sa classe la discipline et les exercices auxquels il était lui-même astreint deux mois auparavant ¹. »

La vie universitaire est une meilleure préparation à la vie du monde que cette espèce de claustration laïque, pourvu, bien entendu, que les professeurs d'université entretiennent avec leurs élèves des relations plus fréquentes et plus intimes qu'ils ne le font aujourd'hui, et qu'ils veillent non-seulement à leur *instruction*, mais encore à leur *éducation*. Nous ajouterons que l'enseignement universitaire aura toujours un caractère plus élevé que celui des écoles spéciales, parce qu'il est moins professionnel; et l'on ne contestera pas qu'il est en tout cas plus libre et plus varié. Toutefois, nous le répétons, il ne peut être question de supprimer l'Ecole normale des humanités. Qu'on abolisse le régime de l'internat et qu'on rattache plus étroitement l'Ecole à l'université de Liège, voilà tout ce qu'il est raisonnablement permis de réclamer et d'espérer.

Mais rien n'empêche de réorganiser au moins la Faculté de philosophie et lettres de l'université de Gand de manière à la mettre sur le même pied que l'Ecole normale de Liège. Qu'on en fasse une nouvelle pépinière du corps enseignant des athénées et collèges, et qu'on donne au diplôme de docteur en philosophie et lettres la même valeur qu'à celui de professeur agrégé pour l'enseignement moyen du degré supérieur.

On nous objectera peut-être que ce serait trop de deux établissements de ce genre pour un pays comme le nôtre, et que le

¹ Quelques mots sur l'instruction publique en France, p. 375.

recrutement d'un auditoire pour la Faculté de philosophie et lettres n'en resterait pas moins difficile et précaire. Nous ne croyons pas que cette objection soit fondée.

D'abord le gouvernement a l'intention d'augmenter le nombre des athénées royaux¹ : il faudra donc faire face à des besoins nouveaux. Ensuite, si le gouvernement veut tenir la main à ce que l'article 10 de la loi du 20 juin 1850 soit strictement exécuté, c'est-à-dire à ce que nul ne soit admis comme professeur dans un athénée ou dans un collège s'il n'est muni du diplôme de professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur ou de celui de docteur en philosophie et lettres, il n'est pas à craindre que nos Facultés de philosophie manquent d'élèves. Nous n'hésitons pas à le dire, le corps professoral de l'enseignement moyen est encore maintenant un peu mêlé. A côté de brillants normaliens, de docteurs en philosophie et lettres distingués, d'*autodidactes* éminents, on peut compter un certain nombre de docteurs au-dessous du médiocre, de candidats qui ne parviendront jamais au doctorat, etc. C'est dans cette masse, pour qui l'enseignement n'est qu'un métier et qui est étrangère à l'esprit scientifique, que se perpétuent la routine et les préjugés. Prenons le plus modeste gymnase d'Allemagne : nous y trouverons au moins un ou deux hommes qui ont enrichi la science de quelque découverte, qui ont publié quelque travail estimable et qui jouissent d'une réputation méritée même à l'étranger. Combien y a-t-il chez nous de professeurs qui contribuent au progrès des études philologiques et historiques ? Si les Allemands produisent peut-être trop, nous produisons assurément trop peu. Et il ne faut pas s'imaginer qu'il n'est pas absolument indispensable pour un professeur d'être aussi un savant. L'homme érudit et qui aime la science donnera toujours un cours intéressant ; il saura faire naître des idées chez ses élèves parce qu'il a lui-même des idées ; il saura éveiller en eux la curiosité et la réflexion parce qu'il possède lui-même l'esprit d'investigation. C'est un axiome indubitable que, pour bien enseigner, il faut savoir plus que ce qu'on enseigne. Le maître qui ne connaît que la routine de son

¹ Voir le projet de loi sur l'enseignement moyen des filles et des garçons, déposé par le ministre de l'instruction publique dans la séance du 27 février 1880,

métier, qui néglige de renouveler et d'augmenter son bagage scientifique, ennuiera ses élèves par la pesante monotonie de ses leçons; et de l'ennui à l'indiscipline, il n'y a qu'un pas.

Il importe donc que le gouvernement se montre plus difficile dans le choix des professeurs : ce sera le moyen de relever le niveau scientifique du corps professoral, d'améliorer l'instruction moyenne et de régénérer les Facultés de philosophie et lettres.

§ 2. Plan général de la réorganisation de la Faculté de philosophie et lettres.

On sait qu'en général le gouvernement belge donne la préférence aux élèves sortant de l'École normale sur les élèves des universités. « Je comprends, dit très bien M. Bréal, que l'État » préfère l'instruction donnée à l'École normale, qui demande » plus au travail personnel de l'élève¹. » Que l'enseignement universitaire donne à l'État des garanties égales ou supérieures à celles qu'offre l'enseignement normal : toute la question est là.

Nous allons essayer d'indiquer les moyens d'arriver à ce but.

Nous conservons la division actuelle de la Faculté en candidature et en doctorat.

Candidature. — La candidature continuera à remplir une double mission : 1^o donner aux élèves en droit un complément d'instruction que l'insuffisance actuelle des études moyennes rend indispensable; 2^o fournir aux élèves en philosophie et lettres proprement dits un ensemble systématique de connaissances qui leur permettra d'aborder avec fruit les études spéciales et approfondies.

Pour les futurs juristes, l'organisation en vigueur sera maintenue avec quelques améliorations de détail².

On s'étonnera sans doute de nous entendre parler ainsi après la critique que nous avons faite de l'état présent de la candida-

¹ Article cité.

² Mentionnons à ce propos une inadvertance du législateur de 1876. En inscrivant au programme « l'histoire politique de l'antiquité et du moyen-âge, l'histoire politique moderne et spécialement l'histoire politique interne de la Belgique, » il semble vouloir dire qu'en fait d'histoire politique interne de la Belgique on n'enseignera que la partie relative aux temps modernes. Il est donc permis au professeur de passer sous silence l'organisation et le développement des communes belges au moyen-âge!

ture en philosophie et lettres. Mais qu'on veuille bien se rappeler notre déclaration de tantôt : nous ne recommandons que des réformes immédiatement réalisables. Or, quelque imparfait que soit le système existant aujourd'hui, il rend néanmoins des services, et nous estimons qu'on ne doit pas le renverser sans avoir quelque chose de mieux à mettre à la place. Pour permettre à l'étudiant d'entrer directement dans la Faculté de droit ou pour le dispenser de suivre certains cours de la candidature en philosophie, il faudrait augmenter le nombre des années d'humanités — les porter, par exemple, à huit ou à neuf comme en Allemagne et en France, — renforcer les études moyennes ¹ et surtout instituer un examen de maturité (ou d'admission à l'université) des plus sérieux. Tout dépend de la réforme de l'enseignement moyen. En attendant, gardons-nous, en voulant éviter un mal, de tomber dans un pire.

Occupons-nous maintenant des élèves en philosophie et lettres proprement dits.

Nous comptons parmi eux : 1^o des jeunes gens désireux de cultiver la philologie, la philosophie ou l'histoire, sans se destiner à l'enseignement; 2^o des aspirants au professorat universitaire; 3^o des aspirants au professorat dans l'enseignement moyen. Les cours devront naturellement s'adapter, dans une certaine mesure, aux besoins de ces trois catégories d'étudiants. Mais ce n'est pas cette division que nous prendrons pour base.

La Faculté de philosophie et lettres comprend essentiellement trois ordres de sciences : 1^o les sciences philosophiques; 2^o les sciences historiques; 3^o les sciences philologiques.

La philologie elle-même se subdivise en philologie ancienne ² et en philologie moderne.

Exiger que nos élèves soient également versés dans toutes ces sciences, c'est évidemment vouloir l'impossible. L'époque des Pic de la Mirandole est passée. Aujourd'hui l'on ne peut être vrai-

¹ Particulièrement l'étude de l'histoire. — On pourrait transporter dans la classe supérieure des athénées une partie de la philosophie (les éléments de la logique).

² Par *philologie ancienne*, nous entendons ici la philologie classique (grecque et latine). Nous mettons à part la philologie orientale, dont nous n'avons garde d'ailleurs de méconnaître l'importance. V. *infra*.

ment savant qu'à la condition de limiter son domaine. C'est au sortir du collège que les vocations se dessinent; c'est à l'université que les différentes aptitudes doivent trouver à s'exercer. D'autre part, il ne faut pas non plus trop spécialiser. Le grand avantage des universités, c'est, comme l'indique leur nom, de réunir dans un même cadre toutes les branches du savoir humain; c'est là ce qui constitue leur supériorité sur les écoles spéciales. Voyons donc à tirer parti de cette précieuse ressource et à combiner l'étendue et la variété des études avec la solidité et la profondeur.

Nous aurons des étudiants, 1^o en philosophie, 2^o en histoire, 3^o en philologie ancienne, 4^o en philologie moderne.

Nous proposons de partager les matières de l'examen de candidat, pour les seuls aspirants au doctorat, en branches principales et en branches accessoires.

Qu'on ne s'effraie pas du mot *accessoires*. Nous ne voulons à aucun prix retourner à ce déplorable système des cours à certificats qui a failli détruire notre enseignement supérieur. Il ne sera pas permis à l'élève d'ignorer les matières accessoires. Il s'agit simplement de la manière dont le professeur interrogera à l'examen : il s'assurera, sans entrer dans trop de détails, que le récipiendaire a des idées nettes et claires, qu'il possède les vues d'ensemble, les principes et les faits généraux, que son intelligence et sa mémoire sont suffisamment exercées; il se montrera d'autant plus difficile dans l'examen sur les branches principales.

Pour l'étudiant en philosophie, les branches principales seront : la psychologie, la logique et la philosophie morale. — Pour l'étudiant en histoire : les antiquités romaines, l'histoire politique du moyen-âge, l'histoire politique moderne et l'histoire politique interne de la Belgique. — Pour l'étudiant en philologie ancienne : le grec, le latin, les antiquités romaines, l'histoire politique de l'antiquité. — Pour l'étudiant en philologie moderne : le latin, l'histoire de la littérature française et de la littérature flamande. S'il se destine à la philologie germanique, il subira un examen sur l'une au moins des trois langues germaniques : flamand, allemand, anglais ¹.

S'il se destine à la philologie française, il devra justifier d'une connaissance particulièrement approfondie de la langue et de la

¹ Cours à créer. V. § 6.

littérature françaises. Les étudiants en philologie moderne pourraient être dispensés, sans inconvénient, du cours d'antiquités romaines. En revanche, ils seraient tenus de bien connaître l'histoire du moyen-âge et l'histoire moderne ¹.

Ces différentes catégories d'étudiants suivraient les cours en commun avec les futurs juristes. Ici encore, on sera porté à nous accuser d'inconséquence : « C'est donc là, nous dira-t-on, la » conclusion de votre réquisitoire contre l'organisation actuelle! » Nous avons déjà répondu à cette objection : les considérations que nous avons fait valoir s'appliquent aussi bien aux étudiants en philosophie et lettres qu'aux étudiants en droit. Ajoutons une remarque importante. Le mal n'est pas dans l'existence de cours généraux, mais dans le manque de cours spéciaux et de cours pratiques. C'est là ce qui annihile l'esprit scientifique, et c'est à cela que nous voulons remédier. Quant aux cours généraux de la candidature, ils s'imposent à nous dans l'état actuel des études. Les cours généraux réguliers font défaut dans les universités allemandes; la science y est peut-être présentée à l'étudiant d'une façon trop fragmentaire. Mais nous nous hâterons d'ajouter que plusieurs circonstances corrigent cet inconvénient : les professeurs sont en rapport constant avec les étudiants et leur prodiguent leurs conseils; l'Allemagne a produit un grand nombre d'ouvrages excellents que les élèves peuvent étudier par eux-mêmes; enfin les connaissances étendues et solides qu'apportent à l'université les *Primaner* qui ont subi l'examen de maturité, le caractère sérieux et réfléchi de la majorité d'entre eux, sont autant de garanties d'un travail à domicile persévérant et fructueux. Transporter pareille organisation dans nos universités serait funeste. Nos élèves sont trop mal préparés par le collège ou par l'athénée, trop jeunes et trop peu formés pour qu'on leur laisse acquérir sans contrôle ni direction le supplément d'instruction nécessaire; d'ailleurs, bien peu savent l'allemand et les livres qu'ils devraient consulter sont pour la plupart écrits dans cette langue.

Revenons au programme de la candidature.

Nos étudiants en philosophie et lettres étant allégés par la division des matières en principales et accessoires, ce ne sera

¹ Pour ce qui concerne la philologie orientale, v. § 9.

pas trop leur demander que d'inscrire une matière nouvelle au programme de l'examen. Ce sera, pour l'étudiant en philosophie, l'encyclopédie de la philosophie; pour l'étudiant en histoire, l'encyclopédie des sciences historiques; pour l'étudiant en philologie ancienne, l'encyclopédie de la philologie ancienne (*Alterthumswissenschaft*); et pour l'étudiant en philologie moderne, celle de la philologie moderne.

Essayons de définir brièvement le caractère et le but des cours d'encyclopédie.

Un voyageur, un explorateur, avant de s'engager dans une région qu'il ne connaît pas, consulte la carte; il se fait une idée des limites, de l'étendue, de la nature et de la configuration du pays; il voit quelles en sont les villes, les routes, les cours d'eau, etc., il s'informe de ressources de la contrée, du caractère des habitants, des obstacles qu'il aura à surmonter et du profit qu'il pourra tirer de son voyage. Ainsi doit agir celui qui entreprend d'étudier une science.

Il commencera par se rendre compte de l'objet et du domaine de cette science, de la place qu'elle occupe dans le vaste ensemble des connaissances humaines, de son organisme, de son histoire, des sciences auxiliaires qui s'y rattachent. Après s'être orienté de cette façon, il marchera d'un pas plus ferme et plus sûr vers le but qu'il veut atteindre, il saura quelles parties pourront être explorées avec le plus de fruit, il ne se contentera pas de lambeaux d'érudition, mais toutes les notions qu'il acquerra viendront se ranger avec ordre dans le cadre général qui sera toujours présent à son esprit. Est-il besoin, après cela, d'insister sur l'utilité et l'attrait des cours d'encyclopédie? Quels horizons va ouvrir aux jeunes intelligences cette espèce de reconnaissance poussée sur le terrain scientifique ¹ !

Telles seront les matières de l'examen de candidat en philosophie et lettres préparatoire au doctorat dans la même Faculté.

Un mot maintenant sur cet examen. Pour les étudiants en philosophie et lettres proprement dits, nous demandons que les matières fassent l'objet d'une *épreuve unique* à la fin de l'année.

¹ V. dans le V^e volume des *Kleine Schriften* de Ritschl les admirables fragments du cours d'encyclopédie de la philologie classique donné à Bonn par cet illustre professeur.

Nous en ferons connaître la raison quand il sera question du doctorat.

Le diplôme ou plutôt le certificat de candidat en philosophie et lettres préparatoire au doctorat dans la même Faculté n'aura qu'une valeur purement universitaire ou académique. Il ne confèrera à celui qui l'aura obtenu *aucun* droit à une place de professeur dans l'enseignement moyen.

Doctorat. — En entrant au doctorat, nos élèves auront acquis une somme de connaissances que ne possèdent pas tous les étudiants des Facultés allemandes à la fin de leur 2^e semestre.

En outre, ils auront, grâce aux cours d'encyclopédie, la carte du pays à parcourir, l'indication des principales sources et des instruments de travail nécessaires.

Le moment est venu de les initier à la méthode et à l'esprit scientifiques. Ce sera l'objet des *cours spéciaux* et des *cours pratiques*, dont nous nous occuperons au § suivant.

Commençons par tracer les lignes générales du programme.

Dans le doctorat, il convient de spécialiser plus que nous ne l'avons fait dans la candidature et d'établir une division bien nette entre les divers ordres de connaissances. Nous prendrons pour modèle le doctorat hollandais tel que l'a organisé la loi de 1876. « Le doctorat hollandais, dit M. Maurice Vernes ¹, n'a » pas la rigidité du nôtre, qui correspond exactement aux cinq » Facultés; il se plie d'une façon remarquable aux aptitudes » diverses de l'étudiant.... La faculté des lettres et de philosophie... décerne le doctorat en littérature classique, le doctorat » en littérature sémitique, le doctorat en littérature hollandaise, » le doctorat en langues et littérature de l'Archipel Indien, » enfin le doctorat en philosophie.... On voit combien une telle » multiplication assouplit, si l'on peut s'exprimer ainsi, le régime universitaire; en cessant d'embrasser un ensemble souvent exagéré de connaissances, le doctorat devient un moyen » sérieux d'éprouver le candidat sur les points à l'étude desquels » il s'est consacré de préférence. »

Nous proposons de diviser le doctorat en philosophie et lettres de la manière suivante :

¹ *La réforme de l'enseignement supérieur en Hollande*, p. 483-484 : Société, etc.

- 1^o Doctorat en philosophie.
- 2^o » en histoire.
- 3^o » en philologie ancienne (classique).
- 4^o » en philologie française.
- 5^o » en philologie germanique.
- 6^o » en philologie orientale.

Les matières obligatoires seront :

1^o Pour le doctorat en philosophie, la métaphysique générale et spéciale, l'histoire de la philosophie ancienne et moderne, la psychologie, la logique et la morale approfondies;

2^o Pour le doctorat en histoire, les antiquités grecques, l'histoire universelle, la géographie et l'archéologie;

3^o Pour le doctorat en philologie ancienne, les éléments de la grammaire générale *et de la grammaire comparée*, la philologie grecque, la philologie latine, l'histoire de la littérature grecque et de la littérature latine, les antiquités grecques, l'histoire de la philosophie ancienne et l'archéologie (partie relative aux peuples de l'antiquité classique);

4^o Pour le doctorat en philologie française, les éléments de la grammaire générale *et de la grammaire comparée*, et spécialement l'étude comparée des langues romanes, la langue latine, la langue française (histoire, grammaire, style), l'analyse littéraire, l'histoire des littératures romanes;

5^o Pour le doctorat en philologie germanique, les éléments de la grammaire générale *et de la grammaire comparée*, et spécialement l'étude comparée des langues germaniques, les langues flamande, allemande et anglaise (histoire, grammaire, style), l'analyse littéraire, l'histoire des littératures germaniques.

Nous traiterons ci-après du doctorat en philologie orientale.

Outre ces matières obligatoires, les élèves seront libres de suivre tels cours du doctorat qu'il leur plaira et pourront demander d'être interrogés à l'examen sur les matières faisant l'objet de ces cours; il sera fait mention dans le diplôme de l'examen passé sur ces branches facultatives.

Il faudra joindre aux cours que nous venons d'énumérer des conférences pédagogiques pour les candidats qui se destinent à l'enseignement moyen ¹.

¹ V. § 10.

La durée des études du doctorat sera de trois années.

A notre avis, les matières du doctorat doivent faire l'objet d'une *épreuve unique*. Nous répudions le système de la division en deux épreuves, qui autorise l'élève à oublier au fur et à mesure qu'il apprend et qui ne lui permet pas d'embrasser à la fois toutes les connaissances qu'il est tenu de posséder. Cette division n'est qu'un secours pour les intelligences faibles, et nous voulons que nos docteurs en philosophie et lettres forment une élite ¹.

Quel sera le caractère de l'examen? Nous avons rappelé plus haut le mot si juste de M. Gantrelle : « Le grade de docteur est » aujourd'hui trop aisément et trop agréablement obtenu. » On devra absolument se montrer plus exigeant et plus sévère. Il faudra s'assurer 1° si le récipiendaire possède assez de connaissances positives dans les branches qui font l'objet de l'examen, 2° si l'esprit scientifique est suffisamment développé chez lui, c'est-à-dire s'il est capable de produire des travaux originaux et de marcher seul dans la voie des recherches, 3° dans le cas où il se destine à la carrière de l'enseignement, s'il est en état de communiquer à d'autres ce qu'il sait et de former l'esprit et le caractère de la jeunesse.

Nous réglerons l'examen à ce triple point de vue :

1° Il y aura un examen oral roulant sur les matières obligatoires et sur les branches facultatives. Comme le nombre des aspirants docteurs ne sera jamais très considérable, la faculté pourrait consacrer deux heures au moins à l'examen oral de chaque récipiendaire.

2° Si le récipiendaire subit avec succès l'épreuve orale, la Faculté lui donnera à traiter par écrit, à domicile, un ou plusieurs sujets empruntés à la science, dans laquelle il aspire au doctorat. Ce travail fera l'objet d'une discussion devant la Faculté ². On se gardera naturellement de choisir des sujets trop étendus et trop difficiles pour des débutants, et l'on attachera plus d'importance à la méthode, à l'esprit scientifique dont

¹ Le *Staatsexamen* allemand, quoique comprenant un examen écrit et un examen oral, ne constitue en réalité qu'une seule épreuve, parce qu'il porte à la fois sur toutes les matières que le candidat doit connaître.

² Cette disposition est empruntée à la loi hollandaise de 1876. V. M. Vernes, ouvrage cité, p. 488-489.

l'aspirant au doctorat aura fait preuve dans son travail, qu'aux résultats qu'il aura obtenus.

3^o Le futur professeur sera tenu de donner une leçon sur la branche qu'il se propose d'enseigner.

Nous attirons l'attention du lecteur sur le point suivant :

On évitera autant que possible de faire passer les examens de doctorat immédiatement après la clôture des cours. Nous sommes convaincu qu'un intervalle de plusieurs mois est indispensable pour permettre au candidat de se recueillir, de revoir l'ensemble de ses matières, de se les assimiler, de les digérer.

Le grade de docteur en histoire sera exigé pour l'enseignement de l'histoire et de la géographie ¹ dans les établissements d'instruction moyenne; celui de docteur en philologie ancienne, en philologie française, en philologie germanique, respectivement pour l'enseignement des langues grecque et latine, du français, et des langues flamande, allemande et anglaise dans les mêmes établissements.

Les élèves de l'Ecole normale *seuls* seront dispensés de ces grades.

Pour l'enseignement universitaire, on exigera en outre le titre de *docteur spécial* en philosophie, en philologie ancienne, en philologie moderne, en philologie orientale, en histoire.

Il suffira d'apporter quelques modifications aux dispositions qui règlent actuellement le doctorat spécial.

Nous le répétons, et nous ne saurions trop insister sur ce point, il importe que le gouvernement veille à ce que toutes ces conditions de capacité soient strictement remplies par tous ceux qui demanderont à occuper une chaire soit dans les athénées et collèges, soit dans les universités. Le salut des études philosophiques, historiques, philologiques et littéraires est à ce prix.

P. THOMAS.

(A continuer).

¹ Ceci soit dit sans préjuger la question de savoir si, dans les athénées et collèges, l'enseignement de l'histoire doit être séparé de celui de la géographie.

DE LA POLITIQUE DANS EURIPIDE.

On a beaucoup étudié Euripide au point de vue littéraire. Que de fois ne l'a-t-on pas comparé à ses deux illustres rivaux ? On s'est plu à opposer son scepticisme à l'enthousiasme religieux d'Eschyle et de Sophocle, sa familiarité à leur élévation, la faiblesse tout humaine de ses personnages à l'admirable fermeté de leurs héros, si grands sans cesser d'être vrais. Presque toujours, la comparaison est au désavantage d'Euripide ; on lui reproche d'avoir abaissé l'idéal de la tragédie, de chercher plutôt à émouvoir qu'à élever les cœurs, de faire du spectacle des passions un but et non un moyen, en un mot, de ne pas accomplir dans l'âme du spectateur cette œuvre de purification que doit se proposer la véritable tragédie. Néanmoins, pour Euripide autant que pour Eschyle et Sophocle, le théâtre était un enseignement, et il n'est pas besoin, pour s'en convaincre, de faire de ses œuvres une étude bien sérieuse. Oui, le théâtre était pour lui une sorte d'école. Religion, politique, éducation, questions sociales, voilà le thème d'innombrables tirades qu'il débite au peuple sous toutes les formes ; voilà les sujets éternels que contemplait ce penseur, cet idéaliste si justement nommé le philosophe de la scène. Pour placer un précepte de morale, pour lancer une attaque aux démagogues ou aux femmes, il compromettra sans regret le pathétique d'une situation, la vivacité d'un dialogue ; pour lui, dogmatiser est un besoin, c'est presque un sacerdoce.

Ce n'est pas à dire, comme certains l'ont fait, que le manie du raisonnement, de la discussion, soit le trait distinctif du caractère d'Euripide. On est allé, nous semble-t-il, beaucoup trop loin dans cette voie. Frappés de certaines excentricités, plusieurs ont regardé le tragique comme une manière de sophiste, aimant à éblouir par les subtilités de langage si chères aux Athéniens ; et le voyant gâter comme à plaisir la beauté d'un passage pour se payer la satisfaction d'une épigramme ou d'un paradoxe, ils ont nié le poète et pris le pathétique de ses pièces pour l'œuvre d'un réaliste de talent.

Eh bien, quand on l'a examiné avec attention, sans parti pris, sans le comparer obstinément à des génies différents, il est impossible de le juger avec tant de sévérité.

Sous cette apparence austère et parfois risible, on sent vivre un poète, c'est-à-dire une âme sensible et belle, vivement émue au spectacle du beau, habituée à la contemplation de l'idéal. Je n'en veux d'autre preuve que les incessantes contradictions que nous offrent ses tragédies, où nous le voyons tour à tour dédaigner l'humble esclave et le proclamer un homme comme lui, s'irriter de l'ignorance des pauvres pour les plaindre ensuite, tonner contre les vices de la femme, puis faire de son amour le bonheur de l'homme vertueux et pleurer la mort d'une jeune fille avec la tendresse d'un Virgile.

Voilà bien la marque du vrai poète, de cette chose légère et ailée, comme l'appelle Platon, qui n'existe qu'à condition d'habiter peu la terre et d'aller sans cesse chercher plus haut l'objet de sa contemplation. Quand Euripide regarde autour de lui, il voit Hélène et Phèdre, quand il s'élève, il voit Hippolyte, Iphigénie, Alceste, Polyxène. Pour bien le juger, il faut nous le représenter tel qu'il était, un peu misanthrope de sa nature, ne recherchant que la société de quelques hommes d'élite, d'un Anaxagore et d'un Socrate, ses maîtres vénérés, fuyant par-dessus tout le contact de la foule :

Odi profanum vulgus et arceo.

Euripide est un ami de la solitude. Le premier en Grèce, nous dit-on, il posséda une bibliothèque; c'était, pour employer une expression moderne, un homme de cabinet. Les agitations de la place publique n'arrivaient guère jusqu'à lui; et on se le représente, au milieu du silence de l'étude, cherchant à sonder par le regard de la pensée les mystères de la destinée humaine. « Souvent, fait-il dire à un de ses personnages, souvent, pendant les longues heures de la nuit, j'ai réfléchi à ce qui gâte la vie des mortels. » Euripide est là tout entier; les problèmes de notre existence, sa rapidité, sa misère, voilà le sujet éternel de ses préoccupations; vivre par l'esprit, chercher à comprendre l'ordre des choses, c'était pour lui le bonheur suprême.

« Heureux, s'écrie-t-il, heureux celui qui a appris à comprendre, qui ne cherche ni le mal de ses concitoyens, ni les

actions injustes, mais contemple partout l'ordre immuable de l'immortelle nature ! D'hommes pareils, la pensée du mal n'approche jamais ¹. »

Pour lui, le spectacle de la nature était donc moral et fortifiant ; il y trouvait la révélation de la Divinité.

« Malheureux qui à cette vue ne songe pas à un Dieu ² ! »

Avec de telles idées et son caractère misanthrope, Euripide devait juger sévèrement son temps léger. Pour lui comme pour Lucrèce, le privilège des sages était d'abaisser, du haut de leurs sereines régions, un regard de pitié sur la foule humaine qui s'agitait en désordre au-dessous d'eux :

*Despicere unde queas alios passimque videre
Errare atque viam palantes quaerere vitae.*

Cependant, si fier qu'il fût du titre de sage, Euripide n'était pas égoïste ; il voulait que les fruits de son expérience profitassent à autrui ; il avait des préceptes pour tout, et l'on s'en aperçoit à l'énorme quantité qu'il nous en a laissée.

Parmi ces préceptes, nous étudierons ceux qui se rapportent à la politique, cette science suprême des peuples de l'antiquité.

Pour bien comprendre les idées du poète, il faut, en premier lieu, tenir compte de son caractère un peu morose, fier, indépendant surtout, qui le tenait éloigné de la foule. Euripide est un idéaliste, un rêveur, il n'est l'homme d'aucun parti ; il regarde de loin, en simple spectateur, la comédie humaine. Plus gai, il en aurait peut être fait, comme Lucien, le sujet d'une satire amusante ; mais la tournure sérieuse de son esprit l'en défendait. On n'avait jamais vu rire Anaxagore ; Euripide devait ressembler à son maître ³. Loin de le faire sourire, les travers de l'homme, ceux-là même dont il est permis de s'amuser, l'impatientsaient vivement ; il portait même à certains d'entre eux une de ces « haines vigoureuses » dont parle Alceste, auquel on songe involontairement à la lecture d'Euripide.

Tous deux, en effet, ont parfois quelque chose de comique ; leur sincère indignation a ce je ne sais quoi d'exagéré qui fait

¹ Clem. Alex. Strom. IV, p. 634.

² Ibid, V, p. 732.

³ Ménalippe : *Μισῶ γελῶντες, οἷτινες* etc. L'édition suivie est celle de Nauck.

sourire malgré eux les mieux intentionnés. Le misanthrope de Molière finit par aller chercher un « endroit écarté » où il lui soit permis d'être homme d'honneur; Euripide, nous dit la légende, aimait à se retirer dans une caverne, loin des yeux du vulgaire.

Ajoutons que, pour un sage comme Euripide, le spectacle de la politique athénienne n'était pas de nature à rasséréner son esprit chagrin.

Né, dit la tradition, le jour de la bataille de Salamine, il n'est pas de la génération de Miltiade et d'Eschyle; il n'a pas le mâle patriotisme, l'ardeur guerrière qui animaient cette glorieuse époque. Avant d'être poète, Eschyle est le soldat de Marathon; voilà, pour lui, son vrai titre de gloire, le seul digne de figurer sur sa tombe.

Sophocle appartient aux deux époques; adolescent, il a dansé autour des trophées conquis sur les Perses; homme, il a vu Athènes, libre et prospère, briller au premier rang; vieillard, il puisait dans le passé une foi patriotique et religieuse, qui devait lui faire supporter avec un courage serein les revers de sa patrie.

Venu plus tard sur la scène politique, plus ami de l'étude que de l'action, ne partageant pas avec ses deux rivaux le culte du passé, habitué de bonne heure aux discordes intestines, à l'inconstance et aux injustices de ce peuple « ondoyant et divers » par excellence, Euripide fut le témoin de la décadence d'Athènes, après avoir entrevu seulement le spectacle de sa grandeur. La déplorable versatilité de ses concitoyens, qui bannissaient un Cimon pour se laisser mener par les Cléon et les Alcibiade, les excès de la démagogie, l'égoïsme et le peu de patriotisme de la plupart des nobles, les terribles revers de Sicile l'ont profondément ému et il n'est pas difficile d'en retrouver la trace dans ses œuvres. Bien avant la défaite d'Athènes, il semble découragé; ses plaintes amères semblent même prédire les malheurs de sa patrie.

Dans ses tragédies, bien des traits sont dirigés contre les événements et les hommes; cependant, il ne faut pas s'attendre à trouver chez lui un système politique bien tracé; le poète semble parfois changer d'opinion; on voit bien qu'il appartient à une époque de trouble, où les meilleurs esprits se mettent parfois à douter. Toutefois, sur certaines questions, on le trouve intraitable. Telle est sa haine contre les riches.

Rarement il laisse passer l'occasion de la leur témoigner. Tantôt ce sont des gens inutiles, insatiables ¹, *fruges consumere nati*, comme dit Horace, tantôt des gens injustes, n'usant de leur or que pour le mal ². Le vulgaire n'a d'yeux que pour ce qui brille; sans la richesse, la naissance n'est rien ³. Ce travers l'irrite profondément; il voudrait que le caractère seul assignât à chacun sa valeur ⁴; il trouve, pensée vraiment chrétienne, que les richesses sont un présent momentané que nous donne la Divinité à condition d'en faire bon usage ⁵. Dans l'*Electre*, pièce à tendances démocratiques, il met dans la bouche d'un homme du peuple cette belle phrase, que l'argent n'a guère de valeur que pour secourir ses amis ou se guérir d'une maladie ⁶. Dans un fragment de son *Alexandre*, il s'écrie même que la richesse est une injustice ⁷.

Cependant, dira-t-on, n'est-ce pas ce même Euripide qui faillit un jour se faire chasser du théâtre pour avoir mis dans la bouche d'un de ses personnages ⁸ un scandaleux éloge des richesses? Sans doute, mais il faut ajouter que l'auteur s'élança sur la scène et demanda qu'on attendît la punition du coupable. D'ailleurs, les paroles de Danaé portent un tel caractère d'exagération, je dirais presque d'insanité, qu'on ne pouvait pas raisonnablement y voir l'expression de la pensée d'Euripide.

Le poète n'était donc pas un partisan de la timocratie. On pourrait multiplier les citations ⁹; mais ce serait superflu.

Adversaire de la richesse comme base d'un système politique, Euripide serait-il plutôt partisan de l'aristocratie de naissance? On peut répondre que non. Pourtant, c'était, à ses yeux, un grand bonheur que d'être bien né ¹⁰, mais il reprochait à beau-

¹ Suppl. 238.

² Herc. fur. 774, etc.

³ Phénic. 439.

⁴ *Electre*, 938.

⁵ Phénic. 552.

⁶ *Electre*, 427 sqq.

⁷ *Alexandre*, fragm.

⁸ Il s'agit ici de Danaé et non de Bellérophon, comme le croit Sénèque. Voyez l'explication de Nauck, vol. III, fragm. 326. Danaé.

⁹ Voyez fragm. 346, 633, 643, 708, 773, 822, 237, 97, etc.

¹⁰ Dictys, fr. 344; Méléagre, fr. 531; Pélée, fr. 620, etc.

coup de nobles de ternir l'éclat de leur nom. « Que de nobles, s'écrie-t-il souvent, sont des gens de rien ¹ ! » Ailleurs, il en traite certains de corps sans cervelle, de statues bonnes à décorer les places publiques ². Dans Hippolyte, il les accuse d'avoir corrompu le peuple par l'exemple de leur immoralité ³. Dans l'Alexandre, il nous dit que la noblesse est une institution tout humaine, un produit du temps et de l'opinion. « Nous ne possédons aucun caractère distinctif; riches ou non, nous sommes tous nés de la même manière ⁴. »

Pour Euripide, les actes valent mieux que la naissance ⁵. Il sait même s'élever au-dessus des préjugés de l'antiquité tout entière et déclarer que l'esclave honnête est supérieur à son maître dégradé ⁶. Le nom que l'on porte, dit-il, n'enlève rien à la valeur d'un homme ⁷.

Euripide aimait les pauvres; il admettait que « le corps d'un misérable pouvait renfermer une grande âme » ⁸. « Je vois souvent, dit-il, des pauvres plus sages que les riches et des gens qui offrent aux dieux un humble sacrifice plus pieux que ceux qui leur immolent des bœufs entiers ⁹. » Ailleurs il s'écrie avec amertume : « on préfère donner au mauvais riche qu'au pauvre honnête; on ne vaut rien quand on n'a rien ¹⁰ ! » Dans la tragédie d'Electre, c'est un pauvre paysan qui a le beau rôle.

Cependant il regrettait que la misère fût une mauvaise conseillère ¹¹, souvent la compagne de l'envie et de l'ignorance ¹².

A la richesse insolente, à la pauvreté envieuse, Euripide préférerait la classe moyenne « la sauvegarde des Etats, la gardienne de l'ordre établi ¹³. »

¹ Electre, 550.

² Ibid, 383.

³ Hipp., 409.

⁴ Alexandre, fragm. 53.

⁵ Egée, fragm. 9 et passim.

⁶ Menalippe, fragm. 514, 515, cf. Phrixus, fr. 828.

⁷ Eurysthée, fr. 378.

⁸ Electre, 372.

⁹ Danaé, fragm. 329.

¹⁰ Ibid. 328.

¹¹ Electr. 375.

¹² Suppl. 240.

¹³ Suppl. 244.

Ce qu'il redoutait par-dessus tout, c'était le gouvernement de la multitude, dont il compare la fureur à celle d'un violent incendie ¹; il en veut surtout à ces turbulents marins du Pirée, dont il avait dû voir maintes fois les violences, à cette populace où l'on est méprisé si l'on ne fait pas le mal ².

Mais les vrais coupables sont, selon lui, ces ambitieux, ces hommes vils qui, pour arriver, flattent les passions de la multitude ³, il s'irrite de voir des gens sans expérience arriver aux affaires et l'emporter sur de sages vieillards ⁴. Il s'élève contre ces perfides orateurs dont la funeste éloquence mène le peuple à sa ruine; race ingrate ⁵, attisant la haine du pauvre contre le riche ⁶, avide et égoïste par-dessus tout. « Je viens d'une ville, dit le héraut des Suppliantes, je viens d'une ville qui obéit à un seul homme, et non à la multitude. Là, personne qui, par ses discours purement intéressés, enlève au peuple toute énergie et le fasse tourner à sa guise ⁷. »

Voulez-vous voir le portrait du démagogue athénien? Écoutez :

« Alors se lève un homme à la langue effrénée, fort de son audace, Argien sans l'être, comptant sur le tumulte et son assurance d'ignorant, sûr de les circonvenir par quelque mauvaise manœuvre. Lorsqu'un méchant, par le charme de sa parole, captive la masse, c'est un grand malheur pour l'État ⁸.

Devant de pareils excès il maudit le pouvoir de l'éloquence; il déclare que la langue est un instrument de mensonge ⁹, un aiguillon de haine et d'envie ¹⁰. « Les trop beaux discours! s'écrie Phèdre, voilà ce qui perd les villes et les maisons illustres ¹¹! » « Quand on sait parler, on peut tout faire, tout oser ¹². »

¹ Oreste, 696.

² Héc., 606; Iphig. Aul. 914.

³ Suppl., 243 et passim.

⁴ Phénic., 528; Androm. 184, etc.

⁵ Héc., 253.

⁶ Suppl., 243.

⁷ Suppl., 412.

⁸ Oreste, 902.

⁹ Hippol., 395, etc.

¹⁰ Andr., 642; Suppl., 243.

¹¹ Hipp., 486.

¹² Med., 580, etc.

Les allusions sont trop évidentes pour qu'il soit besoin d'y insister. Qui ne songe à Alcibiade lorsqu'Euripide, à plusieurs reprises, déplore l'ambition déplacée des jeunes gens et le charme perfide des flatteurs du peuple ?

Qui ne reconnaît Cléon ou l'un de ses pareils ¹ dans ce démagogue argien dont l'impudente hardiesse n'a d'égale que son ignorance ?

Le poète saisit toujours l'occasion de lancer un trait aux orateurs populaires ; il préfère les actes à la parole trompeuse ². En présence de la sottise de la foule et de ses funestes égarements, il se demande parfois si la souveraineté du peuple n'est pas un déplorable système : « Comment veut-on, dit-il, que le peuple puisse réformer l'Etat, quand il ne sait pas reprendre un discours ? D'ailleurs, un pauvre laboureur, même en étant intelligent, n'a pas le temps de s'occuper de la chose publique ³. »

Quelle est donc la forme du gouvernement que préfère Euripide ? Platon l'accuse d'être partisan de la tyrannie et de la considérer comme un bonheur digne des Dieux. Mais, dans le passage incriminé, le mot *τυραννίς* a évidemment le sens de royauté, comme il arrive souvent ⁴.

D'ailleurs, toutes les paroles d'Euripide protestent contre une pareille accusation ; pour la réfuter, il suffirait de citer le discours de Thésée contre la tyrannie, qu'il trouve une institution souverainement injuste, supprimant toute liberté, enlevant aux cœurs tout courage : « A quoi bon vouloir assurer à ses enfants un heureux avenir si c'est travailler pour le tyran ? A quoi bon les élever chastement à la maison, pour se préparer des larmes, pour les voir servir aux plaisirs du tyran ⁵ ? »

¹ Au dire du Scholiaste, il s'agirait ici d'un certain démagogue du nom de Cléophonte, Thrace d'origine, qui était donc Athénien sans l'être, pour répéter l'expression d'Euripide (*Ἀργεῖος οὐκ Ἀθηναῖος*) et qui avait détourné les Athéniens de conclure avec Sparte une paix avantageuse.

² Hipp. Kalupt., fr. 442.

³ Suppl., 417.

⁴ Troyennes, 1108. On a également mal interprété, notons-le en passant, le fameux vers d'Hippolyte : *Ἡ γλῶσσ' ἀνώμοτος ἢ δὲ φρενὶ ἀνώματος*. Le jeune homme veut dire seulement qu'il a prêté un serment inconscient ; il meurt plutôt que de le trahir.

⁵ Suppl., 450.

Dans l'Hercule furieux, c'est avec des transports de joie qu'on accueille la mort du tyran Lycus ¹.

La royauté plairait-elle mieux au poète ? Tantôt il l'appelle un bonheur injuste ², tantôt une misère dorée ³.

Néanmoins, il est impossible de ne pas être frappé de son admiration pour Thésée, ce roi populaire qu'il nous représente orné de toutes les qualités d'un sage monarque. Il met dans la bouche même de ce héros un admirable éloge de la liberté, de la saine démocratie, des lois enfin, qui assurent au faible leur toute puissante protection ⁴. Thésée s'appuie de préférence sur la classe moyenne, qu'il proclame le soutien de l'Etat; en un mot, c'est un chef aimé, respecté de tous, un véritable « pasteur de peuples. »

Cà et là, une allusion un peu timide semble prouver qu'Euripide était partisan de l'unité politique. « Il vaut mieux obéir à un seul qu'à deux » dit-il dans Andromaque, et, plus loin, il ajoute que sur un navire, un seul pilote au gouvernail vaut mieux qu'une foule d'hommes plus habiles ⁵. Plusieurs fois il déplore que des villes se soient perdues faute d'un bon chef ⁶. Enfin, dans Egée ⁷, nous trouvons une affirmation assez explicite : « Il n'y a pas de déshonneur à être gouverné par un bon souverain. »

D'après l'ensemble de ses œuvres, Euripide hait par-dessus tout le trouble, la confusion; en politique comme en religion, il devait aimer l'unité. Au fond, cependant, c'était un vrai démocrate; il élevait l'esclave au rang de l'homme libre, il plaignait le pauvre, il aimait le peuple, mais il l'aimait honnête. Grand partisan de la liberté, il avait fini par la craindre, et, devant ses excès, il se demandait peut-être, comme Platon, comme les sages de son temps et ceux de la Rome des Triumvirs, s'il ne fallait pas jeter un voile sur les glorieuses traditions du passé et se donner un maître, puisqu'on n'avait plus la force d'être le sien.

¹ Herc. fur., 762.

² Phénic., 549.

³ Hec., 629.

⁴ Suppl., 433 et suiv.

⁵ Androm., 472.

⁶ Suppl., 191.

⁷ Egée, fragm., 8.

Libertas quotidie emenda est, dit une phrase célèbre. Admirable principe, mais bien difficile à observer ! Il semble qu'une loi fatale ne permette pas longtemps aux peuples d'être dignes de leur bonheur. Ne serait-ce pas là le sens de cette idée ancienne, si profonde et si vraie sous sa forme poétique, qu'une trop grande prospérité attire la colère des Dieux ? Et n'est-on pas saisi de tristesse en voyant travailler à sa propre ruine et tomber si rapidement cette ville d'Athènes, si riche en trésors de gloire et d'intelligence, Athènes, cette mère des arts et du génie, qui vit en même temps Périclès à la tribune, Phidias au Parthénon, Sophocle, Euripide, Aristophane au théâtre, Socrate et Platon à l'Académie ! Quel malheur que ses enfants n'aient pas appliqué à la politique ce sentiment de la mesure qu'ils portèrent si haut dans le monde des arts ! Leur histoire serait une merveille sans égale. Mais on n'a pas toujours un Thémistocle, un Aristide, un Cimon. Moins riche que la nature, l'humanité se lasse bientôt d'enfanter des prodiges ; l'époque de Périclès ne se répète pas.

G. MALLET.

Dans la séance de la *Société pour le progrès des études philologiques et historiques*, où M. Mallet a donné lecture de son travail sur la politique d'Euripide (v. ci-dessus), MM. Wagener et Thomas ont formulé des réserves au sujet de quelques parties de cette lecture. Ainsi, d'après M. Thomas, Euripide n'a pas le caractère aussi morose que le dit M. Mallet. D'autre part, M. Thomas estime que M. Mallet n'a pas été équitable pour la démocratie athénienne. Plus on étudie l'histoire de cette démocratie, plus on acquiert cette conviction que Grote était dans le vrai en s'en constituant l'avocat. Peut-être même n'est-il pas encore allé assez loin dans cette voie. M. Wagener, de son côté, a fait remarquer combien il était dangereux de considérer comme exprimant les idées d'Euripide toutes les maximes qu'il met dans la bouche de ses personnages. En procédant ainsi on tombe presque nécessairement dans des contradictions. M. Mallet, en répondant à M. Wagener, a déclaré que les idées qu'il prêtait à Euripide en matière politique étaient déduites, non seulement des passages cités dans sa lecture, mais de l'ensemble de l'œuvre du grand tragique athénien.

(Note de la Rédaction).

COMPTES RENDUS

Verhandlungen der Directoren-Versammlungen in den Provinzen des Königsreichs Preussen, seit dem Jahre 1879. — Erster Band. Siebente Directoren-versammlung in der Provinz Pommern. — Berlin, Weidmannsche Buchhandlung 1879, 428 pp. gr. in 8°.

Depuis 1872, les directeurs des établissements d'enseignement moyen du degré supérieur (gymnases, *Realschulen* de 1^{re} classe, et écoles bourgeoises supérieures) de chaque province du royaume de Prusse, se réunissent tous les ans dans le chef-lieu, sous la présidence de l'inspecteur-provincial, pour délibérer sur tout ce qui peut contribuer au progrès de cet enseignement. Les questions à discuter sont soumises préalablement aux collègues des professeurs des diverses institutions, qui envoient leurs réponses à l'un des directeurs chargé, à titre de rapporteur, de résumer et de coordonner les avis et d'y ajouter ses observations. Un second directeur ayant pris connaissance de ce rapport, l'examine à son tour et rédige un contre-rapport; enfin les deux documents sont imprimés et distribués aux membres de l'assemblée, qui les prennent pour base de leurs délibérations. Grâce à cette organisation tout le corps enseignant prend une part active à la solution des questions d'enseignement, mais les avis épars sont comparés et jugés par les hommes d'expérience et de savoir placés à la tête des établissements, et le jugement n'est prononcé que sur un double rapport détaillé de deux directeurs, qui ont fait de la question une étude toute spéciale. Il n'est donc pas étonnant que le gouvernement prussien respecte les décisions prises dans de telles circonstances et qu'il les rende obligatoires pour tous les établissements de la province.

L'année dernière la librairie Weidmann a commencé la publication des débats de ces assemblées et des rapports qui leur avaient été adressés. Les cinq volumes, qui ont paru jusqu'ici, offrent le plus haut intérêt et méritent d'entrer dans les biblio-

thèques de tous nos athénées; les professeurs y trouveront des indications précieuses pour les questions les plus importantes de méthode et de discipline.

Le premier volume, dont nous rendons compte aujourd'hui, est consacré à la réunion des directeurs de la province de Poméranie tenue à Stettin le 14, 15 et 16 mai 1879 après une séance préparatoire pour fixer l'ordre des débats. L'assemblée composée de quinze membres délibéra sur les points suivants :

1° Délimitation de l'enseignement dans les diverses classes du gymnase pour le latin, le grec, le français, le calcul et les mathématiques.

2° Délimitation de l'enseignement du latin, du français, de l'anglais, du calcul et des mathématiques dans les diverses classes des *realschulen* de 1^{er} degré.

3° Moyens d'obtenir une bonne prononciation du latin et du grec.

4° De l'enseignement de l'histoire universelle.

5° Des travaux écrits faits en classe pour les langues modernes et les mathématiques.

L'étude de la première question avait pour but d'amener plus d'unité dans les instituts de la province et de rendre ainsi plus facile le passage d'un établissement à un autre. Les rapports et les débats auxquels elle a donné lieu, nous ont paru extrêmement intéressants : ils nous font connaître en détail non seulement l'organisation actuelle des parties essentielles de l'instruction moyenne en Prusse, mais encore les améliorations que proposent d'y apporter les professeurs et les directeurs d'une des provinces les plus éclairées du royaume. Le programme sorti de leurs discussions est un programme nouveau, regardé comme le meilleur par les hommes les plus compétents. Au moment où l'on songe chez nous à réorganiser l'enseignement moyen, il importe certes de prendre ce programme en sérieuse considération et de voir ce que pensent sur ces questions les gens instruits de la première nation de l'Europe.

La durée des études moyennes est de 9 ou de 10 ans. Les classes ont conservé les anciennes dénominations de *sexta*, *quinta*, *quarta*, *tertia*, *secunda*, *prima*, mais les trois dernières classes, dans quelques établissements, les quatre dernières, sont subdivisées et les élèves sont tenus de les fréquenter pendant deux ans. L'âge minimum pour l'admission en *sexta* est neuf ans; dans les

gymnases de neuf années, un élève bien doué peut donc avoir terminé ses études moyennes à 18 ans. Cependant la statistique des examens de sortie (*abiturienten examen*) prouve que peu de jeunes gens quittent à cet âge ; la plupart donc entrent plus tard au gymnase ou sont forcés de dédoubler une ou plusieurs classes. Le contre-rapporteur est d'avis que le nombre des élèves ainsi arrêtés diminuerait, si l'on fixait l'âge minimum à 10 ans ; il pense qu'avant cet âge les élèves n'ont pas la maturité d'esprit nécessaire pour aborder les études moyennes.

L'enseignement du latin commence dès la première année ; personne n'a proposé d'enseigner d'abord, pendant un ou deux ans, une langue étrangère moderne, sous prétexte que l'étude de cette langue serait plus facile et constituerait une excellente préparation à celle du latin. Commencée en sixième, l'étude du latin se poursuit pendant les neuf ou dix années du gymnase, avec 10 heures de leçon par semaine, excepté dans les deux premières, où l'on n'y consacre que 8 heures ; le total des heures par semaine attribuées au latin est de 86 ou de 96.

La grammaire latine s'enseigne pendant six ou sept ans. Dans la première année, la *sexta*, on ne doit voir que les déclinaisons régulières, le verbe *sum* et les quatre conjugaisons. Par treize voix contre quatre, l'assemblée décide de remettre à la classe suivante l'étude des verbes en *io* et des verbes déponents. En cinquième on répète le programme de la sixième en ajoutant les principales irrégularités ; les formes rares ou très rares ne sont jamais enseignées, le professeur se borne à les faire remarquer, à mesure qu'on les rencontre dans les lectures. La lexicographie, achevée en cinquième, est répétée et complétée en quatrième et dans la première troisième ; dans cette classe seulement, où l'on commence la lecture d'Ovide, on voit la déclinaison grecque. — L'enseignement *methodique* de la syntaxe n'est abordée qu'en quatrième ; pourtant les élèves sont rendus attentifs aux phénomènes syntaxiques dès la sixième ; on leur apprend dans cette classe à analyser les propositions simples, en cinquième ils font l'analyse des propositions composées et voient la construction infinitive, l'ablatif absolu, les questions de temps et de lieu, mais tout cela d'une façon pratique, sans enseignement dogmatique. Cet enseignement commence en quatrième : on verra dans cette classe les règles principales de la théorie des cas et les parties les plus nécessaires de la théorie des temps,

des modes et des conjonctions ; les professeurs s'entendront pour fixer, dans la grammaire en usage, les paragraphes qui devront être appris. Le premier rapporteur avait déjà fait ce travail pour la grammaire d'Ellendt-Seyffert, la plus généralement employée ; il a marqué de même dans la lexigraphie, paragraphe par paragraphe, ce qui doit être enseigné dans chaque classe. L'idée nous paraît excellente ; on voit trop souvent chez nous des maîtres inexpérimentés ou peu réfléchis tourmenter les élèves des classes inférieures de choses exceptionnelles et négliger ce qu'il y a le plus important. Dans la première troisième, on répètera et développera le programme de la quatrième, d'après un choix arrêté en commun ; dans la seconde troisième, on complètera la théorie des modes, des temps et des conjonctions ; dans la première année de la seconde, on répètera la syntaxe entière en la complétant encore et dans la seconde année, l'on fera une dernière répétition par chapitres entiers. Ainsi, après un cours préparatoire purement pratique, et indépendamment de la répétition finale, la syntaxe est enseignée quatre fois, toujours avec plus de développements. Chez nous tout doit être fini en deux ans et l'on trouve encore qu'on apprend trop de grammaire aux enfants !

Avant de faire réciter les formes ou d'exposer une loi syntaxique, le professeur fera découvrir ces formes et ces lois par les élèves eux-mêmes dans les textes latins qu'ils ont sous les yeux ; ce n'est qu'après ce travail qu'ils graveront dans leur mémoire la règle telle qu'elle est résumée et formulée dans la grammaire. Pour faciliter l'application de cette méthode on met entre les mains des élèves un livre contenant, dans un ordre systématique, de nombreux exemples de tous les faits grammaticaux qui doivent être observés dans la classe. Nos chrestomathies remplissent, à certains égards, cet office pour la sixième ; en Allemagne on a de semblables recueils pour toutes les classes jusqu'à la seconde ; le meilleur et le plus employé est l'*Uebungsbuch* d'Ostermann. La règle étant apprise doit être appliquée ; à cet effet servent les thèmes dont Ostermann a fait suivre les phrases types pour chaque cas particulier. Ces exercices de traductions du latin en allemand et de l'allemand en latin, en rapport avec l'enseignement de la grammaire, se font en grand nombre dans la classe même ; on les nomme *extemporalia*. Ils se font par écrit ou oralement ; on recommande surtout les exercices

orateurs, qui demandent peu de temps et exigent une prompt réponse. Mais le professeur ne doit pas se borner aux exercices du livre; il faut que, dans toutes les classes, il habitue ses élèves à saisir sur le champ une phrase allemande ou latine prononcée par lui et à la rendre immédiatement dans l'autre langue. Les devoirs écrits à rédiger à domicile sont peu nombreux; on n'en exige qu'un par semaine.

Dans les trois dernières années, à partir de la deuxième année de seconde, on enseigne la théorie du style latin avec les formes de la *tractatio* et de l'*argumentatio*. Outre des traductions orales en latin et des *extemporalia* les élèves ont à faire, toutes les six semaines, une composition latine principalement sur des sujets historiques. On croit en effet que la gymnastique intellectuelle qu'on cherche par l'étude du latin, ne peut s'exercer suffisamment, qu'en forçant notre propre pensée à se plier sous le joug étranger du latin.

L'explication des auteurs commence en quatrième; les morceaux continus que renferme le livre d'Ostermann pour la sixième et la cinquième, semblent fournir assez de matière pour la lecture dans ces deux classes. On expliquera en quatrième un certain nombre de vies de Cornélius Népos, à l'exclusion du *deregibus*, de Caton et d'Atticus, les deux premiers étant trop secs, et la biographie d'Atticus trop difficile. S'il y a une seconde quatrième, on y verra concurremment avec Népos, le *Tirocinium poeticum* de Siebelis ou les fables de Phèdre. Le premier rapporteur propose de consacrer 6 heures à la grammaire et aux exercices, 4 heures à la lecture, le second partage les 10 heures en deux parties égales, donnant 5 heures à la lecture comme au reste de l'enseignement; il serait même porté à accorder le plus de temps à l'explication de l'auteur.

En troisième, on verra chaque année environ 1000 vers des Métamorphoses d'Ovide, en apprenant en même temps la prosodie et la structure de l'hexamètre. On expliquera de plus, en *tertia* B, César de *bello Gallico*, livre I et alternativement les livres II et III ou IV et V en passant certaines parties; en *tertia* A, le VI^e livre de la guerre des Gaules, ainsi que le VII^e livre ou des extraits de la guerre civile, surtout I, 37-87 et III, 41-104. Le temps sera divisé comme suit: lecture poétique, 2 heures; prose, 4 heures; grammaire et exercices, heures.

Les auteurs de la seconde sont : 1° Virgile, *Enéide* : 2 à 3 livres de la première partie pour la première année, environ 3 livres de la seconde partie, la deuxième année; on pourra y ajouter quelques *églogues*. 2° Tite-Live : la première année le 1^{er} livre, la seconde année le livre XXI, de plus la première année de petits discours, la seconde un grand discours de Cicéron, ainsi que d'autres parties de Tite-Live et de Cicéron. Division du temps comme en troisième; en seconde A éventuellement 1 heure de plus pour la lecture en prose.

En première on voit : la première année, les *Odes* d'Horace, la *Germanie* de Tacite et un ouvrage philosophique de Cicéron; la seconde, la suite des *Odes*, quelques *satires* et *épîtres*, les *Annales* de Tacite et un autre écrit philosophique de Cicéron. On consacrerà 2 heures à la lecture poétique, 4 heures à la prose, 4 heures aux exercices.

Les plus beaux passages des auteurs sont appris par cœur dans toutes les classes; on n'oublie jamais de répéter ce qui a été acquis ainsi les années précédentes. A partir de la troisième on donne une notice sur la vie et les ouvrages de chaque écrivain expliqué.

Les parties des auteurs qui n'ont pas fait l'objet d'une explication suivie sont lues cursivement en classe ou réservées, ainsi que d'autres auteurs, à la lecture privée.

Le professeur ne négligera rien pour que l'élève se pénètre bien des textes expliqués. Il l'exercera à résumer oralement en latin ce qu'il vient de lire; il lui posera des questions en latin, et le forcera à répondre dans la même langue; il fera faire des thèmes de reproduction.

L'expérience ayant prouvé que la lecture ne suffit pas pour faire retenir la forme première et le sens propre des mots, on fera apprendre des listes de mots depuis la sixième jusqu'en seconde.

Tel est le programme pour le latin. On remarquera qu'il diffère surtout du nôtre par la multiplicité et la diversité des exercices faits en classe, par l'absence complète de dictées, qui absorbent un temps si précieux (pas de thèmes dictés, pas de versions dictées, ce supplice de nos élèves), par le petit nombre de devoirs à domicile, par le choix restreint des auteurs, enfin par l'étendue de l'enseignement comprenant neuf ou dix ans au lieu de six.

Le Grec est enseigné à partir de la quatrième; on ne le commence que lorsque les élèves se sont familiarisés suffisamment avec les formes latines. Dans chaque classe on y consacre 6 heures par semaine, ce qui fait un total de 42 ou de 48 heures. Chez nous on lui en donne 17.

En quatrième le programme comprend les formes *régulières* des substantifs et des adjectifs à l'exclusion de la déclinaison attique, des noms en ω et en $\omega\varsigma$ de la 3^e déclinaison; puis les comparatifs et les superlatifs réguliers, les noms de nombre et les pronoms, les verbes purs non contractes et les verbes muets. Quoiqu'ils n'aient que quatre heures à leur disposition, au lieu de six, nos professeurs font apprendre, la première année, toute la lexicographie, y compris les exceptions et des formes rarissimes ou inusitées, jusqu'aux verbes en μ inclusivement. Quoi d'étonnant que très peu d'élèves soient capables d'un pareil tour de force et que la plupart prennent le grec en dégoût!

Pour la première troisième le programme poméranien prescrit la répétition et le complément de la matière enseignée en quatrième, puis l'étude des verbes contractes et liquides, les verbes en μ et les principaux verbes irréguliers rencontrés dans la lecture. Dans la seconde troisième on termine la lexicographie et l'on apprend spécialement les verbes irréguliers. En seconde B on étudie les principales règles de la syntaxe, surtout la théorie des cas; en seconde A on achève la syntaxe par l'étude de la théorie des temps, des modes, et des conjonctions. En première la syntaxe est répétée pour autant que c'est nécessaire. Dans toutes les classes on fait des thèmes et l'on apprend des mots.

Les deux premières années on se borne à traduire les phrases et morceaux continus de la chrestomathie. En troisième A, on lit l'Anabase de Xénophon. En seconde, on voit l'Odyssée d'Homère, la partie non expliquée est lue à domicile; on y ajoute, en seconde B, des parties des Helléniques de Xénophon, de Plutarque et d'Arrien; en seconde A, Hérodote et les Mémoires de Xénophon et facultativement Lysias et des extraits de Plutarque.

En première, on lit l'Iliade et en outre, la première année, une tragédie facile de Sophocle, les dialogues faciles de Platon. (Apologie, Criton), les Olynthiennes et autres discours de Démosthène; la seconde année, une tragédie de Sophocle, des

extraits de Thucydide et un plus grand dialogue de Platon (Gorgias, Protagoras, Phédon).

L'étude du français commence en cinquième avec 3 heures et se poursuit dans les autres classes avec 2 heures par semaine. On recommande de réduire aux parties essentielles l'enseignement de la grammaire, de faire reproduire fréquemment les textes lus et expliqués, de faire apprendre par cœur des tournures de phrase et des mots isolés. Le but de l'enseignement ne doit pas être de faire parler français; il suffit de conduire les élèves à pouvoir lire, sans préparation préalable, un auteur historique de moyenne difficulté et à écrire correctement un petit récit.

Nous croyons inutile d'indiquer tous les détails du programme; nous nous bornerons à mentionner les auteurs qui y figurent. Ce sont : Troisième A : Plœtz, *Lectures choisies* ou Rollin, *Hommes illustres de l'antiquité*, Alexandre-le-Grand. — Seconde B : Barthélemy, *Voyage du jeune Anarcharsis* (abrégé), Voltaire, *Charles XII*. Seconde A : un ouvrage historique comme Michaud, *La troisième Croisade*; Ségur; Chateaubriand, *Itinéraire*; Guizot, *Histoire de Charles I*. — Première: Racine, Corneille, Molière et extraits d'autres classiques.

L'enseignement du calcul et des mathématiques est donné pendant 4 heures en sixième, en seconde et en première; dans les autres classes pendant 3 heures; on y attribue donc un ensemble de 32 ou de 35 heures selon qu'il y a une ou deux quatrièmes. Dans les deux premières classes on ne fait que du calcul; en quatrième on aborde l'arithmétique et la géométrie. Le programme des classes supérieures est presque aussi étendu que celui de la division scientifique de notre section professionnelle.

L. R.

Traité général de littérature française, par EUGÈNE VAN BEMMEL.
Bruxelles, Lebègue.

Dans la préface de cet ouvrage, M. Van Bommel nous donne, en ces termes, une idée de ce qu'il a voulu faire : « Ce n'est ni un traité de l'art d'écrire, ni une histoire de la littérature, ni un recueil de morceaux choisis, quoique le travail, dans son ensemble, participe *un peu* de ces trois genres d'ouvrages. » Par ces mots *un peu*, l'auteur a lui-même carac-

térisé son œuvre; elle est *un peu* tout cela, et n'est aucune de ces choses particulièrement. Ce caractère hybride fait sa faiblesse. En réalité, nous sommes en présence d'une *histoire de la littérature française divisée* d'après les divers genres de sujet que l'auteur aborde tour à tour. Comme il donne un ou deux morceaux choisis de chacun des auteurs qui ont excellé dans chaque genre, on comprend tout d'abord que, dans un volume de 400 pages, il a dû nécessairement se borner à effleurer les divers sujets dont il s'est occupé, sans pouvoir appuyer sur aucun. C'est donc en vain qu'on chercherait dans l'ouvrage des vues vraiment neuves, un sérieux travail d'ensemble; le genre adopté par l'écrivain ne le comporte pas. Faire une histoire de la littérature française, c'est montrer l'influence des productions d'un siècle sur le siècle qui le suit; l'influence des littératures des autres nations sur celle de la nation que l'on étudie; enfin l'influence que les écrivains d'une même époque ont exercée les uns sur les autres. Nous ne pouvons juger l'ouvrage à ce point de vue, dont l'auteur ne s'occupe pas. Donner un traité de l'art d'écrire, c'est initier l'élève à tous les procédés de composition qui constituent le génie spécial de tel ou tel écrivain. L'auteur a trop peu d'espace pour traiter ces questions. Que fait-il donc? Il divise d'abord son œuvre en deux grandes parties: l'une s'occupera des *vers*; l'autre de la *prose*.

La partie qui s'occupe des *vers* parle tour à tour des genres contenus sous ces grandes divisions: poésie lyrique, poésie épique, poésie dramatique.

La partie qui s'occupe de la *prose*, traite de l'éloquence, de l'histoire, du roman, du drame en prose, des genres didactiques, de la critique et de la discussion.

Comme on le voit, nous sommes en pleine école: nous avons toutes les divisions artificielles et arbitraires des manuels, mais nous n'aurons aucune des théories plus ou moins savantes qui pourront guider l'élève dans la composition, aucune des vues profondes de l'histoire. L'auteur ne nous paraît pas s'être préoccupé de ces inconvénients. Son but, en réalité, est de donner une teinture des divers genres de littérature aux gens du monde qui n'en connaissent ni la théorie, ni l'histoire. Envisagée à ce point de vue restreint, l'œuvre nous paraît réussie. Elle est écrite d'une plume rapide et légère, avec facilité, simplicité, élégance. Un mot, une phrase suffisent ordinairement pour juger les morceaux cités et les sentences manquent rarement de justesse. L'écrivain veut se faire lire couramment, sans effort: il y réussit.

« J'ai pu laisser des lacunes, commettre des erreurs; j'appelle sur ce point l'attention bienveillante de la critique, afin de pouvoir améliorer mon œuvre », nous dit l'auteur à la fin de sa préface. Nous allons essayer de signaler quelques points qui ne nous paraissent pas absolument irréprochables, mais pour ne pas allonger démesurément notre travail, nous le bornerons à la première partie: *les genres en vers* et non la *poésie*,

qui est loin d'être du domaine exclusif des vers, car ceux-ci peuvent souvent n'être que l'antipode de la poésie.

P. 32. « La *poésie lyrique* est l'expression d'un sentiment personnel; elle est toute subjective. » Mais les poèmes que M. Van Bemmél range sous le titre de poésie lyrique sont-ils tous et toujours personnels et subjectifs? Que de satires en tableaux, que de pastorales en récits! Que d'odes dialoguées en drames, que de romances narrées en forme de contes!

Même page : « La poésie épique est un récit purement objectif. » Châteaubriand dit quelque part : « L'épopée est tantôt lyrique, tantôt narrative, tantôt dramatique. Elle peut réunir en elle tous les autres genres sans en excepter un seul. » Jusqu'à preuve du contraire, nous croyons qu'il a raison. Child-Harold de Byron est une épopée lyrique; la Divine Comédie du Dante est une épopée plus dramatique que narrative; l'Odyssée est essentiellement narrative, mais que de pastorales et de drames encore dans cette œuvre!

« La poésie dramatique met les sentiments en lutte et le récit en action. » Mais les romans de Dumas font-ils autre chose? M. Van Bemmél avoue lui-même que le poète se bornait à les découper en scènes, pour les faire monter sur les planches.

Paul et Virginie et la *Mare au Diable* sont des pastorales, comme la *Biche* de Babrius et le *Roman du Renard* sont des fables. A ces définitions nous préférons celle que l'auteur donne de la poésie : « Des créations de l'imagination vivifiées par le sentiment et revêtues de vivantes images. »

P. 128. « La *Légende des siècles* ressuscite l'épopée primitive. » Dites des embryons d'épopées, des parties de chants. Vraie pour le passé, la théorie de l'auteur sur l'épopée reste-t-elle vraie pour l'avenir? Nous ne le croyons pas. Hugo avait essentiellement l'âme épique. Il eût pu faire une œuvre digne de notre siècle, digne des siècles antiques et sans rapport avec les chefs-d'œuvre des âges précédents. Il a préféré éparpiller son génie sur une foule de sujets qui, dans cent ans, n'intéresseront personne. Le fleuron de la popularité immortelle manquera certes un jour à sa gloire.

P. 86-87. « La pastorale n'apparaît qu'aux époques de raffinement, alors que les poètes se proposent d'opposer la paix des champs à la vie agitée et corrompue des villes. » N'est-ce pas oublier que la pastorale est à l'origine de toutes les civilisations? Elle brille dans les Védas à l'aurore de notre race. Elle rayonne dans les poèmes de Joseph, d'Abigail, de Ruth, etc.; elle se retrouve dans vingt légendes mythologiques antérieures, en Grèce, à l'Iliade et à l'Odyssée.

P. 126. A propos de l'œuvre intitulée : la *Justification* de Barthélémy, que l'auteur cite en cet endroit, il s'écrie : « Quelle étrange morale! mais, hélas! quels magnifiques vers! » Que fait là cet hélas? Le morceau signifie : « Chaque fois qu'un homme reconnaît que ce qu'il prenait pour une vérité est une erreur, il ne doit pas hésiter à changer d'opinion, à reconnaître sa méprise, à proclamer hautement sa conviction nouvelle. » Qu'y a-t-il d'étrange à cela? Ces idées ne sont-elles pas inspirées par la voix même

de la conscience ? Le tout, c'est que celle-ci soit sincère. L'homme qui ne change pas est celui qui ne pense pas ou qui ment à l'honneur. Le progrès consiste à acquérir toujours des idées plus vraies de toutes choses, en corrigeant sans cesse les erreurs d'opinions précédemment acquises. Ceux qui connaissent tout dès le ventre de leur mère et qui ne se trompent jamais, ne sont pas de ce monde.

Après avoir cité des passages de la plupart des auteurs qui se sont distingués dans les petits genres, l'écrivain, abordant les œuvres épiques de longue haleine, ne trouve tout à coup plus un seul passage à citer. Pas un vers de la *Chanson de Roland*. Il recherche les sources de cette épopée et il oublie de mentionner la plus importante de toutes : la *Chronique de Turpin*, écrite au neuvième siècle, remaniée au onzième, et qui contient toute l'épopée à peu près telle qu'elle a été mise en vers. Nulle citation non plus de cette audacieuse *Épopée du Renard*. Sorti du peuple, celui-ci monte d'échelon en échelon tous les degrés de la hiérarchie cléricale jusqu'à dominer les deux ordres les plus importants du siècle et jusqu'à se hisser sur le trône pontifical lui-même. Pourquoi ne nous avoir pas donné de courtes analyses de ces grandes œuvres ?

P. 166. « L'*Apologue* et la *parabole* appartiennent aux littératures orientales. Il n'y en a guère d'exemples dans la littérature française. » N'y eût-il que les *paraboles* et les *apologues* de Lamennais, l'auteur devait les signaler, car il est dans son genre ce que La Fontaine est dans la fable, Sévigné, dans les lettres, Béranger, dans la chanson.

P. 168. « On a eu raison de dire que La Fontaine était meilleur naturaliste que Buffon. » Celui qui a dit cela pouvait bien n'être qu'un parfait ignorant en fait de sciences naturelles. La Fontaine ne doit jamais être jugé au point de vue scientifique. Il n'a rien changé *aux caractères purement conventionnels que la tradition attribue aux animaux qu'il met en scène*. Pour lui, la fourmi mange en hiver et la cigale vit jusqu'à cette saison. Ce qu'il peint sous forme de mœurs animales, ce sont les mœurs des hommes. Il est le seul écrivain de son siècle qui n'ait pas été ébloui par l'idole et qui ait refusé de s'incliner devant elle. Son œuvre est la photographie de toutes les classes sociales de son temps. Jamais on n'a traité plus durement les philosophes, les grands, les nobles, le clergé, les bourgeois ; jamais on n'a plus aimé les petits, sans cependant leur ménager de dures vérités. Le bonhomme est le seul qui ait vu clair en tout et qui ait osé dire ce qu'il voyait. Son œuvre, peinture d'un siècle, en est l'épopée vivante.

Le côté artistique de Corneille est bien apprécié ; le côté scientifique n'est pas touché. Cet admirable génie, dont l'œuvre embrasse toute l'histoire romaine depuis ses origines jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs, a donné les lois qui ont fait mouvoir ce grand corps, avec une perspicacité que n'eurent ni Bossuet, ni Vico, ni Montesquieu, et que la science de notre siècle a pleinement justifiée. C'est un titre de gloire qu'on cherchera vainement dans Racine et qu'il eût été juste de mentionner.

P. 190. Certes Corneille a parfois de mauvais vers ; mais il créait une langue que Racine n'a eu que la peine de limer jusque dans les moindres détails. Racine a lutté toute sa vie pour atteindre à la hauteur des beaux vers Cornéliens et n'y est jamais parvenu. Il manquait de ce grand souffle qui caractérise l'homme d'un génie vraiment supérieur. Racine n'a rien de la haute portée philosophique et morale de Corneille. La gradation même dans le développement de sa manière de concevoir le drame est tout artificielle. Phèdre, par exemple, aimait Hippolyte avant d'avoir été forcée d'épouser Thésée ; elle n'avoue sa passion que quand on lui apprend que Thésée est mort. Cela n'est pas suffisant pour justifier tous les remords et les démarches qui s'ensuivent, surtout au point de vue de la morale des anciens Grecs. L'auteur cherche aussi à justifier Racine d'avoir prêté les mœurs et les sentiments du XVII^e siècle à des personnages de l'époque barbare, capables d'égorger leur fille par religion. A propos d'Athalie, qui nous montre un prêtre assassinant une reine, l'auteur dit : « Les profondes différences qui existent entre la religion hébraïque et le culte catholique, s'effacent au point que l'on prendrait aisément Joad pour un curé et Joas pour un enfant de chœur. » N'est-ce point la plus complète condamnation de ce genre faux, de cet « édifice si fragile qu'il ne pouvait accepter ni restauration, ni changement et qui tomba tout d'une pièce devant le drame romantique. » Aussi l'auteur ajoute-t-il plus loin, p. 198 : « On en vint à trouver trop de convention dans la tragédie classique des Français » et plus loin, p. 197 : « C'est l'aveu le plus net du manque de vérité locale et chronologique, que *rien ne peut excuser.* » Pourquoi ce qui est mal chez les autres, cesserait-il de l'être dans les œuvres de Racine ?

P. 196. L'appréciation de Voltaire manque de justice et d'impartialité. Voltaire a cherché à régénérer tous les genres ; ses défauts sont ceux de Racine, son idéal ; mais ce qu'il possède en propre n'appartient qu'à lui. Il transforme le théâtre et prépare l'avènement de la réformation effectuée plus tard. C'est quelque chose.

P. 217. « La comédie a pour but de mettre le spectateur en garde, non contre ses propres travers ou ses propres folies, mais contre les travers et les folies d'autrui. Tout consiste à lui apprendre à n'être pas dupe. » Nous ne pouvons qu'applaudir à cette belle définition, qui met à néant bien des appréciations fausses, comme celles qu'émirent sur Molière les Bossuet, les Fénelon et les Rousseau. Mais ce que nous n'admettons pas, c'est que les reproches adressés aux dénouements des comédies de ce grand écrivain ne soient dus qu'à une critique superficielle.

Mêm. page : « Souvent le ridicule et le bon sens se rencontrent dans le même personnage, comme dans le Chrysale des *Femmes savantes.* » Chrysale ne représente nullement le bon sens dans cette pièce ; ses opinions sur l'éducation des femmes n'ont été placées dans sa bouche que comme des choses ridicules, et Molière a eu soin de prêter ses propres idées à un autre personnage de la même pièce, comme correctif à ces insanités.

Arrêtons-nous et récapitulons. L'auteur a adopté un genre que nous ne saurions approuver. Il est rarement didactique ; il pouvait donc se dispenser d'employer la forme artificielle à laquelle il s'est attaché, et se borner à faire un cours d'histoire littéraire, ne séparant jamais l'appréciation d'un auteur de celle de l'ensemble de ses œuvres et de l'influence de son temps sur son talent, comme de l'influence des autres nations sur celle où il vécut. Il n'y a pas d'explication possible sans cela.

N.

Émile Zola et l'École littéraire actuelle.

S'il est vrai que les œuvres d'un écrivain soient un miroir où se reflète sa personnalité, jamais glace de Venise ne renvoyait les traits d'un personnage plus repoussant que celui qui nous occupe. On chercherait en vain, dans cette nature, un seul trait humain. Jamais une fibre généreuse n'a dû vibrer dans le cœur de celui qui ose se proclamer le chef de la nouvelle école.

Et qu'on ne s'y trompe pas, le cachet antihumain des œuvres de Zola n'est nullement dû au genre qu'il cultive. Flaubert aime tout autant que lui à peindre des nudités, des crudités, des vices, tous les côtés abjects de la nature humaine. Mais combien de fois la pitié fait trembler la main qui manie l'implacable scalpel ! Et Stendhal ne laisse-t-il pas continuellement entrevoir combien il aime cette humanité qu'il peint cependant sous des dehors si peu séduisants ? Et Balzac, comme il s'émeut parfois jusqu'aux larmes en fouillant les plaies et les abcès de la chair sociale ! Zola, lui, anatomise toujours en garçon-boucher. S'il s'enflamme au cours de l'opération, c'est en admirateur de la belle viande. On reproche à Hugo, à Byron, à Voltaire, de prêter sans cesse à leurs héros leurs pensées, leurs sentiments et leur style ; Zola leur prête sa chair.

Son œuvre est une œuvre de réaction contre un excès d'idéal. Cependant il n'est pas l'auteur de cette réaction. Balzac, Stendhal et Flaubert avaient ouvert le feu avant lui. Mais bruyant, vantard, amoureux du bruit à outrance, de la réclame incessante, il n'a pas hésité à se poser en chef d'école, à rallier autour de sa personne tous ceux qui marchaient dans la même voie, et à imposer sa théorie au public comme quelque chose de neuf et d'inconnu avant lui.

On avait cherché à peindre les beaux côtés de la nature humaine ; la secte naturaliste se donna pour mission de peindre le laid. Aucune des deux écoles n'est dans la vérité ; chacune d'elle n'en a que la moitié. La littérature n'est pas un calque qui ne reproduit que la matière ; elle n'est pas une intuition qui ne saisit que le sentiment impalpable. Tout n'est pas fange dans l'homme, mais aussi tout n'est pas lumière. La mission de la littérature est de peindre la nature humaine tout entière : l'ange et la bête, les belles fées emprisonnées dans des corps d'animaux.

Zola croit avoir découvert le naturalisme ; c'est oublier Aristophane, Théocrite, Plaute, Juvénal, et surtout ces génies incomparables qui s'appellent Homère, Rabelais, Molière, La Fontaine, Shakespeare. Tous les

littérateurs populaires sont naturalistes ; ils ne seraient pas populaires sans cela.

Si l'on rencontre quelque part des crudités révoltantes, c'est bien dans l'Odyssée. Un homme de notre siècle ne peut lire ce chef-d'œuvre sans que tout son être proteste. Ces héros sont tous pétris de malice, de vices et de sang. Ils massacrent hommes, femmes, enfants, comme s'il s'agissait d'égorger des poulets. Les déesses s'abandonnent tour à tour aux pères et aux fils. Télémaque prépare de sang froid les cordes qui doivent servir au supplice des infidèles suivantes de son pacha de père, et vous les y suspend comme des grives. Mais les hommes de fer qui chanterent ces siècles de fer, ne virent pas que l'ordure, la férocité et l'abjection de la nature humaine. Ils entrevirent aussi les rayons de soleil qui commençaient à luire à travers les ténèbres de ces âges si sombres. Quel type idéal de la fidélité conjugale que cette Pénélope, objet de l'admiration des âges ! Que de passages touchants dans les scènes de la reconnaissance de son époux ! Combien le vieil Eumée nous émeut parfois, et quels tableaux que ceux où Laërte retrouve son fils Ulysse ! Mais n'y eût-il, dans l'œuvre entière du grand aveugle, que le passage où Ulysse est reconnu par son chien, cette scène seule nous empêcherait encore de désespérer de l'humanité. La pauvre bête, étendue sur son fumier, incapable de bouger, rallume son regard éteint à l'approche de son maître, fait frétiller sa queue et expire. Zola n'a pas même ce bout de queue frétilante du chien d'Ulysse. Comme Alcibiade, il a préféré faire couper celle de son pauvre animal. Jamais un brin d'amitié, un peu d'attachement. Les chiens mêmes, avec tout leur sans façon, doivent avoir au cœur plus de tendresse que les amoureux et les amoureuses de Zola.

Chaque fois que cet écrivain croit peindre l'amour, il devient obscène. La description des naïves affections de deux petits enfants dans la *Conquête de Plassans* semble avoir été faite par des vieillards corrompus. Même phénomène lorsqu'il décrit la *Faute de l'abbé Mouret* ou une *Page d'Amour*. De l'amour, il ne connaît et ne peint bien que le côté bestial. Dans les scènes de dévergondage, il sort même des limites de la littérature pour empiéter sur le domaine des fosses d'aisance. Partout il sème les grossièretés pour faire mousser ses ouvrages par le scandale. Il est tellement pénétré de son sujet, qu'il prend la place de ses héros et ne donne plus que ses propres sensations. *Nana* restera sans doute le chef-d'œuvre de cette littérature de corps de garde.

Toutefois, gardons-nous d'en méconnaître la portée. Ce livre est la satire impitoyable d'une partie de la société contemporaine, de ces bas-fonds qui s'intitulent mensongèrement la haute et la bonne société. La satire porte d'autant plus fort qu'elle ne s'annonce pas, qu'elle ne s'affiche jamais. La flétrissure sort des faits étalés sous les yeux du lecteur, non des réflexions de l'auteur. On se retrouve au milieu des plus immondes orgies de l'empire des Commode, des Vitellius et des Néron.

Sans égal, lorsqu'il s'agit d'étaler une scène, jamais l'auteur ne sait être impersonnel, talent qui constitue le caractère suprême du génie

poétique. Ses personnages sont des acteurs, qui se trouvent, à point nommé, dans telle situation, parce que c'est leur rôle. Ne leur prêtez pas un caractère; la plupart du temps ils n'en ont pas. Ne cherchez pas à découvrir les mobiles de leurs actions, ils ne les connaissent pas eux-mêmes. Les études psychologiques des Corneille, des Racine, des Hugo, sont remplacées par des études anatomiques. Tandis que d'autres cherchent à suivre les évolutions des passions, à deviner les combats intérieurs, les tempêtes sous un crâne, à serrer les enchaînements des situations, pour arriver à la conclusion finale, l'acte héroïque ou criminel, Zola se contente de constater que l'un et l'autre résultent du mariage d'un père sanguin avec une mère nerveuse, compliqué d'aïeux bilieux ou lymphatiques. C'est dans le sang; le sang explique tout, comme le : *C'était écrit!* des Arabes. Loin de faire faire un pas à la connaissance de l'homme, Zola aura appris à se passer de cette connaissance pour faire des romans. Jadis un poème résultait des luttes de la liberté morale; aujourd'hui, il n'y a plus que fatalité sanguine.

Ah, combien la simplicité des procédés de Racine était cependant plus vraie, plus réelle! Là, les mouvements du cœur procèdent toujours par trois; là, comme dans Zola, l'héroïne finit par dominer l'œuvre et tout le reste ne forme plus que des comparses; mais combien ces fermentations intérieures, ces bouillonnements des passions, ces luttes du sang contre le devoir, font une impression plus profonde et plus saine!

Dans *l'Abbé Mouret*, l'auteur a voulu aussi mettre aux prises le devoir et la passion. Le sujet était splendide; la thèse se trouvait bien posée; le commencement du livre est heureux; mais quand les grandes luttes s'engagent, la tâche devient aussitôt trop lourde pour les épaules du romancier naturaliste. Il plie sous le faix et, au moment décisif, pour se tirer de ce mauvais pas, il fait tomber son curé malade et le fait pécher lorsqu'il est revenu à l'état d'enfance. Quand il se raccroche au devoir, l'abbé reste sans foi, sans regret du passé, sans régénérescence pour l'avenir: ce n'est plus qu'une machine.

Dans *la Conquête de Plassans*, le jésuite qui domine tout le roman reste inexpliqué et inexplicable. Non moins inexplicable est cette Marthe qui lui sert d'instrument. Partout des mannequins, mis uniquement en mouvement pour donner la réplique en scène, mais qu'il ne faut pas étudier en eux-mêmes.

Le style est à l'avenant: un feu d'artifice qui laisse froid; des alliances forcées de mots, dans le but d'arriver à un effet d'étrangeté incorrecte. « Une dame échouée sur le velours de la rampe. — Elle pesa le jeune homme d'un regard. — La salle blanche s'effaçait comme emplie d'une fine poussière par les flammes courtes du grand lustre de cristal. » Tout cela fatigue. L'éternel usage de la langue parisienne, qui tue la langue française, achève de vous éreinter. Mêlez les jargons des peintres, des sculpteurs, des architectes, des musiciens, des marchands de chevaux et de femmes, des parfumeurs et des agents d'actions commerciales, et vous aurez la langue parisienne.

Hélas ! que sont donc devenues ces belles et bonnes lettres dont parlait Cicéron, ces lettres qui font l'amusement de la jeunesse et la consolation des vieillards, qui ne fatiguent jamais, qu'on abandonne et auxquelles on revient quand on veut ? Où sont ces lectures faciles, intéressantes par les faits et non par les mots, reposantes, moralisantes, vivifiantes ? Malheureusement Paris prend la place de la bonne vieille Gaule, car il n'y a rien de si peu gaulois que Paris. L'industrie artistique y gagne ; l'art y perd. Je regrette le temps où une simple mélodie, comprise de tout le monde, suffisait au sens esthétique, qu'il faut maintenant émoustiller avec les fracas d'un concert à orchestre monstre. Alors l'art était un repos, donnait des émotions douces et suaves. Aujourd'hui il donne la fièvre. Si nous sommes encore condamnés à toute une génération de cette littérature, je crains bien que la génération suivante ne revienne avec d'ineffables délices aux œuvres de Madame de Genlis, aux pastorales de Gessner et de Florian.

T. L.

Manuel de la langue de l'Avesta. Grammaire, anthologie, lexique, par E. DE HARLEZ. Louvain, Peeters, 1879. 245 pp. in-8.

Ce nouvel ouvrage de M. de Harlez, le savant et zélé professeur de sanscrit et de zend à Louvain, rendra de grands services à tous ceux qui s'occupent de grammaire comparée : il leur permet d'acquérir une connaissance générale de la langue de l'Avesta sans trop de peine ni de frais. Le livre se divise en trois parties : un résumé succinct de grammaire donnant, en 114 pages, la phonétique, la formation des mots et leurs flexions, avec des indications sur l'emploi des cas, des temps et des modes et les particularités de la langue des Gâthâs ; puis une anthologie comprenant dix extraits de l'Avesta choisis de manière à donner une idée des différents genres de composition, enfin un lexique expliquant tous les mots de l'anthologie et les comparant souvent aux mots semblables des autres langues indogermaniques, surtout du latin et du grec. Dans des remarques sur les anomalies de la langue avestique et les notes explicatives placées à la fin du volume, l'auteur discute, avec beaucoup de science, plusieurs points controversés. L'ouvrage de M. de Harlez a été l'objet d'appréciations flatteuses dans plusieurs revues étrangères, notamment dans l'*Academy*, dans les *Göttinger gelehrte Anzeigen* et dans le *Bullettino italiano degli studj orientali*. Par contre, le *Jenaer Literatur Zeitung* en a donné une critique sévère sortie de la plume de M. Bartholomae, mais ce jeune orientaliste appartient à une école dont M. de Harlez, comme Spiegel et d'autres, a souvent combattu les opinions hasardées. Dans tous les cas, cette critique, aussi bien que les éloges, prouve l'estime qu'on professe à l'étranger pour les œuvres de notre compatriote.

L. R.

ACTES OFFICIELS.

Par arrêté royal du 20 mars 1880, la démission offerte par M. Faider, Charles, procureur général près la cour de cassation, de ses fonctions de membre du conseil de perfectionnement de l'instruction moyenne, est acceptée.

Par arrêté ministériel du 22 mars 1880, M. De Longé, G.-P., premier président à la cour de cassation, membre du conseil de perfectionnement de l'instruction moyenne, est délégué pour présider ledit conseil, en l'absence du Ministre de l'instruction publique.

Par arrêté royal du 2 avril 1880, M. Aug. Couvreur, membre de la Chambre des représentants, est nommé membre du conseil de perfectionnement de l'instruction moyenne, en remplacement de M. Ch. Faider, dont la démission a été acceptée.

Par arrêté ministériel du 11 mars 1879, M. Kaivers, Jean-Nicolas, professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les humanités, actuellement professeur au collège communal d'Ostende, est nommé aux fonctions de professeur intérimaire, prévues par l'arrêté royal du 6 août 1879.

COMMISSION D'ENTÉRINEMENT DES DIPLOMES ACADÉMIQUES.

Le porteur d'un diplôme de candidat en philosophie et lettres préparatoire à l'étude du droit, d'après la loi de 1857, peut le transformer en diplôme de candidat en philosophie et lettres préparatoire au doctorat dans la même faculté, à la seule condition de subir un examen comprenant simplement la traduction d'un texte grec à livre ouvert et l'explication d'un auteur grec.

Des arrêtés royaux en date du 30 mars 1880, nomment :

A l'athénée royal de Gand. — Professeur chargé du cours d'histoire et de géographie, M. Lallemand, Alexis, docteur en philosophie et lettres.

A l'athénée royal de Bruges. — Professeur chargé du cours d'histoire et de géographie, M. Blondeel, Aimé, professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les humanités.

A l'athénée royal de Liège. — 1^o Professeur chargé de la première chaire d'histoire et de géographie, M. Hermans, Joseph, professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les humanités; 2^o professeur chargé de la seconde chaire d'histoire et de géographie, M. Hubert, Eugène, docteur en philosophie et lettres.

A l'athénée royal de Tournai. — Professeur chargé du cours d'histoire et de géographie, M. Dutron, Arthur, professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les humanités.

A l'athénée royal de Bruxelles. — Professeur d'histoire et de géographie à la section professionnelle, M. Dumoulin, Joseph, docteur en philosophie et lettres.

Professeur de troisième latine, M. Sarton, Adolphe, actuellement professeur chargé du deuxième cours de français dédoublé.

Par arrêté ministériel en date du 31 mars 1880, M. Legrand, Lucien, gradué en lettres, est nommé surveillant à l'athénée royal de Namur.

VARIA.

ACADÉMIE ROYALE

DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES BEAUX-ARTS DE BELGIQUE.

Classe des Sciences.

Programme de Concours pour 1881.

SCIENCES MATHÉMATIQUES ET PHYSIQUES.

Première question. — Étendre, autant que possible, les théories des points et des droites de Steiner, Kirkman, Cayley, Salmon, Hesse, Bauer, aux propriétés qui sont, pour les courbes planes supérieures, pour les surfaces, et pour les courbes gauches, les analogues des théorèmes de Pascal et de Brianchon.

(Voir, pour ces derniers, les travaux de MM. Cremona, P. Serret et Folie).

Deuxième question. — Étendre, à huit points d'une courbe du troisième ordre, la propriété anharmonique de quatre points d'une conique.

Cette propriété a déjà été étendue aux sommets de deux n latères conjugués à une courbe du n^{e} ordre (*Éléments d'une théorie des faisceaux*, par F. Folie. — Liège, Decq, 1878), ainsi qu'aux sommets de n nlatères conjugués à cette même courbe (*Quelques théorèmes de géométrie supérieure*, par C. Le Paige. — Bulletins de l'Académie, 2^e série; tome XLV, 1878, p. 94).

Elle l'a été également à deux dièdres conjugués à une surface du second degré, et à deux trièdres conjugués à une surface du troisième ordre (*Quelques théorèmes relatifs aux surfaces d'ordre supérieur*, par F. Folie et C. Le Paige. — Bulletins de l'Académie, 2^e série, tome XLVIII, p. 41).

Troisième question. — L'Académie demande des recherches nouvelles sur le spectre des oxydes, chlorures et bromures de baryum, de calcium et de strontium dont une analyse chimique préalable a prouvé la pureté absolue.

Le mémoire doit être accompagné de l'exposé des méthodes d'analyse suivies pour constater la pureté des composés.

SCIENCES NATURELLES.

Première question. — On demande de nouvelles recherches sur la germination des graines, spécialement sur l'assimilation des dépôts nutritifs par l'embryon.

Deuxième question. — On demande de nouvelles recherches sur le développement des Trématodes, au point de vue histogénique et organogénique.

Troisième question. — On demande de nouvelles recherches stratigraphiques, lithologiques et paléontologiques propres à fixer la disposition ou l'ordre de succession des couches du terrain nommé ardennais, pur Dumont, et considéré actuellement comme cambrien.

La valeur des médailles décernées comme prix sera de *six cents francs* pour chacune de ces six questions.

Les mémoires devront être écrits lisiblement et pourront être rédigés en français, en flamand ou en latin. Ils devront être adressés, francs de port, à M. J. Liagre, secrétaire perpétuel, avant le 1^{er} août 1881.

L'Académie exige la plus grande exactitude dans les citations; les auteurs auront soin, par conséquent, d'indiquer les éditions et les pages des ouvrages cités. On n'admettra que des planches manuscrites.

Les auteurs ne mettront point leur nom à leur ouvrage; ils y inscriront seulement une devise, qu'ils reproduiront dans un billet cacheté renfermant leur nom et leur adresse. Faute par eux de satisfaire à cette formalité, le prix ne pourra leur être accordé.

Les mémoires remis après le terme prescrit, ou ceux dont les auteurs se feront connaître de quelque manière que ce soit, seront exclus du concours.

L'Académie croit devoir rappeler aux concurrents que, dès que les mémoires ont été soumis à son jugement, ils sont et restent déposés dans ses archives. Toutefois, les auteurs peuvent en faire prendre des copies à leurs frais, en s'adressant, à cet effet, au secrétaire perpétuel.

•

La question suivante a été réservée pour figurer au programme de 1882 :

Exposer l'état actuel de nos connaissances, tant théoriques qu'expérimentales, sur la torsion; et perfectionner, en quelque point, ces connaissances, soit au point de vue théorique, soit au point de vue expérimental.

CONGRÈS INTERNATIONAL DE L'ENSEIGNEMENT.

Nous extrayons du dernier prospectus qui vient d'être lancé par le Comité exécutif les renseignements suivants :

C'est du 22 au 29 août 1880 — la date est définitive — que le Congrès se réunira à Bruxelles.

Le Congrès durera six jours au moins. Il y aura deux séances par jour. La matinée sera consacrée aux réunions par sections, l'après-midi aux assemblées générales de toutes les sections réunies.

L'usage des langues sera facultatif. Le sens des discours prononcés dans une langue autre que le français sera reproduit par des membres du bureau.

Le Comité général publiera les travaux des sections et des assemblées générales, soit en totalité, soit en partie.

Le Congrès se compose de membres effectifs et de membres adhérents. Tous peuvent prendre part à ses délibérations.

Les membres effectifs paient une cotisation de VINGT FRANCS. Seuls ils reçoivent gratuitement les publications du Congrès. Ils ont droit à trois cartes de dames pour les séances du Congrès.

Les instituteurs et institutrices diplômés, ainsi que les professeurs de l'enseignement moyen, jouissent des droits des membres effectifs moyennant une cotisation de DIX FRANCS.

Les membres adhérents paient une cotisation de CINQ FRANCS. Ils ont droit à une carte de dame.

Le Comité exécutif a obtenu des cartes de parcours à prix réduit sur les lignes belges et étrangères pour les membres du Congrès.

Un bureau de renseignements pour les logements sera organisé par les soins du Comité.

Les adhésions doivent être adressées à M. Buls, Échevin de la ville de Bruxelles, secrétaire général du Congrès, 103, rue du Marché-aux-Herbes.

Il est à désirer que les adhésions soient envoyées avant le 1^{er} juin, afin que les membres puissent recevoir communication des rapports préliminaires.

Voici les noms des correspondants étrangers délégués par le Comité exécutif.

Allemagne : M. Jean Hamspohn, conseiller communal, Cologne.

Angleterre : M. Trueman Wood, secrétaire de la Society of Arts, Londres.

Autriche : M. F. J. Pisko, directeur de l'école réelle supérieure, de Sechshaus-lez-Vienne.

Danemark : M. le capitaine F. de Clauson-Kaas, gentilhomme de la Chambre, Copenhague.

Espagne : M. Em. Ruiz de Salazar, délégué au ministère de l'instruction publique, Madrid.

États-Unis : M. John Eaton, commissaire au bureau d'éducation, Washington.

France : M. A. du Mesnil, conseiller d'État, Paris.

Pays-Bas : M. A. Kerdyk, inspecteur des écoles, Delft.

Portugal : M. A. M. de Amorimi, directeur général au ministère de l'instruction publique, Lisbonne.

Russie : M. le général W. de Kokhowsky, président du Musée pédagogique, Saint-Petersbourg.

La circulaire suivante a été adressée par le Congrès Belge de l'Enseignement Moyen organisé par la Fédération du corps professoral des Athénées royaux et des Collèges communaux :

Monsieur et cher Collègue,

La Commission organisatrice, dans sa dernière réunion, a examiné les nombreuses questions qui lui ont été proposées pour être mises à l'ordre du jour.

La plupart d'entre elles présentent le plus grand intérêt; elles témoignent de l'activité intelligente qui règne dans le corps professoral de l'enseignement moyen aux deux degrés.

Comme la durée du Congrès est limitée à deux séances de trois heures, force nous a été de restreindre notre choix aux deux questions suivantes qui intéressent tous les membres du personnel enseignant :

1° *Des meilleurs moyens de faire régner la discipline dans les établissements d'instruction moyenne;*

2° *De l'éméritat et des pensions de retraite.*

Après la discussion de ces questions, le Bureau donnera connaissance des autres propositions et soumettra, si le temps le permet, un certain nombre d'entre elles aux délibérations du Congrès.

Le Bureau sera composé du Comité de la Fédération organisatrice, auquel l'assemblée adjoindra des membres de l'enseignement moyen du second degré.

Si vous n'avez pas encore adhéré, nous vous prions, Monsieur et cher Collègue, de vouloir apposer votre signature sur la liste qui vous sera présentée.

Nous croyons utile de vous faire remarquer qu'il n'est pas demandé de cotisation aux adhérents à notre Congrès.

Nous avons l'assurance d'obtenir pour eux la réduction de cinquante pour cent sur le parcours des chemins de fer.

Recevez, Monsieur et cher Collègue, l'expression de nos meilleurs sentiments de confraternité.

Le Vice-Président,

E. DISCAILLES,

Professeur à l'Université de Gand.

Le Président,

A. ALVIN,

Préfet des études honoraire.

Les Membres :

N. BERTRAND, préfet des études au Collège communal de Charleroi;

A. BRAUCH, professeur au Collège communal de Chimai;

A. CAMBIER, professeur à l'Athénée Royal de Bruxelles;

FRED. DESCAMPS, professeur à l'Athénée Royal de Mons;

SARTON, professeur à l'Athénée Royal de Bruxelles;

A. VANDER STOCK, professeur à l'Athénée Royal de Hasselt.

Le Secrétaire,

CH. HARLAUX,

Professeur à l'Athénée Royal de Liège.

PÉRIODIQUES.

En donnant les sommaires d'un certain nombre de recueils périodiques, nous n'indiquerons pas toujours tous les articles qui y sont contenus; nous signalerons surtout ceux qui nous paraîtront de nature à intéresser spécialement les professeurs et les hommes d'étude qui lisent notre *Revue*.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de MM. M. C. Graux, S. Guyard, G. Monod, G. Paris.

Sommaire du 15 mars 1880 : **Decharme**, Mythologie de la Grèce antique, par C. E. R. — **De Rossi**, Les plans de Rome antérieurs au ^{xvi}^e siècle, par Eug. Müntz. — Du 22 : **Haupt**, Les lois sumériennes sur la famille, par J. Halévy. — **Guiraud**, Le différend entre César et le sénat, par Ch. G. — Vie de Démosthène, par Plutarque, p. p. **Julien**, **Pessonneaux**, **Bernage**, **Delaitre**, par Ch. G. — Du 29 : Pompéi et la région engloutie par le Vésuve en l'an 76, mémoires et notices publiés par l'administration des fouilles, par GASTON BOISSIER. — La loi salique, p. p. **Holder** et **Hessels**, par JULIEN HAVET. — Du 5 avril : **Fita**, Recherches sur la déclinaison celtique dans quelques inscriptions latines de l'Espagne, par H. D'ARTOIS DE JUBAINVILLE. — **Vanderkindere**, Le siècle des Artervelde, par J. STECHER. — Du 19 : **Milani**, Le Mythe de Philoctète, par G. PERROT. — **Bastin**, Étude philologique de la langue française, seconde partie, syntaxe, par A. DARMSTETER. — Du 26 : **Hertzberg**, Histoire de la Grèce, par R. LALLIER. — **Bernays**, Lucien et les Cyniques, par LOUIS MOREL. — **Wallon**, Histoire de l'esclavage dans l'antiquité, par PAUL VIOLET.

Société belge de Géographie. Bulletin. Troisième année 1880. N° 1.

Sommaire : I. Major Hennequin. Les Courants océaniques. — II. A.-J. Wauters. « Niger et Bénoué », par A. Burdo. — III. Association internationale africaine. Voyage de M. Cambier, de Tabora à Karema. — Notes d'anthropologie. — IV. Chronique géographique. — Régions polaires. — Europe. — Asie. — Afrique. — Amérique. — Océanie. — Carte : Croquis des Courants océaniques. — Compte-rendu des actes de la Société. — Conférences. — Liste des membres de la Société. — Liste des sociétés en correspondance.

**Jahresbericht über die Fortschritte der classischen Alterthums-
wissenschaft**, herausg. von Conrad Bursian. 1879. Berlin, Calvary.

Zweite Abtheilung. Jahresbericht über die Litteratur zu Horatius. Von Prof. Dr. Hirschfelder in Berlin. (Schluss folgt). — Dritte Abtheilung. Jahresbericht für griechische Geschichte und Chronologie von October 1876 bis October 1878. Von Professor C. A. Volquardsen in Göttingen. (Schluss). — Jahresbericht über griechische Litteraturgeschichte für 1876–1878. Von Prof. Dr. E. Hiller in Halle — Jahresbericht über lateinische Lexikographie für 1878. — Von Prof. Dr. K. E. Georges in Gotha.

Sechster Jahrgang, 1878. *Zwölftes Heft*. Erste Abtheilung. Bericht über die griechischen Grammatiker. Von Prof. Dr. P. Egenolff in Mannheim. (Schluss). — Jahresbericht über Herodot für 1878. Von Director Dr. H. Stein in Olbenburg. (Schluss). — Bericht über die auf die griechischen Lyriker bezüglichen, in der Zeit von October 1876 bis Ende 1878 erschienenen Schriften. Von Prof. Dr. E. Blass in Kiel. — Jahresbericht über Plutarch's *Moralia* für 1878 und 1879. Von Gymnasial-Oberlehrer Dr. H. Heinze in Marienburg in West-Preussen. — Zweite Abtheilung. Bericht über die Literatur zu Ovid aus den Jahren 1878 und 1879. Von Prof. Dr. Alex. Riese in Frankf. a. M. — Jahresbericht über die Literatur zur *Anthologia Latina* aus den Jahren 1878 und 1879. Von Prof. Dr. Alex. Riese in Frankfurt a. M. — Jahresbericht über Plinius den Aelteren von Prof. Dr. L. Ulrichs in Würzburg. — Dritte Abtheilung. Jahresbericht über die griechischen Alterthümer für die Jahre 1874–1877. Von Prof. Dr. Justus Hermann Lipsius in Leipzig (Schluss). — Jahresbericht über römische Geschichte und Chronologie für 1876 (October–December) bis 1878. Von Prof. Dr. Hermann Schiller in Giessen (Schluss).

Zeitschrift für die österreichischen Gymnasien : Verantwortliche
Redacteuere : W. Hartel, K. Schenkl.

10 Februar. *Dissertations* : Ein Beitrag zur Lyrik des Horatius, von Fr. Süß in Wien (bon article, où l'auteur cherche à démontrer, en réfutant les opinions contraires, que les odes d'Horace étaient destinées, non pas à être chantées, mais à être lues et récitées). — Die ursprüngliche Reihenfolge der Komödien in den vollständigen Aristophanes-Exemplaren, von Hilberg. — *Comptes rendus* : Arnoldi Hug, commentatio de Xenophontis Anabasis codice Parisino. Xenophontis expeditio Cyri, rec. Arnoldus Hug. Teubner, 1878. Angez. von K. Schenkl. — Appiani historia Romana. Edidit Mendelssohn. Lips. Teubner, 1879. Angez. von Hilberg. — 12 März. *Dissertationes* : Zur griechischen Anthologie, von Arthur Ludwig in Königsberg. — Zu Orosius, s. 86–87. — Zu Seneca Tragicus, s. 87. — Zu Boethius philosoph. consolat., s. 87, von Dr. Nolte in London. — *Comptes rendus* : Heinr. Welzhofer, Thukydides und sein Geschichtswerk. Ein Beitrag zur Geschichte der Historiographie. München. — H. Jordan, Kritische Beiträge zur Geschichte der lateinischen Sprache. Berlin, Weidmann, 1879.

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

EN BELGIQUE.

Tome 23.

3^e Livraison.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

DE LA RÉORGANISATION DES FACULTÉS DE PHILOSOPHIE ET LETTRES EN BELGIQUE ¹.

(Suite).

§ 3. Des cours spéciaux et des cours pratiques.

La vraie mission des Universités est moins de vulgariser la science que de la faire progresser, moins de fabriquer des professeurs, des avocats ou des médecins que de former des savants. Par un regrettable renversement d'idées, nos Universités et particulièrement nos facultés de philosophie et lettres sont devenues et tendent à devenir de plus en plus de pures machines à diplômes. Le mal date de loin. On peut lire dans l'étude de M. Em. Flourens sur les Universités belges ² les plaintes réitérées que des personnes d'une autorité reconnue ont émises à ce sujet. La vie scientifique est à peu près nulle dans les facultés de philosophie et lettres. Les Universités belges, depuis cinquante années, n'ont produit ni une école philosophique, ni une école historique, ni une école philologique de quelque durée ³. Jamais nous n'avons vu un maître grouper autour de lui des disciples s'inspirant de

¹ V. la *Revue*, tome XXIII, 2^e livr., p. 85-107.

² P. 354, 435, sq., 446 sqq.

³ Il va sans dire que les professeurs sont ici hors de cause. Le corps enseignant de nos facultés de philosophie a toujours compté dans ses rangs des penseurs profonds et des savants de premier ordre. Mais ces esprits éminents, entravés par les vices de l'institution, n'ont pu en réalité faire école. Ce sont des généraux qu'on a réduits au rôle d'officiers instructeurs.

ses idées et de sa méthode, recevant de lui avec respect et enthousiasme la tradition de la science, et marchant sous sa direction à la conquête de quelque vérité nouvelle.

Il ne s'agit point pourtant de jeter le manche après la cognée, mais de rajuster la cognée et de tailler vigoureusement dans les abus.

L'esprit scientifique manque à nos étudiants, cela est incontestable. Mais, au lieu d'en gémir, il conviendrait de se demander au préalable si l'on a fait tout ce qu'il fallait faire pour l'éveiller en eux. Or, il se trouve que par maladresse, par incurie ou par ignorance, on nous a imposé le système qui est le plus propre à étouffer l'esprit scientifique. Ne calomnions pas la jeunesse; prenons-nous en aux véritables auteurs du mal, à ceux qui ont poussé notre enseignement supérieur dans une fausse voie. Secouons le joug de la routine, et il ne sera pas difficile de ranimer l'amour de la science dans cette jeunesse dont les instincts sont toujours ardents et généreux.

Le moyen d'arriver à ce résultat si désirable, c'est l'institution de *cours spéciaux* et de *cours pratiques*.

Cours spéciaux. — Nous voudrions que pour certaines matières du doctorat en philosophie et lettres, par exemple pour l'histoire, l'histoire littéraire, l'histoire de la philosophie, le professeur ne se contentât pas de faire un cours général et de le répéter, avec quelques modifications, durant toute sa carrière, mais que, après un exposé général, il traitât chaque année une partie nouvelle avec tous les détails et tous les développements qu'elle comporte, avec l'indication des sources et la discussion des différentes opinions auxquelles elle a pu donner lieu.

C'est là ce que nous entendons par *cours spéciaux*.

Ces cours auraient pour but de montrer aux élèves comment on étudie et comment on résout les questions scientifiques; le professeur introduirait pour ainsi dire ses auditeurs dans son cabinet de travail et les ferait assister à l'élaboration de la science.

Cours pratiques. — Ce n'est pas assez d'indiquer en théorie aux étudiants de quelle manière ils doivent travailler. Il faut encore les faire travailler eux-mêmes, leur mettre entre les mains les outils de la science et leur apprendre à s'en servir. Ce sera l'objet des *cours pratiques*. Qu'on ne se méprenne point sur le sens du mot *pratique*. Il n'est pas question ici d'inculquer

aux candidats une certaine routine, une certaine habileté technique. Le cours pratique, c'est le cours qui *fait agir* l'élève sous la direction du professeur, le cours qui l'initie à la recherche scientifique.

Les cours pratiques ne sont autre chose que ce qu'on appelle en Allemagne les *séminaires*. Ce sont les séminaires qui font la force et la prospérité des universités allemandes, c'est des séminaires que sont sorties ces légions de savants qui défrichent en tous sens le champ de la pensée. Les séminaires sont par essence un élément de vie et de progrès. La France l'a bien compris. Elle a eu le bonheur de posséder en M. Duruy un ministre de l'instruction publique pénétré du sentiment de ses devoirs, plein de respect et d'amour pour la science. M. Duruy a fondé en 1868 l'*École pratique des Hautes études*, qui est l'une des gloires de la France nouvelle : le résultat a dépassé toutes les espérances. La philologie classique, par exemple, qui était tombée si bas en France, y reprend une vie nouvelle. On peut suivre d'année en année les merveilleux progrès que fait chez nos voisins l'esprit scientifique; une foule de belles intelligences ont enfin trouvé leur voie. La création seule de l'*École pratique des Hautes études* suffit pour assurer à M. Duruy l'éternelle reconnaissance de la France. Espérons que le ministre de notre pays pacifique, constitutionnel et libre, ne fera pas moins pour la cause de l'instruction supérieure.

En Belgique même, des cours pratiques ont été créés dans les Facultés des sciences et de médecine, avec un plein succès. « Actuellement », disent MM. Masius, Vanlair et Van Beneden, dans un rapport en date du 26 mai 1873 ¹, « les cours sont » donnés dans les deux universités au milieu d'un grand concours d'auditeurs; l'exiguïté des locaux a mis deux professeurs » dans l'étrange situation de devoir modérer l'empressement de » leurs élèves, et d'éprouver le singulier regret de les voir se » présenter en trop grand nombre à leurs leçons. »

Pour la Faculté de philosophie et lettres, une tentative a été faite à Liège : l'Université a inscrit dans son programme des exercices historiques, philologiques et littéraires. De même à Bruxelles. Mentionnons encore la Société philologique (la *Philologa*) de Louvain, dirigée par le savant M. Willems. Ce sont là

¹ Em. Flourens, ouvrage cité, p. 355.

de louables essais, qui démontrent que tous les bons esprits sont d'accord sur la nécessité d'introduire des cours pratiques ¹. Mais il est clair que ces essais sont incomplets et insuffisants. Il faut qu'au lieu d'être réduits à un rôle accessoire, d'être mis en quelque sorte hors cadre, de dépendre de la bonne volonté des élèves, les cours pratiques deviennent un élément essentiel, nous dirons même l'élément principal du régime universitaire.

Dans ces cours, le professeur éveillera chez les élèves la curiosité scientifique. Il exercera leur jugement et leur mémoire par des interrogations multipliées. Il indiquera les points à traiter, les recherches à faire à domicile et surtout il dirigera la discussion des travaux écrits. Cette discussion est la partie la plus féconde des cours pratiques. L'élève *proposant* devra prévoir les objections et se munir d'arguments. Ses condisciples, de leur côté, joueront le rôle d'*opposants* : ils chercheront les côtés faibles de la thèse défendue, ils émettront leur doutes et exposeront leurs idées personnelles. Le professeur empêchera qu'on ne s'écarte de la question; il résumera chaque fois les débats, appréciera la valeur des divers arguments présentés et formulera la conclusion qui lui paraîtra la plus probable.

On conçoit aisément combien les élèves bien doués prendront goût à ces exercices. Ils cesseront d'être de simples machines à réciter, répétant presque inconsciemment des opinions étrangères, des solutions toutes faites et imposées d'autorité. Ils

¹ « Les élèves de nos universités, dit le recteur de l'université de Liège, dans un rapport adressé en 1873 au ministre de l'intérieur, sont en général laborieux et appliqués; ils travaillent même peut-être plus qu'on ne le fait ailleurs; ils possèdent aussi peut-être plus de connaissances acquises que les étudiants des universités étrangères. Mais, en revanche, ils ont peu de spontanéité, peu de curiosité scientifique, si je puis m'exprimer ainsi. Ils se contentent volontiers d'un travail de mémoire, qui consiste à s'approprier le mieux possible les idées exposées par le professeur, sans désirer aller au-delà, sans se livrer jamais à un travail tant soit peu personnel, pour les contrôler ou les compléter. » — Le recteur ajoutait : « Il me semble qu'un moyen de stimuler l'activité des élèves serait la création de *cours pratiques*, où ils pourraient se livrer à des travaux individuels, sur des matières de l'enseignement qui leur est donné, et qui exigeraient de leur part quelques recherches, de la réflexion, en un mot, quelques efforts intellectuels. — C'est ce que propose la Faculté de philosophie, etc. » V. Em. Flourens, *ouvrage cité*, p. 354.

pourront développer largement, librement, leurs facultés et leur originalité propre. Ils devront faire des recherches personnelles, se former des convictions et les soutenir. Ils se sentiront dès lors vraiment hommes¹. L'émulation entretiendra leur ardeur. Dans les premiers temps, le professeur aura soin de leur ménager de petites découvertes, de petits succès, mais sans jamais montrer trop de complaisance, sans négliger jamais de soumettre leurs essais à une critique minutieuse et sévère. Il mettra tout en œuvre pour stimuler les commençants et leur faire comprendre qu'ils servent ou qu'ils pourront un jour servir la science.

Nous croyons qu'il faudrait admettre les candidats aux cours pratiques dès la première année du doctorat. Nous ne conseillerions pas d'introduire de prime abord les épreuves préliminaires imposées en Allemagne aux candidats qui désirent faire partie d'un séminaire. Il s'agit pour nous d'attirer aux cours pratiques les jeunes gens — dont la capacité serait d'ailleurs attestée par le certificat de candidat en philosophie et lettres — et non de les repousser. Ne laissons se perdre aucune des forces, si limitées qu'elles soient, qui demanderont à être utilisées. Le professeur verra à en tirer le meilleur parti possible : il aura le tact d'assigner à chaque intelligence la sphère plus ou moins modeste où elle pourra être utilement employée. Plus tard, quand l'institution aura pris racine, il sera permis de se montrer plus difficile.

Quant aux professeurs chargés de diriger les cours pratiques, leur tâche sera sans doute assez lourde : elle exigera une activité incessante, des efforts continus, un grand dévouement. Mais quelle douce récompense ne leur procurera-t-elle pas ! Est-il une jouissance plus vive et plus noble que d'allumer chez la jeunesse le pur amour de la science, que d'aider à l'épanouissement des facultés les plus relevées de l'homme, que de voir se former sous ses yeux et par ses conseils une génération qui sera l'honneur du pays ? Ou nous nous trompons fort, ou le sentiment du devoir qui anime nos professeurs leur fera envier la mission de donner

¹ Cf. H. von Sybel, *Les universités de l'Allemagne, de l'Angleterre et de la France* (trad. Gouder de Beauregard), *Revue*, Tome XIX, p. 1-17. G. Kurth, *De l'enseignement de l'histoire en Allemagne*, *Revue*, ib. p. 88-100. F. Collard, *Trois universités allemandes*, *Revue catholique* de 1879-1880.

les cours pratiques. Les liens étroits que créera entre les professeurs et les élèves un échange continu d'idées seront pour les uns et pour les autres un véritable bienfait. Le professeur sortira de la solitude où il se tient aujourd'hui confiné. Les élèves ne seront plus pour le professeur une série d'êtres abstraits ou bien — qu'on nous passe cette comparaison — une collection de récipients qu'il est chargé de remplir d'une certaine quantité de pensées et de faits, et qu'il se borne à ouvrir le jour de l'examen pour voir s'ils n'ont rien laissé échapper de leur contenu. Maîtres et disciples seront désormais les uns pour les autres des personnes vivantes et agissantes, s'inspirant un intérêt réciproque. Qui peut calculer l'influence qu'exerce sur la jeunesse universitaire, bien plus, sur toute la vie scientifique d'une nation, un bon directeur de cours pratiques? Rappelons un exemple éclatant de cette puissance remarquable : celui de l'illustre philologue Ritschl. Quelle vénération, quel enthousiasme n'inspirait-il pas à ses élèves! Que de travaux de premier ordre sont sortis de son école! Que de professeurs, que de savants distingués il a formés! Sans doute, les hommes comme Ritschl seront toujours rares; mais encore faut-il leur donner la possibilité de se produire. Qu'il disparaisse enfin, ce divorce qu'une organisation défectueuse a établi, dans nos Facultés des lettres, entre l'enseignement des professeurs et leurs études personnelles! Que la jeunesse studieuse puise à pleines mains dans ces trésors de science que les maîtres ont amassés dans le silence du cabinet! Et que les maîtres eux-mêmes se donnent tout entiers à cette jeunesse dont la sève, quoi qu'on dise, n'est point tarie, et qui ne demande qu'à aller en avant!

La première condition du succès des cours pratiques, c'est la liberté pleine et entière du professeur. C'est à lui de déterminer les exercices et de les diriger comme il l'entend; ne l'entravez point dans sa marche par un programme trop précis, dont les progrès de la science et les besoins croissants de l'enseignement démontreraient bientôt l'insuffisance. Il ne mésusera pas de sa liberté; moins il sera réglementé, mieux il sentira la responsabilité qui lui incombe : car il a charge d'âmes.

Nous appelons de tous nos vœux le jour où seront créés dans nos universités des cours spéciaux et des cours pratiques *obligatoires* sur les matières principales de la philosophie, de la

philologie et de l'histoire. Ce jour-là, nous osons l'affirmer, sera pour la Belgique le commencement d'une ère de rénovation dans le domaine des plus nobles études dont puisse se glorifier l'esprit humain.

§ 4. Organisation des cours de philologie ancienne (classique).

La philologie classique, dans le sens large où l'a prise l'école de Boeckh, c'est la science de l'antiquité classique (*Alterthums-wissenschaft*).

Celui-là seul a le droit de s'intituler philologue, qui comprend et qui sent la vie antique dans toute la variété de ses manifestations : politique, arts, sciences, littérature, organisation sociale, etc ¹.

L'histoire politique de l'antiquité, les antiquités romaines, les antiquités grecques, l'histoire des littératures grecque et latine, l'histoire de la philosophie ancienne et l'archéologie donneront à nos jeunes philologues une connaissance suffisante de ce que les Allemands appellent la partie *réelle* de la philologie classique ².

Occupons-nous de la partie *formelle* (*philologie* dans le sens étroit du mot), c'est à dire de l'étude des langues et des monuments écrits de l'antiquité classique.

Nous avons peu de modifications à apporter sous ce rapport au programme de la candidature.

Trois heures de latin et trois heures de grec par semaine pendant toute l'année sont tout ce qu'on peut accorder si l'on ne veut pas surcharger ce programme.

Comme l'étude grammaticale du grec dans l'enseignement moyen laisse beaucoup à désirer, et qu'il est impossible d'arriver à comprendre les auteurs sans cette étude préalable, il serait

¹ Ceci surprendra peut-être certaines personnes qui, faute de notions précises et exactes, se sont forgé à l'égard de la philologie les plus étranges préventions.

² Pour les antiquités grecques, l'histoire de la littérature ancienne et l'histoire de la philosophie (ancienne) nous nous en référons au programme actuel. Quant aux cours spéciaux sur les deux dernières branches, voir le § précédent. Nous parlerons du cours d'archéologie dans le § relatif à l'organisation des cours d'histoire.

bon de consacrer une des heures de grec par semaine à des exercices de grammaire. Il est certainement fâcheux d'imposer aux professeurs d'université une besogne qui conviendrait mieux à un professeur de quatrième : mais il faut subir avec résignation les conséquences inéluctables des prétendues réformes qui ont déformé notre enseignement moyen. Puisqu'on ne fait pas de thèmes grecs à l'athénée, il ne reste d'autre ressource que d'en faire à l'université ¹.

En doctorat, il suffira, pour le grec et le latin, d'ajouter au programme actuel quatre heures de cours pratiques par semaine. On trouvera peut-être que c'est bien peu. Mais nous ferons remarquer au lecteur que l'organisation nouvelle demandera beaucoup au travail personnel de l'élève. Celui-ci aura à préparer ses leçons, à rédiger de petits travaux, à faire des lectures étendues et solides. Ne l'écrasons pas en multipliant outre mesure les heures de cours : il emploiera bien son temps, car le professeur le guidera, le conseillera et exercera sur lui un incessant contrôle. Ne point apporter aux étudiants la science toute faite, mais la leur faire acquérir, tel est l'esprit du système que nous préconisons.

Les cours de grec et de latin comprendront : l'étude des auteurs au point de vue critique et au point de vue exégétique, la grammaire grecque et latine approfondie, les éléments de la prosodie et de la métrique ².

La répartition de ces matières entre les heures de cours sera laissée au professeur : nul n'est meilleur juge que lui de ces questions de détail. Il sera libre de faire un cours *ex professo* sur la grammaire ou de traiter des théories grammaticales en expliquant les auteurs; d'enseigner systématiquement la mé-

¹ Cf. M. Bréal, *art. cité* : « A cause de la faiblesse des études secondaires, on est obligé de reprendre avec les élèves (de l'Ecole normale) une partie des travaux du collège... »

² La prosodie et la métrique grecques ne sont point enseignées à l'athénée; la prosodie et la métrique latines le sont d'une façon absurde. Cf. les observations que nous avons présentées dans la séance du 21 avril 1876 de la Société pour le progrès des études philologiques et historiques, *Revue*, tome XIX, p. 154. Une réforme sérieuse à cet égard est grandement souhaitable, et cette réforme doit venir de haut, c'est-à-dire des universités.

trique ou d'en exposer les lois lorsqu'il s'occupera d'Homère, de Pindare, de Sophocle, d'Horace et de Virgile.

La grammaire grecque et latine sera naturellement envisagée de préférence au point de vue historique. Par là, la lexicographie, si sèche en apparence, deviendra vivante; la syntaxe, cette logique instinctive des peuples, sera présentée comme le miroir de leur vie intellectuelle. Les professeurs de l'enseignement moyen formés à cette école n'auront garde de faire apprendre la grammaire par cœur aux enfants. Leur esprit, aiguë par la philosophie et éclairé par la grammaire comparée, cherchera et donnera le pourquoi des choses.

Dans les exercices philologiques sur les auteurs grecs et latins une large part sera faite à la critique verbale. La critique est l'âme de la philologie. Elle exige tout à la fois du jugement, de la mémoire et du goût; elle nous fait pénétrer intimement dans la pensée des écrivains anciens, elle nous force à nous rendre compte de leurs habitudes de style et de tous les détails de leur physionomie littéraire. L'homme qui sait comment et dans quel état les chefs-d'œuvre de l'antiquité sont parvenus jusqu'à nous, ne les lira point dans la première édition venue; il ne courra pas le risque de passer des heures à chercher le sens d'un passage manifestement corrompu ou de prendre pour une beauté de style le *lapsus* d'un copiste. Il aura pour ces chefs-d'œuvre une admiration non point béate et inerte, mais active et ingénieuse : il cherchera à les restituer autant que possible dans leur lustre primitif, à enlever les taches et les altérations de toute nature qu'y ont faites l'injure du temps et la sottise des hommes.

Des notions de paléographie trouveront naturellement leur place dans le cycle triennal des études du doctorat en philologie ancienne.

L'examen ne portera pas uniquement sur les auteurs expliqués au cours : il embrassera un certain nombre d'ouvrages de littérature ancienne que le récipiendaire devra avoir lus et étudiés. On pourrait prendre pour modèle le programme de l'École normale des humanités.

Le cours de grammaire générale et de grammaire comparée sera suivi en commun par les élèves en philologie ancienne, en philologie moderne et en philologie orientale.

§ 5. Organisation des cours de philologie française.

De toutes les parties de l'instruction moyenne, l'enseignement du français est peut-être la plus arriérée. On en est encore aux subtilités de la grammaire traditionnelle et aux déclamations de la rhétorique creuse. La cause en est facile à saisir : c'est surtout dans l'étude du français que nous avons subi l'influence de la France; or, dans ce pays, les méthodes d'enseignement sont restées longtemps stationnaires. Inutile d'insister sur ce point : Nous renvoyons au livre de M. Bréal, *Quelques mots sur l'instruction publique de la France*.

La grammaire française, suivant la définition vulgaire, est l'art de parler et d'écrire correctement en français. La grammaire est un art — oui, sans doute; mais n'est-elle qu'un art? n'est-elle pas aussi une science? Ce dernier point de vue a complètement échappé aux grammairiens français de l'ancienne école. Qu'en est-il résulté? La grammaire française est devenue un amas inorganique de règles et d'exceptions, un recueil de recettes contre le barbarisme et le solécisme, et, comme l'a dit spirituellement M. Bréal, une espèce de code pénal. Au lieu d'expliquer, elle s'est habituée à commander. Comme la langue avait été « fixée » par le grand siècle, on s'est peu soucié d'aller chercher dans les phases de son développement antérieur la raison des phénomènes linguistiques. L'hôtel de Rambouillet et l'Académie française avaient prononcé : que fallait-il de plus? A quoi bon remonter à cet âge de ténèbres et de barbarie où l'on parlait le « gaulois »? Ainsi, la grammaire, envisageant uniquement le bon usage, c'est-à-dire l'usage présent, l'usage moderne, a brisé avec la tradition historique. Nécessairement elle est devenue artificielle et dogmatique. Les grammairiens idéologistes du XVIII^e siècle — ce siècle auquel faisait surtout défaut le sens historique — les grammairiens idéologistes ont sans doute rendu service à la langue française par leurs analyses fines et ingénieuses; mais ils ont eu le tort de chercher souvent dans les lois abstraites de la logique l'explication de faits dont on ne peut se rendre compte que par l'histoire du langage. Malgré quelques tentatives honorables, les progrès que la linguistique a faits dans notre siècle n'ont pu encore influencer sensiblement sur l'enseignement de la grammaire française. Aussi, est-il peu d'études plus arides et plus rebu-

tantes que celle de notre propre langue. Quels prodigieux efforts de mémoire doit faire l'enfant pour retenir ces particularités, ces observations, ces remarques que rien n'explique et qui n'expliquent rien, ces lois qui paraissent arbitraires et ces exceptions qui semblent capricieuses!

Indiquer la cause du mal, c'est du même coup indiquer le remède. Toute science qui n'est pas vivifiée par l'histoire dégénère en scolastique : on érige les idées traditionnelles en principes absolus, qu'on commente à l'infini. Faisons donc une large part à l'élément historique. Instituons dans nos universités des cours de philologie française : que les futurs professeurs de l'instruction moyenne soient tenus de suivre ces cours, et nous verrons bientôt un nouvel esprit s'introduire dans l'enseignement du français.

Les éléments de la grammaire générale et de la grammaire comparée seront naturellement inscrits au programme.

L'étude approfondie de la langue et de la littérature latines est indispensable aux romanistes : c'est là une vérité tellement évidente qu'elle n'a pas besoin d'être démontrée.

Venons au cours de philologie française proprement dit.

Aucune des deux universités de l'État ne possède de chaire de philologie romane : nous en rougissons pour le pays. On ne saurait réparer trop tôt cet oubli.

Notre cours de philologie française comprendra :

1^o L'étude comparée des langues romanes. Il n'est pas question de faire de nos docteurs des polyglottes parlant l'italien, l'espagnol, le portugais, etc., mais de les initier au mécanisme et à l'histoire des langues romanes.

2^o L'étude de l'ancien français. — Cette partie du cours comprendra des exercices philologiques sur les principaux monuments de la langue d'oc et de la langue d'oïl.

3^o La grammaire (dans le sens large) tant historique que théorique et pratique de la langue française.

Le côté purement philologique ne nous fera pas négliger le côté littéraire, qui sera représenté :

1^o Par l'histoire comparée des littératures romanes.

2^o Par des analyses littéraires d'auteurs français. Le programme des auteurs, aujourd'hui adopté pour l'École normale, ne peut nous servir qu'à la condition d'être considérablement élargi. Il semble que la littérature française, pour les futurs

professeurs de l'enseignement moyen, commence à Malherbe et finisse en 1830. Certes, nous admirons et nous respectons les grands écrivains de l'époque classique; nous sommes persuadé qu'ils sont les meilleurs, les plus purs modèles de style et de pensée. Mais qui n'aimerait les naïfs et charmants conteurs du moyen-âge, les féconds et vigoureux esprits de ce XVI^e siècle débordant de sève et d'originalité? Qui a le droit d'ignorer le mouvement littéraire contemporain? Tout exclusivisme provient de l'étroitesse d'esprit; et le défaut capital de l'esprit classique — défaut qui contre-balance tant de belles et solides qualités, — c'est de tendre à se rétrécir et à s'appauvrir sans cesse lui-même. Nous voulons que nos étudiants en philologie française lisent, la plume à la main, ce que la France a produit de mieux depuis la chanson de Roland jusqu'à nos jours. Une heure par semaine suffira au professeur pour contrôler les lectures de ses élèves et corriger leurs travaux.

3^o Par des exercices de rédaction. Ce cours se rattache étroitement au précédent et pourrait même être fondu avec lui; les exercices de rédaction ne seront pas la répétition des compositions françaises de rhétorique, mais consisteront en essais de critique littéraire, en études biographiques, etc.

N'oublions pas qu'en candidature l'élève a étudié l'histoire de la littérature française, l'histoire politique du moyen-âge et des temps modernes et l'histoire politique interne de la Belgique; on voit que, lorsqu'il recevra son diplôme de docteur en philologie française, il aura embrassé un ensemble bien ordonné de connaissances relatives à la civilisation moderne.

Le projet que nous présentons est en grande partie calqué sur le programme néerlandais (loi de 1876), dont M. Vernes fait à juste titre un si bel éloge ¹.

(¹) *La Réforme de l'enseignement supérieur en Hollande*, p. 486-487 :
 « Littérature hollandaise. L'examen de *candidat* comprend : a) la langue hollandaise (histoire, grammaire, style); b) le vieux hollandais (*middel-nederlandsch*); c) la langue gothique; d) l'histoire nationale des Pays-Bas; e) l'histoire universelle du moyen-âge et des temps modernes, et la géographie politique y relative. — L'examen du doctorat comprend : a) les éléments du sanscrit; b) les éléments de l'étude comparative des langues indo-germaniques en général et des langues germaniques en particulier; c) l'anglo-saxon ou l'allemand du moyen-âge (*middel-hoog-*

§ 6. Organisation des cours de philologie germanique ¹.

Placés comme nous le sommes au point où se rencontrent deux races et deux civilisations, et participant à peu près également à toutes deux, il ne nous est pas permis de négliger les avantages ni de méconnaître les devoirs qui résultent pour nous de cette situation. Nous ne devons pas accorder aux langues et aux littératures germaniques moins d'importance qu'à la langue et à la littérature françaises. Le public belge paraît généralement convaincu de cette vérité; mais il s'en faut que de l'idée on ait passé à la pratique.

L'État a eu certes raison de créer à l'École normale de Liège une section d'humanités modernes. Ce n'est pourtant pas assez pour assurer à la philologie germanique le rang qui lui appartient; il faut encore lui faire une place honorable dans l'enseignement véritablement scientifique, c'est à dire dans l'enseignement universitaire. Or, jusqu'ici elle y est très incomplètement représentée par un unique cours : celui d'histoire de la littérature flamande. Nous ne comptons pas le cours à vol d'oiseau qui s'intitule modestement *Histoire comparée des littératures européennes modernes*.

» duitsch), au choix du candidat; d) la littérature hollandaise (histoire, critique, esthétique). — Ce dernier programme, entièrement national, me semble tout simplement admirable. Par là, l'enseignement supérieur hollandais élève l'étude de sa langue et de son pays à la hauteur de l'enseignement classique, tandis que d'autres les sacrifient à celui-ci. Qu'on substitue dans les lignes qui précèdent le mot français au mot hollandais, aux études de philologie germanique les études de philologie romane, et l'on a devant soi toute une discipline, fortement constituée, par laquelle le culte instinctif de la patrie devient une prise de possession rationnelle et méthodique des éléments qui ont composé le sol où la naissance nous a placés. »

¹ Un éminent professeur de l'Université de Bruxelles, qui a bien voulu nous honorer de ses encouragements et de ses conseils, nous a fait observer qu'il conviendrait peut-être de réunir la philologie française et la philologie germanique en un même doctorat, le doctorat en philologie moderne, comme cela se pratique en Allemagne. Nous adhérons volontiers à cet avis; mais alors il faudrait permettre aux récipiendaires de demander à être interrogés de préférence, à l'examen, soit sur la philologie romane, soit sur la philologie germanique.

En ceci comme dans tout le reste, l'organisation défectueuse de l'instruction supérieure a réagi de la manière la plus fatale sur l'instruction secondaire et par contre-coup sur l'instruction primaire.

Il n'y a pas longtemps que l'enseignement des langues modernes dans un grand nombre d'athénées et de collèges était absolument dérisoire. Certains professeurs manquaient tout à la fois de science et d'autorité. Nous voulons croire que la situation s'est améliorée depuis, et nous ne doutons pas que la création d'une section normale pour les langues modernes ne produise d'heureux résultats. Mais les études normales, avec leurs tendances toutes professionnelles et leur programme étroit, ne parviendront pas à donner à la philologie germanique la dignité d'une véritable science; seul, le haut enseignement scientifique, l'enseignement universitaire, peut le faire. Et c'est précisément le caractère scientifique qui a fait défaut jusqu'à présent à l'enseignement des langues modernes. Nous sommes inondés de grammaires et de manuels qui paraissent composés à l'usage des touristes et des commis-voyageurs. Ce sont des collections de formules, de règles purement mécaniques, superficielles, irrationnelles, sans valeur pédagogique. Ceci n'a pas besoin d'être développé¹. Ceux qui rêvent de substituer dans un avenir assez rapproché les humanités modernes aux humanités classiques, sont bien loin de compte. S'ils ne veulent pas désorganiser entièrement l'instruction moyenne, sacrifier sans retour les intérêts des jeunes générations, détruire chez nous les derniers restes de culture littéraire, ils devront attendre que la philologie moderne ait atteint dans notre pays le niveau scientifique de la philologie ancienne. Que des chaires de langues modernes soient créées dans nos Universités, que les langues romanes et germaniques y soient étudiées d'une manière aussi approfondie et dans le même esprit que les langues grecque et latine : alors on pourra compter sur un personnel enseignant à la hauteur de sa mission et disposer de bons ouvrages classiques; alors, mais alors seulement, on pourra sérieusement soulever la question des humanités modernes. Si l'on tient absolument à tenter un jour l'ex-

¹ Consulter, entre autres, le judicieux article de M. Hegener, *Revue*, tome XXI, p. 337-348.

périence, que du moins cette expérience se fasse dans les meilleures conditions possibles.

Passons à l'organisation des cours de philologie germanique.

Il est nécessaire de fonder en candidature des cours de flamand, d'allemand et d'anglais. Dans l'examen de candidat, on attachera naturellement une importance particulière à ces cours; on n'admettra en doctorat que les élèves qui auront justifié de connaissances assez complètes dans l'une au moins de ces trois langues pour en aborder avec fruit l'étude philologique.

Nous avons déjà indiqué sommairement les matières du doctorat en philologie germanique. L'organisation de ce doctorat sera modelée sur celle du doctorat en philologie française. On expliquera les monuments principaux de l'ancien et du moyen haut-allemand, du *middel-nederlandsch* et de l'anglo-saxon.

Les cours se donneront, du moins pour les élèves les plus avancés, dans la langue même qu'ils ont pour objet.

Pour les langues germaniques comme pour les langues grecque, latine et française, nous attribuerons un grand rôle aux cours pratiques (exercices philologiques et littéraires, compositions allemandes, flamandes et anglaises)¹.

La dissertation pour l'épreuve du doctorat sera écrite en allemand, en flamand ou en anglais.

L'examen oral se fera en partie dans l'une de ces trois langues.

Les aspirants au doctorat en philologie germanique seront astreints à suivre tous les cours que nous venons d'énumérer. Mais ils seront autorisés à demander d'être interrogés d'une manière approfondie, à l'examen, sur l'allemand, le flamand ou l'anglais à leur choix, et mention sera faite dans le diplôme de la langue sur laquelle a spécialement porté l'examen.

P. THOMAS.

(*A continuer*).

¹ Cf. Th. Lindenlaub, *l'Université de Heidelberg*, p. 262-263. Société, etc., année 1878.

WAZON.

Au mouvement de renaissance qu'avait provoqué le génie civilisateur de Charlemagne, succède une époque de trouble, de confusion et d'épaisses ténèbres.

Au dixième siècle, on croirait que le flambeau de la science, que le grand homme avait rallumé de son souffle puissant, va s'éteindre de nouveau.

Partout les écoles se ferment, la nuit se fait et l'ignorance étend son voile funèbre sur une société qui attend dans les angoisses de l'épouvante la redoutable échéance de l'an mille.

Cependant, au milieu de ce chaos, de cette désespérance universelle, il se rencontre des hommes qui, fidèles continuateurs de la tradition caroline, ont conservé le culte de la science et l'amour des études.

Wazon, qui vécut dans ces temps malheureux, fut un de ces hommes, et cependant, si l'on en excepte les écrivains en langue latine, tels que Fisen et Chapeauville, Wazon n'a trouvé d'historien ni dans son pays, ni à l'étranger.

Cet oubli nous paraît injuste, car, par son zèle incessant pour les études, à une époque où elles étaient partout en discrédit et en décadence, Wazon s'est créé des titres indiscutables à la reconnaissance de la postérité, et le lecteur pourra voir, par cette courte notice, qu'ils ne furent pas les seuls.

Né vers l'an 968¹, d'une famille pauvre et obscure, Wazon fut employé, pendant son enfance, à porter les bagages² des élèves que Notger emmenait souvent avec lui dans ses voyages.

¹ JEAN D'OUTRE-MEUSE dit qu'il avait 73 ans quand il parvint à l'épiscopat. Il est vrai qu'il ajoute que ce fut en 1051; mais les chroniques latines portent 1041. Nous croyons que cette date est plus exacte, car WAZON était évêque quand Henri III (qui succède à Conrad en 1039) alla à Rome ceindre la couronne impériale.

Il est inadmissible qu'il ait remis ce voyage à 1051.

² *Inter sarcinas victitârat*, CHAPEAUVILLE, vol. I, chap. 82.

Le grand prélat remarqua l'enfant du peuple, il fut frappé de ses heureuses dispositions et Wazon devint le condisciple de ceux dont il avait été jusque-là le serviteur.

Les admirateurs de Wazon n'ont pu admettre qu'il fut d'une naissance si humble; tous se sont efforcés de lui attribuer une origine illustre; cette préoccupation n'a d'ailleurs rien qui doive nous surprendre de la part d'hommes qui vivaient à une époque où le mérite éclatant et les grandes vertus semblaient devoir être l'apanage exclusif de la noblesse du sang.

L'auteur de la geste liégeoise affirme qu'il était de lignée royale :

- « Une noble provende eut le prodons créable, »
- « Autre ne pot a voir, car la chouse est notable, »
- « Car de lingnie roial astait des quandahle¹. »

A en croire Jean d'Outre-Meuse, Wazon aurait été le neveu de Baudouin, comte de Flandre, et du sang d'Ogier le Danois, ce personnage fameux qui joue un rôle si important dans l'histoire encore à demi-léendaire des premiers siècles du pays de Liège.

Mais le nom même que porte Wazon, — nom à la fois plébéen et liégeois² — refute les assertions du poète et du chroniqueur.

Le jeune Wazon justifia les espérances qu'il avait fait concevoir, Notger le nomma son chapelain et, quelques années plus tard, il lui confia les importantes fonctions d'écolâtre de Saint-Lambert³.

La réputation de Wazon grandit rapidement; bientôt on vit accourir à Liège de nombreux élèves désireux d'entendre le savant et éloquent écolâtre.

Chapeauville, parlant de l'affluence des disciples qui venaient de tous les pays recueillir les leçons du maître liégeois, s'exprime ainsi : « Discedebant alii litteris, moribus et religione instructi, alii instruendi adfluebant⁴. »

¹ *Geste de Liège*, chron., JEAN D'OUTRE-MEUSE, vol. II, p. 423.

² Wazon en patois liégeois signifie *gazon*, au figuré il est souvent employé comme terme de mépris.

³ L'écolâtre était le directeur des écoles, on voit qu'à l'époque de WAZON il enseignait lui-même, au temps de CHAPEAUVILLE il se contentait de nommer le directeur.

⁴ CHAPEAUVILLE, vol. I, chap. 84.

Et plus loin il ajoute : « *Agmina studiosorum.* »

Modeste et tout entier à l'apostolat de la science, Wazon se montrait d'un abord difficile à l'égard de ceux qu'une vaine curiosité amenait vers lui, mais il recevait avec une touchante hospitalité les jeunes gens que l'amour des études avait seul arrachés à leurs foyers et souvent à leur patrie.

A ceux-là, Wazon ouvrait avec bonheur les trésors de la science, et quand ils étaient dépourvus des biens de la fortune — l'étudiant du moyen-âge est presque toujours pauvre — il s'efforçait de les mettre à l'abri des besoins matériels.

Rare et touchante sollicitude au milieu du X^{me} siècle !

L'évêque Baldric, successeur de Notger, éleva le célèbre écolâtre à la dignité de doyen du chapitre, mais alors, comme plus tard, quand accablé sous le poids des ans et des travaux, il fut promu à l'épiscopat, Wazon fut toujours avant tout un homme d'école.

Il semblerait que cette existence, vouée tout entière à la science, eût dû s'écouler paisiblement à l'abri des orages du siècle; il n'en fut pas ainsi pourtant : Wazon connut l'adversité et les douleurs de l'exil; une querelle qui s'éleva entre lui et le prévôt vint brusquement l'arracher à ses élèves et à sa patrie.

C'était sous le règne de Reginard, le quatrième évêque que Wazon avait vu succéder à Notger. L'homme qui occupait alors les hautes fonctions de prévôt — les chroniqueurs ne le désignent que sous le nom de Jean — paraît avoir joui d'une grande popularité, due aux libéralités qu'il faisait aux vilains et surtout à leurs filles.

Riche et ambitieux, le prévôt prétendait s'immiscer dans les affaires intérieures des couvents et imposer à ceux-ci ses créations. Le doyen du chapitre profita d'une absence que fit le prévôt pour lui écrire une longue lettre⁴ dans laquelle il lui reprochait amèrement les scandales de sa vie et ses continuelles usurpations de pouvoir.

Le prévôt répondit à Wazon par un acte de violence bien digne de l'époque; une nuit, ses métayers, aidés par les vigne-

⁴ JEAN D'OUTRE-MEUSE nous a conservé cette lettre, voir vol. IV, p. 252; elle nous a paru trop longue pour être insérée ici, d'ailleurs, quoique écrite dans un latin très pur pour l'époque, elle est assez obscure par suite de la matière dont elle traite.

rons de Liège, mirent le feu à la maison de Wazon; le doyen, averti à temps, put échapper au danger, mais il ne se crut plus en sûreté à Liège et il se retira en Allemagne.

L'évêque Reginard approuvait-il la conduite du prévôt? C'est peu probable; alors pourquoi ne protégea-t-il pas le doyen du chapitre et ne punit-il pas le coupable?

Les historiens et les chroniqueurs sont muets à cet égard; tout ce qu'il est permis de conjecturer c'est que l'évêque, élu depuis peu de temps, redouta d'entrer en lutte avec le puissant prévôt. D'ailleurs à une époque où chaque seigneur s'arrogeait le droit de venger lui-même ses injures privées, la loi ne devait que trop souvent s'incliner devant la force.

La réputation de Wazon l'avait précédé en Allemagne; aussi fut-il très honorablement accueilli par l'empereur Conrad, qui en fit son chapelain; les archevêques de Mayence et de Cologne estimaient Wazon pour sa science et ses vertus, et le traitaient en égal.

Les chroniqueurs rapportent sur le séjour de Wazon en Allemagne une anecdote qui, bien que peu importante en elle-même, ne nous a pas paru devoir être passée sous silence, parce qu'elle est intéressante au point de vue des mœurs de l'époque.

Il y avait à la cour de l'empereur Conrad un juif, médecin habile, probablement élève des écoles de Cordoue et grand controversiste, qui défiait tous les théologiens à la discussion.

L'empereur désira assister à une joute entre ce juif subtil et le grand docteur liégeois.

Jour fut pris, l'empereur et la cour réglèrent les conditions de ce tournoi d'un nouveau genre; le vaincu devait perdre le pouce!

¹ La culture de la vigne paraît avoir été autrefois bien plus importante à Liège qu'elle ne l'est aujourd'hui.

« Car udont li Viniers astaient nablez de leur nacion, » dit JEAN D'OUTRE-MEUSE, vol. IV., p. 237.

« Et ensi demorat WAZON avec l'emperore, si que son capellains et conseilhiars, avecque les archevesques, assavoir Arribo de Mayence et Peregrien de Colonge qui faisaient tant honour à WAZON; por son saint (vertu), et sa clergie (science) le faisoient sevir delcis eaulz, » *Chron.*, JEAN D'OUTRE-MEUSE, vol. IV, p. 237.

Ce mélange de raffinement et de barbarie est un trait caractéristique de l'époque.

Wazon l'emporta sur son adversaire, mais ce qui l'honore certainement plus que sa victoire, eu égard aux mœurs du temps, c'est qu'il refusa d'accepter la palme sanglante que le vainqueur devait emporter en signe de triomphe.

Le séjour de Wazon en Allemagne ne paraît pas s'être prolongé au-delà de trois ans¹; le prévôt Jean survécut peu de temps à la victoire qu'il avait remportée sur le doyen du chapitre; son successeur, un certain Lambert, de Liège, mourut quelques mois après son élection; alors le peuple et le chapitre rappelèrent Wazon, et Reginard le nomma prévôt et archidiacre d'Ardenne. Mais Wazon ne cessa de consacrer aux écoles le temps que lui laissaient ses nombreuses et importantes fonctions.

Reginard mourut en l'an mil trente-sept; alors le chapitre voulut lui donner pour successeur son illustre doyen, mais Wazon fit élire Nythard, vieux chanoine qui avait aussi été élève de Notger.

Nythard ne régna que quatre ans; à sa mort, Wazon fut élu malgré sa vive résistance.

Cette élection devait être ratifiée, et quand l'empereur s'appelait Henri III, ce n'était pas là une vaine formalité.

Aussi quand on discuta à Ratisbonne le choix fait par le chapitre de Liège, les objections ne manquèrent-elles pas; on prétendit que Wazon était peu au courant des affaires; on alla jusqu'à invoquer contre lui sa querelle avec le prévôt Jean, pour le représenter comme un homme incapable de vivre en paix avec ses supérieurs.

Ces accusations étaient loin d'être désintéressées; depuis Notger, la principauté de Liège était devenue un fief important, et les seigneurs d'Outre-Rhin auraient désiré voir échoir à l'un d'eux la succession de Nythard.

On ne s'en cachait d'ailleurs pas, « *Fuere qui dicerent ex capellanis potius aliquem qui Regiam frequentarent curiam eligi debuisse* »².

¹ En effet, WAZON fut prévôt pendant quatorze ans. Or Reginard ne régna que quatorze ans, et son successeur seulement quatre ans; WAZON entra donc à Liège vers la 4^{me} année du règne de Reginard.

² CHAPEAUVILLE, vol. I, chap. 92.

L'empereur, qui avait des services à récompenser et surtout des dévouements à entretenir, se rangeait à cet avis, et déjà on mettait en avant le nom d'un favori de Henri III, quand Herman, archevêque de Cologne, soit par amitié pour Wazon, soit par esprit de confraternité, se leva pour appuyer le candidat du chapitre de Liège.

Herman l'emporta, grâce probablement aux nombreux dignitaires ecclésiastiques qui siégeaient dans les conseils de la couronne; ils comprirent que la cause de Wazon était celle de l'épiscopat tout entier, et l'élection de Wazon fut ratifiée.

Parvenu à la dignité épiscopale, et bien que septuagénaire, Wazon visitait assidûment les écoles ¹ qui furent toute sa vie l'objet de sa constante sollicitude.

Cet illustre vieillard, qui avait brillé dans les chaires de philosophie et de théologie, au temps où il était écolâtre, l'homme aux lumières, duquel avaient souvent recours ses collègues de l'épiscopat et les souverains pontifes eux mêmes, ne dédaignait pas d'interroger sur la grammaire les plus jeunes élèves². C'est qu'à ses yeux la science était chose si grande qu'il l'admirait non-seulement dans ses hautes et savantes spéculations, mais jusque dans ses plus humbles manifestations.

Malheureusement, les orages politiques et les désastres publics, si fréquents à cette époque tourmentée, venaient sans cesse l'arracher à ses utiles travaux et à ses laborieux loisirs.

¹ Près de chaque évêché se trouvait une école qui était destinée à former des clercs, des gens d'église; on y enseignait le plain-chant, la grammaire et la logique — études moyennes, petit séminaire — la philosophie, et la théologie — grand séminaire. C'étaient ces écoles que visitait surtout Wazon; « et allait tous les jours al escolle, instruire les escoliers en grammaire, logique, philosophie et en le sainte théologie, » dit JEAN D'OUTRE-MEUSE, vol. IV, p. 232. Dans ces écoles épiscopales, l'enseignement se donnait en latin.

Il y avait aussi à Liège des écoles primaires, une par paroisse; on y enseignait à lire et à écrire en roman, en français de l'époque.

« Et il (NUTGER) ordoneit que casconne par vile ait un homme pour tenir 1 escolle en romains ou franchois pour instruire marle et femelle en l'art de lire et ascrire. » vol. IV, page 158.

² « De Donati, vel Prisciani regulis interrogare adolescentulos non indignabatur, » FISEN, pag. 290.

Dès la deuxième année de son règne, une famine qui avait désolé la France et l'Allemagne exerça ses ravages dans le pays de Liège.

Au milieu de ces circonstances douloureuses, Wazon fut admirable de zèle et de charité; s'il ne parvint pas à épargner à son peuple toutes les horreurs du fléau, au moins il en adoucit les maux, et ses sujets parurent heureux au milieu de la désolation générale.

A une calamité en succédait une autre; à peine le pays commençait-il à respirer que Godefroid, duc de la Mosellane, se révolta contre l'empereur; Godefroid prétendait au titre de duc de Lotharingie; Henri III, qui se défiait de cet homme remuant et ambitieux, le lui refusait; le duc de la Mosellane envahit la Lotharingie et la couvrit de ruines et de sang. La principauté de Liège eut particulièrement à souffrir de cette guerre; Godefroid, allié au duc de Limbourg, voulait enlever à l'évêque le marquisat de Franchimont. Wazon envoya contre eux les milices de Liège, commandées par Radus des Prés¹; les Liégeois prirent Dolhain et, après une suite de combats heureux, forcèrent l'ennemi à sortir du territoire de Franchimont. L'année suivante, Godefroid, mal soutenu par ses alliés, fit sa soumission et donna à l'empereur son fils comme otage (1045).

Cependant les mouvements qui venaient d'éclater en Lotharingie n'avaient pas échappé aux seigneurs français; las de la longue inactivité à laquelle les avait forcés le règne de Robert I, ils poussaient son successeur à profiter de l'occasion pour s'emparer d'un pays qui était un objet de litige entre la France et l'Allemagne depuis la mort de Lothaire II. Les circonstances paraissaient on ne peut plus favorables : Henri III de Franconie avait contre lui la puissante maison de Saxe; la Lotharingie était divisée par la guerre civile, et l'empereur, accompagné de l'élite de ses gentilhommes, venait de partir pour Rome, où il allait ceindre la couronne impériale.

Wazon vit avec terreur le nouvel orage qui allait fondre sur son pays; sa position était d'autant plus difficile qu'il n'avait pas seulement à veiller au salut de la principauté, mais encore de

¹ La famille des Prés était la plus noble et la plus puissante de Liège au X^e et au XI^e siècle.

l'empire, car Henri III, en partant pour Rome, l'avait nommé vicaire de l'empire pour tout le temps que durerait son absence.

Henri I, roi de France, allait entrer en campagne, quand il reçut de Wazon une lettre, dans laquelle l'évêque lui représentait qu'enlever de bien d'autrui, pour un roi comme pour un particulier, était un vol, le plus criminel de tous les vols, lorsque l'incendie, le pillage et le meurtre en accompagnaient l'exécution¹. « Voilà un vrai prêtre, dit Henri à ses conseillers; voilà un digne évêque; étranger, il m'a donné un meilleur avis que n'avaient fait mes vassaux, à moi leur seigneur! » Et il refusa l'offre des seigneurs rebelles, ravi sans doute que la vertu fût si bien d'accord avec sa paresse².

Certes, l'indolence de Henri I contribua puissamment au succès qu'obtint la démarche de l'évêque. Wazon n'en eut pas moins le mérite d'avoir fourni au roi un prétexte honorable pour renoncer à une entreprise qui ne pouvait avoir que les suites les plus funestes pour notre pays.

La Lotharingie n'échappa toutefois pas à la guerre : le fils que Godefroid avait donné en otage à l'empereur, était mort vers la fin de l'année mil quarante-six, et le duc, qui avait trouvé de puissants alliés dans le comte de Flandre et Théodoric de Frise, recommença les hostilités. Godefroid tenta d'abord de détacher Wazon du parti de l'empereur, en lui représentant que Henri III était fortement irrité contre l'évêque à cause de ses opinions en matière d'investiture³. Wazon refusa d'entrer dans l'alliance de Godefroid, mais il résolut d'observer entre les deux adversaires une neutralité qui devait assurer le repos du pays. Aussi quand l'empereur requit de l'évêque des troupes pour attaquer la Frise, Wazon n'envoya pas le contingent que, comme vassal, il devait à Henri III; il donna pour raison que ses sujets étaient peu aptes à servir dans une expédition navale.

L'empereur traduisit Wazon à son tribunal; oubliant les services passés et ne voulant voir en lui qu'un vassal rebelle,

¹ Cette lettre se trouve dans CHAPEAUVILLE, vol. I, chap. 93. Elle est trop longue pour être transcrite ici.

² HENRI MARTIN, *Histoire de France*, vol. III, pag. 88.

³ Wazon appartenait en effet à ce parti qui devait, 25 ans plus tard, trouver un interprète dans le célèbre Hildebrand.

Henri III laissa l'évêque plaider longuement sa cause sans l'inviter à s'asseoir. A la fin Wazon s'indigna du traitement qu'on lui infligeait, à lui prélat et octogénaire; mais l'empereur fut inflexible et, le lendemain, Wazon n'obtint son pardon qu'après s'être humilié devant ce maître hautain, et lui avoir promis le paiement d'une forte amende ¹. Au point de vue du droit féodal, Wazon était coupable sans doute, mais est-ce à nous de l'en blâmer?

Pour la seconde fois, il venait de sauver son pays des horreurs de la guerre, car Godefroid respecta le territoire de l'évêque, et la principauté jouit d'une paix profonde, alors que tout le reste de la Lotharingie était en feu.

Nous avons déjà dit que les évêques et les souverains pontifes eux-mêmes avaient souvent recours aux lumières de Wazon; qu'il nous soit permis de rapporter ici une de ces consultations, parce qu'elle sort du domaine exclusif de la théologie et qu'elle fait le plus grand honneur aux sentiments de tolérance de ce vénérable prélat.

Avec le XI^e siècle et le réveil de l'esprit humain recommencent les discussions théologiques qui, à une époque de barbarie, traînent fatalement à leur suite les persécutions religieuses.

Dès l'an 1022, on avait découvert à Orléans l'existence d'une secte de neo-manichéens; leurs principaux chefs avaient péri dans les supplices.

Comme toujours, la persécution fit des prosélytes et, vingt ans plus tard, l'hérésie que l'on croyait avoir étouffée dans le sang de ses docteurs, gagnant le proche en proche, avait envahi la Champagne.

L'évêque de Châlon-sur-Marne, effrayé des progrès que faisaient dans son diocèse les doctrines néo-manichéennes, consulta Wazon sur le point de savoir s'il ne convenait pas de livrer les hérétiques au bras séculier. On le voit, on était loin alors du temps où Saint-Martin, le plus célèbre apôtre de la Gaule, refusait de communier avec les évêques qui avaient sur les mains le sang de Priscillianus et de ses disciples ².

¹ Trois cents livres d'argent, somme très forte pour l'époque.

² Voir AMPÈRE, *Hist. litt. avant Charlemagne*, vol. II, page 316 et suivantes.

Un homme prouva toutefois que l'esprit de Saint-Martin n'était pas complètement éteint au sein de l'église latine. Wazon répondit à son collègue de Châlons :

« Imitez le Sauveur, et tolérez ceux qui s'écartent de la vraie foi. Ce qui n'est que poussière ne doit pas juger la poussière. Ne cherchez pas à ôter la vie aux pêcheurs par le glaive séculier; car nous, qui nous intitulons évêques, n'avons reçu dans notre ordination le glaive des enfants du siècle¹. » Ces paroles admirables, surtout si l'on se reporte au temps où elles furent prononcées, furent en quelque sorte le testament de Wazon, qui mourut l'année suivante (juin 1048).

Le peuple de Liège, que Wazon avait sauvé deux fois des horreurs de la guerre, et dont il avait toujours soulagé les maux par son inépuisable charité, pleura sincèrement son bienfaiteur.

Une main pieuse grava sur sa tombe cette épitaphe, qui dit quels furent les regrets qu'il laissa :

« Ante ruet mundus quam surgat Wazo secundus. »

La postérité n'a gardé la mémoire que d'un des bienfaits de Wazon; tous les historiens qui se sont occupés du pays de Liège s'accordent à louer la prévoyance et la charité dont Wazon fit preuve pendant une terrible famine qui désola la principauté vers l'an 1043, et qui renouvela toutes les horreurs des années à jamais néfastes de 1030 et 1031.

Quant aux éminents services que Wazon rendit à la science, l'histoire en a perdu jusqu'au souvenir.

Et cependant si, au milieu de la longue nuit qui précéda l'éclosion du monde féodal, nous voyons luire à travers les ténèbres universelles quelques points lumineux qui s'appellent les écoles de Paris, de Tours et de Liège, ne devons-nous pas quelque reconnaissance à ces humbles et obscurs savants qui cultivèrent la science, alors qu'elle n'était plus honorée, et sauvèrent ainsi la société d'un naufrage intellectuel complet ?

A nous donc, ses compatriotes, de payer à Wazon un légitime tribut d'hommage, car il fut l'un de ces grands clercs qui, pendant la tourmente politique et sociale où faillit sombrer la civilisation, entretenaient, vestales vigilantes, le feu sacré de la science et empêchèrent les barbares de l'éteindre.

KATVERS.

¹ Traduction donnée par HENRI MARTIN, *Hist. de France*, vol. III, p. 92.

COMPTES RENDUS

Observations sur les exercices de traduction du français en latin d'après la préface du dictionnaire allemand-latin de Ingerslev, par F. ANTOINE, maître de conférences à l'École supérieure des lettres d'Alger, avec préface par E. BENOIST, professeur à la Faculté des Lettres de Paris. Paris, Klincksieck, 1880. xxvi-36 p. in-16.

En un temps où le thème latin donne lieu à des controverses parfois confuses, le public accueillera avec plaisir cette traduction, ou plutôt cette appropriation à la langue française, d'un opuscule qui donne une idée de la théorie et de la pratique du thème latin en Allemagne. On y verra que si cet exercice a encouru chez nous la défaveur, cela tient en partie à la manière peu méthodique dont il est entendu. Outre l'avantage que le thème présente comme moyen de contrôler et d'affermir les notions grammaticales, il doit encore servir à la comparaison logique et esthétique de deux langues. Il y a plus de syntaxe comparative dans une page de français bien traduite en latin que dans maint traité de linguistique. Mais cette syntaxe comparative s'y trouve à l'état inconscient; il s'agit de la dégager et de faire comprendre à l'élève les raisons qui l'ont obligé de substituer un tour à un autre, de séparer ce qui était réuni, de remplacer un mot abstrait par une expression concrète, ou inversement de représenter par un mot indéterminé ce qui était exprimé d'une façon matérielle et précise. Ces sortes de préceptes existent également dans les livres de classe français, mais dispersés, inégalement répartis sur notre cours d'études, et surtout mêlés de la façon la plus fâcheuse à la grammaire proprement dite. Pour être plus clair, je prends un exemple.

Dès la première page de la syntaxe de Lhomond, on trouve après la règle : *Liber Petri*, cette observation qu'au lieu du génitif on peut aussi se servir d'un adjectif qui a la même valeur. Ainsi la bonté de Dieu peut se tourner par la bonté divine, *bonitas divina*. Il n'est pas difficile de voir que ce n'est pas là

une règle de grammaire, mais une indication donnée en vue de la traduction en latin. Cette indication a le tort d'interrompre l'exposition des règles essentielles, et particulièrement de couper la syntaxe des cas. Dans le traité dont nous rendons compte, nous allons retrouver le *bonitas divina* de Lhomond, mais comme remarque sur le génie différent des deux langues, et au milieu d'un ensemble de faits du même ordre; on montre que les habitudes du latin ne correspondant pas exactement aux nôtres, l'adjectif prend souvent la place du substantif moderne, et qu'on dit : la dignité de consul, *dignitas consularis*; le rang de sénateur, *gradus senatorius*; le cortège du préteur, *prætoria turba*; la légèreté des démagogues, *levitas popularis*; le métier d'accusateur, *artificium accusatorium*; admirer la facilité avec laquelle un discours se comprend, *orationem tam facilem ad intelligendum admirari*; l'amitié repose sur la réciprocité des bons offices, *amicitia paribus officiis continetur*; à cause de l'évidence de son crime, *propter manifestum facinus ejus*; nier la nécessité d'une chose, *negare rem aliquam necessariam esse*; à cause du peu de confiance qu'inspire un gouvernement partagé, *propter infidam societatem regni*.

Tout le monde voit que ce procédé a quelque chose à la fois de plus scientifique et de plus intéressant. L'écolier français trouvera, il est vrai, la plupart de ces exemples dans son dictionnaire français-latin et latin-français, mais séparés les uns des autres, et sans observation générale qui les relie.

Je prends une autre série relative au pronom neutre latin, qui tient souvent la place d'un de nos substantifs abstraits. Celui de qui nous avons reçu les *moyens* de secourir les autres, *a quo id accepimus quo ceteris opitulari possimus*; nous avons de la matière pour nos discours quotidiens, *suppetit nobis quod quotidie dicamus*; prendre exemple sur cela, *inde quod imiteris capere*; il me fallait faire ce préambule, *haec prius dicenda erant*; je regarde cela comme une dette que j'ai contractée à votre égard, *hoc tibi deberi puto*.

Ces rapprochements, très utiles pour le thème, ne le sont pas moins pour la version, parce qu'ils montrent les ressources d'expression des deux langues. Ils sont enfin, pour l'élève, une matière à réflexion et une incitation à colliger des remarques du même genre.

Ces sortes de livres ne sont pas rares en Allemagne : nous citerons seulement la *Stilistique* de Nägelsbach, la *Palaestra Ciceroniana* et les *Scholae latinae* de Seyffert. Il faut désirer que des ouvrages semblables, composés au point de vue de la langue française, se multiplient chez nous. On ne peut donc qu'approuver l'idée qu'a eue M. Benoist de faire traduire par un de ses élèves, aujourd'hui professeur de l'enseignement supérieur, ce court mais instructif spécimen. M. Benoist l'a fait précéder d'une judicieuse préface dont nous citerons les derniers mots : « Le thème latin, si vivement combattu, doit non pas disparaître, mais se renouveler. Nos voisins, dont on ne peut méconnaître la compétence, tirent parti pour la science d'un exercice chez nous dégénéré. » Il faut ajouter que des livres pareils existent déjà chez nous, qu'il s'agit seulement de les perfectionner, que nous avons dans l'ancienne université de Paris des modèles, tels que le *Cours de thèmes latins* de Lebeau, en sorte que sur ce point aussi il faut seulement reprendre la vraie tradition tombée en oubli.

MICHEL BRÉAL.

(Extrait de la *Revue critique* du 21 juin).

La réforme de l'enseignement moyen par PAUL VOITURON.

Bruxelles, Gustave Mayolez, libraire-éditeur, Place de l'Université, 1880.

Cette brochure de cinquante-trois pages est bien pensée et bien écrite; c'est l'étude la plus solide qui ait été publiée en Belgique sur l'enseignement moyen. M. Voituron n'est pas un savant en *us*, et ne peut, par conséquent, être soupçonné de plaider *pro domo*; c'est un avocat, c'est un libéral progressiste, doublé d'un philosophe. Sa *réforme* repose sur des principes de philosophie et n'en est pas moins pratique. Elle mérite d'être méditée par ceux qui s'occupent aujourd'hui des changements à introduire dans l'enseignement des humanités; nous la recommandons tout particulièrement à M. Olin (voy. *Revue*, XXII, pp. 372 et suiv.).

Nous n'avons pas le temps d'en parler davantage aujourd'hui; nous y reviendrons prochainement, soit pour l'analyser, soit pour y signaler deux ou trois petits détails sur lesquels on peut différer d'avis.

RÉPONSE AU COMPTE RENDU PUBLIÉ A LA PAGE 38.

La *Revue de l'Instruction publique* a consacré à notre modeste travail un article de quelque étendue, où la critique s'est donné libre carrière.

Nous ne songerions pas à nous en plaindre, si nous n'avions été frappé du grand nombre d'inexactitudes que contient ce compte rendu : tantôt le texte même de nos notes est altéré dans sa reproduction ; tantôt notre propre explication se retrouve énoncée en d'autres termes, sous forme de correction ; quelquefois notre contradicteur verse lui-même dans l'erreur, en voulant corriger des notes parfaitement justifiées. Notre droit comme notre devoir est de rétablir la vérité. (1) Cela dit, entrons en matière.

M. L. R. débute par s'inscrire en faux contre une déclaration de notre prospectus. Nous affirmons de nouveau avoir pris pour base de notre texte l'édition Roulez. Seulement, le format des éditions allemandes présentant une marge plus spacieuse, il nous était plus facile d'y inscrire les dates, les corrections et observations destinées à l'imprimeur ; nous lui avons donc envoyé de préférence les feuillets de l'édition Frey, après y avoir apporté, *non pas une ou deux corrections*, comme on se plaît à le dire, mais *cinquante-cinq*, (2) toujours suivant l'édition belge.

On conçoit aisément que certaines fautes d'impression nous aient échappé dans la révision et se trouvent ainsi reproduites dans notre texte. Il serait fastidieux de dresser la liste de toutes nos corrections, nous nous bornons à en relever quelques-unes

On trouvera à la suite de cette *Réponse*, des notes de l'auteur du compte rendu. Les endroits auxquels se rapportent ces notes sont indiqués par des chiffres mis entre parenthèses, tandis que les chiffres renvoyant aux notes de M. Robyt n'en ont pas.

(Note de la rédaction).

en note à titre d'exemple ¹. Ajoutons que nous avons cru devoir puiser à d'autres sources certaines versions rejetées à la fois par Roulez et par Frey, ex: C. 38 § 62 veteres...; 40,2 laudes suas; 43,5 Fabio in Æquos; 48,5 terunt etc. Et n'est-pas précisément le soin apporté dans le choix des variantes qui a permis à M. L. R. de reconnaître que *somme toute notre texte est bon* (²).

En voilà assez, croyons-nous, pour écarter le reproche qui ouvre peu gracieusement le compte rendu. (⁴)

Nous nous demandons ce qui a pu engager M. L. R. à ne pas ranger dans la catégorie des fautes typographiques qu'il relève (page 44 med.) le mot gérondif qui doit être remplacé par le mot génitif (page 40 inf.) C. 16 § 9. *Ira belli*, ajoutons-nous, = *ob bellum orta*. Nous ne pouvions mieux signaler le génitif causal; dès lors le fait qu'il n'y a là qu'un simple *lapsus calami* s'impose à des esprits même moins exercés que celui de notre savant contradicteur. (³)

Pourquoi encore, p. 40 inf. à propos de *quanto* C. 7, § 4, nous faire dire: *quanto* est anacoluthé de *tanto*? Nous n'avons rien écrit de pareil, notre texte porte: « *quanto*, anacoluthé de *tanto*, ce qui évidemment veut dire dans la forme sommaire des annotations: il y a là (au mot *quanto*) une anacoluthé de *tanto*, — le terme anacoluthé signifiant dans l'espèce « ellipse du corrélatif ». Quoi de plus juste? Sans doute si l'on modifie notre texte nous aurons commis une ineptie; mais pourquoi cette modification que rien n'autorise? (⁶)

M. L. R. signale plus justement deux inadvertances toutes matérielles p. 39 inf. Mais pourquoi écrire: il est arrivé *quelquefois* à l'auteur....? Il fallait dire deux fois ou bien omettre le mot *quelquefois* qui est inexact et tend à faire croire que l'auteur est coutumier de ce genre de distractions. (⁷) Passons et arrivons à des critiques plus sérieuses, (⁸) concernant l'explication du texte, et des faits grammaticaux, 39 sup. Ici nous voyons qua-

¹ (a) Corrections orthographiq. : C. 1, § 6 assuescitur (Frey adsuese.) — 4,4 afferri (Fadf.) — 7,2 adiciunt (F. adic.) et 9 Publii Valerii (F. Publi Valeri) 3,7 pertentant (F. pertempt) 30,1 retulit (F. rett.) etc.

(b) Versions de Roulez adoptées par nous contrairement à celles de Frey : C. 7,9 adeo vobis (F. adeo [a] vobis) — 22,6 reicerent (F. traicerent) — 32,10 denique (F. [quae]) — 40,8 sum (F. sim) — 42,5 Postum. dictat. (F. a Postum dictat) — id. 7 ad Janic. (F. [ad Janic.]) etc.

lifier de méprises étranges des appréciations empruntées à des autorités respectables.

Si compétent que l'on puisse être, convient-il en matière de critique de considérer sa propre opinion comme vérité absolue et de rejeter *ipso facto*, comme absurde, tout avis contraire? (°)

1° A propos de C. 2, § 3, M. L. R. croit que le mot *alieni* vise la personne de Servius. Tout en reconnaissant que cette opinion est très admissible, nous pensons plutôt que *alieni* représente le peuple patricien et que la pensée de l'auteur a été : comme il aurait dû renoncer au trône en songeant que la royauté n'était pas héréditaire, mais élective, revenant à la mort de chaque roi au peuple auquel appartenait le choix d'un nouveau souverain. En employant en ce sens *alieni*, l'écrivain ne s'est pas cru obligé à plus de précision parce qu'il s'adressait à des Romains instruits de l'usage ou de la loi fondamentale : « Quand le roi meurt, dit M. Troisfontaines, le pouvoir fait retour à ses dépositaires naturels, *res (publica) ad Patres redit* ; les *patres* ici ce sont les membres du *populus* ». Cette citation latine dans notre note paraît-elle encore aussi étrange à M. L. R. ? (10)

Ajoutons que Weissenborn interprète cette phrase comme nous : pour lui aussi *alieni* c'est « *das Volk* ».

2° C. 7, § 8. M. L. R. n'admet pas que *laudare* signifie ici prononcer l'éloge funèbre : cet éloge se prononçait, dit-il, le jour des funérailles. Pour toute réponse, nous renverrons notre honorable contradicteur à Dureau de Lamalle qui, interprétant ce passage, dit en propres termes : « C'est la première oraison funèbre dont il soit parlé chez les Romains » ; à M. Demarteau (de l'Eloquence républic. de Rome, p. 95) qui écrit : « le premier panégyrique » dont fassent mention les annales romaines est celui de l'ancien Brutus fait par Valerius Poplicola. L'exemple fut dès lors suivi, dit Plutarque, et il ajoute que cette oraison funèbre passait pour antérieure à toutes celles qui furent prononcées en Grèce. Plutarque, Popl. IX, inf. ». Et l'historien grec, mis en cause, emploie par deux fois le mot *ἐπιτάφιος*.

Et dire que notre note sur *laudare* figure dans le compte rendu parmi les *méprises étranges de M. Robyt* ! Qui donc se méprend ici ? (11)

3° C. 10, § 11, *sancte*. « Comment s'écrie M. L. R. il était défendu de passer le Tibre, et Coclès le traverse à l'instant même ! » Mais n'est-il pas évident que l'expression défendu de franchir ne

s'applique ici qu'à l'ennemi ? — On sait que *sanctus* implique souvent la notion de défense, d'inviolabilité, ainsi « *sanctus murus* » en parlant d'un mur qu'on ne peut escalader. ⁽¹²⁾ Or, il nous paraît que l'épithète *sancte*, dans le sens ordinaire de saint, divin, ajoutée à l'expression déjà honorifique de *Tiberine pater*, dieu du Tibre, est presque oiseuse, tandis que dans notre acception, elle y ajoute une notion nouvelle et qui est parfaitement en situation : au moment où, grâce à son courage, Horatius vient de couper le passage du Tibre aux ennemis, quoi de plus naturel que cette pensée mêlée à son invocation : toi que l'étranger n'a pu franchir, qui est resté inviolable ? ⁽¹³⁾

4^o Notre note C. 12, § 10 que M. L. R. n'approuve pas, est empruntée textuellement à Dübner, que nous citons d'ailleurs au bas. Nous avons adopté cette opinion pour deux raisons : l'une est tirée de la construction même *capite tuo*, qui est insolite avec *dimicare*, ce verbe se trouvant toujours accompagné de *de* ou *pro* pour marquer l'objet en péril. On rencontre, il est vrai, *decernere* construit une fois, sans préposition, dans le même sens, mais *dimicare* jamais, ce qui nous fait présumer que *capite tuo* signifie ici par ta personne (acception assez fréquente du mot *caput*, C. 5,6). ⁽¹⁴⁾ La seconde raison est déduite du contexte général et des circonstances, quoi qu'en dise M. L. R. : l'orateur, en effet, ne représente pas la chose à Porsenna comme un assassinat, mais comme une lutte « *in hoc discrimen accingere* », comme un duel sans cesse renouvelé, où il aura à lutter par lui-même, à la différence d'un combat ordinaire où les rois luttent pour ainsi dire par les armées qu'ils commandent, et sans s'exposer eux-mêmes. ⁽¹⁵⁾

Dans la critique de nos étymologies p. 40 med., à propos de notre note sur *Gradivum Martem*, C. 45, § 14, ainsi conçue : « *Gradivus* vient de *gradior*, qui marche (en guerre), le MARCHEUR, ou bien de *ῥαδίως*, brandir », pourquoi M. L. R. ne reproduit-il que la dernière étymologie, qu'il rejette justement, au lieu de citer aussi la première, qu'il approuve sans doute ? ⁽¹⁶⁾

La première critique grammaticale p. 40 inf. se réfute déjà par l'exemple même de *futurum fuit* (= *accidisset*) que nous invoquons à l'appui de notre formule. Elle est réfutée en outre par les grammairiens et par les textes : 1^o Gramm. Gantrelle, 10^e édit. § 139, 1 rem. 1 ; 2^o Gramm. Guardia et Wierzeyski, p. 586 : « *Facturus fui* marque d'ordinaire opposition avec la réalité, et se

trouve, la plupart du temps, lié à une proposition hypothétique qui contient un prétérit au subjonctif ». Suivent quatre exemples. ⁽¹⁷⁾ La conclusion s'impose: Tite-Live eût écrit plutôt *facturus fui* et ainsi notre note est entièrement correcte. ⁽¹⁸⁾

Plus loin, même page *med.*, M. L. R. semble perdre de vue que, dans notre explication sur *quantum profuit*, nous ne faisons que nous conformer au langage usuel des grammairiens et notamment de M. Gantrelle, § 154, 3; car évidemment *quantum*, en tant qu'adverbe conjonctif, doit être traité comme tout autre conjonctif. Il est vrai que MM. Guardia et Wierzeyski et d'autres s'élèvent avec raison contre cette phraséologie vicieuse encore en usage, qui consiste à dire que certaines conjonctions, des relatifs, etc. régissent tel mode, comme aussi les prépositions tel cas. — En ce sens, l'observation de M. L. R. n'est pas inopportune et la rédaction proposée par lui est certainement plus logique. ⁽¹⁹⁾

Plus bas, à propos de notre note sur *invitum se dicere hominis causa*, C. 2, § 6, M. L. R. trouve inutiles les mots *ita* et *hujus* que nous voulons suppléer. Nous reconnaissons l'inopportunité de *hujus*, mais nous croyons devoir maintenir *ita*. M. L. R. dit : « le sens n'est-il pas : il parlait malgré lui par égard pour la personne. » C'est peu clair. Est-ce à dire que Brutus prenait la parole par égard pour la personne, et cela malgré lui? ⁽²⁰⁾ Évidemment non, ce serait là un contre-sens qui saute aux yeux, puisqu'il n'a que des choses désagréables à dire à la personne en question. *Invitus* se rapporte à *hominis causa*, comme le démontre d'ailleurs ce qui suit; or ce rapport n'est nullement marqué par la traduction de M. L. R. Aussi Nisard prend-il soin de traduire : « il faisait cette proposition à regret, en songeant au personnage qui y donnait lieu » et Freund (Freund's Schüler-Bibliothek, fascic. 77, p. 99) dit encore mieux : « Ungern sage er dies, des Mannes Wegen. » On le voit, *ita* (ou bien un équivalent, sic, haec) doit être suppléé.

P. 42 sup. Dans la phrase du C. 4, § 3 *interim*, etc., M. L. R. ne nous paraît pas avoir bien compris *eam ipsam* et, parti d'une traduction erronée, ⁽²¹⁾ il s'est égaré dans ses déductions. *Eamque ipsam*, etc. signifie : et comme les députés trouvaient dans cette décision même (*eam ipsam*, la sententia susdite) une raison (*causam*, attrib. de *eam ipsam*) de prolonger leur séjour en ville, vu que (*quod*) ils avaient obtenu des consuls un délai pour

rassembler, etc. — Et la traduction de Freund (id. p. 205 (3)), si précise, confirme pleinement la nôtre; aussi dit-il en note, p. 206 inf. : « *quod sumpsissent*, der Nebensatz dient zur Erklr-
 rung von *mora* und hat den Modus des uebergeordneten Sat-
 zes (cum... haberent) ». Impossible de démontrer plus claire-
 ment que le critique a renversé les rôles des deux propositions
 et que notre note est irréprochable. (22) Quant à la fonction de
asportarent, l'explication de M. L. R. et la nôtre concordent au
 fond; les termes seuls diffrent. (23)

C. 7, § 11. M. L. R. nous accuse de commettre un solécisme en
 suppléant dans cette phrase la forme *crederetur* sous-entendue,
 mais il ne le démontre pas. A cette assertion gratuite nous
 pourrions nous borner à opposer une simple dénégation. Mais
 nous ferons mieux. Le reproche articulé provient, croyons-
 nous, d'une interprétation tout au moins incomplète de la
 phrase en question. En effet, la traduction littérale ne donne
 pas un sens satisfaisant: « qu'ils bâtissent sur la Velia ceux
  qui la liberté est mieux confiée qu'à P. V. » Qu'est-ce à
 dire? Le consul se considère lui-même comme le gardien
 de la liberté; (v. C. I. 9), c'est à lui, et à lui seul en ce
 moment qu'elle est confiée (son collègue vient de mourir); et, à
 son défaut, à qui peut-elle l'être?  nul autre qu'à de nouveaux
 consuls. Cette piphonme implique donc nécessairement une
 pensée hypothétique: qu'ils bâtissent.... ceux à qui la liberté
 serait mieux confiée... (si le peuple voulait la confier à d'autres
 consuls'), ce qui sans nul doute se rendra par *crederetur*...; et
 ce n'est que pour donner un tour plus net et plus affirmatif à
 son langage que l'orateur supprime l'hypothèse. C'est ce que
 nous avons voulu faire comprendre en deux mots aux élèves.
 Faut-il ajouter que c'est l'imparfait, non le présent du subj. qui
 convient ici parce que l'orateur se figure qu'il est impossible que
 la liberté soit mieux confiée à d'autres? v. Gramm. Gantrelle,
 § 156, 2, rem. 2; § 157, 2 rem. 1 et 2. (24)

C. 6, § 3. Au lieu de *ferrent opem*, *adjuvarent*, l'orateur pou-
 vait dire: *opem ferendam esse*, *adjuvandum* etc. Mais le mode
 subjonctif donne un tour plus pressant à la demande, au vœu

¹ Par exemple en réclamant son abdication, comme il était arrivé de
 Collatin, C. 2.

exprimé par Tarquin que ne le ferait la construction infinitive. Voilà tout ce que nous avons voulu dire. Qu'y a-t-il donc à reprendre ici ? ⁽²⁵⁾

La critique sur *macte*, C. 12, 14 roule sur sur une subtilité et notre contradicteur ne relève notre explication que pour la reproduire sous une autre forme. Si nous disons en commençant *macte* est PROPREMENT le vocatif... (et c'est, nous semble-t-il, le seul mot que vise l'observation), ce qui suit vient préciser ces mots et fait assez entendre qu'au fond nous reconnaissons à *macte* la même fonction que M. L. R., un vocatif par attraction du sujet de *esto*. Dès lors *ad quid* ? ⁽²⁶⁾

C. 13, § 10, *impubes*. Nous donnons à ce mot trois formes nominatives, *impubes*, *impubis* et *impuber-is*. M. L. R. ne lui en reconnaît qu'une seule, *impubes* : — *In medio veritas*. Confessons d'abord notre erreur : notre troisième forme *impuber* n'est donnée que par quelques dictionnaires qui ne font plus autorité, Calepini, Noël, et doit être considérée comme apocryphe. Mais tous les dictionnaires donnent les deux premières, Wagner, Theil, Forcellini, Dr. Georges, Quicherat (*impubis* seul), et nous trouvons dans les auteurs, prosateurs et poètes, la forme *impubis* que rejette M. L. R. : *puer impubis*, Pline, H. XXIII, 7 ; *improbe corpus*, Hor. Epod. V, 13. ⁽²⁷⁾

Critique des notes historiques p. 42 inf.

La *Velia*, C. 7, § 6. — Rép. Notre désignation est conforme à celle des dictionnaires Freund, Forcellini, Dr. Georges (latin-allemand.), de G. C. Crusius dans son édition allemande annotée Lib. II, p. 14. Enfin, dans l'atlas classique de Menke, sur la carte n° IX, donnant le plan de Rome au temps de la République, la *Velia* figure comme une partie du Palatin. ⁽²⁸⁾

C. 7, § 10, *ipsa arce Capitolioque*. — Rép. L'objection ne peut avoir de valeur absolue : c'est dans l'espèce qu'il faut rechercher la valeur de ces termes. Il est peu vraisemblable que Valerius ait voulu dire : si j'habitais l'un et l'autre sommet ; et s'il a voulu dire l'un ou l'autre, nous trouverions *ve* au lieu de *que*. *Que* semble être ici exégétique = *id est*, précisant le point de toute la hauteur. Notre interprétation est bien exposée dans l'édition anglaise de Prendeville, Londres Titi Livii I-V, 8^e édition. p. 14. ⁽²⁹⁾

C. 9, § 6, *portoriis*. — Rép. Pourquoi reproduire incomplètement notre note ainsi conçue : « *portoriis*, proprement les

droits etc. ? la nuance que présente le mot *proprement* a-t-elle échappé à la sagacité de notre contradicteur ? Dans ces termes notre définition est rigoureusement exacte : elle se justifie par l'étymologie et par les textes qui entendent ordinairement par portoria les droits de passage par eau, comme dit Forcellini « pro rerum transvectione per maria, flumina, lacus ». Ce n'est que » par extension que l'on a dit portoria terrestria maritima- » que ». La définition de *vectigalia*, empruntée par M. L. R. à Marquardt, semble ne pas tenir compte de l'étymologie et ne pas embrasser : « quae vehuntur, h. e. importantur et exportantur, a *veho* » Forcellini. Enfin, pour tributum, nous indiquons la double application (secundum *caput*, secundum *censum*) du sens général donné par Marquardt. A quoi donc aboutit cette critique ? ⁽³⁰⁾

C. 20, § 10, notre page 67 inf. *antesignani*. — Rép. A la simple allégation de Marquardt, nous opposons la définition de Lamarre qui a fait une étude spéciale de la matière (De la milice romaine p. 73), définition corroborée par les textes. Après avoir parlé des hastats, des princes et des triaires, Lamarre ajoute : « outre son nombre régulier de soldats, la légion renferme ces hommes d'élite qu'on nommait *antesignani*, parce qu'ils étaient placés auprès de l'aigle pour la défendre ». Des hommes d'élite, tel est le caractère propre sous lequel ils sont représentés dans les auteurs : Tite-Live XXII, 5, 7. — Cicér. Phil. II, 29. — César, b. c. I, 57. ⁽³¹⁾. Ce terme s'applique fréquemment à toute la première ligne composée d'hommes de choix ; mais il s'étend rarement à la 2^e ou à la 3^e ligne, eu égard uniquement à la place qu'elle vient occuper accidentellement devant les drapeaux.

C. 23 § 2, *nexus*. — Rép. Toute cette observation ne repose que sur une confusion et une altération de notre texte. Où M. L. R. a-t-il lu ce qu'il rapporte de notre page 73 ? Nous y disons que : « en vertu du contrat appelé NEXUS, le créancier pouvait, en cas de non paiement et après certaines formalités, enchaîner son débiteur, qui devenait son esclave, etc. », ce qui est rigoureusement exact. Parmi ces formalités se trouvait l'*ad-dictio*, dont nous parlons en son lieu p. 85, ce qui prouve que nous sommes loin de confondre *nexus* et *addictus*. N'est-ce pas plutôt notre contradicteur qui a confondu dans notre texte *nexus*, (a, um) et *nexus*, (ūs) ? ⁽³²⁾

C. 30, § 12, *baritus*. — Rép. Nous ne nous sommes pas occupé de l'étymologie et de l'origine du *baritus* que l'on trouve dans tous les dictionnaires. Nous nous bornons à décrire la chose et disons que le terme propre pour désigner le cri de bataille est *baritus*. Cela n'est-il pas exact, les Romains ayant adopté ce terme et n'en ayant point d'autre ? Végèce, T. III, p. 18, dit en parlant des Romains : « Clamor autem (quem barritum vocant), prius non debet attolli, etc. » ⁽³³⁾

C. 39, § 12, *infula*. — Rép. Rich, dictionn. des antiquités, au mot *vitta*, dit que le rouleau appelé *infula* était porté par les prêtres des deux sexes. Le passage cité de Suétone ne peut infirmer la valeur des textes qui sont concluants : Virg. Aen. II, 221 ; II, 430 ; X, 538. ⁽³⁴⁾

Critique sur la notice biographique en tête du volume.

On nous défie de « citer un passage quelconque à l'appui de ces trois assertions :

I. Que T. L. naquit de famille noble. — Rép. On lit dans Taine, (essai sur T. L. mémoire couronné), p. 4 : « selon plusieurs inscriptions sa famille était noble » et à l'appui M. Taine cite Tomasini, p. 10 (Jac. Phil. Thomasini, C. IX, X). Teuffel, Geschichte der Römischen litterat., Leipzig, 1875, p. 546, dit aussi qu'il naquit d'une famille considérable. ⁽³⁵⁾

II. Qu'il séjourna alternativement à Rome et à Naples. — Rép. La plupart des dictionnaires biographiques ; en outre J. Gruterus, Francfort 1695, T. L. T. I, p. 5 : « mortuus fertur in patria, postquam annis laboribusque confectus, Roma Patavium rediisset, mortuo jam Augusto, etc. » ⁽³⁶⁾

III. Qu'après la mort d'Auguste il retourna à Padoue. — Rép. Outre les biographies, Gruterus et Nisard, nous trouvons encore dans Taine cité, p. 9 : « il quitta Rome pour mourir à Padoue, et M. Taine cite sa source, Eusèbe. Chron. a. Abr. 2033. » ⁽³⁷⁾

Plus loin, M. L. R. paraît trouver exorbitant que, T. L. ayant consacré 25 livres au récit des actions d'Auguste, nous osions écrire : « T. L. nomme à peine Auguste pour marquer une date ou pour citer un fait ». — Rép. Si au lieu de conclure *ab absurdo*, M. L. R. avait vérifié le fait comme nous, il saurait que dans tout son ouvrage, T. L. ne nomme Auguste que QUATRE FOIS et incidemment, savoir : L. I, 19 ; IV, 20 ; XXVIII, 12 ; enfin dans l'Epit. du LIX^e. ⁽³⁸⁾

En finissant M. L. R. dit : « remarquons que l'ouvrage de T. L. se composait non pas de 140 mais de 142 livres. Rép. — Nous avons lu cela comme lui et nous savions aussi qu'il ne reste rien des deux derniers : nous avons rédigé notre phrase en conséquence. Pourquoi donc M. L. R. laisse-t-il ignorer au lecteur que notre texte porte : « l'histoire romaine se composait de 140 ou 142 livres ? » ⁽³⁹⁾

Et maintenant que reste-t-il de toute cette critique ? Peu de chose, en vérité, peu de chose, surtout relativement au nombre considérable de notes (PLUS DE DOUZE CENTS) que contient notre livre. ⁽⁴⁰⁾ Et quel est le commentaire aussi largement fourni qui ne donne prise à quelques observations fondées ? Mais rien dans le compte rendu ne laisse seulement soupçonner au lecteur l'abondance des annotations, et son ignorance à cet égard doit nécessairement fausser la conclusion qu'il tire de la somme des erreurs, réelles ou prétendues, dont est chargée la critique. Nous avons d'ailleurs toujours pensé qu'un compte rendu est incomplet s'il se borne à une pure critique ; qu'il doit envisager l'œuvre sous ses divers aspects et permettre au lecteur de l'apprécier dans son ensemble. Nous regrettons de constater cette lacune considérable dans l'article qui nous occupe : l'auteur ne cherche à faire connaître qu'une face du livre, le côté défectueux. Il est bien vrai que l'on rencontre ça et là une ligne ou deux : ici, pour reconnaître que les difficultés du texte sont généralement bien expliquées ; là, pour approuver les notes littéraires, — sorte de *satisfecit* délivré discrètement, sous réserve, et comme noyé dans un flot de critiques. On consacre des pages entières à relever des fautes typographiques, de simples inadvertances, des détails infimes, et l'on ne trouve pas un mot à dire de la variété et de l'intérêt que présentent ces notes, non seulement exégétiques et grammaticales, mais comparatives, historiques, littéraires ; rien du soin que nous prenons de faire ressortir, en toute occasion, les particularités syntaxiques de notre historien ; on ne tient aucun compte de la somme de matériaux et de travail qu'il a fallu pour élucider les points obscurs du texte, diversement interprétés, parfois éludés par les commentateurs, pour rechercher et préciser tous ces détails d'antiquités politiques et de géographie ; on trouve à peine un mot à dire des observations littéraires assez nombreuses, qui généralement font défaut dans les commentaires.

Mais peut-être M. L. R. n'approuve-t-il pas cette diversité de notes ? Nous lisons, en effet, qu'il trouve inutiles nombre d'étymologies et de détails historiques, les mots comparatifs grecs surtout n'ont pas l'heur de lui plaire. Il est permis de ne voir dans la partie explicative d'un auteur classique qu'un aide-traducteur. Nous sommes d'un tout autre avis, et nous nous faisons d'un commentaire destiné à des classes supérieures une idée plus haute et plus large. Nous désirons y trouver : d'abord ce qui peut faire saisir aux élèves la valeur propre des mots, et la richesse des expressions qu'il rencontre, et à ce point de vue les équivalents grecs sont parfois de précieux auxiliaires que rien ne remplace ; — ce qui ajoute à l'intérêt des événements rapportés, de manière à montrer à l'élève dans ce qu'il traduit autre chose que des mots et des phrases, et sous ce rapport les détails historiques et géographiques sont indispensables, ⁽⁴¹⁾ sans compter la lumière qu'ils jettent sur la traduction même ; — les observations littéraires, qui donnent la vie à l'enseignement, forment et élèvent le goût. Ainsi envisagé, le manuel offrira en outre aux jeunes gens l'inappréciable avantage de leur présenter l'étude sous une forme moins aride, ce à quoi tendent actuellement tous les efforts.

Mais, nous objectera-t-on, vous empiétez sur la tâche du professeur, et d'ailleurs ce beau programme excède les limites d'un manuel classique. Non, nous n'entendons pas faire du commentaire un cours proprement dit, mais bien une sorte d'esquisse du cours, où ces divers points de vue apparaissent en quelques mots substantiels et comme en germe. L'élève, y trouvant les éléments indispensables d'une bonne préparation, saisira sans effort les explications du professeur, qui aura gagné un temps précieux, et, après le cours, le commentaire restera comme un memento des éclaircissements et développements fournis par le maître.

Nous n'avons certes pas la prétention d'offrir un modèle du plan que nous traçons, loin de là. Nous croyons seulement avoir fait un pas dans cette voie, et en voyant un article, assez étendu pourtant, passer sous silence tout ce qui se rattache à cet ordre d'idées, pour ne présenter en quelque sorte qu'un index d'errata, dont une bonne partie ne sont pas même établis, nous sommes fondé à dire que c'est là moins un véritable compte rendu qu'une censure de détails : notre travail a été critiqué, il n'a pas encore été jugé. ⁽⁴²⁾

CH. ROBYT.

NOTES DE L'AUTEUR DU COMPTE RENDU.

(¹) Ne préjugeons pas.

(²) Le prospectus porte : « Nous avons adopté le texte de Roulez, dont nous ne nous sommes écarté que rarement et à bon escient. » Faire réimprimer à peu de choses près l'édition de Frey, est-ce adopter le texte de Roulez ? Parmi les « 55 corrections » M. Rob. cite *assuescitur*, *afferri* pour *adsuescitur*, *adferri*, *adeo vobis* pour *adeo* (*a*) *vobis*, etc. En disant à un ou deux endroits près nous n'avons pas tenu compte de ces différences insignifiantes, sinon nous aurions dû signaler l'inconstance avec laquelle plusieurs de ces changements étaient entrepris. Ainsi 7,9 M. Rob. met *Publii Valerii*, mais 18,6 il écrit *Volesi*; 19,10 *Tarquini* 21,5 *Tarquinii*; 27,4 *Appii* et *Mercuri*.

(³) J'ai voulu dire que le texte de Frey étant bon, celui de M. Rob. l'était également, excepté toutefois dans les endroits gâtés à l'impression.

(⁴) Écarté ! M. Rob. a avoué lui-même ce que j'avais dit.

(⁵) Comment pouvions-nous considérer un *lapsus calami* comme une faute typographique ?

(⁶) Je n'ai rien modifié; la note porte : « *Quanto*, anacoluthes de *tanto*, » ce qui veut dire évidemment : *quanto* est anacoluthes de *tanto*, de même que dès la première page : « *conditores*, attribut de *omnes* » signifie *conditores* est attribut de *omnes*. Du reste, « l'ellipse du corrélatif » n'est pas ce qu'en grammaire on appelle *anacoluthes*; et toute la critique portait sur l'emploi insolite de ce terme; « *il y a ici anacoluthes* » est aussi fautif que « *est anacoluthes*. »

(⁷) Si j'avais voulu dire cela, j'aurais écrit *d'ordinaire* ou *souvent*. *Deux fois* est bien *quelquefois*, mais *deux* exclue *trois* ou *quatre*. N'ayant pas examiné en détail le livre entier, je ne pouvais affirmer que les deux cas signalés étaient les seuls.

(⁸) Cela veut-il dire que le reste n'est pas sérieux ?

(⁹) Où ai-je employé le mot *absurde* et présenté mon opinion comme *vérité absolue* ?

(¹⁰) Elle ne me paraît plus si étrange maintenant, que M. R. a expliqué sa pensée. Mais comment deviner tout cela sous les mots : « *tamquam alieni* = ainsi qu'il aurait dû le faire en considérant ce trône comme appartenant à autrui : *res redibat ad Patres* ? » Nous ne savons, si les élèves de troisième, auxquels

ces notes sont destinées, seront plus malins sous ce rapport. Cependant, même après ces explications, nous n'admettons pas l'opinion de M. R. *Intervallum facto* désigne le règne de Servius Tullius (*regnasse deinde S. T.*). Or, pendant ce règne le pouvoir appartenait au roi et non aux *patres*.

(¹¹) La question n'est pas de savoir si Valérius Publicola a fait l'éloge funèbre de Brutus, ce que nous n'avons pas contesté, mais si les mots *laudare fortunam collegæ*, dans le discours dont il s'agit et qui a pour but de dissiper les soupçons du peuple, signifient « prononcer l'éloge funèbre. » Denys d'Halicarnasse, décrivant les funérailles de Brutus ; VI, 17, nous montre Valérius faisant cet éloge au forum devant le corps du défunt : τὸ Βρούτου σῶμα προθεῖς... καὶ προσελθὼν ἐπὶ τὸ βῆμα τὸν ἐπιτάφιον ἔλεξεν ἐπ' αὐτῷ λόγον. Est-ce là la scène du chapitre 7 ?

(¹²) La note porte : « *sancte* inviolable, qu'il est défendu de franchir. » La défense est présentée comme absolue, sans distinction entre amis et ennemis. Si l'expression ne devait s'appliquer qu'à l'ennemi, pourquoi M. Rob. n'a-t-il pas mis « que l'ennemi ne peut franchir ? » Mais cette restriction ne se concilierait pas avec le mot *sanctus* ; une *res sancta* est inviolable pour tout le monde ; il était défendu aux Romains aussi bien qu'aux ennemis d'escalader les murs de la ville. L'uis, les fleuves n'étaient pas considérés comme *res sanctæ* ; outre les murs, les jurisconsultes placent dans cette catégorie les portes de la ville, non qu'il fut défendu de les franchir, mais parce qu'il était prohibé d'y faire des dégâts. (Justin. Inst. II, 1, 10. Dig. I, 8, 10 et 11).

(¹³) Inviolable = « qu'on ne peut, » pas « qu'on n'a pu franchir » et ne signifie pas « qui est resté inviolable. »

(¹⁴) Si *caput* a le sens de *personne*, il ne s'en suit pas encore que *capite tuo* signifie *par ta personne* ou *en personne*. M. Rob. en a-t-il déjà rencontré un exemple ? Il a combattu, il est venu en personne, se rend-il en latin par *capite suo venit*, *dimicavit* ou par *ipse venit* ?

(¹⁵) *Discrimen* signifie, je pense, *danger*, et non pas *lutte*. Les rois de ce temps ne craignaient pas de s'exposer eux-mêmes ; les combats n'étaient souvent que des séries de duels.

(¹⁶) C'est pour cela même que je ne l'ai pas citée, quoique le *Mars Gradivus* ne soit pas précisément le Mars qui marche en guerre, mais celui qui, dans la guerre, s'avance au pas de

charge. Devais-je peut-être passer en revue toutes les étymologies de l'auteur et donner un avis sur chacune?

(¹⁷) Ces citations prouvent que dans les phrases hypothétiques la proposition principale *peut* se mettre à un temps passé de la conjugaison périphrasée, dans le sens du plus-que-parfait du subjonctif, non pas qu'elle *doit* s'y mettre. Sinon Cicéron n'aurait pu dire *aurum et argentum frustra natura genuisset*, et le § 144 de Gantr., ainsi que la page 689, VI, 3, de Guardia seraient erronés.

(¹⁸) La note est incorrecte indépendamment de la question de savoir si sans *ambigitur quin* T.-L. aurait mis *facturus fuit* ou *fecisset*. Voyons cependant ce qui en est : *Facturus fui* n'est pas absolument la même chose que *fecissem* : le parfait de la conjugaison périphrasée conserve le sens inhérent aux formes de cette conjugaison, même lorsqu'il est employé comme conditionnel. *Fecissem* signifie simplement « j'aurais fait; » *facturus fui* renferme de plus l'idée de j'étais décidé à faire, j'allais faire, ou celle qu'il était dans ma nature, dans ma destinée de faire. M. Rob. est-il d'avis qu'un de ces sens convienne à notre passage? De même dans Cicéro *pro Sulla* 15, 44, (*Cum tibi prius edituri indicium fuerint scribæ mei si voluisses*), *edituri fuerint* = *edidissent*, non *edituri fuerunt*. V. Halm ad l. et cf. Tacite Hist. I, 26, avec la note de Heraeus et Weissenborn ad Liv. II, 33, 11. A cet endroit se rencontre une exception fort rare de la règle appliquée dans notre passage. M. Rob. n'en a rien dit au ch. 33.

(¹⁹) Il n'y a rien à redire au § cité de Gantrelle. On y lit : « L'usage a fait de *nescio quis* pour ainsi dire un seul mot qui répond à *aliquis*, et n'a par conséquent aucune influence sur le mode du verbe. Si *nescio* était le verbe principal, il faudrait, etc. » M. Rob. pour conformer son langage à celui de ce §, aurait dû dire : « *mirum quantum*, répondant à une expression adverbiale n'a aucune influence sur le verbe. Il n'en serait pas de même si *mirum* formait avec *est* s. ent. une proposition principale. »

(²⁰) *Par égard*, etc., *hominis causa*, porte sur *invitum*, malgré lui. Son respect pour Collatin fait que Brutus parle malgré lui.

(²¹) De quelle traduction? Je n'en connais pas et n'ai pas traduit moi-même le passage.

(²²) Qu'on nous permette de répéter le texte : *Cum in senatu vicisset sententia quæ censebat reddenda bona, eamque ipsam causam moræ in urbe haberent legati, quod spatium ad vehicula comparanda a consulibus sumpsissent, quibus regum asportarent res*. La question est de savoir si la cause du retard est l'avis du Sénat ou le délai accordé par le consul. Il me semble que c'est le délai, car la sentence du Sénat n'empêchait pas le départ immédiat. Donc, si la *causa moræ* est le fait *quod spatium.... sumpsissent*, il est naturel de voir dans *eam ipsam* des pronoms démonstratifs annonçant *quod....sumpsissent* et attirés au genre de l'attribut.

(²³) Oui, mais les termes ont leur importance. M. Rob. dit « *sumpsissent* au subjonctif, ce verbe dépendant de *haberent*, comme *asportarent* à son tour est subordonné à *sumpsissent*. » Est-ce la même explication que : « *sumpsissent* est au subjonctif parce que c'est le prétexte allégué par les ambassadeurs, *asportarent* parce que *quibus* = *ut iis* » ?

(²⁴) Nous n'avons pas accusé M. Rob. de commettre un solécisme en sous-entendant *crederetur*. Nous avons dit que, contrairement à sa note, on ne s'attend pas ici à trouver *crederetur* au lieu de *creditur*, et que *crederetur* dans le passage serait un solécisme. Que ferait ici cet imparfait du subjonctif? M. Rob. l'explique en sous-entendant « si le peuple voulait confier la liberté à de nouveaux consuls, » mais cela implique la négation de l'acte de vouloir, et par conséquent aussi la possibilité de la présence actuelle de consuls nouveaux auxquels la liberté serait mieux confiée. Comment dès lors Valérius pourrait-il dire *ædificent*, que ces consuls bâtissent? On peut dire que d'autres bâtissent *s'il y en a*, mais pas *s'il y en avait*.

(²⁵) Ce qu'il y a à reprendre, c'est la forme de la note : « Dans les propositions principales énonçant vœu, prière, ordre, l'impératif du style direct devient le subjonctif dans le style indirect, mode qui donne un tour plus pressant à la demande que ne le ferait l'infinif. » Dans *opem ferendam esse* le fait n'est pas présenté comme une demande, mais d'une façon déclarative : « il dit qu'il fallait porter secours. »

(²⁶) La critique porte sur la manière d'expliquer la présence du vocatif dans *macte*, faisant fonction d'attribut. M. Rob. dit : « C'est parce que *macte* est généralement employé en apostrophe

avec *esto*, qu'on lui a conservé sa forme vocative. » Comprenez qui pourra : *Macte* employé en apostrophe avec *esto* !

(²⁷) Voyons les faits : « *Impubes*, dit M. Rob., venant d'une des formes nomin. *impubes* ou *impubis*, des deux genres, cette dernière plus poétique, toutes deux d'ailleurs moins usitées que *impuber-is*. » Ainsi la forme la plus usitée était celle que M. Rob. avoue maintenant ne pas exister. Mais on me déclare tout aussi coupable, pour avoir dit que ce mot n'a qu'une forme au nominatif. M. Rob. a trouvé *impubis* aussi bien que *impubes* dans les prosateurs et les poètes. Qu'il nous le prouve, et comme lui nous dirons *mea culpa*. Pour le moment il ne cite qu'un seul exemple, celui de Pline ; c'est le seul aussi que donnent Forcellini et Freund, Ruddimann et Kühner. Or, peut-on dans l'enseignement tenir compte d'une forme qui ne se rencontre qu'une fois et cela dans Pline ? Puis *puer impubis* est-ce la même chose que *impubes* employé comme substantif ?

(²⁸) A ces autorités nous opposerons Becker *Topographie der Stadt (Röm. Alt., t. I)*, p. 246, où la question est traitée à fond. Nous ajouterons M. Rob. lui-même, p. 52, où il dit : « La *sacra via* menait au haut du mont Velia et prenait là même le nom de *summa sacra via*. » Nous ne voulons pas croire en effet que l'auteur veuille faire monter la *sacra via* sur le Palatin.

(²⁹) Nous ne pouvons que renvoyer M. Rob. aux ouvrages spéciaux (p. ex. Becker, o. c. p. 386). S'il veut se donner la peine de les consulter, il verra que *arx* et *Capitolium* étant réunis, signifient l'un la hauteur portant la citadelle, l'autre celle où était le temple de Jupiter. Il trouvera cités à l'appui, outre notre endroit, T.-L. III, 18 ; IV, 45 ; V, 39, 40, 41, 47, 51 ; VI, 20 ; XXXVIII, 51. En lisant ces passages il verra aussi que lorsque les deux sommets sont considérés comme des parties d'un seul tout, ils sont unis par *que* (cf *senatus populusque Romanus*) ; c'est le cas ici : « Si j'habitais sur la colline de la citadelle et du Capitole. »

(³⁰) Voici la note complète : « *Portoriiis*... proprement les droits qui se payaient *in portu*, pour le transit des marchandises par eau ; en ce sens, il est opposé à *vectigal* (vehere) ; droit de passage par terre ; mais l'un et l'autre terme s'emploient dans le sens large d'impôts indirects (sens actuel), par opposition à *tributo* impôts directs, c'est-à-dire contribution ordinaire sur les personnes et le revenu. » Il est clair que cette note ne reconnaît

que deux sens à *portorium* : 1° Le droit pour le transit des marchandises par eau, 2° impôts indirects ; de même que *vectigal* signifie, d'après la note : 1° droit de passage par terre, 2° impôts indirects. En laissant de côté le mot *proprement*, je ne changeais absolument rien à la manière de voir de l'auteur, cet adverbe ne pouvant être opposé qu'aux mots *dans le sens large* et étant par conséquent superflu. Pour la signification exacte de ces termes M. Rob. semble préférer à la science de Marquardt les définitions de Forcellini ; que grand bien lui fasse.

(³¹) M. Rob. confond les époques. Du temps de César les *antesignani* étaient les hommes d'élite dont parle Lamarre ; il ne pouvait en être de même en 255 de Rome, l'aigle, comme enseigne de la légion, ne datant que de Marius (Pline H. N. X, 16). Le passage de T.-L., XXII, 5, ne prouve rien pour ce caractère d'hommes d'élite.

(³²) Où M. L. R. a-t-il lu ce qu'il rapporte ? Dans votre note, M. Rob., où cela est dit clairement et expressément. « *Nexos ob aes al.*, détenus pour dettes ; *nexi*, dans un sens plus large, désigne tous les débiteurs engagés envers leurs créanciers par un contrat appelé *nexus* (l. *nexum*), de *nectere*, lier, en vertu duquel le créancier pouvait, en cas de non paiement et après certaines formalités, enchaîner son débiteur qui devenait son esclave, le contraindre aux plus durs travaux et même le vendre pour se rembourser. » Ai-je altéré ce texte en disant : « Nous lisons p. 73 que le *nexus*, en cas de non paiement, « devenait l'esclave du créancier qui pouvait... même le vendre pour se rembourser ? » Les formalités requises pour l'enchaînement du *nexus* ne le rendent nullement l'esclave du créancier ; « si le *nexus* manquait à son engagement, dit M. Troisfontaines, le prêteur, après lui avoir accordé un délai de trente jours pour délibérer (voilà les formalités), avait sur lui droit de main-mise ; il le pouvait conduire à son domicile, l'y employer à des œuvres serviles, etc., mais il lui était défendu de le vendre. » M. Rob. prétend avoir entendu par ces *formalités* l'*addictio* : dans ce cas il versait dans une autre erreur. Il n'y avait pas d'*addictio* pour le *nexus*, celui-ci ne devient jamais *addictus*. V. Willems, *Droit public romain*, 3^e éd., p. 91.

(³³) Les mots *quem baritum vocant* s'ils sont de Végèce, prouvent que, même à la fin du IV^e siècle après J.-C., *barritus* n'était pas un mot technique reçu depuis longtemps dans la langue,

mais un mot nouveau et peu classique. La description du cri de guerre germain ne peut être appliquée aux Romains de l'an 494 a. C.

(³⁴) Dans ces passages il s'agit de prêtres faisant un sacrifice; alors ils portaient l'*infula* et les *vittæ* aussi bien que la victime. En dehors de cet acte religieux les Vestales et d'autres prêtres en étaient seules ornées. L'*infula* est donc un des *insignia* des Vestales, non pas des prêtres, et M. Rob. a eu tort de dire « *suis insignibus*, savoir l'*infula* (plus souvent au pluriel *infulae*), coiffure des prêtres. »

(³⁵) Une famille *considérable* est-ce une famille *noble*?

(³⁶) Cela veut-il dire que T.-L. séjourna alternativement à Rome et à Naples?

(³⁷) « L'auteur serait bien embarrassé, ai-je dit, s'il devait citer un passage quelconque à l'appui de ces assertions. » On en cite un au n° 3, Eusèbe, chron. On y lit : *Livius historiographus Patavi moritur*. M. Rob. pense-t-il qu'il faut en induire qu'après la mort d'Auguste T.-L. retourna à Padoue? A quoi servent les autres citations : Taine, Gruterus, Nisard, etc. Sont-ce *des passages* à citer à l'appui d'une assertion?

(³⁸) Les 35 livres qui nous restent forment-ils *tout l'ouvrage* de T.-L.? Nous savons que celui-ci a consacré 25 livres au récit des actions d'Auguste, et M. Rob. pouvait-il donc écrire : « Cette bienveillance du maître du monde, divinisé par des poètes courtisans, n'altéra point l'impartialité de l'historien, et, tandis qu'il nomme à peine Auguste pour marquer une date ou pour prouver un fait, il osa dire du grand César, père adoptif de l'empereur, qu'on ne savait s'il avait été plus nuisible qu'utile à sa patrie? » Si M. Rob. avait dit : « Et tandis que dans la partie de l'œuvre qui nous est restée, etc., » nous aurions donné un autre tour à notre observation, et lui aurions fait remarquer qu'il ne pouvait rien en conclure pour les rapports de T.-L. avec Auguste, l'historien n'ayant que rarement eu l'occasion de parler du prince dans le récit des événements anciens. Combien de fois M. Namèche et M. Juste nomment-ils Léopold I dans l'histoire des Belges au moyen-âge?

(³⁹) Il fallait dire 142 et non pas « 140 ou 142. »

(⁴⁰) M. Rob. croit peut-être qu'à part les points que nous avons relevés, tout est parfait dans son ouvrage. Qu'il songe que notre critique grammaticale porte presque toute entière sur les quatre premiers chapitres et que dans les huit premières lignes de sa

Notice biographique nous avons pu signaler quatre erreurs.

(⁴¹) Des notes comme celle-ci sont-elles bien indispensables : « Sur l'origine du *cliens* et sur cette institution, v. Dict. *Freund* ? » p. 57.

(⁴²) J'ai signalé consciencieusement ce que j'avais trouvé de bon dans l'ouvrage. Si j'ai dû joindre le blâme à l'éloge, ce n'est certes pas ma faute et M. Rob. ne peut m'en vouloir d'avoir accompli mon devoir de critique. Quant au jugement final à porter sur le livre, j'en ai laissé le soin au lecteur, comme je lui abandonne aussi l'appréciation de cette *réponse*.

L. R.

Essai sur la vie et le règne de Septime Sévère, par ADOLPHE DE CEULENEER, sous-bibliothécaire à l'Université de Liège (Mémoire couronné par l'Académie royale de Belgique). Bruxelles, Hayez, 1880, 314 pp. in-4.

En 1868 la classe des Lettres de l'Académie mit au concours la question suivante : « On demande un essai sur la vie et le règne de Septime Sévère. » Trois mémoires furent envoyés en réponse, mais comme aucun ne paraissait remplir les conditions d'un semblable travail, la question fut remise au concours en 1870. Deux ans après l'Académie eut à se prononcer sur l'œuvre de quatre concurrents, mais elle n'adjudgea la palme à aucun d'eux et fit un nouvel appel aux érudits. Enfin en 1874 elle crut pouvoir accorder la médaille d'or à celui des mémoires qui avait pour devise le dernier mot d'ordre de Sévère : *Laboremus*, et était l'œuvre de M. Ad. De Ceuleneer. Près de six ans se sont écoulés depuis avant que l'auteur ait livré son mémoire au public, mais ce long délai n'a pas été inutile ; il a été largement mis à profit pour améliorer et compléter l'ouvrage par de nouvelles recherches personnelles et l'étude de tout ce qui a paru dans l'intervalle sur les nombreuses questions qui y sont traitées.

Le sujet était vaste et difficile. Né en Afrique, élevé à l'empire en Pannonie, Septime Sévère a deux fois fait la guerre en Orient, livré une sanglante bataille près de Lyon, visité l'Égypte, combattu en Bretagne et est mort à York. Il a donc parcouru l'empire en tout sens ; partout il a laissé des traces de son passage, et partout aussi on rencontre des monuments et des inscriptions relatives à sa personne ou à son entourage. Le Code de Justinien et le Digeste sont pleins de ses rescrits ; son conseil, où sié-

geaient les Papinien, les Ulpien et les Paul, a eu une influence marquée sur le développement du droit romain; sa cour était le rendez-vous des littérateurs et des philosophes. Malgré la persécution, le Christianisme s'étend sous son règne et trouve dans Tertulien un apologiste fameux. Il y avait donc ici à élucider une foule de questions de nature diverse; la géographie et la topographie, les antiquités, l'épigraphie et la numismatique, l'histoire du droit, des lettres, de la philosophie et l'histoire de l'Eglise devaient être consultées tour à tour aussi bien que les auteurs anciens qui nous ont transmis le récit des événements passés sous Sévère. De plus, comme ces auteurs se contredisent souvent et ne peuvent être employés qu'avec une grande réserve, il faut peser tout ce qu'ils racontent et contrôler leurs assertions par les inscriptions et les médailles et un examen comparatif des différentes relations.

M. de Ceuleneer n'a rien négligé pour s'acquitter dignement de sa tâche. Il a étudié à fond les auteurs anciens en discutant leur valeur historique, il a compulsé tous les recueils épigraphiques connus, lu et examiné tout ce que les savants modernes ont dit sur la masse des questions qu'il avait à toucher. Aucun écrit ne lui a échappé; ses notes constituent un vrai répertoire bibliographique pour toute l'histoire de la civilisation du commencement du III^e siècle. On y trouve mentionnés non-seulement les grands ouvrages mais une foule de traités particuliers, d'articles de revues et de mémoires de sociétés savantes, dont les noms mêmes sont souvent peu connus. Il a fallu un bien grand labeur et de longues recherches pour réunir une telle somme de matériaux.

Le mémoire de M. de C. nous offre ainsi le tableau fidèle de tout ce que l'on sait de nos jours sur l'époque dont il expose l'histoire; il a réuni d'une façon judicieuse ce qui est éparé dans une foule d'écrits, souvent très difficiles à rencontrer, et par cette réunion même il a sur beaucoup de points étendu et éclairci nos connaissances. Il figurera avec honneur dans la collection de l'Académie et nous espérons qu'il y trouvera beaucoup de lecteurs.

Afin de montrer à l'auteur avec quel intérêt nous avons lu nous-même son ouvrage, nous présenterons quelques observations sur un ou deux points, sur lesquels nous ne croyons pas pouvoir partager son avis.

M. de C. en appréciant les mesures de rigueur employées par Sévère pour asseoir ou maintenir son autorité, se sert d'expressions qui, si elles n'excèdent pas sa pensée, nous paraissent beaucoup trop sévères. Ainsi, nous lisons p. 79 : « La vengeance de Sévère fut terrible et *cruelle*. On put croire que les temps des proscriptions de Sulla et de Marius étaient revenus. Sa *cruauté* fut-elle dictée par vengeance et par *féroce* ou bien par calcul politique? Par l'un et par l'autre. *Toute sa carrière est là pour témoigner de son caractère cruel.* » Le bruit du triomphe de Sévère ne se répandit pas sans celui de la vengeance qu'il exerça et des *cruautés* qu'il ne craignit pas de perpétrer. Les ménagements envers la famille de Niger ont cessé : sa femme et ses enfants doivent prendre la route de l'exil. Des sénateurs, partisans de Niger, aucun n'est mis à mort ; mais leurs biens sont confisqués et eux-mêmes envoyés en exil. Un sénateur ose s'opposer à ces *cruelles vengeances* ; c'est le vénérable Cassius Clemens qui nous rappelle, par ses invectives, l'énergique discours de Cremutius Cordus, reproduit par Tacite. Il attaqua si violemment la conduite de Sévère, que celui-ci n'osa lui confisquer que la moitié de ses biens. » Des condamnations à l'exil sont-ce donc de si *cruelles vengeances*, et un souverain absolu qui écoute sans s'irriter les *invectives* d'un sénateur est-ce un si grand tyran ?

Ailleurs nous lisons, p. 104 : « Ses victoires furent souillées par des *cruautés inouïes*, et jamais vainqueur n'abusa davantage des droits de la guerre ; » p. 291 : « *Ses cruautés rappellent les plus mauvais princes.* Il ne lui tomba pas en partage cette noblesse de cœur et cette élévation des idées qui seule peut faire aimer un homme ; » p. 190 : « Dans cette position si favorable aux ambitieux, Plautien étala ses vices au grand jour et ne le céda à son maître ni en *cruauté* ni en *avidité*. Il n'y eut ni peuple, ni ville de l'empire que Plautien, ne pillât. » Comment concilier ces paroles avec les faits rapportés dans différents endroits du Mémoire : « Le peuple (de Rome) n'eut qu'à se louer de Sévère, sous peu d'empereurs il mena une vie plus heureuse ; l'intérêt que portait S. aux misères du peuple fut poussé si loin qu'il ordonna à Galien de préparer un dépôt de médicaments, afin de pouvoir les distribuer aux nécessiteux ; il ne négligea pas non plus les fondations alimentaires ; à cette bienfaisante prévoyance du prince se

joignait, etc.; peu d'empereurs introduisirent dans l'organisation générale de l'empire autant de changements et d'améliorations que lui; il s'occupa activement de l'administration provinciale, il voulut fortifier son pouvoir en s'attachant les provinciaux; si maintenant nous recherchons ce que fit S. pour l'état matériel de l'empire, nous voyons qu'ici comme toujours il introduisit de bien grandes améliorations. En dehors des nombreux monuments qu'il releva en province, il fut celui de tous les empereurs qui entretint le mieux les grandes voies de communication; les relations commerciales sous S. s'étendirent considérablement. Cette extension ne résultait pas seulement des facilités de communication de plus en plus grandes, mais aussi de la longue paix dont on jouit sous son règne; S. travailla bien plus qu'aucun de ses prédécesseurs, à fixer la jurisprudence romaine et à la ramener à des principes à la fois rigoureux et équitables. Aucune partie de la science du droit n'échappa à ses investigations. Le Code de Justinien, à chacune de ses pages, nous fournit des preuves de l'activité en même temps que de la sagesse de son esprit; le droit pénal lui doit les améliorations les plus heureuses; ce furent avant tout les incapables qui attirèrent son attention; il ne se contenta pas d'améliorer la condition des impubères et d'augmenter leurs garanties contre le pouvoir tutélaire, il s'attacha aussi à augmenter la sûreté des femmes mariées; il voulut rendre à la famille son ancien prestige en s'efforçant de réprimer la licence des adultères; il s'attacha à introduire dans la procédure comme ailleurs, une réglementation précise et marqué au coin d'une rigoureuse équité; dans plusieurs de ses rescrits, Sévère prouva qu'il commençait à avoir à l'égard des esclaves, des idées plus humaines que celles de la plupart des Romains d'autrefois; il adoucit la rigueur de la *lex Julia majestatis*, dont on abusa si criminellement durant les règnes des mauvais princes; c'est de Sévère que date le premier rescrit contre l'*abortio partus*. » Ajoutons à tous ces faits les nobles paroles par lesquelles S. déclare rejeter tout héritage ou legs fait en sa faveur, auquel il manquerait une formalité quelconque : *Licet enim legibus soluti sumus, attamen legibus vivimus*, Just. Inst. II, 17, 8. Et maintenant nous demandons si ce sont là les actes d'un prince auquel Plautien « pillant toutes les villes de l'empire » ne le « cédait ni en cruauté, ni en avidité; » si ce soin pris des faibles et des malheureux, cette préoccupation constante du bonheur de ses sujets autorisent de dire

que toute la carrière de S. témoigne de son caractère cruel, et qu'il n'avait ni noblesse de cœur ni élévation d'idées.

Nous sommes portés aussi à croire que M. de C. a été peu juste pour la femme de Sévère, la célèbre Julia Domna. « Son épouse, dit-il, p. 134, la belle Julie se conduisit *en véritable Messaline*; comment pouvait-il réprimer l'adultère lorsqu'il laissait pleine liberté à Julie, celle-ci *menant une vie des plus licencieuses*, p. 279; princesse remarquable par son intelligence et sa beauté, mais *plus célèbre encore par ses voluptés et ses vices*. » Cette accusation repose uniquement sur une phrase de Spartien, reproduite par Aurelius Victor, c. 20 : *Domi minus cautus, qui uxorem Juliam famosam adulteriis tenuit, ream etiam conjurationis*. Mais Spartien mérite peu de foi. M. de C. nous montre p. 5 qu'il manque de critique historique et qu'il est quelquefois d'une grande partialité. Ici même l'auteur recuse son témoignage pour le fait de la conspiration. « Quelque grands qu'aient été ses vices, dit-il, nous ne croyons pas que Julie ait conspiré contre son époux. » Il faudrait donc, nous semble-t-il, user de la même circonspection pour les adultères, d'autant plus que Dion Cassius, qui n'aimait guère Sévère, garde à ce sujet un silence absolu.

Dion n'aurait probablement pas manqué de nous dire un mot de la conduite de Julia, si les débordements qu'on lui reproche, étaient réels; car il avait deux fois une excellente occasion de nous en parler; d'abord quand il rapporte les méchantes incriminations de Plautien contre l'impératrice (σφόδρα αὐτὴν πρὸς τὸν Σεουήρῳ αἰεὶ διέβαλλεν, LXXV, 15), qui lui firent chercher ses consolations dans la philosophie; puis, quand il relate les mesures prises par Sévère contre l'adultère, mesures qui amenèrent un si grand nombre de procès qu'on dut les abandonner. C'est au dérèglement général prouvé par ce fait que Dion applique la réponse de la femme calédonienne (ἔθεν καὶ μάλα ἀστείως, etc.) et M. de C. a tort, je pense, de dire : « la conduite déréglée de Julie lui attira une réponse piquante, etc. Du reste, Julie avait une tournure d'esprit fort sérieuse; les « Messalines » ne se plaisent guère, croyons-nous, dans la société des philosophes et des géomètres, qui faisaient cercle autour de la femme de Sévère.

On sait que lors du procès d'un proconsul d'Asie le sénat rencontra dans l'enquête cette déposition étrange φαλακρόν τινα βουλευτὴν παραύψαντα εἶδον, Dion, LXXVI, 8. « Ce passage est obscur, dit M. de C., p. 198, n° 4. Je traduis : j'ai vu un

sénateur qui courbait sa tête chauve. Le mot φαλακρός se trouve en effet aussi bien comme substantif que comme adjectif. Ainsi Aristoph. Nubes, 540. » Il semble d'après cela que M. de C. considère φαλακρόν comme étant complément direct de παρακύναντα avec le sens de « tête chauve, » mais παρακύνειν signifie se courber pour voir, pour épier, et n'est jamais employé transitivement, puis φαλακρός s'emploie bien comme substantif pour désigner *un chauve*, par exemple dans le passage cité d'Aristophane : οὐδ' ἔσκαψε τοὺς φαλακροὺς, mais on ne pourrait pas plus dire en grec qu'en français : « courber son chauve, » pour « courber sa tête chauve. »

Dans le récit de la mort de Plautien M. de C. dit : « Caracalle va le tuer de sa main, mais Sévère l'arrête et ordonne à un soldat de lui donner le coup de mort. On appelle Julie et Plautilla, pour voir le corps inanimé l'une de son ennemi, l'autre de son père. » Il renvoie à Dion LXXVI, 4, et à Amm. Marcellin, XXVI, 6, 8; XXIX, 1-17. Je n'ai pas trouvé dans Ammien le récit de cet événement tragique; quant à Dion, sa relation diffère en deux points de celle de l'auteur : ὁ Ἀντώνιος ἐθέλησε μὲν καὶ αὐτοχειρίᾳ σφάζει, ὑπὸ δὲ τοῦ πατρὸς κωλυθεὶς ἐπέλευσε τιμὴ τῶν ὑπηρετῶν φονεῦσαι αὐτόν. Ainsi, c'est Caracalla qui a donné l'ordre de tuer, Sévère est resté passif. Puis καὶ αὐτόν τις τῶν τριχῶν τοῦ γενείου ἐκτίλας τῇ τε Ἰουλίᾳ καὶ τῇ Πλαυτίλλῃ προσήνεγκεν ὁμοῦ οὖσας, πρὶν καὶ ὀτιοῦν αὐτάς ἀκοῦσαι, καὶ εἶπεν "ἴδετε τὸν Πλαυτιανὸν ὑμῶν n'est pas : on appelle, etc. mais, d'après la traduction de Reimarus : *Alius pilos ex mento ejus evulsos Julicæ Plautillæque, quæ tum una erant, attulit ante quam aliquid audivissent : Vos vero, inquit, vestrum Plautillum videte* — Nous ne savons trop non plus si le passage de Tzetzes, Chil. I, 27, λευκῆς μαρμάρου τάφῳ τὸν ἄνδρα τέθεικεν τὸν στρατηγὸν Ἀντίβαν peut être rendu par « il fit élever une statue de marbre blanc en son honneur. »

L. R.

Histoire de Belgique empruntée textuellement aux récits des écrivains contemporains, par VAN BEMMEL. Bruxelles, Lebègue.

L'auteur dit dans sa préface : « Ce livre n'est pas un simple recueil de morceaux choisis, c'est une *histoire suivie*, composée de matériaux de diverses provenances, mais formant un ensemble ... Il n'y a aucune imagination d'historien ou de romancier qui puisse valoir cette réalité. »

L'auteur a donc imité le grand travail en quatre volumes de *Dussieux*, en cherchant à faire pour la Belgique ce que celui-là avait fait pour la France. L'œuvre du premier a échoué; nous souhaitons qu'il n'en soit pas ainsi de celle du second.

On a dit à Dussieux : « Pour faire une histoire pittoresque, racontée par les contemporains, ce n'est pas un texte qu'il faudrait, c'est l'ensemble des textes, souvent si contradictoires, de tous les contemporains sur un fait donné. On pourrait aussi prendre le texte le plus complet, comme base du fond historique, l'annoter en citant tous les passages des auteurs contemporains qui diffèrent du morceau préféré. A ce genre d'écrit, on préférera cependant toujours l'histoire conçue à la façon d'Augustin Thierry et de Monteil, qui fondent tous les textes des contemporains en un texte unique, reproduisant, comme un miroir, l'impression du moment, produite par les événements du jour. On fait ainsi de l'histoire pittoresque, politique et biographique, qui est à la véritable histoire ce que le fait est à la science, qu'il ne constitue pas. »

Est-il bien certain, du reste, que le *Combat des Francs* dans les *Martins* de Châteaubriand, « imagination d'historien ou de romancier », ne nous donne pas une idée plus vraie, plus nette, des mœurs militaires de l'époque, que ne pourraient le faire tous les textes contemporains qui ne seraient pas ainsi fondus dans un ensemble vivant, propre à ressusciter la physiologie d'une époque?

Est-il vrai que l'œuvre de l'auteur soit autre chose qu'un *recueil de morceaux choisis*? M. Van Bemmél veut que ce soit une *histoire suivie*. Si nous devons la juger à ce point de vue, nous trouverions cette histoire sujette à bien des critiques.

Qu'est-ce, en effet, que l'histoire? L'histoire de l'humanité est celle qui constate les progrès de la civilisation humaine, en rattachant chacun d'eux aux sciences, aux arts, aux lettres, aux découvertes, aux industries qui les ont engendrés. L'histoire pittoresque a bien peu de chose à voir là dedans. Qu'est-ce qu'une histoire nationale? C'est le récit des transformations de l'état social d'un peuple, expliquées par les influences scientifiques, littéraires, artistiques, religieuses, industrielles surtout, qui les ont engendrées.

Si l'auteur entend donc nous donner son livre comme une *Histoire de Belgique*, nous ne pourrions que nous récrier contre cette prétention.

M. Van Bemmél est littérateur avant d'être historien, littérateur critique, entendons-nous. Ses jugements sont généralement justes. Il pourrait, à ce point de vue, rendre à la Belgique d'immenses services, en fondant enfin chez nous la *critique* littéraire, qui n'y existe pas. Le jour où elle sera fondée, où elle deviendra consciencieuse et profonde, détaillée et motivée surtout, la littérature nationale éclora.

L'ouvrage de M. Van Bemmél est donc « un *Recueil de morceaux historiques* », judicieusement choisis dans les travaux des écrivains contemporains des événements qu'ils racontent, pour donner aux lecteurs le

sentiment des impressions qu'ils ont produit sur ces historiens. » Rien de plus. A ce point de vue, nous n'avons que des éloges à donner à l'auteur. Mais on sait que ces impressions ne sont pas toujours les plus vraies; que l'histoire ne peut s'écrire que quand l'historien n'est plus sous l'influence des événements et des opinions contemporaines, et qu'il peut voir et juger de plus loin et de plus haut l'ensemble des causes et des effets.

N.

NOTES SCIENTIFIQUES.

(Comptes rendus de l'Académie des sciences de Paris ;

Tome LXXXIX ; juillet-décembre 1879).

N° 1. **Morin**. Conclusion d'une étude détaillée sur l'inondation de Szegedin. Les travaux exécutés dans la vallée de la Theiss, les uns dans l'espoir de préserver la ville de Szegedin, les autres en vue des grandes lignes de chemin de fer, ont fatalement concouru à rendre inévitable la catastrophe qui l'a ruinée; ce qui met une fois de plus en évidence les inconvénients de l'endiguement des rivières sujettes à de grandes crues au moyen de digues placées trop près de leurs rives et qui sont tôt ou tard inévitablement emportées par les eaux. **Fouqué et H. de Sausure**. Renseignements sur l'éruption de l'Etna: de mai-juin 1879. Le massif de l'Etna a été partagé par une crevasse de 10 kilomètres courant à peu près du nord au sud; cette crevasse s'arrête à mi-pente sur le versant méridional, mais au nord, elle se prolonge jusqu'au pied de la montagne. La fissure n'a point produit de grandes dislocations. Son aspect général est celui d'une zone, large de 100 à 200^m, sillonnée d'une quantité de crevasses plus ou moins parallèles, tantôt étroites, tantôt ayant une ouverture de quatre à cinq mètres. Le cratère central s'est borné à projeter une pluie abondante de cendres et de blocs; ceux-ci, d'un mètre cube au maximum, ont été lancés à plusieurs kilomètres. Au sud, il ne s'est pas formé de cratères proprement dits; au nord, au contraire, il existe des cratères distincts, parmi lesquels deux sont remarquables par leurs énormes dimensions: ils ont environ 200 mètres de diamètre et 80 mètres de profondeur. Il y a eu trois principales coulées de lave; l'une au sud, de 2 ¹/₂ kilomètres de longueur; une seconde au nord, de 3 ¹/₂ kilomètres; une dernière de dix kilomètres de longueur, au nord aussi, qui s'est produite après les deux autres et à un niveau inférieur; sa largeur à la partie inférieure est de 500 à 600 mètres. Les bouches d'émission des laves sont situées plus bas que les cratères dont il a été question ci-dessus. Chose curieuse, les laves des deux coulées supérieures et même une partie de celle de la grande coulée inférieure se sont répandues *par dessus* des champs de neige. Elles n'ont fondu qu'une partie de cette neige dont l'épaisseur était de plusieurs mètres. Le 14 juin, la lave, bien que reposant sur un ou plusieurs mètres de neige, était encore fort chaude à sa

surface et incandescente dans son épaisseur. La neige, partout où on l'apercevait à travers les failles de la lave, ne paraissait point subir l'action d'une forte chaleur. Elle semblait, au contraire, efficacement protégée contre le rayonnement du feu par le plancher refroidi de la lave. La durée totale de l'éruption a été très courte, onze jours seulement : l'étendue considérable de la fissure qui a déchiré l'Etna facilitait la sortie immédiate des matières éruptives. N° 2. **Berthelot** : On peut combiner directement le cyanogène avec l'hydrogène (et les métaux), en maintenant ces corps, bien purs et bien secs, en présence, pendant longtemps, à une température suffisamment élevée.

N° 3. **Tholozan** : Il est extrêmement probable que les mesures sanitaires prises en différents pays contre la peste ont été absolument sans aucune action contre ce fléau. **P. Bert** : L'anesthésie obtenue par le protoxyde d'azote mélangé d'oxygène et employé sous pression, présente moins de dangers que celle qui est produite par le chloroforme ou l'éther. **F. Denza** : Douze années d'observations sur l'électricité atmosphérique ont conduit aux conclusions suivantes : 1. Le développement de l'électricité atmosphérique dépend de l'action combinée de la vapeur d'eau et de la chaleur du soleil. 2. Les variations magnétiques et les taches solaires semblent n'avoir aucune influence sur la valeur moyenne annuelle de la tension électrique atmosphérique. 3. Les orages, les pluies, la neige, les brouillards épais, la gelée blanche font croître la tension électrique. 4. La pluie et la neige, en tombant, donnent indifféremment de l'électricité positive ou négative; il en est de même pour les orages et les grêles. 5. Quand le ciel est nuageux ou serein, l'électricité est toujours positive. Quand elle est négative, elle est due à des causes étrangères, comme, par exemple, des orages ou des pluies lointaines, ou à la formation des nuages, ou à quelque aurore polaire, ou à d'autres phénomènes semblables. 6. La tension électrique, dans les conditions normales de l'atmosphère, diminue avec l'altitude. N° 4. **Brault** : Météorologiquement, l'année se divise en quatre périodes inégales : hiver (20 novembre-20 mars), printemps (20 mars-20 mai), été (20 mai-20 septembre), automne (20 septembre-20 novembre). L'hiver et l'été sont caractérisés par un état d'équilibre de l'atmosphère, pendant lequel les vents, en chaque partie du monde, ont une tendance à souffler toujours dans la même direction; le printemps et l'automne correspondent au contraire à un état d'instabilité de l'atmosphère. En hiver, la pression barométrique est minima (748^{mm}) dans l'Asie centrale; dans l'Amérique du nord (754), en Irlande et aux îles Aléoutiennes; maxima, dans l'Amérique du sud, dans l'Afrique méridionale, en Australie. En été, elle est maxima (774) dans l'Asie centrale, dans l'Amérique du nord (768), minima en Amérique et Afrique méridionales et en Australie. Dans les deux cas, il y a des maxima dans l'océan atlantique et dans l'océan pacifique. La direction générale des vents est des régions à pression maxima vers les régions à pression minima. N° 5. **Faye** : Les anciennes observations de trombes dues à Spallanzani et à Buffon,

tout comme celles du tornado du 20 mai 1878 aux États-Unis, prouvent la vérité de la théorie de M. Faye. Les trombes sont des mouvements gyroïres descendants analogues aux tourbillons des cours d'eau.

N° 6. **Daubrée** : Sous l'influence de très fortes pressions, les démarcations consacrées par l'usage entre les trois états, solide, liquide, gazeux, des corps s'effacent presque complètement. Ainsi, par exemple, des corps solides fortement comprimés s'écoulent comme des liquides, des corps gazeux agissent à la manière de corps solides et incompressibles. **A. Cahours** et **E. Demarçay** viennent d'extraire de mélanges d'acides gras et d'hydrocarbures, provenant de la saponification des graisses neutres par l'acide sulfurique, les quatre acides gras suivants : *l'acide valérique, l'acide caproïque, l'acide oenanthylique et l'acide caprylique*, dont on avait déjà les isomères obtenus synthétiquement. Les nouveaux acides obtenus sont les acides normaux de la série de l'acide acétique, comme le prouvent leurs points d'ébullition (184°, 203°, 222°, 241°) et la composition de leurs sels de chaux. **Janssen** : Grâce à la photographie, l'observation des éclipses partielles de soleil permet de déterminer avec autant de précision la position relative du soleil et de la lune que les observations d'éclipses totales et annulaires. En outre, ces observations sont utiles au point de vue de l'étude physique de la lune. Ainsi, les épreuves photographiques obtenues par M. Janssen lors de l'éclipse du 13 juillet 1879, à Marseille, montrent très nettement les accidents du contour lunaire et pourront servir à calculer la hauteur des montagnes de cette partie de notre satellite. Elles prouvent aussi que la lune n'a pas d'atmosphère appréciable, car les granulations de la surface solaire, que l'on voit sur ces photographies, ne sont pas altérées, par réfraction, dans le voisinage du globe lunaire. **Gernez** : Lorsque l'on distille des liquides suffisamment conducteurs, sous l'influence de l'électricité statique, dans des vases convenables, il y a transport de liquide du pôle positif au pôle négatif, le long des parois du vase, supposé mouillé par le liquide; les liquides les moins bons conducteurs sont transportés en quantité plus grande que les autres. **G. Le Chartier** : Quand un fourrage vert est tassé dans un silo, la couche superficielle absorbe l'oxygène de l'air qui la pénètre, et une production continue d'acide carbonique, due au travail même des cellules végétales, fait naître un courant de gaz protecteur. Le fourrage ensilé est dans les mêmes conditions que dans un vase parfaitement clos, aussi longtemps que dure l'activité végétale de la couche supérieure. **Arloing** : L'éther, le chloroforme et le chloral, administrés comme anesthésiques, font baisser la température animale. La cause principale du refroidissement, d'après les expériences de M. Arloing, c'est le ralentissement des combustions organiques; ensuite il y a d'autres causes secondaires, moins importantes. N° 7. **P. Clève** : Le nouveau métal, le *scandium*, trouvé par M. Nilson dans l'ytterbine, a un poids atomique égal à 45 et a la plupart des propriétés du métal hypothétique, l'*ekabor*, dont l'existence a été devinée par M. Mendeleeff, d'après sa loi de périodicité. N° 8. **Amagat** :

En soumettant l'azote, l'oxygène, l'air, l'oxyde de carbone, la formène et l'éthylène à des pressions variant de 30 à 430 atmosphères, à une température voisine de 20 degrés, M. Amagat a trouvé que la loi de Mariotte n'est plus vraie du tout, sous ces hautes pressions. L'éthylène, en particulier, suivant les pressions, occupe un volume deux fois plus petit, ou trois fois plus grand qu'un gaz qui suivrait exactement la loi de Mariotte.

Arloing : En faisant absorber à la sensitive, par les racines, de l'éther, du chloroforme ou du chloral, on constate que ce dernier n'exerce aucune action sur la plante, que les deux autres anesthésiques, au contraire, agissent sur elle comme sur les animaux; ce que l'on avait déjà constaté en la plongeant dans des vapeurs d'éther ou de chloroforme. Les expériences de M. Arloing permettent de déterminer du même coup, la vitesse du courant des liquides dans la plante: elle varie entre $\frac{1}{4}$ et $\frac{3}{4}$ de millimètres par seconde. **Galtier** : La rage du chien est transmissible au lapin; la période d'incubation (18 jours en moyenne) est plus courte chez lui que chez les autres animaux. Ce petit quadrupède devient donc une sorte de réactif commode et inoffensif pour déterminer l'état de virulence ou de non virulence des divers liquides provenant d'animaux enragés. Ainsi, M. Galtier a pu constater que la salive du chien enragé, recueillie sur l'animal vivant et conservée dans l'eau, est encore virulente vingt-quatre heures après. N° 9. **Faye** : L'étude de la gravité, au moyen du pendule, présente des difficultés parce que le pied métallique de l'appareil et même le pilier en pierre qui le porte, sont sensiblement affectés par les oscillations du pendule. Pour éviter les corrections délicates qu'il faut déterminer de nouveau à chaque station, à cause de ces trépidations, il suffit de placer sur le même support deux pendules identiques oscillant en sens contraire, avec la même amplitude. De cette manière, on rend fixe le centre de gravité de la partie mobile de l'appareil et la petite torsion résultant, dans la partie supérieure des châssis, du jeu des pendules opposés, ne donne lieu qu'à une correction insignifiante et déterminable une fois pour toutes. M. Peirce a étudié mathématiquement cette méthode du pendule double et il l'approuve.

N° 10. **Schnetzler** : L'étude minutieuse du rôle des insectes pendant la floraison de l'*Arum crinitum* Ait prouve contre la théorie de Darwin relative à l'influence des insectes dans la fécondation des plantes. L'*Arum crinitum* est très probablement une plante carnivore et le nom d'*Arum muscivorum*, proposé par Linné fils, aurait bien sa raison d'être. N° 11. **N. Lookyer** a fait diverses expériences tendant à démontrer la nature composée du phosphore : 1° Le phosphore chauffé dans un tube avec du cuivre, donne un gaz qui montre le spectre de l'hydrogène, très brillant. 2° Le phosphore seul chauffé dans un tube où le vide a été fait par l'appareil de Sprengel, ne donne rien. 3° Le phosphore, au pôle négatif dans un tube semblable, donne très abondamment un gaz qui montre le spectre de l'hydrogène, mais qui n'est pas PhH^3 . **Arloing** : Conclusions d'expériences sur le mode d'action du chloral envisagé comme anesthésique.

1° Le chloral se décompose en chloroforme et en formiates alcalins, au contact des alcalis du sang ; 2° les effets anesthésiques du chloral sont dus au chloroforme ; 3° les formiates alcalins favorisent mécaniquement leur production en augmentant la vitesse de la circulation et en facilitant ainsi l'imprégnation des éléments nerveux par l'agent anesthésique. N° 12. **Ch. Naudin** : M. Grandeau a trouvé que le maïs et le tabac se développent beaucoup moins bien, si on les soustrait à l'influence de l'électricité atmosphérique. M. Naudin est arrivé à des résultats diamétralement opposés en expérimentant sur le haricot, la laitue et la tomate. On peut conclure de ces expériences contradictoires que l'influence de l'électricité atmosphérique sur les plantes est diverse suivant les espèces et probablement aussi suivant le climat, la saison, la nature du sol, etc. N° 13. **Gosselin et Bergeron** : Des expériences variées tendent à prouver que l'acide phénique au vingtième est, sous les diverses formes où l'on peut l'employer, un antiseptique presque certainement efficace, plus efficace, en tout cas, que l'alcool camphré. **Oauty et Lacerda** : Le curare, extrait d'une seule plante, le *Strychnos triplinervia*, produit tous les troubles caractéristiques de l'action du curare des Indiens. Moins actif que celui-ci, mais plus facile à obtenir en grande quantité, il offre aux physiologistes l'avantage de donner, en quelques instants, une curarisation que l'on peut arrêter à ses diverses périodes. Les mêmes auteurs sont arrivés ultérieurement (n° 17) à la même conclusion pour le *S. castelnaeeae*. Les autres substances employées par les Indiens pour faire le curare, étudiées à part, n'ont pas donné d'extrait curarisant. Plus tard (n° 24), ils sont parvenus à tirer de certains *Strychnos* un poison qui tue l'animal, non plus comme le vrai curare, mais par la chute de la tension artérielle et par la cessation consécutive de la respiration. N° 14. **Gosselin et Bergeron** : Les antiseptiques agissent à la fois comme germicides et modificateurs du sang, par coagulation de l'albumine. **F. Perrier** : On parvient à voir, pendant la nuit, parfois à l'œil nu, des signaux électriques situés à plus de 250 kilomètres.

N° 15. **Berthelot** : L'ensemble des travaux des savants français et étrangers sur la thermochimie vient d'être exposé par M. Berthelot dans un grand ouvrage intitulé : *Essai de Mécanique chimique fondé sur la Thermochimie*. (Deux forts vol. in-8° de 1330-xliv pages, avec 51 figures et 89 tableaux). L'objet fondamental de cet ouvrage capital, c'est la prévision des actions réciproques des corps, tirées des données numériques de la thermochimie. **Warren de la Rue et H. W. Müller** : Pour chaque gaz, il y a une certaine pression P qui correspond à un minimum de résistance au passage d'une décharge électrique. Pour une pression moindre ou plus grande, la résistance est plus grande ; si, en particulier, on diminue la pression au delà de P , la résistance croît avec une rapidité extrême. **C. Jobert** : Les *Strychnos* de l'Amérique du sud agissent d'une manière identique ; elles ne sont pas tétanisantes, atteignent les muscles de la vie de relation, agissent sur le système nerveux moteur, respectant la sensibilité, les organes des sens et l'appareil circulatoire. **Boucheron** : A la

suite d'une blessure de l'œil, l'autre œil peut être atteint d'ophtalmie sympathique, par l'intermédiaire des nerfs ciliaires et peut-être du nerf optique. L'expérience prouve que l'on peut prévenir l'ophtalmie sympathique, sans danger, par la section des nerfs ciliaires et du nerf optique de l'œil blessé. On n'est pas forcé d'extraire celui-ci, qui peut rester parfaitement limpide. N° 17. **Berthelot**: L'or s'oxyde quand il est employé comme électrode positive dans la décomposition de l'eau acidulée au moyen d'acide sulfurique (un dixième); il est attaqué (? oxydé) dans les mêmes circonstances par l'acide azotique, non par l'acide phosphorique, ou l'ozone, ou l'acide persulfurique. **Violle**: Les températures de fusion des métaux réfractaires sont à peu près les suivantes: argent, 950°, or, 1030°, cuivre, 1054°, palladium, 1500°, platine, 1775°, iridium, 1950. **M. Reynaud**: La salive d'un homme, qui a été atteint de la rage, peut communiquer, même après la mort du malade, la rage au lapin et probablement à l'homme. N° 19. **F. Bateman**: Conclusions d'un travail sur le darwinisme (*Darwinism tested by language*, Rivingtons, 1877, in-12). 1° Le langage articulé est un attribut vraiment distinctif de l'homme. 2° Le langage articulé est un attribut universel de l'homme et toutes les races ont un langage ou la capacité d'en acquérir un. 3° La faculté du langage est immatérielle. N° 20. **Ch. Sainte-Claire Deville**: A la fin d'un travail sur la température de décomposition des vapeurs, cet éminent chimiste s'exprime ainsi: « Depuis plus de vingt ans, j'essaye dans mes leçons et mes écrits de combattre l'intervention de l'idée de force dans les sciences, de l'affinité et de l'atonicité en chimie, par exemple: je cherche à éloigner au moins de l'enseignement l'intervention des hypothèses absolument gratuites, comme l'hypothèse des atomes, des molécules et des états hypothétiques de la matière, abstractions auxquelles on finit toujours par donner un corps. » **A. Cornu** a constaté expérimentalement une extension de la partie ultraviolette du spectre solaire quand on l'observe sous de hautes altitudes. **Gosselin** et **Bergeron**: le pus se putrifie plus lentement que le sang; la putréfaction est retardée par l'occlusion complète, par les antiseptiques, au contact et à distance. **Forel**: Les courants du détroit de l'Euripe (existence de quatre à quinze flux ou reflux par jour), s'expliquent très probablement, quand ils sont réglés, par l'influence lunisolaire, quand ils sont dérégés, comme les *seiches* du lac de Genève, c'est-à-dire des causes atmosphériques locales (vents, etc.) **G. Lebon**: Des mesures effectuées sur les capacités de quarante-deux crânes ayant appartenu à des hommes célèbres, tels que Descartes, La Fontaine, Boileau, Gall, Volta, etc., l'on peut conclure que la capacité moyenne de ces crânes (1682^{cc}) dépasse presque autant celle des crânes parisiens (1559^{cc}), que celle-ci dépasse celle des crânes nègres (1430^{cc}). La capacité moyenne des vingt-six sujets les plus remarquables atteint le chiffre énorme de 1732^{cc}.

N° 21, **Perrier** et **Ibanez** sont enfin parvenus à réunir la triangulation de l'Algérie à celle de l'Espagne, au prix de fatigues inouïes, les stations ayant été établies sur deux montagnes algériennes et deux montagnes espagnoles, afin d'éviter les réfractions irrégulières qui se produisent

souvent dans les parties basses de l'atmosphère. Les signaux, qui étaient distants de près de 300 kilomètres, ont été obtenus au moyen de la lumière électrique, et pour produire cette lumière, on a dû recourir à des appareils magnéto-électriques actionnés par des machines à vapeur. Il a fallu hisser tous ces appareils, avec des machines de six chevaux de force, sur des cimes de 1000^m, 2000^m et 3550^m d'altitude, créer des routes sur ces montagnes désertes, des relais d'approvisionnement d'eau et de charbon, etc. N° 22. **P. Thénard**, exposant les résultats obtenus au moyen du sulfure de carbone contre le phylloxera, conclut à l'efficacité du traitement de la vigne atteinte ou menacée, par cet agent destructeur, tout en reconnaissant que ce traitement coûte assez cher et qu'il doit être appliqué avec intelligence pour ne pas être nuisible. **Hirsch** a traduit de l'anglais et publié avec des additions importantes l'*histoire de la Machine à vapeur* de Thurston. **Nolte** vient de prouver, contrairement à l'opinion courante, que, non seulement les fourrages, mais aussi les grains contiennent des chlorures. N° 23. **Jousset de Bellesme**. L'aile de l'oiseau est un appareil qui lui sert à la fois pour se mouvoir et pour se diriger; en général, au contraire, l'aile de l'insecte est un appareil simplement moteur et, par suite, la fonction de direction doit être cherchée ailleurs. Les Hyménoptères parviennent à se diriger, parce que leur abdomen étant très mobile, ils peuvent déplacer aisément leur centre de gravité; les Orthoptères se dirigent mal, parce que leur abdomen est moins mobile et que leurs pattes postérieures sont déjà différenciées en vue du saut. Les Coléoptères ne se servent que de leurs ailes postérieures pour voler, mais les élytres servent pour les diriger en influant encore sur la position du centre de gravité. Chez les Diptères, la seconde paire d'ailes est transformée en un organe spécial de direction, le balancier. Aussi voit-on chez ces animaux la faculté de se diriger, arriver à une perfection remarquable. Si l'on immobilise l'abdomen des Hyménoptères, ou si l'on enlève les élytres aux Coléoptères, le balancier aux Diptères, ils ne parviennent plus à se diriger.

N° 24. **Pasteur**: Deux parasites microscopiques (la *bactéridie* charbonneuse et celui qui produit le *choléra des poules*), peuvent supporter l'un et l'autre une température de 40° au-dessous de zéro, sans perdre leur faculté de multiplication par les cultures, non plus que leur virulence propre. **Edm. et Henri Betquerel**: la neige seule ne préserve pas de la gelée les corps qu'elle recouvre; elle agit comme écran en empêchant le rayonnement du sol et en donnant de l'eau à 0° qui peut s'infiltrer dans la terre. Mais au-dessous de zéro, elle subit comme les autres corps, par conductibilité propre, les variations de température et peut les transmettre au sol, en les atténuant cependant beaucoup en raison de son épaisseur. S'il existe sous la neige, à la partie supérieure du sol, des corps organisés, de la paille ou simplement les racelles d'un gazon suffisamment épais recouvrant la terre végétale, la mauvaise conductibilité de ces matières suffit pour arrêter la propagation de la gelée et la préservation des corps organisés sous le sol végétal peut être alors complète.

De Quatrefages et Hamy : A en juger par les crânes seuls, l'Australie ne posséderait que deux races indigènes : l'une la race *australienne* proprement dite, très distincte de la race de la Nouvelle-Guinée et de celle de la Tasmanie, mais analogue partiellement aux races dravidiennes de l'Inde, qu'elle a sans doute contribué à former, franchement dolichocéphale, hypsisténocéphale (c'est-à-dire que la hauteur du crâne est supérieure à la largeur) et platyrrhinienne; l'autre, la race *australoidé*, à peu près éteinte aujourd'hui, dont les crânes dolichocéphales et platycéphales rappellent celui de l'homme fossile de Néanderthal. N° 25. **Faye** vient de publier un *Cours d'astronomie nautique*, où toutes les questions sont ramenées à deux ou trois formules fondamentales (formules rigoureuses et non approchées). Les questions relatives aux chronomètres, aux déviations de la boussole, aux erreurs d'observations, etc., sont présentées avec un soin spécial. **J. Ogier** vient de trouver un nouvel hydrure de silicium Si_2H_3 ($\text{Si} = 28$). **J. H. Fabre** a pu observer deux *Halictes* (*Halictus lineolatus* et *H. sexcinctus*), d'où résulte que pour ces hyménoptères, il y a deux générations par an, l'une printanière et sexuée, provenant des mères qui, fécondées en automne, ont passé l'hiver dans leurs cellules, tandis que tous les mâles ont péri; l'autre, estivale, est due à la parthénogénèse. Du concours des deux sexes, naissent uniquement des femelles; de la parthénogénèse, proviennent à la fois des mâles et des femelles. N° 26. **Resal** : Dans son remarquable ouvrage intitulé : *Cours de géométrie descriptive de l'École polytechnique, comprenant les Éléments de géométrie cinématique*, M. Mannheim vient d'étendre le domaine de la cinématique à l'étude des figures de mobiles de forme variable et des propriétés des figures invariables pour lesquelles le déplacement n'est pas absolument défini, ce que personne n'avait fait avant lui. **Van Tieghem** : Dans les marécages de l'époque carbonifère, comme dans nos marais actuels, les mêmes plantes subissaient, dans les mêmes régions de leurs tissus, la même dissolution par le même agent. Alors comme aujourd'hui, le *Bacillus Amylobacter* était le grand destructeur des organes végétaux et la fermentation butyrique, qu'il provoque dans la cellulose comme dans toutes les autres substances dont il fait sa nourriture, se montrait l'un des phénomènes les plus généraux de la nature organisée. **Guebhard** : On produit des anneaux colorés par la condensation de la vapeur d'eau, en nappe mince, à la surface fraîchement nettoyée d'un mercure très impur. Si l'on émet les diverses voyelles au dessus de la surface brillante du métal, sur un ton bien soutenu, pendant quelques secondes, on obtient des diagrammes caractéristiques pour chacune d'elles, d'où l'on peut tirer des conséquences importantes au point de vue de l'analyse de la voix humaine. L'auteur a vérifié ces diagrammes, en faisant fondre, par la prononciation des diverses voyelles, les légères couches de givre qui se déposent sur les vitres des lieux clos.

M.

MATHÉMATIQUES.

EXPRESSIONS DIVERSES DE LA SURFACE DU TRIANGLE ¹.

I.

EN FONCTION DES TROIS HAUTEURS h_1, h_2, h_3 CORRESPONDANTES
AUX CÔTÉS a_1, a_2, a_3 DU TRIANGLE $A_1 A_2 A_3$.

Désignons par S la surface du triangle proposé et par S' celle d'un triangle semblable au premier.

On a :

$$2S = a_1 h_1 = a_2 h_2 = a_3 h_3$$

d'où

$$\frac{2S}{h_1 h_2} = \frac{a_1}{h_2} = \frac{a_2}{h_1} = \frac{a_3}{\frac{h_1 h_2}{h_3}}$$

Comme le triangle $A_1 A_2 A_3$ est semblable au triangle qui a pour côtés, $h_2, h_1, \frac{h_1 h_2}{h_3}$, il vient :

$$\frac{S}{S'} = \frac{a_1^2}{h_2^2}$$

Remplaçant dans cette égalité a_1 par sa valeur $\frac{2S}{h_1}$, on obtient :

$$S = \frac{h_1^2 h_2^2}{4S'}$$

Calculant S' en fonction de ses côtés, on trouve après quelques réductions :

$$S = \frac{h_1^2 h_2^2 h_3^2}{\sqrt{(h_1 h_2 + h_2 h_3 + h_3 h_1)(h_1 h_2 + h_2 h_3 - h_3 h_1)(h_1 h_2 + h_3 h_1 - h_2 h_3)(h_2 h_3 + h_3 h_1 - h_1 h_2)}} \quad (1)$$

¹ Comme dit le proverbe : *Nil novi sub sole*; nous n'osons donc pas affirmer que la méthode que nous exposons soit neuve.

II.

EN FONCTION DES RAYONS r_1, r_2, r_3 DES CERCLES EX-INSCRITS.

En désignant par p le demi périmètre du triangle, on a :

$$S = (p - a_1) r_1 = (p - a_2) r_2 = (p - a_3) r_3,$$

d'où

$$\frac{S}{r_1 r_2} = \frac{p - a_1}{r_2} = \frac{p - a_2}{r_1} = \frac{p - a_3}{\frac{r_1 r_2}{r_3}}$$

ou bien

$$\frac{S}{r_1 r_2} = \frac{a_3}{r_1 + r_2} = \frac{a_2}{r_2 + \frac{r_1 r_2}{r_3}} = \frac{a_1}{r_1 + \frac{r_1 r_2}{r_3}}$$

De plus

$$\frac{S}{S'} = \frac{a^2}{(r_1 + r_2)^2}$$

Remplaçant a_3 par sa valeur $\frac{S(r_1 + r_2)}{r_1 r_2}$ et calculant S' en fonction de ses côtés on trouve après quelques réductions :

$$S = \frac{r_1 r_2 r_3}{\sqrt{r_1 r_2 + r_2 r_3 + r_3 r_1}} \quad (2)$$

III.

EN FONCTION DU RAYON r DU CERCLE INSCRIT ET DES RAYONS r_1, r_2 DE DEUX CERCLES EX-INSCRITS.

On a :

$$S = p r = (p - a_1) r_1 = (p - a_2) r_2$$

d'où

$$\frac{S}{r_1 r_2} = \frac{p}{\frac{r_1 r_2}{r}} = \frac{p - a_1}{r_2} = \frac{p - a_2}{r_1}$$

ou, ce qui revient au même :

$$\frac{S}{r_1 r_2} = \frac{a_1}{\frac{r_1 r_2}{r} - r_2} = \frac{a_2}{\frac{r_1 r_2}{r} - r_1} = \frac{a_3}{r_1 + r_2}$$

mais

$$\frac{S}{S'} = \frac{a_3^2}{(r_1 + r_2)^2}$$

Remplaçant a_3 par la valeur $\frac{S(r_1 + r_2)}{r_1 r_2}$, on aura, après avoir calculé S' en fonction des côtés,

$$S = \frac{r r_1 r_2}{\sqrt{r_1 r_2 - r r_1 - r r_2}}. \quad (3)$$

Conséquences qui découlent des formules (2) et (3). Égalant les valeurs de S fournies par ces deux égalités, il vient :

$$\frac{r_3^2}{r_1 r_2 + r_2 r_3 + r_3 r_1} = \frac{r_3}{r_1 r_2 - r r_1 - r r_2}$$

d'où

$$r_1 r_2 (r_3^2 - r^2) = r^2 r_3 (r_1 + r_2) + r r_3^2 (r_1 + r_2).$$

Divisant par $r_3 + r$, on trouve

$$r_1 r_2 r_3 - r r_1 r_2 = r r_1 r_3 + r r_2 r_3$$

puis

$$\frac{1}{r} = \frac{1}{r_1} + \frac{1}{r_2} + \frac{1}{r_3}$$

Nous retrouvons donc la relation connue : *dans tout triangle l'inverse du rayon du cercle inscrit est égal à la somme des inverses des rayons des cercles ex-inscrits.*

Multipliant les égalités (1) et (3) membre à membre, on a, au moyen d'une petite transformation :

$$S^2 = \frac{r r_1 r_2 r_3}{\sqrt{\left[1 + r_3 \left(\frac{1}{r_1} + \frac{1}{r_2}\right)\right] \left[1 - r \left(\frac{1}{r_1} + \frac{1}{r_2}\right)\right]}}$$

et, si l'on tient compte de la relation :

$$\frac{1}{r} = \frac{1}{r_1} + \frac{1}{r_2} + \frac{1}{r_3};$$

le dénominateur se réduit à l'unité.

On arrive donc au théorème encore connu : *l'aire du triangle est égale à la racine carrée du produit des rayons des quatre cercles tangents aux côtés du triangle.*

IV.

EN FONCTION DU RAYON r DU CERCLE INSCRIT ET DE DEUX HAUTEURS h_1, h_2 .

On a :

$$2S = a_1 h_1 = a_2 h_2 = 2pr.$$

ou bien

$$\frac{2S}{h_1 h_2} = \frac{a_1}{h_2} = \frac{a_2}{h_1} = \frac{2p}{\frac{h_1 h_2}{r}}$$

d'où

$$\frac{2S}{h_1 h_2} = \frac{a_1}{h_2} = \frac{a_2}{h_1} = \frac{a_3}{\frac{h_1 h_2}{r} - (h_1 + h_2)}.$$

En opérant comme dans les numéros précédents, on aura :

$$S = \frac{h_1 h_2 r^2}{\sqrt{(h_1 - 2r)(h_2 - 2r)[2r(h_1 + h_2) - h_1 h_2]}}$$

De même, en remplaçant h_2 par h_3 ;

$$S = \frac{h_1 h_3 r^2}{\sqrt{(h_1 - 2r)(h_3 - 2r)[2r(h_1 + h_3) - h_1 h_3]}}$$

Égalant les deux dernières valeurs de S , on trouve après quelques transformations

$$\frac{1}{r} = \frac{1}{h_1} + \frac{1}{h_2} + \frac{1}{h_3}$$

d'où le théorème connu : *l'inverse du rayon du cercle inscrit est égal à la somme des inverses des trois hauteurs.*

Comme les transformations qui conduisent à la dernière égalité sont assez compliquées, montrons comment on peut opérer.

Après avoir égalé les deux dernières valeurs de S , élevé au carré et multiplié par $h_1 - 2r$, on a :

$$\frac{h_2^2}{(h_1 - 2r)[2r(h_1 + h_2) - h_1 h_2]} = \frac{h_3^2}{(h_3 - 2r)[2r(h_1 + h_3) - h_1 h_3]}$$

ou bien :

$$h_2^2 (h_2 - 2r) h_1 h_2 - h_2 (h_2 - 2r) h_1 h_3 = 2r [h_2^2 (h_2 - 2r) (h_1 + h_3) - h_2^2 (h_2 - 2r) (h_1 + h_3)].$$

Le 1^{er} membre de cette égalité peut se mettre sous la forme :

$$2r h_1 h_2 h_3 (h_2 - h_3).$$

Le 2^e membre revient à ceci :

$$2r h_1 (h_2 - h_3) [2r (h_2 + h_3) - h_1 h_3] + 2r h_2 h_3 (h_2 - h_3)$$

Après avoir divisé par $2r (h_2 - h_3)$ on trouve

$$2h_1 h_2 h_3 = 2r h_1 h_2 + 2r h_1 h_3 + 2r h_2 h_3.$$

Divisant par $2r h_1 h_2 h_3$ on obtient enfin l'égalité en question.

Par la même méthode, on pourrait établir d'autres expressions de l'aire du triangle.

EVEN.

ACTES OFFICIELS.

La loi du 20 mai 1876, déterminant le mode de collation des grades académiques et le programme des examens universitaires, est prorogée jusqu'au 1^{er} octobre 1882.

ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR

La commission d'entérinement, consultée sur la question de savoir si les jeunes filles peuvent se présenter devant le jury central, a émis l'avis que ni les discussions, ni les travaux parlementaires qui ont précédé l'adoption de la loi du 20 mai 1876 n'ont révélé la pensée, de la part du législateur, de priver les femmes du droit de conquérir des diplômes académiques en se présentant devant les facultés des universités ou devant les sections du jury central.

VARIA.

Le Ministre de l'instruction publique et des beaux-arts de France vient de notifier au Président de la ligue de l'enseignement qu'*afin de donner à cette association un témoignage public de sa sympathie pour l'œuvre qu'elle poursuit*, il a désigné pour représenter son administration au Congrès international de l'enseignement :

M. DUMESNIL, Conseiller d'état, ancien directeur de l'enseignement supérieur.

M. GRÉARD, Vice-recteur de l'académie de Paris.

M. BUISSON, Directeur de l'enseignement primaire.

— La *Gazette d'Augsbourg* annonce qu'une somme de 80,000 marks vient d'être donnée par l'empereur d'Allemagne pour l'achèvement des fouilles de Pergame et d'Olympie.

— Un savant russe, M. Stephani, a exprimé sur les découvertes faites à Mycènes, par le docteur Schliemann, des opinions qui excitent vivement l'attention en Allemagne. Ce savant académicien, dit le *Times*, ne conteste nullement la haute antiquité de beaucoup des objets trouvés par le docteur Schliemann, mais il soutient que ces objets appartiennent à des époques différentes. Or, on doit, dit-il, déterminer la date des tombeaux par les produits de l'art et de l'industrie les plus récents qu'on y ait rencontrés. L'anneau à cachet est surtout très important sous ce rapport, parce que, dans l'opinion de M. Stephani, il a été entièrement exécuté dans le style de l'art néopersan. Son opinion est donc que les tombeaux en question remontent à l'invasion des Barbares en Grèce, dans le troisième siècle avant Jésus-Christ. Les Perses firent en effet de la citadelle d'Agamemnon un des principaux centres de leur domination. C'est là, dit M. Stephani, qu'ils ont enterré leurs chefs, et ils ont décoré leur tombes en partie des objets d'une date ancienne qui étaient tombés entre leurs mains, en partie d'objets fabriqués à leur époque même.

PÉRIODIQUES.

En donnant les sommaires d'un certain nombre de recueils périodiques, nous n'indiquerons pas toujours tous les articles qui y sont contenus; nous signalerons surtout ceux qui nous paraîtront de nature à intéresser spécialement les professeurs et les hommes d'étude qui lisent notre *Revue*.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de MM. M. C. Graux, S. Guyard, G. Monod, G. Paris.

Sommaire du 10 mai 1880 : **Alfr. Croiset**, La poésie de Pindare et les lois du lyrisme grec, par Henri Weil. — Géographie de Strabon, tome III, trad. par **Tardieu**, par Ch. Th. — **Klein**, Les fonctionnaires des provinces romaines jusqu'à Dioclétien, par P. G. — Du 24 : **S. Reinach**, Manuel de philologie classique, par Michel Bréal. — **Posse**, Documents tirés des Archives du Vatican, par R. — **Diez**, Dictionnaire étymologique des langues romanes, 4^e édition revue par Scheler, par A. D. — Du 31 : **Halévy**, Documents religieux de l'Assyrie et de la Babylonie, par Stanislas Guiard. — **Jamaspji**, Dictionnaire pehlvi, II^e vol., par James Darmesteter. — **Wille**, *ἔλεος* et *φῶτος* dans la Poétique d'Aristote, par Em. Baudat. — **Helm**, De l'usage des participes dans Tacite, Velleius et Saluste, par O. Riemann. — Du 7 juin : Le Vendidad, traduit par **James Darmesteter**, par Michel Bréal. — **Hagen**, Quatre dissertations sur l'histoire de la philologie et de littérature romaine, par Ch. Th. — Du 14 : **Krall**, La composition et les destinées de l'œuvre historique de Manéthon, par G. Maspero. — **Baehrens**, Édition des élégies de Propertius, par Frédéric Plessis. **Usener**, Légendes de sainte Pélagie, par L. D. — Du 21 : **Oppert**, Le peuple et la langue des Mèdes, par James Darmesteter. — **Ledrain**, Histoire d'Israël, par Maurice Vernes. — **Otte**, La légende d'Œdipe dans Sophocle, par E. T. — Du 28 : **Lenormant**, La monnaie dans l'antiquité, tome III, par Anatole de Barthélemy. — **Conradt**, La division des vers lyriques dans le drame grec, par Henri Weil. Vie d'Aristote, de Diogène Laërce, p. p. **Bywater**, par Ch. Th. — Du 5 juillet : **Max Müller**, Origine et développement de la religion étudiés à la lumière des religions de l'Inde, trad. par **J. Darmesteter**, par Abel Bergaigne. — **Girard de Rialle**, La mythologie comparée, par Ch. G. — **Dunbar**, Complète concordance de l'Odyssée et des hymnes homériques, par Ch. G.

Société belge de Géographie. Bulletin. Quatrième année 1880. N° 2.

Sommaire: I. E. Adan. Cartographie du Tanganyika. — II. Dr Forbes. L'île de Rotumah. — III. A.-J. Wauters. L'éléphant d'Afrique. — E. Adan. Causerie scientifique. — V. Chronique géographique: Régions polaires; Europe; Asie; Afrique; Amérique; Océanie. — VI. Merzbach et Falk. Bibliographie. — VII. Dr Janssens. Bulletin trimestriel (1^{er} trimestre 1880) de statistique démographique et de géographie médicale. — Cartes: Le Tanganyika. — L'île de Rotumah. — Causerie scientifique (Pl. XI.) — Compte rendu des actes de la société. — Assemblée générale annuelle. — Membres admis. — Liste des sociétés et institutions avec lesquelles la société belge de géographie est entrée en correspondance. — Liste des ouvrages reçus.

Revue de Philologie, de littérature et d'histoire anciennes, nouvelle série, continuée sous la direction de MM. Ch. Thurot, O. Riemann et E. Chatelain. Année et tome IV. 2^e livraison. 30 Avril 1880.

Sommaire: De l'impératif futur latin, par Charles Thurot, p. 113. — Voici la conclusion de l'article de M. Thurot: « La conclusion qui me semble résulter de cet examen, c'est que si l'impératif présent peut s'employer indifféremment d'un avenir immédiat et d'un avenir éloigné, l'impératif futur ne s'emploie d'un avenir immédiat que dans un trop petit nombre de passages pour qu'on soit autorisé à contester qu'il s'emploie proprement d'un avenir éloigné. Les formes grammaticales ont leur synonymie comme les mots, et cette synonymie paraît soumise aux mêmes principes. Deux formes grammaticales, deux mots, peuvent être équivalents dans une portion de leur emploi, sans se substituer indifféremment l'un à l'autre dans toutes les circonstances. On ne saurait conclure de l'équivalence à l'absence de toute distinction, ni de la distinction à l'absence de toute équivalence. » — Eschyle, Prométhée, 51, par H. W., p. 117. — Sur Xénophon, par O. Riemann, p. 118. — Sidoine Apollinaire, Carm. 2, 367, par E. Chatelain, p. 120. — Un nouveau fragment de la ΜΕΛΑΝΙΠΠΗ ΔΕΣΜΩΤΙΣ d'Euripide, par Henri Weil, p. 121. — Homère, Iliade XII, 49, par Henri Weil, p. 124. — Note sur un manuscrit de Florence contenant des lettres de Sénèque, par E. Chatelain, p. 125. — Tite Live, xxii, 5, 8, par O. R., p. 126. — Sur l'une des deux nouvelles épigrammes de Posidippe, par H. W., p. 127. — Euripide, Iphigénie en Tauride, v. 932, par O. R., p. 127. — Un nouveau fragment d'Agathon, par Henri Weil, p. 128. — Du pluriel de respect en latin, par Emile Chatelain, p. 129. — Notes de grammair, par O. Riemann, p. 139. — Depidius, defidius, par L. Havet, p. 140. — Bulletin bibliographique, p. 141.

Jahresbericht über die Fortschritte der classischen Alterthumswissenschaft, herausg. von Conrad Bursian. 1879 Berlin, Calvary.

Erste Abtheilung. Bericht über die Xenophon betreffenden Schriften, welche im Jahre 1879 erschienen sind. Von Prof. Dr. Karl Schenkl in

Wien. (Schluss). — Zweite Abtheilung. Jahresbericht über die Litteratur zu Horatius. Von Prof. Dr. Hirschfelder in Berlin. (Schluss). — Jahresbericht über die römischen Epiker für 1879. Von Prof. Dr. Emil Baehrens in Groningen. — Bericht über die Litteratur zu den römischen Rhetoren (ausser Seneca) aus den Jahren 1874 bis 1879. Von Prof. Dr. Iwan Müller in Erlangen. (Schluss folgt). — Dritte Abtheilung. Jahresbericht über lateinische Lexikographie für 1878. Von Prof. Dr. K. E. Georges in Gotha. (Schluss). — Jahresbericht über Naturgeschichte (Thiere, Pflanzen, Steine). Von Prof. Dr. Otto Keller in Graz. — Jahresbericht über die Medicin bei den Griechen und Römern. Von Prof. Dr. R. Seligmann in Wien.

Hermes, Zeitschrift für classische Philologie, herausgegeben von Emil Hübner. — Zweites Heft. Berlin 1880.

Inhalt: H. Diels, studia Empedoclea. — A. Breysig, zu Avienus. — W. Luthé, zur Kritik und Erklärung von Aristoteles Metaphysik und Alexandros Commentar. — A. Klügmann, die Anhänge zu der Beschreibung der Regionen Roms. — W. Dittenberger, zum Vocalismus des ionischen Dialekts. — H. Haupt, über die altslavische Uebersetzung des Joannes Malalas. — V. Jagic, zum altslavischen Malalas. — J. Draheim, de iambis et trochaeis Terentii. — Th. Mommsen, zur Kritik Ammians. — A. Gemoll, die hyginische Lagerbeschreibung. — J. Vahlen, varia. — J. Schmidt, Beiträge zur Herstellung dreier delphischer Urkunden. — J. H. Mordtmann, epigraphische Miscellen (III). — Th. Mommsen, Bemerkungen zu der Inschrift des Corbulo aus Armenien. — Th. Mommsen, zur Kritik der Geographie des Ptolemaeos. — K. Müller, Codex Vaticanus n^o 191. — F. Leo, Excursus zu Euripides Medea.

Neue Jahrbücher für Philologie und Paedagogik, herausgegeben von Dr. Alfred Fleckeisen und Dr. Hermann Masius. Leipzig, 1880.

Erstes Heft. Erste abtheilung (121^r Band). Die composition der Aegineten. Von L. Julius in München. — Der tod des Aischylos. Von E. Rohde in Tübingen. — Die überlieferung der chronologie des Anaximenes und des Anakreon. Von A. Daub in Freiburg (Breisgau). — Der denar Diocletians. Von F. Hultsch in Dresden. — Zu Ciceros rede de imperio Cn. Pompei (13, 37). Von E. A. Richter in Altenburg. — Anz. v. E. Curtius, F. Adler und G. Treu: die ausgrabungen zu Olympia. III: 1877–1878 (Berlin 1879). von E. Petersen in Prag. — Anz. v. V. Gardthausen: griechische palaeographie (Leipzig, 1879. Von R. Förster in Rostock. — Zeugnisse aus der Itala für den abfall des auslautenden t an verbalformen. Von H. Rönsch in Lobenstein. — Anz. v. C. L. Urlichs: de vita et honoribus Taciti (Würzburg 1879). Von A. Eussner in Würzburg.

Zweites Heft. Protagorea. Zu den Vögeln des Aristophanes. Von H. Müller-Strübing in London. — Noch ein wort zu den Sibyllenverzeichnissen. Von H. Flach in Tübingen. — Anz. v. J. L. Heiberg: quaestiones

Archimedeeae (Kopenhagen 1879). Von H. Menge in Grosz-Glogau. — Ueber zwei stellen des Pausanias (VII 5, 5. I 27, 4). Von J. H. Ch. Schubart in Kassel. — Zu Iulianos. Von R. Arnoldt in Königsberg. — Zu Athenaios (V 196a). Von F. Rühl ebd. — Zum Curculio des Plautus. Von E. Baehrens in Groningen und A. Fleckeisen. — Anz. von R. Ellis: Catulli Veronensis liber iterum recognitus (Oxford 1878). Von K. P. Schulze in Berlin. — Zu Catullus (55, 11). Von M. Nietzki in Königsberg. — Zu Caesar bellum civile (III 32, 3). Von W. H. Roscher in Meissen. — Zu Ciceros Brutus und Orator. Von W. Friedrich in Mühlhausen (Thüringen). — Porcia. Von F. Rühl in Königsberg. — Zu Augustinus de civitate dei. Von B. Dombart in Erlangen. — *Drittes Heft*. Emendationum Aristophaneorum decas undecima et duodecima. Von O. Schneider in Gotha († 28 märz 1880). — Zu den Vögeln des Aristophanes. Von E. Hiller in Halle. — Zu Gellius. Von Th. Büttner-Wobst in Dresden. — Zum codex Vossianus 86 des Martialis. Von H. Deiter in Emden. — Anz. v. W. W. Graf Baudissin: studien zur semitischen religionsgeschichte. Heft II (Leipzig 1878). Von A. von Gutschmid in Tübingen. — Die γραμματεῖς und der ἀντιγραφεύς des rathes bei Pollux und Harpokration. Von F. von Stojentin in Breslau. — Zur kritik des Florus. Von Th. Opitz in Dresden und C. Meiser in München.

Philologus. Zeitschrift für das klassische alterthum, herausgegeben von Ernst von Leutsch.

Zweiten Heftes. 1. Abhandlungen. Ueber den kommos in Aeschyl. Agam. 1458—1576. Von B. Todt. — Zu Cato de moribus I, 2. Von C. Hartung. — Zu den lateinischen epikern. II. Zu Valerius Flaccus. (Fortsetzung folgt). Von R. Köstlin. — Zu Varro. Von Ernst von Leutsch. — Ueber die echtheit der briefe Alexander des Grossen. Von R. Hansen. — Pind. Pyth. VI, 4. Von Ernst von Leutsch. — Die jahresepoche des Diodoros. Von G. F. Unger. — Vergil. Aen. VI, 14. Von Ernst von Leutsch. — II. Jahresberichte. Strabon. (Fortsetzung folgt.) Von A. Vogel. — Verg. Aen. VI, 16. Von Ernst von Leutsch. — III. Miscellen. A. Mittheilungen aus handschriften. — 11. Ad Herodiani περί διχρόνων librum. Scr. P. Egenolff. — 12. Zur handschriftenkunde des Sallust. Von A. Hofmeister. — B. Zur erklär- und kritik der schriftsteller. — 13. Thucyd. VIII, 102, 1. 2. Von R. Schenk. — 14. Zu den Virgiloden des Horatius. Von Ed. Wölfflin. — 15. Ovid. Metam. III, 640. Von R. Köstlin. — 16. Zu Rutilius Namatianus. Von G. F. Unger. — 17. Zu Senec. de tranq. animi. Von A. Eussner. — C. Zu den griechischen antiquitäten. — 18. Zur geschichte der zwölfzahl der attischen phylen. Von Gustav Gilbert. — 19. Todtenspenden. Von P. Stengel. — D. Auszüge aus schriften und berichten der gelehrten gesellschaften, sowie aus zeitschriften.

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN BELGIQUE.

Tome 23.

4^e Livraison.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

DE LA RÉORGANISATION DES FACULTÉS DE PHILOSOPHIE ET LETTRES EN BELGIQUE ¹.

(Suite).

§ 7. Organisation des cours de philologie orientale.

Les études sanscrites ont provoqué sans contredit un des plus vastes mouvements scientifiques du XIX^e siècle. Quand on songe qu'elles ont renouvelé l'histoire, la linguistique et l'ethnographie, qu'elles ont créé la mythologie comparée et qu'elles ont ouvert à nos investigations un champ où il y a encore à recueillir tant de riches moissons, on a peine à concevoir qu'il n'existe de chaire de sanscrit ni à Gand, ni à Liège. Ce seul fait montre combien notre enseignement supérieur est incomplet et arriéré.

Les langues sémitiques seules sont enseignées à l'Université de Liège.

Il est de toute nécessité d'organiser un doctorat en philologie orientale où l'étude des langues indo-européennes trouve place à côté de celle des langues sémitiques. Il y aura sans doute toujours moins de sanscritistes que d'étudiants en histoire, en philologie classique et en philologie moderne. Mais l'importance d'une science ne se mesure pas au nombre de ceux qui la cultivent. D'ailleurs le cours de grammaire comparée

¹ V. la *Revue*, tome XXIII, livr. 2 et 3.

nous semble rentrer dans les attributions du professeur de sanscrit.

L'examen de candidat en philosophie et lettres préparatoire au doctorat en philologie orientale comprendrait, en fait de branches principales, le latin, le grec, l'histoire ancienne, l'histoire du moyen-âge et l'histoire moderne¹. Nous proposerions de dispenser les étudiants en philologie orientale du cours d'antiquités romaines. En compensation, on pourrait déjà les familiariser en candidature avec les alphabets sanscrit, hébreu et arabe, les exercer à la lecture et à la prononciation de ces trois langues, etc. Il conviendrait aussi d'exiger des récipiendaires une certaine connaissance de l'allemand et de l'anglais (prose moderne).

Dans le programme du doctorat, nous inscrirons d'abord les éléments de la grammaire générale et de la grammaire comparée et l'histoire ancienne des peuples de l'Orient (ce dernier cours sera obligatoire également pour les élèves de la section d'histoire, v. § 8).

Quant aux cours de langues orientales, ils se divisent naturellement en cours de langues sémitiques et en cours de langues indo-européennes. Parmi celles-ci, le sanscrit occupe nécessairement la première place. Pour le reste, nous estimons qu'il faut laisser au professeur la plus grande latitude.

Les aspirants au doctorat en philologie orientale auront la faculté de présenter à leur choix, à l'examen, deux langues sémitiques ou deux langues indo-européennes (sanskrito-iraniennes).

§ 8. Organisation des cours d'histoire².

Quoique l'histoire soit une des sciences les plus cultivées dans notre pays, il n'existe pas, nous l'avons dit, d'enseignement historique supérieur en Belgique. La majorité de nos historiens

¹ Toute réflexion faite, nous serions d'avis de mettre *la logique* parmi les branches principales de l'examen de candidature pour tous les étudiants en philologie.

² Cette partie de notre travail était déjà rédigée quand nous avons pris connaissance du remarquable article de M. VANDER KINDERE sur *l'Enseignement historique et la création d'un Institut supérieur d'histoire* (*Revue de*

a dû se faire elle-même son éducation. Aussi, le manque d'une discipline scientifique, d'une *wissenschaftliche Bildung*, comme disent les Allemands, perce-t-il parfois dans les ouvrages, estimables d'ailleurs, de certains de ces autodidactes. Plus d'une publication historique belge trahit l'absence de méthode et d'esprit critique. Ici encore, les lacunes de l'enseignement supérieur se font sentir jusque dans la vie intellectuelle générale.

L'institution d'un doctorat en histoire est de première nécessité.

Les matières historiques jouent un rôle considérable dans la candidature en philosophie et lettres. Le candidat a passé en revue : l'histoire politique de l'antiquité, du moyen-âge et des temps modernes¹, l'histoire politique interne de la Belgique² et les antiquités romaines, c'est-à-dire la meilleure partie de l'histoire universelle. Il n'y aurait guère à créer en fait de cours historiques généraux, dans le doctorat, qu'un cours d'histoire ancienne des peuples de l'Orient.

Ce sont les cours spéciaux et les cours pratiques qui feront l'essence même du doctorat en histoire.

Rien ne sera plus attrayant pour les élèves que les cours spéciaux : la variété des sujets qui y seront traités, l'abondance

Belgique, livr. du 15 mai 1880). Nous sommes heureux de constater que nous nous rencontrons avec notre savant collègue de Bruxelles sur tous les points essentiels. M. VAN DER KINDERE a mis à nu avec une grande netteté et une verve incisive les vices et les lacunes énormes de l'enseignement de l'histoire dans nos Universités. Il est un point sur lequel nous devons faire des réserves : il nous semble que M. VAN DER KINDERE déclare un peu prématurément et d'une façon un peu trop absolue que la philologie et la philosophie ne sont pas nées viables en Belgique. Nous espérons que cette sentence de mort n'est pas sans appel.

¹ Nous protestons énergiquement contre l'idée, qui tend à se faire jour, de transporter l'histoire politique moderne dans la candidature en droit. Cette idée découle encore une fois de cette conception fautive qui fait de la faculté de philosophie et lettres le simple vestibule de la faculté de droit. Nous n'admettons pas que l'histoire, dans nos Universités, soit condamnée au rôle d'*ancilla juris*, qu'on la dépouille de son caractère de science indépendante, qu'on la scinde et qu'on la mutile arbitrairement au profit d'études d'un ordre différent. Elle n'est pas faite uniquement pour servir à dresser de futurs avocats.

² Il faudra faire disparaître dans la prochaine loi la négligence de rédaction que nous avons signalée plus haut, § 2, note 2.

des détails, l'application des procédés de la critique historique, tout cela captivera leur attention et excitera leur intérêt. Le professeur lui-même, condamné aujourd'hui à raconter chaque année les mêmes événements et à exposer les mêmes institutions, verra enfin tomber ses entraves et se sentira plein d'une ardeur et d'une vigueur nouvelles.

Parlons maintenant des cours pratiques, dont la direction appartiendra à tour de rôle pendant un semestre au professeur d'histoire ancienne, au professeur d'histoire du moyen-âge, etc. Là, les élèves seront initiés immédiatement à la méthode et à la critique historiques; on les fera travailler d'après les sources, on leur donnera à élucider certains points d'histoire; on leur apprendra à exposer les faits avec clarté, ordre et précision. Les travaux écrits seront discutés, et chaque auditeur sera invité à formuler ses observations. Est-il besoin d'ajouter que le directeur du cours sera toujours guidé par le respect absolu de la vérité et inculquera ce respect à ses disciples? qu'il sera impitoyable pour tout ce qui trahirait chez ceux-ci la négligence ou la partialité?

Une circonstance des plus heureuses contribuerait au succès des cours pratiques d'histoire : les bibliothèques publiques de nos villes universitaires, et particulièrement la bibliothèque de l'Université de Gand, renferment de véritables trésors pour ce qui concerne l'histoire nationale. Il serait si facile à un professeur capable et zélé d'apprendre à ses élèves à tirer parti de ces trésors! Aujourd'hui c'est une chose qui fait peine que de voir nos étudiants en philosophie et lettres rester presque étrangers à l'un des plus riches dépôts littéraires du pays.

Il est une difficulté que nous ne voulons point passer sous silence. Comment l'élève pourra-t-il se familiariser avec les sources, s'il ne connaît pas bien le grec, le latin, les langues romanes, les langues germaniques, etc.?

Nous ne méconnaissions pas la gravité de l'objection, mais nous ne croyons pas la difficulté insurmontable. Avant tout, il

¹ Les cours pratiques d'histoire comprendront nécessairement des notions de paléographie et de diplomatique. M. Philippson a ouvert à l'Université de Bruxelles un cours facultatif de paléographie qui a été suivi, cet hiver, par un nombre relativement considérable d'étudiants. — Au cours pratique d'histoire ancienne pourraient se rattacher les éléments de l'épigraphie.

faut s'en rapporter au tact du professeur, qui proportionnera les travaux aux forces et à la science de ses auditeurs. Nous mettons aussi notre confiance dans la spontanéité des étudiants à qui le maître aura soin de signaler les connaissances linguistiques qu'il leur importe le plus d'acquérir. Les nombreux cours de philologie institués dans l'organisation nouvelle et ouverts à tous les élèves du doctorat suffiront aux principaux besoins. Cette situation resserrera les liens entre la section d'histoire et les sections de philologie. Elle développera chez les étudiants l'esprit d'association et de fraternité scientifique : l'élève flamand aidera son camarade wallon dans la lecture des documents écrits en langue néerlandaise ; l'aspirant philologue prêtera son assistance à l'apprenti historien ; le jeune homme qui aura quelques notions d'italien ou d'espagnol groupera autour de lui ses condisciples moins favorisés. Tous travailleront en commun à élargir le cercle de leurs idées et à augmenter leur savoir. Quelle charme, quelle variété, quelle saine et féconde activité ce commerce mutuel et ces bons offices réciproques ne donneront-ils pas à la vie universitaire, aujourd'hui si plate et si monotone !

L'archéologie sera enseignée dans la section d'histoire. Cette science est très cultivée dans notre pays¹. Elle le sera avec plus de succès encore quand elle fera l'objet d'un cours universitaire donné avec une méthode rigoureuse et une critique éclairée². Nous avons dit que les aspirants au doctorat en philologie ancienne seront tenus de suivre la partie du cours relative aux peuples de l'antiquité classique.

La création d'une chaire de géographie est indispensable.

L'examen pour les matières historiques proprement dites ne roulera pas uniquement sur les questions traitées dans les cours spéciaux et dans les cours pratiques. Le jury s'assurera que le récipiendaire a fait en outre des recherches personnelles, qu'il a beaucoup lu et bien lu.

¹ V. le *Jahresbericht über die Fortschritte der Alterthumswissenschaft* de BURSIAN, 1^{re} année (1873), p. 1600-1602.

² On ne saurait assez regretter qu'un archéologue comme feu ROULEZ, qui jouissait d'une réputation européenne, n'ait pas été mis à même de se créer ici une école.

§ 9. Organisation des cours de philosophie.

Les cours pratiques ne seraient pas moins profitables à la philosophie qu'à la philologie et à l'histoire.

Dans ces cours, le professeur ferait particulièrement étudier à ses élèves les œuvres des grands philosophes. Ce seraient des travaux intéressants et fructueux, que des analyses critiques de Platon, d'Aristote, de Descartes, de Leibnitz, de Kant, etc.

Nous voudrions aussi, comme le proposait la Faculté de philosophie et lettres de l'université de Bruxelles¹, qu'une union plus étroite s'établît entre la section de philosophie et la faculté des sciences. Il est regrettable que les docteurs en philosophie restent étrangers aux éléments des sciences naturelles, et nous ajouterions volontiers aux éléments des sciences sociales.

§ 10. Des conférences pédagogiques.

Convient-il d'introduire à l'université des conférences ou exercices pédagogiques? Les esprits sont divisés sur cette question en Allemagne; il semble néanmoins que l'opinion prédominante soit celle qui penche pour la négative. L'éminent professeur Ritschl se prononce avec une grande énergie contre l'enseignement pédagogique à l'université. « Je suis intimement convaincu, » dit-il², que l'habileté technique, pour le professeur, ne peut » s'acquérir que par la pratique même de l'enseignement et » qu'elle est absolument étrangère à l'université. L'expérience a » démontré que toutes les préparations et instructions pédagogiques transportées à l'Université produisent fort peu de fruit » et qu'elles ne servent qu'à porter préjudice aux études plus » essentielles, qu'à les désorganiser. »

Tout récemment, le 28 mai 1878, a eu lieu à Bonn, dans la salle du Sénat de l'université, une conférence sur l'utilité de la création d'un séminaire pédagogique. Cinquante personnes étaient présentes, parmi lesquelles quinze professeurs de l'université, un grand nombre de directeurs de gymnases et de *Realschulen* des provinces rhénanes et trois inspecteurs scolaires.

¹ V. Université de Bruxelles. Note sur le projet de réorganisation de l'enseignement supérieur, p. 17. Bruxelles, 1876.

² *Gutachten u. s. w.*, dans ses *Kleine Schriften*, tome V, p. 35.

L'immense majorité des orateurs se prononça *contre* les exercices pédagogiques pendant les études de l'université ¹.

Ce sont là des autorités et des faits qui méritent d'être pris en sérieuse considération. Toutefois, il faut tenir compte des circonstances : la situation n'est pas la même chez nous qu'en Allemagne ².

N'est-il pas à craindre que ceux de nos docteurs en philosophie et lettres qui se destinent à l'enseignement moyen ne soient d'abord un peu dépayés, s'ils passent sans transition, sans préparation, du culte de la science pure à la pratique du professorat? Ne se trouveront-ils pas pendant quelque temps dans des conditions d'infériorité vis-à-vis des élèves de l'Ecole normale? Ne sera-t-on point porté à prendre texte de cette infériorité, toute passagère et apparente, pour condamner le système avant qu'il ait porté ses fruits?

Ces réflexions nous conduiraient à instituer, pour les aspirants professeurs, dans la dernière année de leurs études universitaires, quelques conférences pédagogiques.

Nous n'entendons point par là un cours entouré de tout l'appareil didactique. On s'attacherait à l'essentiel : d'abord, un court aperçu historique des idées et des méthodes qui ont successivement prévalu dans l'enseignement des humanités, ensuite un bon choix de conseils et de préceptes, enfin quelques exercices consistant en leçons de grammaire, d'histoire, etc., qui seraient faites par les élèves eux-mêmes.

Nous ne serions pas d'avis que les conférences pédagogiques fussent confiées à un professeur spécial. L'histoire ne s'enseigne pas de la même manière que la philologie, etc. L'homme le plus compétent pour montrer la méthode à suivre dans l'enseignement de chaque branche sera toujours le professeur chargé de cette branche.

¹ EDM. DREYFUS, *l'Université de Bonn*, p. 85. Société, etc. Année 1878.

² En Allemagne, le futur professeur de gymnase (*Lehrer*), après avoir subi l'épreuve du *Staats examen* est soumis à une espèce de stage professoral comme *Assistent* dans un gymnase. C'est là qu'il fait d'une manière pratique son éducation pédagogique. Cette mesure si sage et si rationnelle devrait bien être appliquée chez nous.

§ 11. Corollaires.

1. *Cours d'allemand (lecture de la prose moderne)*. — Il est impossible aujourd'hui de cultiver une science avec succès si l'on ne connaît pas l'allemand. Nous recommandons fortement de créer, pour les élèves qui ignorent cette langue ou qui ne la savent qu'imparfaitement, un cours particulier où on les exercera uniquement à lire les prosateurs modernes (par exemple, Gervinus, Grimm, Al. de Humboldt, Droysen, Mommsen, Duncker, E. Curtius, von Treitschke)¹, et qui sera accessible aux étudiants de toutes les facultés.

Un cours de ce genre existe, si nous ne nous trompons, à l'École pratique des Hautes Études de Paris.

2. *Règlements, etc.* — Le plan de réforme que nous venons d'esquisser suppose comme condition essentielle un peu plus de souplesse dans le régime universitaire. Il est temps qu'on nous débarrasse de certaines règles minutieuses et pédantesques qui sont impuissantes à empêcher le mal et toutes puissantes pour empêcher le bien. Que dire, par exemple, de l'art. 5 de la loi du 15 juillet 1849, ainsi conçu : « La durée des cours est » déterminée par le gouvernement, *de telle sorte que les élèves* » *n'aient pas plus de trois heures de leçons par jour*, non compris les cliniques et les exercices pratiques ? » Qu'on laisse au professeur la plus grande liberté d'action possible. Les règlements ne peuvent pas tout prévoir. Qu'ils soient du moins assez flexibles pour ne pas entraver l'initiative individuelle à qui il appartient de les suppléer au besoin.

Les facultés devraient également, d'après nous, jouir d'une autonomie plus grande et de pouvoirs plus étendus.

3. *Cercles scientifiques d'étudiants*. — Le vice le plus fâcheux de l'organisation universitaire actuelle, c'est que les étudiants travaillent uniquement en vue de l'examen, qu'ils ne se soucient pas d'apprendre pour savoir, mais pour obtenir un diplôme. Avec ce système, le labeur devient machinal et la notion de l'étude désintéressée se perd. Le grand avantage qui résulterait infailliblement des réformes que nous proposons, serait d'inspirer aux élèves l'amour de la science pure et le goût des études personnelles. Comme l'examen ne consistera plus à faire

¹ Cf. BREAL, *Quelques mots sur l'Instruction publique en France*, p. 259.

répéter aux étudiants les opinions et les paroles du professeur, mais à constater l'étendue et la solidité de leur savoir, ils se verront dans la nécessité d'acquérir par eux-mêmes des connaissances. Or, dans la science comme dans toutes les choses humaines, il existe une puissante ressource pour suppléer à l'insuffisance de l'activité individuelle : l'association.

Les étudiants allemands l'ont bien compris : ils ont formé des *Vereine* ou sociétés ¹ où ils travaillent à perfectionner leur éducation scientifique. C'est là une excellente institution. L'étudiant apprend à porter la parole en public, à s'énoncer avec clarté et correction, à saisir le vrai point d'une question. En un mot, il est difficile d'imaginer une meilleure préparation à la vie active. Pourquoi ce qui a si bien réussi en Allemagne ne réussirait-il pas chez nous ? L'esprit d'association est un des traits distinctifs de notre caractère national. Tirons parti de cette utile tendance ; tournons-la vers un but élevé, favorisons de toutes les manières la formation de cercles scientifiques d'étudiants.

Que les professeurs se fassent rendre compte tous les mois des travaux des cercles placés sous leur patronage respectif ; qu'ils ne ménagent ni les conseils, ni les critiques, ni les encouragements.

A la triste et stérile uniformité succédera une vie intellectuelle riche, variée et sagement réglée.

4. *Relations entre les différentes sections du doctorat.* — On nous reprochera peut-être d'avoir trop spécialisé par l'institution des différentes sections du doctorat en philosophie et lettres. Nous avons essayé plus haut de nous justifier de ce reproche. Pour savoir bien, il faut circonscrire le champ de ses études. Déjà l'auteur du vieux poème satirique, intitulé *Margites*, voulant peindre la sottise de son héros disait, : « Il savait

¹ Les lecteurs qui ne sont pas au courant des mœurs universitaires d'Outre-Rhin sont priés de ne pas confondre ces *Studenten-Vereine* avec les *Corps* et les *Burschenschaften* où l'on ne cultive guère que l'escrime et l'*ars bibendi*. Sur les *Studenten-Vereine*, v. DREYFUS, *l'Université de Bonn*, p. 87-88. MONTARGIS et SEIGNOBOS, *l'Université de Göttingue*, p. 181. CAMMARTIN, *l'Université de Heidelberg*, p. 288. Société, etc., année 1878. Cf. le consciencieux travail de M. Collard, *Trois Universités allemandes*, etc.

» beaucoup de choses, mais il les savait toutes mal. » Dieu nous garde de faire de nos disciples des Margitès ! Mais nous reconnaissons volontiers qu'il ne faut pas non plus s'absorber dans les questions de détail et perdre de vue les grandes lignes de la science.

Les cours généraux de la candidature sont destinés à prémunir nos étudiants contre le danger d'une spécialisation exagérée. En outre, les élèves de doctorat auront la faculté de suivre, en dehors de la section particulière qu'ils auront choisie, les cours qu'ils préféreront. Les professeurs feront même bien de les y engager. De cette façon, les diverses branches du doctorat resteront toujours intimement unies. Le candidat sera mis en état de juger s'il ne s'est pas mépris sur sa véritable vocation, et pourra revenir à temps sur ses pas : tel qui se croyait appelé à devenir philologue, s'apercevra, en assistant à un cours de métaphysique, qu'il était né philosophe, etc. ¹. « Le nombre est grand, dit M. Bréal ², de ces transfuges qui, » après s'être trompés d'abord, ont ensuite conquis une place » distinguée dans la carrière de leur choix. »

5. *Moyens d'encouragement.* — Nous considérons notre concours universitaire comme une chose excellente en soi. Mais encore fallait-il, en l'organisant, se garder des illusions et prendre les mesures nécessaires pour le rendre viable. C'est à quoi l'on n'a pas songé.

Le défaut radical du concours universitaire en Belgique, c'est la disproportion entre la tâche assignée aux concurrents et les moyens qui leur sont donnés pour l'accomplir. Comment ! voilà des jeunes gens qui n'ont appris ni à interroger les sources ni à appliquer les méthodes scientifiques, des jeunes gens que le professeur a dogmatiquement *bourrés* — le mot est trivial mais juste — de notions et d'opinions toutes faites, et qui, pour connaître quelque chose en dehors de leurs cours, ont dû travailler seuls, sans guide, sans assistance : et à ces débutants

¹ C'est là un des plus précieux avantages de l'organisation des Universités allemandes. Aujourd'hui peut-être les étudiants n'en usent-ils pas assez. Toutefois nous avons noté qu'à Strasbourg les *Hospitanten* ne sont pas rares.

² *Quelques mots sur l'Instruction publique en France*, p. 359.

dont l'éducation scientifique n'est pas même ébauchée, vous posez des questions que des savants éminents ne seraient en état de résoudre qu'après plusieurs années de travail, vous demandez non de modestes dissertations mais de gros livres ¹ ! Et vous vous étonnez après cela de l'insuccès du concours universitaire, vous accusez l'esprit utilitaire de l'époque, l'indifférence de nos jeunes gens ! Accusez donc l'imprévoyance des auteurs de notre système universitaire ! En parlant ainsi, nous avons en vue surtout la Faculté de philosophie et lettres. Nous savons que le concours, pour les branches historiques, philosophiques et littéraires, a eu quelques années d'éclat et de prospérité ². Mais c'était là un fait extraordinaire, un premier élan qui ne devait pas se répéter. La chute a été rapide et lourde.

Nous sommes persuadé que le vrai moyen de relever le concours universitaire, c'est d'imprimer aux cours de la Faculté le caractère que nous avons indiqué. Ce n'est pas tout. Il conviendra d'apporter de notables modifications au choix des questions. On évitera de poser des questions trop générales et trop difficiles. Sinon, de deux choses l'une : ou l'on veut avoir des travaux originaux qui fassent progresser la science, et dans ce cas le concours ne s'adressant qu'à des intelligences tout à fait hors ligne continuera de sommeiller ; ou l'on se contentera de compilations, d'ouvrages de seconde main, et alors mieux vaut supprimer l'institution.

Il serait utile de fonder, en faveur des élèves en philosophie et lettres qui se destinent au professorat dans l'enseignement moyen, quelques bourses nouvelles. Ces bourses seraient obtenues au concours.

¹ L'art. 44 de la loi du 20 mai 1876 porte : « Ne seront admis à concourir que les jeunes gens qui ont terminé leurs études, et seulement » dans les deux années qui suivront l'obtention du diplôme de docteur. » La mesure nous paraît sage, mais elle ne constitue qu'un palliatif. Ce n'est point hors de l'Université, c'est à l'Université même que doit s'acquiescer l'esprit scientifique.

² Nous faisons allusion aux mémoires de MM. DE LAVELEYE, DE CLOSSET et VAN BEMMEL, sur la *Langue et la Littérature provençales* ; de MM. HENNEBERT et SCHUERMANS, sur la *Lutte des Patriciens et des Plébéiens à Rome* ; de M. LÉON DE CLOSSET, sur l'*Historiographie romaine*, etc.

On pourrait accorder aux étudiants qui se distingueraient dans les travaux des cours pratiques des récompenses en livres ¹.

6. *Réforme de l'enseignement moyen.* — La réforme de l'instruction moyenne est le corollaire obligé de la réforme de l'instruction supérieure. Il faut sortir à tout prix du cercle vicieux où nous nous débattons, l'enseignement moyen, par son insuffisance, abaissant jusqu'à lui l'enseignement universitaire, et l'enseignement universitaire à son tour étant impuissant à régénérer l'enseignement moyen.

Les avertissements nous arrivent de toutes parts, pressants et sérieux.

« La principale cause d'affaiblissement qui menace actuellement les études littéraires, dit M. Bréal², c'est l'esprit de la chambre belge. On a, en ce pays, le spectacle d'un gouvernement qui cherche à détruire la haute culture classique. — Le grec a été rendu facultatif dans les athénées, et cependant il y avait déjà dans les athénées deux divisions, l'une professionnelle, l'autre dite des humanités. On parle maintenant de retirer le latin de la classe inférieure (sixième). Les compositions latines ont été absolument interdites. Le thème grec a été défendu également. Les professeurs ne doivent pas faire apprendre la syntaxe. Le certificat qui était délivré à la fin des classes (certificat de gradué) a été aboli, parce qu'il s'opposait au développement de l'enseignement. Les élèves, dès lors, pouvaient quitter le collège au jour qu'il leur plaisait. On en a vu entrer à l'Université en sortant de quatrième..... Le gouvernement belge a pris dans les dernières années des mesures qui ne peuvent qu'amener dans les athénées une rapide décadence. »

« Il est impossible de contester, dit M. Em. Flourens³, qu'au point de vue de la profondeur du savoir, des études élevées sans arrière-pensée d'intérêt ou de calcul pour l'avenir, la Belgique ne peut lutter avec certains Etats auxquels elle pourrait à juste titre être comparée pour l'étendue des

¹ Cela se pratique dans les *séminaires* allemands.

² Art. cité.

³ *L'Enseignement supérieur en Belgique*, p. 446-447.

» ressources de toute nature, tels que la Hollande, le Danemark, la Suède et la Suisse.

» A quelles causes attribuer cette infériorité? Ces causes sont multiples.

» En premier lieu, *l'insuffisance des études dans les classes supérieures des athénées ou collèges*. Les élèves arrivent aux Universités mal préparés pour recevoir avec fruit le bienfait de l'enseignement supérieur. De là un abaissement forcé de cet enseignement pendant les premières années. Les professeurs sont obligés de revenir aux éléments et d'apprendre ce qui aurait dû être enseigné sur les bancs du collège. Pour remplir cet office, ils sont placés dans des conditions d'infériorité; car ils ne tiennent pas les élèves aussi directement sous leur dépendance, et ils ne peuvent pas exiger d'eux les exercices nécessaires avec autant de suite et de ponctualité.

» *Que les Belges instituent dans leurs athénées des humanités plus dignes de ce nom*, ils seront étonnés de l'essor que prendront les hautes études, l'intelligence profitera plus et la mémoire s'encombrera moins de détails mal compris et mal coordonnés. »

On n'obtient de bons fruits qu'avec du temps et des peines : c'est là une vérité que nous autres, Belges, si fiers de notre bon sens proverbial, nous ne parvenons pas à comprendre quand on l'applique à l'éducation de la jeunesse. Nous aimons mieux donner à nos enfants une instruction incomplète et superficielle en six ans qu'une belle et bonne culture qui exigerait deux années de plus. Et cependant nous préférons les meubles solides aux meubles d'occasion qui se détraquent au bout de quelques jours de service, nous préférons les maisons bien bâties à celles qui menacent de s'écrouler sur nos têtes. Pour tout ce qui concerne la vie matérielle, nous ne regardons pas à la dépense. Etrange inconséquence, et qui nous fait peu d'honneur ! Prenons garde de prendre pour du bon sens, pour du sens pratique, comme on dit maintenant, une certaine myopie de l'esprit.

La réforme de l'enseignement moyen ne rentre pas dans le cadre de notre travail. Nous nous bornerons à toucher quelques points principaux.

La durée d'un cours complet d'humanités ne peut être moindre de huit années. Prenons-en une bonne fois notre parti. Si nous ne commençons point par là, l'organisation de notre enseignement secondaire sera toujours une véritable toile de Pénélope. Fermons l'oreille aux réclamations intéressées de parents peu éclairés; ne nous laissons pas entraîner par ce qu'on est convenu d'appeler « le courant de l'opinion publique ». Il est de hautes questions dont la masse ne peut être bon juge. Le particulier est souvent égoïste, borné et imprévoyant: le présent lui cache l'avenir, il ne tient pour réel que ce qui est palpable, il est prêt à sacrifier l'intérêt commun à son intérêt personnel, bien ou mal entendu. C'est à l'État de veiller et de prévoir là où le particulier cesse d'être compétent. L'enseignement public n'est pas une entreprise industrielle qui n'ait qu'à produire, en style de réclame, « beaucoup, vite et à bon marché. » Il doit produire du bon, de l'excellent. Il doit fournir en quelque sorte l'étalon de la culture intellectuelle et morale du pays.

Les Belges, après tout, ne sont pas un peuple de meurt-de-faim. Peu de pays en Europe peuvent le disputer au nôtre pour la richesse nationale, le bien-être, l'aisance générale. Et tandis qu'en Allemagne l'État et les parents eux-mêmes savent s'imposer les plus rudes sacrifices pour instruire convenablement la jeunesse, nous reculerions, par un vulgaire esprit de lésine ou plutôt par une fausse spéculation, devant une prolongation nécessaire des études d'humanités! Ce serait plus que ridicule, ce serait humiliant.

En réclamant huit années d'humanités, nous entendons huit années d'humanités *sérieuses*: ce sont les classes *supérieures* qu'il s'agit de renforcer. Rien ne servirait d'allonger les humanités à rebours, c'est-à-dire de multiplier les classes inférieures en les mettant à peu près sur le même pied que les classes supérieures des écoles moyennes. Si cette idée malheureuse venait à se réaliser, elle aurait pour résultat de faire descendre nos athénées et collèges jusqu'au niveau des écoles moyennes, et d'abaisser encore davantage l'enseignement des Facultés de philosophie et lettres: les trois degrés de l'instruction tendraient insensiblement à se confondre au détriment des hautes études.

Reste à examiner dans quel sens on renforcera les études moyennes, dans celui des *modernistes* ou dans celui des *huma-*

nistes? La question a été si souvent débattue qu'elle peut être regardée comme épuisée. Il serait fastidieux de revenir sur les arguments qui ont été invoqués de part et d'autre. A notre avis, le dernier mot a été dit par M. Ch. Potvin dans sa remarquable brochure intitulée : *Enseignement moyen. Questions préalables.* (Bruxelles, 1879). M. Potvin a plaidé victorieusement la cause des humanités classiques. Est-il nécessaire de rappeler ici les graves paroles de M. Bréal¹ de citer l'exemple de l'Allemagne, ce pays qu'on ne peut assurément accuser de suivre la routine en matière d'enseignement, et où les lettres anciennes l'ont emporté haut la main?

Nous n'avons qu'une ou deux considérations à faire valoir.

Deux systèmes sont en présence : il faut se décider pour l'un des deux, il faut savoir ce que l'on veut et où l'on va. L'unité est la condition première d'un bon enseignement. Quelles que soient les matières enseignées, si ces matières sont systématiquement groupées, si elles forment un tout qui développe harmoniquement les facultés de l'élève, le but est atteint et le succès assuré. Un compromis n'aboutirait qu'à jeter le désordre et la confusion dans l'instruction secondaire : l'élève surchargé d'une masse de notions hétérogènes et incohérentes, finirait par succomber de fatigue et de dégoût. Or, nous disons en toute sincérité aux modernistes : Votre système peut être bon, il peut être supérieur au système actuellement en vigueur dans tous les pays de l'Europe civilisée — quoique ce ne soit point notre conviction personnelle, nous vous faisons cette concession ; — mais nous vous opposons une exception dilatoire. On ne transforme pas de fond en comble, en une fois, du jour au lendemain, toute une partie de l'enseignement public, sans être certain d'une réussite complète. Une expérience manquée serait une calamité pour le pays. Avez-vous pris toutes les mesures nécessaires pour réaliser votre projet? Où en est l'enseignement *scientifique* des langues modernes en Belgique? Car, ne l'oubliez pas, le système nouveau doit avoir la même valeur *scientifique* et *éducative* que l'ancien, ou il ne sera pas. Vous n'oseriez entreprendre d'instruire notre jeunesse avec des livres de pacotille et des professeurs d'occasion. Si vous ne pouvez nous garantir que tout est prêt et que la

¹ V. ci-dessus.

transition s'effectuera sans secousse, attendez, attendez des temps meilleurs. Mieux vaut améliorer un système déjà existant, fût-il fort imparfait, que de faire table rase en vue de construire un édifice fort beau sur le papier, mais dont les matériaux ne sont même pas préparés.

7. *Rétablissement du grade d'élève universitaire.* — Il semble que la loi du 20 mai 1876 ait voulu nous faire chèrement payer le bienfait de l'abolition des cours à certificat, en supprimant l'examen de gradué en lettres. Nous n'hésitons pas à qualifier cette mesure de désastreuse, d'accord en cela avec tous les organes des corps académiques¹.

Nous estimons qu'en moyenne le quart des étudiants de nos Facultés en philosophie et lettres est absolument indigne de mettre les pieds, nous ne dirons pas dans les universités, mais dans les classes supérieures d'un collège bien dirigé. Souvent les professeurs sortent écœurés de l'examen. L'ignorance de certains récipiendaires est quelque chose de fabuleux; elle dénote un manque d'instruction première et de culture générale qui ne sera jamais réparé. Si le nombre des élèves entrant à l'université sans avoir achevé leurs humanités est peut-être moins grand que dans les premiers temps de la mise en vigueur de la loi nouvelle, la situation ne s'est pas sensiblement améliorée pour cela : ce n'est pas tout d'avoir fait des humanités complètes, il faut voir de quelle manière on les a faites.

Les faits prouvent la justesse de ce que nous avons avancé plus haut, savoir : que le particulier, qui est généralement bon juge de ses intérêts matériels, immédiats, est rarement capable de comprendre les intérêts d'un ordre supérieur qui le touchent moins. La plupart des parents ne cherchent qu'à pousser leurs fils dans une carrière libérale, ils ne voient dans les études que le moyen d'obtenir un diplôme, c'est-à-dire un gagne-pain, et ils ne demandent qu'une seule chose : que ce diplôme soit obtenu le plus vite possible et avec le moins de frais possible. On ne

¹ Le rapport triennal de 1877-1879 n'étant pas encore imprimé, nous ne pouvons renvoyer le lecteur aux documents dont nous avons connaissance. V. en attendant le *Rapport présenté au Conseil académique de l'Université de Gand sur la révision des lois qui régissent l'enseignement supérieur* (1879), p. 6, les *Discours et Rapports des Recteurs*, etc.

peut demander au public plus de clairvoyance et d'élévation d'esprit que dans les pays où l'instruction est plus répandue et où la science est mieux appréciée que chez nous.

Qu'on nous permette de détacher un passage du beau discours prononcé par M. le professeur A. Le Roy à la séance générale du 21 décembre 1879 de l'Union générale des anciens Étudiants de l'université de Liège ¹ :

« On s'est plaint à satiété depuis longues années déjà, de
» l'encombrement des carrières libérales; il est certain que
» l'absence d'une barrière au seuil des études supérieures a été
» pour beaucoup dans l'aggravation de cet état de choses. Quand
» un père de famille a pu réussir à faire inscrire son fils au rôle
» des étudiants, il ne se décide pas aisément à renoncer aux
» espérances qu'il a fondées sur le travail du jeune homme.
» La difficulté de s'assurer de ce qu'il fait réellement est déjà
» grande lorsque le père habite la ville où est située l'université :
» elle devient une quasi-impossibilité quand il vit à la campagne
» ou dans une ville plus ou moins éloignée. De plus, tous les
» pères ne sont pas également instruits et beaucoup possèdent
» un riche fonds de crédulité provenant soit de leur incompé-
» tence, soit de leur affection. Le jeune homme se fait aisément
» passer pour studieux, ne fût-ce que par le soin qu'il prend de
» demander le plus souvent possible, pour acheter des livres,
» un argent qui trop souvent reçoit un autre emploi. La première
» année s'écoule : l'aspirant candidat, sorti de troisième ou de
» seconde, n'a pas compris grand'chose aux cours de la faculté;
» il ne s'en présente pas moins devant le jury : le père l'exige
» parce qu'il ne doute pas d'un succès; le récipiendaire échoue
» honteusement, mais n'en parvient pas moins à persuader à toute
» la maison que tel professeur lui en voulait, qu'il était plus fort
» que son compagnon de sellette, qu'il lui soufflait les réponses
» que sa malheureuse timidité l'a empêché d'articuler lui-
» même, etc. Le père finit par se consoler et par se dire qu'il
» vaut mieux, en définitive, s'imposer un nouveau sacrifice que
» perdre le fruit de ceux qu'il a déjà faits. L'élève revient donc
» à l'université, où il lui arrive d'acquérir une certaine popu-
» larité parmi les siens, parce qu'il est le boute-en-train de

¹ *Liège*, 1880, p. 16-18.

» toutes les fêtes, parce qu'il sait débiter dans les clubs une
 » conférence passable sur un sujet banal, que sais-je? Le père
 » entend parler de lui avec éloge; tout est pour le mieux jusqu'à
 » la réouverture des assises scientifiques. Nouvel échec : que
 » faire? A la fin on se fâche, on rappelle l'enfant prodigue :
 » qu'arrive-t-il? que celui-ci, ses habitudes prises, ne peut plus
 » les quitter, et qu'on aura beau faire, on ne le rendra pas
 » laborieux. De plus, il dédaigne désormais toute profession
 » d'ordre secondaire : on ne fera de lui ni un bon commis, ni un
 » bon contre-maître, ni peut-être seulement un honnête homme.
 » Le laisse-t-on au contraire à l'université? Il se peut qu'à la
 » longue, de guerre lasse, le jury lui décerne un diplôme, à la
 » force du canon, comme on dit. Beau résultat! le voilà avocat
 » ou médecin; mais où sont les causes et les malades? Où sont
 » les neiges d'antan? Espérances déçues, vanité humiliée,
 » caractère aigri, amoindrissement de l'homme même, tout cela
 » est à l'horizon. On se croit incompris, on s'irrite, on va grossir
 » le nombre des mécontents, on prête l'oreille aux prédications
 » malsaines, on devient, cela s'est vu, l'ennemi de l'ordre social.
 » Triste tableau, cent fois peint et repeint, mais toujours frap-
 » pant parce qu'il est toujours vrai. Et cela, ou par la faute de
 » l'aveugle utilitarisme des parents, ou parce que la sollicitude
 » de la loi protectrice a fait défaut au père de famille. Il fallait
 » lui dire : Votre fils fréquentera l'université si vous le désirez ;
 » mais il n'en sortira, prenez-y garde, avec les honneurs de la
 » guerre, que s'il a d'abord prouvé officiellement qu'il était
 » digne d'y entrer. »

Les inconvénients et les dangers résultant de la suppression du graduat en lettres ont été résumés d'une manière frappante par M. Em. Flourens ¹ :

« A ce point de vue (l'influence des études moyennes sur les
 » études universitaires), la suppression du graduat ès lettres est
 » regrettable. C'était la dernière barrière qui retenait les jeunes
 » gens dans les classes supérieures et les empêchait d'envahir
 » l'université sans aucune des préparations indispensables pour
 » tirer un profit sérieux et durable de ses leçons. On répond à
 » cette objection que ceux qui auraient été écartés par l'épreuve

¹ Ouvr. cité, p. 447.

» du graduat, seront refusés aux examens des Facultés. Soit.
» Mais où sera l'avantage de leur faire perdre une ou deux
» années de plus? Refusés au graduat ès lettres, ils pouvaient
» compléter leurs études classiques; après un séjour à l'univer-
» sité, ils ne consentiront plus à retourner à l'athénée. Puis tous
» ceux qui se présenteront devant les Facultés ayant appris
» consciencieusement leurs cours, mais incapables, faute d'une
» connaissance solide des éléments, de se rendre compte de ce
» qu'ils ont appris, seront-ils refusés? Non, certes. En tout
» pays, ce genre d'insuffisance est difficile à constater et les
» examinateurs seront portés à le traiter avec trop d'indulgence;
» mais, en Belgique, la facilité sur ce point est extrême; elle
» est passée dans les mœurs. Le nombre des jeunes gens sortant
» des universités sans avoir compris ce qu'ils y ont entendu,
» sera fort augmenté. L'expérience a démontré que rien ne peut
» moins se suppléer que l'habitude d'une bonne discipline d'es-
» prit contractée dans de fortes humanités, et plus d'un Belge
» qui se félicite de trouver les portes de l'université ouvertes
» devant lui sans effort, maudira plus tard la mesure qu'il bénit
» aujourd'hui. »

Il est impossible que le gouvernement reste sourd à la voix unanime des autorités académiques et des hommes compétents. Nous espérons que l'examen d'élève universitaire sera bientôt rétabli. Quelles seront les conditions, les matières et la forme de cet examen? Sera-ce un examen de sortie du collège ou un examen d'entrée à l'Université? Comment sera composé le jury? Ce sont là toutes questions à étudier sans retard.

La liste de nos *desiderata* n'est pas épuisée. Mais nous voulons pourvoir d'abord au plus pressé. L'impulsion une fois donnée, les lacunes que pourra présenter encore notre enseignement supérieur, se combleront d'elles-mêmes avec le temps. Car l'esprit de l'enseignement universitaire aura changé, et c'est là la réforme capitale, dont découlent toutes les autres. Dès qu'un élément de vie et de progrès se sera introduit dans l'organisme de nos Facultés, nous pourrons nous abandonner avec confiance au cours naturel des choses.

§ 12. Moyens de réaliser la réforme des Facultés de philosophie et lettres.

Pour exécuter les réformes dont nous avons esquissé le plan, il faut : 1° de l'argent, 2° des locaux, 3° des professeurs.

1° Les dépenses qu'entraînerait la création des cours nouveaux ne seraient pas bien considérables.

Il conviendrait d'instituer pour les différentes sections du doctorat de petites bibliothèques spéciales contenant les dictionnaires, les ouvrages à consulter fréquemment, les répertoires, etc. ; cela pourrait se faire même sans grever le budget actuel des bibliothèques universitaires.

Il y aurait ensuite quelques frais à faire pour l'acquisition du matériel nécessaire aux cours de géographie, d'archéologie, etc.

L'augmentation de dépenses la plus importante serait occasionnée par la création de quelques chaires nouvelles. Nous reviendrons plus bas sur ce point.

Il nous paraîtrait juste d'allouer une indemnité supplémentaire aux professeurs chargés de cours pratiques.

2° L'exécution des travaux projetés à Gand (construction d'un local séparé pour la Faculté des sciences et les écoles annexées) rendra disponible une bonne partie des bâtiments actuels de l'Université. Il sera facile d'installer dans les auditoires devenus libres les différentes sections du doctorat et leurs bibliothèques.

3° Nous avons montré — et M. Bréal en avait déjà fait la remarque¹ — que la plupart des professeurs des Facultés de philosophie et lettres ne sont pas, ne peuvent pas être actuellement des professeurs dans le sens vrai et élevé du mot, parce qu'ils ne peuvent faire profiter leurs élèves du meilleur de leur talent et leur érudition. Pour exercer quelque influence dans le mouvement scientifique, ils en sont réduits à se faire savants de cabinet : ils écrivent des livres, ils ne forment pas de disciples. Il y a là des forces précieuses qui s'usent pour ainsi dire à vide. Cette situation est pénible pour les hommes qui ont réellement la vocation du professorat universitaire, qui en comprennent les devoirs et qui voudraient en répandre les bienfaits. Aussi nous ne doutons pas qu'une réforme tendant à animer d'un esprit plus scientifique l'enseignement historique, philologique et phi-

¹ Art. cité, v. ci-dessus.

losophique dans nos Universités ne reçoive un bon accueil du corps professoral. Nos professeurs, heureux de pouvoir enfin déployer toutes leurs qualités, mettre en œuvre toutes leurs connaissances et se créer une école, n'hésiteront pas à échanger la vie commode mais pesante et monotone qu'ils mènent aujourd'hui contre une vie plus active, plus variée et plus féconde. Les fonctions de professeur d'Université en Allemagne, en Suisse, en Hollande, sont en général bien plus absorbantes que chez nous. Ce serait faire injure au zèle et au dévouement de notre corps professoral que de supposer qu'il répugne à un surcroît de besogne. Toutefois l'augmentation des heures de leçons et la création de chaires nouvelles nécessiteront une augmentation du personnel enseignant. On pourrait trouver parmi les régnicoles, et particulièrement parmi les docteurs spéciaux de nos Universités, d'excellents éléments. S'ils ne suffisent pas, qu'on fasse appel aux savants et aux professeurs étrangers, qu'on s'adresse à la France¹, à l'Allemagne, à la Hollande. La Belgique est une terre hospitalière²; nous savons nous élever au-dessus de cette jalousie inquiète et mesquine qui profane le nom de patriotisme. D'ailleurs, à ceux qui seraient tentés de se récrier contre les emprunts qu'il y aurait lieu de faire à l'étranger, nous répondrons : Voulez-vous que la Belgique reste éternellement tributaire de l'étranger pour certaines branches du haut enseignement? Vous n'avez qu'à conserver l'état de choses qui existe présentement. Ecoutez ces paroles de M. Bréal³ : « S'il y a dans les universités belges » des savants comparables à ceux des pays les plus avancés, ils » ne trouvent pas en leur enseignement l'occasion de transmettre » leur science et de former des disciples. *C'est la raison pour » laquelle les jeunes maîtres doivent aller chercher à l'étranger » l'achèvement de leur instruction.* » Si vous voulez assurer l'indépendance scientifique de notre pays, commencez par organiser l'enseignement supérieur le plus complètement et le mieux pos-

¹ Nous avons particulièrement en vue les élèves de l'École pratique des Hautes Études.

² V. l'art. 31 de la loi du 15 juillet 1849. Cf. FLOURENS, ouvr. cité, p. 444-445.

³ Art. cité.

sible; ayez des maîtres et des disciples, et le recrutement du corps enseignant parmi nos nationaux sera désormais facile et régulier.

Conclusion.

La nécessité d'une réforme des facultés de philosophie et lettres ressort à toute évidence des observations que nous venons de présenter. Lorsqu'on compare l'essor qu'ont pris les hautes études philologiques, historiques et philosophiques en France, en Allemagne, en Hollande, etc., avec le triste état où elles languissent chez nous, on sent douloureusement notre infériorité. Au point de vue de l'organisation de ces études, la Belgique est de beaucoup au-dessous de la Russie elle-même¹. Ayons le courage de l'avouer, nous n'avons pas fait tout ce que nous aurions dû et tout ce que nous aurions pu faire durant les cinquante années de paix et de prospérité que nous sommes en train de célébrer. Notre enseignement moyen et notre enseignement supérieur, végétant dans un provisoire dont on ne sortait que pour hasarder des expériences dangereuses, ont plutôt reculé qu'avancé. Nos facultés de philosophie et lettres, écrasées par l'Ecole normale, asservies à la faculté de droit, sont tombées dans l'insignifiance. Rendre à ces facultés la place qui leur revient, renouer les traditions scientifiques qui ont été rompues ici depuis le XVII^e siècle, faire des Universités ce qu'elles doivent être — de grands ateliers de science et des pépinières de savants : — telle est la tâche qui incombe au gouvernement. Il n'en est point de plus noble, mais il n'en est point de plus délicate. Nous ne pouvons nous empêcher de penser avec amertume aux paroles de Tacite : *Natura infirmitatis humanae tardiora sunt remedia quam mala; et ut corpora nostra lente augescunt, cito extinguuntur, sic ingenia studiaque opprresseris facilius quam revocaveris*. Que l'importance et la difficulté de la réforme ne soient point pourtant un prétexte pour en ajourner indéfiniment l'exécution. Il n'y a plus de temps à perdre. Cette difficulté même montre l'étendue du terrain que nous avons à regagner pour nous trouver sur la même ligne que les pays

¹ Voir les programmes et les travaux académiques des Universités de Helsingfors, de Dorpat, etc.

voisins. Chaque jour de délai ne fera qu'élargir la distance qui nous sépare de ceux-ci, rendre les essais d'amélioration plus malaisés et en compromettre le succès. Nous conjurons donc le gouvernement de mettre sans retard la main à l'œuvre. Si l'on ne peut tout faire, que du moins l'on fasse quelque chose. Nous en sommes intimement convaincu, le projet de réorganisation que nous soumettons ici au public et pour lequel nous nous sommes inspiré des idées et des conseils de professeurs éminents tant de la Belgique que de l'étranger, ce projet est pratique et praticable. Puissent les semences tomber sur un bon terrain et fructifier !

Nous voici arrivé au terme de notre travail. Nous avons la conscience d'être resté jusqu'au bout fidèle à notre épigraphe. Nous avons pu froisser certains amours-propres, heurter de front certains préjugés : le sentiment qui nous a guidé sera l'excuse de notre sincérité. Nous aimons trop notre pays pour le flatter ; taire le mal, c'est s'en rendre complice.

P. THOMAS.

LA PAIX DE CIMON ¹.*(Suite et fin).*

VI.

CALLISTHÈNE, THÉOPOMPE.

Callisthène, dit Plutarque, prétend que le roi ne signa aucun traité ². Nos adversaires se sont emparés avec empressement du témoignage de cet auteur et ils y trouvent une preuve concluante contre l'existence de la paix. « Il devait connaître, dit Krüger, toutes les preuves alléguées en faveur de celle-ci et il a certainement vu la colonne, comme Théopompe; car, que lui, l'élève d'Aristote, le plus intime ami de Théophraste, ait visité Athènes, on peut le supposer sans plus ample informé. Sa dénégation de la paix montre donc qu'il considérerait comme apocryphes non seulement tous les renseignements oraux et écrits sur cette question, mais la colonne elle-même » ³. Krüger reconnaît ensuite que l'on ne sait pas sur quelles raisons Callisthène basait son opinion, ni même s'il l'avait développée et justifiée, ou bien s'il s'était borné à l'émettre en passant. « Mais, ajoute-t-il, nous devons néanmoins considérer son témoignage comme extrêmement important, d'autant plus que son affirmation que Périclès avait navigué au delà des îles Chéli-doniennes avec cinquante vaisseaux et Ephialte avec trente, nous montre tout au moins que Callisthène, à la disposition duquel se trouvaient beaucoup de traditions courantes, aujourd'hui perdues pour nous, s'était bien renseigné sur la question » ⁴.

¹ Voir la *Revue*, tomes XVIII, p. 1 à 23; XIX, 246 à 258 et 303 à 311; XXI, 187 à 201; XXII, 330 à 341 et XXIII, 1 à 18.

² PLUTARQUE, Cimon XIII.

³ KRUEGER, 122.

⁴ KRUEGER, 123.

Dikema développe la thèse de Krüger et ajoute : « Si donc Callisthène a prétendu que la paix de Cimon n'a jamais existé, il me paraît qu'il avait des raisons probantes pour le faire; s'il n'en avait pas, nous avons peine à comprendre qu'on ne trouve nulle part dans les auteurs anciens un endroit quelconque où cette opinion de Callisthène soit réfutée » ¹.

Cette dernière allégation est bien faite pour nous surprendre, car le seul endroit qui mentionne la dénégation de Callisthène contient en même temps la réfutation de celle-ci. Plutarque, en effet, lui oppose le témoignage formel de Cratéros, l'érection d'un autel de la Paix et les honneurs rendus à Callias, et il suffit de lire ce passage pour se convaincre qu'il considère cette réfutation comme complète et péremptoire.

Quant à l'argumentation de Krüger, elle paraît bien vague et bien mal établie : Callisthène a dû avoir sous les yeux toutes les preuves de la paix, il a dû visiter Athènes, il a dû voir la colonne, il a dû avoir de bonnes raisons pour nier la paix. Mais quelles sont ces raisons? Krüger n'en sait rien, sauf qu'elles ont dû être péremptoires (entscheidende). On ne peut certes considérer comme telle le seul fait allégué à l'appui de l'opinion de Callisthène par Plutarque, celui dans lequel Krüger voit une preuve que cet auteur s'était bien renseigné sur la question, c'est à dire la double expédition navale de Périclès et d'Ephialte; car celles-ci étant antérieures à l'année 449 ne peuvent absolument rien prouver contre la conclusion d'une paix à cette époque. Au contraire, on pourrait en inférer que Callisthène a seulement voulu nier l'existence d'un traité après la victoire de l'Eurymédon.

Tel est l'avis de Schmidt. A entendre ce savant, Plutarque aurait emprunté tout son récit, y compris les conditions de la paix, à Théopompe qui, loin de nier l'existence de celle-ci, l'aurait au contraire inventée. Après la conquête de la Chersonèse de Thrace et en présence de complications menaçantes du côté de l'île de Thasos, de la Thrace et de la Macédoine, il est très probable, dit-il en substance, que Cimon déclara aux Perses qu'il était disposé à mettre bas les armes dans le cas où, par contre, ils s'engageraient à tenir leurs armées et leurs flottes éloignées de la mer hellénique. A Athènes, on comprenait que c'étaient là les

¹ DIKEMA, 21.

seules conditions d'une paix durable. On discutait fréquemment ces questions dans les cercles politiques. Ion en aura parlé, et Théopompe, dans le but d'augmenter la gloire de Cimon, transforma ces bruits en traité formellement conclu; pour mieux tromper encore, il donna à entendre que le traité postérieur de Callias n'était qu'un renouvellement de la paix conclue après la victoire de l'Eurymédon. Tout cela se serait trouvé dans le 10^e livre de ses Philippiques et c'est là que Plutarque aurait puisé tout son récit; car il ne peut avoir emprunté sa phrase qui contient les conditions de la paix à Cratéros à cause de la forme *πλεεῖν*: cette forme, dit-il, en effet, a pu passer d'Ion dans Plutarque soit directement, soit par l'entremise de Théopompe, mais elle ne peut provenir de Cratéros, c'est-à-dire d'un recueil de documents attiques. En outre, l'expression *τὴν περιβόητον εἰρήνην ἐκείνην* indique l'époque d'Isocrate, donc de Théopompe, mais non celle d'Antigonos Gonatas, donc de Cratéros, toute remplie d'intérêts bien différents. De plus, le fait que Plutarque signale uniquement Callisthène comme dénégateur de la paix prouve que Théopompe ne l'a pas contestée, sinon Plutarque l'aurait mentionné. Enfin, si Théopompe n'avait pas parlé de la paix, ce silence aurait dû frapper Plutarque et il n'aurait pu manquer de signaler cette circonstance en contradiction avec son propre soutènement. Il a donc dû y trouver mention de la paix; par conséquent tout le chapitre XIII de la vie de Cimon a été emprunté à Théopompe et, comme la partie de l'ouvrage de celui-ci mise à contribution par Plutarque avait déjà paru avant la publication de celui de Callisthène, c'est pour démentir ce prétendu traité que ce dernier aurait émis la dénégation mentionnée par Plutarque ¹.

Cette conjecture, d'autant plus étrange que Schmidt condamne sévèrement à plusieurs reprises le « fatras hypercritique, » ne repose sur aucun fondement. D'abord Plutarque ne copie pas Cratéros, il se borne à opposer au démenti de Callisthène le fait que dans le recueil des traités de Cratéros se trouvaient des copies de la paix. D'ailleurs, la forme *πλεεῖν* aurait très bien pu se rencontrer dans Cratéros; Krüger, en effet, constate que des formes de ce genre ne sont pas rares chez les écrivains

¹ SCHMIDT, I, 282 et II, 173 et suivantes.

attiques et Kühner en cite plusieurs exemples dans Thucydide et dans Xénophon ¹.

Quant à l'épithète *περιβόητον*, est il bien certain que Plutarque l'ait empruntée à sa source? Ne peut il pas l'avoir ajoutée de son propre fond? Schmidt, dans tous les cas, y attache une importance exagérée. Bien souvent les historiens donnent un qualificatif aux faits qu'ils rapportent sans que cela puisse faire préjuger l'époque à laquelle ils écrivent.

En ce qui concerne la non-mention de Théopompe par Plutarque, nous nous trouvons encore une fois en présence de l'argumentation *e silentio*, qui n'est pas plus probante ici que dans les autres cas où nous l'avons rencontrée. Au contraire, plus que partout ailleurs elle est ici sans valeur. Schmidt, en effet, établit fort bien que Plutarque connaissait très imparfaitement l'histoire de cette époque et qu'il confondait et mêlait notamment les expéditions entreprises en 462 et en 450 par les Athéniens contre l'Egypte. Dès lors, comment argumenter valablement de ce que Plutarque n'a pas cité soit un fait, soit un auteur, relatif à cette période de l'histoire grecque?²

Le mobile que le savant professeur attribue à Callisthène n'est pas plus admissible. La dénégation de cet écrivain porte, en effet, non sur la date de la paix, mais sur son existence même, ainsi que Wiegand et d'autres l'ont déjà fait observer avant nous. Cela résulte clairement du passage de Plutarque, puisque

¹ KRUEGER, 120. KÜHNER. *Ausführliche Grammatik der Griechischen Sprache*, 2^{me} édit. Hannover, 1869. Tom. I, p. 598 (§ 245, 2, Anmerk. 1), cite *πλέσι* de Thucydide 4,28, *πλέστε*, Xénoph. *Anabasis*, VII, 6, 37, et d'après les meilleurs manuscrits *ἐπλέεν*, Hell. VI, 2, 27, — Plutarque dit aussi *πλέετω*, Alc. XIX.

² On trouve dans cette espèce de confusion des deux expéditions l'explication la plus plausible du fait que Plutarque place la paix après la bataille de l'Eurymédon. C'est une simple erreur de sa part résultant de ce mélange des deux expéditions.

Cette confusion est démontrée par Schmidt II, 87. Toute la partie dans laquelle il traite des sources de Plutarque et de la façon dont cet auteur utilisait celles-ci est extrêmement remarquable. Nous tenons à le constater ici par ce que nos critiques sur des points de détail pourraient donner une opinion défavorable et inexacte de l'ouvrage du savant professeur d'Iéna.

les preuves opposées par celui-ci à Callisthène portent toutes sur le second point.

Mais, si catégorique que soit cette dénégation, elle n'a pas l'importance que lui attribuent nos adversaires. Callisthène, en effet, ne jouit pas d'une autorité telle que son seul témoignage puisse enlever toute créance à celui des autres auteurs; Dahlmann reconnaît même qu'on ne peut l'opposer à Ephore ¹. Or, celui-ci attestait formellement l'existence de la paix, puisque, comme nous l'avons déjà constaté, c'est à lui que Diodore a emprunté son récit ².

La dénégation de Callisthène n'ébranlera donc en rien notre foi en l'existence de la paix de Callias surtout que l'on ne sait absolument pas sur quoi il basait son opinion. Peut-être n'a-t-il fait que sacrifier à la mode alors régnante de ravalier et même de nier les exploits anciens des Athéniens.

Mais il n'est pas le seul qui nie l'existence de la paix. Théopompe, en effet, s'inscrit en faux contre elle, du moins c'est l'opinion adoptée par tous les écrivains qui ont étudié cette question. Schmidt seul est d'un avis contraire. Il voit là un simple malentendu et il se promet de le démontrer ³. Mais, en attendant, au risque d'en courir le reproche de sacrifier à « la superstition hypercritique » nous ne pouvons nous ranger à son avis. D'ailleurs, à en juger par ce que l'on a lu plus haut, sa démonstration pourrait bien être fort conjecturale et ne convertir personne. Nous admettrons donc, jusqu'à publication de la preuve promise, que Théopompe a réellement nié l'authenticité du traité. Harpocrate et Théon le disent, en effet, d'une manière formelle. « Théopompe, dit le premier, prétend dans le XXV^e livre de ses *Philippiques* que les traités des Grecs avec le barbare ont été inventés, car ils sont gravés sur la stèle non en caractères

¹ DAHLMANN, 76.

² Voir la *Revue*, XVII, 9. DIODORE, XII, 4, et fragm. du livre IX, X, § 2, (tome I, p. 331, éd. Didot), où cet auteur fait une allusion très directe à cette paix. Ὡμωσαν γὰρ (οἱ Ἕλληνες) ἐν Πλαταιαῖς παραδόντων παίδων παιτὶ τὴν πρὸς τοὺς Πέρτας ἔχθραν, ἕως ἄν οἱ ποταμοὶ ρέωσιν εἰς τὴν θάλασσαν καὶ γένος ἀνθρώπων εἴη καὶ γῆ καρποὺς φέροι, τὸ δὲ τῆς τύχης εὐμετάπτωτον βεβαίως ἐγγυώμενοι μετὰ τινα χρόνον ἐπρεσβεύοντο πρὸς Ἀρταξέρξην τὸν υἱὸν Ξέρξου περὶ φιλίας καὶ συμμαχίας.

³ SCHMIDT, II, 174.

attiques mais en caractères ioniens ¹. Théon, citant des passages d'auteurs anciens propres à être appris par cœur par les élèves, dit que dans le XXV^e livre des Philippiques de Théopompe on peut trouver la preuve que le serment que les Athéniens prétendent avoir été prêté par tous les Grecs contre les Barbares avant le combat de Platée, ainsi que les traités d'Athènes avec le roi Darius et les Grecs sont des documents apocryphes. Et, ajoutait-il, tous ne célèbrent pas également la bataille de Marathon et les autres choses à l'aide desquelles les Athéniens se vantent et trompent la Grèce ².

On admet généralement que le passage de Théopompe vise la paix de Cimon et que le mot Darius est une glose soit du sophiste lui-même, soit d'un copiste. Cela nous paraît difficile à contester; mais, tout en nous ralliant à l'opinion générale, nous sommes d'avis que nos adversaires ont été beaucoup trop loin en voyant dans le témoignage de Théopompe une preuve dirimante contre l'authenticité du traité.

L'autorité de cet historien est, en effet, fort sujette à caution, car il ne brillait ni par la sûreté de son jugement ni par un respect bien grand de la vérité. Emile Müller le démontre d'une façon si convaincante que nous ne croyons pouvoir mieux faire que de résumer ici son argumentation. Théopompe, dit-il, se préoccupait médiocrement de la vérité de ses récits et cherchait avant tout à produire de l'effet. Il poussait plus loin que personne l'amour du scandale et l'esprit de dénigrement. Aussi la voix commune de l'antiquité l'appelle-t-elle amateur de scandale et méchant. Et ce reproche était des plus fondés; cela résulte, non seulement du témoignage des anciens, mais encore des échantillons que son admirateur Athénée nous a conservés. A en juger par ceux-ci, de qui Théopompe a-t-il dit du bien, à part les Spartiates Lysandre et Agésilas et l'ami de Sparte Cimon? Parmi les philosophes de l'école socratique, un seul trouva grâce à ses yeux Antisthène, parce que c'est un cynique et un partisan de Sparte. Platon, par contre, était un plagiaire, Pythagore un ambitieux intrigant, d'origine étrusque, les

¹ MULLER, *Fragm. historicozom græcorum*, tome I; *Fragm. Theopompi*, 168.

² Ibid. 167.

généraux athéniens Chabrias, Charès, Charidès et Iphicrate, le premier un impudent débauché, le second un effronté voleur du trésor et un incapable fanfaron, le troisième, un ivrogne éhonté et un libertin, le quatrième, tout au moins un général sans persévérance; les grands démagogues Callistrate et Eubule étaient des hommes d'état habiles à la vérité, mais de mœurs dissolues; Démosthène, un homme léger; Archidamas de Sparte un receleur des Phocéens voleurs du temple et un efféminé qui entreprit son expédition malheureuse en Italie uniquement par ce qu'il ne pouvait plus vivre dans la frugale Sparte, etc. Les peuples n'étaient pas mieux traités, Athéniens et Tarentins, Méthymnéens et Siciliens, Étrusques et Thessaliens et d'autres encore vivaient tous, d'après lui, de la même façon honteuse et perverse, et tous encourageaient la même condamnation de la part de ce Rhadamante historique qui, pour employer les expressions de Josèphe, souillait la renommée des plus nobles villes et des peuples et calomniait leur vie publique.

Son amour du scandale n'avait d'égal que son absence de critique. Abstraction faite du ton de son récit, qui fait de ses portraits autant de caricatures, il semble n'avoir pas jugé nécessaire d'établir par des preuves historiques ses récits calomnieux; beaucoup d'entre eux, d'ailleurs, étaient de telle nature qu'il n'aurait pu leur donner une confirmation suffisante, comme, par exemple, l'insultant et malveillant récit suivant : lors de leur première invasion en Laconie sous la conduite d'Épaminondas et des autres béotarques, les Thébains venaient de prendre la résolution de se retirer, lorsqu'arriva un envoyé d'Agésilas porteur d'une somme de dix talents, au moyen de laquelle il devait acheter leur retraite, qui était déjà décidée; ils acceptent comme argent de voyage ce qui devait être le prix de la trahison.

D'autres fois Théopompe se trouve en contradiction avec des auteurs incomparablement plus dignes de foi. Ainsi il raconte que Thémistocle a corrompu à prix d'argent les éphores de Sparte, afin qu'ils fermassent les yeux sur la reconstruction des murs d'Athènes; il contredit donc ici le récit bien connu que Thucydide nous fait de cette affaire. Dans d'autres endroits, enfin, il pousse si loin la recherche de l'effet de scandale que, tombant dans l'absurde, il provoque le rire au lieu de l'indignation souhaitée. Il en est ainsi de son histoire du tyran Cléarque

qui aurait empoisonné tant de monde à sa table avec de la cigüe que personne n'osait plus s'aventurer au dehors sans avoir mangé auparavant comme contre poison une portion de rue, après quoi Théopompe se livre à une savante dissertation sur le nom et le pays d'origine de la cigüe¹. Il en est encore ainsi de son récit d'après lequel le corroyeur Cléon parut un jour devant l'assemblée du peuple, la tête ceinte d'une couronne, et fit lever la séance en déclarant que ce jour là il avait du monde à dîner et que, en conséquence, il n'avait pas le temps de s'occuper des affaires de l'état².

De pareils récits dénotent plutôt un manque de respect de la vérité qu'une faiblesse de jugement critique; car Théopompe avait certes assez de bon sens pour reconnaître que ce n'étaient là que des mensonges. On est amené à la même conclusion par l'effronterie avec laquelle ce même homme, qui par son panégyrique de Mausole d'Halicarnasse avait remporté le prix dans le concours institué par Artémise, veuve de ce roi, ose, dans son ouvrage historique, dire du même Mausole qu'il ne reculait devant rien du moment qu'il y avait de l'argent à gagner. Théopompe ne voyait aucun mal non plus à faire montre de son talent de rhéteur en composant un éloge funèbre de Philippe, qu'il avait représenté dans ses histoires comme un infâme débauché, et en faisant suivre, mais après la mort de ce prince, un panégyrique d'Alexandre d'une diatribe contre lui. Il a également considéré comme compatible avec sa dignité d'accabler d'accusations, dans ses lettres à Alexandre, ses compatriotes, les habitants de Chios, qui l'avaient banni, et d'écrire les choses les plus calomnieuses sur la vie privée du spirituel Théocrite, son ennemi et celui du prince.

Il manquait donc à Théopompe à peu près tout ce qui pouvait donner de l'autorité à ses jugements critiques : le vrai sens scientifique, un scrupuleux amour de la vérité, la circonspection et une calme pondération du jugement. L'impartialité lui faisait également défaut. Outre son penchant pour le dénigrement et la calomnie, sa haine bien connue contre Athènes devait néces-

¹ MUELLER, *Fragt. hist. græc.*, tome I. *Fragt. Theopompi*, n° 200.

² MUELLER, *Fragt. hist. græc.*, tome I. *Fragt. Theopompi*, n° 99. Nous devons faire observer que ce dernier membre de phrase ne se trouve pas dans le fragment de Théopompe auquel Em. Müller renvoie.

sairement le conduire à des jugements injustes. Et, en fait, sa dénégation de la paix de Callias n'était qu'un argument au moyen duquel il entraît en campagne contre la gloire d'Athènes, tout comme sa dénégation du serment prêté par les Grecs avant la bataille de Platée, ainsi que ce qu'il a écrit au sujet de la bataille de Marathon. En outre, ce qu'il dit de la colonne lui servit encore dans un but accessoire : c'est-à-dire que cela fait suite à une de ces digressions, qu'il aimait tant, sur la différence des deux alphabets et sur l'introduction des caractères ioniens à Athènes¹.

Théopompe n'est donc pas un de ces auteurs, tels que Thucydide ou Polybe, dont la dénégation formelle suffit pour faire rejeter un fait du domaine historique. Il faut, au contraire, examiner soigneusement les preuves qu'il donne à l'appui de son opinion et ne se décider qu'après avoir mûrement pesé leur valeur.

C'est ce que nous allons faire en ce qui concerne la question qui nous occupe. Sur quoi Théopompe fondait-il sa dénégation ? Théon est muet à cet égard et Harpocraton ne nous fait connaître que la raison suivante : il niait l'authenticité de la paix parce que les conditions en étaient gravées en caractères ioniens. Or, dit Krüger, cet alphabet ne fut employé par les Athéniens qu'à partir de l'archontat d'Euclide, en 403 (*Olympiade*, 94, 2); un document authentique datant de l'époque de Cimon devait donc nécessairement être gravé en caractères attiques. En conséquence, la colonne de la paix avec son alphabet ionien devait être apocryphe². » Oncken et Dikema ont adopté cette opinion à laquelle nous ne faisons nulle difficulté de nous rallier. Oui, Théopompe n'a pas vu la colonne authentique; il n'a pas même pu la voir par la raison que celle-ci était détruite depuis longtemps, puisque le traité dont elle relatait les conditions avait été déchiré par les Perses.

Il ne faut pas se tromper sur le caractère de ce genre de documents. Ce n'étaient pas des monuments commémoratifs élevés en vue de la postérité et destinés à perpétuer le souvenir d'une paix glorieuse. Ils avaient une utilité plus directe : on

¹ EMILE MUELLER, I, pagg. 25 à 34.

² KRÜGER, pag. 120. DIKEMA, 24. ONCKEN, II, pag. 140.

avait coutume, en effet, de graver les conditions des traités sur des colonnes que l'on exposait dans des endroits publics afin d'apprendre aux habitants les clauses des conventions conclues avec les états étrangers¹. Aussi quand la guerre recommençait, quand le traité était périmé ou déchiré, on enlevait ou on détruisait le monument sur lequel étaient gravées les stipulations. C'était là un usage tellement constant que les expressions *élever une colonne avec un état, renverser la colonne* étaient devenues synonymes respectivement de faire la paix ou de déclarer la guerre².

Or, à l'époque de Théopompe, la paix de Callias était rompue depuis longtemps, de sorte que Müller a raison de prétendre que la colonne authentique avait disparu. On peut assigner à cette destruction la date de 412 ou bien, si l'on croit que les Athéniens ont patienté dans l'espoir de détourner les Perses de l'alliance spartiate, celle de 407, alors que Cyrus le jeune arriva à Sardes pour prendre la direction de la guerre contre Athènes et refusa même d'accorder une audience à ses ambassadeurs³. Dans tous les cas, la colonne ne pouvait plus exister quand Théopompe se rendit à Athènes. Car, ainsi que Krüger le fait observer avec raison, c'est en abandonnant les Grecs asiatiques au grand roi que les Lacédémoniens avaient acheté son intervention dans la guerre, et ils n'auraient pu tolérer l'existence à Athènes d'un monument qui constatait à leur honte que, grâce à l'intervention de cette ville, ces mêmes Grecs avaient été jadis déclarés indépendants. Et si même Lysandre, maître d'Athènes, avait laissé subsister cette colonne, les Trente, qui travaillaient si méthodiquement à extirper tout ce qui aurait pu stimuler l'esprit démocratique et qui même portaient atteinte aux choses les plus sacrées lorsque leur intérêt l'exigeait, auraient-ils respecté un aussi dangereux souvenir de l'ancienne splendeur du gouvernement démocratique? D'où Krüger conclut avec raison que la colonne a dû nécessairement être détruite au plus tard vers la fin de la guerre du Péloponèse⁴.

¹ On faisait connaître de la même manière les lois votées par l'assemblée, un magistrat spécial l'*ἀναγγραφεὺς νόμων* était même chargé de surveiller le travail du graveur.

² KRUEGER, 81, note 1. EM. MÜLLER, I, 15.

³ EM. MUELLER, I, 16.

⁴ KRUEGER, 82.

Dès lors, la stèle vue par Théopompe est postérieure à cette date et on l'aura élevée pour rappeler qu'Athènes avait autrefois affranchi ces mêmes Grecs que Sparte avait livrés aux Perses.

De semblables restaurations de monuments étaient usitées; Böckh, notamment, en cite plusieurs dans son recueil des inscriptions grecques ¹. Et comme on ne se proposait pas de faire passer cette colonne comme le document original, mais seulement comme une copie, on l'a gravée en caractères ioniens, dont on se servait à l'époque où le monument commémoratif fut érigé. Une génération plus tard, c'est-à-dire à l'époque où Théopompe le vit, un guide ignorant ou même la foule aura pu considérer ce document comme la stèle originale et Théopompe aura versé dans la même erreur. C'est là, comme le dit avec raison Müller, la seule hypothèse qui donne un sens à la critique de cet historien ². Celui-ci aurait donc eu raison en déclarant le monument apocryphe, comme étant gravé en caractères inusités à l'époque de la conclusion de la paix. Mais il n'en résulte nullement que le traité lui-même n'ait pas existé, comme il le dit et comme le répètent après lui nos adversaires. En effet, le fait seul qu'il y avait une colonne exposée à Athènes, ce qui ne peut être et n'est pas contesté, prouve à l'évidence que la paix a été réellement conclue ³. Si vantards que l'on suppose les Athéniens, on ne peut les accuser d'avoir poussé l'impudence jusqu'à élever un monument commémoratif d'un fait qui n'aurait pas eu lieu.

¹ БЭСКН. *Corp. inscript. grecarum*, tome I, n° 2919.

KRUEGER, pour combattre cette hypothèse d'une restauration, fait observer que les Grecs avaient l'habitude de déposer des copies de ces monuments non-seulement dans les villes qu'ils concernaient spécialement, mais encore à Olympie. Or, on ne détruisait pas les monuments d'Olympie, comment se fait-il donc qu'on n'y trouve pas une copie de la paix de Cimon? De là Krüger conclut que la colonne n'était pas une restauration d'un monument authentique détruit, mais bien un monument apocryphe. Mais il a perdu de vue que les stèles des traités qui concernaient l'empire athénien n'étaient déposées qu'à Athènes, et que les Athéniens n'avaient pas l'habitude de graver leur documents à plusieurs exemplaires. — Voir à ce sujet : CH. CURTIUS, *De actorum publicorum cura apud grecos*. Göttingen 1865, pagg. 18, 19 et 32.

² EMILE MUELLER, I, 13.

³ L'existence de ce monument résulte du témoignage de Théopompe, de celui de Plutarque et aussi de celui d'Isocrate.

Trop de gens étaient intéressés à nier l'existence de la paix pour que le mensonge ne fût pas dénoncé et les Athéniens se seraient rendus ainsi la fable de toute la Grèce.

Il est vrai que nos adversaires, Oncken notamment, soutiennent que pareille supercherie n'est pas sans exemple. S'autorisant d'Hérodote, ils citent, comme preuve à l'appui de leur opinion, le fait qu'on voyait dans les champs de Platée des tombeaux élevés à des guerriers dont la nation n'avait pas même pris part au combat. « Les Lacédémoniens, les Tégéates, les Athéniens, les Mégariens et les Phliasiens, dit Hérodote, élevèrent des tombeaux à ceux des leurs qui avaient péri en combattant. C'est pourquoi ces tombes étaient remplies. Quant à celles des autres que l'on voit dans les champs de Platée, ces peuples, d'après ce que j'ai appris, honteux de n'avoir pas assisté au combat, érigèrent des tombes vides en vue de la postérité, car il y a là un tombeau appelé tombeau des Eginètes, qui, ainsi que je l'ai entendu dire, fut élevé dix ans après à la demande de ceux-ci par Cléadès, fils d'Autodicus, citoyen platéen et hôte public d'Egine ¹.

L'exemple n'est pas aussi concluant qu'on veut bien le dire. Sans doute, les Corinthiens et les Eginètes n'ont pas pris part au combat, mais ils faisaient partie de l'armée; ils avaient même pendant un certain temps été rangés en ligne de bataille, et s'ils ne combattirent pas, c'est qu'au dernier moment Pausanias fit opérer un changement de front et que l'engagement ne dura pas assez longtemps pour leur permettre d'y prendre part. Mais ils concoururent à l'attaque du camp fortifié et aux opérations subséquentes contre Thèbes et, dans les inscriptions et les panégyriques, ils étaient universellement cités parmi les champions qui avaient contribué à la délivrance de la Grèce ². Dès lors, on s'explique tout naturellement, que, par la suite, ces peuples voulurent avoir eux aussi des tombes à Platée. L'on ne peut donc pas s'autoriser de ce fait pour soutenir que les Grecs élevaient parfois des monuments commémoratifs d'événements totalement apocryphes.

¹ ONCKEN, 140. HÉRODOTE, IX, 85.

² Voir au sujet de cette bataille PLUTARQUE, Aristide, XVI à XX et GROTE, traduct. Sadoux, tome VII, pagg. 117 à 138.

Par conséquent, nous avons le droit de voir dans l'existence de la colonne une preuve concluante de l'existence de la paix, et les dénégations de Théopompe n'ont aucune valeur, comme étant le résultat tout au moins d'une méprise de sa part, si on ne préfère pas les attribuer, comme on serait fondé à le faire, à son animosité contre les Athéniens et à son désir de ravalier leur gloire.

VII.

CRATÉROS ET PLUTARQUE.

Pour réfuter Callisthène, Plutarque invoque l'autorité de Cratéros dans le recueil duquel on trouve, dit-il, des copies du traité comme ayant été réellement conclu ¹.

Ce Cratéros, dit Rummler, était frère d'Antigonos Gonatas. Il composa un recueil de psephismes (συλλαγωγὴ ψηφισμάτων); mais il ne se borna pas à rassembler des inscriptions; il les insérait dans son récit pour confirmer les événements qu'il racontait. Cela résulte d'un passage de la vie d'Aristide que nous aurons l'occasion de citer tantôt. Il est prouvé par le témoignage d'Étienne de Bysance et d'Harpocraton que son œuvre comprenait au moins 9 livres; mais cet ouvrage est entièrement perdu, sauf ce qui concerne la paix de Cimon ². On ne peut donc se prononcer en pleine connaissance de cause sur le degré d'autorité qu'il mérite. Il paraît pourtant qu'on peut y attacher une grande valeur parce que nulle part on ne voit révoquer en doute l'authenticité des documents qu'il cite ³. Pourtant Oncken a essayé de le faire; d'après lui « on peut conclure de la vie d'Aristide, XXVI, que l'authenticité des documents de Cratéros n'est pas complètement indubitable même pour un Plutarque » ⁴. Or, si on consulte le passage auquel renvoie Oncken, on trouve la preuve du contraire : « A ce sujet (sc. la mort d'Aristide) Cratéros, dit Plutarque, ne cite ni un document, ni un jugement, ni un décret, quoiqu'il ait l'habitude

¹ PLUTARQUE, *Cimon*, XIII.

² RUMMLER, page 22.

³ RUEHL, page 25.

⁴ ONCKEN, page 140, en note.

de citer soigneusement tout cela et de désigner ses auteurs ¹. » Il résulte donc de là que Plutarque révoque en doute le récit de Cratéros précisément parce que celui-ci ne donne pas de preuves à l'appui de son dire; d'où l'on peut conclure avec certitude que les décrets et les documents qu'il cite habituellement sont au-dessus de toute suspicion, puisque le fait qu'il omet sa source suffit pour éveiller les défiances de Plutarque.

C'est donc à lui que Plutarque a emprunté les conditions de la paix. On n'en a pas de preuves précises, dit Rühl, mais cela résulte de l'accord presque textuel de cet auteur avec Démosthène, puisque ce dernier reproduit probablement en substance le texte de la colonne de paix ².

Mais, dans tous les cas, ce n'est pas chez lui que Plutarque a pu trouver la date qu'il assigne à la conclusion de la paix. Car, dit avec raison Dahlmann, l'ancienne forme des décrets des Athéniens ne fournissait pas de renseignement de ce genre. Ils portaient simplement comme dispositif: « il a paru bon au conseil et au peuple »; puis ils mentionnaient seulement le nom de la prytanie en fonctions, celui du greffier, celui de l'épistate et enfin le nom de celui qui avait proposé le décret. Ce n'est qu'à partir d'Euclide que le nom de l'archonte éponyme fut inséré dans ces documents ³, ce n'est donc qu'à dater de 405 que ces décrets indiquèrent la date à laquelle ils avaient été rendus.

Pour ce motif, tout en attribuant une très grande valeur au récit que Plutarque a puisé dans Cratéros, nous avons pu nous séparer de l'historien de Cimon en ce qui concerne la date de la paix.

Schmidt invoque encore, avec raison selon nous, en faveur de l'authenticité du traité le passage suivant de la vie de Périclès: « De tous les actes de son administration, c'était celui-là (sc. l'embellissement d'Athènes au moyen de l'argent fédéral) que ses ennemis reprochaient le plus à Périclès; ils le dénigraient dans les assemblées en criant partout que le peuple se déshonorait et s'attirait le blâme pour avoir transféré de Délos à Athènes

¹ PLUTARQUE, *Aristide*, XXVI.

² RUELH, page 26.

³ DAHLMANN, page 88.

la caisse commune des Grecs, surtout que le plus plausible des prétextes à opposer aux accusateurs, c'est-à-dire la crainte de voir ce dépôt tomber entre les mains des Barbares et la nécessité de le mettre en lieu sûr, Périclès venait de le faire disparaître ¹. »

« Ces mots « Périclès l'avait fait disparaître » (ταυτὴν ἀνηρέχε Περικλῆς), que l'on ne trouve commentés nulle part et sur lesquels on passe en lisant rapidement, sans en rechercher la signification exacte, ne peuvent, dit avec raison Schmidt, avoir d'autre sens que le suivant : Périclès a fait disparaître ce prétexte parce qu'il a conclu un traité de paix avec la Perse. Car c'est seulement à raison de cela que la crainte des Perses, d'excursions soudaines, de surprises de leur part, pouvait être considérée comme définitivement écartée. L'orateur n'avait pas besoin de faire ce commentaire pour se faire comprendre, car chacun de ses auditeurs savait très bien que c'était la conclusion de la paix, signée quatre ans auparavant, qui avait supprimé ce prétexte². »

¹ PLUTARQUE, *Périclès*, XII.

² SCHMIDT, I, 283, voit dans ce passage le reste d'un discours à effet, (*effectvolle Rede* qui aurait été prononcé par Thucydide l'ancien, et il invoqu'à l'appui de son opinion le témoignage de Sauppe. Mais ce dernier ne dit pas précisément cela. Il voit là des fragments de plusieurs discours prononcés tant par les adversaires de Périclès que par ce grand homme lui-même. La forme du discours direct est plus facile à reconnaître dans la réponse de Périclès et dans la fin de celui de ses accusateurs. Mais il nous paraît que les phrases traduites par nous n'impliquent pas un discours déterminé, surtout à cause du mot *βωδόντες*, qu'on ne peut pas appliquer, selon nous, à des orateurs. Il nous semble plutôt que Plutarque a résumé ici les bruits que les adversaires de Périclès répandaient dans le peuple, les clameurs de la place publique.

Le savant allemand prétend encore qu'un autre endroit de la vie de Périclès implique l'existence de la paix. C'est le passage où Plutarque raconte que les citoyens trop ardents voulurent faire de nouveau (*πάλιν*) la guerre en Egypte et attaquer les villes maritimes du territoire du roi, mais que Périclès sut les tenir en bride. (Vie de Périclès, XX).

Cette opinion peut se soutenir jusqu'à un certain point, mais ce passage n'implique pas nécessairement l'existence d'une paix. Il peut s'agir simplement d'une reprise des hostilités abandonnées momentanément sans que la cessation de la guerre eût été nécessairement suivie d'une paix. Car déjà plus d'une fois les Athéniens avaient suspendu leurs opérations contre la Perse sans qu'une paix soit intervenue.

Nous trouvons donc ici une preuve de plus en faveur de notre opinion, et si aux dénégations de Callisthène et de Théopompe nous opposons le témoignage si formel d'Ephore, d'Aristodème, de Cratéros et de Plutarque, pour ne citer que les historiens, nous acquérons de plus en plus la conviction que la paix de Cimon est un événement authentique, qu'il convient de replacer dans le domaine historique d'où on avait tenté de l'expulser

VIII.

RÉSUMÉ ET CONCLUSION.

Nous avons passé en revue tous les arguments au moyen desquels on s'est efforcé de présenter la paix de Cimon comme un événement apocryphe inventé par la vanité athénienne. Ils portent, comme on a pu le voir, sur les divergences des auteurs anciens relativement à l'époque de la conclusion de la paix, sur l'ambassade de Callias, sur le désaccord des sources au sujet des conditions stipulées dans le traité, sur le silence de Thucydide et d'autres auteurs anciens, et enfin, sur les dénégations de Callisthène et de Théopompe. C'est dans cet ordre que nous les avons rencontrés et il nous paraît utile de résumer ici brièvement notre argumentation.

I. *Exposé de la question.* — Nous avons d'abord exposé l'état de la question et passé en revue les différents travaux que les modernes ont consacré à l'étude de la paix de Cimon. Puis nous avons abordé la discussion des différents arguments produits par eux pour ou contre l'authenticité du traité ¹.

II. *De l'époque de la signature de la paix.* — Il y a désaccord entre Plutarque et Diodore. Le premier place la paix après la double victoire de l'Eurymédon, le second après celle de Salamis en Chypre. L'indication de Plutarque doit être rejetée. La paix, en effet, ne peut pas avoir été conclue à l'époque qu'il mentionne, puisque les hostilités ont continué après cette bataille. Il faut donc placer le traité après la dernière expédition des Athéniens contre l'Égypte et l'île de Chypre, c'est-à-dire

¹ Voir la *Revue*, tome XVIII, pagg. 1 à 6.

après l'année 449. D'abord on y est amené par l'affirmation de Diodore, qui mérite plus de créance que ne lui en ont accordé nos adversaires. Diodore, en effet, reproduit le récit d'Ephore et celui-ci, contrairement à l'opinion de Dahlmann, est un auteur d'une autorité très-considérable.

C'est un des historiens les plus souvent cités dans l'antiquité, même par les écrivains les plus sérieux, Strabon et Polybe entr'autres. Aristote lui-même lui a souvent emprunté des renseignements ¹. Son témoignage, confirmé par Aristodème ², est en outre en conformité complète avec les événements. En effet, en 449 les deux belligérants avaient un égal besoin de mettre un terme à la guerre : Athènes, à cause de l'imminence d'une guerre avec Sparte, la Perse, à cause de la révolte des Satrapes. Aussi les hostilités cessent et les relations commerciales se renouent. Un seul fait paraît troubler cette bonne entente; c'est l'intervention de Pissuthnès dans les affaires de Samos en 441; mais on ne peut en argumenter contre l'existence de la paix, car le droit des gens de l'ancienne Grèce admettait parfaitement l'intervention d'un état dans les démêlés d'un autre avec un tiers, sans qu'il y ait violation de la paix.

On ne peut voir dans la cessation des hostilités une paix de fait, car on ne s'explique pas pourquoi on n'aurait pas consigné dans un traité les conditions auxquelles on se conformait de part et d'autre très scrupuleusement dans la pratique. On ne peut non plus admettre que les Athéniens n'aient pas fait consigner officiellement les avantages obtenus par les exploits de Cimon ³.

La paix a donc été conclue après la bataille de Salamine en Chypre, probablement en 447.

III. *L'ambassade de Callias*. — On a voulu établir que cette ambassade n'a pas trait à la paix cimonique ou tout au moins qu'elle n'a pas abouti à la conclusion d'un traité. On a même été jusqu'à en contester la réalité. Cependant le fait que des négociations ont été entamées à cette époque entre Athènes et la Perse et qu'elles n'ont pas été suivies d'une reprise des hostilités prouve qu'elles ont abouti à une paix. En outre, les deux belli-

¹ *Revue*, XVIII, 6 à 13.

² *Revue*, XXI, 188 et 189.

³ *Revue*, XVIII, 13 à 23.

gérants ayant observé les conditions de celle-ci, on ne peut voir là une paix de fait, comme le pense Curtius; cela serait anormal et sans exemple; l'on ne peut davantage exciper de la dureté des stipulations pour nier que celles-ci aient été consenties ¹.

L'ambassade de Callias étant attestée d'une façon fort sommaire par Hérodote, on a prétendu que cet historien la révoquait en doute. On en trouvait une preuve dans le fait qu'il la mentionne en se servant de l'*Oratio obliqua*; mais, s'il emploie cette construction, c'est uniquement parce qu'il rapporte le récit d'autrui; cela n'implique aucun doute de sa part sur la véracité de ce récit. On en a pour preuve qu'il déclare ici ajouter foi aux dires des Argiens, qu'il a pourtant exposés à l'aide de cette construction grammaticale et, qu'en outre, parmi les événements dont il doute, il ne cite pas la présence de Callias à la cour d'Artaxerxès ².

On a contesté également que cette mission ait eu trait à la paix de Cimon parce que, dit-on, Hérodote, toujours si disposé à célébrer la gloire de la Grèce, est trop sobre de détails dans cette circonstance. Il dit que Callias était à Suse pour une autre affaire; or, il n'aurait pas pu se borner à mentionner d'une façon aussi vague un événement aussi glorieux que la paix; en outre, il désigne l'époque de l'ambassade par les mots πολλοῖσι ἔτεσι ὕστερον, ce qui, dans l'opinion de Krüger, ne peut s'appliquer à la paix de Cimon.

Quant au premier point, il suffit de faire observer qu'Hérodote ne pouvait entrer dans de grands détails sur l'ambassade de Callias sans rompre l'unité de son récit. Il s'occupait des Argiens et n'avait pas à expliquer la présence des Athéniens à Suse, qui était totalement étrangère à son sujet. C'est donc à tort que Dahlmann et Herbs l'ont accusé d'être de mauvaise foi à cet égard ³.

Les mots ἐτίρου πρήγματος εἵνεκεν prouvent, a-t-on dit, que l'ambassade de Callias ne pouvait pas avoir pour but de conclure une paix, car les Argiens étaient allés à la cour du grand roi dans ce but; par conséquent Callias devait avoir un autre

¹ *Revue*, XIX, 246 à 248.

² *Revue*, XIX, 246 à 251.

³ *Revue*, XIX, 252 et 253.

objet en vue. Mais le mot *ἕτερος*, n'a pas nécessairement le sens d'opposé qu'on lui a attribué ici. Il signifie simplement autre, différent. C'est ce qu'admet Krüger en disant : « les mots *ἑτέρου πρήγματος εἶναι* ne peuvent avoir d'autre sens que : pour une affaire qui n'avait aucun rapport avec les choses présentement racontées. »

Quant aux mots *πολλοῖσι ἔτεσι ὕστερον*, ils s'expliquent aisément puisqu'il s'écoula 31 ans entre la paix de Cimon et l'événement que raconte Hérodote. Mais il ne faut pas attacher grande importance à ces mots; ils ne désignent rien de précis, puisque Hérodote dit en parlant de la guerre du Péloponèse *χρόνῳ μετέπειτα*, *χρόνῳ μετέπειτα πολλῷ* et aussi *πολλοῖσιν ἔτεσι ὕστερον*. Donc aucun des arguments invoqués par nos adversaires ne prouve que ce passage d'Hérodote ne peut pas s'appliquer à la paix ¹.

Démosthènes, Plutarque et Diodore attribuent à Callias la conduite des négociations, mais ils sont loin d'être d'accord entre eux. Démosthènes, en effet, dit que Callias eut de la peine à échapper à une condamnation capitale lors de sa reddition de comptes et qu'il fut condamné à une amende de 50 talents. Plutarque soutient, au contraire, qu'il fut l'objet de grands honneurs. Quant à Diodore, il se borne à dire que ce fut lui qui conduisit les négociations.

Démosthènes a été fort maltraité par nos adversaires. Le plus indulgent l'accuse d'avoir mis en rapport deux faits totalement étrangers l'un à l'autre : une ambassade de Callias et une condamnation encourue par lui, et d'avoir voulu ainsi se créer un argument contre Eschine. Mais ce reproche repose sur une erreur. Il n'y avait pas la moindre analogie entre le cas de Callias et celui d'Eschine. Le premier avait été poursuivi en vertu de la *γραφὴ δωροδοκίας* pour avoir reçu des présents, ce qui n'impliquait aucune prévarication de sa part, tandis qu'Eschine était sous le coup d'une *γραφὴ παραπαισθείας*, c'est à dire était accusé de s'être laissé corrompre ².

Dahlmann est plus sévère; il accuse l'illustre orateur de tronquer les faits pour les besoins de la cause, et cela parce qu'il a dit quelque part que la Macédoine a été jadis tributaire d'Athènes, parce qu'il considère comme fondée l'accusation de médisme lancée par les Spartiates contre Thémistocle et enfin parce

¹ *Revue*, XIX, 254 à 256.

² *Revue*, XIX, 256.

qu'il dit que Cimon a failli être condamné à mort pour avoir forgé des plans ambitieux contre la constitution de sa patrie. La dernière accusation résulte d'une mauvaise leçon; au lieu de *πάτριον*, il faut lire *Παρίων*; dès lors, il y a simple confusion de nom entre Cimon et son père Milliade. En ce qui concerne Thémistocle, Démosthènes est d'accord avec Thucydide qui, sans se prononcer ouvertement, semble pourtant avoir considéré les preuves produites par les Spartiates comme réelles et suffisantes. Quant à l'allégation relative à la Macédoine, l'orateur s'est borné à relater une légende qui avait cours à son époque, et il n'y a dans ce fait rien qui autorise à l'accuser de mauvaise foi. D'ailleurs, son récit en ce qui concerne Callias doit nécessairement être véridique; car en citant ce précédent il cherchait à obtenir la condamnation d'Eschine, et son argument ne pouvait avoir de valeur qu'à la condition de s'appuyer sur un fait authentique ¹.

Meier et Krüger ont encore argué contre Démosthènes de la dureté des conditions imposées à la Perse; ils considèrent comme inadmissible que des stipulations aussi ignominieuses aient été achetées au moyen de la corruption de l'ambassadeur. Mais, encore une fois, il s'agit ici non de prévarication, mais du fait d'avoir reçu des présents, à peu près comme de nos jours les négociateurs d'un traité de commerce, par exemple, reçoivent parfois une distinction honorifique de l'état avec lequel ils ont traité, ce qui n'implique nullement qu'ils se soient laissés corrompre. A Athènes, le fait seul d'avoir reçu des présents dans ces circonstances était punissable.

Quant au procès intenté à Callias, c'était une manœuvre du parti hostile à la politique de Périclès, manœuvre fort usitée à Athènes, comme chacun sait. Et si Callias a été condamné, il faut en rechercher la cause dans l'impopularité qui, à cette époque, devait nécessairement s'attacher à toute paix avec les Perses, parce que celle-ci impliquait l'aveu de l'inutilité de toutes les entreprises tentées pour poursuivre les succès remportés sur les bords de l'Eurymédon et, par conséquent, la renonciation à une politique étrangère qui était devenue traditionnelle à Athènes ².

¹ *Revue*, XIX, 257.

² *Revue*, XIX, 303 à 305.

³ *Revue*, XIX, 305 à 308.

C'est ce qui explique la divergence des récits de Démosthènes et de Plutarque. Ces auteurs parlent de deux époques différentes, l'un de ce qui arriva à Callias de son vivant, l'autre du traitement fait à sa mémoire. La statue que l'on éleva à ce personnage est, en effet, postérieure à Démosthènes, puisque cet orateur constate que Conon fut le premier depuis Harmodius et Aristogiton auquel un pareil honneur ait été décerné. L'érection de la statue de Callias constitue la réparation d'une injustice commise. Les contemporains de ce personnage étaient encore trop enorgueillis des succès de Cimon pour goûter la politique pacifique de Périclès, dont la sagesse ne fut sainement appréciée qu'après les malheurs de la guerre du Péloponnèse et la conclusion de l'odieuse paix d'Antalcidas. C'est à la suite de ce revirement de l'opinion publique que l'on éleva plus tard une statue à Callias, probablement en même temps qu'on en érigea une à Démosthènes, cette autre victime des passions intéressées et de l'injustice de ses contemporains ¹.

Enfin Krüger élève encore une objection basée sur l'âge de Callias. A son avis, ce personnage étant *δῆδοῦχος* à la bataille de Marathon, devait être âgé d'environ trente ans à cette époque, de sorte que, en 449, il aurait atteint tout au moins sa septantième année, et par conséquent n'aurait pu être en état de faire le voyage de Suse. Mais, d'abord, Callias ne fut *δῆδοῦχος* qu'après la bataille de Marathon, car il ne le devint qu'à la mort de son père; or, celui-ci vivait encore en 490. En outre, nous voyons que en 445 Callias était encore en état de se rendre à Sparte pour y négocier la trêve de 30 ans; par conséquent sa santé a pu lui permettre de se rendre en Asie quatre ans auparavant ².

Nos adversaires ne sont donc pas parvenus à établir que Callias n'a pu négocier la paix de Cimon; au contraire, nous pouvons à bon droit considérer ce personnage comme le négociateur du traité et trouver dans le fait même des négociations une preuve de la conclusion de la paix.

IV. *Les conditions de la paix.* — Tout d'abord nos adversaires font ressortir les divergences des récits des écrivains anciens;

¹ *Revue*, XIX, 308 et 309.

² *Revue*, XIX, 310 et 311.

mais ils y attachent une importance exagérée. Car ces différences portent simplement sur des points de détail; au fond, tous les auteurs sont d'accord, c'est-à-dire que tous rapportent que le traité délimita nettement les eaux des puissances belligérantes, régla les rapports ultérieurs des Grecs asiatiques avec la Perse et que la sécurité de la mer hellénique et des alliés d'Athènes fut garantie par l'établissement sur la côte d'Asie d'une zone qui fut interdite aux armées persanes ¹.

Nous nous sommes d'abord occupé de cette zone. Elle mesurait très-probablement cinq cents stades. Cela importe d'ailleurs très-peu. L'essentiel est qu'elle existait et nous en avons trouvé la preuve dans le fait que, à partir de la signature de la paix, les satrapes de l'Asie mineure ne disposaient plus de vaisseaux de guerre, ni d'armées considérables, mais seulement d'une garde du corps peu nombreuse. La conduite de Pissuthnès envers les Samiens le prouve à toute évidence. On sait, en effet, que, malgré toute sa bienveillance envers les oligarques de Samos, il ne put leur fournir qu'une troupe de 700 hommes et se trouva dans l'impossibilité de les défendre contre Périclès et de leur envoyer une flotte ². Les agissements de Tissapherne dans la guerre du Péloponnèse conduisent à la même conclusion. Lorsque le roi leur réclama les tributs des villes ioniennes, Tissapherne et son collègue Pharnabaze s'adressèrent aux Lacédémoniens. Le premier obtint la préférence et signa avec Sparte des traités par lesquels il s'engageait à soutenir cette ville dans sa lutte contre Athènes. Or, il ne put fournir à sa nouvelle alliée que de l'argent; et comme à cette époque il agit loyalement, on peut en conclure qu'il n'avait ni soldats, ni vaisseaux. Et puisque on le voit dans la suite disposer d'une armée considérable et s'approcher avec elle des côtes de l'Asie mineure, on peut en conclure que le manque de troupes constaté encore en 411 est l'effet de la clause du traité de Callias, qui établissait sur les côtes asiatiques une zone dont l'accès était interdit aux armées persanes.

Voyons maintenant quelles étaient les limites imposées aux évolutions des flottes des deux belligérants. Nos sources indi-

¹ *Revue*, XXI, 188 à 190.

² *Revue*, XXI, 191, 192.

quent au N. les îles Cyanéennes, situées à l'entrée du Bosphore de Thrace. La plupart des auteurs modernes rejettent ce témoignage des anciens; d'après eux, il n'y eut pas de frontières indiquées au N., parce que les Perses n'avaient pas de vaisseaux de guerre ni de ports sur la côte du pont Euxin. Les Athéniens, au contraire, y comptaient de nombreux alliés; ils devaient donc pouvoir naviguer dans cette mer, et nous connaissons deux expéditions entreprises par eux de ce côté, la première sous les ordres de Périclès, la seconde sous ceux de Lamachus. Il y aurait donc eu double violation de la paix. Ces arguments ne nous paraissent pas assez convaincants pour nous faire rejeter le témoignage quasi unanime des auteurs anciens. Sans doute, les Perses n'avaient ni port ni flotte dans le Pont, mais cela n'a pas empêché Xerxès d'introduire par là dans les eaux grecques cent vaisseaux de guerre fournis et équipés par les colons doriens et ioniens habitant le littoral asiatique de cette mer. De là la nécessité de stipuler une limite de ce côté pour se garantir contre le retour de pareil fait. Quant à l'expédition de Périclès, comme nous n'en connaissons pas la date, elle ne peut fournir aucun argument pour ou contre la paix, car elle peut avoir eu lieu aussi bien avant qu'après la signature du traité. Reste l'expédition de Lamachus qui eut lieu dans la huitième année de la guerre du Péloponnèse. Elle n'est pas inconciliable avec la paix, car c'est en qualité de chef des collecteurs d'impôt qu'il s'est rendu dans cette mer. Or, rien n'empêche d'admettre que les Athéniens s'étaient réservé le droit de faire escorter leurs collecteurs par quelques vaisseaux de guerre. La Perse ne pouvait y voir aucun inconvénient puisque sa domination sur les peuples du littoral était toute nominale et qu'elle n'avait pas de territoire confinant au Pont ¹.

Quant à la limite du S., nos sources ne sont pas d'accord; les unes désignent les îles Chélidoniennes, les autres Phasélis. Comme cette dernière indication nous est fournie par les auteurs qui ont le plus d'autorité, Diodore et Aristodème, nous n'hésitons pas à l'admettre. C'est la clef des contrées où s'équipaient les flottes du roi; de là, on pouvait facilement surveiller tout mouvement de l'ennemi; en outre, de toutes les cités inscrites

¹ *Revue*, XXI, 194 à 196.

sur le catalogue des alliés d'Athènes, c'est la plus éloignée. C'est, de plus, le dernier établissement grec sur les côtes de l'Asie-mineure : au delà on ne rencontre plus que des barbares et des ennemis d'Athènes ¹.

Quant à l'existence même de la clause, elle est démontrée par les événements. Tout d'abord, après l'année 449, les Athéniens renoncent à leurs expéditions contre l'Egypte et contre l'île de Chypre, et laissent au pouvoir du roi les deux provinces qu'ils avaient essayé de lui enlever avec une persistance à l'épreuve des revers et des sacrifices de tout genre. D'un autre côté, les flottes persanes n'entrent plus dans la mer Egée. Il faut descendre jusqu'en 394 pour en rencontrer une dans ces parages ; c'est celle qui, cette année là, battit les Lacédémoniens en vue de Cnide. En outre, les exigences d'Alcibiade, en 411, ne peuvent s'expliquer sans cette stipulation. Comment, en effet, aurait-il pu réclamer pour le roi le droit de construire des vaisseaux en Ionie et de les faire naviguer dans la mer Egée, si ce droit ne lui avait pas été enlevé par une clause expresse ? Comment, en outre, le roi aurait-il pu réclamer et Pisandre accorder l'Ionie et les îles de la mer Egée, si auparavant les Athéniens n'en avaient pas été les maîtres et si cet état de possession n'avait pas été expressément reconnu par un traité ? En effet, s'il y avait eu simplement possession de fait, il n'était nullement nécessaire de faire stipuler la cessation de cet état de choses ; l'Ionie serait retombée tout naturellement et *ipso facto* sous la domination du roi, puisque les Athéniens n'auraient plus été assez puissants pour empêcher celui-ci d'y exercer son autorité ².

Mais est-ce à cette convention purement militaire que se réduisait le traité ? N'y était-il rien stipulé touchant la situation ultérieure des Grecs asiatiques vis-à-vis de la Perse, comme le prétend Schmidt ³ ?

Nous n'avons pu l'admettre. Il fallait, en effet, que les Ioniens fussent intéressés à rester fidèles à l'alliance athénienne, et l'éloignement des troupes persanes ne pouvait être une compensation suffisante du tribut qu'ils auraient continué à payer aux Athéniens. En effet, les Satrapes auraient pu nuire au com-

¹ *Revue*, XXI, 197.

² *Revue*, XXI, 198 à 203.

³ *Revue*, XXII, 330.

merce des villes asiatiques avec Athènes s'ils avaient conservé le moindre pouvoir sur elles. Il fallait donc nécessairement que ces villes devinssent indépendantes du grand roi. Et cette indépendance ne pouvait se borner au droit de s'administrer suivant leurs propres lois. Les Ioniens n'auraient nullement eu besoin de se soulever pour obtenir cette autonomie; car les Perses étaient fort conciliants sous ce rapport. Peu leur importait la forme du gouvernement de leurs sujets pourvu que ceux-ci payassent l'impôt. Cela est prouvé par la conduite de Mardonius avant son expédition contre Athènes et par l'offre que Tithraustès fit à Agésilas, après la ruine de l'empire athénien, de reconnaître l'autonomie de ces villes à condition qu'elles payeraient le tribut ¹.

En outre, on ne peut admettre un instant que les Ioniens payaient à la fois aux Athéniens et aux Perses. Ceci est totalement invraisemblable. Par conséquent, la paix devait stipuler l'indépendance complète des villes grecques du littoral de l'Asie; celles-ci ne devaient plus avoir avec le grand roi aucun rapport ni administratif ni politique.

Les faits prouvent qu'il en fut ainsi. Brandis, en effet, constate que, à dater de la paix de Cimon jusqu'au désastre des Athéniens en Sicile, les villes grecques de la côte comprises entre les îles Cyanéennes et Phasélis cessèrent généralement de battre de l'or d'après l'étaalon persan et retournèrent à l'ancien système, auquel les rois de Perse avaient subsitué le leur; tandis que, au contraire, les villes situées à l'Est de ces limites et laissées à la Perse par le traité restèrent avec elle dans les rapports monétaires les plus étroits et que, en outre, l'étaalon persan remplaça celui d'Egine dans l'île de Chypre, où ce dernier avait été en usage jusqu'alors ².

Notre opinion est encore confirmée par l'exposé que nous fait Thucydide des rapports qui s'établirent entre la Perse et Sparte à partir de l'an 413. A cette époque, le roi résolut de reprendre aux Athéniens les concessions qui lui avaient été arrachées auparavant et, pour obliger les Satrapes à seconder ses efforts, il leur réclama le tribut des villes grecques de leur gouverne-

¹ *Revue*, XXII, 330 à 334.

² *Revue*, XXII, 335.

ment. Tissapherne et Pharnabase entamèrent donc des négociations avec Sparte, et c'est alors que furent conclus trois honteux traités par lesquels Sparte abandonnait au grand roi tous les Grecs asiatiques et lui accordait le droit d'agir à leur égard comme il l'entendrait ¹. Ces traités n'étaient autre chose que l'abrogation d'une reconnaissance antérieure par le roi de l'indépendance des villes maritimes ². D'ailleurs celles-ci ne payèrent aucun tribut jusqu'en 413. En effet, le passage d'Hérodote que l'on invoque contre notre opinion ne s'applique qu'aux villes laissées par Athènes aux mains du roi. Car il résulte d'un passage d'Isocrate que, tout en les laissant sous la domination persane, les Athéniens n'abandonnèrent pas complètement les villes de l'intérieur de l'Ionie, mais qu'ils stipulèrent qu'elles ne paieraient pas un tribut supérieur à celui qui avait été établi jadis par Artapherne. C'est là ce qui explique la clause du traité de Lichas en vertu de laquelle le roi serait libre d'agir envers ses sujets grecs de l'Asie comme il l'entendrait. Ou bien cette clause n'aurait pas de sens, ou elle implique qu'auparavant l'exercice du pouvoir royal sur ces villes était soumis à certaines restrictions; ce sont celles qui nous sont indiquées par Isocrate ³.

Reste enfin la clause en vertu de laquelle les Athéniens s'engageaient à ne plus faire la guerre dans les pays sur lesquels régnait le roi Artaxerxès. L'existence de cette condition n'a jamais été contestée. Elle est d'ailleurs formellement prouvée par le fait que les Athéniens n'entreprirent plus rien contre l'Egypte ni contre l'île de Chypre et que Thucydide ne cite pas les villes grecques de cette île parmi les alliés d'Athènes, lors de la guerre de Péloponnèse ⁴.

v. *Le silence des auteurs anciens.* — Nous avons fait observer tout d'abord que de tous les modes d'argumentation, il n'en est aucun qui soit moins rigoureux et par conséquent plus dangereux que l'argumentation *e silentio*. Car nous ne possédons pas tous les éléments d'appréciation (c'est-à-dire la totalité ni même la majorité des ouvrages anciens) nécessaires pour pouvoir affirmer en connaissance de cause que tel fait, dont nous trouvons

¹ *Revue*, XXII, 335 à 336.

² *Revue*, XXII, 337.

³ *Revue*, XXII, 337 à 340.

⁴ *Revue*, XXII, 341.

mention dans quelques auteurs, a été passé sous silence par tous ceux qui auraient dû ou pu en parler. Et ce qui doit nous rendre encore plus circonspects c'est que, à l'aide d'allusions accidentelles et d'autres indications éparses dans les auteurs anciens, la critique moderne est parvenue à démontrer scientifiquement l'existence d'événements beaucoup plus importants que la paix de Cimon, et cela malgré le silence des auteurs qui ont retracé avec les plus grands détails l'époque à laquelle ils ont eut lieu. Nous en avons cité un exemple remarquable : le rétablissement de la démocratie absolue peu après la chute des 400, qui a été démontré de la façon la plus convaincante par Vischer ¹.

Une autre preuve du peu de rigueur de cette manière d'argumenter, c'est que l'on peut, à l'aide du même passage arriver aux conclusions les plus différentes et parfois les plus inattendues. Ainsi un passage de Plutarque, invoqué par Krüger pour démontrer que ni Charon de Lampsaque, ni Hellanicus, ni Ctésias n'ont pu mentionner la paix de Cimon, a fourni à Schmidt, argumentant aussi *e silentio*, l'occasion de soutenir que Théopompe, loin d'avoir jamais nié l'existence de la paix, en est, au contraire, l'inventeur. Ce même passage a permis à Dahlmann et à Wiegand de soutenir, l'un que Pindare n'a pas chanté la paix, l'autre que Hellanicus a dû nécessairement la mentionner ². Enfin, nous nous sommes servis de cette même argumentation pour prétendre que Callisthène, Phanodème et Cratéros ont placé la paix en 449, tandis que Krüger soutenait qu'aucun de ces auteurs n'avait pu lui assigner cette date. Mais nous nous sommes empressé de déclarer que notre conclusion n'était pas plus admissible que celle de notre contradicteur et que, en la produisant, nous n'avions d'autre but que de montrer combien l'argumentation *e silentio* est en général peu rigoureuse ³.

En ce qui concerne la question qui nous occupe, l'argumentation de Krüger ne prouve pas que Charon, Hellanicus et Ctésias aient passé la paix sous silence. Car, en présence de l'état de mutilation dans lequel leurs œuvres nous sont parvenues, on ne peut absolument pas savoir s'ils ont ou non parlé d'un événement quelconque.

¹ *Revue*, XXIII, 1 à 4.

² *Revue*, XXIII, 5 à 8.

³ *Revue*, XXIII, 8.

On nous oppose ensuite le silence gardé au sujet de la paix par Thucydide. L'argument aurait une valeur incontestable si le traité était le seul fait non mentionné dans la *pentecontaetie*, mais nous avons constaté qu'une foule d'événements se trouvent dans le même cas et que pourtant on ne songe pas à en nier l'authenticité ¹. Il a aussi été établi que dans les diverses circonstances dans lesquelles, au dire de nos adversaires, Thucydide aurait dû mentionner la paix dans le corps de son ouvrage, il n'avait nul besoin de le faire, et nous avons montré que, au contraire, le récit qu'il nous fait des événements de Samos et surtout des négociations entamées entre Tissapherne et les Athéniens implique l'existence de la paix. Donc, on est mal fondé à invoquer le témoignage négatif de cet historien en faveur de l'inauthenticité du traité ².

Passant aux poètes, Dahlmann constate le silence de Pindare et d'Aristophane, et il y voit, ainsi que Krüger, une preuve évidente que la paix n'a jamais existé. Mais cette opinion repose sur une appréciation inexacte de cet événement. Lors de la conclusion du traité, les Athéniens n'en tiraient aucune vanité; car il impliquait l'aveu de l'inutilité de tous les efforts faits pour délivrer la Hellade asiatique tout entière. En outre, ce qu'Aristophane célèbre ce sont les exploits militaires et non les traités qui en résultent, parce que les combats ont le privilège d'exciter l'enthousiasme de la foule. De là le silence des panégyristes du V^e siècle. Au siècle suivant, la situation change. Le contraste existant entre la paix d'Antalcidas, livrant les Grecs asiatiques au roi, et celle de Cimon, qui les avait délivrés pour la plupart, jeta sur cette dernière un éclat inattendu et les panégyristes la célébrèrent à l'envi ³.

Krüger soutient ensuite qu'Andocide n'a pas parlé de la paix de Cimon; mais le traité d'Epilycus que cet orateur cite n'était que le renouvellement de celui de Callias, renouvellement fort usité dans l'antiquité dans certaines circonstances données ⁴.

Enfin Krüger soutient que le *Ménexène* de Platon et l'oraison funèbre de Lysias ne contiennent pas la moindre allusion à la

¹ *Revue*, XXIII, 9.

² *Revue*, XXIII, 10 et 11.

³ *Revue*, XXIII, 12.

⁴ *Revue*, XXIII, 12 à 15.

paix. Nous lui concédons sa première allégation, mais, quant à la seconde, nous la contestons de la façon la plus formelle. Son argumentation, en effet, n'est pas solidement établie; il a perdu de vue que Lysias, ne faisant pas un cours d'histoire, pouvait se borner à une simple allusion, facilement saisie par son auditoire, et ne devait pas entrer dans des détails précis au sujet de la paix. Nous voyons donc dans Lysias une autorité en faveur de notre opinion, et son témoignage dément une fois de plus l'allégation de Dahlmann et de Krüger que la paix de Cimon a été inventée après la conclusion de la paix d'Antalcidas et comme antithèse oratoire à celle-ci ¹.

VI. *La dénégation de Callisthène et de Théopompe.* — La dénégation de Callisthène ne peut en rien ébranler notre foi en l'existence de la paix de Callias, d'abord parce qu'on ne sait pas sur quoi il fondait son opinion. Schmidt a émis à ce sujet une conjecture ingénieuse, mais inadmissible. A l'en croire Théopompe aurait inventé la paix de Cimon et l'aurait placée après la bataille de l'Eurymédon, et c'est contre cette invention que Callisthène aurait protesté. Mais la dénégation de cet auteur porte sur l'existence même et non sur la date de la paix, ce qui ruine l'hypothèse de Schmidt. Quoi qu'il en soit d'ailleurs du mobile de Callisthène, son témoignage n'a pas grande importance, d'abord, nous le répétons, parce qu'on ignore sur quoi il était fondé, ensuite par ce que cet auteur ne jouit pas d'une autorité suffisante pour faire rejeter le récit d'Ephore et des autres écrivains qui attestent l'existence de la paix.

La dénégation de Théopompe n'est pas plus probante. Cet historien, en effet, ne mérite qu'une confiance très limitée à cause de sa haine contre Athènes et de son penchant trop marqué vers le dénigrement et la calomnie. En outre, le motif pour lequel il conteste l'authenticité de la paix n'est pas concluant. Théopompe n'a pu voir la colonne originale, et celle qu'il a vue n'était qu'une copie gravée en caractères usités à l'époque de son érection.

Si on résume toute notre argumentation et si, aux raisons que nous avons développées en leur lieu en faveur de l'existence de la paix, on ajoute le témoignage formel de Cratéros et celui de

¹ *Revue*, XXIII, 16 à 17.

Plutarque dans sa vie de Périclès, on arrive aux conclusions suivantes :

1^o La paix de Cimon est un évènement authentique et non une invention des rhéteurs athéniens du IV^e siècle, car elle est attestée par des écrivains du V^e siècle, Ephore et Lysias entre autres.

2^o Elle a été conclue peu après la bataille de Salamine en Chypre, probablement en 447, et non après la double victoire de l'Eurymédon.

3^o Elle fut négociée par Callias.

4^o Elle stipulait : a) Les armées persanes ne s'approcheront plus des côtes de l'Asie mineure à une distance moindre de 3 jours de marche, ou 500 stades.

b) La marine militaire des deux états ne dépassera plus les îles Cyanéennes au Nord ni Phasélis au Sud, avec cette réserve pour-tant que les ἀργυρολόγοι athéniens pourront être escortés par quelques vaisseaux dans le Pont-Euxin.

c) Le roi ne pourra plus construire des vaisseaux de guerre dans les ports de l'Ionie.

d) Les Athéniens renonceront à toute entreprise contre les domaines du roi, notamment contre l'Egypte et l'île de Chypre.

e) Les îles de la mer Egée et les villes grecques asiatiques, alliées d'Athènes, c'est-à-dire les villes maritimes, seront complètement indépendantes du roi et ne lui payeront plus tribut. Quant aux autres cités helléniques, situées à l'intérieur des terres, elles resteront soumises au roi, mais celui-ci ne pourra lever sur elles un impôt supérieur à celui qui a été institué par Artapherne.

Pour terminer nous rappellerons que cette paix n'est pas l'œuvre de Cimon ; mais qu'elle impliquait au contraire la renonciation définitive à la politique de ce général. Elle est l'œuvre de Périclès et devrait porter son nom, à moins que l'on ne préfère lui conserver celui de son négociateur Callias, comme le font d'ailleurs aujourd'hui les savants allemands.

ADH. MOTTE.

COMPTES RENDUS

Claudio Jannet. *Les institutions et le droit civil à Sparte*, 2^e édition, revue et augmentée. Paris, Durand et Pedone-Lauriel, 1880. 156 pages in-8°.

Le livre de M. Claudio Jannet a obtenu un succès mérité. Il est conçu dans un esprit vraiment scientifique et se distingue par de sérieuses qualités. L'auteur a fait de louables efforts pour se tenir au courant des progrès de la science et tirer tout le parti possible des travaux les plus récents sur la jurisprudence comparée, l'histoire ancienne et l'épigraphie grecque. Il fait généralement preuve d'une saine critique et ne néglige rien pour éclaircir et pour résoudre les questions si obscures et si controversées que soulève l'organisation sociale et politique de Sparte.

Il débute par quelques considérations aussi justes que piquantes sur l'influence que les fausses notions relatives aux sociétés anciennes et particulièrement à la société spartiate ont exercée sur l'esprit et la doctrine révolutionnaires au siècle dernier. Il aurait pu citer ce bizarre projet de constitution trouvé dans les papiers de Saint-Just, et qui révèle tout à la fois une admiration si naïve pour la Sparte idéale qu'on se figurait alors et une perversion si complète du sens historique (V. BUCHEZ et ROUX, *Histoire parlementaire de la Révolution française*, ad ann. 1794).

Le chapitre premier est consacré à la constitution politique de l'État spartiate et au régime du travail. M. Jannet traite successivement des Périèques, des Hilotes, des rapports des citoyens avec ces deux classes et de la constitution politique. Il range cette constitution parmi les *aristocraties*, suivant la terminologie des anciens.

Dans le chapitre deuxième, il s'occupe de Lycurgue et de l'égalité spartiate. Il admet l'existence de Lycurgue et adopte de préférence les indications d'Hérodote sur ce personnage. Il essaie de déterminer quelles furent les réformes de Lycurgue. D'après lui, l'œuvre essentielle du réformateur fut l'affaiblissement des anciennes relations de gentilité; l'autorité des chefs de

γένη, déjà ébranlée par les discordes civiles, fut diminuée, et la masse des hommes libres, délivrée de ce qu'il y avait de trop pesant dans le régime de la clientèle, forma désormais le corps de la cité, l'ἐκκλησία. Lycurgue brisa l'influence politique des anciennes tribus et phratries ethniques en donnant pour base à l'armée une division nouvelle, les syssities, groupes de personnes réunies sans aucun égard aux relations de parenté. Lycurgue fut avant tout un grand organisateur militaire; toutes ses institutions sont appropriées à ce but suprême : la guerre et la conquête. En même temps, comme le corps des citoyens spartiates formait une aristocratie, et que la concorde était la condition essentielle de la conservation de cette aristocratie, les syssities et les lois somptuaires établirent entre les Spartiates une égalité politique et sociale destinée à empêcher les mécontentements et les froissements. Lycurgue ne se préoccupa point de limiter la population et de maintenir la fortune des familles : il comptait sur la guerre pour agrandir le territoire et faire face aux besoins nouveaux.

Dans le chapitre troisième, M. Jannet discute la fameuse question du partage des terres attribué à Lycurgue. Il se range à l'opinion de Grote, dont il reproduit l'argumentation avec quelques développements. Nous reviendrons plus bas sur ce point.

Les lois civiles de Sparte sur la propriété, les successions et la famille font l'objet du quatrième chapitre. — M. Jannet s'efforce de démontrer que les lois civiles de Sparte étaient, dans leurs grands traits, semblables à celles d'Athènes et des autres villes de la Grèce. Il conteste d'abord l'exactitude des assertions de M. de Laveleye, qui a cru trouver à Sparte des traces de la propriété collective du sol par le village, et de Trieber, qui dérive le caractère particulier des anciennes institutions spartiates d'une ancienne communauté agraire. Ce qui est vrai, c'est que la communauté de famille en Grèce est un fait historique, et qu'à Sparte le patrimoine foncier était inaliénable. Chez les Grecs, le patrimoine foncier engagé pour dettes ne pouvait être saisi et vendu; il restait la propriété du débiteur, seulement le créancier en percevait les fruits. D'ailleurs, il est possible que Lycurgue fit défense aux Spartiates de prêter et d'emprunter. — Quant au droit de succession à Sparte, il est probable qu'il ne différerait pas essentiellement du droit en vigueur dans le reste de la Grèce.

M. Jannet rejette l'existence d'un droit d'aînesse : l'aîné était simplement le chef de la famille, le chef de la communauté,

mais tous les enfants mâles avaient un droit égal sur les biens du père décédé. Dans les anciens temps, les communautés entre frères étaient très usitées; le patrimoine ne se divisait pas, on voyait même, comme le dit Polybe, tous les frères se contenter entre eux d'une seule femme. Peu à peu le partage devint la règle. — Les principes généraux sur les filles héritières (*επικληροί*) et sur les successions collatérales étaient, selon M. Jannet, à peu près les mêmes à Sparte qu'à Athènes. — Viennent ensuite des études sur l'adoption et quelques autres moyens de conserver la famille, sur la filiation, le mariage et la condition des femmes, — M. Jannet examine enfin les règlements sur la population et la colonisation de Sparte.

Le chapitre cinquième est intitulé : Transformation de la constitution et des lois de Sparte. M. Jannet y retrace l'histoire de la décadence et la désorganisation politique, sociale et morale de l'État spartiate. Il trouve les principales causes de cette dissolution dans la proscription du travail libre, dans les guerres continuelles qui moissonnaient la jeunesse, dans la limitation de la fécondité des mariages, dans le luxe et la cupidité que toutes les mesures prohibitives furent impuissantes à contenir.

Dans un court appendice, M. Jannet analyse et apprécie, d'une façon très bienveillante, l'étude de notre compatriote M. Mallet sur la propriété foncière à Sparte. (*V. Revue*, Tome XXII, p. 240-250).

M. Jannet s'est inspiré souvent de la *Cité antique* de M. Fustel de Coulanges; mais il n'en montre pas moins une grande indépendance de jugement.

Nous ne sommes pas sur tous les points de l'avis de M. Jannet. Pour qui connaît la nature des problèmes agités dans ce livre, cela n'a rien d'étonnant : les institutions de Sparte sont si imparfaitement connues, qu'il faut recourir à chaque instant aux hypothèses, aux combinaisons, aux rapprochements plus ou moins hasardés, et personne ne peut se flatter, dans cette situation, de résoudre les difficultés de manière à convaincre pleinement ses lecteurs.

On n'exigera pas de nous une discussion détaillée de toutes les idées de M. Jannet. Nous ne ferons qu'effleurer ici quelques points.

Touchant l'existence de l'égalité des biens fonciers à Sparte, M. Jannet, avons-nous dit, approuve le scepticisme de Grote.

Le grand historien anglais a prétendu, comme on sait, que les renseignements donnés par Plutarque sur un partage égal des terres fait par Lycurgue, ont été empruntés à un roman historique du philosophe Sphaeros (III^e siècle). Mais si l'on parvient à démontrer qu'un écrivain antérieur à Sphaeros a parlé du partage égal des terres, l'argumentation de Grote est singulièrement compromise. Or, dans un passage de Polybe (VI, 45, 46) il est fait mention, entre autres, d'Éphore comme d'un auteur qui aurait connu l'égalité des biens fonciers à Sparte. Nous n'ignorons pas que ce passage est obscur et a été diversement interprété; mais les observations de M. Jannet à ce sujet (p. 52, 53) sont insuffisantes. M. Jannet aurait dû notamment étudier l'article très remarquable de M. Curt Wachsmuth dans les *Götting. Gelehrt. Anzeigen*, 1870, p. 1814 sqq.

M. Jannet, en parlant de la décadence de Sparte, n'a pas fait ressortir assez nettement, selon nous, combien l'immobilité contre nature du régime spartiate a contribué à précipiter cette décadence. Le moment vint où ces règles inflexibles se trouvèrent en complet désaccord avec les besoins et les tendances du siècle; toutes les précautions avaient été prises contre le progrès. Il ne resta d'autre ressource que de fausser ou de violer secrètement les institutions. De l'ordre ancien, comme d'un fruit rongé au cœur, il ne resta que l'enveloppe; mais cette forme vide fut conservée avec un hypocrite respect — vain mensonge qui ne sut pas disparaître à temps pour faire place à un ordre nouveau. L'écroulement fut complet.

Nous n'avons vu mentionné nulle part un passage intéressant de Thucydide sur le droit de propriété à Sparte. Thucydide parle de l'atimie dont furent frappés les prisonniers de Sphac-térie; on leur enleva le *jus honorum* et on restreignit leur *jus commercii*: ἀτιμίαν δὲ τοιάνδε ὥστε μήτε ἄρχειν μήτε πρὶς αἰχμάλωτους τι ἢ πολλοῦντας κυρίους εἶναι. Thuc., V, 34.

Nous avons un assez grand nombre de critiques de détail à adresser à M. Jannet. Elles ne seront peut être pas inutiles si, comme nous l'espérons, son ouvrage obtient les honneurs d'une 3^e édition.

D'abord M. Jannet nous permettra de lui signaler quelques contradictions qui proviennent sans doute d'une négligence de rédaction.

P. 41 : « Lycurgue n'eut pas recours aux mêmes procédés » (maximum mis à l'acquisition des biens, règlements sur la population, etc.), et p. 45 : « s'il (Lycurgue) ne s'était pas préoccupé » de limiter la population et si en dehors des lois somptuaires » il n'avait pas pris de mesures pour maintenir la fortune des » familles, c'est que.... » P. 114 : « Il (Lycurgue) paraît au con- » traire s'être préoccupé de limiter le mouvement naturel d'ac- » croissement de la population.... » cf. p. 84 : Un passage assez » obscur de Plutarque, où Lycurgue est représenté comme étant » d'avis qu'un seul enfant par famille est à désirer..... ne peut » avoir trait qu'aux pratiques limitatives de la population dont » nous aurons à parler. »

P. 44 : « Lycurgue avait été jusqu'à défendre aux citoyens la » possession des monnaies d'or et d'argent : elles étaient résér- » vées au trésor de l'État, etc. » P. 46 : « A cette même époque, » les Grecs ne connaissaient pas la monnaie : Lycurgue n'a donc » pas pu la supprimer à Sparte » et p. 81 : « cette défense » d'user de la monnaie d'or et d'argent, qui ne peut pas avoir été » formulée à l'époque reculée où il (Lycurgue) vivait, puisque » les métaux précieux n'étaient pas proprement monnayés dans » ce temps. »

Les citations fausses ou inexactes sont assez nombreuses.

P. 11, note 2, l'anecdote citée par Athénée (l. XIV, p. 657) n'est pas tirée de Myron de Priène, mais de Théopompe, et il n'y est pas question des périèques, mais des hilotes.

P. 14, note 1 : « Sur la richesse mobilière des hilotes, v. » « Hérodote, IX, 80. » Hérodote dit tout simplement qu'après la bataille de Platées les Hilotes volèrent une partie du butin qu'ils vendirent à vil prix aux Eginètes.

P. 23 : « Primitivement ils (les rois de Sparte) avaient été con- » sidérés comme les propriétaires de tout le pays, alors que le » peuple entier n'était qu'une tribu patriarcale. Aristot. *Polit.*, » l. VIII, c. VIII, § 5. Il en était de même des rois de Macé- » doine » — et p. 62 : « La mention d'Aristote qu'autrefois les » rois de Sparte étaient propriétaires de tout le pays, est un sou- » venir de ce premier état de choses. *Polit.*, l. VIII, c. VIII, § 5. » Le passage d'Aristote n'a point le sens que lui prête M. Jannet. « La royauté, dit Aristote, repose sur le mérite ou sur la » vertu, etc. Tous ceux, en effet, qui sont parvenus à cette » dignité l'ont obtenue parce qu'ils avaient fait du bien ou

» étaient à même d'en faire à leurs cités ou à leurs peuples, —
 » savoir, les uns pour avoir, dans la guerre, préservé ceux-ci de
 » l'esclavage, comme Codrus; les autres, pour les en avoir déli-
 » vrés, comme Cyrus, ou pour avoir fondé un État ou *conquis des*
 » *terres* (ἡ κτίσαντες ἢ κτησάμενοι χώραν), comme les rois des Lacé-
 » démoniens, des Macédoniens et des Molosses. » On voit que
 M. Jannet a mal compris l'expression κτησάμενοι χώραν.

P. 24, n. 1. Ce n'est pas le président de l'ecclésié qui appréciait la force des acclamations poussées en faveur de tel ou tel candidat à la gérusie, mais des commissaires spéciaux (ἄνδρες αἰρετοί. Plut. *Lyc.*, 26). M. Jannet cite dans cette même note Thucydide I, 87; cette indication n'est pas tout à fait à sa place, car, par les mots κρίνουσι γὰρ βοῇ καὶ οὐ ψήφῳ, Thucydide a surtout en vue la compétence législative de l'ecclésié, tandis que M. Jannet ne parle dans le texte que de l'élection des gérontes. — Nous ne savons ce que signifie, même note, « cf. Hérod., V, 92. »

P. 31. Le passage si important d'Hérodote, (I, 65) est traduit avec une extrême négligence.

P. 34. « Hérodote lui attribue (à Lycurgue) l'institution des
 » Ephores, après avoir dit qu'il organisa les tribus et les ôbes.
 » L. I, 65. » Erreur complète! Hérodote ne parle ni des tribus
 ni des ôbes, mais des énomoties, des triacades et des syssities.
 M. Jannet confond ici Hérodote avec Plutarque (*Lyc.*, 6), le
 seul qui mentionne la célèbre ῥήτρα:.... φυλάς φυλάξαντα καὶ ὠβάς
 ὠβάξαντα....

P. 57 : « Ils (les riches Spartiates) entretenaient beaucoup
 » d'esclaves à la maison. Thucyd., VIII, 40. » Voici le texte de
 Thucydide: οἱ γὰρ οἰκέται τοῖς Χίοις πολλοὶ ὄντες, καὶ μᾶλ' γε πόλει πλὴν
 Λακεδαιμονίων πλεῖστοι γενόμενοι... Il nous semble que les οἰκέται si
 nombreux à Lacédémone sont les *hilotes* et non les esclaves cf. Thucyd. p. 132
 proprement dits.

P. 89 : « A Sparte, dit Polybe d'après Timée, elles (les com-
 » munautés entre frères) étaient fort usitées, etc. » Nous nous
 demandons sur quoi M. Jannet se fonde pour avancer que Polybe
 a suivi Timée dans ce passage.

P. 97, note 1, au lieu de « Hérodote, VI, 79, » lisez « Héro-
 » dote, VI, 69. »

P. 108 : « Comme à Athènes encore, le mari avait le droit de
 » répudier arbitrairement sa femme. Hérodote, l. VI, c. 62. »
 Le passage cité d'Hérodote n'autorise nullement M. Jannet à

affirmer que le mari avait le droit de répudier *arbitrairement* sa femme. Agêtos ne céda sa femme à Ariston que parce qu'il y était *contraint* par la loi du serment.

P. 114, note 2. Plutarque (*Lyc. et Num. compar.* 4) ne dit pas précisément ce que M. Jannet lui attribue dans le texte.

Il nous serait facile de grossir le nombre de ces critiques. Nous engageons M. Jannet à vérifier scrupuleusement toutes les citations de son livre pour la prochaine édition.

Encore quelques remarques pour finir.

P. 19 : « Elles (les deux maisons royales de Sparte) remontaient » par des généalogies soigneusement conservées aux deux chefs » guerriers qui avaient conduit les Doriens à la conquête du » Péloponèse. » Lisez « à la conquête de la Laconie. »

Ibid. « La dignité royale se transmettait de mâle en mâle et » par ordre de primogéniture... » Corriger ceci d'après Hérodote VII, 3; M. Jannet donne d'ailleurs le renseignement exact p. 27.

P. 26, note 1 : « Le travail livré exclusivement aux classes » serviles, l'absorption des droits individuels et de la vie privée » par l'État, sont les deux traits fondamentaux des sociétés » anciennes; ils rendent impossible toute comparaison avec les » sociétés fondées sur l'idée chrétienne. » Il conviendrait d'ajouter « et sur l'idée germanique. » Mais il vaudrait peut-être mieux dire tout uniment : « avec les sociétés modernes. »

P. 39 : « Dans la cité spartiate il n'y avait point d'assemblée » publique où l'on délibérât. » Voilà une singulière assertion! Que M. Jannet lise les chapitres 79 et suivants du 1^{er} livre de Thucydide, et il verra une délibération en règle dans l'éclésiè lacédémonienne.

P. 53, note 3. Justin (ou plutôt Trogue Pompée) a suivi dans le chap. 3 du livre III plutôt Ephore que Théopompe.

P. 94. A Athènes, l'adoption n'était pas soumise simplement à l'enregistrement au dème. V. Schoemann, Gr. Alterth. I³, 385.

P. 101 et suiv. Le scepticisme de M. Jannet à l'endroit des singularités que présentaient les relations conjugales à Sparte ne nous paraît pas justifié. L'interprétation qu'il donne des témoignages des auteurs anciens est beaucoup trop restreinte à notre avis. La vie privée était à Sparte plus que partout ailleurs sacrifiée à l'intérêt public; or, l'intérêt public exigeait que le chiffre de la population Spartiate se maintînt et que cette population fût vaillante et vigoureuse. Il ne faut pas perdre de vue

que le consentement du mari était nécessaire dans les cas où la loi permettait à un autre citoyen d'avoir des rapports avec une femme mariée. Il n'y a là rien d'incompatible avec les idées des Spartiates sur la foi du mariage; du moment que le mari donnait son consentement, il n'était pas question d'adultère.

P. 122. A propos de la question des *ἑμοιοι* et des *ὑπομνησες*, M. Jannet aurait bien dû citer Schoemann, dont il reproduit l'opinion.

Nous ne prolongerons pas cet examen. Il nous suffira de dire que M. Jannet a donné au public un bon ouvrage, et qu'il ne tient qu'à lui de le rendre meilleur encore.

L'impression est très incorrecte; les mots grecs et allemands sont généralement estropiés. Nous attirons l'attention de l'auteur sur ce regrettable état de choses. Il est plaisant ou plutôt déplaisant de voir défigurer les livres modernes d'une façon barbare, tandis que les philologues se donnent tant de peine pour corriger les livres anciens.

P. THOMAS.

Emile Chatelain. *Notice sur les manuscrits des poésies de S. Paulin de Nole, suivie d'observations sur le texte.* Paris, Thorin, 1880, 98 pages in-8. (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, fascicule 14^e).

Le travail de M. Chatelain fait faire un grand pas à la critique d'un auteur trop longtemps négligé.

L'introduction renferme une brève notice sur la vie de S. Paulin et sur les éditions de ses poèmes (p. 1-4).

La *Notice sur les manuscrits* occupe les pages 5-52.

On y trouve la description et la collation complète du *Palatinus*, n. 235 (VIII^e S.), — ce ms est très important pour la constitution du texte; — la description de l'*Ambrosianus*, C. 74, *sup.* (IX^e S.), avec additions et rectifications aux variantes rapportées par Muratori; — celle du ms 2671 de l'Université de Bologne (XV^e S.) et des mss de Paris au nombre de 4 (3 du IX^e S. : nos 13,026, 2122, 7558 et un du XI^e S., 8094) — une rectification relative à un prétendu *Parisiensis* du IX^e s., n. 1154; — une courte notice sur un ms de Saint-Petersbourg (ancien *Germanensis*, 613); — la description du *Bruxellensis* 10,703-10,705 (XII^e s.) et du *Monacensis* 6412 (X^e s.); — enfin une mention du ms de Saint-Gall 573 (X^e s.), d'après Haenel.

M. Chatelain essaie ensuite de classer les mss. Il distingue 1) une collection de 6 poésies (*Natal*, IV, V, VI, X, IX et *De reditu Nicetæ*); ce premier groupe est formé par le *Palatinus* 235 et le *Germanensis* 613 — 2) un groupe provenant d'un ms qui contenait tous les *Natales*. Quant aux autres poésies, les éléments font défaut pour établir un classement quelconque.

Les *Observations sur le texte des poésies de S. Paulin* (p. 53-95) traitent d'environ 140 passages. M. Chatelain restitue la vraie leçon en nombre d'endroits, soit d'après les manuscrits, soit par conjecture.

Cette consciencieuse étude, qui témoigne d'une érudition solide et d'une grande sûreté de goût, sera utile non-seulement aux savants qui s'occupent des poésies de S. Paulin, mais encore aux jeunes philologues qui voudront s'exercer avec méthode dans la critique des textes.

P. T.

Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes. Nouvelle série continuée sous la direction de CH. THUROT, O. RIEMANN et ÉM. CHATELAIN. Année et tome IV, livr. 1-3 (janvier-juillet). Paris, Klincksieck, 1880.

La philologie classique a pris en France, dans ces dernières années, un essor remarquable. Cette science, qui depuis longtemps n'était plus appréciée à sa juste valeur par nos voisins, et qui, tout en comptant encore quelques adeptes illustres, languissait et dépérissait de jour en jour, cette science qui fait la gloire des pays germaniques, est en train de reconquérir la place qui lui appartient dans la patrie des Estienne et des Turnèbe. Cet heureux résultat est dû avant tout aux généreux efforts d'un groupe d'hommes dévoués qui par la plume, par la parole, par leur enseignement, ont entrepris de renouer la grande tradition scientifique et de faire bonne justice de la routine et de la frivolité. Ces efforts, il convient de le dire, ont été secondés par le gouvernement et par le public éclairé. N'oublions pas la jeunesse studieuse, qui montre la plus louable ardeur et goûte de plus en plus le charme austère de la science.

Aussi le grand helléniste Cobet avait-il raison d'écrire à M. Tournier¹ : « Per multos annos dolui et hunc animi dolorem

¹ *Epistola critica* ad. V. C. ED. TOURNIER, etc. *Revue de philosophie*, année et tome II (1878), p. 188.

» nonnumquam libere significavi, jacere in Gallia et in Italia
 » illas artes, quibus olim reliquos populos superabant. Sed re-
 » pente lux affulsit et omnes intellexerunt oppressa magis quam
 » extincta esse felicia acutorum hominum et populorum ingenia
 » literis antiquis ornandis et illustrandis nata. Gallia post in-
 » gentes calamitates rediit ad pristinum ingenium et optimas
 » artes majorum. Gallia... excusso veluti levitatis cujusdam et
 » inertiae veterno, ut in Aristophanis comœdia ὁ Ἀζμος, resipuit
 » et simul cum robore virili juvenilem ardorem recuperavit.... »

Aucune science dans aucun pays ne peut se passer aujourd'hui d'un organe périodique où l'on consigne successivement les découvertes et les observations qui peuvent la faire progresser. Pour nous servir d'une phrase banale mais ici bien juste, la deuxième série de la *Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes* a comblé une véritable lacune.

La *Revue* (1^{re} série) fut fondée en 1845; elle comptait alors parmi ses collaborateurs Léon Renier, Fr. Dübner, Quicherat, Fix, etc. Deux volumes seulement parurent. (Paris, Klincksieck, 1845 et 1847).

En 1877, MM. Edouard Tournier, Louis Havet et Charles Graux reprirent l'œuvre malheureusement interrompue, en créant la nouvelle série de la *Revue de philologie*. Ils ajoutèrent à ce qu'on peut appeler les articles de fond un élément important, la *Revue des revues et publications d'Académies relatives à l'antiquité classique* : ce vaste recueil d'analyses substantielles est de nature à rendre les plus grands services aux philologues. La *Revue* obtint du public savant l'accueil qu'elle méritait et se fit du premier coup une place des plus honorables parmi les publications de ce genre.

Cette année, MM. Tournier, Havet et Graux ont été contraints par leurs occupations croissantes à abandonner la direction de la *Revue*, qui a passé à MM. Charles Thurot, Othon Riemann et Emile Chatelain. Ces trois philologues distingués sauront, nous n'en doutons pas, maintenir la *Revue* au rang où l'ont placée leurs savants devanciers.

Nous avons sous les yeux les trois premières livraisons de l'année 1880. Le contenu de ces trois livraisons est aussi riche que varié.

Voici un aperçu des principaux articles de la 1^{re} livraison.
 — *Questions relatives aux nouveaux fragments d'Euripide et*

d'autres poètes grecs, par M. H. Weil. On sait que M. Weil a publié l'année dernière des fragments inédits d'Euripide, etc., tirés d'un papyrus de la bibliothèque de M. A. Firmin Didot. Le style du grand morceau d'Euripide semble convenir à un drame bourgeois, et Cobet pense qu'Euripide a composé en effet des espèces de tragédies bourgeoises. M. Weil discute cette opinion et se prononce pour la négative. Il examine ensuite le point de savoir si les deux morceaux tragiques anonymes contenus dans le papyrus doivent être réunis en un seul. Il termine par diverses observations sur les autres morceaux. — M. L. Havet s'occupe de *Quelques mots des Chants des Saliens*; il propose plusieurs restitutions intéressantes. — Les *Lectiones Xenophontæ* de M. Van Herwerden renferment un grand nombre de conjectures, parfois très hardies, sur le *de Republica Lacedæmoniorum*, le *de Republica Atheniensium*, le *de Vectigalibus*, l'*Hipparchicus* et le *de Re equestri*. — M. Al. Harant donne une étude sur les particules enclitiques *que, ve, ne*, placées après un *e bref*. Les auteurs de l'âge classique évitaient cette rencontre de syllabes. Notons une correction très heureuse au texte de Tite-Live, XLV, 19, 11: ... *sed quod haud ambiguum SIT, propediem regenerationum*: EAM INFIRMITATEM ÆTATEMQUE EUMENIS ESSE.... — M. J. Geoffroy fournit une note à la fois philologique et médicale sur l'accident du roi Darius (Herodt. III, 129-130). — Sur Cicéron, *De Finibus*, *Supplément rectificatif à la collation d'un manuscrit*, tel est le titre d'un travail très instructif de M. O. Nigoles sur le ms 6331 de la Bibliothèque nationale de Paris. — Dans une première *Étude sur les archontes athéniens*, M. J. Nicole combat la théorie récemment exposée par M. Fustel de Coulanges dans la *Revue historique du droit* (1879), théorie d'après laquelle le tirage au sort aurait été appliqué au moins depuis 712 av. J. C. à la nomination des archontes athéniens. — *Un ami de l'empereur Claude* est un essai épigraphique dans lequel M. E. Desjardins cherche à démontrer l'identité d'un personnage mentionné dans deux inscriptions de Viviers (Savoie) avec le L. Vestinus cité par l'empereur Claude (*Tables de Lyon*). — M. H. Omont donne quelques renseignements sur un *manuscrit de Corbie* (aujourd'hui ms n. 13,047 fonds latin, Bibl. nation.), dont Riese n'a pu faire usage pour son édition de l'*Anthologie latine*. — M. Chatelain consacre un article étendu à diverses recherches sur l'*Anthologie latine*. Il a réussi notamment

à jeter une lumière nouvelle sur l'origine des prétendus fragments de Gallus. Il fait connaître, pour plusieurs pièces, les leçons de mss qui n'ont pas encore été utilisés. — Les *Notes paléographiques* de M. Graux sont fort instructives. — Il faut noter enfin les travaux de MM. Ch. Thurot, de *l'Emploi des mots θίσσι*, positione, en prosodie, de M. Boissier, *A propos de l'auditorium Mæcenatis*, et de M. O. Riemann, *Suppléments au mémoire de Frigell : Collatio codicum Livianorum, Notes de grammaire*, etc.

Dans la 2^e livraison, nous trouvons des remarques détachées sur Homère, Eschyle, Euripide, Xénophon, Posidippe (une nouvelle épigramme), Tite-Live, Sidoine Apollinaire, par MM. Weil, Riemann et Chatelain; — la suite des *Notes de grammaire* par M. Riemann; — une observation de M. Havet sur le personnage mythique appelé *Depidius* ou *Defidius*. — En fait d'articles plus détaillés, nous avons d'abord une étude de M. Thurot sur *l'impératif futur latin*, dont voici la conclusion : «... Si l'impératif » présent peut s'employer indifféremment d'un avenir immédiat » et d'un avenir éloigné, l'impératif futur ne s'emploie d'un » avenir immédiat que dans un trop petit nombre de passages » pour qu'on soit autorisé à contester qu'il s'emploie proprement d'un avenir éloigné. » — Puis vient un *Nouveau fragment de la Μελανίππη δεσμώτης d'Euripide*, par M. Weil. Ce fragment a été découvert par M. Blass; M. Weil le reproduit avec des annotations critiques. — Il donne plus loin un *Nouveau Fragment d'Agathon*, qu'il a ingénieusement dégagé de la prose de Denys d'Halicarnasse (*Etude sur Démosthène*, c. 26). — M. Chatelain publie une *Note sur un manuscrit de Florence contenant des lettres de Sénèque*, qui ne paraît pas avoir encore servi aux éditeurs de Sénèque et qui est d'une haute valeur — ainsi qu'une étude sur *le pluriel de respect en latin*; dans cette étude, il constate que le pluriel de respect n'a été employé qu'au V^{me} siècle de notre ère, et il suppose que ce pluriel figuré a tiré son origine de l'usage, fréquent aux III^e et IV^e siècles, d'associer tous les Augustes à la gloire de l'un d'entre eux. — La 2^e livraison comprend en outre les 64 premières pages de la *Revue des Revues* pour 1879.

La 3^e livraison contient des recherches de M. Weil sur *l'Europe d'Eschyle* : C'est le complément du mémoire que le savant professeur a inséré dans la 1^{re} livraison de la *Revue*. — Les re-

marques critiques sur *Antiphon*, Meurtre d'Hérode, §§ 29 (ἐπίνομεν au lieu de ἐπλίομεν), 5 (ῥῆμα et ἔργον écartés comme gloses) et 49 (καὶ ajouté entre οὐδέπω et νῦν) émanent du même auteur. — M. van Herwerden, avec son abondance intarissable, propose 16 conjectures ad *Aeschylum* et *Sophoclem*. — M. Riemann continue la publication des *Suppléments au mémoire de Frigell* et M. J. Nicole celle de ses *Études sur les archontes athéniens*. — Les pages 65-208 de la *Revue des revues* terminent la 3^e livraison.

Aux trois livraisons est annexé un *Bulletin bibliographique* : c'est une innovation heureuse dont nous félicitons les directeurs de la *Revue*.

On voit par cette analyse sommaire que la *Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes* est un recueil de haute valeur. Nous la recommandons avec chaleur à tous les amis de la philologie.

P. T.

Le dénouement de l'histoire de Râma, Outtara-Râma-charita, drame de BHAVABHOÛTI, traduit du sanscrit avec une introduction sur la vie et les œuvres de ce poète, par FÉLIX NÈVE, professeur émérite de l'Université de Louvain, membre de l'Académie royale de Belgique, correspondant de la Société asiatique de Londres. Bruxelles, Muquardt, VIII et 371, pp. in-8.

Les principales pièces du théâtre indien sont connues depuis longtemps du public européen par la traduction anglaise de Wilson, reproduite en français par Langlois. Ce recueil contient entre autres aussi le drame que Bhavabhoûti a composé d'après la seconde partie du Râmâyana, donnant l'histoire de Râma et de Sitâ après la prise de Lanka. Nous y voyons comment Râma renvoie son épouse chérie pour céder aux critiques de ses sujets, comment elle met au monde deux enfants, Kouça et Lava, dans les eaux du Gange, comment ces enfants sont élevés et instruits par le sage anachorète et poète Valmiki et comment Râma, Sitâ et leurs enfants se trouvent enfin réunis après douze ans d'absence. Cette histoire est exposée en sept actes, divisés par M. Nève en tableaux; les diverses scènes sont en effet moins des parties d'une action que les peintures des émotions éprouvées par les personnages dans une situation donnée. L'action est

racontée, plutôt que représentée, dans des avant-scènes, qui précèdent chacun des sept actes et sont nommés en sanscrit *Vischkambaca*, soutènement, étançon. Le mérite de l'œuvre consiste donc exclusivement dans la peinture des affections et dans les grâces du style, mais comme la juste mesure est une qualité à peu près inconnue des hindous, nous trouvons ici, comme dans les autres œuvres indiennes, de l'exagération, de l'excès, du faux brillant et du clinquant. Cependant quelques scènes, comme la rencontre de Râma et de Sitâ dans la forêt, et la première entrevue de Râma et de ses deux fils renferment de beaux sentiments parfaitement exprimés. Mais indépendamment de ses qualités esthétiques, le drame est fort intéressant; d'abord il nous offre un exemple de composition dramatique tirée d'une épopée et présente, sous ce rapport, de l'analogie avec la tragédie grecque empruntée également aux productions épiques. Puis il nous fait connaître les mœurs de l'Inde et prouve la grande influence que le Râmâyana exerçait sur le peuple.

La traduction de Wilson suffisante pour donner quelque idée du mérite littéraire de l'ouvrage, s'éloigne trop de l'original pour qu'on le conçoive avec la couleur originale qui le distingue. M. Nève a donc eu raison d'en faire une traduction nouvelle, qui, sans manquer d'élégance, serre le texte de plus près et est d'une fidélité scrupuleuse. Ce qui n'était pas à rendre, ce sont les artifices du style, les effets cherchés par la diversité des mètres, les allitérations, des imitations de toute nature. Afin d'en présenter quelque échantillon, M. Nève a mis, dans l'appendice, un certain nombre de stances du texte original.

Le savoir si connu de M. Nève comme indianiste nous est un sûr garant de l'exactitude philologique de l'œuvre. Il connaissait du reste ce drame depuis longtemps et en avait fait une étude toute spéciale. Pendant son séjour à Berlin en 1841 et dans le cours d'un voyage à Oxford en 1845, il avait collationné le texte imprimé à Calcutta en 1831 (la seule édition qui existât alors), sur quatre manuscrits et extrait des gloses très intéressantes d'un commentaire sanscrit de Bhatta Nârâyana. M. Nève avait conçu le projet de publier une édition commentée du drame et il est vraiment dommage qu'il ne l'ait pas exécuté. Depuis, deux recensions nouvelles en ont paru par les soins de professeurs hindous du *sanskrit-collège* au Bengale, l'une par Premachandra Tarkabâgisa (Calcutta 1861), l'autre par un pandit fort actif, Içvarachandra Vidyâsâgara (3^e édit. Calcutta 1876).

Ce dernier texte a été traduit en prose anglaise par C. H. Tawney, professeur de littérature anglaise à Calcutta.

Grâce à ces travaux et à ses patientes et savantes recherches, M. Nève a pu non seulement donner du drame de Bhavabhoûti une traduction d'une rare fidélité, mais encore ajouter quantité de remarques importantes pour la critique et l'exégèse du texte.

La valeur de l'ouvrage est rehaussée par une introduction de 124 pages où sont discutés tous les problèmes qui se rattachent au théâtre indien en général et à notre drame en particulier. Après avoir parlé de la première époque du théâtre indien, de Câlîdâsa et de ses œuvres dramatiques, M. Nève y traite en détail de Bhavabhoûti, de la composition et du style dans ses œuvres et de chacun de ses trois drames. Un de ceux-ci, les Aventures de Mâlâtî et de Madhava est de l'invention du poète; c'est un *prakaranam*, composition inédite et neuve; les deux autres roulent sur des sujets empruntés au Râmâyana; ce sont des *natakas*. Comme le poète d'Horace, Bhavabhoûti avait donc puisé aux deux sources du drame

Aut famam sequere aut sibi convenientia finge.

Après une analyse raisonnée des Aventures de Mâlâtî, M. Nève expose la légende de Râma, telle qu'elle est donnée dans le poème épique, et décrit avec soin les rapports de ce poème avec le Mahâviracharita, ou histoire du grand héros, dans lequel Bhavabhoûti a résumé et mis sur la scène les six livres de l'épopée ou les aventures de Râma jusqu'au moment où il prend possession du trône d'Ayodhyâ. On lira avec plaisir et avec fruit le jugement de l'auteur sur cet essai indien de dramatiser une œuvre épique. Nous trouvons ensuite une analyse critique de l'Outtara-Râma-charita, l'indication des rapports de ce drame avec le complément ou dernière section du Ramâyana et l'appréciation des qualités et des défauts de la pièce. Enfin M. Nève fait une revue sommaire des drames composés sur l'histoire légendaire de Râma après ceux de Bhavabhoûti, ainsi que des divers monuments de la littérature sanscrite qui attestent la popularité de cette histoire.

On voit par ce court aperçu quelle est l'abondance des sujets traités dans cette introduction et son importance pour l'histoire du drame; le lecteur y trouvera matière à de nombreux et curieux rapprochements littéraires.

L. R.

MATHÉMATIQUES.

REMARQUE SUR LA THÉORIE DES FOYERS DES COURBES
DU SECOND DEGRÉ.

Les foyers des courbes du second degré, données par l'équation

$$Ay^2 + Bxy + Cx^2 + Dy + Ex + F = 0,$$

s'obtiennent en identifiant cette équation avec l'équation focale

$$\sqrt{(y - y')^2 + (x - x')^2} = my + nx + p;$$

ce qui conduit aux 6 équations de condition :

$$\begin{aligned} 1 - m^2 &= lA, \\ -2mn &= lB, \\ 1 - n^2 &= lC, \\ -(y' + mp) &= lD, \\ -2(x' + np) &= lE, \\ y'^2 + x'^2 - p^2 &= lF. \end{aligned}$$

Pour pouvoir conclure qu'il existe des foyers, il faut prouver que la résolution de ces équations donne des valeurs réelles pour l, m, n, p, x', y' .

Or, la valeur de l est donnée par l'équation

$$l^2(B^2 - 4AC) + 4l(A + C) - 4 = 0,$$

les racines de cette équation sont réelles, puisque la quantité sous le radical est

$$4\{B^2 + (A - C)^2\}.$$

Dans le cas de l'ellipse, les racines de cette équation sont toutes deux positives; et comme on peut supposer entiers les coefficients de l'équation primitive, la somme des racines de l'équation est plus grande que leur produit et par suite l'une des racines est plus grande que l'unité et l'autre plus petite que l'unité. Pour savoir laquelle des deux on doit prendre, il suffit de remarquer que, pour que m soit réel, lA doit être moindre que l'unité; et qu'à plus forte raison l doit être plus petit que un. Ainsi dans le cas de l'ellipse c'est la valeur plus petite que l'unité qui convient seule à la question.

Dans l'hyperbole, les deux racines sont de signes contraires, et il semble que, dans ce cas, le problème admette deux solutions. Il n'en est rien, et suivant que la courbe sera une hyperbole rencontrant, ou ne rencontrant pas le diamètre $y = -\frac{Bx + D}{2A}$, ce sera la valeur positive ou la valeur négative qu'il faudra prendre.

Car, si on remplace dans la dernière équation x' et y' par leurs valeurs tirées des deux équations précédentes, on aura pour déterminer p , l'équation

$$4p^2(m^2 + n^2 - 1) + 4lp(Dm + En) + l^2(D^2 + E^2) - 4lF = 0,$$

ou

$$4p^2(1 - lA - lC) + 4lp(Dm + En) + l^2(D^2 + E^2) - 4lF = 0.$$

En résolvant cette équation, on trouve, pour la quantité sous le radical,

$$l^3(AE^2 + CD^2 - BDE) + 4lF - 4l^2F(A + C).$$

En vertu de l'équation qui donne la valeur de l , les deux derniers termes peuvent être remplacés par $l^3F(B^2 - 4AC)$; et ainsi, on a sous le radical,

$$l^3 \{ AE^2 + CD^2 - BDE + F(B^2 - 4AC) \}.$$

Or, quand l'hyperbole rencontre le diamètre $y = -\frac{Bx + D}{2A}$, la quantité entre parenthèse, qui est le discriminant de la courbe, est positive, et par suite l doit être positif; au contraire, si l'hyperbole ne rencontre pas le diamètre, le discriminant est négatif, et par suite ce sera la valeur négative de l qu'il faudra prendre.

On voit donc que l ne pourra jamais avoir qu'une valeur. Comme on peut toujours supposer m positif, n n'aura non plus qu'une valeur, en vertu de la seconde équation; mais p , x' , y' auront généralement deux valeurs, sauf pour le cas de la parabole où le coefficient de p^2 , $1 - lA - lC = \frac{l^2(B^2 - 4AC)}{4}$, devenant nul, l'une des valeurs de p devient infinie ainsi que les valeurs correspondantes de x' et de y' .

A. CAMBIER.

PÉRIODIQUES.

En donnant les sommaires d'un certain nombre de recueils périodiques, nous n'indiquerons pas toujours tous les articles qui y sont contenus; nous signalerons surtout ceux qui nous paraîtront de nature à intéresser spécialement les professeurs et les hommes d'étude qui lisent notre *Revue*.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de MM. M. C. Graux, S. Guyard, G. Monod, G. Paris.

Sommaire du 12 juillet 1880 : Annuaire de 1879 de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France, par EMILE LEGRAND. — **Fernique**, Etude sur Préneste, ville du Latium; Le pays des Marses, par MAURICE ALBERT. — **Lupi**, Les décrets de la colonie de Pise, par ROBERT MOWAT. — Du 19 : **Codera y Zaidin**, Ouvrages de numismatique arabe, par J. BATIFAUD. — **Schreiber**, Apollon, meurtrier de Python, par P. DECHARME. — Du 26 : **Descemet**, Inscriptions doliaires latines, par EMMA-NUEL FERNIQUE. — **Fitting**, Du lieu d'origine et de l'époque de la composition du Brachylogus, par E. CAILLEMER. — Du 2 août : **Weber**, Articles sur la philologie indienne, III^e vol., par E. SENART. — **Clermont-Ganneau**, L'imagerie phénicienne et la mythologie iconologique chez les Grecs, par P. DECHARME. — Du 9 : **Sumner Maine**, Etude sur l'histoire des institutions primitives, trad. par Durieu de Leyritz, par PAUL VIOLETT. — **Frigell**, Collation des manuscrits de Tite-Live, par EM. CHATELAIN. — Du 16 : **Keiper**, Les Perses d'Eschyle, document sur la Perse, par JAMES DARMESTETER. — **Koch**, Les arbres et les arbustes de l'ancienne Grèce, par ALFRED JACOB. — **Bruns**, Les sources du droit romain; **Lenel**, Contributions à la connaissance de l'Edit du Préteur, par E. CAILLEMER.

Société belge de Géographie. Bulletin. Quatrième année 1880. N^o 2.

Sommaire : I. Lieutenant-Colonel Crousse. Étude sur les voies de communication de l'ancien pays de Liège. — II. V. Ducarne. Origine de l'homme. — III. E. Suttor. Du transport et des centres commerciaux dans l'Afrique équatoriale de l'Est, par le capitaine Foot. — IV. E. Adan. Causerie scientifique. — V. E. S. Chronique géographique. — Régions polaires. — Europe. — Asie. — Afrique. — Amérique. — Océanie. — Cartes : Plan des débouchés de la ville de Liège au XVIII^e siècle. — Plan des routes existant dans le pays de Liège en 1830. — Causerie scientifique (Pl. XII). — Compte-rendu des actes de la société. — Séance mensuelle. — Membres admis. — Liste des ouvrages reçus.

Revue de Philologie, de littérature et d'histoire anciennes, nouvelle série, continuée sous la direction de MM. Ch. Thurot, O. Riemann et E. Chatelain. Année et tome IV. 3^e livraison. 31 Juillet 1880.

Sommaire : Sur l'Europe d'Eschyle, par Henri Weil, p. 145. — Sur An-
tiphon, Meurtre d'Hérode, § 29, 5 et 49, par H. W., p. 150. — Ad Æschy-
lum et Sophoclem, par H. Van Herwerden, p. 151. — Suppléments au
mémoire de Frigell. Collatio codicum Livianorum (Suite), par O. Riemann,
p. 157. — Études sur les archontes athéniens (Second article), par Jules
Nicole, p. 161. Bulletin bibliographique p. 171.

Neue Jahrbücher für Philologie und Paedagogik, herausgegeben von
Dr. Alfred Fleckeisen und Dr. Hermann Masius. Leipzig, 1880.

Viertes Heft. Erste abtheilung (121^r Band). Das verbum *γράφω* (*γράφειν*). Von K. Brugman in Leipzig. — Die wiederauffindung von Ciceros
briefen durch Petrarca. Von A. Viertel in Königsberg. — G. Voigt : über
die handschriftliche überlieferung von Ciceros briefen (Leipzig 1879). —
Zu Vergilius zweiter eclog. Von E. Glaser in Gleszen. — Zu Vellejus
[II 49, 1]. Von J. Arnoldt in Gumbinnen. — Zu Horatius dritter satire
des ersten buchs. Von Moriz Schmidt in Jena. — Zur lateinischen antho-
logie. Von A. Riese in Frankfurt am Main. — Zu Varro de re rustica
[I 10, 2]. Von E. Baehrens in Groningen. — A. Holder : Taciti de origine
et situ Germanorum liber (Leipzig 1878). — Zu dem fragmentum Censo-
rino adscriptum. Von F. Hulstsch in Dresden.

Fünftes Heft. Anz. v. O. Meltzer : geschichte der Karthager. Erster
band (Berlin 1879). Von A. von Gutschmid in Tübingen. — Warum wird
Achilleus schnellfüßig genannt? Von W. Schwartz in Posen. — Zum
Konnos des Ameipsias. Von M. Wohlrab in Chemnitz. — Zu Euripides
Ion [v. 1489 f.]. Von G. Schmid in St. Petersburg. — Zur erklärang von
Platons Laches. Von Th. Becker in Schlawe (Pommern). Zur ersten apo-
logie des Justinus Martyr. Von L. Paul in Kiel. — Des Vergilius sechste,
zehnte und vierte eclog. I. die sechste eclog. (Varus). Von W. H. Kolster
in Eutin. — Zu Kallinos und Tyrtaios. Von J. Sitzler in Tauberbischofs-
heim. — Anz. v. E. Baehrens : poetæ latini minores. Vol. I. (Leipzig
1879). Von E. Heydenreich in Freiberg (Sachsen). — Zu Sallustius [Iug.
3]. Von L. Hellwig in Ratzeburg. — Beiträge zum vulgärlatein. Von O.
Rebling in Wesel.

Sechstes Heft. Novellen zu Homer. 10-14. Von W. Jordan in Frank-
furt am Main. — Zu Ailianos [*περί ζώων* XI 10]. von H. Röhl in Berlin. —
Zur litteratur des Euripides. Von N. Wecklein in Bamberg. — H. Weil :
sept tragédies d'Euripide. Deuxième édition (Paris 1879). — Th. Barthold :
Euripides ausgewählte tragödien. 4s bändchen : Hippolytos (Berlin 1880).
G. Vitelli : appunti critici sulla Eletira di Euripide (Turin-Rom 1880). —
Zu Euripides und Aischylos Von K. Frey in Bern. — Zu Sophokles
Phaidra. Von P. Schröder in London. — Zur theorie des dochmius. Von
L. Drewes in Helmstedt. — Die privateultgenossenschaften im Peiraieus.
Von C. Schäfer in Athen. — Zum Curculio des Plautus. Von M. Niemeyer
in Berlin. — Philologische gelegenheitsschriften.

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

EN BELGIQUE.

Tome 23.

5^e Livraison.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

GYMNASES ET ÉCOLES PROFESSIONNELLES.

Lecture faite le 24 août 1880 à l'assemblée générale du Congrès de l'enseignement réuni à Bruxelles.

Une des questions les plus importantes pour les hautes études techniques est celle de l'organisation des écoles moyennes ou secondaires qui doivent y préparer les élèves. De nos jours il existe deux genres d'écoles secondaires qui donnent accès aux hautes écoles spéciales :

1^o Les écoles classiques. Ces écoles ont partout une organisation plus ou moins analogue et existent depuis plusieurs siècles. Elles sont connues sous le nom de lycées et collèges en France et en Italie, d'athénées en Belgique, de gymnases en Allemagne, de *grammar schools* et *public schools* en Angleterre, etc. Elles donnent une instruction *générale*, qui rend les élèves aptes aux hautes études universitaires et techniques. Cette instruction est basée sur les humanités; elle a pour elle l'expérience de nombreuses générations.

2^o Les écoles secondaires spéciales, d'origine assez récente, très diverses dans leur organisation. Elles s'appellent en Allemagne écoles *réales* ou réelles et professionnelles; en Belgique, ce sont les sections professionnelles des athénées; en France, elles existent depuis 1866 sous le nom de sections spéciales des lycées et collèges. Toutes ces écoles ont pour caractère commun de donner une instruction partielle qui ne comprend pas les deux langues anciennes, exigées pour les études universitaires. Mais comme l'enseignement dans ces écoles a pour base l'étude des

langues modernes, des sciences et des mathématiques, à un degré plus développé que dans les écoles classiques, quelques pédagogues ont pensé que cet enseignement devait donner de meilleurs résultats en fait de préparation des élèves aux hautes études techniques. Cependant, dans les questions de pédagogie plus que dans beaucoup d'autres, il serait dangereux de s'en rapporter à la théorie seule. Il était donc raisonnable, avant de se prononcer sur cette question, de demander d'abord à l'expérience des observations sur les résultats comparatifs des deux méthodes.

C'est par cette idée que s'est laissé guider le ministère de l'instruction publique en Russie quand, il y a quelques années, il a fallu prendre une décision sur l'organisation, à côté des gymnases classiques, d'une série de nouvelles écoles secondaires spéciales, dont la création était urgente, pour répandre parmi nos industriels une instruction conforme à leurs besoins pratiques. Il s'agissait alors de décider si ces nouvelles écoles devaient avoir pour but principal de préparer les élèves aux hautes études techniques, ou, plutôt, de procurer aux élèves qui n'ont pas les moyens ou le désir de se vouer aux hautes études une instruction moyenne adaptée aux besoins usuels, ainsi qu'à l'acquisition de connaissances techniques, nécessaires pour les diverses carrières de la vie pratique dans un cercle moins étendu que celui auquel peuvent préparer les écoles techniques supérieures.

Pour procéder en pleine connaissance de cause à la solution de cette question, le ministère envoya en 1871 deux membres du Conseil de l'Instruction publique, MM. Géorgiévski et Steinmann, en mission à l'étranger, principalement dans les pays où il existe depuis un temps assez considérable des écoles secondaires spéciales, pour s'informer auprès de personnes compétentes des observations faites dans les différentes écoles techniques supérieures sur les progrès qu'y font dans leurs études les élèves des écoles spéciales comparativement avec ceux des écoles classiques.

En me proposant, Messieurs, de vous communiquer les résultats de cette espèce d'enquête pédagogique, je ne crois pas devoir me borner à un simple récit des faits observés par différents savants, parce que ces faits gagneront beaucoup en clarté, si nous y ajoutons les commentaires de ceux qui les ont observés

ou qui, en général, ont acquis, par leur expérience, le droit d'émettre leur opinion sur ces graves questions. En même temps je vous prie de me permettre d'y ajouter quelques observations, se rapportant au même sujet, qui m'ont été communiquées par des directeurs ou professeurs d'écoles spéciales de différents pays, pendant les visites que j'ai faites en 1873, 1874, 1876 et les années suivantes en Allemagne, en Autriche, en Hongrie, en Italie, en Suisse, en France, en Belgique et en Angleterre, par ordre de Sa Majesté l'Empereur de Russie, sur la proposition de leurs Excellences le ministre de l'instruction publique comte Dm. Tolstoy, et son successeur M. de Sabourof, qui ont bien voulu me confier la mission honorable d'étudier tous les détails de l'organisation des dites écoles, pour en profiter, autant que possible, à l'égard de nos nouvelles écoles *réales*.

Un des pays où l'on a fait les essais les plus nombreux sur l'organisation des écoles spéciales, est l'Autriche. Voyons quelle est l'opinion des spécialistes de ce pays au sujet de ces écoles.

Dans un mémoire manuscrit, communiqué en 1871 à M. Géorgiëvski, le professeur Tilscher, recteur de l'Institut polytechnique de Prague, affirme que lui et ses collègues préfèrent un élève humaniste à une dizaine de *réalistes*¹, parce que les humanistes, aussitôt après s'être familiarisés dans la section préparatoire de l'Institut polytechnique avec le dessin linéaire et à main levée, deviennent les meilleurs étudiants, grâce à leur plus grande maturité intellectuelle et à leur éducation formelle, incomparablement meilleure... »

Le même professeur continue :

« Il n'y a pas de nécessité de créer des écoles préparatoires séparées pour les écoles spéciales supérieures, et plus on s'empresserait d'abolir en Autriche la bifurcation dans les fondements mêmes de l'enseignement scientifique supérieur, plus les résultats seraient satisfaisants aussi pour les hautes études techniques, parce que l'enseignement classique donné par les gymnases est la meilleure préparation, même pour les Instituts polytechniques. »

¹ Élèves d'écoles secondaires spéciales ou *réales*.

Dans une lettre de M. le directeur Zéléný il est dit : « Ce sont surtout les professeurs les plus distingués des Instituts polytechniques qui affirment avec le plus d'insistance que les élèves humanistes sont préparés d'une manière incomparablement plus solide et s'occupent beaucoup plus sérieusement que les réalistes; leur seul défaut est le manque d'habitude du dessin, ce qui, du reste, ne constitue pas une difficulté insurmontable pour ceux d'entr'eux qui ont de l'habileté. »

Un des savants qui ont le plus d'autorité dans ses questions est M. Koristka, professeur de géodésie et recteur émérite de l'Institut polytechnique de Prague, directeur général de la Société industrielle de Bohême, membre correspondant de l'Académie des Sciences de Vienne, président de la Commission d'examen des candidats pour le professorat dans les écoles réales, auteur de beaucoup d'ouvrages et entr'autres d'un livre très estimé sur les hautes études techniques en Allemagne, en Suisse, en France, en Belgique et en Angleterre. ¹

M. Koristka ayant aussi communiqué à notre ministère un mémoire où il expose ses vues sur l'enseignement spécial, vues basées sur une longue expérience et sur une étude approfondie de l'organisation des écoles spéciales dans tous les pays ci-dessus énumérés, je me fais un devoir d'en extraire le passage suivant :

« Ceux qui aspirent à l'instruction donnée dans les écoles spéciales supérieures, tels que : ingénieurs, directeurs de fabriques et d'usines, fondateurs et propriétaires de grandes entreprises industrielles et commerciales, ont besoin d'une instruction très solide dans les mathématiques et les sciences naturelles, pour être tout à fait à la hauteur de leur position. Mais en même temps, à cause de leur position sociale et officielle, et de l'influence considérable qu'ils exercent sur l'administration et la législation de tout pays civilisé, soit directement, soit indirectement en qualité d'experts, etc., ils ont besoin de la même instruction littéraire et classique que les membres des classes de la société qui, jusqu'à présent, regardaient les humanités comme leur privilège exclusif, tels que les juristes, les médecins, etc.

» Ce nouvel élément social qui, dans ces derniers temps, a pris racine dans l'état contemporain, grâce au développement colossal de l'industrie et des voies de communication, cet élément,

¹ Der höhere polytechnische Unterricht in Deutschland, in der Schweiz, Frankreich, Belgien und England (Gotha, 1863).

auquel appartient déjà la majorité des classes élevées de la société dans les pays industriels de l'Europe occidentale et moyenne, *ne doit aucunement se séparer des anciens ordres de la société, qui ont pour eux le droit historique, par une instruction générale d'un genre tout à fait différent et entraînant après elle d'autres aspirations dans la vie humaine.* Autrement il va surgir dans les classes élevées et instruites de la société une désunion ou un schisme, qui empêchera l'harmonie et la concorde dans les actions des différents fonctionnaires de la législation et de l'administration et, en général, dans les tendances de tous ceux qui sont appelés à avoir de l'influence sur le développement et la consolidation de l'état, pour lequel une pareille désunion peut devenir à la fin très funeste. »

M. Koristka développe encore les raisons pour lesquelles on doit insister sur la nécessité de l'étude des langues anciennes pour tous ceux qui aspirent aux hautes études, soit dans les facultés des universités, soit dans les écoles spéciales supérieures, et conclut en ces termes : « Toutes ces considérations ont autant de valeur pour un ingénieur ou un industriel éclairé et instruit que pour un légiste ou un médecin, et nous forcent de faire entrer l'étude des deux langues classiques dans le programme des écoles qui doivent préparer leurs élèves aux écoles spéciales supérieures. »

Quand j'ai visité Prague en 1873, 1876 et 1877, M. Koristka m'a confirmé de vive voix les idées ci-dessus énoncées, qui sont partagées aussi par ceux de ses collègues avec lesquels j'ai eu l'occasion de conférer sur ces questions. Je me rappelle l'énergie avec laquelle insistaient sur la supériorité de l'étude des humanités plusieurs professeurs distingués de Prague, entr'autres le Dr Gintl, professeur de chimie; M. Gustave Schmidt, professeur de mécanique; M. Steiner, professeur de la science de l'ingénieur, tous les trois à l'Institut polytechnique allemand; et M. Stolba, professeur de technologie chimique à l'Institut tchèque, qui me dit, il n'y a pas encore un mois, que parmi les élèves de cet institut il y avait beaucoup plus de réalistes que d'humanistes, mais que ces derniers étaient les meilleurs. L'opinion de MM. Schmidt et Steiner a d'autant plus de valeur que ces savants ont eux-mêmes fait une partie de leurs études dans des écoles réales.

Les savants spécialistes de Vienne sont d'accord avec leurs

collègues de Prague sur la supériorité des résultats de l'enseignement classique pour préparer les élèves aux hautes études techniques.

M. Pokorny, directeur d'un gymnase *réel* de Vienne, naturaliste distingué et auteur de plusieurs ouvrages classiques sur l'histoire naturelle, écrit :

« En Autriche la majorité des élèves des écoles techniques supérieures provient des écoles réales; cependant il y entre aussi beaucoup de ci-devant élèves de gymnases, qui ordinairement, au dire des meilleurs spécialistes, sont au nombre des étudiants les plus intelligents et les plus capables des instituts polytechniques. »

Pendant mon séjour à Vienne, du temps de l'Exposition de 1873, j'y fis la connaissance de M. le chevalier de Grimburg, professeur de construction des machines à l'Institut polytechnique, président de la section des machines de l'Exposition universelle. Ce savant professeur m'affirma de la manière la plus positive que l'éducation classique est très décidément préférable à celle donnée dans les écoles réales, et qu'il regarde ces écoles comme tout à fait superflues pour la préparation des élèves aux hautes études techniques. Quand je lui demandai s'il ne connaissait pas l'opinion de ses collègues sur cette question, M. de Grimburg me répondit que la majorité des professeurs, ses collègues, partageait absolument son opinion sur la *supériorité* des études classiques, et que positivement personne d'entr'eux ne donnerait la préférence aux élèves provenant des écoles réales.

Plus tard, en 1876, deux célèbres architectes de Vienne, M. Ferstel, professeur à l'Institut polytechnique, et M. Schmidt, recteur de l'Académie des Beaux-Arts, m'exprimèrent aussi leur conviction que l'étude des humanités était absolument préférable, comme moyen de culture intellectuelle, à l'étude des sciences naturelles et des mathématiques, et que, par conséquent, l'instruction classique valait mieux que celle qu'on appelle réelle, tant pour les ingénieurs et les industriels que pour les artistes. M. Schmidt ajoute que « pour tout véritable artiste il était non-seulement *désirable*, mais même *nécessaire*, d'avoir étudié les humanités qui, seules, ont la faculté de révéler aux élèves le sens intime du monde et de l'art des anciens. »

Les observations faites en Hongrie sur la valeur de l'enseignement des humanités comme préparation aux hautes études tech-

niques ont donné des résultats parfaitement identiques à ceux que nous avons relatés ci-dessus. Ceci m'a été affirmé en 1879 par plusieurs professeurs de l'Institut polytechnique de Buda-Pesth, entr'autres par M. le vice-recteur Sztoczek, par le célèbre économiste M. Kautz, et par le conseiller ministériel M. Kárfy (Titus).

La question de la meilleure organisation des écoles destinées à préparer les jeunes gens aux hautes études techniques a été débattue avec beaucoup d'ardeur en Allemagne, où plusieurs directeurs d'écoles réales n'ont pas manqué de lancer dans le monde leurs oraisons *pro domo*.

Il est connu qu'un des plus grands savants de ce pays, le célèbre chimiste Liebig, a plus d'une fois énoncé sa conviction sur la supériorité de l'instruction classique. En 1873, j'ai visité son beau-frère M. Knapp, professeur de chimie industrielle à l'Institut polytechnique de Brunswick, qui est d'avis qu'il ne devrait y avoir d'autres écoles que les gymnases classiques pour préparer les jeunes gens aux écoles spéciales supérieures. Il me dit à ce sujet, à peu près, ce qui suit : « Si les gouvernements croient nécessaire d'exiger de leurs employés qu'ils aient fait leurs humanités, parce que le gymnase classique contribue le plus au développement de l'intelligence et du caractère de l'homme, je demanderai si, pour diriger une grande usine, pour construire un chemin de fer et en général pour être ingénieur ou industriel, on a besoin d'une intelligence moins développée et de moins de force de caractère? C'est le gymnase, et le gymnase seul, comme la seule école donnant une instruction véritablement générale, qui forme *l'homme*; l'école supérieure (soit université, soit école spéciale) forme ensuite le *spécialiste*. Ici il ne doit y avoir aucune différence entre les facultés des universités et les écoles spéciales supérieures; celles-ci (en Allemagne) ne doivent leur existence qu'à l'ultra-conservatisme des universités, dont les corporations n'ont pas voulu faire attention au besoin contemporain d'une instruction technique supérieure et se sont tenues enfermées dans le cercle des quatre facultés traditionnelles. Si les universités avaient voulu organiser à temps de nouvelles facultés techniques, personne n'aurait eu l'idée de créer pour ces facultés des écoles préparatoires séparées, en dehors des gymnases classiques, dans lesquels, peut-être, on aurait dû seule-

ment donner un peu plus de développement à l'enseignement des mathématiques. Maintenant les instituts polytechniques sont au-dessous du niveau des universités; il leur manque beaucoup de cet esprit scientifique qui domine dans les universités, et tout cela dépend de ce que l'on y reçoit beaucoup de jeunes gens insuffisamment instruits et mal préparés pour les hautes études. »

Ces idées de M. Knapp sont pleinement partagées par beaucoup de savants spécialistes allemands.

À la fin de mars et au commencement d'avril 1880 a eu lieu à Berlin une réunion de délégués des instituts polytechniques de l'Allemagne. Dans le compte rendu de ces conférences nous lisons (p. 34) que M. Koristka énonça l'opinion que « avant tout l'éducation des spécialistes devrait avoir une autre base qu'à présent. Dans les écoles moyennes on ne devrait donner qu'une culture générale, avec exclusion de toutes les études spéciales. Si les ingénieurs veulent aspirer à une position sociale plus élevée, il faut que nous leur donnions la même culture idéale qu'aux juristes et aux médecins. Les écoles moyennes doivent être réformées. » Ces paroles de l'éminent professeur ne sont qu'un résumé de ce qu'il avait énoncé dans son mémoire dont nous avons parlé plus haut. Si, cependant, je cite encore une fois ces idées, c'est qu'elles ont obtenu un « vif assentiment » de la part des autres membres (au nombre d'environ quarante) de la conférence, et qu'elles sont partagées aussi par la majorité des praticiens ingénieurs et architectes, membres de la Société des Architectes (Architekten-Verein) à Berlin, comme il résulte d'un article sur la conférence de Berlin qui se trouve dans l'organe de cette Société, *Wochenblatt für Architekten und Ingenieure* von Boetticher und Wallé, n° 15, du 9 avril 1880, ainsi que de beaucoup d'autres articles du même journal. (Voir le n° 14, où l'on cite un article très remarquable de la « *Gazette de Cologne* » du 27 mars; les nos 23, 25). Dans tous ces articles on se prononce très énergiquement contre les nouvelles écoles réelles « sans langue latine, » dont le cours des études doit se prolonger pendant 9 ans.

Comme les partisans de l'instruction soi-disant réelle s'appuient principalement sur l'importance des mathématiques pour le développement de l'intelligence, je me permets de soumettre à votre attention l'opinion d'un des mathématiciens les plus distingués de l'Allemagne, M. Schlömilch, opinion énoncée

dans une note qu'il a communiquée en 1871 à M. Steinmann.

« On entend très souvent exprimer l'opinion, dit M. Schlömilch, que les mathématiques constituent une excellente école de logique; mais il me paraît que cette opinion est complètement erronée. Certes, je ne veux pas dire que les mathématiques n'obéissent pas aux lois de la logique; j'affirme seulement que la sphère des mathématiques se trouve au-dessus de la logique. Les thèses de mathématique, même les plus simples, n'ont rien de commun avec la logique : celui qui reconnaît la ligne droite comme la distance la plus courte entre deux points, n'arrive pas à cette conviction par une argumentation logique ou un syllogisme (parce qu'il n'y a là ni proposition majeure, ni mineure); il ne fait que prononcer un jugement catégorique, dans lequel plusieurs idées ou notions diverses (*point, droite, la plus courte*) sont réunies en un tout qui n'a de *signification* que pour la perception, tandis que la réunion de ces mêmes idées prises d'une façon abstraite, ne formerait qu'une combinaison monstrueuse. »

« L'habitude des opérations logiques ne peut être acquise par les mathématiques, parce que ces opérations n'ont qu'une signification très secondaire dans cette science et disparaissent dans la multitude des combinaisons. Mais les mêmes opérations logiques paraissent avec toute leur force convaincante dans la grammaire, et voilà pourquoi l'étude des langues est le meilleur et unique moyen d'une éducation logique de l'entendement. Que si l'élève, après avoir appris une langue, l'oublie entièrement avec le temps, il conservera toujours la discipline de l'esprit. S'il faut décider la question quelles langues, des modernes ou des anciennes, constituent le meilleur moyen d'éducation logique, je donne décidément la préférence aux langues anciennes, puisque 1° la grammaire des langues française et anglaise est très pauvre. Notamment la construction des propositions y est tellement simple, qu'il n'y a presque rien à apprendre de ce chef; 2° en apprenant les langues modernes, l'élève concentre involontairement tous ses efforts sur le seul but de pouvoir les parler le plus tôt possible; ce qui paralyse l'action éducatrice de l'étude des langues sur l'esprit.

Dans les instituts polytechniques de l'Allemagne, les élèves provenant des gymnases le cèdent pendant quelque temps à leurs condisciples en fait de dessin géométrique, et partant n'ont pas l'habitude de lire dans l'espace, c'est-à-dire de se représenter

d'emblée les figures stéréométriques avec une entière clarté. Mais dans deux ans, tout au plus, ce défaut disparaît complètement, et dès lors les dits étudiants se trouvent non seulement au niveau de leurs condisciples, mais les surpassent souvent par leur habileté à penser avec justesse et à s'appropriier les propositions scientifiques qui ont quelque rapport avec des argumentations philosophiques. »

Comme preuve que les idées de M. Schlömilch sont partagées par ses collègues, il m'a raconté lui-même en 1876 le fait suivant : pendant les 25 années qu'il a été attaché à l'Institut polytechnique de Dresde, en qualité de professeur et de directeur, *pas un seul* de ses collègues n'a fait étudier un de ses fils à une école réelle ; pas même un de ceux qui avaient étudié eux-mêmes à des écoles réales. « Ces derniers, ajouta-t-il, disaient qu'ils se sentaient trop des lacunes que leur avait laissées le manque d'une éducation humaniste. »

Il me semble que ce témoignage est trop important pour qu'il soit nécessaire d'y ajouter un mot.

Dans le même rapport de M. Steinmann, d'où j'ai tiré l'extrait ci-dessus de la note de M. Schlömilch, se trouve le récit d'un fait non moins intéressant. Le gymnase classique « Frédéric-Guillaume » à Berlin a aussi une section réelle, le tout sous un même directeur. M. Steinmann visita l'avant-dernière classe (rhétorique) de la section classique et y assista à une leçon d'algèbre, donnée par M. Schellbach, professeur qui jouit d'une grande réputation en Allemagne. Celui-ci proposa aux élèves de résoudre une équation qui exigeait un calcul assez compliqué. Ce problème fut résolu mentalement dans l'espace d'environ une demi-heure, et tous les 22 élèves de la classe y prirent part alternativement, d'après l'indication du professeur. Après la leçon, M. Steinmann félicita le professeur et lui exprima son étonnement sur l'habileté des élèves ; en même temps il lui demanda ce qu'il fallait attendre des élèves de la classe correspondante de la section réelle, si les humanistes arrivaient à d'aussi beaux résultats. Mais grand fut l'étonnement de M. Steinmann quand le professeur lui répondit, de la manière la plus positive, que les élèves des écoles réales n'arrivent jamais à de pareils résultats, parce qu'ils ne savent pas penser avec autant de clarté que les humanistes.

M. Steinmann rapporte encore le témoignage de deux péda-

gogues allemands distingués, le directeur Paldamus, à Francfort-sur-Mein, et M. Deimling, à Carlsruhe, qui tous les deux affirment que les élèves des instituts polytechniques provenant des gymnases surpassent, *ceteris paribus*, ceux qui viennent des écoles réales. Ce n'est qu'au commencement de leur cours qu'ils ont souvent à combler quelques lacunes dans leurs connaissances, ce qu'ils parviennent à faire facilement et en peu de temps.

Dans le rapport de M. Géorgievski se trouve imprimé un mémoire du Dr Bauernfeind, directeur de l'Institut polytechnique de Munich, professeur de géodésie, membre de l'Académie des Sciences, etc. Eu égard à la grande autorité dont jouit ce savant distingué, je crois utile d'extraire de son mémoire le passage suivant :

» Une expérience de 25 ans m'a donné la conviction que, les capacités des élèves supposées égales, ceux qui proviennent des gymnases ont à faire, pendant les deux premières années de leurs études à l'Institut polytechnique, de grands efforts pour pouvoir suivre les leçons de mathématiques et obtenir des résultats satisfaisants dans les travaux graphiques; mais que ces efforts et l'instruction formelle qu'ils possèdent leur procurent, pendant les deux dernières années du cours polytechnique, la victoire sur leurs condisciples qui ont reçu une instruction préparatoire par l'enseignement réel. Il s'entend que cette remarque ne peut se rapporter qu'à la *majorité* des élèves, mais non pas à ceux qui sont doués de talents extraordinaires. Sous ce dernier rapport mes observations donnent pour résultat que parmi les étudiants provenant des écoles réales il y a plus de jeunes gens de talent que parmi ceux qui proviennent des gymnases, ce qui s'explique très simplement par le fait que les élèves humanistes le mieux doués ne vont pas à l'école polytechnique mais aux facultés universitaires. »

Un autre mathématicien de Munich, M. Kleinfeller, recteur de l'école industrielle, professeur de géométrie descriptive et de calcul différentiel et intégral, écrit dans une note imprimée dans le rapport de M. Georgievski :

« Là où il y a beaucoup de gymnases et d'écoles réales bien organisées, les écoles spéciales supérieures auront la *majorité* de leurs élèves provenant des écoles réales, mais les *meilleurs* élèves, comme l'expérience le démontre, seront ceux qui sont venus des gymnases. Ces derniers, quand même, à leur entrée

dans une école spéciale supérieure, ils n'auraient pas une instruction suffisante en mathématiques, approfondissent néanmoins ordinairement avec plus de facilité et d'énergie les matières même toutes nouvelles pour eux et s'en rendent maîtres avec plus de clarté. Ils saisissent plus rapidement l'essence des choses et l'action de penser se fait chez eux plus systématiquement. La maturité de l'esprit, plus avancée chez eux, grâce à l'étude des auteurs classiques, les rend plus aptes à s'approprier avec énergie les connaissances mathématiques qui leur manquent, et même à acquérir de l'habileté en fait de dessin géométrique et à main levée. Ajoutez à cela la force de caractère beaucoup plus grande ordinairement chez les élèves humanistes que chez les réalistes, quand il s'agit de vaincre les difficultés qu'ils rencontrent, force dont le développement est dû en majeure partie à l'étude des langues et des auteurs classiques. »

La plupart des témoignages que j'ai cités sont tirés de sources manuscrites; des observations et des idées tout à fait identiques m'ont été communiquées verbalement par beaucoup de savants allemands, parmi lesquels je me fais un devoir de nommer les suivants :

Le célèbre physicien Kopp, à Heidelberg, en me parlant d'un professeur russe très distingué, qui fait peu de cas des humanités, attribuait cette particularité aux talents plus qu'ordinaires du dit professeur, talents qui lui tenaient, pour ainsi dire, lieu des études classiques, indispensables pour le développement intellectuel de la grande majorité des jeunes gens. D'autres physiciens, et parmi eux des plus distingués de l'Allemagne, sont tout aussi persuadés de la supériorité des humanités comme études préparatoires à toute espèce de hautes études. Dans ce sens se sont prononcés : MM. Wüllner, Beetz et Paalzow, professeurs de physique aux Instituts polytechniques d'Aix-la-Chapelle, Munich et Berlin; M. Carl, professeur de physique à l'Académie militaire de Bavière, etc.

Les mêmes idées sont partagées par MM. Hattendorf, professeur de mathématiques, Landolt et Stahlschmidt, professeurs de chimie, Stahl, professeur de géométrie descriptive à l'Institut polytechnique d'Aix-la-Chapelle, Neureuther, professeur à l'Institut polytechnique de Munich, célèbre architecte, à qui l'on doit entr'autres les plans des magnifiques bâtiments de cet Institut, Haushofer, professeur de minéralogie au même

Institut, Grashof, professeur de mécanique appliquée et Birnbaum, professeur de chimie à l'École polytechnique de Carlsruhe, Lincke, professeur de construction des machines à l'Institut polytechnique de Darmstadt, Böttcher, directeur de l'École industrielle supérieure à Chemnitz, en Saxe, mathématicien distingué et professeur de technologie mécanique, Lucae, architecte distingué, directeur de l'Académie d'architecture à Berlin, Zehme, professeur de mathématiques et auteur de plusieurs ouvrages classiques pour l'enseignement de cette science, jouissant d'une grande réputation en Allemagne, comme pédagogue et comme directeur de l'École professionnelle de Barmen. Ce savant écrivait déjà en 1866 dans un programme de cette école : « Les observations faites par le soussigné pendant dix-sept ans en qualité de professeur de l'enseignement professionnel l'ont de plus en plus affermi dans la conviction que la voie *la plus sûre* pour arriver aux instituts polytechniques serait de passer d'abord par le gymnase et ensuite par une école semblable aux écoles professionnelles prussiennes, si, en suivant ce chemin, les jeunes gens n'arrivaient à la pratique professionnelle dans un âge trop avancé. » Pour obvier à ce dernier inconvénient et, en général, à l'inconvénient d'une instruction insuffisante en mathématiques, on a établi dans les instituts polytechniques d'Allemagne des cours préparatoires qui durent ordinairement une année. En France, le même but est atteint dans les lycées par les classes mathématiques élémentaires et spéciales. Mais, dans tous les cas, il est de la plus haute importance qu'avant d'aborder les études mathématiques plus approfondies, l'esprit des élèves soit mûri par l'étude des langues anciennes, puisque, selon l'expression d'un célèbre pédagogue allemand, le recteur Schmid, à Stuttgart, la raison et le langage, ces dons divins de l'ordre le plus sublime, sont deux jumeaux inséparables; une solidarité étroite les unit; ils ne sauraient ni croître ni se développer l'un sans l'autre.

Pour clore cette longue série de témoignages de savants allemands, je vais vous communiquer encore, Messieurs, les résultats des observations d'un éminent spécialiste de Munich, M. le professeur Erlenmeyer. Quand je le visitai en 1873, ce savant chimiste, tout en reconnaissant l'excellence de l'étude des humanités pour le développement des facultés intellectuelles des élèves, croyait cependant que les sciences naturelles,

combinées avec les langues modernes, pourraient donner des résultats tout aussi satisfaisants. En 1879 j'eus le plaisir de revoir M. Erlenmeyer, et à cette occasion il me raconta que depuis notre entrevue de l'année 1873 il s'était spécialement appliqué à faire des observations sur les succès des études de ses élèves humanistes comparativement avec ceux des réalistes, et que ces observations lui avaient fait complètement changer son opinion d'autrefois, au point que maintenant il a acquis la conviction intime que l'étude des humanités est infiniment préférable, non seulement pour les hautes études universitaires et spéciales, mais même pour les jeunes gens qui se destinent au commerce ou à toute autre occupation dans la vie sociale.

Il y a à peine trois semaines que j'ai eu l'occasion de causer de nouveau avec M. Erlenmeyer qui m'a confirmé ce que je viens de vous exposer et m'a autorisé à énoncer publiquement son opinion actuelle, par laquelle il rétracte ce qu'il avait écrit jadis dans le sens contraire.

Plusieurs des savants allemands dont j'ai énoncé ci-dessus les opinions sur la valeur relative des études classiques ou réales m'ont exprimé leur regret de ce que dans beaucoup de gymnases les mathématiques sont traitées comme un objet secondaire. Tout en reconnaissant aux humanités une supériorité incontestable, ils trouvent absolument nécessaire de renforcer les études mathématiques, ainsi que l'enseignement du dessin. Hâtons-nous d'ajouter que si l'enseignement de ces matières est négligé dans quelques gymnases allemands, cette situation fâcheuse n'est nullement imputable au système des humanités, mais à l'exclusivisme injuste des directeurs de ces gymnases.

Un savant ingénieur allemand, M. de Kaven, directeur de l'École polytechnique d'Aix-la-Chapelle, dans un pro-mémoria présenté par lui au ministère, sous la date du 25 janvier 1877, dit à ce sujet : « Dans beaucoup de gymnases les sciences naturelles, les mathématiques et le dessin n'ont pas, à beaucoup près, l'importance qu'ils *paraissent* avoir d'après les tableaux de la distribution du temps; car les directeurs, qui sont philologues, donnent une telle préférence à l'étude des langues, et les devoirs qui se rapportent à cette étude prennent aux élèves un temps si considérable, qu'on serait tenté de croire que dans certains gymnases les matières en question ne sont traitées que parce qu'il le faut bien. » Dans le même pro-mémoria M. de Kaven

résume sans pitié tous les griefs qu'on peut accumuler contre les gymnases allemands; toutefois sa loyauté l'oblige d'ajouter : « On serait donc porté à révoquer entièrement en doute la valeur de l'enseignement classique pour les études techniques de tout genre, s'il n'y avait pas lieu de présumer que, dans beaucoup de cas, des élèves, même très bien doués, sont immolés à l'exclusivisme du gymnase et à la pédanterie de professeurs, excellents linguistes, peut-être, mais, à coup sûr, esprits étroits, dépourvus de tact pédagogique, et incapables de donner l'éveil aux élèves. »

Cependant M. de Kaven est loin de méconnaître la nécessité de la langue latine et l'utilité du grec pour les études techniques. Bien plus : la preuve la plus convaincante qu'il préfère, en général, les humanités aux études réales consiste dans le fait que, malgré sa critique sévère des gymnases, il a fait étudier son propre fils dans un de ces établissements. Cet exemple devrait être suivi par tous les parents qui veulent faire faire à leurs fils des études supérieures, parce que, comme nous l'avons dit plus haut, il n'y a que le gymnase qui rende ses élèves aptes à *toute espèce* de hautes études et que, par cela même, c'est la *seule* école secondaire qui laisse à ses élèves la liberté de choisir, après leur sortie, la spécialité pour laquelle ils se sentent le plus de capacité et de dispositions.

Comme complément des observations individuelles des spécialistes de l'Allemagne, je crois utile de citer encore les témoignages officiels suivants basés sur une série d'observations faites officiellement en Prusse, et communiquées dans l'ouvrage du Dr Wiese sur les écoles de ce pays, ouvrage composé et imprimé par ordre du ministre de l'instruction publique. Voici les paroles de M. Wiese : « A l'occasion de la correspondance du ministre Falk avec ses collègues, le ministre des finances Camphausen, au ressort duquel appartiennent les académies forestières, a communiqué des données statistiques comparatives sur les examens des inspecteurs des forêts. »

« De ces données il résulte, d'après les observations faites pendant toute une série d'années, que les études des humanités sont plus favorables que les études spéciales pour l'éducation

¹ WIESE, *Das höhere Schulwesen in Preussen*, III, p. 41.

générale des employés supérieurs du service forestier et même pour le développement de leurs capacités pratiques. De même le ministre du commerce Achenbach fait à ce sujet la remarque que, d'après les observations faites dans les instituts de son ressort, les étudiants qui ont le brevet de maturité, à de rares exceptions près, surpassent ceux qui ont fini leurs études aux écoles réales. »

Je crois superflu d'ajouter à ces témoignages des réflexions ultérieures.

Autant que j'ai pu connaître l'opinion des savants suisses sur la question qui nous occupe, elle ne diffère nullement de celle de leurs collègues d'Autriche et d'Allemagne. A propos d'une proposition qui avait été faite dans le canton d'Argovie et qui tendait à faire introduire l'étude de la chimie dans le programme du gymnase de ce canton, ce furent nommément des professeurs de mathématiques et de chimie qui protestèrent contre une altération semblable des écoles classiques et, en général, contre la tendance à donner plus de développement à un enseignement utilitaire. Dans la réunion annuelle à Saint-Gall, de la Société suisse des professeurs de gymnase en octobre 1868, M. Burckhardt, professeur de mathématiques à l'université de Bâle, énonça à ce sujet les idées suivantes : « Selon mon opinion, le but principal doit être de guider la jeunesse jusqu'à la maturité nécessaire pour le travail scientifique, dans les études universitaires. Plus encore : cette maturité est la base commune pour toute sorte de hautes études scientifiques, non seulement universitaires, mais aussi spécialement techniques, parce que l'instruction technique spéciale peut s'édifier sur le même fondement. C'est pourquoi un ingénieur distingué, M. Charles d'Ettel, avait l'habitude de dire qu'une instruction préliminaire classique était le fond le plus sûr pour une instruction technique spéciale. » ¹ Se basant sur ces idées, M. Burnhardt s'opposa résolument à l'innovation proposée en Argovie, parce qu'il croyait inutile et nuisible d'affaiblir l'in-

¹ V. *Verhandlungen des Vereins schweizerischer Gymnasiallehrer in der Jahres Versammlung zu St. Gallen am 3 u. 4 october 1868*. Aarau, 1869, p. 11.

struction classique par l'introduction d'éléments étrangers, tels que la chimie.

Dans la même réunion deux chimistes distingués, MM. Bolley et Wislicenus, se sont prononcés dans le même sens. Voici les paroles du premier : Ma propre expérience me fait dire que, parmi mes nombreux auditeurs de l'Institut polytechnique (de Zurich), plusieurs avaient fait leurs études dans des gymnases et n'avaient jamais étudié la chimie, et presque tous saisissaient le sens de mes leçons avec plus de promptitude (*behenderen Geistes*) que la majorité des élèves d'écoles réales, professionnelles et industrielles. ¹ » M. Wislicenus a dit de même qu'il préférerait les jeunes gens qui avaient reçu une instruction classique solide et acquis des connaissances suffisantes en mathématiques et en physique ².

Pendant un très court séjour à Zurich en 1873, au temps des vacances, j'ai eu l'occasion de m'entretenir sur la même question avec M. Veith, professeur de construction des machines, doyen de la section mécanique de l'Institut polytechnique. « Les élèves, me dit-il, que nous ³ aimons le mieux sont ceux qui proviennent des gymnases classiques, et nous regrettons extrêmement qu'il nous en arrive si peu. Si d'abord ils sont un peu faibles en mathématiques, ils parviennent ordinairement à vaincre cette difficulté dans l'espace d'un an, et alors ils deviennent meilleurs étudiants que les réalistes. » Ce témoignage de l'honorable professeur est d'autant plus important que l'objet de son cours — la construction des machines — est un objet éminemment pratique et exige des connaissances étendues en mathématiques et de l'habileté dans le dessin linéaire.

En Italie les études préparatoires aux hautes études techniques se font aux facultés de mathématiques des universités. Seul, l'institut technique supérieur de Milan a une section préparatoire, où sont reçus les élèves des instituts techniques moyens, sans avoir passé par l'université. Pour entrer dans les autres écoles spéciales

¹ Ibid. p. 11-13.

² Ib., p. 7.

³ C'est-à-dire lui et ses collègues.

supérieures, appelées en Italie « Écoles d'application pour les ingénieurs, il faut avoir fait deux années d'études dans une des facultés de mathématiques, après avoir achevé les études complètes d'une lycée classique ou d'un institut technique (moyen).

Comme ailleurs, les élèves des Instituts techniques sont plus forts en mathématiques que les élèves des lycées; c'est pourquoi on s'attendait aussi à ce que les premiers feraient des progrès plus rapides dans les sciences mathématiques. Mais en Italie, de même qu'ailleurs, les résultats n'ont pas justifié cette attente. Pendant mon séjour à Rome, en 1876, M. le Dr Pognisi, directeur de la chancellerie de l'université, me communiqua qu'on avait remarqué, d'abord à Rome, que les élèves des instituts techniques, inscrits dans la faculté des mathématiques pour se préparer à entrer dans une école d'ingénieurs (ce qui exigeait primitivement trois années d'études) faisaient dans la première année plus de progrès que ceux qui provenaient des lycées classiques; la seconde année les premiers ne l'emportaient plus sur les derniers, et la troisième année ils étaient devenus décidément plus faibles que les lycéens. Ce fait ayant attiré l'attention du ministre, on s'enquit des observations faites à ce sujet dans les autres universités d'Italie, et il se trouva que partout on avait fait des observations identiques.

(La suite prochainement.)

FUNÉRAILLES FAITES AU NOM DE L'ÉTAT A ROME ET DANS LES MUNICIPES.

Parmi les diverses manifestations de la reconnaissance publique, il n'en est pas, à notre avis, de plus touchante que lorsque l'État, à la mort d'un grand citoyen, se charge de rendre à ses restes les derniers honneurs, donnant ainsi au deuil d'une famille les proportions d'un deuil national. Mais ce suprême hommage rendu au mérite prend surtout un caractère de véritable grandeur, quand l'État, comme dans les républiques anciennes, n'est autre que le peuple lui-même.

Rome, qui savait si noblement honorer le dévouement de ses enfants, a aussi connu ce genre de récompense, et elle l'a connu, dans le principe, sous sa forme la plus pure et la plus sincère, comme l'expression spontanée de la reconnaissance de tout un peuple envers les citoyens qui avaient particulièrement mérité de la patrie.

La tradition rapporte que lorsque, en 503 avant notre ère, mourut P. Valérius Poplicola, des funérailles magnifiques lui furent célébrées aux frais de ses concitoyens, qui y contribuèrent chacun du quart d'un as. ¹ Dix ans plus tard, le consul

¹ Plut. *Poplicola*, c. 23: ὁ δῆμος... ἐψηφίσατο δημοσίᾳ ταφῆναι τὸ σῶμα, καὶ τεταρτημόριον ἑκάστος ἐπὶ τιμῇ συνεισφέρειν. Cf. Eutrop., I, 11; Aur. Vict. *de vir. illustr.*, XV, 6, Ammian. Marcell., XIV, 6, 11; Apulej. *de Magia*, p. 23 (Bip.) *collatis sextantibus* (?).

Les indications plus vagues de Tite Live (II, 16 : ut funeri sumptus deesset : de publico est datus), et de Valère Maxime (IV, 4, 1 : exsequiae publica pecunia ductae sunt) ne sont pas en désaccord avec les témoignages précédents. L'assertion de Denys d'Halicarnasse (V, 48, p. 315, 12) est erronée.

Bien que les détails précédents se rapportent aux premiers temps de la république, ils ne doivent pas, à notre avis, être rejetés comme de pure invention. Il est probable que la mention d'un honneur aussi rare s'est

Agrippa Ménénus étant mort dans l'exercice de ses fonctions, le peuple romain se chargea également de ses obsèques. La cotisation de chaque citoyen fut alors d'un sixième d'as. ¹ Des honneurs semblables furent rendus dans la suite au second P. Valérius Poplicola ², à Q. Fabius Maximus ³, et à un tribun de la plèbe, appelé Scipion Sérapion ⁴.

Il est probable que d'autres Romains illustres, tels que P. Postumius Tubertus, et, plus tard, C. Fabricius Luscinus furent honorés de la même manière. On sait du moins que le peuple accorda à ces derniers, comme il l'avait fait à P. Valérius Poplicola, un tombeau à l'intérieur de la ville ⁵. Si l'on ne connaît que fort peu d'exemples de funérailles payées par le peuple, c'est que le souvenir de ces honneurs, accordés à des personnages des premiers temps de la république, se perdit d'assez bonne heure, par l'absence de monuments écrits, et peut-être aussi par l'indifférence des historiens anciens, qui négligeaient de rapporter ces détails comme étant de trop peu d'importance.

La plupart de ces historiens paraissent, d'ailleurs, avoir mal compris le véritable caractère de ces obsèques publiques. Ils expliquent, en effet, l'intervention du peuple par la pauvreté du défunt, qui n'aurait pas laissé de quoi payer les frais des funérailles.

Cette manière de voir, partagée encore de nos jours par des savants distingués ⁶, ne nous paraît guère admissible. Il est

trouvée consignée, soit dans les chroniques de la *gens Valeria* (Cf. Schweigler, *R. G.*, I p. 14 et suiv., II, p. 7 et suiv.), soit sur quelque monument public, tel que le tombeau des *Valerii*. V. Plut. *Popl.*, c. 23, ad fin.

¹ Liv., II, 33 : *extulit eum plebs sextantibus collatis in capita*. Cf. Valer. Max., IV, 4, 2; Plin., *N. H.*, XXXIII, 48, 138; Senec. *Cons. ad Helviam*, c. 12; Aur. Vict. *de vir. illustr.*, 18, 7; Apul. *Orat. de Magia*, p. 23; Dionys., VI, 96, p. 416, 11.

² Liv., III, 18.

³ Val. Max., V, 2, 3; Aur. Vict. *de vir. ill.*, c. 32.

⁴ Plin. (*N. H.*, XXI, 7), parlant d'un tribun de la plèbe, qu'il appelle Scipio Serapio (?), dit qu'à sa mort : « asses contulit populus ac funus elocavit. »

⁵ Cic. *de Legg.*, II, 23, 58; (Plut.) *Quaest. rom.*, c. 79.

⁶ Voyez, par exemple, J. Marquardt, *Das Privatleben der Römer*, I, p. 340 (1879). L'auteur cite, à l'appui de son opinion, le passage suivant de Tite Live (*Epit.* 48). « M. Porcius Cato funus filii in praetura mortui te-

peu croyable que d'illustres patriciens, appartenant parfois aux premières familles de Rome, tels que les *Valerii*, soient morts dans un tel dénûment que leurs héritiers n'aient pu leur procurer des funérailles convenables ¹. En admettant même que le cas ait pu se présenter, les *gentiles* et les clients du défunt auraient contribué à lui assurer des honneurs dignes de lui ², sans que le peuple eût été obligé d'intervenir.

Cette opinion des historiens anciens est en outre contredite par les faits mêmes. Ainsi Plutarque parle expressément des richesses de P. Valérius Poplicola ³, dont Tite Live, Denys d'Halicarnasse, Valère Maxime, Aurélius Victor, Eutrope aiment tant à vanter la pauvreté ⁴. Nous savons, d'un autre côté, que Q. Fabius Maximus laissa, en mourant, assez de fortune pour que son fils Fabius Gurgès pût rendre au peuple, et avec usure, l'argent que celui-ci avait réuni pour rehausser l'éclat de ses obsèques ⁵.

Nous croyons, par conséquent, que les funérailles payées par le peuple au moyen d'une sorte de souscription publique, appelée *stipis* ou *aeris collatio*, étaient un honneur insigne, accordé à

nuissimo, ut potuit — nam pauper erat — sumptu fecit. » Mais le paysan de Tusculum ne peut être comparé à un Valérius Poplicola, et les dépenses que nécessitaient les funérailles des magistrats au VII^e siècle de Rome étaient bien plus considérables que dans les premières années de la république.

¹ Voici comment s'exprime Denys d'Halicarnasse à propos de P. Valérius Poplicola : « οὐδὲ γὰρ αὐτὰ εἰς τὴν ἐκκομιδὴν τοῦ σώματος καὶ ταφὴν, ᾧ ἀνδρὶ προσήκει τηλικούτῳ τυχεῖν, ἀρκοῦντα ἐν τοῖς ὑπάρχουσι κατέλιπεν· ἀλλ' ἐμέλλησαν αὐτὸν οἱ συγγενεῖς φάλλως πωεῖν, καὶ ὡς ἓνα τῶν ἐπιτυχόντων ἐκκομίσαντες ἐκ τῆς πόλεως καίειν τε καὶ θάπτειν.... (l'auteur fait allusion au *plebeium funus*, qui se faisait la nuit, et sans aucune pompe.) Liv. II, 16: « P. Valerius... moritur.. copiis familiaribus adeo exiguis, ut fneri sumptus deesset. » Cf. Val. Max., IV, 4, 1; Aur. Vict. *de vir. ill.*, XV, 6; Eutrop. I, 11.

² V. Schwegler, *Röm. Gesch.*, II p. 580 et n. 5.

³ *Comp. Sol. et Popl.*, c. 1.

⁴ V. plus haut n. 1.

⁵ Aur. Vict. *de vir. ill.*, c. 32. Ce n'est peut-être pas sans intention que les historiens anciens ont présenté sous un faux jour les honneurs rendus par le peuple aux morts illustres. Rhéteurs et moralistes avant tout, ils trouvaient là une excellente occasion de faire ressortir le désintéressement des hommes d'autrefois, qu'ils opposaient aux généraux et aux magistrats de leur temps.

ceux qui avaient rendu à la cité des services éminents. Ce caractère honorifique ressort clairement de l'étude des traditions concernant la *gens Valeria*. Cette *gens* doit avoir occupé à Rome, après la chute des Tarquins, une position tout à fait privilégiée ¹. Lorsque P. Valérius Poplicola eut démoli sa maison de la *Velia*, l'État lui en fit construire une nouvelle au pied de cette colline ². Après sa mort, le peuple lui vota un tombeau à l'intérieur de la ville ³. Une maison princière fut élevée, aux frais du trésor, pour M. Valérius ⁴, le frère de Publius, et il obtint, pour lui et ses descendants, une place réservée dans le cirque ⁵. Mise en rapport avec ces honneurs vraiment royaux, l'intervention du peuple dans les funérailles de P. Valérius ne saurait être considérée comme un secours accordé à un magistrat pauvre. Plutarque semble avoir mieux compris le caractère de cette intervention, en la présentant comme l'expression tardive, mais éclatante, de la reconnaissance populaire envers le premier citoyen de Rome ⁶.

On sait, d'ailleurs, que le peuple avait souvent recours à ces sortes de souscriptions publiques pour honorer, d'une façon particulière, un grand citoyen ou un puissant personnage. Des statues furent élevées de cette manière, sous la république, à L. Minucius Augurinus, *præfectus annonae* ⁷, et, sous l'empire, à Drusus et à Germanicus ⁸. Des sommes considérables furent fréquemment recueillies en vue d'accorder les mêmes honneurs à Auguste ⁹. C'était aussi une sorte de *stipis collatio* que les

¹ Voyez, à ce sujet, Schwegler, *R. G.*, II, p. 86 et suiv.

² Plut. *Popl.*, c. 10; Ascon. in *Cic. Pison.*, p. 13; Schwegler, *R. G.*, II, p. 88.

³ Dionys., V, 48, p. 315, 13; Plut. *Popl.*, 23; *Quaest. rom.*, 79; *Cic. Legg.*, II, 23, 58.

⁴ Schwegler, *R. G.*, II, p. 89.

⁵ Mommsen, *C. J. L.*, I, p. 284, n° XXIII; Orelli, *Inscription. lat. ampl. coll.*, n° 535; Wilmanns, *Exempla inscr. lat.*, n° 624.

⁶ *Popl.*, c. 23 : ὁ δὲ δῆμος, ὡς περ οὐδὲν εἰς ζῶντα τῶν ἀξίων πεποιηκώς, ἀλλὰ πᾶσαν ὀφείλων χάριν, ἐψηρίσατο.....

⁷ Plin. *N. H.*, XVIII, 3, 4; XXXIV, 5, 11.

⁸ Orelli, *J. L.*, n° 3064, et *C. J. L.*, VI, n° 910. Cf. Wilmanns, n° 679 et 888. Les exemples de statues érigées *aere collato* sont très nombreux dans les inscriptions des municipes. Citons, entre autres, Gruter. *C. J.*, pp. 332, 3; 355, 3; 366, 3; Wilmanns, n° 302; Orelli, n° 2603, etc.

⁹ Dio Cass., L1V, 35. Il est vrai qu'Auguste employait l'argent à faire élever des statues et des monuments aux dieux. (Dio Cass., *l. c.* Orelli, *J. L.*, n° 598 et 1668).

étrennes qu'on donnait régulièrement aux empereurs, et auxquelles certains d'entre eux tenaient beaucoup ¹.

Les cotisations en vue de célébrer les obsèques d'un homme illustre n'étaient pas, comme elles le seraient de nos jours, personnelles et volontaires. C'était le peuple, solennellement réuni dans les assemblées, qui, sur la proposition du magistrat présidant, votait l'octroi des funérailles publiques, et fixait la part que chaque citoyen aurait dans les dépenses. Le tableau que Denys d'Halicarnasse a tracé des délibérations qui suivirent la mort d'Agrippa Ménénus, peut donner une idée assez exacte de ce qui se pratiquait en pareille circonstance. « Les tribuns, dit l'auteur ², ayant convoqué le peuple ³, firent un grand éloge des qualités d'Agrippa Ménénus, et proposèrent à leurs concitoyens de se charger des funérailles de cet homme illustre, et de fixer la quote-part de chacun dans les dépenses. L'assemblée adopta la proposition, et, chacun apportant sa quote-part, on réunit une grande somme d'argent. Le sénat, informé de cette décision, fut d'avis qu'il ne fallait pas laisser payer par le peuple les funérailles de Ménénus, et décida qu'elles seraient faites aux frais du trésor public. Il chargea de la direction des funérailles les questeurs du trésor, qui firent enterrer Agrippa avec la plus grande solennité. Lorsque ces magistrats voulurent rendre au peuple l'argent qu'il avait réuni, celui-ci, rivalisant de générosité avec le sénat, ne voulut pas le reprendre et le laissa aux enfants du défunt. »

Ce récit, fait à propos des funérailles d'Agrippa Ménénus, ne saurait être rejeté comme une pure invention de Denys : les principaux éléments doivent en avoir été puisés dans ce qui se pratiquait réellement sous la république en pareille circonstance. C'est ainsi qu'il devait y avoir un vote du peuple, car on ne

¹ V. Dion. Cass., LIV, 35; Suet. *Aug.*, c. 57; *Tib.*, c. 34; *Calig.*, c. 42.

² Dionys., VI, c. 96, p. 416, 3 sqq.

³ Les tribuns, à cette époque, ne pouvaient évidemment convoquer qu'un *concilium plebis*, mais Denys d'Halicarnasse ne connaissait pas de réunion distincte de chacun des deux ordres, et croyait que patriciens et plébéiens votaient, dès le principe, dans chacune des trois assemblées. Aussi trouve-t-on, dans le passage dont nous nous occupons, les mots *πλήθος* et *δῆμος* employés indifféremment pour indiquer l'assemblée. Cf. Schwegler, *R. G.*, II, pp. 14 et 465 et suiv.

comprendrait pas, sans cela, comment un accord eût pu se faire sur la cotisation de chacun, et dans la plupart des cas, la tradition nous indique le montant de cette cotisation d'une manière très précise.

Il y a cependant, dans l'auteur grec, un détail qui nous semble fort sujet à caution. A en croire Denys, le sénat aurait décidé de faire enterrer Ménénios aux frais du trésor public. Cependant Tite Live Valère Maxime, Pline, Sénèque ne font aucune allusion à ce fait. Tous, au contraire, sont d'accord pour affirmer que les funérailles furent payées par le peuple ¹. Nous croyons que Denys n'a parlé du sénat que par analogie avec ce qui se pratiquait vers la fin de la république et sous l'empire ² : alors, en effet, c'était, comme nous le verrons plus loin, ce corps politique qui décrétait les funérailles officielles. Il est toutefois permis de supposer que cette assertion de Denys repose également sur un fait réel. L'historien grec, qui était peu au courant des institutions de Rome, aura peut-être pris pour les sénateurs le mot *patres*, qu'il trouvait dans les sources latines, et qui désignait le corps entier des patriciens ³. Il est possible, en effet, que ceux-ci, apprenant ce que la plèbe reconnaissante venait de faire pour un de leurs membres, aient voté à leur tour, dans les comices curiates, leur participation aux funérailles de Ménénios ⁴. De cette manière, le peuple tout entier aurait,

¹ Liv., II, 33 ; Val. Max., IV, 4, 2 ; Plin. N. H., XXXIII, 48, 138 ; Senec. Cons. ad Helv., c. 12.

² Denys commet d'ailleurs la même erreur à propos des funérailles de P. Valérius Poplicola, V, c. 48, p. 315, 10. ἡ μὲν τῷ βουλῇ, dit-il, μεθ' οὗτα ὡς εἶχεν αὐτῷ τὰ πράγματα ἀπόρως, ἐκ τῶν δημοσίων ἐψηφίσαντο χρημάτων ἐπιχορηγηθῆναι τὰς εἰς τὴν ταφὴν δαπάνας.

³ Il est évident qu'avec les idées fausses qu'il se faisait sur les assemblées par tribus, Denys ne pouvait prendre le mot *patres* dans le sens de *patriciens* ; ceux-ci ayant, d'après lui, voté déjà dans l'assemblée convoquée par les tribuns de la plèbe. Cf. p. 289 note 3.

⁴ Les patriciens avaient-ils, à cette époque, une caisse particulière, comme le croient Niebuhr (*R. G.*, II, 3, 200 et 487) et Schwegler (*R. G.*, II, p. 284, n° 6) ? Il semble impossible de résoudre définitivement cette question. Mais, dans le cas où les patriciens eussent eu une caisse particulière, ce serait celle-là que Denys aurait indiquée par τὰ δημόσια ; (voyez un passage curieux du même auteur, X, c. 42, p. 668, 2, et l'interprétation de Schwegler, II, p. 284, n° 6). Les plébéiens auraient employé le mode de la *stipis collatio*, les patriciens auraient puisé dans leur caisse commune.

comme cela avait lieu dans la plupart des cas ¹, payé les funérailles du réconciliateur des deux ordres. Pline et Valère Maxime citent d'ailleurs expressément le *populus Romanus* ².

Y avait-il une pratique constante pour la remise et l'emploi de la somme recueillie en vue des funérailles ? La réponse semble devoir être négative, en présence des détails différents fournis par la tradition. D'après Denys, lors de la mort de Ménénus, les questeurs du trésor reçurent les cotisations des citoyens ³. Tite Live, au contraire, rapporte que, lorsque mourut le second Valérius Poplicola, elles furent portées directement dans la maison du défunt ⁴. Il faut croire que, dans ce dernier cas, le peuple laissait à la famille le soin d'organiser le cortège funèbre ; ce qui ôtait quelque peu du caractère officiel de la cérémonie ⁵. S'il est arrivé, comme le fait croire le passage de Denys, que les cotisations fussent versées entre les mains des questeurs du trésor, elles étaient sans doute réunies, comme le *tributum*, par les soins des *tribuni aerarii*, et remises par eux aux questeurs, qui se chargeaient de l'adjudication des funérailles. Hâtons-nous d'ajouter que, pour ces époques reculées, il ne nous reste guère de moyens exacts d'information, et que, par conséquent, nous devons nous résigner à ignorer beaucoup de choses.

Outre les funérailles officielles, l'État accordait souvent au défunt un lieu de sépulture. Cette donation était faite par suite

¹ Nous croyons qu'il ne faut pas toujours prendre à la lettre le mot *plebs*, employé quelquefois par les auteurs latins à propos des funérailles faites *aere collato*. Ce mot doit avoir eu assez souvent le sens que nous lui voyons, par exemple, dans les inscriptions, où *plebs* indique le peuple opposé au sénat et aux magistrats. Voyez, entre autres inscriptions, Orelli, *J. L.*, n° 3064 ; *C. J. L.*, VI, n° 910 et Wilmanns, n° 883.

² Val. Max., IV, 4, 2 ; Plin. *N. H.*, XXXIII, 48.

³ VI, 96 p. 416, 27.

⁴ Liv., III, 18 : « in consulis domum plebes quadrantes, ut funere ampliore effertetur, jactasse fertur. »

⁵ On ne peut nier, d'ailleurs, qu'à côté des funérailles accordées officiellement par le peuple, il n'y en eût parfois où l'intervention pécuniaire des citoyens était toute spontanée, et qui conservaient par là même un caractère privé. Ce fait semble résulter d'un fragment de la *République* de Cicéron (liv. VI, c. 2), où l'on trouve : « *In his, ut meministis, concursu levissimae multitudini dinis et aere congesto, funus de subito esset ornatum.* »

d'un sénatus-consulte approuvé par un vote des comices¹. Nous avons déjà vu que P. Valérius Poplicola obtint, pour lui et ses descendants, un tombeau à l'intérieur de la ville². Ce dernier honneur semble avoir été accordé plus souvent que les funérailles officielles. D'après la tradition, il fut octroyé à P. Postumius Tubertus et à L. Fabricius Luscinus³, et une inscription sépulcrale, appartenant au VII^e siècle de Rome, mentionne encore le fait en ces termes : *C. Poplicio L. f. Bibulo aed. pl. honoris virtutisque caussa senatus consulto populi jussu locus monumento quo ipse postereique ejus inferrentur publice datus est*⁴.

II.

Un genre de funérailles officielles beaucoup plus fréquent était celui dont les frais étaient supportés par le trésor public. Cet honneur était accordé par le sénat, dont l'influence était devenue peu à peu prépondérante dans l'administration, et qui était, d'ailleurs, le seul pouvoir auquel appartenait la libre disposition des deniers publics. Nous ne connaissons qu'un seul exemple d'obsèques payées par le trésor sans son intervention. D'après Tite Live, les décemvirs de l'année 305 (449), pour calmer la fureur des compagnons de Siccius Dentatus, lâchement assassiné sur leur ordre, s'étaient hâtés de le faire enterrer aux frais de l'État⁵. Mais cette exception ne fait que confirmer la règle précédemment énoncée : car on reprochait précisément à ces magistrats d'avoir gouverné sans consulter le Sénat⁶.

Les funérailles officielles doivent avoir été rarement accordées dans les beaux temps de la république. C'est, du moins, ce qu'on peut conclure des paroles que Cicéron prononça dans le Sénat, précisément à propos de ces sortes de distinctions honorifiques. « *Majores nostri, dit-il, statuas multis decreverunt, sepulcra*

¹ V. Th. Mommsen, *C. J. L.*, I., pp. 185 et 186.

² V. Dionys., V, 48, p. 315, 13; Plut. *Popl.*, c. 23; *Quaest. rom.*, c. 79.

³ Cic. *de Legg.*, II, 23, 58; (Plut.) *Quaest. rom.*, c. 79.

⁴ *C. J. L.*, I, n° 635; Garrucci, *Sylloge insc. lat. plen.*, n° 1120; Orelli, n° 4698; Wilmanns, n° 294.

⁵ Liv., III, 43 : « invidiæque plena castra erant, et Romam ferri protinus Siccium placebat, ni decemviri funus militare ei publica impensa facere maturassent. »

⁶ Liv., III, 38; Dionys., X, 60; XI, 4.

paucis ¹. » Il ne faut pas, en effet, ranger parmi celles-ci, les obsèques faites aux frais du trésor à des princes étrangers morts en Italie, tels que Syphax, roi de Numidie, et Persée, le malheureux souverain de la Macédoine ². En chargeant les questeurs de rendre les derniers honneurs à ces illustres captifs, le sénat agissait d'après une règle constante de l'administration, qui traitait comme les hôtes du peuple romain, les princes et les ambassadeurs étrangers résidant dans la péninsule. L'État, représenté par le Sénat, les hébergeait et veillait à leur entretien ³; il les faisait soigner lorsqu'ils étaient malades ⁴, et, s'ils venaient à mourir, leur procurait des funérailles dignes de leur rang. L'auteur des *Quaestiones romanae* le dit expressément ⁵, et une foule d'exemples peuvent être cités à l'appui de cette assertion ⁶.

Lorsqu'il s'agissait d'un citoyen romain, l'intervention de l'État avait un tout autre caractère : elle avait surtout pour but d'honorer le défunt d'une manière exceptionnelle, en entourant ses obsèques d'une pompe et d'un éclat que les lois ne permettaient pas de donner aux funérailles privées ⁷. Aussi était-ce un honneur vivement recherché. Après la mort de L. Cornélius Sulla, ses partisans firent tous leurs efforts afin d'obtenir, pour l'ancien dictateur, des funérailles officielles, et l'on peut juger, par le tableau que l'historien Appien ⁸ nous trace de ces funérailles, de la pompe vraiment royale avec laquelle elles étaient parfois célébrées. Il est vrai que Sulla, après sa mort, semblait encore le véritable roi de Rome ⁹, et ces honneurs presque divins

¹ *Philipp.* IX, 6. *Sepulcra*, comme on peut le voir par le reste du discours, s'applique ici, dans un sens plus large, aux funérailles publiques, qu'accompagnait le plus souvent l'octroi d'une sépulture.

² *Liv.*, XXX, 45; *Val. Max.*, V, 1, 1.

³ *Val. Max.*, V, 1, 1.

⁴ *Val. Max.*, *ibid.*

⁵ C. 43 : τὸ γὰρ παλαιὸν — ὡς ἔοικεν — οἱ ταμίαι ξένια τοῖς προσθεύουσιν ἐπεμπον — ἐκαλεῖτο δὲ λαύτεια τὰ πεμπόμενα — καὶ νοσοῦντων ἐπεμέλοντο, καὶ τελευτήσαντας ἔθαπτον ἐκ τοῦ δημοσίου.

⁶ Cf. *Liv.*, XXX, 17; XXXIII, 24; XXXV, 23; XLII, 26, etc.

⁷ Voyez plus loin, p. 300.

⁸ *Appian. b. c.*, I, 105 : « καὶ ἐρέετο ὁ νέκυς.... διὰ τῆς Ἰταλίας ἐς τὸ ἄστυ ἐπὶ κλίνης χρυσηλάτου καὶ κόσμου βασιλικοῦ.... *Plut. Sulla*, c. 38.

⁹ Cf. *Appian. b. c.*, I, 106.

ne se renouvelèrent plus, sans doute, que pour Jules César et pour les empereurs romains ¹.

Moins somptueuses, mais plus touchantes et plus dignes étaient celles que le Sénat, par un mouvement spontané de reconnaissance, accordait à des magistrats qui s'étaient sacrifiés pour la liberté de leur patrie. Pendant les quelques mois que la cause de la république, menacée par César et ensuite par Antoine, semblait définitivement gagnée ², le Sénat accorda plusieurs fois ces honneurs. Ser. Sulpicius Rufus, envoyé comme ambassadeur vers Antoine, mourut en chemin. Le consul Pansa ayant proposé au Sénat de lui accorder des funérailles officielles et de lui élever une statue, le sénateur P. Servilius fut d'avis de ne lui accorder que les funérailles. C'est alors que Cicéron prononça la neuvième *Philippique*, pour prouver que Sulpicius méritait l'une et l'autre récompense. On sait qu'une statue fut élevée à Sulpicius ³ : on peut en inférer que les funérailles officielles, pour lesquelles il n'y avait pas d'opposition, lui furent accordées également. Après lui, les consuls Pansa et Hirtius, morts dans la guerre contre Antoine, obtinrent les mêmes honneurs ⁴, et, chose digne de remarque, et rappelant la pieuse coutume des Athéniens, un tombeau fut donné par l'État aux soldats qui avaient succombé en combattant sous leurs ordres ⁵. Enfin, Marcus Juventius Laterensis qui, voyant la cause de la république trahie, s'était percé de son épée, fut également enterré aux frais de l'État ⁶.

Ce fut sans doute la dernière fois que cet honneur servit à récompenser le patriotisme. Bientôt après, l'empire s'établit

¹ C. Julius Caesar obtint également des funérailles officielles. Appian. *b. c.*, II, c. 136. Pour les empereurs romains, v. plus loin.

² V. Lange, *Röm. Alterth.*, III^e p. 518 et suiv., et P. Willems, *Les pouvoirs et le rôle du Sénat romain pendant la dernière période de la république* (49-29 avant J.-C.), dans la *Revue de l'instruction publique en Belgique*, t. XXII, p. 19 et suiv.

³ Sex. Pomponius *de Orig. Juris*, § 44 : « Hic, cum in legatione perisset, statuum ei populus Romanus pro Rostris posuit, et hodieque exstat pro Rostris Augusti. »

⁴ Vellej. Pat., II, 62, 4 ; Liv. *Epit.*, CXIX ; Val. Max., V, 2, 10.

⁵ Dio Cass., XLVI, 38 ; Cic. *Philipp.* XIV, ad fin.

⁶ Dio Cass., XLVI, 51.

sans conteste, et le Sénat, instrument docile entre les mains d'un despote capricieux, commença à prodiguer les obsèques officielles aux princes et à leurs créatures, tantôt pour obéir aux désirs du souverain, tantôt pour le flatter par de honteuses condescendances. Sous Auguste, ces honneurs furent accordés aux membres de la famille impériale ¹, à des magistrats ² et parfois même à des affranchis, tels que Sphaeros, le précepteur d'Auguste ³.

Lorsque le maître lui-même fut mort, les sénateurs rivalisèrent de zèle pour lui voter les funérailles les plus somptueuses ⁴. Tous les détails en furent réglés officiellement ⁵, pour autant, sans doute, que le permettaient les dispositions que l'empereur avait prises concernant ses obsèques, et qu'il avait consignées dans son testament ⁶. A toutes les splendeurs d'un cortège funèbre, telles que la longue procession des ancêtres du défunt et des rois de Rome, les chœurs d'enfants appartenant aux premières familles de la ville et chantant l'hymne funèbre, les magistrats, les sénateurs, les chevaliers en costume de deuil, se joignait tout l'éclat d'une pompe triomphale. On voyait passer des tableaux rappelant les lois portées par Auguste, ainsi que les images des nations qu'il avait vaincues. Le lit funèbre, fait d'or et d'ivoire, et couvert d'un tapis de pourpre et d'or, renfermait le cercueil où reposait l'empereur. Au-dessus était exposée l'image en cire du défunt, revêtue de la *toga picta* des triomphateurs. Le lit était porté par des membres du Sénat. Après l'éloge funèbre, prononcé au nom de l'État par Tibère, le cortège, composé de tout ce que Rome comptait d'hommes

¹ Citons entre autres : Attia, mère d'Auguste (Dio Cass., XLVII, 17); Marcellus, son fils adoptif (Dio Cass., LIII, 30); Octavie, sa sœur (Dio Cass., LIV, 35; Suet. *Aug.*, c. 61); Drusus, le fils de Livie (Tac. *Ann.*, III, 5; Dio Cass., LV, 2).

² Tels que l'illustre Agrippa (Dio Cass., LIV, 28), et P. Ventidius Bassus (A. Gellii *N. A.*, XV, 4). Cf. Dio Cass., LIV, 12.

³ Dio Cass., XLVIII, 33 : καὶ Σφαῖρον ὁ Καῖσαρ παιδαγωγὸν τε καὶ ἐξελεύθερον αὐτοῦ γενόμενον δημοσίᾳ ἔθαψε.

⁴ V. Tacit. *Ann.*, I, 8; Suet. *August.*, c. 100.

⁵ Dio Cass., LVI, 42, 3.

⁶ Suet. *Aug.*, c. 101 : « de tribus voluminibus, uno, mandata de funere suo complexus est.... »

illustres, et suivi d'une foule immense, se rendit au Champ de Mars en passant par la porte triomphale. Le corps ayant été placé sur le bûcher, les prêtres, les chevaliers, les prétoriens en firent le tour, y jetant à l'envi les récompenses honorifiques qu'ils avaient reçues autrefois d'Auguste. Puis, toujours d'après le cérémonial réglé par le sénat, des centurions mirent le feu au bûcher.

Les dames romaines durent porter le deuil pendant un an. ¹

Ces funérailles servirent de modèle à celles que le sénat accorda plus tard à d'autres empereurs, qui n'avaient pas encouru sa disgrâce ni celle de leur successeur. C'est ainsi que furent honorés, par exemple, Claude ², Pertinax ³ et Antonin le Pieux ⁴, parfois avec d'autres solennités encore, que l'adulation inventive des sénateurs parvenait à ajouter aux anciennes. Quant à Tibère, pour qui Caligula avait demandé les honneurs rendus à Auguste, il ne reçut que les funérailles, encore bien somptueuses, accordées par le sénat à de simples citoyens ⁵.

Des honneurs semblables, quoique probablement moins exagérés, furent également rendus à des membres de la famille impériale, comme à Livie, la femme d'Auguste ⁶, à Drusilla, la sœur de l'empereur Caligula ⁷, ainsi qu'à une foule de magistrats et de sénateurs, du moins sous le règne de Tibère. ⁸ Citons, parmi ces derniers L. Calpurnius Piso, préfet de la ville jusqu'en 32 de notre ère ⁹, ainsi que son successeur L. Aelius Lamia ¹⁰, en-

¹ Pour tous ces détails, voyez Tacit. *Ann.*, I, 8; Suet. *Aug.*, c. 100; Dio Cass., LVI, 34-44.

² Dio Cass., LX, 85, 3 : *ἔτυχε δὲ καὶ τῆς ταφῆς καὶ τῶν ἄλλων ὅσων ὁ Αὐγούστος*. Suet. *Claud.*, c. 45 : « Funeratus est solemnī Principum pompa.... Cf. Tacit. *Ann.*, XII, 69; XIII, 2.

³ Dio Cass., LXXIV, 4; Capitol. *Pertinax*, c. 15; Aeli Spart. *Severus*, c. 7.

⁴ Capitol. *M. Anton. Philos.*, c. 7; *Macrin.*, c. 5.

⁵ Dio Cass., LIX, 3, 7; LVIII, 28, 5; Cf. Suet. *Calig.*, c. 15.

⁶ Dio Cass., LVIII, 2.

⁷ Dio Cass., LIX, 11.

⁸ Dio Cass., LVII, 21 : *ἄλλους μὲν δὴ οὖν καὶ πολλοὺς γε τῶν τελευτάντων καὶ ἀνδριᾶσι καὶ δημοσίαις ταφαῖς ἐτίμα* (Τιβέριος). Cf. LVIII, 19.

⁹ Dio Cass., LVIII, 19; Tacit. *Ann.*, VI, 11.

¹⁰ Tacit. *Ann.*, VI, 27.

suite, deux amis particuliers de l'empereur, Lucilius Longus¹, et l'odieux P. Sulpicius Quirinius².

Les successeurs de Tibère semblent avoir été plus avares de ces honneurs. Nous ne les voyons plus guère accordés qu'à des parents ou à des amis intimes du prince. Tels furent L. Vitellius, le protégé de Claude et d'Agrippine³, Flavius Sabinus, le frère de Vespasien⁴, L. Verginius Rufus, l'ami et presque le collègue de Nerva⁵, et Licinius Sura, le favori de l'empereur Trajan⁶.

On peut se demander si certaines règles présidaient à l'octroi des funérailles officielles. Il est étonnant qu'on ne les trouve mentionnées pour aucun des grands citoyens qui illustrèrent Rome sous la vraie république. Nul doute cependant que cette noble institution n'ait existé avant Sulla⁷, et qu'elle n'ait eu fréquemment pour but de récompenser, par un dernier et éclatant hommage, des services réels rendus à la patrie, comme sous la restauration républicaine de l'an 43 avant notre ère⁸. Alors cet honneur, librement accordé par la reconnaissance du corps le plus illustre de l'État, devait être considéré comme la plus haute récompense que pût ambitionner un Romain. Sous l'empire, c'était évidemment le caprice du despote régnant qui était la seule règle. Des hommes de basse extraction⁹, des personnages odieux et indignes¹⁰, recevaient ces honneurs qu'un peuple libre ne réserve qu'à ses plus grands citoyens. Les historiens anciens comprenaient d'ailleurs si bien que le vrai dispensateur des funérailles officielles, comme des autres récompenses honorifiques,

¹ Tacit. *Ann.*, IV, 15.

² Id. *ibid.*, III, 48.

³ Suet. *Vitell.*, c. 3.

⁴ Tacit. *Hist.*, IV, 47.

⁵ Plin. *Epist.*, II, 1.

⁶ Dio Cass., LXVIII, 15.

⁷ On peut le conclure du passage d'Appien (*b. c.*, I, 105), où il est question des funérailles du dictateur. Ses partisans réclament la *δημοσία ταφή*, ce qui fait penser que cet honneur était déjà connu. Certains passages des historiens anciens font d'ailleurs deviner des funérailles de ce genre. V. p. ex. Liv., II, 47.

⁸ V. plus haut, pag. 294.

⁹ Comme *Sphaeros* (Dio Cass., XLVIII, 33).

¹⁰ Tels que L. Vitellius (Pauly, *Realencycl.*, VI, p. 2682 et suiv.) et P. Quirinius (Pauly, *Realencycl.*, VI, p. 1503).

était l'empereur, que bien souvent ils ne font même pas mention du Sénat ¹. Nous croyons cependant que, dans tous les cas, l'empereur en référerait à cette assemblée qui, seule, accordait officiellement les funérailles aux frais du trésor ².

Grâce aux détails laissés par les historiens anciens, nous savons assez exactement comment on procédait en pareille circonstance. La proposition était faite au sénat par le magistrat qui le présidait ³, et, sous l'empire, directement ou indirectement, par l'empereur ⁴. Naturellement, la discussion s'ouvrait sur la proposition, et si, sous la république, on cherchait quelquefois à restreindre les honneurs demandés pour le défunt ⁵, il arriva le plus souvent, sous l'empire, que le sénat, par adulation ou par peur, accordait beaucoup plus que ce qui était proposé, et comblait d'honneurs les personnages qu'il estimait le moins ⁶.

On a conservé, dans un des discours de Cicéron, une formule de sénatus-consulte concernant l'octroi de funérailles officielles. Voici du moins celle que le grand orateur proposa dans la séance du sénat, où furent discutés les honneurs à rendre à Ser. Sulpicius :

« Cum Ser. Sulpicius, Q. f. Lemonia, Rufus, difficillimo reipublicæ tempore, gravi periculosoque morbo affectus, auctoritatem senatus, salutemque reipublicæ vitæ suæ præposuerit, contraque vim gravitatemque morbi contenderit, ut ad castra Antonii, quo senatus eum miserat, perveniret: isque, cum jam prope castra venisset, vi morbi oppressus, vitam amiserit in maximo reipublicæ munere: ejusque mors consentanea vitæ fuerit, sanctissime honestissimeque actæ, in qua saepe magno usui reipublicæ Ser. Sulpicius, et privatus, et in magistratibus,

¹ Dio Cass., XLVIII, 33; LIII, 30; LIX, 11.

² C'est ce que prouvent des passages comme celui de Dio Cass., LVIII, 2. Il en était de même pour les autres distinctions honorifiques. Cf. Mommsen, *Röm. Staatsrecht*, I, p. 378.

³ Ce fut, par exemple, le consul Pansa qui fit la proposition lors de la mort de Ser. Sulpicius. V. Cic. *Phil.*, IX.

⁴ Dio Cass., LIX, 3, 7; Tacit. *Ann.*, III, 48.

⁵ Comme il arriva pour Ser. Sulpicius. V. Cic. *Phil.* IX.

⁶ A propos des honneurs exagérés votés par le sénat lors de la mort d'Octavie, sœur d'Auguste, Dion Cassius dit: τὰ δὲ ψηφισθέντα αὐτῇ οὐ πάντα ὁ Αὐγούστος ἐδίδξατο. Cf. LVIII, 2, et Tac. *Ann.*, I, 8.

fuerit: cum talis vir ob rempublicam in legatione mortem obie-
rit, senatui placere, Ser. Sulpicio statuam pedestrem aeneam in
Rostris ex hujus ordinis sententia statui, circumque eam sta-
tuam locum gladiatoribus liberos posterosque ejus quoquo versus
pedes quinque habere, [quod is ob rempublicam mortem obie-
rit] eamque causam in basi inscribi: utique C. Pansa, A. Hirtius
consules, ambove, si eis videatur, quaestoribus urbanis impe-
rent, ut eam basim statuamque faciendam et in Rostris statuen-
dam locent: quantique locaverint, tantam pecuniam redemptori
attribuendam solvendamque curent: cumque antea senatus
auctoritatem suam in virorum fortium funeribus ornamentisque
ostenderit, placere, eum quam amplissime supremo die suo
effferri. Et, cum Ser. Sulpicius, Q. f. Lemonia, Rufus, ita de
republica meritis sit, ut his ornamentis decorari debeat, sena-
tum censere, atque e republica existimare, aediles curules edic-
tum, quod de funeribus habeant, Ser. Sulpicii, Q. f. Lemonia,
Rufi funeri remittere; utique locum sepulcro in campo Esquilino
C. Pansa consul, seu quo alio in loco videatur, pedes triginta
quoquo versus adsignet, quo Ser. Sulpicius inferatur. Quod se-
pulcrum ipsius, liberorum posterorumque ejus sit, uti quod
optimo jure sepulcrum publice datum est ¹.

Comme on le voit par l'exemple qui précède et par beaucoup
d'autres témoignages, le Sénat accordait souvent, outre les funé-
railles officielles, un lieu de sépulture ², situé anciennement à
l'intérieur de la ville ³, plus tard dans les endroits les plus fré-
quentés, et principalement au Champ de Mars ⁴. A ces honneurs,
il ajoutait fréquemment l'érection de statues ou d'autres monu-
ments destinés à perpétuer le souvenir du défunt ⁵.

Sous la république, c'était l'un des consuls ⁶, ou, en leur
absence, le préteur urbain ⁷, qui était chargé de mettre à exécu-

¹ Cic. *Phil.*, IX, c. 7.

² Nous ne savons ce qu'il peut y avoir de fondé dans l'assertion suivante
de G. Wilmanns (*Exempla inscriptionum latinarum*, I, p. 89): « Locus
sepulcro faciendo aetate imperatoria Romae nunquam datur publice. »

³ Plut. *Popl.*, c. 23; Cic. *de Legg.*, II, 23, 51; (Plut.) *Quaest. rom.*, c. 79.

⁴ Appian. *b. c.*, I, 105; Liv. *Epit.*, XC, CVI, CXIX; Cf. Tacit. *Ann.*,
XIII, 17.

⁵ Dio Cass., XLVI, 51; LIX, 11; Cic. *Phil.* IX, c. 7.

⁶ Cic. *Phil.*, IX, c. 7; *Phil.* XIV, 14, 38.

⁷ Valer. Max., V, 2, 10.

tion le décret du Sénat. Il choisissait l'emplacement du tombeau, faisait élever les monuments honorifiques votés, et souvent aussi adjugeait l'entreprise des funérailles. C'étaient les *quaestores aerarii* qui soldaient les différents frais ¹. Pour l'organisation de la pompe funèbre, on s'adressait naturellement aux *Libitinarii* (*funus locare*); et l'on raconte même que, lors de la mort des consuls Pansa et Hirtius, ces gens d'infime condition partagèrent à tel point la reconnaissance patriotique du sénat et du peuple pour ces deux défenseurs de la liberté, qu'ils voulurent supporter eux-mêmes tous les frais des funérailles. Comme il fallait absolument que l'État payât, ils sauvèrent la forme en ne réclamant qu'un sesterce ².

Ces obsèques officielles étaient naturellement faites avec la plus grande solennité. Le luxe des enterrements privés faits en plein jour, et appelés *indictiva funera* ³, était devenu extrêmement grand, et il avait dû être réglé à différentes reprises par des lois et des dispositions somptuaires que les édiles étaient chargés de faire observer ⁴. Lorsque les funérailles étaient célébrées au nom de l'État, ces défenses étaient suspendues, afin qu'on pût donner à la cérémonie tout l'éclat possible ⁵.

Voici quelle devait être, en général, la disposition du cortège funèbre. Après un corps de musiciens, de danseurs et de mimes ⁶, venaient les ancêtres du défunt, représentés par des hommes qui, couverts des masques de ces ancêtres, et revêtus des insignes de la charge la plus élevée que chacun d'eux eût occupée pendant la vie, étaient transportés sur des chars et précédés de

¹ Cic. *Phil.*, XIV, 14, 38.

² Val. Max., V, 2, 10. Les actes de donation se faisaient aussi fréquemment au moyen d'une vente simulée, dans laquelle le donateur recevait un sesterce. V. Zell., *Handbuch d. röm. Epigr.*, II, p. 293.

³ Sur le *funus indictivum*, V. Marquardt, *Das Privatleben der Römer*, (1879), I, p. 340 suiv.

⁴ V. J. Marquardt, *Ouvr. cité*, I, p. 335 et suiv. et Edm. Labatut, *Les funérailles chez les Romains, l'édit et les lois somptuaires*. Cf. Orelli, *Insc. lat. ampl. coll.*, n^{os} 48 et 4355.

⁵ Cic. *Phil.*, IX, 7, 17. Cf. Plin. *Epist.*, II, I, init.

⁶ Beaucoup de ces détails appartiennent naturellement aussi aux funérailles privées faites avec solennité, d'autres sont particuliers aux *funera publica*.

licteurs¹. On voyait ensuite des tableaux et des inscriptions rappelant les hauts faits du défunt, et, s'il y avait lieu, les noms des villes et des peuples qu'il avait soumis². Puis venait le lit funèbre somptueusement décoré, sur lequel se trouvait le cadavre ou une image en cire du défunt³, recouverte de la *prætexta*⁴, si le défunt avait exercé quelque magistrature, et même de la *toga picta* ou robe de pourpre brodée d'or, s'il avait eu les honneurs, du triomphe. Ce dernier ornement était toujours celui des empereurs⁵. Le lit funèbre était parfois porté par les hommes les plus considérables de la cité⁶. Des magistrats, souvent des prêtres et des prêtresses, des sénateurs, des chevaliers et une foule immense accompagnaient le convoi funèbre⁷.

Celui-ci étant arrivé au Forum, le lit était posé sur les *Rostra*⁸, et, devant la multitude assemblée en *contio*⁹, un orateur, désigné par le sénat, prononçait, au nom de l'État, l'éloge funèbre du défunt¹⁰. Il arrivait parfois que ce discours était suivi d'un autre, fait au nom de la famille, par un des plus proches parents. Ainsi, après la mort d'Auguste, Tibère ayant prononcé l'éloge officiel devant le temple de César, Drusus en prononça un autre du haut de l'ancienne tribune¹¹; de même, lors des funérailles d'Octavie, ce fut Auguste qui prit la parole au nom du sénat, et Drusus au nom de la famille¹².

Après cette cérémonie, le cortège se dirigeait vers le lieu de la sépulture, où se terminait la cérémonie funèbre.

¹ Polyb., VI, 53.

² Dio Cass., LVI, 34. Cf. Tac. *Ann.*, I, 8 et Dio Cass., LXXIV, 4.

³ Dio Cass., LVI, 34 (Zon., p. 429 sqq.); LXXIV, 4. Les funérailles faites le corps absent s'appelaient *imaginarium funus*.

⁴ Liv., XXXIV, 7, 2.

⁵ Zon., p. 429 sqq. (Dio Cass., LVI, 34); Dio Cass., LXXIV, 4.

⁶ Appian. *b. c.*, I, 106; Suet. *Aug.*, c. 100.

⁷ Appian. *b. c.*, I, 105; Dio Cass., LVI, 42.

⁸ Appian. *b. c.*, I, 106.

⁹ Cic. *de Legg.*, II, 24, 62.

¹⁰ Quintil. *Inst. Orat.*, III, 7, 2; Dio Cass., XLVI, 51; LVI, 34. D'après la tradition, ce fut P. Valérius Poplicola qui prononça le premier éloge funèbre officiel, lors des funérailles de Brutus. Dionys., V, 117, p. 291, 5. Cf. Plut. *Popl.*, c. 9.

¹¹ Dio Cass., LVI, 34; Suet. *Aug.*, c. 100.

¹² Id., LIV, 35. Cf. eund., LV, 2.

Lorsque le tombeau avait été donné par l'État, une inscription mentionnait cet honneur, et probablement aussi celui des funérailles officielles ¹.

Les obsèques des princesses de la maison impériale, lorsqu'elles étaient faites aux frais du trésor public, doivent avoir été, à part pour quelques détails, semblables à celles que nous venons de décrire. On trouve également mentionnés pour elles le cortège des ancêtres ², et le discours funèbre prononcé au nom de l'État ³.

Le jour des funérailles publiques était un jour de deuil pour la patrie : on proclamait un *justitium* plus ou moins long ⁴ : ce qui facilitait d'ailleurs la présence aux obsèques des différents corps de l'État. Il arriva même assez fréquemment que le sénat imposât aux dames romaines un deuil d'un an ⁵.

Les funérailles faites au nom et aux frais de l'État s'appelaient *publicum funus* (en grec δημοσία ταφή ⁶). Ce terme a été considéré par quelques savants ⁷ comme un équivalent de *indicativum funus*, c'est-à-dire, comme indiquant toutes les funérailles solennelles auxquelles le peuple était invité. Cette manière de voir est non seulement contraire à l'emploi du mot *publicus*, toujours opposé à *privatus*, mais partout où se trouve mentionné un *funus publicum*, on peut constater l'intervention de l'État. Il est possible qu'à Rome, la famille du défunt ait parfois payé elle-même les frais du *funus publicum* ⁸, comme cela se présenta

¹ C'est ce qu'on peut conclure de l'inscription citée précédemment (p. 292) et, par analogie, de nombreuses inscriptions trouvées dans des municipes, et dont il sera parlé plus loin. § III.

² Dio Cass., LVIII, 2.

³ Dio Cass., LIV, 35.

⁴ Tacit. *Ann.*, I, 16, 50; II, 82; III, 7; Suet. *Tib.*, 52; *Calig.*, 24. Cf. Mommsen, *Römisches Staatsr.* I, p. 214, n. 3.

⁵ Pour Sulla, Appian. *b. c.*, I, 106; pour Auguste, Dio Cass., LVI, 43; pour Livie, id. LVIII, 2.

⁶ Appian. *b. c.*, I, 105, et passim; on trouve aussi δημοσία ταφή (Dio Cass., LVIII, 2).

⁷ Lipsius in Tacit. *Ann.*, IV, 15 : « Arbitror ego funus publicum et indicivum eadem; nec aliud esse quam quum denuntiatur et indicitur publicus per praeconem. » Cf. Pauly, *Realencyclopädie*, III, p. 544.

⁸ C'est ce qu'on pourrait conclure des paroles de Tacite (*Ann.*, XII, 69) parlant des honneurs rendus à l'empereur Claude : « Cælestesque honores

souvent dans les municipales¹, mais ces funérailles n'en conservaient pas moins leur caractère officiel, puisqu'elles étaient votées par le Sénat et célébrées au nom de l'État.

R. DE BLOCK.

REMARQUE SUR LA THÉORIE DES FOYERS DES COURBES DU 2^d DÉGRÉ.

Ce que nous avons dit page 281 relativement à l'Ellipse doit être modifié de la manière suivante :

Dans le cas de l'ellipse, la seule valeur de l qui convienne à la question est la plus petite des deux racines; car, d'après les équations de condition, l doit être plus petit que la plus petite des deux fractions $\frac{1}{A}, \frac{1}{C}$. Or, la somme des racines de l'équation qui donne les valeurs de $l = \frac{4(A+C)}{4AC-B^2}$; cette somme est donc plus grande que $\frac{A+C}{AC} = \frac{1}{A} + \frac{1}{C}$, la valeur qui convient à la question étant plus petite que la plus petite de ces deux fractions, l'autre racine sera plus grande que la plus grande, et par suite la plus grande des deux racines ne pourra convenir pour l .

A. C.

Claudio decernuntur et funeris solenne perinde ac divo Augusto celebratur (Cf. *Ann.*, XIII, c. 2), *aemulante Agrippina proaviae Liviae magnificentiam.* »

¹ Il en sera question dans la suite de cet article.

ÉTUDE ÉTYMOLOGIQUE SUR LE MOT FASTIGIUM.

Bien que le dictionnaire ne soit pas un traité d'étymologie, je suis d'avis que, sans se lancer dans des hypothèses hasardées, il doit pourtant, autant que possible, tenir compte des progrès de la science. Or, la plupart de nos vocabulaires latins ou français continuent à admettre dans leurs colonnes des dérivations ou douteuses ou manifestement inexactes, telles que *vestibulum* de *ve-stabulum* ou de *Vesta-bulum*, *vestigium* de *vestis*, le mot fr. faite de *fastigium*, *humidus* de *humus*, au lieu de *u-m-idu-s* du R. *ug-* dans *ύγρῶς*, etc. Je m'occuperai ici du mot *fastigium*, sur l'origine duquel les opinions sont partagées.

Freund et Theil le dérivent de *fastus* et *ago*, le décomposant en *fast-ig-ium*, d'après l'analogie de *nav-ig-ium*, *rem-ig-ium*, *lit-ig-ium*, *jus-ig-ium* (*jurgium*) etc., dérivation qui ne me paraît justifiée ni par le sens ni par la quantité du radical *ig-*, affaiblissement de *ag-*. Littré et Quicherat n'indiquent que le 1^{er} élément du mot (*fastus*, hauteur), sans faire mention du 2^e. Or, le mot *fastus* n'a jamais le sens matériel et concret, le sens géométrique de hauteur (altitude), qui peut se trouver, par extension, dans *fastigium*; il n'exprime qu'une idée abstraite, d'abord celle de « fatigue, lassitude, répugnance de l'estomac, dégoût des aliments » (*cibi satietas* et *fastidium*), puis il désigne l'ennui, le dédain, le mépris en général, et par extension, l'arrogance, la fierté, l'orgueil qui se manifeste par le mépris des autres, le luxe qu'on étale par jalousie: significations qui ne se retrouvent plus dans le mot *fastigium*. Ce dernier ne dérive pas directement de « *fastus*; » les deux mots me semblent avoir une origine commune dans leur première syllabe *fa* avec le sens de « s'entr'ouvrir, bâiller, » sens qui se retrouve dans les autres dérivés latins de la même famille, tels que *ad-fa-ti-m*, *fa-ti-sc-ere*, *fa-t-ig-are*, *fe-s-su-s*.

Examinons ce radical *fa-* et cherchons en les représentants dans les langues Indo-Européennes. Et d'abord, quelle est la nature de l'*f* latin. La langue latine s'est servie du digamma

éolien pour représenter le son f. Si l'on compare le latin *frango*, *frigeo*, etc., au grec *Φρηγνυμι*, *Φριγος*, etc., on pourrait croire que l'f latin reproduit le son du digamma éolien. Or, l'f latin n'a jamais eu le son de ce digamma, qui se prononçait comme le w anglais ou allemand. D'autre part, l'f latin se trouve aussi correspondre au φ des mots grecs, par exemple, *fama*, *φημη*, *fari*, *φαναί*, *fero*, *φερω*, *fuga*, *φυγη*, et cependant la différence entre l'f latin et le φ grec est attestée par le témoignage précis des auteurs anciens. Cicéron se moque d'un Grec et lui reproche de ne pas savoir prononcer la 1^{re} lettre du nom latin *Fundanius*, ce qui prouve que la différence était assez sensible. Quintilien (XII, 10, 29) trouve les sons latins f et u rudes et grossiers, comparés aux sons grecs φ et υ. « Latina facundia est ipsis statim sonis durior, quando et jucundissimas ex graecis litteras non habemus, vocalem alteram, alteram consonantem, quibus nullæ apud eos dulcius spirant, quas mutuari solemus, quotiens illorum nominibus utimur. Quod cum contingit, nescio quomodo hilarior protinus renidet oratio, ut in *Ephyris* et *Zephyris*. Quæ si nostris literis scribantur : surdum quiddam et barbarum efficient et velut in locum earum succedent tristes et horridæ, quibus Graecia caret. Nam et illa, quæ est sexta nostrarum (F), paene non humana voce, vel omnino non voce potius inter discrimina dentium efflanda est; quæ etiam cum vocalem proxime accipit, quassa quodammodo, utique quotiens aliquam consonantem frangit, ut in hoc ipso « *frangit*, » multo fit horridior. »

Il résulte de ce passage 1^o que pour prononcer l'f il faut le concours des dents et il ne peut être question ici que des dents d'en haut; 2^o qu'en prononçant l'f, un souffle fort et rude se précipite par le passage étroit formé par la lèvre inférieure et les dents d'en haut et que ce souffle est surtout âpre, quand l'f initial est suivi d'une consonne.

Priscien nous indique la différence entre l'f latin et le φ grec (1, 14) « hoc tantum scire debemus, quod non fixis labris est pronuntianda f, quomodo ph atque hoc solum interest. » Il veut dire qu'en prononçant le φ, représenté en latin par ph, il se forme un arrêt entre la lèvre supérieure et la lèvre inférieure et que cela ne se fait pas pour l'f. En d'autres termes le φ est une ténue aspirée labiale, l'f est une fricative (ou continue) labiodentale. « F litteram imum labium supremis imprimentes den-

tibus reflexa ad palati fastigium lingua leni spiramine profere-mus. » (Marius Victorinus).

Lorsque, pour prononcer l'aspirée labiale, le bord de la lèvre inférieure ne s'appuie pas trop fortement sur le bord de la lèvre et des dents supérieures, il se produit entre les lèvres et les dents un souffle plus vigoureux, une aspiration plus épaisse et plus forte, position des organes vocaux que Quintilien désigne ici par les mots « inter discrimina dentium » et Priscien par les expressions « non fixis labris est pronuntianda ». Terentius Scaurus dit de l'h et de l'f : « utraque ut flatus est, » et c'est en raison de cette forte aspiration qu'un grand nombre de grammairiens rangent l'f latin parmi les semi-voyelles. (Corssen, 1^{re}. 64).

Des deux éléments qui concourent à la formation du son latin f, l'élément soufflant (spirans) prédomine tellement qu'il a fini par effacer l'élément labial dans beaucoup de mots. Ce qui prouve que l'élément labial est très peu sensible, c'est que 1^o) l'n peut subsister devant l'f, par exemple « Con-fero (comparé à συμ-φερω), in-fero, in-ficio, ou plutôt l'm de com s'affaiblit en n et disparaît même devant f et v, comme devant h (co-haerere); tandis qu'en général les vraies labiales gardent l'm qui les précède immédiatement ou changent l'n précédent en m; 2^o) l'f initial primitif qui se retrouve dans les dialectes sabins, osques, ombriens etc., après avoir rejeté l'élément labial, a fini par se changer complètement en une simple aspiration. Ainsi, à côté des formes primitives et dialectales « fasena, fariolus, fircus, fædus, folus, fostis, fordis, formus, fordeum, etc. » on trouve les formes « harena, hariolus, hircus, hædus, holus, hostis, hordus, hormus, hordeum, etc. » L'ancien latin avait « haba, hebris, devenus plus tard « faba, febris. » La langue espagnole, fille du latin, a repris l'h primitif de « haba » et l'a étendu à tous les mots latins commençant par f. Ainsi « faba, fabulari, ferrum, filius, folium, fastidium, factus, etc. » ont donné à l'espagnol « haba, hablar, hierro, hijo, hoja, hastio, hecho, etc. » (Cf. le français *fors* = *hors*).

C'est par une évolution analogue qu'on peut s'expliquer l'aspiration initiale du patois hutois et liégeois, correspondant au *ch* namurois et *sc* latin dans auscultare, excavare, scamnum, scutella, etc.; N. choûter, chaver, chame, chuèle, etc.; L. hoûter, haver, hame, hièle, etc. Cette tendance à l'aspiration est assez

naturelle parce qu'elle répond à un penchant propre à l'homme de rendre la prononciation plus facile et plus commode et de la modifier selon le génie de sa langue. L'aspiration, dit Max Muller, n'est autre chose que le bruit du souffle se précipitant au dehors, sans que rien ne l'arrête, des poumons vers l'air extérieur. Si nous respirons librement, la glotte est grande ouverte, et le souffle chassé des poumons peut être distinctement entendu. Cependant ce n'est pas encore notre *h* ou l'esprit rude. Il faut un mouvement intentionnel pour changer le simple souffle en ce qu'on appelle le *h*; le voile du palais doit prendre sa position normale, et alors l'air vivement expulsé donne ce que les grammairiens latins appellent « spiritus asper », *esprit rude*, ainsi désigné, parce que l'action des muscles abdominaux lui donne une certaine âpreté. Si, au contraire, le souffle est légèrement arrêté et contenu par une pression de la glotte, et si, ainsi contenu, il est émis doucement, on l'appelle proprement *spiritus lenis*, *esprit doux*. Cette aspiration élémentaire, dans son double caractère d'*esprit rude* et d'*esprit doux*, peut être modifiée de différentes manières par l'interposition de certaines barrières ou portes que forment la langue, les parties dures ou les parties molles du palais, les dents et les lèvres. La distinction qui, par rapport à l'aspiration, est marquée au moyen des termes *asper* et *lenis*, est la même que celle qui, pour les autres lettres, s'exprime par les termes de *dures* ou *sourdes* (tenues) et de *molles* ou *sonores* (mediae). Quand on prononce les *ténues*, la glotte est ouverte, et la vibration des cordes vocales est impossible, tandis que la glotte se ferme pour les *moyennes*, et les cordes vocales sont si rapprochées que, bien qu'elles ne se mettent pas à vibrer périodiquement, elles commencent à résonner d'une manière sensible et à modifier le son. C'est ce caractère élémentaire de *h* qui a fait que le latin a montré une préférence marquée pour ce son. Il l'emploie pour *gh* ou *dh* primitifs, il l'emploie encore pour *bh*, en passant par son intermédiaire *f*.

Dans les autres langues Indo-Européennes, ce son *h* se trouve originairement uni aux explosives ou momentanées (muta) gutturales, dentales (linguales) et labiales, soit sourdes (tenues) soit sonores (mediae) et forme ainsi les aspirées. Le sanscrit a ses aspirées rudes *kh*, *th*, *ph*, et, de préférence, ses aspirées molles *gh*, *dh*, *bh*. Le grec n'a qu'une seule série d'aspirées, les aspirées sourdes *χ*, *θ*, *φ*. En latin, les aspirées ont subi des

altérations profondes ou plutôt il n'y a plus de véritables aspirées, leur place ayant été prise par les fricatives ou continues f et h, qui n'offrent plus qu'un son simple au lieu du son complexe des aspirées grecques et sanscrites, et ce qui le prouve, c'est que l'latin, par exemple, contrairement à la loi d'équilibre qu'on remarque dans le grec $\pi\acute{\epsilon}\rho\upsilon\alpha\alpha$ pour $\phi\acute{\epsilon}\rho\upsilon\alpha\alpha$ (dissimilation), se redouble dans tous les mots qui ont conservé intact le redoublement de la racine au parfait « fefelli, fofodi, et l'osque fe-fac-id = fecerit. »

Régulièrement les 3 fricatives h, s, f devraient correspondre respectivement aux aspirées gutturales, dentales et labiales du sanscrit et du grec; mais souvent le latin s'est arrêté au souffle labial f ou au souffle par h pour les trois ordres d'aspirées. Ainsi l'f latin peut remplacer 1) des gutturales: ghar, $\chi\rho\acute{\iota}-\omega$, fri-are et fri-c-are; $\chi\omicron\lambda-\eta$ fel, $\chi\acute{\upsilon}-\omega$ fu-n-d-o, 2) des dentales: rudh-ira, $\epsilon\rho\upsilon\theta-\rho\acute{\upsilon}\varsigma$, ruf-us, rub-er, dvar-a $\theta\acute{\upsilon}\rho\alpha$, for-es; $\theta\acute{\epsilon}\rho$, fer-a, 3) des labiales: bhā, $\varphi\acute{\alpha}-\omega$, fa-ri; bhu $\varphi\acute{\upsilon}-\omega$, fu-i.

Si l'on réfléchit que les gutturales (k, g) sont manifestement plus rudes, partant plus difficiles à prononcer que les dentales (t, d), et celles-ci moins molles à leur tour que les labiales (p, b), on s'explique la loi d'après laquelle les gutturales se transforment en dentales ou en labiales, et les dentales en labiales seulement. Il est naturel, en effet, que la voix cherche à diminuer l'effort auquel l'oblige l'émission des sons rudes. Aussi, d'ordinaire, les labiales ne se changent pas inversement en dentales, et celles-ci en gutturales; une pareille évolution serait contre nature, puisqu'elle impliquerait la recherche d'un certain effort et le besoin de rendre l'émission laborieuse (Bailly, racines grecques et latines p. 57). L'évolution est complète dans ghar-mas (chaleur), $\theta\acute{\epsilon}\rho\mu\omicron\varsigma$, formus, hormus, goth. varmjān, aha warm.

Rappelons-nous ici la loi phonétique connue sous le nom de « loi de Grimm » ou loi de substitution (Lautverschiebung), pour y appliquer les observations précédentes. Cette loi distingue dans les langues aryennes trois groupes formant, pour ainsi dire, trois couches superposées :

1° L'état originel: le sanscrit avec le grec et le latin.

2° L'étage gothique, auquel se rattachent tous les dialectes bas-allemands — l'anglo-saxon, l'anglais, le frison, le hollandais, le flamand, etc. — et toute la branche scandinave ou nor-

roise des langues germaniques : l'islandais, le danois, le suédois, le norvégien.

3^o L'étagé ancien haut-allemand et ses dialectes secondaires le suisse, le bavarois, etc. Quant au celtique, au slave, au lithuanien, etc., ils appartiennent, du moins pour la prononciation, à l'étagé gothique. Or, si les mêmes racines existent simultanément dans ces trois groupes, partout où les Hindous et les Grecs prononcent une aspirée, les Goths et les Bas-Allemands prononcent la consonne molle (moyenne) correspondante, et les anciens Haut-Allemands la consonne rude ou forte correspondante, c'est à dire, l'aspirée sanscrite ou grecque devient douce ou sonore à l'étagé gothique, et rude ou forte à l'étagé ancien haut-allemand.

Ainsi on aura l'évolution kh ou gh — g — k; le radical sanscrit gha- (devenu ha) sera en grec χχ-, en latin fa- ou ha-, en gothique ga-, en slave Z'a- (pr. ja-), en ancien haut-allemand ka- (redevenu ga- dans l'allemand moderne).

En suivant ce radical gha- dont le sens primitif est *s'ouvrir*, *bâiller* (all. klaffen, gähnen) dans tous les développements de sa vie à travers les langues indo-européennes, nous trouverons :

En grec : χχ avec ses formations secondaires (thèmes développés) χχF-, χχν-, χχμ-, χχτ-, χχδ-, χχλ-.

χχF-ος = χχ-ος gouffre; χχF-νος = χχν-νος, béant, flasque; χχν-ος = χχινος, hiare, oscitare χχ-σινος, id.; χχσ-μα gouffre; α affaibli en ε dans χεF ια = χε-ιχ, gouffre, antre. χήμη bâillement = χήσμη, χήζω, s'écarter de, se retirer, manquer de; χχτ-ις, χχτ-ιζω, manquer de, avoir besoin; χχτ-ις et χήτ-ος, besoin; χχλ-ίζω, lâcher, relâcher, entr'ouvrir un peu; χχλ-αρός, lâche; χήλ-η, pied fourchu des animaux, griffe, serre, pince; χήλ-ος, lèvres, babine; χήρ-ος, vide, privé de; χήρ-α, veuve; χήρ-όω, rendre vide, priver de; χήρ-αμός, ravin, fente; χήννη (hiatula), serran (nom de poisson de mer qui a la bouche toujours béante); χήρ-ις, séparément, χήρ-ίζω, séparer.

En latin : 1^o fa-tis, ad-fa-ti-m, à satiété; fa-ti-scere, s'ouvrir, bâiller — se fatiguer; fa-t-ig-are; fe-s-su-s (pour fet-tus ou fat-tus, comme mes-sis pour met-tis.)

2^o Ha- affaibli en he-, hi- dans he-sco, hi-sco; hi- allongé en hi-a-re, hi-e-t-are, hi-a-tus, hi-ul-cus.

En sanscrit : gha, devenu ha (sens primitif : bâiller, s'ouvrir, se séparer); hā-, ire, cedere et (avec des prépositions) concedere,

discedere; g'a-hâ-mi, relinquo, dimitto; hâ-nis, derelictio; g'i-hâ-mi, eo.

En slave : z'i-ja-ti, z'i-na-ti (z' = j) hiare, oscitare. (R. $\chi\psi$). Lith., z'io-ju, ouvrir la bouche; z'io-tis, gouffre, trou. Boh., ziva-ti, hiare; zev-el, badaud (R. $\chi\psi$ F.) Slov. Ze-va-ti, pol. Zié-vac'. Lith. Zo-vau-ti et Z'o-jau-ti, lette. z'a- vat. (z' = ch).

Dans les langues germaniques. — R. ga-, ge-, gi-, go- (gau-), gu- (giu-); gaw-, gew-, giw-, gow-; gab-, gap- (iap-), gaf- (gaff-), kapf-; gat-, gak- (gag-); gan- (ian-), gen- (ien-), gin-, gein-, geim- et keim-; gauw-, gaum-, geun-, geum-, gäum-; gi- (affaibl. de ga) — anorr. gi-ê-m, aha. gin-ê-m, gein-ô-m. (R. $\chi\psi$); mha. gan-en, mnd. ianen, janen (ouvrir le bec); ho-janen (bâiller de fatigue, d'ennui); mha. genen, ienen (jähnen); mha. ginen, aha. ginôn, ginên, de là gënen (gehnén). Formes accessoires de ginen : ginnen, gienen; Suisse, geinen (gaimen); anorr., isl., norv., gîna; anglos., gînan; suéd., gain (adj.) béant.; bav., gaunen (gaumen), gaumezen et gaumsen; Suisse, bav., gäunen (geunen), gäumen; appenz., gûna, gûme; bav., ginden; autrich., gänten; angl. éco., gaunt, gant; Tyr., goanen et goamen, goamezen; bav. gaimen (ga^emen), gû^emen, gumizen; all. keim, keimen (germer, propr. s'entr'ouvrir). Ga, gaw ($\chi\psi$ F) donne gau-m (avec m formatif); et gaum-en, large ouverture de la bouche, cavité buccale (faux, faucis, puis palatum); aha, goum et guomo, goumo, giumo, gûme, gomme (die Zunge ist im gommen); ags., gôma; suéd. et norv., gum; anorr., gom (gencive); dan. gom, gaam. dan. gumle (mastiquer, mâcher difficilement; lux. gamm (gueule); dan., gane (palais); suéd., gan, f. palais et cavité buccale; norv., gan, et suéd. gan, n. se restreint aux ouïes du poisson (kiemen) à cause de l'importance de la pêche dans le Nord. Gaffen et kapfen, gapen; angl., gape; anorr., gap, n. (chasma, hiatus); dan., gab, trou, lacune, bouche béante; angl., gap.; holl., gaapen; dan., gabe, gappen (jappen); cf. sc., gabh.

Gaken, gawk : éco., gouk; celt. gag; angl., goggle (to stare vacantly), gauky; thür. gäken; éco., gamp et gamf; a. gaunt, gaure; nl., angl., gat = gap (trou, ouverture). (R. $\chi\psi$ ð).

Aha. gazze, gasse (ouverture pour passer); angl., gate; fl., gat, trou, gaatje, petit trou); lux., gap-sen, gip-sen; suisse, giffen, giffeln; siles., kaffern; bav. tyr., gaiffen; isl., geipr (hians, aper-tus); mha. gëwen et giwen; aha, gewôn et giwên (hiare, osci-

tare); gew-ung (oscitatio, oscedo); slav., Ziv-ati (R. $\chi^2 F$); holl., nl., fl., geeuwen; aha. geuwen; transylv. giwen; suisse, gäuen; souab., göwen et göben; tyrol., geuwen; afl., gaeuwen en gapen; (all. gaffen und geben); aha. chiwa et chowa; mha. kiwe, kewe kouwe; souabe, gojen; mha. koje; nha. kaue, käue; alsac., gëben; suisse, gäbe (hiatus); rhen., gûen; mha, gâen, gehen et gihen, gïjen, geiwen et geiben; rhen., gefen; suisse, gifele; bav., gaifen; hessois, geipen et gipen; aha, gieben, gibben, giben et gebbin, gifzen, giebsen, geufzen; éco., gauve; angl., yawn; bav., geuwern; siles., gâulen, etc.

Liég., rouchi, picard, gaf (gésier, jabot des oiseaux); afr., gavion et gaviot (gosier); cf. en avoir jusqu'au gavion, se rincer le gavion; nha, gaffel (fourche); fl., gaffel, geffel, giffel; agls., gafol, gafi (gruger), R. gafier; it., gafiar (goinfre); gaiver (désirer, appéter, envier), gaiwi (butiner, picorer, en p. des poules); dial. angl., gaffle; suéd. dan. gaffel; isl., gaffall; nha. gabel; aha. gabala, kabala, kapala; aha. gabulhrand, gabolrind, gafolröd (circinus, compas des maçons); fl., gevel (pignon, façade); anorr., gafi = gabel = gibel (gibel), pignon d'une maison, dont les deux rampants convergent en une fourche, ressemblant à un compas ouvert; cf. furcæ, les deux traverses ou étançons qui soutiennent le pignon : furcas-subiere columnæ Ov. Met. VIII. 700.

Ce radical fa- ou ga-, si répandu dans toutes les langues indo-germaniques, me paraît exister simultanément dans la 1^{re} syllabe de fa-stigium et de ga-bel = gi-bel.

Quant au 2^{me} élément du mot latin — stig-*iu-m*, il appartient au radical stig-, dont les représentants sont : sanscrit stigh, (ascendere); — grec, $\sigma\tau\epsilon\iota\chi-\sigma\tau\iota\chi$ — s'acheminer, s'avancer, marcher (dans n'importe quelle direction), goth. stig-a; prêt., staig; staiga (sentier); aha., stega (ascensus, semita); mha, steig-el (steil); nha. steige, stëg; fl. steg, planche qui sert de pont; steeg, ruelle; steil, escarpé; fl. steiger, steigering, échafaudage; steigeren, échafauder, se cabrer; slave, stiza (semita); russe, stig-nu et stig-u (j'atteins); lith. staig-us (festinus); staig-ini-s (ardus); irl. staigre, pas, degré.

Quant au suffixe, — *iu-m* (R. io), grec, $-\iota\omicron\upsilon$; sc., ya-m; goth., ja, il sert à former des mots à signification abstraite, soit de thèmes verbaux, soit de thèmes nominaux :

1^o Gaud-ium, od-ium, stud-ium, diluv-ium, dissid-ium,

incend-ium, excid-ium, obsid-ium, sacrific-ium, obsequ-ium, colloqu-ium, præsag-iu-m, contag-ium, connub-ium, conjug-ium; en grec : ἐρεϊπ-ιον, ἀμπλάχ-ιον, ἀμάρτιον.

2º Mendac-ium, artific-ium, princip-ium, consort-ium, jejun'-ium, conviv'-ium, μονομάχ-ιον, θεοπρόπ-ιον, τροφε(F)ῖον, γουρε(F)ῖον; goth., galeik-ja (ressemblance); unvit-ja (ignorance), hauhist-ja (hauteur), des adj. galeik(a)s; unvit(a)s, hauhist(a)s (le plus haut).

D'après ce qui précède, fa-stig-iu-m signifie : ce qui s'avance, ce qui va en s'ouvrant, en bâillant, en s'écartant (das gähnende, klaffende) — l'écartement, par exemple, des deux branches d'un compas.

De là « inclinaison, pente » (Κλίσις, Κλίμα, latin cli-vus) spécialement des terrains. Voilà le sens primitif du mot. Le peuple romain est un peuple essentiellement agricole et beaucoup de mots latins ont été dans le principe des termes d'agronomie. *Fastigium* est de ce nombre, et avant de devenir un terme technique d'architecture, art qui ne s'est développé à Rome que fort tard, il a fait partie du vocabulaire rustique des grossiers pâtres, du Latium. Le laboureur romain se servait de ce mot pour désigner la configuration du sol, la déclivité plus ou moins grande des terres. Les écrits des agronomes latins en font foi. Ainsi Varron (R. R. 1. 6) se sert de ce mot pour distinguer trois genres de terrains d'après leur pente : Tria genera sunt agrorum, campestre, collinum et montanum. E quibus tribus fastigiis aliis alia cultura est aptior. (Il y a pour chacun de ces terrains diversement inclinés un système différent de culture).

Plus loin il ajoute : Propter haec tria fastigia formae soli discrimina quaedam fiunt sationum, quod segetes meliores existimantur campestres, vineæ collinae, silvæ montanae. (A cause de cette configuration du sol offrant des pentes différentes, on préfère les plaines pour le blé, les collines pour la vigne et les montagnes pour les espèces silvestres). Id. 1. 20 Spectandum quo fastigio sit fundus. (Il faut examiner dans une propriété quelle est la pente du terrain). Au ch. 14 Varron applique l'expression « fastigium habere » à la qualité du sol d'avoir une pente favorable à l'écoulement des eaux, de même que Vitruve se sert de *fastigium* et de *fastigari* pour désigner la pente d'un terrain ou d'un fleuve.

Par exemple : VII. 1. Cum ea pavimenta exstructa fuerint et

fastigia sua exstructiones habuerint, etc. (Quand le pavé sera posé et qu'il aura la *pente* nécessaire, etc.). Vit. 7, 4. Pavimentum *fastigatum* (pavé en *talus*), id. 8, 7. Solum rivi libramenta habeat *fastigata*, ne minus in centenos pedes semipede. Cæs. B. G., 4, 17. Tigna prona ac *fastigata*, ut secundum naturam fluminis procumberent. (Des poutres enfoncées par une ligne oblique et inclinée selon le fil de l'eau). Cet emploi vulgaire et rural du mot explique son fréquent usage dans les descriptions des accidents de terrain : Collis tenui, leni ou molli fastigio vergebat, synonyme de leni, molli ou tenui clivo (ὄρεμα κατάντης) en parlant d'une pente douce, aisée, faible. — Cæsar celeriter in summam planitiem jugi pervenit quæ declivi *fastigio* duobus a lateribus muniebatur (Cæs. B. G. 8. 14) en parlant d'une pente raide, rapide, forte (difficili et arduo ascensu). Caes. B. G. 7. 69. Colles pari altitudinis *fastigio* oppidum singebant. -- Liv. 1. 38. Infima urbis loca circa forum aliasque interjectas collibus convalles, quia ex planis locis haud facile evehebant aquas, cloacis *fastigio* in Tiberim ductis siccant. (Les parties basses autour du forum et les vallées jetées entre les autres collines, qui écoulaient difficilement les eaux, il les met à sec, en dirigeant des canaux *en pente* vers le Tibre. — Id. 27. 18. Suberat et altera inferior summissa *fastigio* planities. — Id. 44. 9. Quadrato agmine facto, scutis super capita densatis, stantibus primis, submissioribus secundis, tertiis magis et quartis, postremis etiam genu nisis, *fastigatam*, sicut tecta aedificiorum sunt, testudinem faciunt. Ces jeunes Romains forment un bataillon carré et placent leurs boucliers au-dessus de leurs têtes en se serrant les uns contre les autres. Le 1^r rang se tenait debout, le second se baissait un peu, le 3^e et le 4^e davantage, le dernier mettait un genou en terre, formant ainsi la tortue c'est-à-dire une espèce de voûte en *plan incliné* qui rappelait la *pente* d'un toit. Luc. IV. 295..... Puteusque cavati Montis ad irrigui premitur *fastigia* campi. (Un puits creusé dans la montagne descend jusqu'au *niveau* de la plaine humide). Collis in frontem leniter *fastigatus* paulatim ad planitiem redibat. B. G. 2. 83. (La colline après s'être légèrement élevée redescend *en pente* douce vers la plaine). Il s'agit ici des deux pentes ou versants de la colline, partant du sommet, (plateau ou ligne) qui forme ce qu'on appelle en géographie, la ligne de séparation, d'écartement ou de partage des eaux (Wasserscheide).

Ainsi concurremment avec le mot *fastigium*, talus, pente, escarpement, etc., on a le verbe dénomiatif *fastigare*, faire aller en pente. La moindre différence de niveau, la plus légère déclivité qui fait couler les eaux, forme un *fastigium*, et *fastigari*, selon le point de vue où l'on se place, peut signifier « s'incliner, s'abaisser en pente » ou « s'élever par un plan plus ou moins incliné » (*leni, tenui, molli — declivi fastigio*).

Souvent même *fastigari* ne signifie pas simplement « s'élever, monter », mais « s'allonger en pointe, monter en se rétrécissant » *Ipse collis est in modum metæ* (cône ou pyramide) in *acutum cacumen a fundo satis lato fastigatus*. Liv. 37. 27. (La colline s'élève en cône sur une base assez large). Pomponius Mela l'emploie même dans le sens de « se retrécir » III. 1. : *Anae proximum, quia lata sede procurrens, paulatim se ac sua latera fastigat*, *Cuneus ager dicitur*, la partie la plus rapprochée du fleuve Ana, partant d'une base assez large et se rétrécissant insensiblement sur ses côtés, est appelée promontoire *Cuneus*=coin ou cône, *auj. Cabo di S^{ta} Maria*, la pointe la plus méridionale du Portugal; (*Roersch, Revue Pédag.*, 1855) cf. « *fastigata* » fossa, la fosse qui va en diminuant de largeur jusqu'au fond, par opposition à fossa « *Punica* » celle qui a des parois droits. Plin. 16, 76. *Amplissima arborum ad hoc ævi Romæ visa, trabs e larice, longa pedes CXX bipedali crassitudine æquali : quo intelligebatur vix credibilis reliqua altitudo, fastigium ad mucronem æstimantibus*. Le plus grand arbre qu'on a vu à Rome, c'était une poutre de mélèze de cent-vingt pieds de long, et d'une grosseur uniforme de deux pieds; quand on calculait quelle avait dû être la hauteur de cet arbre, on trouvait une évaluation à peine croyable, en estimant le « *fastigium* », c'est-à-dire, la partie qui allait en diminuant de largeur (en se rétrécissant) jusqu'à la cime. Cf. Sil. It. 5. 50. Plin. 10. 74 : *Aquatilium ova rotunda : reliqua fere fastigio acuminata*. Id. 11. 45 : *Cornua in leve fastigium exacuta*. Id. 16. 60 : *Cupressus meta in fastigium convoluta* (le cyprès pyramidal).

Si l'on voulait donner au mot *fastigium* un sens plus précis, on pourrait se servir du langage géométrique, et dire :

Si d'un point situé en dehors d'un plan horizontal nous abaissons sur ce plan une perpendiculaire et des lignes obliques ou des plans inclinés situés à égale distance du pied de la perpendiculaire, l'angle du sommet déterminera le *fastigium*, la pente

des deux côtés latéraux. Dans ce triangle isocèle, la base restant la même, la hauteur sera en raison directe de l'obliquité des côtés égaux. Plus le sommet s'élève, plus la pente est forte. ¹

Voilà pourquoi *fastigium* peut signifier à la fois « pente » et « hauteur » ; puis, de même que pour le mot *altus* qui, selon qu'on se place au sommet ou au pied de la colline, signifie « haut ou profond, » le mot *fastigium*, selon que le sommet est placé au-dessus ou au-dessous du plan HORIZONTAL, prend le sens d'« élévation » ou de « profondeur » : forsitan scrobibus quæ sint *fastigia* quaeras Virg. G. 2. 288 : peut-être veux-tu savoir quelle profondeur doivent avoir les fossés. Scrobes tres in altitudinem pedes fodiebantur, paulatim angustiore ad infimum *fastigio* (César, B. G. VII. 73) on avait creusé des fossés de trois pieds de profondeur dont la pente se rétrécissait peu-à-peu vers le bas.

Maintenant on peut se demander comment l'architecture s'est emparée de ce mot d'un usage si fréquent et si banal pour lui communiquer ce caractère solennel et majestueux que nous lui connaissons. Cicéron nous le dit : Columnæ et templa et porticus sustinent; tamen habent non plus utilitatis quam dignitatis. Capitoli fastigium illud et ceterorum aedium non venustas, sed necessitas ipsa fabricata est. Nam cum esset habita ratio, quemadmodum ex utraque tecti parte aqua delaberetur, utilitatem templi fastigii dignitas consecuta est; ut, etiamsi in cælo Capitolium statueretur, ubi imber esse non posset, nullam sine fastigio dignitatem habiturum fuisse videatur (de Or. III 46.), les colonnes soutiennent les temples et les portiques; mais elles n'ont pas moins de noblesse que d'utilité. Ce faite majestueux du Capitole et des autres édifices sacrés, ce n'est pas le goût du beau, c'est la nécessité elle-même qui en a donné

¹ Dans le fronton (*fastigium*) des temples grecs et romains le rapport du sommet à la pente est déterminé. Vitruve fixe la hauteur du fronton au neuvième de sa largeur. La délicatesse de cette proportion, qui empêche que le fronton ne paraisse écraser la masse des colonnes et de l'entablement, donne de l'élégance et de l'harmonie à la façade. Plus tard, cette loi est méconnue; l'angle obtus du fronton se change en angle droit et même en angle aigu. C'est la dégénération du style antique. Il en est tout autrement du style gothique. Si le fronton s'y élève, c'est qu'il veut exprimer l'idée de la force s'élançant de la terre.

l'idée. Il fallait trouver un moyen de faire écouler les eaux des deux côtés de l'édifice. L'art en a découvert un qui ajoute encore à la beauté du monument, en sorte que, si l'on plaçait le Capitole dans les cieus, où il ne peut pleuvoir, ce temple dépourvu de son magnifique couronnement, paraîtrait avoir perdu toute sa majesté.

Le laboureur romain, avec son sens pratique, avait remarqué que dans les plaines, pour faciliter l'écoulement des eaux, le plan incliné vaut mieux que le niveau. Tout en conservant les toits plats pour les maisons privées, il tint à préserver ses temples de l'effet désastreux des pluies qui, en Italie, durent souvent pendant plusieurs mois; aussi imagina-t-il, dans un simple but d'utilité, de construire un toit qui d'abord n'était incliné que d'un côté; plus tard il releva le toit au milieu, de façon à lui donner deux pentes. Le pignon (Gibel) était d'abord à vide et l'air pouvait y passer librement, ce qui, d'après quelques auteurs, expliquerait l'emploi du grec *ἀετός*, *ἀετωμα* (du verbe *ἄημι* « souffler » et *ἀγμένος* « exposé au vent ») pour désigner le *fastigium* comme partie d'un édifice. Car, dans le sens géographique de « pente », le grec doit recourir à d'autres mots, tels que *κλίσις*, *κλίμα*, (*ἡρέμα*) *κατάντης*, etc. Tacite (Hist. 3. 71) a eu en vue le mot grec *ἀετός* en employant le mot *aquilæ* pour désigner le pignon de devant et de derrière : *Mox sustinentes fastigium aquilæ vetere ligno traxerunt flammam alueruntque* (bientôt les deux pignons soutenant le comble du toit prirent feu). C'est cet écartement des deux pentes du toit, offrant d'abord un espace vide qui se fermera plus tard et se couvrira d'ornements, qui engendre le fa-(tiscens)-stigium, le ga-fel ou gi-bel, et que le grec désigne par *ἀετός*, sa langue musicale ne lui permettant pas de créer un mot correspondant tel que *χα-στειχ-ιο-ν*, mot barbare pour l'oreille délicate d'un Grec à cause de la double aspiration. Plus tard, lorsque la partie inférieure de la façade du temple se transforme en portique soutenu par d'élégantes colonnes, le *fastigium* prend une signification toute nouvelle, qu'on pourrait appeler le sens architectural du mot; de l'idée de l'angle formé par les deux rampants, on a passé à celle de la hauteur du sommet de cet angle et l'on s'est arrêté à celle du sommet seul, de manière à désigner par *fastigium* le point le plus élevé, le point culminant de la façade (sens restreint du mot); puis, le mot a suivi l'embellissement

de la façade et s'est appliqué au fronton tout entier d'un édifice religieux ou d'un palais, c'est-à-dire, à toute la figure triangulaire composée de la corniche de l'entablement qui forme sa base (*furca*), des corniches convergentes des deux côtés et du tympan ou surface plate qui a été décorée de statues et de bas-reliefs. *Fastigia* (au pl.) s'emploie même en poésie dans le sens de : ornements (statues, moulures etc.) du faitage des temples.

Mais cette signification de *fastigium* comme terme d'architecture appartient à une époque de civilisation déjà plus avancée; elle est bien postérieure au sens primitif du mot, et, en prédominant, elle a dérouté les étymologistes qui lui ont donné la priorité sur l'autre. De là l'erreur de ceux qui ont dérivé *fastigium* de *fastus*, et le mot français *faîte* de *fastigium*. Quant à l'origine de ce mot *faîte*, Dietz suppose la forme vf. *faïste*, qu'il tire de *fástigium*. L'accent se serait déplacé à l'époque de désorganisation, comme cela s'est produit pour le mot « encre » de « éencaustum » (ἐγκαυστον pour ἐγκαύστον; it. inchiostro; vfr. enque, enche, encre; angl. ink; fl., inkt). La forme classique *fastigium* (avec l'accent sur *stig*) eût donné *fastige*, comme *vestigium* a laissé *vestige*. Une forme *fastum* que propose Littré, appellerait *faste* et non *faïste*. Il faudrait une forme intermédiaire *fastium* donnant *faïste* comme *exagium* donne *essai*.

Si nous examinons les formes dialectales, nous trouvons : *faîte*, *faïste*, vfr. aussi *fest*, *festre*; Berry, *fait*, norm. *fêt*; Genev. la frête; Bâle, le frête; prov. a-frest (à la cime); roman tournaï. la frête (la berge d'un fossé, d'un chemin profond, le talus gazonné d'un champ), — partout *êt* = *est*. Mais d'où vient l'r? — Ou l'r est euphonique, comme dans « fronde » de « funda » ou il faut rapporter les formes avec r à l'all. *first*, sommet, *faîte*. D'après Scheler (Dict. Etym.), M. Gustave Paris, par une démonstration historique et phonologique irrécusable, a placé l'étymologie *first* au dessus de tout doute. Il résulte de son étude approfondie que la forme constante de l'ancienne langue était *fest* (m.) et *feste* (f.), et que l'existence d'une forme *faïste* n'est nullement assurée. Quelle est l'origine de *first*? Grimm fait remarquer que *first* (m.) et *firste* (f.) (*culmen*, *fastigium*), ags. *fierst*, *fyrst*; mha. *virst*; nha. *first*, *fürst*, *forst*; fl., *vorst*; ba., *fast* (cf. *fasse* pour *ferse*) est le même mot que *frist* (tempus, spatium temporis, mora, dilatatio, — terme, temps limité et fixé, délai, répit, sursis); aha., *frist*; mba., *verst*; fl.,

verste, vorste; ags., fierst, fyrst; anorr., frest (n.) et frestr. (m.); suéd. dan., frist; — l'idée d'espace se confondant avec celle de l'étendue de temps. De même que la maison ou la colline s'étend en hauteur et se termine en cime ou en pointe (Gibel, Gipfel), ainsi le temps s'étend en longueur et s'arrête à un terme. Les idées de temps et d'espace se trouvent souvent réunies dans le même mot. Cf. les prépositions *ante*, *post*, *circa*, *ex*, etc. les adverbess *ibi*, *ubi* et l'aha. *māl*, *māl* tempus et (comme idée d'espace) *nota*, *signum*. Le haut-allemand a séparé les deux idées et se sert de deux formes : *fīrst* désigne le sommet et la hauteur, *frist* la longueur et la durée. L'ags. *fyrst* exprime les deux idées par un seul mot.

De « frist » vient « fristen » morari, differre, tardare, servare, tueri, parcere; aha., fristan; mha., vristen; ags., firstan; nl., fl., versten; anorr., fresta; suéd., frista; dan., friste. L'origine de first = frist n'est pas certaine. Des mots de formation analogue tels que « list, quist, wist, » etc., indiquent *s* ou *d* comme consonne finale du R. auquel vient s'ajouter le *t* dérivatif ou formatif, goth. *ti*, sc. *ti*, gr. *τις*, lat., *tis*. Ainsi *lis-t*, goth. *listi* de « *lais-jan* » (apprendre, savoir), aha. *lēran*, as. *lerjan*, fl. *leeren*; *wis-t* *mansio* de *vis-an* manere, R. vas. cf. *ῥαστυ*. Cf. *mach-t*, *such-t*, *kun-s-t*, *gun-s-t*, *kun-f-t* (*s* et *f* sont euphoniques). D'après Grimm, first = frist peut venir d'une racine perdue « *fri* ou *fi* » avec le sens de « s'élever, monter, s'étendre, » ou bien il appartient à « *friede* » (clôture, parc), ml. *parcus*, it. *parco*, fr. *parc*) et au goth. *freid-jan*, ha. *frieden* (pacare, servare, tueri); car *fristen* = servare, tueri; ou enfin on peut le rattacher aux particules « *fra*, *for* » (en avant), goth. *fruma*, prior; *furisto*, *primus*, ags. *fyrsta* — avec le sens de « avancer qc. jusqu'à un terme, différer, étendre. Adelung rattache le mot *faite* à l'all. *fette* (filière de comble, panne = pièce horizontale qui supporte les chevrons sur lesquels on cloue les lattes — *dachfette*, *dachstuhlfette*, *stuhlfette*), francon., *pfette*; bav. *brette*. (Cf. le ml. *festum* = *tolus* = *lignum quod sustentat plura tigna in summitate domus*). Quoi qu'il en soit de l'origine de first, ce qui me paraît établi, c'est que le mot *faite* ne vient pas de *fastigium*, dont le sens primitif est « écartement de deux lignes », puis « pente, » produite par cet écartement.

Quant aux autres dérivés latins du R. *fa* (χ), ils ont subi une extension de sens qui se retrouve également dans les langues

congénères. De l'idée de « ouvrir (la bouche, le bec), bâiller (de fatigue, d'ennui, de sommeil) », on a passé à celle de « se fatiguer, se lasser, s'épuiser »; ou bien l'idée de « s'entrouvrir, se désunir, » a conduit à celle de « s'amollir, languir, s'énervé, se fendre, s'épuiser, s'affaïsser. »

Ces dérivés sont :

1. Fa-ti-s (suff. ti-s = $\chi\alpha\tau\iota\varsigma$; suff. $\tau\iota\varsigma$) la satiété (la cause pour l'effet — si quid ita impletur, ut hiscat).

Acc. (devenu adverbe) fatim, ad-fatim, affatim.

Cf. « Trac-ti-m » litt. avec traction; « confer-ti-m » avec entassement; pas-si-m, selon Bopp, par assimilation, pour pas-ti-m (pad-tim de R. « pad » aller); contemp-ti-m, rap-ti-m, cæ-si-m pour cæd-sim, cur-si-m, etc.

De fa-ti-s on dérive le verbe dénominatif :

2. *Fat-i-sco* ou fa-t-i-scor (findor, aperior, hisco, viribus fractis deficio, ita ut solvar dissolutusque prorum). On peut supposer aussi une forme fat-ë-re ou fat-i-re pour former fat-i-sco, de même que pour pac-i-scor on trouve dans la loi des XII tables les formes pacit ou pagit, pacunt ou pagunt de pacère ou pagère : Virg. En. 1, 227. Accipiunt inimicum imbrem rimisque *fatiscunt*. Col. 9. Scrofa celerrime *fatiscit* quæ plures educat (la truie qui nourrit plusieurs petits, s'épuise vite). Tac. *Fatiscit* seditio (la sédition languit, se calme, s'apaise).

3. Fati-m et ïgo (ägo) = fatigo, litt. chasser devant soi et poursuivre à satiété, à outrance, harasser de fatigue, épuiser, affaiblir, énerver (all. sattsam jagen).

4. L'adj. fes-su-s par assim. pour fet-tu-s, fat-tu-s, fa-ti-tus (suff. de participe, -tö, -ta; -sö, -sa). Cf. mes-si-s = mes-ti-s = met-ti-s R. met-ere, met-(i)-tum, mes-sum; ne-ces-sus pour ne-ced-tus. Quatère a formé de même : quat-(i)-tum, quas-sum. Cf. gres-sus de grad-i, grad-us.

(La suite prochainement.)

GRAFÉ.

COMPTES RENDUS

The Zend-Avesta. Part. I. *The Vendidad.* Translated by James Darmesteter. Oxford, 1880.

Cet ouvrage, annoncé depuis quelques années, vient enfin de paraître avec tout le luxe extérieur qui rend les livres anglais si attrayants. Mais nous n'en avons encore que la première partie. On comprend que les spécialistes en attendaient la publication avec une vive curiosité et que l'on se demandait si cette œuvre, préparée de longue main, n'allait point faire faire à l'intelligence de l'Avesta des progrès, sinon aussi grands, du moins analogues à ceux réalisés par le dernier traducteur. La question intéressait non-seulement les éranistes mais tous ceux qui s'occupent de la religion orientale et des langues indo-européennes. Nous avons bientôt constaté qu'il n'en était rien, que tout ce qui aurait été nouveau dans ce livre, il y a quatre ans, et eût constitué alors le mérite de l'auteur, tout cela se trouve déjà dans la traduction et dans les autres ouvrages de M. de Harlez, et il nous eût paru plus conforme aux convenances littéraires et plus digne du savant auteur de le reconnaître franchement. Nous avons même remarqué que M. Darmesteter a adopté sans le dire des explications qu'il avait d'abord critiquées. Il en est ainsi, par exemple de *mairys*, épithète d'*Anro-Mainyus*, qu'il ne rend plus par serpent mais par brigand; de *geredho* (du Farg. VII, 24) qu'il reconnaît pour une maison, comme il l'est en réalité; de *gaoyaviti* auquel il donne maintenant sa vraie signification de champs; de *frashmodâiti*, qu'il traduit aussi maintenant « moment du coucher du soleil, » etc. A certain point de vue ce résultat est des plus satisfaisants. Il confirme d'une manière indubitable les interprétations du savant orientaliste belge. L'Avesta est donc en général bien compris. Mais il y a des points de divergence et là pourraient être les progrès. Un examen minutieux nous a convaincu qu'à part les deux explications admissibles de *Madhaka* et *çaokeñtavat*, il n'en était absolument rien. Ce qui est incontestablement original, ce à quoi l'auteur apparemment fait allusion lorsqu'il dit [p. cii] : « On trouvera qu'en plusieurs endroits cette traduction diffère beaucoup

des traductions publiées jusqu'ici; » tout cela ne nous semble pas destiné à faire beaucoup avancer la science. Nous le disons à regret, car nous attendions beaucoup mieux du jeune savant.

Nous devons d'abord dire quelques mots de l'introduction; nous passerons ensuite à la version. L'introduction expose en premier lieu l'histoire bien connue de la découverte de l'Avesta, puis celle de la formation du texte avestique, que M. D. attribue justement à la Médie, suivant en cela M. de Harlez. Malheureusement il accorde aux livres récents du Mazdéisme une autorité qu'ils sont loin d'avoir, et il trouvera peu de créance lorsqu'il nous affirme que les rois parthes étaient zoroastriens; trop de faits prouvent le contraire. Nous nous occuperons plus tard de cette question; il nous suffit pour le moment de renvoyer aux travaux de M. de Harlez. Après ces préliminaires M. D. veut nous donner [partie 3] l'origine de la doctrine avestique, puis [partie 4] un aperçu du contenu du Vendidad. On connaît quant au premier point le système de M. D. Nous l'y voyons à regret persévérer avec une persistance digne d'une meilleure cause. Comment croire que les Mazdéens consentaient à prendre un bain dans l'urine de bœuf et à en asperger leurs vêtements et leurs ustensiles, parce que jadis, dans un temps à jamais oublié, dans *une certaine* mythologie non indiquée, la pluie était par métaphore qualifiée d'urine d'un *immense* taureau; ou que les fidèles de l'Avesta se soumettaient à une pénitence des plus rigoureuses lorsqu'ils avaient tué une loutre, parce que celle-ci proviendrait en son corps matériel des âmes de deux mille chiens et chiennes; ou encore que le chien fût l'objet d'un culte et que le moindre tort fait à cet animal fût rigoureusement puni, à cause d'une métaphore des poètes indous, dont les auteurs de l'Avesta n'avaient plus ou n'avaient jamais eu connaissance? Nous aurions dans chacune de ces deux parties bien des erreurs à signaler, mais nous voulons nous borner à quelques citations. C'est donner un démenti à l'Avesta tout entier que de soutenir avec notre auteur que l'enterrement des cadavres n'était pas strictement défendu. Partout il est condamné comme un crime. Laisser seulement à terre un os gros comme une phalange du petit doigt est une faute digne d'un châtiment afflictif rigoureux. [Farg. VI, 10]. Le *peshotanus* n'est nullement un terme technique, désignant celui qui doit recevoir 200 coups de fouet. Au Fargard IV, 17 et 27 cette qualification est appliquée à celui qui ne mérite que 90 coups; tandis qu'au commencement du XV^e

il désigne le criminel digne de la mort. C'est donc à tort qu'il traduit *aetahē paiti peshotanuyē* [pour cette faute de cet homme] par « il est peshotanus. » Il confond l'*arṣpahē astra*, instrument de pénitence, avec l'*astru mairya* [couteau de sacrificateur] et désigne ce dernier instrument, sans aucun motif, comme signifiant « qui fait rendre compte des fautes. » Pour lui toute pratique religieuse naît d'un mythe, comme s'il n'existait ni fétichisme, ni naturalisme. Il ne voit pas que si le zoroastrisme a conservé des traits de l'ancienne mythologie aryaque, elle n'en est pas moins une religion nouvelle, tout comme l'est le mahométisme, malgré les restes du christianisme et du judaïsme qu'il a conservés.

Mais cela suffit : passons à la traduction qui nous présente bien des faits du même genre. Citer tout ne serait pas possible ici; contentons-nous de quelques exemples pris au hasard. L'instrument donné par Ahura Mazda à Yima devient sous la plume de M. Darmesteter (p. 20) un anneau dont ce roi est obligé de tirer un parti très singulier. Nous le voyons en effet sceller le mur du Vara, avant d'y pratiquer des portes, malgré le texte qui nous montre Yima, introduisant dans le Vara ses nouveaux habitants au moyen de cet instrument, et en dépit de la grammaire, qui s'accommode difficilement d'un locatif (*va-refshva*) transformé en accusatif. M. Darmesteter prête quelquefois aux auteurs de l'Avesta des actes de barbarie dont ils sont parfaitement innocents. C'est ainsi qu'il fait empaler le corps du malheureux qui a prêché l'abstinence de viande, tandis que le texte porte simplement que celui-ci doit subir une forte expiation. Il lui fait prescrire de tuer sur place l'homme qui brûle une portion quelconque d'un corps mort, alors qu'il s'agit tout bonnement de frapper le feu pour l'éteindre, et que le texte suppose même évidemment que l'auteur du crime est absent de la scène.

En un certain nombre de cas on se demande si l'auteur a été distrait, ou s'il n'a pas compris le texte. Voici quelques exemples : [Farg. IV, 46] les mots *h̥mtaptibyō aiwoyō* [dat. ou abl. plur. de *h̥mtaptin āfs*, eau bouillante] sont traduits « devant l'eau et le feu flamboyant. » [Farg. IV, 29] « s'il n'a pas expié » est rendu par « s'il refuse d'expier. » *Niçrita* [Farg. V, 26], dont le seul sens possible est « déposé » ou « communiqué, » est traduit « partagé. » Au § 55 du même Farg. une série de datifs de terme et d'instrumentaux désignant le moyen d'action est en-

tièrement transformée en une suite non interrompue d'accusatifs. [Farg. VIII, 37] *haca paurvaeibya* [duel de *paurva* « antérieur », qui ne peut signifier que « par les deux (pattes) de devant » est rendu par « en face de l'homme. » Au Farg. XIII, 17, à cette phrase : « où est le lieu convenable pour un chien de garde ? » est substituée celle-ci : « Quel est le chien qui peut s'appeler vraiment un chien de garde ? » sans que rien puisse expliquer cette substitution, pas plus ici que dans les cas précédents. Au Farg. V, 24 *avi-frâ-davaiti* [« recouvrir, » « couler par dessus »] est traduit « aller plus vite que, » de sorte que nous avons ces deux termes de comparaison disparates : « La loi de Zoroastre est autant plus élevée au-dessus de toute autre loi qu'un grand fleuve coule plus vite qu'un petit. » Au Farg. VII, 96, à la place de « une bonne action est un bien, » nous lisons avec étonnement « que les actions soient désormais bonnes. » Au lieu de « la pureté selon la loi » (*daena yaozhdâiti*) nous rencontrons « rends-toi pur. » Farg. XVIII, 16 *nista daeva* deux nominatifs pluriels, dont le premier constitue un participe passif passé, sont ainsi rendus : « [louez l'Ashem] qui fait périr les Dévas » de sorte que *nista* devient un nom d'agent à l'accusatif neutre singulier. L'auteur a trouvé un moyen très facile de simplifier beaucoup de difficultés, c'est de glisser sur certaines phrases plus ou moins obscures, en les reléguant dans les gloses. Si même elles ont ce caractère, elles devraient cependant être notées et traduites dans les notes. C'est ainsi que l'on cherche en vain l'explication du § 4 du premier Fargard, d'une partie du § 35 Farg. VII, et d'un bon nombre d'autres passages qu'il serait trop long de citer ici. Quelques interprétations sont trop curieuses pour que nous puissions résister à la tentation de les faire connaître de nos lecteurs. Au commencement du Fargard VIII, un homme meurt, dit M. Darmesteter, *sous la charpente d'une maison* ou *sous le chaume d'une chaumière*; très embarrassés du cas, les Mazdéens doivent apporter cette maison *au lieu où cet individu est mort*. Nous nous demandons comment la chose pourra se faire. Si c'est dans son propre logis que notre homme a passé de la vie au trépas, pourquoi alors colporter cette demeure ? Si c'est dans la maison d'autrui que la mort a eu lieu, comment introduira-t-on sa propre maison dans celle où il a rendu le dernier soupir ? Heureusement le cas n'est pas si embarrassant qu'il en a l'air, car en réalité il s'agit de la mort d'un homme *en plein champs* ou *près d'un bois*. Le § 17 du

Farg. VIII embarrassé les interprètes¹; il s'agit des chiens amenés sur un chemin souillé, pour en chasser les démons par leur regard. Le texte Zend prévoit plusieurs cas introduits par les mots *yezi noit* [sinon], et l'on ne sait pas trop quel est le fait supposé non réalisé. M. D. résout la question d'une manière inattendue : Si les chiens viennent volontiers, tout est au mieux, tout est fini; s'ils montrent quelque répugnance, il faut redoubler les efforts; mais s'il faut les amener de force, alors tout est perdu, il faut tout recommencer. Malheureusement le texte ne dit rien de tout cela. Farg. XIII, 29, le chien *avacáo* (sans voix, qui n'aboie pas) nous est donné comme « mordant sans aboyer, » et pour l'empêcher de mordre il faudrait lui mettre un *collier* de bois! Cette mesure ne nous semble guère suffisante pour rassurer les passants. Heureusement que l'auteur du Fargard prescrit tout autre chose; il ordonne d'assujétir la gueule du chien au moyen d'un bois et de cordes. Nous ne voyons pas sans quelque surprise au Farg. II, 30, la loi mazdéenne pourvue d'un *estomac* (voyez note de l'auteur). Il est vrai que le mot ainsi traduit peut à la rigueur avoir le sens d'intestin; mais ici il a incontestablement celui de « croissance, » « prospérité. » A la fin du 1^{er} Farg. (§ 20) les rives de la Ranha (l'Oxus ou l'Araxe) nous apparaissent dans le livre de M. Darmesteter garnies d'une population de gens *sans tête* et dont les yeux occupent les épaules. Si la mythologie grecque a connu de pareils êtres, l'Avesta les ignore complètement; la Ranha spécialement est citée plusieurs fois, et les hommes, les héros qui agissent sur ses bords, sont des humains tout ordinaires. En outre, le terme *açârô* dans la glose du § 6 du Farg. II qualifie les Dêvas, lesquels à ce que nous sachions n'ont jamais été dépeints comme dépourvus de l'occiput. M. Darmesteter ne s'est pas aperçu que la cérémonie du *Çag-did*, ou du chien amené devant un mourant pour expulser les démons, n'existe pas dans l'Avesta, et il prend pour relatif à cette cérémonie un texte qui parle d'un cadavre *déchiré par les vautours* (VII, 67) C'est à regret que nous avons dû signaler ces imperfections, alors que nous n'eussions voulu décerner que des éloges. Si nous l'avons fait, c'est uniquement pour mettre l'auteur en garde contre des *entraînements* auxquels il est facile de céder.

EMILE F. DILLON.

¹ Nous nous en sommes spécialement occupé dans une brochure publiée récemment : *Remarques sur un passage du Fargard VIII*. Paris, 1880.

ACTES OFFICIELS.

*Circulaire à MM. les présidents des bureaux administratifs des athénées
et des écoles moyennes de l'Etat.*

Bruxelles, le 26 août 1880.

Monsieur le président,

J'ai l'honneur de vous adresser le programme officiel des athénées royaux et des écoles moyennes de l'Etat pour l'année scolaire 1880-1881, qui a paru dans *le Moniteur* du 25 août courant.

Ce programme contient une modification importante sur laquelle je crois devoir appeler votre attention. Il prescrit pour la langue maternelle, pour les langues modernes, pour l'histoire, la géographie et les sciences naturelles, un même enseignement dans les deux classes inférieures des écoles moyennes et dans les deux classes inférieures des athénées (section professionnelle et section des humanités).

C'est un acheminement vers la réforme annoncée dans l'Exposé des motifs du projet de loi sur l'enseignement moyen dont la législature est saisie.

« Les écoles moyennes nouvelles, dit l'Exposé des motifs, répandues sur les différents points du pays, vont donner aux familles qui aspirent à un enseignement plus élevé pour leurs enfants, un moyen de les y préparer, sans déplacement onéreux; il suffira pour cela, et telle est l'intention du gouvernement, que l'école moyenne soit organisée de manière à y assurer dans les classes inférieures le même enseignement que dans les classes inférieures des athénées et des collèges. »

Soit qu'il veuille aborder les humanités ou les études professionnelles, soit qu'il ne dépasse pas la troisième année des écoles moyennes, l'élève retirera des fruits de la connaissance des langues modernes les plus usitées.

Le gouvernement reconnaît toute l'importance d'un enseignement sérieux des langues anciennes. Aidé des lumières du conseil de perfectionnement de l'instruction moyenne, il ne négligera rien pour fortifier celui qui existe dans nos athénées, pour en élever le niveau, pour en augmenter les bienfaits. L'étude préalable des langues modernes contribuera à assurer ce résultat.

Mais, avant de diriger leurs enfants dans l'une ou dans l'autre des voies que leur ouvrent les athénées, les pères de famille doivent pouvoir se rendre compte de leurs aptitudes et de leurs goûts, afin de leur épargner

des années d'efforts stériles, années perdues pour le pays et pour eux-mêmes. Le régime actuel ne comporte pas cette expérience nécessaire. Il fait passer les jeunes gens, sans transition, sans réflexion, de l'école primaire dans les humanités, où les attendent trop souvent le dégoût et le découragement.

Deux années d'enseignement communes à tous les élèves, avec un programme de connaissances indispensables à la généralité et susceptibles de développements successifs, écarteront ce danger. Mieux préparés, les élèves commenceront leurs études latines avec une conscience plus nette de leur entreprise, avec le désir et la force de la poursuivre jusqu'au bout.

Une conséquence de la mesure nouvelle sera d'enlever à la septième des athénées son caractère de classe préparatoire ou primaire, et d'en faire la première année des études secondaires. Les examens d'entrée devront donc être relevés.

Une autre conséquence c'est que l'enseignement des langues modernes sera introduit dans les écoles moyennes comme dans les athénées.

L'application de cette dernière réforme rencontrera des difficultés pendant un an ou deux, à cause de l'insuffisance numérique du personnel spécial. L'administration s'appliquera à en faciliter le recrutement.

J'aviserais également aux moyens d'éviter que les professeurs d'anglais et d'allemand dans les athénées ne soient surchargés. MM. les préfets des études auront à me présenter à ce sujet leurs observations dans le plus bref délai possible.

Une modification doit immédiatement être apportée au tableau de la durée des leçons dans les deux classes auxquelles les nouvelles mesures sont applicables. On attribuera, pendant l'année scolaire prochaine, aux différentes matières, le nombre d'heures de leçon par semaine indiqué ci-après :

Athénées.

	Classes de	
	VII ^e	VI ^e .
Français	8	5
Flamand (provinces flamandes)	8	5
Flamand (provinces wallonnes)	»	3
Allemand (provinces flamandes)	»	3
Allemand (provinces wallonnes)	8	5
Anglais (réservé pour les classes ultérieures) . . .	»	»
Histoire et géographie	3	3
Mathématiques	5	3
Sciences naturelles	2 (1)	2 (1)
Latin	»	9

(1) Y compris les excursions.

Ecoles moyennes.

	Classes de	
	III ^e	II ^e .
Français.	8	5
Flamand (provinces flamandes)	8	5
Flamand (provinces wallonnes)	»	3
Allemand (provinces flamandes)	»	3
Allemand (provinces wallonnes)	8	5
Histoire et géographie	3	3
Mathématiques	5	5
Sciences naturelles	2 (1)	2 (1)

Vous remarquerez, monsieur le président, que les deux langues nationales sont placées sur la même ligne d'importance dans les provinces où la langue flamande est en usage, et qu'il en est de même pour l'allemand dans les provinces wallonnes. On trouvera dans cette dernière langue surtout un excellent instrument de développement intellectuel de tout point profitable aux études ultérieures.

Vous remarquerez également que le latin ne figure plus au programme de la 6^e que pour neuf heures de leçon par semaine au lieu de quatorze.

Ce changement ne préjuge pas la solution de la question du nombre des années d'études d'humanités. Il sera possible, en toute hypothèse, de retrouver dans les classes supérieures les heures provisoirement enlevées au latin, en 6^e.

Je me borne à ces explications. Vous recevrez, à bref délai, pour être transmis au chef de votre établissement et aux professeurs, une note explicite sur l'interprétation à donner aux nouvelles parties du programme et sur les procédés d'éducation et de discipline que le gouvernement désire voir adopter dans ses institutions.

Je vous ferai connaître, en même temps, mes résolutions au sujet des examens d'entrée et de sortie des deux classes de 7^e et de 6^e des athénées ainsi que des classes de 3^e et 2^e des écoles moyennes.

Je viens, monsieur le président, de vous entretenir des réformes que, dès le mois d'octobre, devra subir l'organisation de l'enseignement moyen.

Une autre mesure me semble devoir contribuer à rendre ces réformes efficaces, c'est l'adoption du programme des écoles primaires, tel qu'il a été publié par *le Moniteur belge* du 28 juillet dernier.

Ce programme devra être appliqué immédiatement dans toutes les sections préparatoires des écoles moyennes soumises au régime de la loi du 1^{er} juin 1850. On se bornera transitoirement à enseigner toutes les matières du degré inférieur et du degré moyen, à l'exclusion de la branche facultative (une seconde langue), partout où les ressources du personnel ne le permettraient pas.

(1) Y compris les excursions.

Ici encore des difficultés de fait vont se présenter. Nous nous efforcerons de les lever. Je compte pour cela sur le concours éclairé des bureaux administratifs et sur le zèle et le dévouement des membres du corps professoral.

Le but du gouvernement est d'organiser un enseignement sérieux et solide. Il est résolu, pour l'atteindre, à tous les efforts et à tous les sacrifices.

Le Ministre de l'instruction publique,
P. VAN HUMBEECK.

Application du nouveau programme des athénées royaux et des écoles moyennes de l'Etat. — Mesures transitoires.

Art. 1^{er}. Les élèves qui se présentent pour être admis en 7^e latine ou en 7^e professionnelle des athénées royaux, ou en 3^e (1^{re} année d'études), des écoles moyennes de l'Etat, ont à subir une épreuve portant sur les matières suivantes :

Les éléments de la grammaire française (lexigraphie et syntaxe);

Les quatre règles fondamentales de l'arithmétique appliquées aux nombres entiers et aux nombres décimaux.

Ils doivent savoir écrire correctement sous la dictée.

Art. 2. Nul ne sera admis en sixième latine ou en sixième professionnelle des athénées royaux, ou en deuxième des écoles moyennes de l'Etat, s'il ne justifie, par examen, qu'il possède les matières enseignées dans la classe précédente.

Il pourra être apporté transitoirement à ces dispositions certains tempéraments exigés par le changement de régime.

Notre Ministre de l'instruction publique est autorisé à prendre dans ce sens les mesures qui seront jugées nécessaires.

Art. 3. Notre Ministre de l'instruction publique est également autorisé à introduire dans les attributions des membres du personnel enseignant des athénées royaux et des écoles moyennes de l'Etat, telles quelles sont actuellement réglées par les arrêtés organiques, les changements que la mise à exécution du nouveau programme des études rendra transitoirement indispensables.

Art. 4. Dans le cas où, par suite de changements d'attributions ou d'extension d'attributions, des professeurs d'athénées royaux recevraient une surcharge notable de travail, il pourra leur être accordé, par mesure transitoire, des indemnités calculées à raison de 100 francs par an et par heure supplémentaire de leçon, sans que l'indemnité totale puisse dépasser 1,200 francs.

Il pourra également être alloué aux régents des écoles moyennes de l'Etat, qui recevraient une surcharge de travail, des indemnités dont le taux sera déterminé par Notre Ministre de l'instruction publique.

(Arr. Royal du 27 septembre 1880).

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET ADMINISTRATION DE
L'ENSEIGNEMENT MOYEN.

Un arrêté royal en date du 24 septembre 1880, modifiant les arrêtés royaux du 11 octobre 1877 et du 31 mars 1880, décide que la date de la distribution des prix aux lauréats du concours universitaire et aux lauréats du concours général de l'enseignement moyen du premier degré sera fixée chaque année par arrêté royal.

Cette date est fixée, pour 1880, au 30 septembre.

UNIVERSITÉ DE GAND.

Par arrêté royal du 3 septembre 1880, M. Floribert Soupart, professeur ordinaire à la faculté de médecine de l'université de Gand, est déclaré émérite, conformément à l'article 2 de la loi du 30 juillet 1879.

UNIVERSITÉ DE LIÈGE.

Par arrêté royal du 7 octobre 1880, M. Schmit, Jean-Pierre, agrégé aux écoles spéciales de Liège, professeur à titre personnel près des dites écoles, est, sur sa demande, déclaré émérite, conformément à l'article 2 de la loi du 30 juillet 1879.

M. Thiry, Fernand, docteur en droit, docteur spécial en droit moderne, est nommé professeur extraordinaire à la faculté de droit de l'université de Liège.

Il donnera les cours d'organisation judiciaire, de compétence, de procédure civile et de notariat.

Par arrêté royal du 14 octobre 1880 :

M. Dwelshauvers, V., docteur en sciences physiques et mathématiques et ingénieur mécanicien, est nommé professeur ordinaire près la faculté des sciences de l'université de Liège.

Il est chargé des cours de mécanique appliquée et de physique industrielle.

ATHÉNÉES ROYAUX. — PERSONNEL ENSEIGNANT. — NOMINATIONS.

Par arrêtés royaux en date du 21 septembre 1880 les changements suivant ont été introduits dans le personnel enseignant :

Athénée royal d'Arlon. — M. Malchair, Frédéric, professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les humanités, actuellement professeur chargé de la rhétorique latine à l'athénée royal d'Anvers, est nommé préfet des études à l'athénée royal d'Arlon, en remplacement de M. Demarest, G.-J., décédé.

Athénée royal d'Anvers. — M. Spanoghe, Emile, docteur en philoso-

phie et lettres, actuellement professeur chargé de la 2^e latine, est chargé de la rhétorique latine, en remplacement de M. Malchair, Frédéric et M. Defossé, Léopold, docteur en philosophie et lettres, actuellement professeur chargé de la 3^e latine à l'athénée royal de Tournai, est nommé professeur chargé de la 2^e latine, en remplacement de M. Spanoghe, préqualifié.

Athénée royal de Tournai. — M. Raskop, Jean-Hubert-Guillaume, actuellement professeur chargé de la 4^e latine, est désigné pour passer à la 3^e latine en remplacement de M. Defossé, Léopold, et M. Waltzing, Jean-Pierre, professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les humanités, actuellement professeur intérimaire, est nommé professeur chargé de la 4^e latine, en remplacement de M. Raskop, préqualifié.

Athénée royal de Namur. — Est nommé professeur chargé du cours de flamand, en remplacement de M. Knibbeler, Guillaume, qui est mis en disponibilité, sur sa demande, pour motif de santé, M. Claes, Désiré-Etienne-François, diplômé de l'école normale de Lierre, actuellement professeur chargé du même enseignement à l'athénée royal de Hasselt;

Est nommé professeur chargé de la chaire de mathématiques à la section professionnelle, en remplacement de M. Pallemarts, Bernard, qui passe à la section des humanités, M. Loppens, Henri, actuellement titulaire de cette dernière chaire.

Athénée royal de Bruges. — M. Demoor, Jean-Frédéric, professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les sciences, actuellement professeur à l'athénée royal d'Arlon, est nommé professeur à l'athénée royal de Bruges. Il sera chargé de la chaire de mathématiques à la section des humanités, en remplacement de M. Waxweiler, Emile, qui est appelé à d'autres fonctions.

Par arrêtés royaux en date du 25 septembre 1880 ont été nommés, savoir :

Athénée royal de Bruxelles. — Professeur chargé de la 3^e latine dédoublée (place nouvellement créée), M. Dupont, Henri-Joseph, professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les humanités, actuellement professeur chargé de la 3^e latine à l'athénée royal de Gand;

Professeur chargé de la 4^e latine dédoublée, (place nouvellement créée), M. Hallet, Maximilien, professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les humanités, actuellement professeur chargé de la 3^e latine à l'athénée royal de Mons;

Professeur chargé de la classe préparatoire dédoublée à la section des humanités (place nouvellement créée), M. Grégoire, Ferdinand, professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les humanités, actuellement professeur chargé de la même chaire à l'athénée royal de Gand.

Athénée royal de Gand. — Professeur chargé de la 3^e latine, en remplacement de M. Dupont, Henri-Joseph, M. Deltombe, Eugène-Joseph, actuellement professeur chargé de la 4^e latine;

Professeur chargé de la 4^e latine, en remplacement de M. Deltombe, Eugène-Joseph, M. Angenot, Victor-Marie-Lambert, professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les humanités, actuellement professeur chargé de la 4^e latine à l'athénée royal de Namur;

Professeur chargé de la classe préparatoire à la section des humanités, en remplacement de M. Grégoire, Ferdinand, M. Van Overbeke, Louis, docteur en philosophie et lettres, actuellement professeur chargé de la 5^e latine à l'athénée royal d'Anvers.

Athénée royal de Namur. — Professeur chargé de la 4^e latine, en remplacement de M. Angenot, Victor-Marie-Lambert, M. Van Orshoven, Léon-Jean-Baptiste, docteur en philosophie et lettres, actuellement professeur chargé de la 2^e latine à l'athénée royal de Tournai.

Athénée royal d'Anvers. — Professeur chargé de la 5^e latine, en remplacement de M. Van Overbeke, Louis, M. Stevens, Jean-Gérard, actuellement professeur chargé de la 6^e latine;

Professeur chargé de la 6^e latine, en remplacement de M. Stevens, Jean-Gérard, M. Gouder de Beauregard, Joseph, professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les humanités, actuellement professeur chargé de la classe préparatoire (sections réunies), à l'athénée royal de Tournai.

Athénée royal de Tournai. — Professeur chargé de la 2^e latine, en remplacement de M. Van Orshoven, Léon-Jean-Baptiste, M. Gillet, Antoine, professeur agrégé de l'enseignement du degré supérieur pour les humanités, actuellement professeur chargé du cours d'histoire et de géographie à l'athénée royal d'Arlon;

Professeur chargé de la classe préparatoire (sections réunies), en remplacement de M. Gouder de Beauregard, Joseph, M. Marchal, F., docteur en philosophie et lettres, actuellement secrétaire surveillant à l'école normale des humanités, à Liège.

Athénée royal d'Arlon. — Professeur chargé du cours d'histoire et de géographie, en remplacement de M. Gillet, Antoine, M. Alexandre, Prosper, docteur en philosophie et lettres, actuellement professeur au collège communal de Virton.

Par arrêtés royaux en date du 28 septembre 1880, ont été nommés :

Athénée royal de Mons. — Professeur chargé de la chaire de mathématiques à la section professionnelle, en remplacement de M. Descamps (H.), qui reste provisoirement chargé de la chaire de mathématiques supérieures, M. Henneton, Auguste, professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les sciences, actuellement professeur intérimaire;

Professeur chargé de la 4^e latine, en remplacement de M. Descamps, Frédéric-Léopold-Henri, qui est désigné pour reprendre la 3^e latine, M. Otten, Félicien-Albert-Henri, professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les humanités, actuellement professeur à l'athénée royal de Tournai.

Athénée royal de Tournai. — Professeur chargé de la 6^e latine, en remplacement de M. Otten, Félicien-Albert-Henri, M. Gillemann, Charles, professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les humanités, actuellement professeur intérimaire.

Arrêté royal du 30 septembre 1880 :

Athénée royal d'Anvers. — M. Florus, Marie-Louis, professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur, porteur du diplôme spécial pour l'enseignement de la langue flamande, actuellement professeur à l'athénée royal de Tournai, est nommé professeur chargé d'une partie du cours flamand et d'allemand à l'athénée royal d'Anvers.

Arrêté ministériel en date du 30 septembre 1880 :

Athénée royal de Tournai. — M. Pollet, maître de dessin à l'athénée royal de Tournai, est admis, sur sa demande, à faire valoir ses droits à la pension.

Il est autorisé à conserver le titre de professeur de dessin honoraire de l'athénée royal de Tournai.

Concours général de l'enseignement moyen du premier degré, en 1880.

RÉSULTATS DU CONCOURS GÉNÉRAL DE LA QUATRIÈME LATINE.

Les prix et accessits pour la quatrième latine sont décernés ainsi qu'il suit :

1^{er} prix : Lameere, Auguste, d'Ixelles, d'élève de l'athénée royal, à Bruxelles;

2^e prix : Goossens, Jules, de Laer, élève du collège patronné, à Saint-Trond;

3^e prix : Hombert, Joseph, de Chimay, élève du collège communal, à Chimay;

4^e prix : Berger, Armand, de Lillois, Witterzée, élève du collège communal, à Nivelles;

1^{er} accessit : Boisacq, Emile, de Namur, élève de l'athénée royal, à Namur;

2^e accessit : Devos, Joseph, de Heule, élève du collège patronné, à Courtrai;

3^e accessit : Opsomer, Georges, de Saint-Genois, élève du collège patronné, à Courtrai;

4^e accessit : Kirchner, Arthur, de Saint-Malo (Ile et Vilaine), élève du collège communal, à Charleroi;

5^e accessit : Tasté, Albert, de Verviers, élève du collège communal, à Verviers;

6^e accessit : De Craene, Georges, de Courtrai, élève du collège patronné, à Courtrai;

7^e accessit : Barlet, Henri, de Verviers, élève de l'athénée royal, à Liège;

8^e accessit : Luyckx, François, de Malines, élève du collège communal, à Malines ;

9^e accessit : Horne, Charles, de Liège, élève de l'athénée royal, à Liège ;

10^e accessit : Vande Vorst, Richard, d'Anvers, élève de l'athénée royal, à Anvers ;

11^e accessit : Briart, Alphonse, de Chapelle lez-Herlaimont, élève de l'athénée royal, à Mons ;

12^e accessit : Vanlaer, Henri, de Hasselt, élève du collège communal, à Verviers ;

13^e accessit : Vandenrydt, Georges, de Nivelles, élève du collège communal à Nivelles ;

14^e accessit partagé entre : Dispa, Jules, de Verviers, et Willem, Victor, de Dison, élèves du collège communal, à Verviers ;

15^e accessit partagé entre : Dhuyvetter, Oscar, de Waereghem-Lede, élève l'athénée royal, à Gand, et Ledoux, Désiré, de Dilsen, élève du collège patronné, à Saint-Trond ;

16^e accessit partagé entre : Maes, Julien, de Desschel, élève du collège patronné, à Gheel, et Vanden Bussche, Jules, de Bruges, élève de l'athénée royal, à Bruges ;

17^e accessit : Heupgen, Georges, de Hyon, élève de l'athénée royal, à Mons ;

18^e accessit partagé entre : Feys, Victor, de Thielt, élève du collège patronné, à Courtrai, et Meunier, Victor, de Liège, élève de l'athénée royal, à Liège ;

19^e accessit partagé entre : Clément, Antoine, de Braine-l'Alleud, élève de l'athénée royal, à Bruxelles, et Wauters, Joseph, de Wamont, élève du collège patronné, à Saint-Trond ;

20^e accessit partagé entre : De Bil, Hector, de Courtrai, élève du collège patronné, à Courtrai, et Focquet, Paul, de Mariembourg, élève du collège communal, à Chimay.

RÉSULTATS DU CONCOURS GÉNÉRAL DE LA TROISIÈME PROFESSIONNELLE.

Les prix, accessits et mentions honorables, en troisième professionnelle sont décernés ainsi qu'il suit :

1^{er} prix : Claes, Tobie, de Malines, élève du collège communal à Malines ;

2^e prix : Wasteels, Joseph, de Gand, élève de l'athénée royal à Gand ;

3^e prix : De Groote, César, de Meulestede, élève de l'athénée royal à Gand ;

4^e prix : Polis, Charles, de Verviers, élève du collège communal à Verviers ;

1^{er} accessit : Beaufort, Félicien, de Polleur, élève du collège communal à Verviers ;

2^e accessit partagé entre : Otten, Guillaume, de Hasselt, élève de l'athénée royal à Hasselt ; Régnier, Léon, de Gand, élève de l'athénée royal à

Gand, et Riquet, Georges, de Liège, élève de l'athénée royal à Liège ;

3^e accessit : Goffin, Joseph, de Huy, élève de l'athénée royal à Mons ;

4^e accessit : Dhossche, Jules, de Gand, élève de l'athénée royal à Gand ;

5^e accessit : Jaumotte, Jules, de Bousval, élève du collège communal à Nivelles ;

6^e accessit : Rahier, Alphonse, de Liège, élève de l'athénée royal à Liège ;

1^{re} mention honorable : Renard, Joseph, de Geronville, élève de l'athénée royal à Arlon ;

2^e mention honorable : Dusépulchre, René, de Nivelles, élève du collège communal à Nivelles ;

3^e mention honorable partagée entre : Deprez, Jean, de Liège, élève de l'athénée royal à Liège, et Vermeylen, Théodore, d'Alost, élève du collège communal à Malines ;

4^e mention honorable partagée entre : De Smet, Louis, de Gand, élève de l'athénée royal à Gand, et Vonèche, Emile, de Saint-Hubert, élève de l'athénée royal à Arlon ;

5^e mention honorable : Van Hove, Antoine, de Malines, élève du collège communal à Malines ;

RÉSULTATS DU CONCOURS SPÉCIAL DE LANGUE FLAMANDE EN QUATRIÈME LATINE ET EN TROISIÈME PROFESSIONNELLE.

Les prix et accessits pour le concours spécial de langue flamande en quatrième latine et en troisième professionnelle, sont décernés ainsi qu'il suit :

A. — *Quatrième latine.*

1^{er} prix : Claes, Henri, de Tirlemont, élève de l'athénée royal, à Hasselt ;

2^e prix : Hellemans, François, d'Aertselaer, élève du collège patronné, à Gheel.

1^{er} accessit partagé entre : Laurent, Edmond, de Tongerlo, élève du collège patronné, à Gheel, et Van Waesberghe, Ferdinand, d'Eecloo, élève du collège patronné, à Eecloo ;

2^e accessit partagé entre : Barthels, Joseph, de Tongres, élève du collège communal, à Tongres, et Cremers, Jules, de Gheel, élève du collège patronné, à Gheel ;

3^e accessit partagé entre : Dams, Jean, de Beeringen, élève du collège communal à Beeringen ; Raeymaekers, Auguste, de Moll, élève du collège patronné, à Gheel, et Ronse, Charles, d'Eecloo, élève du collège patronné, à Eecloo ;

4^e accessit partagé entre : Blaucke, Aloïse, de Wonterghem, élève du collège patronné de Thielt, et Luyckx, François, de Malines, élève du collège communal, à Malines ;

5^e accessit : Mulder, Georges, d'Anvers, élève de l'athénée royal, à Anvers ;

6^e accessit : Feys, Victor, de Thielt, élève du collège patronné, à Courtrai ;

7^e accessit partagé entre : Byl, Jean, de Perk, élève du collège patronné à Gheel, et Depla, Arthur, de Ruddewoorde, élève du collège patronné, à Thielt ;

8^e accessit partagé entre : Rotiers, Julien, d'Ypres, élève du collège communal, à Ypres, et Warlop, Auguste, de Heule, élève du collège patronné, à Courtrai ;

9^e accessit partagé entre : Truyens, François, de Lichtaert, élève du collège patronné, à Hérenthals, et Vanden Bussche, Jules, de Bruges, élève de l'athénée royal, à Bruges ;

10^e accessit : De Heuvel, Victor, d'Eecloo, élève du collège patronné, à Eecloo.

B. — Troisième professionnelle.

1^{er} prix : Groutars, Jules, de Hasselt, élève de l'athénée royal, à Hasselt ;

2^e prix : Van Schoor, Joseph, d'Anvers, élève de l'athénée royal, à Anvers ;

1^{er} accessit : Otten, Guillaume, de Hasselt, élève de l'athénée royal, à Hasselt ;

2^e accessit : Vermynen, Théodore, d'Alost, élève du collège communal à Malines ;

3^e accessit : Campers, Constant, d'Anvers, élève de l'athénée royal, à Anvers ;

4^e accessit partagé entre : De Jonghe, François, d'Anvers, élève de l'athénée royal, à Anvers, et Pauwels, Désiré, de Willebroeck, élève du collège communal, à Malines ;

5^e accessit : De Groote, César, de Meulestede, élève de l'athénée royal, à Gand ;

6^e accessit : partagé entre : De Smet, Louis, de Gand, élève de l'athénée royal, à Gand, et Kwanten, Charles, d'Anvers, élève de l'athénée royal, à Anvers ;

7^e accessit partagé entre : Claes, Tobie, de Malines, élève du collège communal, à Malines, et Vander Donck, Joseph, de Maesevick, élève de l'athénée royal, à Hasselt ;

8^e accessit partagé entre : Pantiers, Firmin, de Termonde, élève du collège communal, à Ypres, et Wasteels, Joseph, de Gand, élève de l'athénée royal, à Gand ;

9^e accessit partagé entre : Aerts, Gauthier, de Maesevick, élève de l'athénée royal, à Hasselt ; Delanier, Ernest de Gand, élève de l'athénée royal, à Gand ; Libotte, Edgard, de Tongres, élève de l'athénée royal, à Bruxelles, et Van Goidsenhoven, Martin, de Tirlement, élève du collège communal, à Tirlemont ;

10^e accessit partagé entre : Baets, Albert, d'Anvers, élève de l'athénée royal, à Anvers ; Maes, Arthur, de Louvain, élève du collège communal, à Louvain, et Timmermans, Jean, de Malines, élève du collège communal, à Malines.

PÉRIODIQUES.

En donnant les sommaires d'un certain nombre de recueils périodiques, nous n'indiquerons pas toujours tous les articles qui y sont contenus; nous signalerons surtout ceux qui nous paraîtront de nature à intéresser spécialement les professeurs et les hommes d'étude qui lisent notre *Revue*.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de MM. M. C. Graux, S. Guyard, G. Monod, G. Paris.

Sommaire du 23 août 1880 : **Monier-Williams**, L'Inde moderne, par James Darmesteter. — **G. Curtius**, Principes de l'étymologie grecque, 5^e édition; le verbe dans la langue grecque, par Michel Bréal. — **Busolt**, Recherches sur l'histoire grecque, par R. Lallier. — Du 30 : L'Alceste d'Euripide, p. p. **Prinz**, par Alfred Jacob. — **Mau**, Recherches sur Pompei, par Emmanuel Fernique. — Du 6 septembre : Extraits des auteurs grecs concernant la géographie et l'histoire des Gaules, texte et traduction p. p. **Cougny**, par Ch. G. — Du 13 : **Mohl**, Vingt-sept ans d'histoire des études orientales, par James Darmesteter. — **Schiern**, Sur une énigme orthographique de l'antiquité, par E. Beauvois. — Leipzig et son université il y a cent ans. — Du 20 : **Hunter**, Statistique du Bengale (premier article), par A. Barth. — **De-Vit**, Lexique de toute la latinité, par A. Gefroy. — Du 27 : **Hunter**, Statistique du Bengale (deuxième article), par A. Barth. — **Rhoden**, Les terres cuites de Pompei, par O. Rayet. — Du 4 octobre : **Hunter**, Statistique du Bengale (troisième article), par A. Barth. — La morale à Nicomaque, p. p. **Susemihl**, par X. — **Flathe**, Histoire de l'école de Sainte-Afra, par A. C. — Du 11 : **Harant**, Corrections et annotations à Tite-Live, par Charles Thurot. — Didon, tragédie latine du XVII^e siècle, p. p. **Suringar**, par E. T.

Zeitschrift für die österreichischen Gymnasien : Verantwortliche Redacteurs : W. Hartel, K. Schenkl.

Fünftes Heft. Erste Abtheilung. Abhandlungen. Neueste Einheitsbestrebungen auf dem Gebiete der deutschen Orthographie in Oesterreich. Von J. Seemüller in Hernal. — Zweite Abtheilung. Literarische Anzeigen. Dissertationes Philologicae Halenses vol. IV. p. I. Oracula Graeca quae apud scriptores Graecos Romanosque extant collegit paucasque observationes selectas praemisit Richardus Hendess. Halis Saxonum impensis librariae Lippertianae (Max Niemeyer) 1877. Angez. von Dr. Aug. Scheindler in Wien. — Ludwig Lange, Römische Alterthümer. 2. Bd. 3. Aufl. Berliu (Weidmann'sche Buchhandlung) 1879. Angez. von O. Hirschfeld. — Jacob Grimm, Deutsche Mythologie. Vierte Ausgabe. Besorgt von

Elard Hugo Meyer. Berlin, Ferd. Dümmler's Verlagshandlung 1875-1878. Angez. von A. Schönbach in Graz. — Mathematische Lehrbücher. Angez. von J. G. Wallentin in Wien. — Vierte Abtheilung. Miscellen. Literarische Miscellen. — Programmenschau (s. Jahrgang 1880, Heft IV, 302 ff.). — Entgegnung Von C. Wasserburger in Stockerau. — Erwiderung. Von J. G. Wallentin in Wien.

Sechstes Heft. Erste Abtheilung. Abhandlungen. Bemerkungen zu Xenophons kleinen Schriften. Von Franz Rühl in Königsberg. — Zweite Abtheilung. Literarische Anzeigen. Homers Ilias. Erklärende Schulausgabe von H. Düntzer. 2^{te}, neu bearbeitete Aufl. Paderborn, Ferd. Schöningh, 1877 u. 1878. Angez. von Dr. J. Zechmeister in Wien. — Plato's Charmides inhaltlich erläutert von Dr. Th. Becker. Halle 1879. S. 429-432. — Platons Phaedon. Für den Schulgebrauch erklärt von M. Wohlrab. Leipzig 1879. S. 432 bis 434. — Platons Vertheidigungsrede des Sokrates und Kriton. Für den Schulgebrauch erklärt von Dr. Ch. Cron. 7 Aufl. Leipzig 1879. S. 434-435. Angez. von Karl Ziwsa in Hernals. M. Tullii Ciceronis Artis rhetoricae libri duo recensuit Andreas Weidner. Berolini apud Weidmannos 1878. Angez. von Dr. v. Morawski in Krakau. — Griechische Schulgrammatik von Eduard Kurtz und Ernst Friesendorff. Leipzig 1879, August Neumann's Verlag. Angez. v. Al. Goldbacher in Czernowitz. — Hieronymi de viris illustribus liber. Accedit Gennadii catalogus uirorum illustrium. Ex rec. Giulelmi Herdingii. Lips. bibl. Teubn. 1879. Angez. von Dr. J. Huemer in Wien. — Walther's von der Vogelweide sämtliche Gedichte aus dem Mittelhochdeutschen übertragen, mit Einleitung und Anmerkungen versehen von Karl Pannier. Leipzig, Reclam. Angez. von J. E. Wackernell in Wien. — E. v. Seydlitz'sche Geographie. 17. Bearbeitung. In drei Ausgaben. Ferd. Hirt, Königl. Universitäts- und Verlags-handlung. Breslau 1879. — I. Grundzüge der Geographie. Ein Leitfaden für den Anfangsunterricht in der Erdkunde. — II. Kleine Schulgeographie. — III. Schulgeographie. Angez. von J. Ptaschnik.

Neue Jahrbücher für Philologie und Paedagogik, herausgegeben von Dr. Alfred Fleckeisen und Dr. Hermann Masius. Leipzig, 1880.

Siebentes Heft. Erste Abtheilung (121^r Band). Anz. v. H. Zimmer: altindisches Leben, die Cultur der vedischen Arier (Berlin 1879). von A. Kaegi in Zürich. — Thukydides über Themistokles. Von F. Rühl in Königsberg (Ostpreussen). — Zu Catullus. Von F. Schöll in Heidelberg. — Zur vita Tibulli. Von A. Schaube in Hirschberg (Schlesien). Zu Hieronymus und Gennadius. Von E. Jungmann in Leipzig. — W. Herding: Hieronymi de viris illustribus liber (Leipzig 1879). — Zu Statius. Von R. Bitschofsky in Wien. — Etymologisches und lexicalisches. Von H. Rönsch in Lobenstein. — Zu Dictys. Von C. Wagener in Bremen. Die Stellung von uterque und ubique. Von W. H. Roscher in Meissen.

Achtes Heft. Die declination der nomina auf -ic bei Homer. Von J. Sitzler Tauberbischofsheim. — Der rescribierte Codex Messanius des Hesiodos. Von H. Flach in Tübingen. — In Donati ad Terenti Adelphon I 1, 1

scholion. Von E. König in Patschkau. — Zu Thukydides. Von A. Grossmann in Neumark (Westpreußen). — Zu Xenophons Hellenika [I 6, 4], Von J. Richter in Nakel. — Zu Platons Philebos. Von K. J. Liebhold in Rudolstadt. — Erste und zweite lesung in der athenischen volksversammlung. Zweiter artikel. Von G. Gilbert in Gotha. — Zu Diodoros [XX 74]. Von R. Arnoldt in Königsberg. — Die reden bei Polybios. Von H. Welzhofer in München. — Zur erklärang der Aeneis [228-249]. Von Th. Plüss in Pforta. — Ein anekdoten zur gothischen urgeschichte. Von F. Rühl in Königsberg. — Preisaufgabe.

Jahresbericht über die Fortschritte der classischen Alterthumswissenschaft, herausg. von Conrad Bursian. 1879 Berlin, Calvary.

Achtes Heft. Erste Abtheilung. Jahresbericht über die griechischen Tragiker betreffende Literatur des Jahres 1878. Von Prof. Dr. Nikolaus Wecklein in Bamberg. (Schluss). — Jahresbericht über Herodot für 1879. Von Direktor Dr. H. Stein in Oldenburg. (Schluss folgt). — Dritte Abtheilung. Jahresbericht über die römischen Staatsalterthümer für 1874-1878. Von Prof. Dr. Hermann Schiller in Giessen. (Schluss folgt).

Neuntes und Zehntes Heft. Dritte Abtheilung. Jahresbericht über die römischen Staatsalterthümer für 1874-1878. Von Prof. Dr. Hermann Schiller in Giessen. (Schluss). — Bericht über die vom September 1878 bis Ende 1879 erschienenen die Encyclopädie und Geschichte der classischen Alterthumswissenschaft betreffenden Schriften. Von Prof. Dr. C. Bursian in München. — Bericht über die römischen Privat- und Sacral-Alterthümer betreffende Literatur des Jahres 1879, resp. 1878. Von Prof. Dr. M. Voigt in Leipzig (Schluss folgt).

Hermes, Zeitschrift für classische Philologie, herausgegeben von Emil Hübner. — Zweites Heft. Berlin 1880.

Fünftehnter Band. *Drittes Heft.* J. Olshausen, die Elymaeer am caspischen Meere bei Polybios und Ptolemaeus. — Ph. Thielmaun, zu Cornificius. — A. Reusch, zum Corpus inscr. Att. II. — C. A. Lehmann, quaestiones Tullianae, pars IV. — K. J. Neumann, der Umfang der Chronik des Malalas in der Oxforder Handschrift. — H. Droysen, epigraphische Miscellen II. — F. Blass, neue Papyrusfragmente eines Historikers im ägyptischen Museum zu Berlin. — A. Kirchhoff, zu C. I. G. 2693°. — Th. Mommsen, Decret des Commodus für den Saltus Burunitanus. — Th. Thalheim, zu Lykurgos. — J. Olshausen, eine merkwürdige Handschrift der Geographie des Ptolemaeus. — R. Ellis, de artis amatoriae Ovidianae codice Oxoniensi. — H. Tiedke, Nonniana. — H. Wirz, Handschriftliches zu Juvenalis. — G. Kaibel, sententiarum liber primus. — F. Gustafsson, handschriftliche Mittheilungen zu Ciceros de finibus bonorum et malorum. — H. Dessau, über einige Inschriften aus Cirta. — *Miscellen.* E. Petersen, Harmodios und Aristogeiton nochmals. — H. Droysen, Nachtrag zu XIV S. 586. — Th. Mommsen, Nachtrag zu dem Decret des Commodus.

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

EN BELGIQUE.

Tome 23.

6^e Livraison.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

SOCIÉTÉ POUR LE PROGRÈS DES ÉTUDES PHILOLOGIQUES
ET HISTORIQUES.

*16^e Séance, tenue au Conservatoire royal de Bruxelles, le lundi
1^{er} novembre 1880.*

La séance s'ouvre à 1 heure, sous la présidence de M. de Longé, premier président à la Cour de cassation.

Sont présents : MM. de Longé, *président*; Wagener, *secrétaire-général*; De Block et Fredericq, *secrétaires-adjoints*; Angenot père, Angenot fils, Discailles, Dufief, Gevaert, Grafé, Lannoy, Hegener, Mallet, Michel, Motte, Peltier, Roersch, Thil-Lorain, Thomas, Vanderkindere et Van Veerdegheem.

M. Fredericq donne lecture des procès-verbaux des séances du 1^{er} novembre 1879 et du 3 avril 1880. Ils sont approuvés sans observation.

M. le Président prononce l'allocution suivante :

Messieurs et honorés Confrères,

Il me tardait d'ouvrir cette séance : j'ai à cœur, vous le comprenez, de vous remercier de votre vote du 3 avril dernier.

Ce vote, Messieurs, est empreint de la plus grande bienveillance. Il me confère l'honneur de succéder à un homme que vous appréciez comme moi, que nous aimons tous.

M. Faider, académicien, doué de hautes qualités littéraires, écrivain aussi élégant que savant, était bien le président né d'une société instituée pour le progrès des études philologiques.

Je regrette bien vivement la détermination qu'il a prise de se démettre de la présidence, car je n'ai de commun avec lui que le désir de voir l'enseignement progresser et la volonté de prêter à cet effet un actif concours.

Messieurs, c'est un heureux temps que celui où, selon l'expression de Tacite, l'on peut penser comme on veut et parler comme on pense. En matière d'instruction, notre régime constitutionnel ouvre la voie à toutes les aspirations : toutes les opinions peuvent se manifester et sont discutées librement ; on peut tout enseigner. L'époque actuelle comprend d'ailleurs que l'enseignement est la puissance qui domine l'avenir.

Notre Société, Messieurs, tel que m'apparaît son but, est placée aux avant-postes pour veiller au grand intérêt des études, pour rechercher le mieux, scruter les méthodes et faire prévaloir toute innovation recommandable.

Les langues anciennes et les choses de l'antiquité sont, ici, en grand renom et cela est juste, car, quoi qu'on puisse dire, elles sont la base des fortes études. Mais en traçant votre programme vous avez eu soin, Messieurs, d'indiquer, en même temps, toute l'importance que vous attachez aux travaux historiques. L'histoire en effet doit aussi être placée au premier rang. N'est-ce pas elle qui éclaire le monde ?

Le grand devoir de ma vie, Messieurs, a consisté et consiste à écouter. J'écouterai de même, avec l'attention la plus scrupuleuse, tout ce qui sera dit ici. J'occupe, vous ne l'ignorez pas, une position officielle dans l'enseignement public ; je désire vivement m'aider de l'expérience et du savoir des hommes compétents qui m'entourent et serai très reconnaissant à ceux qui voudront bien m'éclairer.

Vos débats sont toujours courtois, je le sais, Messieurs, et, j'ose l'espérer, votre gracieux concours me facilitera ma tâche.

Cette allocution est vivement applaudie.

M. Wager présente l'analyse de la correspondance : 1^o une lettre de M. Willems faisant savoir que M. Brants est alité et ne pourra assister à la séance ; 2^o une lettre de M. Lallemant s'excusant de ne pouvoir venir à Bruxelles et exposant quelques idées relatives à la question portée à l'ordre du jour par M. Focroulle.

Sur la proposition de M. le Président, l'assemblée décide que, vu l'absence de M. Focroulle, l'examen de sa proposition

et des indications données par M. Lallemand dans sa lettre sera renvoyé à la prochaine séance.

M. Roersch dit que M. Troisfontaines l'a chargé de vouloir bien présenter ses excuses à l'assemblée : une indisposition l'empêche d'assister à la séance. M. Roersch donne ensuite lecture du rapport qu'il a présenté au jury des récompenses à l'appui de sa proposition de décerner une médaille en vermeil à M. Gantrelle pour son édition des *Histoires* de Tacite. Voici la teneur de ce rapport :

Messieurs,

Instituée pour l'encouragement des sciences philologiques et historiques, notre société a considéré comme un des moyens les plus puissants pour remplir sa mission, accordées les récompenses aux travaux les plus méritants qui se sont produits dans le domaine de ces sciences. Elle a eu la bonne fortune de pouvoir couronner, en un court espace de temps, des œuvres justement estimées à l'étranger comme dans notre pays et d'acclamer les noms de MM. Gevaert, Thonissen et Willems. Aujourd'hui nous avons le bonheur d'appeler les suffrages de la Société sur un nouvel ouvrage d'un mérite réel. Notre dévoué vice-président, M. Gantrelle, après avoir revisé le texte si maltraité de l'*Agriкола* de Tacite, après avoir commenté ce livre ainsi que la *Germanie* et publié la *Grammaire de Tacite*, écrit mince par le format, mais grand et riche par le fond, vient de faire paraître un commentaire complet des *Histoires*, conçu dans le même sens que les précédents volumes. En voici le titre, CORNELII TACITI HISTORiarUM LIBRI QUI SUPERSUNT. *Nouvelle édition avec une introduction littéraire, des sommaires, des notes en français sur la grammaire, les institutions, l'histoire et la géographie, et un appendice critique par J. GANTRELLE.* Paris, Garnier, frères, 1880. VI et 388 pp. in-12.

Écrivant pour les classes, M. Gantrelle s'est abstenu, dans cet ouvrage, de toute discussion savante, mais n'en a pas moins donné le fruit d'un travail philologique considérable. Le texte, comme l'appendice critique joint au volume le prouve surabondamment, a été l'objet d'un examen minutieux, auquel sont dues de notables améliorations. Le commentaire a été fait avec beaucoup de tact; il n'explique que ce qui est difficile, mais ne

laisse aucune difficulté sans solution. M. Gantrelle s'est attaché surtout à dévoiler les secrets du langage bizarre et original de Tacite, à élucider les particularités de son style, à faire connaître le sens exact des expressions qui ont dans l'auteur une acception spéciale. Mais il n'a pas négligé non plus de donner sur les institutions, l'histoire, la géographie, toutes les notions nécessaires à l'intelligence complète du texte. Tout est dit en peu de mots et avec une remarquable clarté.

Pour son commentaire, comme pour la constitution du texte, M. Gantrelle a consulté tout ce qui avait été écrit avant lui; rien n'a échappé à ses investigations; les éditions antérieures, les articles des journaux philologiques ont été étudiés avec soin. Il a mis surtout à profit l'excellente édition de Heraeus avec notes allemandes; mais en comparant les deux ouvrages on reconnaît vite que l'auteur a procédé avec une entière indépendance, que lorsqu'il adopte une interprétation de Heraeus il ne l'a fait qu'après un examen contradictoire, que souvent il donne plus de relief et de clarté à ce qui avait été à peine esquissé par ses devanciers et que souvent aussi il présente des observations neuves et originales.

Telles sont, par exemple, les notes suivantes du premier livre.

« Ch. 7, n. 8. *Crimen-compositum*, que ses lieutenants eux-mêmes avaient imaginé cette accusation et tramé un complot contre sa vie.

» 8, n. 11. *An imperium noluisse dubium*. *An* est employé ici dans le sens classique de si-ne-pas (v. gr. de Tac. 134) : il était douteux qu'il eût voulu régner. En s'exprimant ainsi, Tacite rend hommage au désintéressement de Verginius. D'autres prennent *an* dans le sens de *si* et traduisent : « il était douteux qu'il n'eût pas voulu régner, c'est-à-dire qu'il eût sincèrement refusé l'empire. » Ce sens ne me semble pas convenir à ce que nous connaissons du caractère de Verginius. Il n'y a aucune raison de douter de la sincérité de son refus.

» 11, n. 3. *Ita*. Ce mot rappelle la phrase précédente, qui est en outre expliquée par *domui retinere*, mot à mot : retenir ainsi (de cette manière) pour la maison de l'empereur parut avantageux.

» 14, n. 2. *Quonam-erumperet*, de quel côté, dans quel sens se déchaînerait la violence des armées; si, par exemple, elles proclameraient Vitellius et marcheraient sur l'Italie.

» 26, n. 2. *Postquam vulgatum erat* etc. Cette proposition se rattache à *motas jam mentes*.

» 26, n. 3. *Parata* ne convient pas à *dissimulatio* aussi bien qu'à *seditio*; il y a donc une espèce de zeugma (v. gr. de T. 116): la sédition était concertée, le silence gardé.

» 28, n. 1. *Magnitudine*. On peut sous-entendre *percussus*, qu'on tire de *metuens*, qui suit. V. le zeugma gr. de T. etc.

» 35, n. 1. *In-studia*, sous-ent. *ruere*. Ce v. est employé plus loin dans le sens propre avec *intus*; ici il l'est dans le sens figuré (se laisser aller à, s'abandonner à), comme Ann. 13, 14: *Agrippina ruere ad terrorem*.

» 36, n. 2 et 3. *Non contenti*, ne se contentant pas de leurs rangs = non contents de l'entourer de leurs rangs; *corporibus* est ajouté pour exprimer la même idée avec plus de force.

» 37, n. 14. *Exprobratur*, qu'on vous reproche (parce que vous le demandez).

» 42, n. 2. *Ut-fuerit*, au lieu de l'acc. avec l'infinitif *eum fuisse*; le fait est donc exprimé comme une conséquence.

» 74, n. 2. *Primo mollius*, ils s'y prirent d'abord tous deux avec assez de douceur.

» 85, n. 11. *In clamore-voces*, parmi les cris et lorsque tous parlaient en même temps ¹.

Dans l'introduction littéraire on lit une observation fort intéressante, que nous n'avons rencontrée nulle part. « Tout le monde, dit M. G., est d'accord pour dire que Tacite est un grand artiste en fait de style. Son talent d'écrivain a tant de souplesse que nous le voyons trois fois modifier sa manière d'écrire, afin de l'appropriier aux sujets différents qu'il traite. Nous ne pouvons admettre que ces modifications se soient faites d'une manière pour ainsi dire inconsciente; c'est un style voulu, déterminé par les faits à raconter et par l'effet à produire. Si dans l'*Agricola* prédominent les expressions surabondantes, les figures de rhétorique et de syntaxe, en un mot, la couleur oratoire, c'est que l'auteur n'avait pas à composer une simple biographie, une œuvre d'histoire proprement dite, mais un *éloge historique*, où le vide du fond se cache souvent sous l'éclat de l'expression.

¹ V. encore 5, n. 11; 16, n. 7, 9 et 11; 66, 1; 70, 10; l. II, 12, n. 9; 14, 8; 27, 4 et 5; 38, 2; 49, 1; 59, 7; 68, 4; l. III, 3, 5 etc.

« Dans les *Histoires*, qu'il fit paraître sept ans après et auxquelles il travaillait déjà lorsqu'il publia l'*Agricola*, il peut se passer des procédés de l'orateur; les événements étant intéressants par eux-mêmes, il les expose dans une narration développée d'un style plus simple, mais élégant et souvent fleuri. L'orateur ne se montre que dans les discours qu'il prête à ses personnages, et où nous trouvons spécialement l'emploi des synonymes.

» Les *Annales* avaient à raconter les passions, les caprices, la tyrannie des empereurs, la servilité du sénat, les délations, les condamnations injustes, les bassesses de toute sorte d'une aristocratie avilie. Tout cela semble avoir assombri l'historien; il lui arrive de voir tout en noir, il a le ton souvent ému et amer, son style est coupé, serré, plein de gravité.

» Tel est le caractère différent du style dans chacun de ces trois ouvrages. »

En résumé l'ouvrage de M. Gantrelle nous paraît digne en tout point de l'approbation de notre société et nous avons l'honneur de proposer qu'il lui soit accordé une médaille en vermeil. Nous aurons ainsi l'occasion, tout en rendant hommage à son talent, de donner à notre vice-président un témoignage de reconnaissance pour le zèle et le dévouement qu'il n'a cessé de montrer pour le progrès des sciences philologiques et la prospérité de notre société, dont il peut être proclamé à juste titre le fondateur et le père.

(Signé) L. ROERSCH.

Ce rapport provoque de vifs applaudissements.

M. Wagener déclare qu'il a reçu, de son côté, une lettre de M. Moeller, qui s'associe de tout cœur à la proposition de M. Roersch, et insiste sur les mérites du dernier ouvrage de M. Gantrelle ainsi que sur les nombreux services que l'honorable vice-président de la Société a rendus à la cause de l'enseignement et de la philologie classique en Belgique. (Applaudissements)

M. le Président constate que les formalités prévues par le règlement des concours ont été observées et que les applaudissements de l'assemblée ratifient la décision du jury. (Adhésion) La remise de la médaille en vermeil décernée à M. Gantrelle est fixée à la prochaine séance.

L'ordre du jour appelle la présentation des rapports de MM. Vanderkindere, Thil-Lorrain et Thomas sur les discus-

sions du récent Congrès de l'enseignement, où ces Messieurs faisaient fonction de délégués de la Société

M. Vanderkindere s'excuse de ne pouvoir présenter un rapport en règle. Il n'a pu aller de section en section, comme il l'aurait désiré, attendu qu'en sa qualité de vice-président, il a été presque tenu constamment à la table du bureau de l'une d'elles. D'ailleurs, les journaux ont publié des comptes-rendus détaillés de toutes les séances. Sous peu paraîtront les procès-verbaux officiels. M. Vanderkindere y renvoie et ne dira qu'un mot de l'importante discussion qui a roulé sur l'enseignement des langues anciennes et modernes. Il y a défendu les idées qu'il a émises dans plusieurs séances précédentes de la Société. Il a eu l'heureuse chance de rencontrer M. Wagener parmi ses contradicteurs. Beaucoup d'orateurs ont pris part à ce mémorable débat. M. Vanderkindere se bornera à constater que M. Browning de Cambridge a soutenu la thèse de M. Wagener, tandis que, contre toute attente, les orateurs allemands ont, en majorité, adhéré à celle de M. Vanderkindere.

M. Wagener ajoute qu'il a cru indiquer la véritable solution de toutes les difficultés, en proposant de porter le nombre des années d'études à *neuf* pour les humanités, comme en Allemagne. Quant aux orateurs allemands qui ont abondé dans le sens de M. Vanderkindere, aucun d'eux n'a proposé de modifier l'organisation des gymnases; ils se sont bornés à comparer les *Realschulen* aux gymnases et ont, à certains égards, accordé la préférence aux premières.

M. Thil-Lorrain déclare qu'il ne peut présenter de rapport sur l'histoire et la géographie, attendu que ce point n'a pas été abordé au Congrès. Il se propose du reste de faire une lecture sur ce sujet à une prochaine séance.

M. Vanderkindere signale à M. Thil-Lorrain les discussions de la 1^{re} section sur l'enseignement de l'histoire et de la géographie dans les écoles primaires.

M. Thil-Lorrain fait observer qu'il n'avait été délégué par la Société que pour les questions relatives à l'enseignement moyen.

M. Thomas ne croit pas pouvoir présenter de rapport avant que les procès-verbaux officiels aient paru.

M. Fredericq fait une lecture sur l'*école normale supérieure de Liège*, à l'occasion de certaines critiques formulées contre cet établissement par M. Thomas dans son travail *sur la réorganisa-*

tion des facultés de philosophie et lettres en Belgique. La lecture de M. Fredericq est publiée plus loin dans cette livraison. Elle donne lieu à une discussion animée à laquelle MM. Discailles, Vanderkindere, Fredericq, Thomas, Roersch et Wagener prennent part.

M. Discailles dit qu'il est difficile de discuter le travail dont M. Fredericq vient de donner lecture, sans l'avoir sous les yeux ; mais il tient à déclarer cependant qu'il est très hostile à l'internat dont il a trop souffert lui-même pour en prendre la défense. Il déclare d'ailleurs qu'il a passé par l'École normale à une époque où l'internat était extrêmement sévère et même dur. Il croit que l'internat nuit à l'éducation des élèves. Les fondateurs de l'École normale n'ont eu qu'un but : faire des *savants*. Il faut en outre que le professeur soit *homme du monde*, et c'est ce que l'École normale perd de vue. Il rend hommage au directeur actuel et n'en veut qu'au système. Il termine en déclarant que, malgré l'internat, il conservera toujours pour l'École normale un vif sentiment de sympathie et de reconnaissance.

M. Fredericq croit qu'il y a peu de différence, au fond, entre sa manière de voir et celle de M. Discailles. Afin de faciliter toute discussion ultérieure, il publiera sa lecture dans la *Revue de l'Instruction publique*, si les directeurs de la Revue veulent bien l'accueillir.

M. Wagener dit que la Revue publiera ce travail avec plaisir ; mais il croit que plusieurs membres désirent discuter la question séance tenante. Quant à lui, il est prêt à présenter quelques observations. (Adhésion) La discussion continue.

M. Vanderkindere déclare qu'il ne partage aucunement les idées de M. Fredericq et qu'il est plus radical encore que M. Thomas. Il voudrait voir supprimer l'École normale. Il croit que M. Fredericq n'a pas suffisamment répondu à l'argument de M. Thomas qui a accusé l'École normale d'avoir tué les facultés de philosophie et lettres. Rien n'est plus exact cependant. Il en est d'ailleurs de même en France. Au contraire, en Allemagne, où il n'y a pas d'École normale, les facultés sont brillantes. L'existence de l'École normale amène en Belgique un émiettement de forces très regrettable. Il est impossible de garnir convenablement d'élèves et l'École normale et les facultés. Actuellement on exige des futurs professeurs qu'ils passent par

l'École normale, ce qui fait qu'il ne reste plus rien de bon pour les facultés. Celles-ci sont mauvaises et inférieures presque en tout à l'École normale. Le public des facultés se recruterait, si la situation était normale, parmi les futurs professeurs et parmi les jeunes gens qui voudraient en amateurs consacrer un ou deux ans aux études littéraires, philosophiques et philologiques. Or, les docteurs font à peu près défaut. Il est urgent de relever les facultés en les organisant sur le modèle des séminaires des Universités allemandes. Là on constate précisément cette communauté d'idées et de tendances scientifiques sur laquelle M. Fredericq a tant insisté. Mais qu'a donc produit l'École normale? A-t-elle donné naissance en Belgique à une école philologique et historique, comme ses partisans auraient pu s'y attendre? Nullement. Cela prouve que l'École normale a manqué son but. D'après lui, il faut faire passer les futurs professeurs par les facultés réorganisées radicalement et supprimer l'École normale.

M. Fredericq constate que M. Vanderkindere, qui reconnaît l'infériorité marquée des facultés; veut leur appliquer des réformes qui sont appliquées avec succès à l'École normale, et réclame en même temps la suppression de cette école. Ce genre d'argumentation lui semble bizarre. Que dirait-on d'un industriel dont l'usine périliterait par suite de vices nombreux d'organisation, et qui demanderait la suppression d'une usine concurrente prospère, en se réservant le droit d'appliquer dans son établissement les procédés de fabrication du rival heureux après l'avoir évincé? M. Vanderkindere veut que les futurs professeurs passent par la faculté de philosophie. Mais à Liège les normalistes suivent *tous les cours* de la candidature et du doctorat, si l'on en excepte les branches philosophiques, et ils ont en plus une foule d'excellents cours pratiques. M. Vanderkindere s'étonne aussi que l'École normale de Liège n'ait pas encore formé de véritable école philologique et historique en Belgique. Quant à la philologie, il croit qu'il y aurait de l'injustice à prétendre qu'elle ne s'est pas relevée notablement dans notre pays depuis quelques années. L'École normale a largement contribué à cet heureux résultat. Pour l'histoire, l'École normale est innocente; les branches historiques n'y sont que l'accessoire; on y forme non des historiens, mais des littérateurs et des philologues. Il n'existe pas encore en Belgique d'institut historique, ni à Liège

ni ailleurs. M. Vanderkindere a cent fois raison en réclamant une réorganisation radicale des facultés; mais s'ensuit-il qu'il faille supprimer l'École normale? M. Fredericq ne le croit pas. Il souhaite qu'elle soit maintenue et transformée de façon à être une sorte de séminaire allemand, muni d'une bibliothèque excellente et renforcé par un système d'internat libéral et fécond. Il souhaite aussi qu'on ajoute à l'Université de Gand une sorte de séminaire analogue.

M. Thomas remercie M. Fredericq des appréciations flatteuses qu'il a émises sur le travail consacré à la réorganisation des facultés. Mais les observations présentées par M. Fredericq le rendent plus radical qu'auparavant. M. Fredericq a démontré que le programme du cours de français, quoique officiel, est fort incomplet. Mais ce seul fait ne trahit-il pas tous les vices du système? Eh quoi, le programme officiel est tellement mesquin que professeur et élèves sont obligés de le violer, pour ne pas verser dans des absurdités! Donc l'organisation elle-même est mauvaise, tandis que les professeurs sont bons, ce qui est du reste avéré. Si c'est le seul mérite des professeurs qui empêche l'École normale de porter de mauvais fruits, pourquoi la maintenir? Ces professeurs enseigneront à l'Université et les facultés revivront. Quant à l'internat, il présente des avantages et des inconvénients. Mais les avantages peuvent être obtenus sans internat. A Strasbourg, M. Thomas a vu les étudiants, réunis en séminaire, travailler en commun et solidaires dans leurs études. Ils ont à leur disposition une bibliothèque spéciale où ils puisent sans contrôle aucun. Voilà ce qu'il rêve pour les facultés en Belgique. Ni pour les programmes, ni pour l'émulation scientifique il ne croit l'École normale supérieure aux facultés *telles qu'elles devraient être*, c'est-à-dire radicalement transformées. Jusqu'ici on n'a pu les améliorer à cause de l'existence de l'École normale, qui suffisait à fournir de bons professeurs à l'enseignement moyen, et parce que tous les bons élèves s'y rendaient en désertant les facultés. Celles-ci étaient réduites aux futurs docteurs en droit, qui ne font que traverser la philosophie d'un esprit distrait. Les facultés ne pourront se perfectionner que si elles disposent d'élèves sérieux, et pour cela l'École normale doit disparaître.

M. Discaillies croit qu'il est fâcheux que l'on soutienne que pour sauver les facultés il faut tuer l'École normale. Les deux insti-

tutions peuvent très bien exister côte à côte ; mais il insiste sur la suppression de l'internat à l'École normale. Son programme officiel a fourni à M. Thomas un argument dont celui-ci s'est exagéré la portée. C'est une question de mots. La vérité est que l'École normale, outre presque tous les cours théoriques de la faculté, comprend des cours pratiques nombreux et excellents.

M. Roersch fait observer que le programme tant critiqué des cours de français n'a pas la signification littérale qu'on lui attribue. Il est emprunté au programme des examens et indique en réalité le minimum des lectures exigées des élèves de chacune des quatre années d'études. Il n'a jamais été défendu ni au professeur ni aux élèves de sortir de ce programme et, en réalité, c'est le contraire qui est la règle. M. Roersch estime aussi que c'est bien à tort qu'on accuse l'École normale d'avoir tué les facultés. Il croit avec M. Fredericq que ce qui a tué les facultés, c'est elles-mêmes, c'est-à-dire leur organisation incomplète et même vicieuse en plusieurs points. Quant à l'École normale, sa section des humanités compte trois élèves par an, total douze pour les quatre années d'études. Si dans chacune des quatre Universités belges on créait un séminaire à l'instar de l'Allemagne, chacun de ces instituts aurait par an en moyenne le quart des normalistes, soit quatre élèves.

MM. Fredericq et De Block font observer que ce calcul est même trop favorable, puisque chaque année il n'entre à l'École-Normale que trois ou quatre élèves humanistes. Chaque Université en recevrait donc *un* en moyenne annuellement.

M. Roersch avoue qu'il s'était trompé au désavantage de la thèse qu'il soutient et se demande si pour ce maigre renfort annuel chaque Université pourrait s'imposer les frais considérables d'un personnel spécial, d'une bibliothèque spéciale, etc., qui sont nécessaires à tout séminaire scientifique ?

M. Moeller fait observer que l'Université de Louvain possède son École normale depuis plusieurs années.

M. Roersch déclare qu'il ne peut admettre qu'avec ses douze élèves humanistes l'École normale ait fait désertir les facultés et les ait tuées.

M. Wager fait remarquer que cette année on a accepté à l'École normale un plus grand nombre d'élèves en vue de l'augmentation prochaine des athénées.

M. Vanderkindere persiste à croire que si les facultés étaient

élargies et obtenaient les cours pratiques nécessaires, les élèves ne feraient pas défaut au doctorat. Beaucoup de jeunes gens renoncent à ces études, parce qu'ils ne se soucient pas de passer par le pensionnat de l'École normale et que, d'autre part, les facultés ne leur offrent pas l'enseignement qu'ils recherchent.

M. Wagener insiste spécialement sur ce point que M. Thomas, dans son travail, qui est en discussion par suite des objections présentées par M. Fredericq, ne compare nullement l'École normale avec les facultés actuelles, qui lui sont inférieures, mais avec les facultés *futures*. Il a cité lui-même le jugement flatteur de M. Bréal sur l'école de Liège; mais qu'on transforme les facultés, qu'on les organise comme en Allemagne, qu'on leur adjoigne des séminaires, et on aura mieux que l'École normale. M. Wagener constate aussi que M. Fredericq préconise à peu de chose près la suppression de l'internat. Il le réduit à une cohabitation confortable et gratuite, rehaussée par une bibliothèque spéciale. M. Wagener ne s'oppose pas à ce que l'État fasse ces avantages aux futurs professeurs : ce qu'il repousse, c'est le système étroit de réglementation, de contrainte qui pèse sur l'École normale. Il y a une dizaine d'années, M. Wagener songeait avec quelques amis à fonder une Société philologique, en faisant appel aux anciens élèves de l'École normale. Quelqu'un l'en a dissuadé en lui disant : « N'y songez pas : l'École normale est animée d'un esprit d'opposition, résultant de l'irritation prolongée qu'à provoquée chez les élèves le régime intérieur. »

M. Fredericq croit que cet interlocuteur de M. Wagener était fort mal informé.

M. Wagener n'insiste pas, mais il constate que les jeunes gens sortis de l'École normale ne continuent que rarement à travailler. Ils ont fait de fortes études pendant quatre ans; ils produisent un ou deux bons travaux pendant les premières années qui suivent leur départ de l'école; puis, plus rien. Ne serait-ce pas qu'à l'École normale on ne réussit pas à leur communiquer cette passion de la recherche qui fait la force des séminaires allemands? N'y a-t-il pas à l'École normale quelque chose qui paralyse l'essor scientifique? M. Wagener se rappelle qu'à l'Université de Bonn, dont il a suivi les cours, il n'y avait pas deux élèves en philologie qui fissent les mêmes études *spéciales*. Tous se livraient à des recherches personnelles et étaient convaincus que l'idéal à atteindre était celui-ci : devenir plus fort que

qui que ce soit sur un point spécial pouvant faire avancer la science. Cet esprit scientifique s'acquiert dans les séminaires, qui possèdent tous leur bibliothèque spéciale. M. Wagener a été bibliothécaire de l'un d'eux. Il en parle donc par expérience. Qu'on maintienne, si l'on veut, l'École normale de Liège, mais qu'on adjoigne à l'Université de Gand un séminaire à l'instar de l'Allemagne, et que l'on permette aux deux établissements de former des professeurs pour l'enseignement moyen. On pourra juger alors de la valeur relative des deux systèmes.

M. Fredericq fait observer qu'il a signalé des réformes nombreuses à introduire dans le régime de l'École normale. Il croit que si l'expérience, conseillée par M. Wagener, était appliquée sans modification de l'École normale, celle-ci serait vaincue. En effet, on prendrait à l'École normale tout ce qui fait sa force et on lui laisserait soigneusement ce qui l'affaiblit. Mais la question est de savoir si l'École normale réformée serait inférieure aux facultés réorganisées. Celles-ci sauront-elles donner le goût de l'étude aux étudiants isolés dans une grande ville, respirant l'esprit peu scientifique qui est propre à la Belgique? L'internat, largement conçu, y tendrait plus sûrement. D'ailleurs M. Fredericq croit que ce luxe, si on peut l'appeler ainsi, produira de gros intérêts et que le gouvernement ne reculera pas devant un sacrifice relativement léger pour faciliter le bon recrutement de ses professeurs. M. Wagener fait un grief à l'École normale de ce que beaucoup de ses anciens élèves cessent de travailler au bout de quelques années. La remarque est très exacte, mais faut-il s'en prendre à l'École-Normale? Dans les futures facultés de philosophie, on verra aussi le plus grand nombre des élèves cesser de travailler peu d'années après avoir quitté l'Université. Il ne faut pas être grand prophète pour prédire un déchet énorme. C'est qu'en Belgique, au milieu de l'indifférence universelle en matière scientifique, les travailleurs se sentent souvent découragés et succombent parfois à ce découragement que tous les membres de la Société ont dû ressentir plus d'une fois. Surtout dans un pays comme la Belgique, il faudra ménager les transitions. Or, l'internat élargi de l'École normale semble une garantie précieuse pour obtenir cet esprit scientifique qui fait généralement défaut.

M. le Président propose de continuer cette intéressante discussion à la prochaine séance, quand tous les membres auront

pu prendre connaissance du travail de M. Fredericq, qui sera publié par la *Revue* de l'instruction publique. (Adhésion)

M. De Block donne lecture d'une étude sur ce qu'il faut entendre par *Censorium funus*. Ce remarquable travail sera publié par la *Revue*.

M. Grafé consent à remettre à la prochaine séance sa lecture sur l'étymologie du mot *jubere*. Il est entendu qu'elle formera le premier point de l'ordre du jour.

L'assemblée fixe sa prochaine réunion au premier samedi après Pâques. La séance est levée à quatre heures et demie.

L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE DE LIÈGE.

Quelques remarques sur le travail de M. P. Thomas (De la réorganisation des facultés de philosophie et lettres en Belgique) ¹.

Lecture faite à la séance du 1^{er} novembre 1880 de la Société pour le progrès des études philologiques et historiques.

J'abuserais de vos moments si je disais tout le bien que je pense de l'excellent travail de M. Thomas sur *La réorganisation des facultés de philosophie et lettres en Belgique*. Profitant des discussions approfondies auxquelles se sont livrées à différentes reprises les facultés belges de philosophie; s'appuyant sur une étude attentive des Universités étrangères, surtout des Universités allemandes et hollandaises; tenant compte des réflexions judicieuses que l'organisation de ces Universités a suggérées récemment en France à des spécialistes distingués; ne négligeant aucun des conseils prodigués depuis longtemps en Belgique même dans les discours de rentrée des Recteurs, dans les rapports des conseils académiques et des facultés de philosophie,

¹ Voir les dernières livraisons de la *Revue*.

dans les revues spéciales et dans les publications de tout genre relatives à la réforme de notre haut enseignement, M. Thomas a mûri et coordonné toutes ces indications, tous ces vœux multiples, et il a tracé un plan complet et détaillé de réorganisation de nos facultés de philosophie et lettres. Certes, on peut différer d'opinion avec lui sur tel ou tel détail; mais il n'est pas un homme compétent en Belgique qui puisse se déclarer hostile à cet ensemble de réformes urgentes et radicales.

Aussi n'est-ce que sur un point tout secondaire du travail de M. Thomas que je désire attirer l'attention. Il me semble que M. Thomas n'est pas juste envers l'École normale supérieure de Liège. Il s'en occupe à différentes reprises; et chaque fois, malgré certains éloges qu'il lui décerne, on sent percer contre cette institution une sorte d'antipathie qui me semble peu fondée.

Voici les passages du travail de M. Thomas auxquels je fais allusion :

« Le vrai public d'une faculté de philosophie et lettres, celui qui fait la masse et qui se renouvelle sans cesse, ce sont ou ce devraient être les futurs professeurs de l'enseignement moyen. Or, en Belgique, la pépinière du corps enseignant des athénées et collèges, c'est l'École normale des humanités. L'École normale a tué nos facultés de philosophie et lettres.

» Est-ce à dire que, pour ressusciter les facultés, il faille supprimer l'École normale? Rien n'est plus loin de notre pensée. Dieu nous garde de vouloir sacrifier le seul centre organisé d'études philologiques et historiques solides qui existe dans notre pays. M. Bréal, parlant de l'École normale de Liège, déclare que « c'est ce qu'il a vu de mieux en Belgique. » Les professeurs sont hommes de talent, de science et de dévouement. Les jeunes gens sortis de l'école de Liège forment une élite intellectuelle, et plusieurs d'entre eux ont publié des travaux qui font honneur à la Belgique. Mais on peut se demander si l'organisation et le régime de l'École normale sont précisément l'idéal qu'il faut rêver. Nous ne le pensons pas. Le régime de l'internat est un mauvais emprunt fait à la France et répugne essentiellement à nos mœurs, à nos habitudes et à notre esprit national. Puis, le grand défaut des écoles spéciales, c'est de jeter tous les esprits dans le même moule, de s'enfermer dans des cadres trop étroits et trop inflexibles, de sacrifier des aspirations

et des tendances légitimes aux exigences de la règle et de la sainte uniformité. Ces vices tiennent à la nature même de l'institution. Avec la meilleure volonté du monde, les directeurs et les professeurs pourront bien les atténuer, mais non les extirper. Méditons ces lignes de M. Bréal sur le normalien français : « Le » jeune homme à qui vous allez confier l'éducation intellectuelle » et morale de nos enfants, n'a pas encore eu la libre disposition de son esprit et de sa volonté.... Sans transition, il quitte » le banc de l'élève pour monter dans la chaire du professeur, » et il impose à sa classe la discipline et les exercices auxquels » il était lui-même astreint deux mois auparavant. »

» La vie universitaire est une meilleure préparation à la vie du monde que cette espèce de claustration laïque, pourvu, bien entendu, que les professeurs d'Université entretiennent avec leurs élèves des relations plus fréquentes et plus intimes qu'ils ne le font aujourd'hui, et qu'ils veillent non seulement à leur *instruction*, mais encore à leur *éducation*. Nous ajouterons que l'enseignement universitaire aura toujours un caractère plus élevé que celui des écoles spéciales, parce qu'il est moins professionnel ; et l'on ne contestera pas qu'il est en tout cas plus libre et plus varié. Toutefois, nous le répétons, il ne peut être question de supprimer l'École normale des humanités. Qu'on abolisse le régime de l'internat et qu'on rattache plus étroitement l'école à l'Université de Liège, voilà tout ce qu'il est raisonnablement permis d'espérer. »

Plus loin M. Thomas dit encore, à propos des analyses littéraires d'auteurs français qu'il désire introduire dans le cours de philologie française :

« Le programme des auteurs, aujourd'hui adopté pour l'École normale, ne peut nous servir qu'à la condition d'être considérablement élargi. Il semble que la littérature française, pour les futurs professeurs de l'enseignement moyen, commence à Malherbe et finisse en 1830. Certes, nous admirons et nous respectons les grands écrivains de l'époque classique ; nous sommes persuadé qu'ils sont les meilleurs, les plus purs modèles de style et de pensée. Mais qui n'aimerait les naïfs et charmants conteurs du moyen âge, les féconds et vigoureux esprits de ce XVI^e siècle débordant de sève et d'originalité ? Qui a le droit d'ignorer le mouvement littéraire contemporain ? Tout exclusivisme provient de l'étroitesse d'esprit ; et le défaut capital de l'esprit

classique, défaut qui contre-balance tant de belles et solides qualités, c'est de tendre à se rétrécir et à s'appauvrir sans cesse lui-même. Nous voulons que nos étudiants en philologie française lisent, la plume à la main, ce que la France a produit de mieux depuis la chanson de Roland jusqu'à nos jours. »

Enfin, parlant de l'extension récente donnée à l'école de Liège, M. Thomas nous dit : « Nous ne doutons pas que la création d'une section normale pour les langues modernes ne produise d'utiles résultats. Mais les études normales, avec leurs tendances toutes professionnelles et leur programme étroit, ne parviendront pas à donner à la philologie germanique la dignité d'une véritable science; seul, le haut enseignement scientifique, l'enseignement universitaire, peut le faire. » Jusque dans sa *Conclusion*, M. Thomas ne peut s'empêcher de décocher un dernier trait à cette pauvre École de Liège : « Nos facultés de philosophie et lettres, dit-il, *écrasées* par l'École normale, asservies à la faculté de droit, sont tombées dans l'insignifiance. »

On me pardonnera, je l'espère, ces citations passablement étendues, parce qu'elles sont extrêmement intéressantes. Elles contiennent des réflexions très justes, mais aussi, à mon sens du moins, des critiques non fondées. Voici du reste le résumé des griefs que M. Thomas nourrit contre l'École normale de Liège :

1^o Il lui reproche d'avoir *tué* et *écrasé* les facultés de philosophie et lettres; 2^o il condamne sans rémission l'internat; 3^o il oppose l'esprit étroit et les tendances professionnelles des écoles spéciales aux vastes horizons intellectuels, à la liberté et à la variété qui sont l'apanage de l'enseignement universitaire; 4^o il critique l'exclusivisme étroit du programme des auteurs français expliqués à l'École normale.

Permettez-moi de reprendre ces griefs un à un. Ils sont d'ailleurs formulés par M. Thomas avec cette précision et ce courage qui font le premier mérite de son travail et qui n'excluent jamais la courtoisie.

Et d'abord prenons la question des auteurs français. Le programme officiel de l'École normale donne à ce sujet depuis de longues années les renseignements suivants :

« Les élèves auront à faire, pour le cours de français, un travail français toutes les quatre semaines ou, par exception,

toutes les huit semaines, un devoir d'une importance double. Ces devoirs porteront sur les auteurs désignés ci-après :

» *Pour la deuxième année d'études*¹ : Lafontaine (fables), M^{me} de Sévigné (lettres choisies), Fénelon (dialogues sur l'éloquence), Boileau (épîtres et satires), Massillon (2 sermons), P. Corneille (3 tragédies), Racine (3 tragédies), Buffon (discours sur le style), Bossuet (oraisons funèbres), Villemain (cours de littérature française).

» *Pour la troisième année d'études* : Boileau (art poétique), Bossuet (2 sermons), Voltaire (histoire de Charles XII), Molière (2 comédies), Villemain (cours de littérature française).

» *Pour la quatrième année d'études* : P. Corneille (une tragédie), Racine (une tragédie), Molière (une comédie), Boileau (art poétique), J. B. Rousseau (odes et cantates), André Chénier (pièces choisies), Lamartine (les premières Méditations), Pascal (pensées), Bossuet (discours sur l'histoire universelle), Rollin (traité des études), Montesquieu (grandeur et décadence des Romains), Voltaire (siècle de Louis XIV). »

Ce programme officiel, on le voit, justifie complètement les critiques de M. Thomas. Il se cantonne imperturbablement entre Malherbe et 1830. Et combien il est étroit et exclusif même pour les rares auteurs qui trouvent grâce devant ses yeux ! D'après cet admirable programme, Molière a écrit *trois* comédies, pas une de plus, qui méritent d'attirer l'attention de nos futurs professeurs de l'enseignement moyen. Encore si on nous donnait leur titre. De même pour Racine et pour Corneille, à chacun desquels on a cependant la gracieuseté d'emprunter jusqu'à *quatre* tragédies. Quelle condescendance de bon goût ! Mais arrêtons-nous. Chacun des autres auteurs amnistiés par le programme officiel donnerait lieu à des remarques analogues, sans parler de tous ceux qui sont impitoyablement exclus. On comprend après cela les observations sévères de M. Thomas ; bien plus, on pourrait en ce point l'accuser de mollesse, lui qui cependant n'est pas tendre en signalant les abus et les vices de l'organisation actuelle.

¹ Le programme de la première année d'études ne mentionne pas d'auteurs, quoique les élèves de cette année soient astreints aux mêmes exercices littéraires que les autres. Il y a là une lacune inexplicable.

Mais — et c'est ce que M. Thomas ne pouvait évidemment pas savoir — ce programme officiel ne répond en rien à la réalité. Ce qui n'empêche pas que chaque année l'imprimeur du gouvernement le tire au même nombre d'exemplaires sans y changer un iota. Si l'École normale existait depuis 1830, je dirais que ce bienheureux programme est en droit de célébrer son jubilé d'immobilisme.

J'ai passé par l'École normale; je puis donc en parler en connaissance de cause et affirmer que la plus grande liberté, la plus grande variété, la tolérance littéraire la plus absolue ont toujours régné dans le cours d'exercices écrits consacrés à l'étude des auteurs français. Le vœu exprimé par M. Thomas était réalisé en fait il y a plus de quinze ans. Moi qui vous parle, j'ai, malgré le programme officiel et avec l'approbation entière du professeur, notre confrère M. Stecher, fait des travaux français sur les poèmes de Villon et sur les *Chroniques* de Froissart, pendant que mes camarades étudiaient la chanson de Roland, le poème du Renard, le romancero français du moyen âge, la farce de l'avocat Pathelin, Montaigne, Rabelais, etc., en même temps que Musset, Alfred de Vigny, Victor Hugo et les autres auteurs récents. Quant aux écrivains de la période classique, on ne s'en tenait nullement au maigre programme officiel; la latitude la plus grande nous était laissée dans le choix de l'auteur et de l'œuvre à apprécier par écrit. On faisait même des excursions fréquentes dans le champ des littératures étrangères: les épopées scandinaves, les Nibelungen, le Dante, le Tasse, Shakespeare, Goethe, Schiller, etc., faisaient souvent l'objet de travaux spéciaux ou servaient à des rapprochements curieux avec les auteurs français de toutes les époques. C'est ainsi que les choses se sont passées à l'École normale de Liège, depuis que M. Stecher a été chargé de ce cours pratique, c'est-à-dire depuis 1862. Je ne pense pas qu'il y ait en Belgique un seul cours aussi radicalement exempt « d'exclusivisme » et « d'étroitesse d'esprit. » J'en ai dit assez, je pense, pour démontrer que M. Thomas a été induit en erreur par un document officiel, que je ne désespère pas, si Dieu me prête vie, de voir reparaitre encore de longues années à chaque rentrée universitaire, intact et drapé dans sa majestueuse inexactitude.

Passons à l'internat. Je vous en parlerai d'après mes souvenirs personnels, qui remontent aux années 1867-1871. Les élèves

étaient logés dans l'établissement, où chacun avait sa chambre, meublée avec une simplicité antique, très petite, jamais chauffée. Quelques-unes de ces chambrettes étaient même passablement malsaines. Les repas se prenaient en commun, la nourriture était fort ordinaire. Le matin, il y avait une étude en commun de 6 à 7 heures. Puis les cours commençaient à 8 heures et duraient jusqu'à 1 heure, parfois même sans interruption; mais comme certains cours se faisaient à l'Université, la promenade forcée entre l'école et le palais académique fournissait un petit intervalle très agréable et fort hygiénique. Après le dîner, qui avait lieu à 1 heure, on sortait pour rentrer à l'école à 4 $\frac{1}{2}$ heures. Alors commençait, en hiver, une étude en commun qui durait jusqu'à 7 $\frac{1}{2}$ heures et se faisait dans une salle basse et trop petite, partant assez malsaine. En été, chacun travaillait dans sa chambre ou au jardin, qui était grand et planté de beaux arbres, et où les bancs, abrités contre les rayons du soleil, étaient toujours fort recherchés. A 7 $\frac{1}{2}$ heures on soupait, et à 8 $\frac{1}{2}$ heures on allait s'assoupir en commun sur un livre, dans la même salle basse surchauffée. A 9 $\frac{1}{2}$ heures chacun se retirait dans sa chambre, où, malgré la défense du règlement, on lisait et on travaillait beaucoup, à la lueur douteuse d'une bougie de qualité inférieure.

Il était défendu de fumer dans l'intérieur de l'établissement, qui néanmoins exhalait dans tous les coins une forte odeur de tabac. Il était défendu aussi de recevoir des journaux; mais on s'abonnait poste-restante. Le dimanche, on sortait après le déjeuner; il était entendu qu'on allait à la messe; on recevait même de temps en temps des conseils paternels sur l'accomplissement régulier des devoirs religieux. Puis on rentrait, pour faire une couple d'heures d'étude en commun ou chacun chez soi, suivant la saison. Après le dîner, on était libre jusqu'à dix heures *moins le quart*. Les amateurs de grand opéra allaient au théâtre ce jour-là, mais devaient quitter la salle avant la fin du spectacle. C'est ainsi que je sais par cœur les trois premiers actes de *Roméo et Juliette*, qui était alors la nouveauté du moment, et que je n'ai vu les deux derniers actes que depuis ma sortie de l'École normale. D'ailleurs il paraît qu'un vieux règlement défendait même la fréquentation du théâtre; mais on n'y tenait pas la main. Quoi qu'il en soit, je me rappelle que quelques acteurs de la comédie française étant venus, pendant la semaine,

en représentation à Liège, la permission d'aller voir jouer une tragédie de Racine ne nous fut pas accordée, malgré les instances de M. Stecher. Tels était l'organisation et l'esprit de l'internat *in illo tempore*.

Depuis lors l'internat a subi de nombreux adoucissements et on m'a assuré que chaque fois que le théâtre donne, pendant la semaine, une œuvre dramatique remarquable, les élèves ont la faculté d'assister à la représentation. Les études se font, paraît-il, aussi peu que possible dans la salle commune. On a organisé une salle de réunion, où les élèves ont à leur disposition un billard, un jeu d'échecs, etc. On a organisé aussi une salle de gymnastique, qui est toujours ouverte, et où les élèves ont deux heures par semaine d'exercices obligatoires. Ils y font des armes, y apprennent le bâton, etc.

Ces améliorations de détail ont leur prix, personne ne le contestera; mais les heures d'étude strictement réglées, les promenades réduites à un minimum insuffisant et fixées éternellement aux mêmes heures (de 1 $\frac{1}{2}$ à 4 $\frac{1}{2}$ heures de l'après-midi), l'étude du matin obligatoire, et annoncée au son de la cloche, etc., tout cela me semble être, comme le dit fort bien M. Thomas, « un mauvais emprunt fait à la France. » Il faudrait, à mon avis, traiter les élèves de l'École normale en jeunes gens responsables et sérieux, leur accorder l'entière liberté de leurs mouvements et de leurs heures d'étude, n'exiger d'eux qu'un minimum nécessaire : l'exactitude dans les travaux et, le soir, la rentrée à l'établissement à une heure déterminée, à 10 ou 11 heures par exemple; en un mot, liberté en tout, sauf à congédier les paresseux, si l'on s'aperçoit par leurs travaux écrits et par leurs autres préparations qu'ils perdent leur temps et gaspillent l'argent du gouvernement. La réglementation la plus stricte n'a jamais fait travailler les paresseux de vingt ans. Il y en a toujours eu quelques-uns à l'École normale (*rari nantes*); l'internat ne les gênait en aucune façon dans leur *dolce far niente*.

Mais pourquoi, me dira-t-on, s'ingénier à trouver des palliatifs à un mal reconnu, alors qu'il serait si simple de supprimer l'internat? Telle semble être la seule conclusion logique de ce qui précède, et c'est aussi celle que M. Thomas a préconisée.

Et cependant, interrogez les anciens élèves de l'École normale, et presque tous, surtout les meilleurs, vous diront que l'internat, malgré les petites tracasseries du régime intérieur,

leur a laissé de bons souvenirs, et que pour eux il est la cause première de la haute valeur des études à l'école de Liège. C'est que je n'ai parlé jusqu'ici que des défauts, sans dire un mot des qualités de l'institution. Or, les vices de l'internat que j'ai signalés sans réticences et même avec une certaine complaisance, je l'avoue, quoique je ne leur garde pas trop rancune, ces vices s'effacent devant les effets salutaires qu'amène naturellement la cohabitation d'une élite de jeunes gens voués aux mêmes études. Il se forme parmi eux une sorte d'atmosphère scientifique, dont tous s'imprègnent, une tradition de travail qui des anciens se transmet aux nouveaux venus. Des amitiés se nouent, reposant sur la communauté des études. Pendant les promenades, et même à table, on cause de ses travaux favoris, on discute, on s'éclaire mutuellement, on s'intéresse aux études des camarades, on s'indique les livres à consulter, la manière la plus avantageuse de prendre des notes, de faire des extraits de ses lectures, etc., etc. Je puis le dire en toute vérité, aux cours de nos professeurs de l'École et de l'Université nous apprenions beaucoup de choses, mais l'internat nous apprenait à *travailler*, en établissant entre nous des liens de solidarité et de confraternité intellectuelles, qui ne sauraient exister entre des étudiants disséminés dans les différents quartiers d'une grande ville.

Je vous en citerai une preuve curieuse et assez concluante, me semble-t-il. En prévision de l'augmentation prochaine des athénées, on vient d'admettre cette année à l'École normale un nombre tel de nouveaux élèves qu'il est impossible de les loger tous à l'établissement. On a dû suspendre l'internat pour les élèves de troisième et de quatrième année, afin de faire place aux entrants. Or qu'arrive-t-il? C'est que les élèves externes se sont groupés dans les mêmes rues, deux par deux, trois par trois, afin de ne pas être complètement isolés dans leurs études et de pouvoir se prêter aide et assistance dans leurs préparations quotidiennes. L'internat, supprimé pour eux, s'est reconstitué ainsi au petit pied dans ce qu'il a de vraiment salutaire.

Ajoutez à cela que les élèves de l'École normale ont à leur disposition une bibliothèque spéciale sans rivale en Belgique. La philologie, dans son acception la plus large, et les littératures classiques y sont admirablement représentées. A toute heure, chaque élève peut aller fureter dans ce trésor et emporter à sa chambre les livres qui le tentent, après les avoir inscrits sur un

registre *ad hoc*. Et comme on lit à l'École normale ! J'y ai plus lu peut-être en quatre ans que depuis en huit. Et que de notes on entasse sur ses lectures, stimulées sans cesse par les conversations et les discussions avec les camarades ! Il s'établit ainsi une émulation, une sorte de rivalité de lectures dont tous mes anciens condisciples ont ressenti comme moi l'excellente influence. Or, à qui en faire remonter le mérite, si ce n'est à l'internat ?

Que tous ceux qui cultivent une spécialité quelconque se rappellent le plaisir avec lequel ils rencontrent un confrère, le bonheur qu'ils éprouvent à causer pendant quelques heures de leur chère étude commune. Mais il faut se séparer. L'un retourne à Gand, l'autre à Louvain, à Bruxelles, à Liège ou ailleurs. Que ne donnerait-on pour pouvoir prolonger un peu cet échange de vues scientifique ! Eh bien, l'internat place les élèves de l'École normale dans cette situation privilégiée, enviée de tous les spécialistes : un contact continu avec ceux qui s'occupent de la même spécialité. Sans être ingrat envers les maîtres savants et dévoués dont l'enseignement solide est un guide inappréciable pour nos jeunes normalistes, il est permis, j'en suis convaincu, de dire hautement que l'internat est la pierre angulaire de la valeur incontestée des études normales de Liège.

Il faut évidemment faire disparaître impitoyablement tout ce qui justifie jusqu'à un certain point le mot de « claustration laïque, » dont s'est servi M. Thomas ; mais supprimer l'internat, ce serait ruiner l'École normale elle-même.

Heureusement le Gouvernement n'y songe pas, loin de là : de nouvelles constructions, qui coûteront 300,000 fr., sont décrétées et s'élèveront sous peu ; elles permettront de donner enfin aux élèves des chambres spacieuses ¹ et chauffées en hiver, ce qui fera naturellement abolir l'étude en commun, dont les désavantages sautent aux yeux. Espérons que bientôt aussi le règlement d'ordre intérieur sera révisé dans l'esprit le plus large, et que l'internat, débarrassé de ses mesquineries nuisibles, continuera, plus encore que par le passé, à former des générations de professeurs non seulement instruits, mais, de plus, aptes au travail scientifique personnel, chose si rare en Belgique.

¹ Ces chambres auront 4 à 5 m. de côté, à ce que l'on m'a assuré.

Mais M. Thomas n'en veut pas seulement à l'internat; il s'en prend à l'École normale elle-même, qu'il accuse de « jeter tous les esprits dans le même moule, de s'enfermer dans des cadres trop étroits et trop inflexibles, de sacrifier des aspirations et des tendances légitimes aux exigences de la règle et de la sainte uniformité. » Voilà certes des vices bien autrement intolérables.

Quant au cadre de l'enseignement, il comprend, à l'école de Liège, *presque tous les cours* de la candidature et du doctorat, que les élèves vont suivre à l'Université même; il n'y a d'exception importante que pour les cours de philosophie, qui sont remplacés par un cours élémentaire de psychologie et de logique et par un cours de pédagogie et de méthodologie, confiés à M. Le Roy, l'un des professeurs de la faculté.

En outre les élèves de l'École normale ont des cours nombreux et variés qui manquent à la faculté : un cours théorique sur les principes littéraires résultant de l'étude des grands écrivains grecs, latins et français, un cours pratique de français, deux cours pratiques de latin, deux cours pratiques de grec, un cours d'allemand, un cours de lecture et de débit oratoire, un cours d'hygiène scolaire, un cours de grammaire générale, comprenant la théorie des trois syntaxes classiques, un cours de géographie ancienne et moderne, un cours pratique d'histoire. Comparant le programme des études de l'École normale et de la faculté de philosophie, je cherche vainement à me persuader que « le cadre étroit et inflexible » se rapporte à l'école et non à la faculté.

Je me demande aussi comment M. Thomas, l'apôtre convaincu et éloquent des cours pratiques, n'a pas été frappé de la supériorité écrasante de l'École normale sous ce rapport. A la faculté de Liège, il existe bien depuis quelques années des cours pratiques; mais ils sont purement facultatifs et trouvent très peu d'amateurs. Il en existe aussi dans les mêmes conditions à Bruxelles et à Louvain, tandis qu'à Gand ils sont encore inconnus. Quelle différence avec l'École normale, où chaque élève, dès le premier jour, fait l'apprentissage fructueux du travail scientifique personnel. Je me rappellerai toujours l'espèce d'ahurissement dans lequel cet excellent système me jeta d'abord. Dès la première semaine j'avais à préparer une leçon d'une heure sur des passages du *Pro Sulla* de Cicéron, des *Fastes* d'Ovide, de l'*Odyssée*, des *Memorabilia* de Xénophon. On s'in-

stallait dans une sorte de diminutif de chaire professorale et on expliquait aux condisciples les passages étudiés et préparés avec les meilleurs commentaires. Le professeur n'intervenait que pour poser des objections, solliciter celles des condisciples et donner des indications indispensables. Au bout de quelques semaines de ce régime on était transformé, on avait cessé de *jurare in verba magistri*. Je ne sache pas que ces exercices pratiques, appliqués du reste à la majorité des cours de l'École normale, aient jamais eu pour résultat de « jeter tous les esprits dans le même moule. »

M. Thomas parle aussi de la tyrannie de « la règle et de la sainte uniformité » qu'il croit maîtresse de l'École normale. Là encore je puis le détromper. Rien de moins systématique que l'enseignement de l'École normale, à l'époque où j'y ai passé. Chaque professeur, par cela même qu'il avait une valeur scientifique, tenait fermement à ses idées et nous les exposait avec conviction. Mais que de variété dans leurs systèmes ! L'un avait au sujet du conditionnel grec, une théorie qu'il considérait comme absolument certaine, tandis que tel autre la repoussait énergiquement; un troisième exposait d'une manière très ingénieuse des vues nouvelles sur l'aoriste; un autre était l'apôtre ardent de l'interpolation et de la lacune, tandis que dans un autre cours le professeur s'en tenait scrupuleusement aux leçons des manuscrits et ne touchait à leur texte qu'à la dernière extrémité, et ainsi du reste. Sollicités par ces systèmes divergents, nous discussions, nous nous passionnions pour ou contre; mais de règle, de sainte uniformité, pas la moindre trace. Que M. Thomas se rassure, je n'ai jamais vu « sacrifier des aspirations et des tendances légitimes, » et tous mes condisciples lui confirmeront que ces sacrifices inhumains leur sont aussi inconnus qu'à moi-même.

Reste maintenant le dernier grief articulé contre l'École normale, mais c'est le plus grave. M. Thomas l'accuse d'un crime affreux; d'après lui, elle a *tué et écrasé* les facultés de philosophie. Je me suis demandé en vain comment et par quels moyens l'École normale a pu impunément se rendre coupable d'un tel forfait.

Si nos facultés de philosophie traînent une existence pénible, la faute n'en est ni à Rousseau, ni à Voltaire, ni à l'École normale, mais à leur propre organisation. L'absence de cours

pratiques, un système d'examens où l'on n'exige du récipiendaire qu'un peu de mémoire et presque pas d'initiative, une législation étroite et arriérée, des lacunes impardonnables dans le programme des cours, le mauvais esprit de presque tous les élèves, qui traversent en quelque sorte la faculté au pas de course, pour arriver au droit, l'isolement funeste dans lequel on laisse les futurs docteurs, que l'on prive presque complètement d'exercices scientifiques, où ils apprendraient la méthode du travail personnel, tous ces vices et bien d'autres encore ont tué et écrasé les facultés. Si pendant ce temps l'École normale a porté de meilleurs fruits, c'est qu'elle a su échapper à la plupart de ces funestes errements. Voilà, pour moi, tout le secret de cet écrasement lamentable.

Telles sont les réserves que j'ai cru devoir faire sur l'excellent travail de M. Thomas. Il me pardonnera la vivacité et la chaleur avec lesquelles j'ai défendu l'*Alma Mater* philologique et historique à laquelle je dois tout. C'est un devoir de piété filiale que je viens de remplir.

D'ailleurs, je me joins de toutes mes forces à M. Thomas pour réclamer une réforme radicale de nos facultés de philosophie, et je suis fermement convaincu, comme lui, qu'il y a urgence à créer à l'université de Gand une pépinière de professeurs sur un plan qui se rapprocherait plus ou moins de celui de l'École de Liège. Je ne reviendrai pas sur les considérations remarquables que M. Thomas a émises à ce sujet. Je terminerai en le remerciant de tout cœur du service signalé qu'il a rendu en portant si intrépidement le fer dans la plaie, et je pense que sur ce point il y aura unanimité complète.

PAUL FREDERICQ.

GYMNASES ET ÉCOLES PROFESSIONNELLES.

Lecture faite le 24 août 1880 à l'assemblée générale du Congrès de l'enseignement réuni à Bruxelles.

(Suite et fin).

Quoi que je n'aie pas été en Hollande, je me permettrai de vous soumettre un fait que j'ai trouvé énoncé dans un intéressant mémoire daté du 31 décembre 1868 et dû à M. Em. Greyson, alors secrétaire du Conseil de perfectionnement de l'instruction moyenne en Belgique. Ce travail a été inséré dans le rapport triennal sur l'état de l'enseignement moyen en Belgique pour la période 1867-1869, p. 257. « Il est un fait, dit M. Greyson, constaté par des professeurs de sciences (il a été affirmé à M. le recteur du gymnase de Leeuwarden par un professeur de l'université de Groningue, je crois) que les élèves les plus forts en mathématiques sont presque toujours ceux qui ont fait toutes les classes des gymnases. »

Après avoir dit que les pédagogues hollandais étaient convaincus que les études classiques doivent être maintenues et même renforcées, M. Greyson donne les réflexions qui lui ont été présentées par des recteurs ou professeurs sur l'importance des études classiques. Je vais citer textuellement une partie de ces réflexions :

« Il est un âge où l'imagination est la plus avide. C'est l'âge du collège. Quelle satisfaction plus grande, plus noble, plus élevée peut-on lui donner que l'initiation à cette poésie, à cette éloquence des Grecs, qui faisait dire à Horace :

Graius ingenium, Graius dedit ore rotundo
Musa loqui, etc.

N'eût-on pour résultat que de leur donner un contingent, un fond d'idées générales, où trouverait-on des idées exprimées d'une façon plus juste et plus élégante que dans les maîtres de l'antiquité classique ? »

« A l'époque, où, en France, on songeait au besoin de fortifier l'enseignement scientifique en vue de travailler au développement des richesses et de l'activité du pays, on alla jusqu'à rejeter la prédominance de l'élément littéraire dans les études

médicales. Un décret du 19 février 1852 dispensa les étudiants des facultés de médecine de produire le diplôme de bachelier ès lettres, et les assujétit seulement à l'obligation d'avoir le diplôme de bachelier ès sciences. Mais six années ne s'étaient pas écoulées que les facultés et les plus illustres médecins eux-mêmes déclarèrent qu'on avait abaissé le niveau intellectuel du corps médical. »

« C'est le même recteur (du gymnase de Leeuwarden) qui m'a rappelé ce fait. Il m'a lu lui-même les passages ci-après du rapport que M. Rouland, ministre de l'instruction publique, a adressé à l'empereur, à l'appui du décret du 23 août 1858, qui a de nouveau astreint les étudiants en médecine à produire le diplôme de Bachelier ès lettres.

» Pourquoi donc dispenserait-on les aspirants de l'épreuve générale de l'étude littéraire ? Mais ce sont ces études qui donnent au goût, au cœur et à l'esprit, les tendances les plus délicates et les impulsions les plus heureuses. Le médecin, attaché à des travaux infinis, consulté dans toutes les classes de la société, pour tous les maux qui affectent le corps et l'intelligence, obligé à tant de discernement et d'action morale, doit être avant tout préparé à l'apprentissage scientifique par une instruction littéraire complète. En négligeant les humanités, il néglige un élément indispensable pour lui. Il écarte un moyen de succès et d'influence, et il crée peut-être un véritable obstacle à l'autorité comme au progrès de son art. »

« Et l'honorable recteur se demandait s'il ne serait pas à désirer que tous ceux qui prennent une part à la direction des affaires, et dans la société moderne c'est presque tout le monde, offrissent les mêmes garanties de culture intellectuelle. »

M. Greyson ne répond pas à cette question, mais je ne doute pas que ses sympathies ne soient pour l'affirmative.

Les paroles de M. Rouland nous rappellent les actes de son successeur M. Duruy, auquel appartient l'honneur de la suppression de la fameuse *bifurcation*, introduite en 1852 dans les lycées de France. Cette suppression eut lieu par décret du 4 décembre 1864, qui régla ainsi qu'il suit l'organisation normale des lycées :

1^o Les classes ordinaires d'humanités, avec un enseignement scientifique plus fort, ayant pour sanction le baccalauréat ès lettres;

2^o Ces mêmes classes et un cours de mathématiques élémentaires au bout duquel se trouve, comme sanction, le baccalauréat ès sciences.

Dans sa circulaire aux recteurs du 24 mars 1865, M. Duruy exprime ses vues sur les études préparatoires pour les hautes écoles spéciales. « Le lycée, » dit-il, « doit aussi conduire au baccalauréat ès sciences et aux écoles spéciales.

» Pour atteindre ce but, beaucoup d'élèves, d'après le nouveau plan, suivront la grande route des études complètes, c'est-à-dire les quatre classes d'humanités. Avec quelques secours particuliers, qui ne lui feront jamais défaut, un bon élève, à la fin de la philosophie, sera en mesure de se présenter même au baccalauréat ès sciences, et par conséquent, d'aspirer aux écoles. Cependant je reconnais volontiers que le succès, dans ce cas, sera l'exception. Après la philosophie, il faudra habituellement une année de mathématiques élémentaires pour St Cyr. Une autre année de mathématiques spéciales sera nécessaire pour arriver à l'école polytechnique.

» Ces deux écoles ayant fixé, pour leurs candidats, une limite d'âge, il est à craindre que plusieurs n'aient pas devant eux le temps nécessaire pour achever leurs classes d'humanités et se réserver, après la philosophie, deux années encore pour les mathématiques élémentaires et spéciales.

» Dans cette prévision, les cours de sciences ont été échelonnés de telle sorte que les élèves puissent arriver au baccalauréat et aux écoles d'une manière plus ou moins rapide, selon leur âge, leur degré d'aptitude et leur facilité de travail.

» Quant à ceux qui, plus âgés ou trop impatientes, seraient autorisés par leurs familles à quitter les études littéraires après la troisième ou la seconde, il leur sera loisible d'entrer dans une classe préparatoire, dont la porte, toutefois, ne leur sera ouverte qu'à la suite d'un examen constatant qu'ils possèdent bien les principales matières de l'enseignement normal de la classe de troisième. « On ne peut, en effet, aborder utilement l'étude spéciale des mathématiques sans y être préparé par l'étude des lettres. Ce cours préparatoire étant en dehors du plan normal des études scientifiques comme des études littéraires, ne sera organisé que dans les lycées ou le nombre probable des élèves en rendra la création nécessaire. »

Cependant M. Duruy est loin d'approuver cette espèce de préparation accélérée. Aussi il continue :

« Mais cette préparation, plus rapide et moins sûre, ne peut être avantageuse qu'aux candidats que l'âge contraindrait à hâter leurs études. Ceux qui voudraient par là devancer leurs concurrents ou échapper à la nécessité d'un travail sérieux, s'exposeraient à de cruelles déceptions et perdraient certainement, dans la carrière qu'ils doivent embrasser, le temps qu'ils auraient cru gagner sur le lycée. C'est ce que vous recommanderez aux chefs d'établissements de faire comprendre aux familles. La question est d'arriver bien et non d'arriver vite. »

On ne saurait expliquer avec plus de clarté l'importance qu'attache aux études complètes d'humanités comme préparation aux hautes études spéciales, le ministre français, d'accord en cela avec les savants spécialistes de tous les autres pays. Et si le même ministre a contribué à l'organisation de l'enseignement secondaire spécial, il a eu soin d'en préciser le but particulier dans son instruction aux recteurs du 6 avril 1866, dans laquelle il dit : « Vous recommanderez aux professeurs de ne jamais mettre en oubli qu'il ne s'agit point, dans l'école spéciale, *de préparer, comme au lycée classique*, des hommes qui fassent des plus hautes spéculations de la science ou des lettres leur étude habituelle, mais des industriels, des négociants, des agriculteurs..... »

Il me reste à vous communiquer, Messieurs, l'opinion de quelques savants dont l'autorité doit avoir pour nous d'autant plus de poids qu'ils appartiennent à un pays industriel «*ατ' ἐξοχτὴν*» — la Belgique.

M. Andries, ingénieur des ponts et chaussées, professeur de mécanique à l'école spéciale du génie civil annexée à l'Université de Gand, dans un discours rectoral prononcé lors de l'ouverture des cours de l'année 1868-69, a énoncé les considérations suivantes :

« Le talent de l'ingénieur se résume en une double aptitude : la faculté de concevoir et la faculté de mettre à exécution ce qu'il a conçu. Le véritable ingénieur doit donc unir l'esprit d'invention à la science. C'est ainsi que, selon le point de vue auquel on se place, l'on dit tour à tour : *l'art* ou *la science de l'ingénieur*. »

« Il importe dès lors de veiller à ce qu'en occupant d'études exclusivement mathématiques les jeunes gens qui se destinent à nos écoles, l'on ne détruise chez eux les facultés de l'imagina-

tion et qu'on ne les habitue à chercher uniquement dans des déductions mathématiques la forme à donner à leurs conceptions. Ceux-là seuls, à mon avis, qui auront reçu cette culture générale que donne une bonne instruction littéraire, trouveront en eux-mêmes des ressources assez variées pour réunir les qualités qu'exige le talent de l'ingénieur.

« Mais si une instruction littéraire solide est un élément indispensable de succès pour l'ingénieur, on n'est pas d'accord sur la question de savoir si c'est par les humanités ou bien par les études plus spéciales qui se font dans la section professionnelle de nos athénées, qu'il convient de préparer les futurs élèves de nos écoles. Quant à moi, je me bornerai à dire ce que l'expérience a constaté. »

« Certes je pourrais citer de brillants élèves sortis de nos écoles spéciales qui, sans avoir passé par la section des humanités, sont à la hauteur des positions élevées qu'ils occupent; mais il est incontestable qu'en général les élèves humanistes montrent pour les sciences mathématiques une aptitude *au moins* égale à celle des élèves qui viennent des sections professionnelles, tout en possédant une plus grande facilité pour exprimer leurs idées avec précision et élégance. »

Ces considérations datent de l'année 1868. Quand j'eus le plaisir de rencontrer l'honorable professeur à Gand en 1874 ¹, il me dit qu'une expérience plus prolongée avait affermi en lui la conviction que les meilleurs élèves des écoles spéciales sont ceux qui viennent des sections des humanités. Cette conviction était également partagée par M. Roulez, alors directeur de l'école spéciale du génie ².

M. De Cuyper, professeur de mathématiques, d'astronomie et de mécanique à l'université de Liège, professeur et inspecteur des études à l'école spéciale des mines, également dans un discours rectoral, à la rentrée solennelle des cours de l'année 1870-1871, insiste non seulement sur la nécessité des études littéraires pour les jeunes gens qui se destinent aux hautes études spéciales, mais même sur la nécessité d'études philosophiques. Avant d'accéder au développement de ces idées, M. De Cuyper proteste

¹ M. Andries est mort vers la fin de 1878.

² Nos lecteurs savent que M. Roulez est mort le 16 mars 1878. (N. d. l. R.)

de son impartialité : « Je me sens, » dit-il, « soutenu par la considération que la spécialité de mon enseignement, qui s'adresse plus particulièrement aux élèves de l'école des mines, ne vous laissera aucun doute sur l'entière indépendance avec laquelle je compte prendre la défense de la philosophie et de la science pure. »

Partageant entièrement les idées de l'éminent orateur, je regrette de ne pouvoir répéter ici en entier son remarquable discours. J'en citerai cependant quelques passages :

« Un des grands penseurs de l'Allemagne, Fréd. de Schelling, dans ses leçons sur les études académiques, insiste sur la nécessité de vues encyclopédiques propres à faire comprendre la connexité et l'unité des sciences, nécessité d'autant plus impérieuse que celles-ci, par leurs progrès, tendent chaque jour à se diviser davantage. C'est à la philosophie, comme science des sciences, qu'il attribue la grande mission d'initier la jeunesse à l'organisme du savoir. Elle seule est la gardienne de cette dignité morale sans laquelle l'utilitarisme étouffe dans une nation tout germe de grandeur....

» Avant de chercher à former des avocats, des médecins et des ingénieurs, je demande que le passage à la virilité, à la plénitude de l'intelligence soit fécondé par un enseignement qui servirait à la fois de couronnement aux études moyennes et de base aux études spéciales. Et si, pour les rendre plus fermes et plus fécondes, il fallait prolonger les études d'un an, ce léger sacrifice imposé aux familles, répondrait certainement aux vues de la société, où chacun se sentirait mieux armé pour aborder les luttes de la vie. »

L'auteur passe ensuite à la démonstration de l'importance de études philosophiques pour les élèves de toutes les facultés universitaires, et finit par s'adresser aux élèves des écoles spéciales :

« Dans cette revue générale de notre enseignement supérieur, il me serait permis moins qu'à tout autre de passer sous silence notre école des arts et manufactures et des mines. L'organisation de l'instruction professionnelle sort du cadre que je me suis tracé, mais j'ai hâte de proclamer la haute utilité des études littéraires, philosophiques et historiques pour les élèves qui se destinent à entrer dans la carrière de la grande industrie.

» Au premier abord, cette alliance du creuset de la pensée avec le creuset Bessemer pourra paraître étrange, et l'on cher-

chera ce que la philosophie et l'histoire ont de commun avec la métallurgie et l'exploitation des mines. Je n'invoquerai pas la filiation entre toutes les sciences pour remonter des arts d'application à la géométrie et m'appuyer de nouveau sur la parole de Platon. Je ne demanderai pas si les victoires de l'homme sur la matière ne sont que le fruit de l'expérience, et si l'intelligence n'a rien à revendiquer dans toutes ces découvertes. — Un seul mot, une seule préoccupation vous fera connaître toute ma pensée : l'ouvrier. »

Dans un rapport sur l'enseignement technique supérieur dans l'empire d'Allemagne, imprimé en 1875, M. De Cuyper donne une description détaillée et très intéressante de douze écoles techniques supérieures de l'Allemagne, et venant à parler des élèves de ces écoles, il communique l'observation suivante :

« Les écoles polytechniques se recrutent généralement aux gymnases réels et aux gymnases littéraires. Les élèves formés par l'étude des langues vivantes et les études scientifiques paraissent, à leur début, plus aptes à suivre les cours techniques ; mais, en général, ceux qui ont fait des humanités complètes *ne tardent pas à reprendre la supériorité*, et on les voit presque toujours fournir les carrières les plus brillantes. »

Cette observation est parfaitement d'accord avec les observations énoncées plus haut et celles qui ont été faites à Liège même par la majorité des professeurs spécialistes, comme cela m'a été assuré par M. Schmit, professeur de géométrie descriptive, et par M. Le Roy, professeur de philosophie et de pédagogie à l'université de cette ville. M. Le Roy m'a écrit à ce sujet ce qui suit : « Mon collègue M. Stecher et moi, nous sommes chargés depuis de longues années de soumettre à une épreuve littéraire (langues, histoire et géographie) les élèves qui se présentent aux hautes écoles spéciales de Liège. Ils peuvent choisir entre les langues anciennes et les langues modernes. D'année en année nous avons constaté que ceux qui ont fait des humanités complètes ont l'esprit plus mûr, et les mathématiciens eux-mêmes vous diront que ce sont eux qui en général réussissent le mieux. Ils ont en outre l'avantage de ne se trouver déclassés nulle part ; enfin ils rédigent mieux que les autres, ce qui n'est pas sans une grande importance au point de vue même de la carrière qu'ils se proposent d'embrasser. »

Dans les États-Unis de l'Amérique nous voyons aussi se

répandre la conviction que pour relever l'état des ingénieurs et autres spécialistes il est de toute nécessité de les préparer à leur état par une instruction convenable.

Le 19 et 20 juin 1876 il s'est tenu au « Franklin Institute » une grande assemblée d'ingénieurs civils et d'ingénieurs des mines, sous la présidence du Dr. R. W. Raymond. Tous les membres de ce meeting se sont prononcés pour un système d'études préparatoires théoriques tout aussi étendues que celles qui préparent à l'étude de la médecine, du droit, etc., système qui donne à l'élève la possibilité de se choisir librement une spécialité sans être astreint par ses études préparatoires à une branche définie ¹.

Il me semble que la masse des témoignages en faveur de la supériorité des études classiques est tellement considérable, que, dans l'esprit de tout homme impartial, elle ne peut laisser aucun doute sur la réalité de cette supériorité, d'autant plus que tous ces témoignages proviennent presque exclusivement de savants spécialistes — mathématiciens, physiciens, mécaniciens, chimistes, architectes, — qu'on ne peut nullement soupçonner de préjugés en faveur des humanités.

Ces témoignages une fois relatés, je ne puis me refuser le plaisir d'appeler votre attention, Messieurs, sur un discours remarquable, prononcé le 23 septembre 1878 par notre honorable président, alors doyen de la faculté de philosophie à l'université de Gand. Dans ce discours, le savant professeur exprime de la manière suivante ses idées sur la supériorité des études classiques pour toutes les carrières auxquelles se destinent les jeunes gens : « Quelle que soit, » dit M. Wagener, la carrière spéciale à laquelle on destine son fils, qu'on veuille en faire un industriel ou un commerçant, un avocat ou un médecin, un ingénieur ou un officier, ce qu'on doit désirer avant tout, c'est d'en faire un homme, un homme vraiment digne de ce nom, approchant autant que possible de la perfection de sa nature. Voilà la grande affaire de la vie : tout le reste est d'importance secondaire. Élever un homme à l'humanité, tel est donc tout d'abord le but à atteindre. »

¹ V. « *Journal of the American Society of Civil Engineers*, » Nov. 1876.

Je termine en vous faisant part, Messieurs, d'une ingénieuse comparaison allégorique, remarquable par son originalité et sa justesse, car elle est déduite des faits historiques. Elle m'a été communiquée par l'éminent professeur de philosophie à l'université de Liège, dont j'ai cité plus haut le témoignage, M. Le Roy. « Toute notre civilisation, » me dit-il, « repose sur un triple fondement, semblable à un trépied. Ces fondements sont : l'Orient, — c'est-à-dire le christianisme, — la Grèce, Rome ; si vous en ôtez un seul, tout l'édifice croulera, comme tombera le trépied si vous ôtez un de ses supports. »

« L'idée-mère de mon allégorie, me dit M. Le Roy dans une seconde communication, se trouve exprimée dans une brochure trop peu connue de M. Gustave d'Eichthal, de Paris. Cette brochure est intitulée : *Les trois grands peuples méditerranéens*. (Paris, Hachette, 1845, in-8°). Elle développe ce thème, que la civilisation de tous les peuples chrétiens a trois sources : l'Orient, la Grèce et Rome. Nous devons à l'Orient nos traditions religieuses, mais le christianisme n'a revêtu son caractère d'universalité qu'en se propageant parmi les *gentils*. Il a transformé le monde occidental en y répandant l'esprit de charité à côté de l'esprit de justice ; mais il y a puisé ses grands moyens de triomphe. La Grèce nous a fourni son éloquence, sa poésie, son incomparable sens de la beauté ; — nos idées viriles, notre sens pratique, l'esprit de légalité, — voilà ce que Rome nous a légué, avec l'esprit d'ordre et d'autorité qui doit présider à toute organisation sociale viable. J'ai été frappé de ces vérités et aussitôt j'en ai fait l'application à l'éducation de la jeunesse.

Messieurs, il est temps de nous résumer et de conclure.

Tous les spécialistes que nous avons cités sont convaincu de la supériorité des études classiques pour préparer les jeunes gens aux hautes études techniques ; cette conviction est chez eux le résultat d'observations multiples et sérieuses, et non de simples idées préconçues ou théoriques. Mais pour que les études des humanités atteignent leur but, il est essentiel que dans les écoles classiques le programme des mathématiques et du dessin soient exécutés tout aussi sérieusement que celui des langues anciennes.

D'un autre côté, quand même les élèves des écoles dites réales seraient tout aussi bien préparés pour les hautes études techniques que les élèves humanistes, il ne faudrait jamais perdre de

vue que le gymnase classique est *le seul* qui rende ses élèves aptes à toute espèce de hautes études et qui, par conséquent, leur laisse la liberté de choisir, après leur sortie, la spécialité pour laquelle ils auront le plus de capacité. Il s'en suit que dans tous les cas les parents qui désirent faire faire à leurs fils de hautes études, soit universitaires soit techniques, commettraient une imprudence très grave en envoyant ces fils étudier dans des écoles réales, parce que ces écoles ne peuvent donner accès qu'aux hautes écoles *techniques*, et qu'il est impossible de prévoir, dès l'âge de 9 à 12 ans, quelles seront les capacités et les dispositions des élèves après l'achèvement de leurs études secondaires.

Nous appuyant sur ces arguments, nous croyons pouvoir formuler les conclusions suivantes :

1. Les hautes études techniques n'étant ni moins difficiles ni moins importantes que l'étude de toutes les autres sciences, il serait à désirer qu'il n'y eût qu'une seule espèce d'études moyennes pour préparer les jeunes gens tant aux facultés universitaires qu'aux hautes écoles spéciales.

2. La seule école moyenne qui donne une instruction réellement générale, rendant les élèves aptes à toutes les espèces de hautes études, est l'école classique.

3. Dans les écoles classiques où l'enseignement des mathématiques n'est pas assez étendu pour donner aux élèves l'aptitude de suivre les cours des écoles spéciales supérieures, on peut remédier à cet inconvénient par les deux moyens suivants :

- a) Instituer, dans les écoles mêmes, des classes supplémentaires de mathématiques élémentaires et spéciales, comme cela se pratique dans les lycées français ;

- b) ou instituer, dans les écoles supérieures, des classes préparatoires, comme cela se pratique dans quelques écoles polytechniques de l'Allemagne.

4. Eu égard à l'utilité du dessin pour tout homme instruit, mais surtout pour ceux qui aspirent aux études techniques, il est à désirer qu'il soit déclaré obligatoire pour tous les élèves humanistes, au moins dans les trois classes inférieures.

5. Toutes les écoles moyennes autres que les écoles classiques, telles que écoles réelles ou réales, écoles spéciales, professionnelles, industrielles, techniques. etc., doivent avoir pour but principal de donner à leurs élèves une instruction suffisante à

la pratique des industries techniques, du commerce, etc. Cependant, comme dans les établissements professionnels qui ont une nombreuse population scolaire il se trouve souvent des élèves montrant des dispositions remarquables, on pourrait établir pour eux des classes complémentaires, qui leur permettraient de pouvoir subir un examen d'entrée dans les écoles spéciales n'exigeant pas absolument de leurs élèves, comme condition préalable, la fréquentation d'un cours complet d'humanités.

6. Comme il est à désirer que les écoles techniques supérieures soient fréquentées par un nombre plus considérable d'élèves humanistes, il serait utile de les y attirer par la création d'une licence et d'un doctorat en sciences techniques, grades qui ne seraient accessibles qu'aux élèves humanistes.

A. DE HEESEN,

Conseiller d'État effectif, membre du conseil
du ministère de l'Instruction publique en
Russie, délégué de ce ministère au Congrès
international de l'enseignement.

COMPTES RENDUS

La réforme de l'enseignement moyen par PAUL VOITURON.
Bruxelles, Mayolez, 1880. in-12. de 53 pages ¹.

Les imperfections que présente actuellement notre enseignement moyen ont provoqué des plaintes et des critiques répétées. Le mot de *réforme* est dans toutes les bouches; tout le monde est d'accord sur la nécessité d'améliorer promptement notre instruction secondaire. Mais les difficultés et les dissentiments commencent dès qu'il s'agit de préciser en quoi doivent consister les réformes. Nos lecteurs connaissent les différents systèmes qui sont en présence et les polémiques auxquelles ils ont donné lieu. Nous sommes heureux de pouvoir leur signaler aujourd'hui un nouveau travail du plus sérieux mérite sur ce sujet qui intéresse à un si haut degré la prospérité du pays.

L'auteur n'appartient pas au corps enseignant. Sa parole n'en aura peut-être que plus d'autorité auprès du public; car, il faut bien le dire, il y a chez le vulgaire une tendance à tenir pour suspecte l'opinion des professeurs en matière d'enseignement; certains ne seraient pas éloignés de croire à l'existence d'une conjuration de « pédants » ayant pour but de torturer la jeunesse par toute sorte d'études ennuyeuses et inutiles. M. Voituren est un avocat, un philosophe, un homme public. Lors donc qu'il préconise l'étude des langues anciennes et de la grammaire, personne ne peut lui objecter la routine, les préjugés ou les intérêts du métier; les préventions doivent disparaître. C'est un homme impartial, instruit, intelligent, qui parle, et ses raisonnements ont naturellement un grand poids.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur la brochure de M. Voituren pour se convaincre que l'écrivain a mûrement examiné la question qu'il traite. Il ne s'arrête pas à la surface des choses: il remonte aux causes et porte dans ses recherches un esprit vrai-

¹ Cf. *Revue*, p. 168.

ment philosophique. D'autre part, il ne se tient pas exclusivement dans le domaine de la spéculation. Il sait unir la pratique à la théorie, concilier les données de l'expérience avec celles de la raison pure. Ajoutons que chaque page de son opuscule porte l'empreinte de la plus grande indépendance de pensée.

M. Voituron insiste en commençant sur l'importance de l'instruction secondaire. Il nous montre l'influence que l'organisation et les besoins de la société ont exercée de tout temps sur l'enseignement public, et caractérise brièvement les tendances de réforme qui se sont manifestées de nos jours.

Abordant ensuite le cœur de son sujet, il part d'un fait bien constaté ¹ : la supériorité des élèves qui ont fait des études classiques sur ceux qui n'ont reçu qu'une instruction professionnelle. Les causes de cette supériorité résident : 1^o dans la clarté des idées et dans la vigueur du jugement que fait acquérir aux humanistes *l'étude des langues mortes au moyen de la grammaire*; 2^o dans l'étendue de la pensée et la sûreté du goût que leur donnent la lecture et l'explication des chefs-d'œuvre de la littérature grecque et latine.

La première cause est de beaucoup la plus importante.

L'étude des langues mortes nécessite des exercices particuliers, une connaissance *raisonnée* de la grammaire, laquelle n'est autre chose qu'une logique élémentaire et pratique. « La » langue maternelle et les langues vivantes, qu'on apprend » par l'usage, ne sauraient avoir cet avantage. On les apprend » pour s'en servir, non pour se rendre compte de leur mécanisme. » (p. 17).

Pour démontrer l'utilité des études de grammaire et de syntaxe, M. Voituron analyse succinctement les lois de l'esprit humain. L'enseignement *rationnel* de la grammaire, surtout de la grammaire latine, nous initie à ces lois, nous fait pénétrer la distinction des idées fondamentales de l'esprit. « C'est en par- » tant de la fausse idée d'après laquelle la seule utilité de l'étude » des langues mortes est de permettre la lecture des œuvres de

¹ Cf. *Gymnases et écoles professionnelles*, lecture faite le 24 août 1881 à l'assemblée générale du congrès de l'enseignement réuni à Bruxelles (par M. de Heesen, délégué de l'empire de Russie), et reproduite dans la *Revue*, 5^e livr. et *supra*.

» la littérature ancienne, que l'on est arrivé à faire la guerre
 » aux thèmes..... On ne comprend pas que l'étude des langues
 » mortes doit être un but plus qu'un moyen; que leur utilité
 » est intrinsèque plus qu'extrinsèque. » (p. 22 et 23). M. Voituron défend énergiquement l'usage des thèmes d'application des règles de la grammaire qu'on veut remplacer par des thèmes d'imitation ou de reproduction. « Comme utilité pour fortifier
 » l'esprit des élèves, pour les habituer à classer leurs idées
 » d'après les principes essentiels de la pensée humaine, et à les
 » enchaîner dans leur ordre naturel et logique, ce sont les
 » thèmes d'application qui doivent l'importer..... » (p. 23). La grammaire, aujourd'hui si décriée, trouve en M. Voituron un champion habile et convaincu : « La grammaire nous oblige à
 » nous rendre compte de ce que nous faisons en parlant et par
 » conséquent en raisonnant; elles nous fait passer, sous ce rapport, de l'état inconscient à l'état rationnel. » (p. 25)..... Les principes des sciences n'ont ni la généralité ni la simplicité de ceux de la grammaire. Il faut lire les remarques aussi justes que profondes de M. Voituron sur l'infériorité des sciences mathématiques et naturelles, comparées à la science linguistique ou grammaticale, pour le développement intégral de l'esprit (p. 26-28). — L'étude grammaticale des langues anciennes n'est pas une simple « gymnastique de l'esprit : » elle fournit aussi des connaissances effectives d'une application universelle. — Nous souscrivons entièrement à ces paroles de M. Voituron : « L'étude
 » des langues mortes par la méthode linguistique ou grammaticale développe au plus haut degré l'esprit d'analyse et
 » d'investigation. » (p. 29). Les novateurs de l'école utilitaire ne sauraient trop méditer cette phrase. Nous avons été surpris d'entendre, au congrès international de l'enseignement, des orateurs distingués établir une séparation complète entre les sciences d'observation et les études grammaticales et littéraires. Comme si ces études ne reposaient pas, elles aussi, sur l'observation ! Nous aurons l'occasion de revenir sur ce *πρῶτον ψεῦδος* à peine concevable chez des hommes qui sont au courant du mouvement scientifique moderne.

La pénétration et la vigueur du jugement, voilà le fruit de l'étude rationnelle des langues anciennes. Ce n'est pas tout. Les littératures classiques de l'antiquité fournissent des modèles de style et de pensée. Elles contribuent puissamment à l'éducation

de la raison, de la conscience, du sentiment, de l'imagination, du goût. Il faut faire comprendre et faire sentir aux élèves ce que le monde antique avait de grand, de beau, de fort, de généreux. Prendre pour sujets d'exercices littéraires, comme le proposent quelques réformateurs, des faits ordinaires de la vie privées ou des événements contemporains — qu'il est si difficile de juger d'une manière désintéressée —, c'est risquer d'étouffer chez les élèves tout enthousiasme, tout élan, toute aspiration élevée, c'est faire tomber ces jeunes esprits dans la platitude et la vulgarité. Mais il convient aussi de leur donner la connaissance des conditions nouvelles de la société moderne. On introduira donc dans les classes supérieures l'étude de la philosophie, de la morale scientifique, de l'économie politique, des institutions nationales et de l'histoire contemporaine (p. 35). « Le » principe des réformes de l'enseignement moyen doit être le » développement de l'esprit philosophique.... Le but ne doit pas » être, comme le veulent les novateurs de l'école utilitaire, de » faire prédominer les sciences sur les lettres et la littérature » sur la grammaire. C'est le contraire qu'exige le véritable in- » térêt de la civilisation moderne.... L'éducation, dans les éta- » blissements d'instruction moyenne, doit être générale et non » spéciale ou professionnelle, et ce sont les langues et les litté- » ratures anciennes qui doivent en former la base. » (p. 37).

La vraie méthode d'enseignement, d'après M. Voituren, c'est la méthode dogmatique rationnelle, par laquelle le professeur communique directement ses connaissances aux élèves et les leur fait comprendre au moyen d'explications et d'exemples. M. Voituren n'est point partisan de la méthode empirique dite euristique (ou encore intuitive), qui a la vogue aujourd'hui. Il pense que, avec les élèves, il faut procéder du général au particulier, et non du particulier au général. « La méthode d'enseignement » qui procède du général au particulier est la méthode natu- » relle, conforme à la marche de l'esprit humain. Un examen » nouveau des procédés de la pensée, chez les enfants et les » peuples primitifs, comme chez les hommes faits et les peuples » peuples civilisés, a établi qu'elle débute toujours par des idées » générales.... (p. 46). — Ce n'est que par les règles, les lois et » les principes qu'on discerne les faits.... Si l'on veut faire rapi- » dement la lumière dans l'esprit des élèves, il faut y mettre » des règles et des idées générales, au lieu d'y accumuler des

» faits.... (p. 38 à 39). — Les idées coordonnées, enchaînées les
 » unes aux autres, se soutenant mutuellement, sont une force
 » et une clarté pour l'esprit. Des idées isolées, flottant en quelque
 » sorte au hasard, sont au contraire une cause de trouble et
 » d'indécision.... (p. 40). — La méthode empirique, dite euri-
 » tique, par laquelle on prétend faire trouver aux élèves eux-
 » mêmes les règles de la science ou les lois de l'esprit et de la
 » nature, n'est utile que par exception et dans un cercle très
 » borné. Il est puéril, en effet, de croire que, par la vertu ma-
 » gique d'une méthode, des enfants trouveront, presque en se
 » jouant, des vérités qui ont exigé le travail de plusieurs géné-
 » rations et l'effort soutenu des penseurs les plus profonds....
 » (p. 44-45). — On poursuit aujourd'hui une utopie : apprendre
 » sans peine et comme en se jouant, et l'on croit y parvenir par
 » la méthode intuitive exclusivement appliquée aux choses exté-
 » rieures. Il est bon, sans doute, de stimuler les élèves en les
 » intéressant par la vue des choses et par des expériences faites
 » devant eux ou par eux-mêmes; mais croire qu'avec cela on les
 » dispensera de l'effort, du travail de l'esprit sur les choses ab-
 » straites, c'est une illusion que l'expérience a déjà condamnée
 » bien des fois (p. 49). » M. Voituron applique ces principes à
 l'enseignement des langues, de l'histoire, etc. Il recommande,
 pour l'histoire, de commencer par les vues les plus générales et
 de spécialiser de plus en plus à mesure qu'on poursuit les études,
 mais en ayant soin de rattacher toujours les périodes successive-
 ment approfondies à l'histoire générale. — Notons encore ce que
 l'auteur dit de la mémoire, que l'on n'est que trop porté à né-
 » gliger actuellement : « La mémoire doit être exercée dans l'en-
 » fance en même temps que les facultés rationnelles; c'est alors
 » qu'on peut le faire le plus utilement, car rien ne remplace ce
 » qu'on a appris par cœur dans le jeune âge.... Un enseignement
 » qui ne s'adresserait qu'à la mémoire serait mauvais; mais un
 » enseignement qui la négligerait serait inefficace (p. 42-43). »

M. Voituron se prononce contre la bifurcation initiale telle
 qu'elle existe chez nous. Il voudrait *trois années* d'instruction
 commune pour tous les élèves des athénées et collèges. La base
 de cette instruction commune serait *L'ÉTUDE DU LATIN PAR LA*
GRAMMAIRE, d'une langue étrangère par l'usage et des deux lan-
gues nationales à la fois par la grammaire et par l'usage (p. 42).
 Après les trois années d'éducation commune, commencerait la

bifurcation. Dans la section des humanités, qui préparerait aux professions libérales, les langues mortes et surtout le latin occuperaient la première place : les langues vivantes, les mathématiques, les sciences naturelles, etc., leur seraient subordonnées. Dans la section professionnelle, *le latin continuerait à être enseigné*, mais il serait subordonné aux sciences, aux mathématiques, aux langues vivantes. Chacune de ces sections comprendrait *cinq années d'études*. En y joignant les trois années d'instruction commune, on voit que M. Voituron demande HUIT ANNÉES pour un cours complet soit d'humanités, soit d'études professionnelles; et *le latin serait enseigné pendant ces huit années dans les deux sections* (p. 43-44). Puisse cette demande être accueillie favorablement par la législature ! Une prolongation des années d'études est la condition *sine qua non* de l'amélioration de notre enseignement moyen.

M. Voituron formule en passant un autre vœu d'une importance capitale : « Il faudrait, dit-il, écarter aux examens de » passage les sujets incapables, etc. » (p. 44). Oui certes, car une des plaies de notre enseignement moyen, ce sont ces *queues* d'êtres bornés ou paresseux que l'aveuglement des parents et la funeste complaisance des autorités scolaires poussent de classe en classe, pour le désespoir des professeurs et au plus grand détriment des études.

M. Voituron termine son remarquable travail par quelques pages sur la philosophie, en particulier sur la philosophie morale, qui doit être le couronnement des études moyennes et de l'éducation générale indispensable à tout homme qui est appelé à jouer un rôle actif dans la société.

Nous avons dit ailleurs (*Athenaeum belge*, n° du 15 juillet 1880), que les critiques que M. Voituron adresse à l'enseignement actuel des langues anciennes, ne nous paraissent pas justement applicables à notre pays : en effet, pour ce qui concerne nos établissements officiels, les livres et les méthodes n'ont pas ce caractère mécanique que blâme l'auteur. — Nous trouvons que M. Voituron est un peu sévère pour la méthode intuitive ou euristique. Certes, il a raison de mettre le public en garde contre les exagérations des admirateurs de Spencer. Mais il nous semble qu'on pourrait combiner la méthode euristique, sainement entendue, avec la méthode dogmatique; il faudrait, à notre avis, non seulement montrer la règle dans l'exemple, le principe dans

le fait, mais encore, du moins dans certains cas. faire remonter l'élève des exemples à la règle, des faits au principe; il serait bon de cultiver en lui la faculté d'invention et d'induction, et, sans le faire passer prématurément par un simulacre de recherche scientifique, de l'habituer à grouper par lui-même des observations et à en dégager des lois et des faits généraux. A part ces légères restrictions et peut-être une ou deux autres du même genre, nous ne pouvons que partager les vues de M. Voituron, et nous souhaitons que les idées qu'il défend avec tant de talent, soient bientôt mises en pratique.

P. THOMAS.

Études politiques sur l'histoire romaine, par PAUL DEVAUX. (2 vol. in-8°. Bruxelles, Muquardt).

Ce beau livre s'ouvre tristement par une page encadrée de noir où les éditeurs rappellent la mort du regretté M. Devaux, décédé le 30 janvier de cette année « au moment où son ouvrage complètement terminé allait voir le jour ». L'auteur n'aura donc pu jouir des éloges que son œuvre, à si juste titre, mérite de recevoir de la critique.

« Je n'entreprends pas, dit M. Devaux dans sa préface, d'écrire une histoire de Rome. Le récit des événements à plus d'un égard est trop peu complet et trop peu développé pour mériter ce titre. Ni par le fond, ni par la forme, il ne présente la variété d'intérêt et de ton qu'on peut demander à l'histoire d'un grand peuple. Dans les bornes où est renfermé l'exposé des faits, il ne sert souvent qu'à justifier ou à rendre plus intelligible le commentaire qui l'accompagne et qui est le véritable objet de l'auteur. » Cet aveu que l'on reçoit ainsi dès la première page, en ouvrant le volume, écarte du coup bien des critiques, fondées peut être s'il s'agissait d'une véritable « histoire. » Ce n'est pas tout. Dans ces « *Études* » — et ce point surtout est important. — M. Devaux n'a exploré qu'une partie de la vieille Rome. Homme politique, il l'a considérée en homme politique et c'est pour ainsi dire sur les ruines de la curie qu'il a été s'inspirer. « Ce n'est pas non plus un travail d'érudition que le lecteur trouvera ici. D'infatigables recherches concernant les institutions de Rome ont donné naissance à des écrits sans nombre. Apprécient l'utilité et le mérite de ce vaste labeur, j'en

ai souvent fait mon profit, mais sans aucune intention d'y ajouter moi-même. Une autre tâche m'a suffi. J'ai envisagé l'histoire romaine par un côté qui, sans avoir le même attrait, au point de vue de l'archéologue ou du jurisconsulte, intéresse tous ceux et les gouvernements s'intruisent de l'expérience de leurs devanciers. Mon livre aurait pu s'intituler : *Les vues d'un homme politique sur les principaux événements de l'histoire romaine*. Ce qui m'y a préoccupé avant tout, ce ne sont pas les détails des faits et des institutions, mais la marche générale de l'histoire, le développement de la petite Rome du Palatin, s'élevant de degré en degré vers sa colossale destinée. » Nous voilà avertis; nous ne demanderons à M. Devaux ni une histoire complète de Rome, ni une œuvre d'érudition ou de jurisprudence, et nous verrons pour ainsi dire, dans son dernier ouvrage, le couronnement de sa longue et belle carrière politique.

Ceci dit, ouvrons le livre.

Il commence à la royauté pour finir à la fin de la seconde guerre punique, embrassant ainsi la partie vraiment originale et vraiment grande de l'histoire romaine. Dans les premiers chapitres, l'auteur est bien forcé de faire de l'érudition. Venu après les Beaufort, les Niebuhr, les Mommsen, M. Devaux se range en général à leur suite, avec une certaine défiance à l'égard de leurs disciples trop aventureux. C'est ainsi qu'il condamne M. Ihne et sir G. Cornwall Lewis, qui rejettent au rang des fables toute la partie légendaire de l'histoire de Rome. Pour lui, il se rapproche davantage du texte des historiens antiques, et, entre le respect aveugle de la tradition et l'opinion de ceux qui la combattent sans merci, se maintient sur le terrain intermédiaire, qui est à ses yeux celui de la science impartiale et de l'avenir.

Avec Servius et Tarquin, l'ouvrage commence à prendre une autre allure. Il devient pour ainsi dire vraiment lui-même avec la république. C'est qu'alors se manifeste pleinement l'action du sénat, véritable objectif de l'auteur. A notre avis cependant, cette étude si belle et si complète de la politique du sénat romain n'est pas exempte d'un certain défaut. L'auteur, croyons-nous, ne tient pas toujours assez compte de la distance énorme qui sépare l'époque moderne de l'antiquité. Ce reproche, dira-t-on, est peu sérieux, puisqu'il s'agit de politique et de gouvernement.

Sans doute, mais n'oublions pas que c'est de politique et de gouvernement anciens qu'il s'agit et que nul facteur, si mince soit-il, ne doit être négligé dans l'étude des manifestations d'une société perdue. Hâtons-nous d'ajouter d'ailleurs, qu'on est forcé d'admirer le bon sens qui se manifeste à chaque page du volume, les vues ingénieuses, les idées pratiques qui abondent dans les chapitres consacrés au décemvirat, à Licinius Stolon, à Publilius Philon, etc.

Pour la guerre des Samnites, M. Devaux voit parfaitement toutes les invraisemblances et les impossibilités du récit de Tite-Live. Il le refait et l'éclaire par la résurrection des vieilles factions qui divisaient l'Italie et produisaient ces anomalies singulières dans la politique extérieure, qui semblent inexplicables à première vue.

Toutefois, ce premier volume, qui conduit le lecteur de la fondation de Rome à la première guerre punique, est, malgré nombre de passages appartenant en toute propriété à M. Devaux, moins original que le second. C'est dans celui-ci que se place surtout le récit des guerres d'Hannibal, où l'auteur se sépare nettement de ses devanciers. « Au point où notre travail est parvenu, dit-il, une crainte nous préoccupe : c'est de paraître abandonner tout à coup la voie indépendante mais circonspecte que nous avons suivie jusqu'à présent pour en adopter une plus aventureuse *et qu'en réalité nous tenons en médiocre estime*. Il arrive en effet que, sur l'importante époque de l'histoire romaine que nous allons aborder, notre manière de voir, à plus d'un égard, diffère profondément de celle qui prévaut depuis des siècles. Sur cette deuxième guerre punique, l'une des plus mémorables, si ce n'est même la plus mémorable de l'antiquité, sur ce sujet tant de fois traité qu'il semblerait qu'il ne restât plus rien à en dire, nous nous trouvons en dissentiment avec les autorités les plus importantes, les plus nombreuses, appartenant à tous les pays et à tous les temps, sans avoir pour nous l'appui formel d'aucune. » Cette opinion, que M. Devaux présente ainsi à ses lecteurs, c'est tout simplement que la gloire d'Hannibal a été exagérée; que, politique, il a causé la ruine de Carthage, et que, général, son expédition d'Italie fut une témérité désastreuse et non un trait de génie; qu'il n'y réussit d'abord que par l'incurie des généraux romains qui lui furent opposés, et qu'après la perte de Capoue, il commit la plus grande des fautes

en ne renonçant pas à ses chimères. Faut-il accepter tout entier ce nouveau jugement sur Hannibal? Nous ne le croyons pas, Hannibal, et c'est ce que montre fort bien notre auteur, commit plus d'une faute en Italie. Son inaction de douze ans dans le Bruttium fut un désastre véritable pour sa patrie, et sans doute, s'il avait eu la sagesse de renoncer à ses projets, il eût travaillé en Espagne plus efficacement qu'en Italie, au profit de Carthage. Mais d'autre part, cette marche de 200 lieues à travers les Pyrénées, la Gaule et les Alpes, ces victoires si rapides et si complètes du Tésin, de la Trébie, de Trasimène et de Cannes, ce séjour si long sur une terre ennemie, au milieu de tant d'armées craintives encore dans la victoire, ne montrent-ils pas le plus grand général de l'antiquité? Sans doute, on a dit que les adversaires d'Hannibal étaient indignes de Rome, mais n'est-ce pas là une de ces consolations que l'orgueil national humilié trouve si facilement? La meilleure preuve que Rome renonçait à vaincre son terrible ennemi est la tactique qu'adopta Fabius Cunctator. Le mot de Michelet, croyons-nous, est donc vrai : « Hannibal est la plus formidable machine de guerre que nous ait léguée l'antiquité. » Mais quand, sur le terrain de la politique, M. Devaux reproche à Hannibal d'avoir rompu la paix entre Carthage et Rome, d'avoir détourné celle-ci de la Grèce, vers laquelle elle jetait déjà les yeux, pour l'attirer contre sa patrie, ses accusations sont justes et méritées. D'ailleurs, l'isolement dans lequel Carthage laissa, même au milieu de la victoire, Hannibal et son armée, ce fait que ce furent ses parents seuls, Asdrubal et Magon, qui tentèrent de le secourir, permettent de voir en lui autre chose qu'un patriote imprudent, et laissent deviner cette ambition du chef d'armée que César, dans la décadence de la république, devait montrer à Rome.

L'exiguité d'un compte-rendu ne nous a pas permis d'appuyer plus longtemps sur ce bel ouvrage, que le nom seul de son auteur suffirait à recommander au public belge, si les qualités sérieuses d'une saine et forte critique, d'une science de bon aloi, d'une ingéniosité et tout à la fois d'une largeur de vues remarquables ne le signalaient assez aux hommes de tous les pays qui s'intéressent à l'histoire politique de l'antiquité.

HENRI P.,
Étudiant en droit.

BIBLIOGRAPHIE

I

Annuaire de l'observatoire royal de Bruxelles, 1881, 48^e année. *Bruxelles*, HAYEZ, 1880, XII-367 pages. *Prix*: fr. 1-50.

La partie fixe de l'annuaire de 1881 est la même que les années précédentes et nous croyons inutile de l'analyser encore. La partie variable est consacrée à diverses notices que nous allons successivement passer en revue.

1. *Quel est le climat le plus favorable au développement de la civilisation* (16 pages)? Suivant l'auteur, ni le climat de l'Europe, ni l'ensemble des conditions géographiques de cette partie du monde, ni le christianisme, ne sont la cause principale du développement de la civilisation à l'époque moderne. Il faut plutôt la chercher dans la communication des idées, des découvertes, des acquisitions de l'esprit humain, de génération en génération, par le moyen des livres et de l'imprimerie. — Le raisonnement de l'auteur, pour établir cette conclusion, nous semble en défaut sur un point capital : il admet, ce qui est faux, selon nous, que les Arabes ont conservé à l'Europe le flambeau de la civilisation. La science arabe, en tant que science (nous ne parlons pas de *connaissance* simplement), a toujours été inférieure à la science grecque, et c'est la connaissance de celle-ci, dans les sources, qui a provoqué, à la fin du moyen âge, l'essor scientifique moderne.

2. *Memorandum pour la recherche des racines réelles des équations numériques du second et du troisième degré* (22 pages). Cet extrait des *Fragments sur le calcul numérique* mérite d'attirer l'attention des professeurs de notre enseignement moyen. L'auteur signale particulièrement la résolution trigonométrique des équations du second degré, comme étant plus pratique que la méthode ordinaire. La voici en substance. Étant donnée une équation

$$x^2 + Ax + B = 0,$$

on la ramène à la forme

$$z^2 + az = -1 \quad (1)$$

ou à la forme

$$z^2 + az = 1 \quad (2)$$

par la substitution $x = \sqrt{B} z$ ou $x = \sqrt{-B} z$, selon que B est positif ou négatif. Dans le cas de l'équation (1), on pose

$$\alpha = -2 \cos \varphi$$

et les racines sont

$$\text{tang } \frac{1}{2} \varphi, \cos \frac{1}{2} \varphi.$$

Dans le cas de l'équation (2), faites

$$\alpha = 2 \cos \varphi$$

et les racines sont

$$\text{tang } \frac{1}{2} \varphi, -\cos \frac{1}{2} \varphi.$$

3. *L'astronomie dans l'antiquité. Thalès et Pythagore* (9 pages). L'auteur de cet article attribue à Thalès, et surtout à Pythagore, des idées toutes modernes qu'ils n'ont certainement jamais eues. M. T. H. Martin l'a prouvé en détail pour Pythagore, après Schiaparelli. Même les pythagoriciens n'avaient pas des vues aussi exactes sur l'univers qu'on le suppose ici. Ainsi, par exemple, ils n'admettaient pas que le soleil fût au centre de l'univers. En ce centre ils plaçaient un feu sacré, foyer du monde entier, autour duquel ils faisaient mouvoir dix corps célestes, savoir, d'abord le ciel des étoiles fixes, puis les cinq planètes, ensuite le soleil et la lune, enfin la Terre et l'Antiterre (Antichthon). Ce dernier corps, imaginé pour compléter le nombre sacré des dix sphères, était toujours tourné vers le feu central, tandis que la terre est toujours tournée au contraire vers l'Olympe, qui se trouve au delà de la dixième sphère, celle des étoiles fixes. L'antiterre est située entre le feu central et la terre, et nous ne pouvons jamais la voir. Au delà de l'Olympe est l'espace indéfini, l'Olympe lui-même est une sphère creuse de feu pur, invisible à cause de sa pureté même, car la coloration de la lumière ici bas vient de son mélange avec les éléments impurs, etc. Comme on le voit, on ne peut pas dire de Pythagore, avec l'auteur de l'article, que, « sans sortir de la réalité des phénomènes, il en a montré les lois et les dispositions. »

4. *Des phénomènes physiques accompagnant les passages de Mercure sur le soleil*, par L. NIESTEN (35 pages). Conclusion : ces phénomènes (apparition d'une auréole autour de la planète et d'un point brillant sur son disque) sont probablement subjectifs. Les observations spectroscopiques tendent à prouver que Mercure a une atmosphère.

5. *De l'origine de nos symboles trigonométriques* (4 pages).

6. *Nomenclature des observatoires astronomiques existants, qui ont le caractère d'établissements publics* (27 pages). Voici en un tableau le résumé de cette curieuse statistique, d'où sont exclus les observatoires qui ne servent qu'à l'enseignement :

Suède 3	Prusse 11
Norvège 2	Alsace 1
Danemark 1	Bavière 1
Hollande 2	Saxe royale 1
Belgique 1	Saxe-Gotha 1
France 6	Saxe-Weimar 1
Espagne 2	Bade 1
Portugal 2	Oldenbourg 1
Italie 9	Hambourg 1
Grèce 1	
Suisse 4	
Autriche 8	États-Unis 19
Russie 12	Mexique 2
Angleterre 8	Colombie 1
Écosse 2	Équateur 1
Irlande 3	Chili 1
Inde anglaise 1	Brésil 1
Cap 1	République argentine 1
Australie 3	Iles Philippines 1
Canada 1	Égypte 1.

7. *Les astéroïdes*, par L. NIESTEN (51 pages et une planche). Cet article est la pièce de résistance de l'annuaire. Dans cette excellente monographie, l'auteur donne tous les renseignements nécessaires pour que le lecteur puisse se faire une idée de ces petites terres innombrables circulant entre Mars et Jupiter, en groupant ensemble celles qui présentent des analogies de position ou de grandeur suffisamment saisissantes. Comme il le remarque en terminant, les astéroïdes, pour l'astronome qui cherche à pénétrer le secret de la formation des mondes, présentent au moins autant d'intérêt qu'une nouvelle grosse planète, précisément à cause des singularités que présentent leurs orbites. Disons en passant que M. Niesten repousse l'idée d'Olbers, d'après laquelle ces petits astres seraient des fragments d'une planète mise en pièces par l'effet d'une force intérieure.

8. *L'isthme de Panama*, par M. J. C. HOUZEAU (32 pages). Notice extrêmement intéressante, où l'isthme qui sépare les deux Amériques est décrit tant au point de vue physique qu'au point de vue social. Cet article est à recommander à tous ceux qui ont quelque envie de coopérer *personnellement* à l'entreprise de M. de Lesseps.

9. *Ce que l'on voit sur une carte de géographie*. La configuration des côtes, la forme du réseau des fleuves et des rivières, les canaux, la fréquence des voies ferrées, l'accumulation des noms de villes et de villages sur telle ou telle partie d'une carte, leur rareté sur une autre, apprennent à qui l'étudie bien une foule de renseignements sur le relief du pays qu'elle représente, son industrie, son agriculture, et même sur la langue que l'on y parle, si les désignations topographiques sont données, pour chaque région, d'après l'idiome des habitants de cette région.

10. *Marées sur les côtes de la Belgique*, par F. VAN RYSELBERGHE (11 pages).

11. *Astéroïdes découverts en 1880*, par L. NIESTEN (8 pages). Depuis le mois de décembre 1879 jusqu'au mois d'octobre 1880, neuf nouveaux astéroïdes ont été découverts entre Mars et Jupiter, ce qui porte à 213 le nombre des petites planètes actuellement connues.

L'annuaire contient encore quelques autres petites notices. L'une, entre autres, donne le système d'abréviations pour les poids et mesures du système métrique, adopté par le comité international des poids et mesures. Ce système, très compliqué, est de beaucoup inférieur à celui de Lacroix (M, K, H, D et d, c, m, pour myria, kilo, etc.; M, M², M³, G, A, L, pour les unités de mesures), auquel il suffirait d'ajouter μ pour désigner le *micron* ou millième de millimètre, pour le rendre à la fois complet et irréprochable.

II

Manuel de trigonométrie plane, par A. FAUX, *professeur à l'école normale de Nivelles*. Mons, Manceaux, 1880; 120 p. in-12.

Cet excellent petit ouvrage de M. Faux, auteur, comme l'on sait, du meilleur *Traité d'arithmétique* publié en Belgique, contient les matières suivantes :

I. 1. Préliminaires : définition des fonctions trigonométriques comme rapports. 2. Arcs positifs, arcs négatifs. 3. Définitions des fonctions trigonométriques en général. 4. Leurs valeurs aux extrémités des quadrants. 5. Leurs variations. 6. Réduction au premier quadrant. 7. Arcs répondant à un sinus, cosinus, etc., donné. 8. Relations entre les diverses fonctions pour tous les cas possibles. 9. Addition des arcs. 10. Multiplication. 11. Division. 12. Transformation de sommes en produits. II. 1. Limites entre lesquelles se trouvent renfermés le sinus et le cosinus d'un arc. 2. Construction des tables. 3. Usages des tables. III. 1. Résolution des triangles rectangles et isocèles. 2. Résolution des triangles quelconques. 3. Aire du triangle. 4. Cercles inscrit et ex-inscrits. IV. Applications (20 pages); exercices (12 pages).

Comme on le voit, l'ordre suivi et les matières traitées sont à peu près les mêmes que dans tous les manuels semblables. Ce qui distingue avantageusement le petit livre de M. Faux, de plusieurs autres, de celui de Legendre, en particulier, c'est le soin avec lequel sont exposées les questions un peu difficiles, par exemple, ce qui a rapport à la généralité des formules trigonométriques, l'origine de l'ambiguïté de certaines valeurs obtenues dans la division des arcs, la discussion de quelques cas des triangles quelconques. On peut donc le recommander avec confiance aux étudiants, comme manuel à étudier à fond d'un bout à l'autre.

P. M.

ACTES OFFICIELS.

ENSEIGNEMENT MOYEN.

Enseignement spécial pour la formation de professeurs d'histoire et de géographie à l'école normale des humanités à Liège.

Art. 1^{er}. A partir de l'année scolaire 1880-1881, le programme de l'école normale des humanités à Liège sera modifié de la manière suivante, pour les élèves de cette école qui seront appelés à se préparer à l'enseignement de l'histoire et de la géographie dans les athénées royaux et les collèges soumis au régime de la loi du 1^{er} juin 1850 :

TROISIÈME ANNÉE D'ÉTUDES.

Les leçons de :

- 1^o Grammaire générale;
- 2^o Dissertations latines;
- 3^o Exercices de vers latins;
- 4^o Exercices de thèmes grecs;
- 5^o Interprétations des auteurs latins et grecs;

Seront remplacées par les cours ci-après :

- 1^o *Histoire politique du moyen âge* (cours de l'université);
- 2^o *Histoire politique moderne* (cours de l'université);
- 3^o *Histoire politique interne de la Belgique* (cours de l'université).

QUATRIÈME ANNÉE.

L'enseignement comprendra exclusivement les cours ci-après :

- 1^o Pédagogie et méthodologie générale (cours actuel de l'école normale);
- 2^o Antiquités grecques (cours de l'université);
- 3^o Histoire contemporaine (cours de l'université);
- 4^o Esthétique et histoire de l'art (cours de l'université);
- 5^o Dissertations et exercices de vive voix sur des sujets historiques (cours actuel de l'école normale);
- 6^o Géographie ancienne et moderne (cours actuel de l'école normale);
- 7^o Géographie détaillée avec notions de cosmographie et révision générale (cours nouveau).

Art. 2. Dans la quatrième année, chaque professeur exercera les élèves à la méthodologie de son cours.

Art. 3. Les élèves appelés à suivre spécialement l'enseignement de l'histoire et de la géographie seront désignés par le Ministre de l'instruction publique.

Art. 4. Transitoirement et pour l'année scolaire 1880-1881, la quatrième année d'études seule servira à préparer les futurs professeurs agrégés pour l'histoire et la géographie. A cette fin, le programme comprendra l'histoire du moyen âge, l'histoire de Belgique, les dissertations et exercices de vive voix sur des sujets historiques, l'histoire politique moderne, l'histoire contemporaine, la géographie ancienne et moderne et la géographie détaillée avec révision générale.

L'article 2 ci-dessus est applicable à la quatrième année d'études transitoire.

Art. 5. Le présent arrêté sera inséré au *Moniteur*.

(Arr. ministér. du 10 novembre 1880).

Matières de l'examen d'aspirant professeur agrégé et de professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour l'histoire et la géographie.

Art. 1^{er}. L'examen d'aspirant professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour l'histoire portera sur les matières suivantes :

Examen écrit.

- 1^o Une composition sur un point de l'histoire politique de l'antiquité, y compris les antiquités romaines ;
- 2^o Une composition sur un point de l'histoire du moyen âge ou de l'histoire moderne ;
- 3^o Une composition sur l'histoire nationale.

Examen oral.

- 1^o Histoire des littératures anciennes et de la littérature française ;
- 2^o Antiquités romaines et histoire ancienne ;
- 3^o Histoire du moyen âge et histoire moderne ;
- 4^o Histoire de la Belgique ;
- 5^o Interprétation d'auteurs grecs et latins.

Art. 2. L'examen de professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour l'histoire et la géographie comprendra :

Examen écrit.

- 1^o Une composition d'histoire ancienne, y compris les antiquités grecques ;
- 2^o Une composition d'histoire contemporaine ;
- 3^o Une composition de géographie détaillée, ancienne et moderne (avec tracé de cartes), y compris la récapitulation générale et les notions de cosmographie.

Examen oral.

- 1^o Pédagogie et méthodologie spéciales (un quart d'heure) ;
- 2^o Esthétique et histoire de l'art (id.) ;
- 3^o Histoire ancienne (une demi-heure) ;

- 4° Histoire du moyen âge (id.);
- 5° Histoire moderne (id.);
- 6° Histoire contemporaine (id.);
- 7° Histoire de Belgique, y compris la Constitution et les lois organiques (id.);
- 8° Géographie ancienne et moderne, y compris la récapitulation générale et la cosmographie (une heure).

Examen didactique.

Une leçon d'histoire ou une leçon de géographie, sur notes et traitant un sujet indiqué la veille par le jury.

Art. 3. Transitoirement et pour l'année 1881 seulement, les élèves de la 4^e année d'études de l'école normale des humanités (section d'histoire et de géographie) pourront se présenter directement à l'examen de professeur agrégé pour l'histoire et la géographie. Cet examen comprendra :

Examen écrit.

- 1° Composition sur l'histoire du moyen âge;
- 2° Composition sur l'histoire moderne ou sur l'histoire contemporaine;
- 3° Composition sur l'histoire de Belgique;
- 4° Composition sur la géographie ancienne et moderne.

Examen oral.

- 1° Histoire ancienne, y compris les antiquités romaines (cours de la 3^e année) (une demi-heure);
- 2° Histoire du moyen âge (id.);
- 3° Histoire moderne (id.);
- 4° Histoire contemporaine (id.);
- 5° Histoire de Belgique, y compris la Constitution et les lois organiques (id.);
- 6° Géographie ancienne et moderne, y compris la récapitulation générale et les notions de cosmographie (une heure).
- 7° Méthodologie spéciale pour l'enseignement de l'histoire et méthodologie pour l'enseignement de la géographie (une demi-heure).

Épreuve didactique.

Une leçon d'histoire ou une leçon de géographie sur notes et traitant d'un sujet indiqué la veille par le jury.

Art. 4. Une disposition ultérieure déterminera l'importance relative de chacune des épreuves des examens dont s'occupe le présent arrêté.

(Arr. ministér. du 20 décembre 1880).

Un arrêté ministériel du 6 décembre 1880 dispose que, par modification à l'arrêté ministériel du 10 novembre 1880, les *interprétations d'auteurs latins et grecs* sont maintenues au programme de l'école normale des

humanités à Liège, pour les élèves de cette école qui sont appelés à suivre, en 3^e année d'études, l'enseignement provisoire et spécial d'histoire et de géographie.

Enseignement spécial pour la formation de professeurs de sciences naturelles à l'école normale des sciences.

Art. 1^{er}. A partir de l'année scolaire 1880-1881, le programme de l'école normale des sciences à Gand sera modifié de la manière suivante, pour les élèves de cette école qui seraient appelés à se préparer à l'enseignement des sciences naturelles dans les athénées royaux et les collèges soumis au régime de la loi du 1^{er} juin 1850 :

Les deux premières années seront communes à tous les élèves de l'école. Dans la troisième année, le programme comprendra exclusivement les cours ci-après :

- 1^o Botanique. — Exercices pratiques (cours nouveau);
- 2^o Zoologie. — Exercices pratiques (cours nouveau);
- 3^o Eléments de géologie (cours de l'université);
- 4^o Chimie générale (cours de l'université);
- 5^o Méthodologie chimique (cours nouveau);
- 6^o Eléments d'astronomie (cours actuel de l'école normale);
- 7^o Exercices de leçons (leçons élémentaires de physique données aux élèves conducteurs des ponts et chaussées);
- 8^o Leçons d'assistance.

Art. 2. Transitivement, le programme de la troisième année d'études de l'école normale des sciences sera modifié, pour les élèves de la section des sciences mathématiques, en ce sens que les cours d'éléments de géologie et de zoologie seront remplacés par les cours de physique mathématique et de calcul des probabilités (cours de l'université).

Art. 3. Le présent arrêté sera inséré au *Montteur*.

(*Arr. ministér. du 10 novembre 1880*).

Matières de l'examen de professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les sciences naturelles.

Art. 1^{er}. L'examen de professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les sciences naturelles portera sur les matières indiquées ci-après :

- 1^o La botanique ;
- 2^o La zoologie ;
- 3^o Les éléments de minéralogie et de géologie ;
- 4^o La méthodologie chimique ;

A la suite de l'examen, le récipiendaire devra donner, sur notes, en présence du jury, une leçon de trois quarts d'heure, sur une question de

physique ou d'histoire naturelle qui lui aura été indiquée vingt-quatre heures d'avance.

Le jury pourra exiger aussi des exercices pratiques sur les manipulations chimiques et l'usage des instruments de physique.

Art. 2. Une disposition ultérieure règlera la durée et l'importance relative de chacune des épreuves de l'examen.

(Arr. ministér. du 20 décembre 1880).

Matières de l'examen de professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les sciences mathématiques.

Par modification à l'arrêté royal du 29 septembre 1865, l'examen d'aspirant professeur agrégé pour les sciences mathématiques portera provisoirement sur les matières suivantes :

- 1° Le calcul intégral, 1^{re} partie, et les éléments du calcul des variations ;
- 2° La mécanique rationnelle ;
- 3° La méthodologie mathématique ;
- 4° *La physique mathématique.*

A la suite de l'examen, le récipiendaire devra donner, sur notes, en présence du jury, une leçon de trois quarts d'heure sur une *question de mathématiques élémentaires* qui lui aura été indiquée vingt-quatre heures d'avance.

(Arr. royal du 20 décembre 1880).

UNIVERSITÉ DE GAND. — PERSONNEL ENSEIGNANT. — NOMINATIONS.

Par arrêté royal du 26 octobre 1880, MM. Gustave Vander Mensbrugghe, professeur extraordinaire à la faculté des sciences, et Edouard Bouqué, professeur extraordinaire à la faculté de médecine, sont respectivement promus à l'ordinariat.

UNIVERSITÉ DE GAND. — PERSONNEL ENSEIGNANT. — ÉMÉRITAT.

Par arrêtés royaux du 16 novembre 1880, M. François Laurent, professeur ordinaire à la faculté de droit de l'université de Gand, et M. Joseph Gantrelle, professeur ordinaire à la faculté de philosophie et lettres de la même université, sont déclarés émérites, conformément à la loi du 30 juillet 1879.

ATHÉNÉES ROYAUX ET ÉCOLES MOYENNES DE L'ÉTAT. — PERSONNEL ENSEIGNANT. — NOMINATIONS.

Un arrêté royal du 30 septembre 1880 nomme, à titre définitif, professeur chargé du cours supérieur de mathématiques à l'athénée royal de Mons M. Descamps, Léon, professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les sciences.

Par arrêté royal du 30 novembre, M. A. Goffin, professeur à l'athénée royal de Gand, est nommé professeur de sciences naturelles et de mathématiques (cours supérieur), à l'école normale d'institutrices établi dans cette ville.

LÉOPOLD II, etc.

Vu l'article 9 de l'arrêté royal du 14 juillet 1875, portant réorganisation des athénées royaux au point de vue des traitements des membres du personnel enseignant, article ainsi conçu :

« Art. 9. Le traitement maximum des préfets des études et des professeurs de 1^{re} classe pourra être augmenté de 300 francs au moins et de 800 francs au plus, lorsqu'ils feront preuve d'un mérite supérieur.

« L'arrêté royal allouant cette augmentation mentionnera les motifs de la mesure et sera inséré *in extenso* au *Moniteur*. »

Considérant que :

MM. Van Beers (Jean-Pierre-Aloïs), professeur de 1^{re} classe, chargé de l'enseignement du flamand à l'athénée royal d'Anvers, et

Du Fief (Jean-Baptiste), professeur de 1^{re} classe, chargé de l'enseignement de l'histoire et de la géographie à la section des humanités de l'athénée royal de Bruxelles,

Sont dignes de la faveur prévue par la disposition précitée et qu'il y a lieu de leur accorder une récompense pour le mérite et le dévouement dont ils n'ont cessé de faire preuve dans l'exercice de leurs fonctions ;

Sur la proposition de Notre Ministre de l'instruction publique,

Nous avons arrêté et arrêtons :

Il est alloué à MM. Van Beers et Du Fief, préqualifiés, une augmentation exceptionnelle de quatre cents francs (fr. 400) l'an, qui prendra cours à partir du 1^{er} janvier 1881.

(Arr. royal du 20 décembre 1880).

PÉRIODIQUES.

En donnant les sommaires d'un certain nombre de recueils périodiques, nous n'indiquerons pas toujours tous les articles qui y sont contenus; nous signalerons surtout ceux qui nous paraîtront de nature à intéresser spécialement les professeurs et les hommes d'étude qui lisent notre *Revue*.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de MM. M. C. Graux, S. Guyard, G. Monod, G. Paris.

Sommaire du 18 octobre 1880 : **Meyer**, Les maximes de l'Urbinas, par Ch. G. — **Riant**, Inventaire critique des lettres historiques des croisades, par A. M. — **Walcott**, La vie monastique anglaise, par J. J. JUSSELAND. — **Dukas**, Etude bibliographique et littéraire sur le *Satyricon* de Barclay, par T. DE L. — Du 25 : **Dütschke**, Les antiquités de la Haute-Italie; **Schreiber**, Les antiques de la villa Ludovisi, par EMMANUEL FERNIQUE. — **Comba**, Waldus et les Vaudois, par C. S. — **Brosch**, Histoire de la papauté au xvi^e et au xvii^e siècle, 1^{er} vol., par HENRI VAST. — Du 1^{er} novembre : **G. Oppert**, Catalogue des manuscrits sanscrits des collections particulières de l'Inde méridionale. — **Bresslau**, Annales de l'empire allemand sous Conrad II, par EDOUARD FAVRE. — **Stapfer**, Shakespeare et les tragiques grecs, par E. L. — **De Reumont**, Gino Capponi, par CHARLES JORET. — Du 8 : **De Hinojosa**, Histoire du droit d'après les recherches les plus récentes, par J. B. MISPOULET. — Loi salique, édition de **Holder**, par JULIEN HAVET. — **Sickel**, Histoire de la constitution de l'état allemand, l'état libre primitif, par R. — **Weizsacker**, La ligue rhénane de 1254, par R. — Documents sur la Silésie de 1622 à 1625, p. p. **Krebs**, par R. — Du 15 : **Wallies**, Les sources des *Topiques* de Cicéron, par E. C. — Les grandes chroniques de Mathieu Paris, V^e vol. p. p. **Luard**, par CH. BÉMONT. — **Figuler**, Les Savants de la Renaissance, par 7. — Du 22 : **Smith et Cheetham**, Dictionnaire des antiquités chrétiennes, par CH. CLERMONT-GANNEAU. — **Lehmann**, Abréviations tachygraphiques des manuscrits grecs, par CH. G. — **Schneider**, Dissertation sur Ammien Marcellin, par E. C. — Du 29 : **Boissier**, Promenades archéologiques, Rome et Pompéi, par x. — **Roget**, Histoire du peuple de Genève, tome V, par R. — Du 6 décembre : **Anundoram Borooah**, Manuel pour l'examen sur les textes sanscrits; Bhavabhuti et sa place dans la littérature sanscrite, par A. BARTH. — **J. Martha**, Catalogue des figurines en terre cuite du Musée de la Société archéologique d'Athènes, par EMMANUEL FERNIQUE. — **Hertz**, Etude sur les reminiscences d'Horace chez les écrivains latins, par E. CHATELAIN. — Du 13 : **Lenormant**, Les origines de l'histoire d'après la Bible (premier article), par J. HALÉVY. — **Schnee**, Critique des scolies d'Aristophane, par E. C. — **Schlee**, La succession des mètres dans les *Cantica* de Térence, par E. C. — **Münch**, Les archives pontificales, par R.

Société belge de Géographie. Bulletin. Quatrième année 1880.

N^o 4. Sommaire : Lieutenant-Colonel Crousse. Étude sur les voies de communication de l'ancien pays de Liège (2^e article). — II. A. Woeikoff. Les vents du globe terrestre (3^e article). — III. E. Adan. L'heure universelles. — IV. Capitaine Hannot. L'appareil photographique de M. Vanderperre. — V. J. Leclercq. Les Guanches. Notice sur les anciens habitants des île.

Canaries. — VI. E. Adan. Causerie scientifique. — VII. E. S. Chronique géographique. — Régions polaires. — Europe. — Asie: — Afrique. — Amérique. — Océanie. — Cartes: L'heure universelle. — L'appareil de M. Vanderperre. — Causerie scientifique (Pl. XIII). — Bulletin de statistique démographique. — Compte-rendu des actes de la société. — Liste des ouvrages reçus.

N° 5. Sommaire: I. Lieutenant-Colonel Crousse. Etude sur les voies de communication de l'ancien pays de Liège (3^e art.). — II. Association internationale Africaine. *a.* Rapport succinct sur la route suivie par l'expédition Burdo. — *b.* Observations météorologiques exécutées par le capitaine Popelin. — III. E. Adan. Rapport sur la conférence géodésique internationale de Munich. — IV. Capitaine Verstraete. Essai de géographie biologique. — E. S. Chronique géographique. — Régions polaires. — Europe. — Asie. — Afrique. — Amérique. — Océanie. — Merzbach et Falk. Bibliographie. — Cartes: Croquis de l'itinéraire suivi par MM. Burdo, Roger et Cadenhead. — Compte-rendu des actes de la société. — Membres admis. — Ouvrages reçus.

Revue de Philologie, de littérature et d'histoire anciennes, nouvelle série, continuée sous la direction de MM. Ch. Thurot, O. Riemann et E. Chatelain. Année et tome IV. 4^e livraison. 31 Octobre 1880.

Sommaire: Étude sur les distiques moraux de Caton, d'après deux manuscrits de Montpellier, par Léon Fontaine. — *Que* après un *e* bref, par O. Riemann. — Notes de grammaire: 8. πόλις = πόλις, γραμματῆς = γραμματεῖς; 9. *Quam* suivi du subjonctif après un comparatif, par O. Riemann. — Appien, Guerres civiles II 82, par Ch. G. — Varron, De lingua latina, 7, 3, par L. Havet. — Bulletin bibliographique.

Jahresbericht über die Fortschritte der classischen Alterthums-wissenschaft, herausg. von Conrad Bursian. 1879. Berlin, Calvary.

Elftes Heft. Erste Abtheilung. Jahresbericht über Herodot für 1879. Von Direktor Dr. H. Stein in Oldenburg. (Schluss). — Bericht über die griechischen Grammatiker. Von Prof. Dr. P. Egenolf in Mannheim. (Schluss folgt). — Zweite Abtheilung. Jahresbericht über die Römischen Bukoliker. Von Dr. Th. Fritzsche in Güstrow. — Bericht über die Litteratur zu Lucretius, die Jahre 1878 und 1879 umfassend. (Vor an gehen Nachträge zu früheren Jahresberichten). Von Dr. A. Brieger in Halle. (Fortsetzung folgt). Dritte Abtheilung. Bericht über die die römischen Privat- und Sacral-Alterthümer betreffende Literatur des Jahres 1879, resp. 1878. Von Prof. Dr. M. Voigt in Leipzig. (Schluss.) — Jahresbericht über die die griechische scenische Archäologie betreffende Literatur für 1876-1879. Von Professor Dr. Nikolaus Wecklein in Bamberg. (Schluss folgt).

1880. *Erstes Heft.* Prospect des Jahresberichtes. Dritte Abtheilung. Jahresbericht über Römische Geschichte und Chronologie. Von Prof. Dr.

Hermann Schiller in Giessen. — Jahresbericht über die Geographie der nördlichen Provinzen des römischen Reiches. Von Director Dr. D. Detlefsen in Glückstadt. (Fortsetzung folgt).

Zweites Heft. Zweite Abtheilung. Jahresbericht über T. Maccius Plautus vom October 1879 bis dahin 1880. Vom Gymnasial-Oberlehrer Dr. August Lorenz in Berlin. (Schluss folgt). — Dritte Abtheilung. Jahresbericht über die Geographie der nördlichen Provinzen des römischen Reiches. Von Director Dr. D. Detlefsen in Glückstadt. (Schluss). — Bericht über römische Epigraphik. Von Gymnasial-Direktor Professor Dr. Haug in Konstanz. (Schluss folgt).

Neue Jahrbücher für Philologie und Paedagogik, herausgegeben von Dr. Alfred Fleckeisen und Dr. Hermann Masius. Leipzig, 1880.

Neuntes Heft. Erste Abtheilung (121^r Band). Ueber gemälde als tempelschmuck. Zu Vergilius Aeneis I 466-493. Von K. Zacher in Halle. — Zwei parolen des Aratos und Octavianus. Von W. H. Roscher in Meissen. Zu Athenaios [XIII 573^e]. Von H. Röhl in Berlin. — Πλέκτων. Zu Plautus Amphitruo. Von A. Fleckeisen. — Zu Aristophanes Rittern [v. 526]. Von R. Arnoldt in Königsberg (Preussen). — Der Briefwechsel zwischen Cicero und Decimus Brutus. Von L. Gurlitt in Athen (jetzt in Berlin). — Zu Caesars bellum Gallicum [V 43, 1]. Von C. Wagener in Bremen. — Des Vergilius sechste, zehnte und vierte ecloge. II. Die zehnte ecloge (Gallus). Von W. H. Kolster in Eutin. — Anz. v. E. Heydenreich: incerti auctoris de Constantino Magno eiusque matre Helena libellus (Leipzig 1879). Von F. M. Schröter in Leipzig. — Zu dem incertus auctor de Constantino Magno eiusque matre Helena. Von E. Ludwig in Bremen und E. Rohde in Tübingen. — Aus Pompeji. Von E. Rohde in Tübingen. — Primum — sic und prius — sic. Von M. Petschenig in Graz.

Zehntes und elftes Heft. Anz. v. B. Delbrück: die Grundlagen der griechischen syntax (Halle 1879). Von K. Brugman in Leipzig. — Zu Sophokles Elektra. Von G. Krüger in Görlitz. — Zur bedeutung des comparativs bei Homeros. Von O. Amdohr in Frankfurt an der Oder. — Zu Homers Ilias [N 669]. Von G. Benseler in Chemnitz. — Der delische localmythus von Apollon Pythoktonos. Von Th. Schreiber in Leipzig. — Zu Sophokles Trachiniai und Philoktetes. Von J. Golisch in Schweidnitz und R. Löbbach in Mainz. — Zur geschichte der aulosmusik. Eine entgegnung. Von H. Guhrauer in Waldenburg (Schlesien). — De loco lacunoso apud Aeschylum [Septem v. 24-30], von A. Lowinski in Deutsch-Krone. — Die abfassungszeit des Platonischen Phaidros, von F. Susemihl in Greifswald. — Zu Tacitus Agricola. Von O. Pfundtner in Königsberg. — Die auslassung des subjectspronomens im accusativus cum infinitivo bei den lateinischen komikern. Von A. Funck in Kiel. — Zu griechischen epigrammen. Von R. Arnoldt in Königsberg. — Das römische normallager zur zeit des Polybios. Von F. Hankel in Dresden (mit einer steindrucktafel). — Zu Ovidius Fasten [I 637-650]. Von C. Schrader in Bonn. —

Ad Lucretium. Von C. M. Francken in Utrecht und S. Brandt in Heidelberg. — Anz. v. G. Landgraf: de figuris etymologicis linguae latinae (Erlangen 1880). Von Ph. Thielmann in Speier. — Zu Catullus, von Moriz Schmidt in Jena und W. H. Roscher in Meissen. — Zu Tacitus Historien [V 19]. Von A. Dederich in Emmerich. — Noch einmal εἶν und zum ersten male Θεωωρήτου περί πνευμάτων. Von G. Uhlig in Heidelberg. — Philologische gelegenheitsschriften.

Philologischer Anzeiger, herausgegeben von Ernst von Leutsch.

Zehnter Band. *Drittes Heft*. Homerische miscellen von A. Grumme. — S. Mekler, Kritische beiträge zu Euripides und Sophokles. — S. Mekler, Euripidea, textkritische studien. — O. Bachmann, conjecturarum observationumque Aristophaneorum spec. I. — Symbolae criticae in Strabonem... scr. J. N. Bernardakis. — J. Kvičala, Vergilstudien, nebst einer collation der prager handschrift. — Albii Tibulli elegiarum libri duo. Accedunt Pseudotibulliana. Rec. Aem. Baehrens. — Untersuchungen zu Cicero's philosophischen Schriften von R. Hirzel. Th. I.

Viertes Heft. De Iliadis libro vicesimo quarto. Pars prior. Scripsit Ant. Tomaszewski. — Hellenische anschauungen über den zusammenhang von natur und geschichte. Von R. Pöhlmann. — Aristotelis Ethica Nicomachea edidit... G. Ramsauer. — Περί δικαιοσύνης. The fifth book of the Nicomachean Ethics of Aristotle. Edited... by H. Jackson. — The moral philosophy of Aristotle... by the late Walton M. Hatsch. — Aristotelean studies... By C. Wilson. — De recognoscendis Ethicis Nicomacheis diss. I. II. Scr. Fr. Susemihl. — Neue studien zur geschichte der begriffe von G. Teichmüller. — Die lehre des Aristoteles von der lust. Von G. Kaas. — Inter privatarum causarum orationes Demosthenicas quae pro genuinis habendae sint quaeque pro falsis breviter exponitur P. I. Scr. R. Duncker. — Die caesuren im trimeter der sophokleischen Electra. Von dr. Naumann. — Hermathena. — Gregorius auf dem stein, der mittelalterliche Oedipus, von A. Heintze.

Fünftes Heft. De ablativi absoluti apud antiquissimos Romanorum scriptores usu. Scr. E. Bembo. — Linguarum noviciarum laxam temporum significationem iam primis linguae latinae temporibus in vulgari elocutione perspicere posse. Scr. Fr. H. Brehme. — Die exegetischen scholien der Ilias im cod. Ven. B von A. Roemer. — J. Kvičala, studien zu Euripides. Mit einem anhang Sophocleischer analekta. — De Halieuticis Ovidio poetae falso adscriptis. Scr. Th. Birt.

Sechstes Heft. Euripidis fabulae. Ed. R. Prinz v. I. II. — Fr. Wieseler, adnotationes criticae ad Euripidis Cyclopem. — R. Schenk, Quaestiones criticae Euripideae. — Ἀθηναίων πολιτεία... Von H. Müller-Strübing. — Iccius und Grosphus... Von A. Schubert. — Lexicon Taciteum ed. A. Gerber et A. Greef.

Siebentes Heft. De Castoris chronicis Diodori Siculi fonte ac norma scr. L. Bornemann. — Publii Vergilli Maronis Aeneis. Illustravit G. G.

Gossrau. — Ueber die echtheit des Vergilischen Culex v. von Förster. — Die fragmente des L. Coelius Antipater, von W. Sieglin. — Hieronymi de viris illustribus liber. Accedit Gennadii catalogus virorum illustrium. Ex rec. G. Herdingii. — H. Hildesheimer, de libro qui inscribitur de viris illustribus urbis Romae quaestiones historicae.

Zeitschrift für die österreichischen Gymnasien : Verantwortliche Redacteurs : W. Hartel, K. Schenkl.

Siebentes Heft. Erste Abtheilung. Abhandlungen. Die Rheinbrücke in Caesar's comment. de B. G. IV, 17. Von Rud. Maxa. — Zu Hesiodos. Von Hans Flach. — Zweite Abtheilung. Literarische Anzeigen. Alexander von Tralles. Text und Uebersetzung nebst einer einleitenden Abhandlung. Ein Beitrag zur Geschichte der Medicin von Dr. Theodor Puschmann. 2 Bände. Wien 1878 u. 1879. Verlag von Wilh. Braumüller. Angez. von Dr. Wilh. Biehl in Wien. — Ausführliches lateinisch-deutsches Handwörterbuch, ausgearbeitet von Carl Ernst Georges. I. Band A-H, siebente fast gänzlich umgearbeitete und sehr vermehrte Aufl., Leipzig, Hahn'sche Verlagsbuchhandlung. 1879. Angez. von Dr. Allgayer in Kocherthüern. — Wörterbuch zu Ovid's Metamorphosen. Bearbeitet von Dr. Joh. Siebelis. 3. Auflage. Besorgt von Dr. Friedrich Polle. Leipzig. Verlag von B. G. Teubner. 1879. Angez. von Anton Zingerle. Innsbruck. — Übungsbuch zum Uebersetzen aus dem Deutschen in das Lateinische von Dr. Hermann Warschauer. Jena. Druck und Verlag von Eduard Fromman. 1879. Angez. von Heinrich Koziol in Wien. — Einführung in die Literatur. Zwölf Vorträge zur ersten Orientierung in unserer poetischen Nationalliteratur bis auf Lessing. Dargeboten von F. A. Block, Rector der höheren Töchter Schule und der Bürgerschulen zu Merseburg. Mit zwei lithographirten Beilagen. Dresden. Louis Ehlermann. 1878. Angez. von Dr. Franz Kratochwil in Wien. — Dispositionen über Themata zu deutschen Arbeiten für die oberen Classen höherer Lehranstalten von Gottlieb Leuchtenberger. Bromberg. Mittler'sche Buchhandlung H. Heyfelder. 1879. 2 Bändchen. Angez. von H. Lombel, Prag. — Goethe's Hermann und Dorothea. Mit ausführlichen Erläuterungen in katechetischer Form für den Schulgebrauch und das Privatstudium von Dr. C. A. Funke, Seminarlehrer in Heiligenstadt. Paderborn. Druck und Verlag von Ferdinand Schöningh. 1879. Angez. von H. Lambel in Prag.

Achtes und neuntes Heft. Erste Abtheilung. Abhandlungen. Die Zahl in Platons Staat, VIII, 545-547, D. Von Dr. G. F. Rettig. — Eine Glosse des Placidus. Von Hermann Rönsch in Lobenstein. — Zweite Abtheilung. Literarische Anzeigen. I. Kritische Beiträge zu Euripides und Sophocles von Siegfried Mekler, Supplenten am k. k. akad. Gymnasium in Wien. (Separatabdruck aus dem Jahresberichte des k. k. akad. Gymn. in Wien 1879.) Im Selbstverlage des Verf.'s. — II. Euripidea. Textkritische Studien von Siegfried Mekler. Wien, 1879. Verlag von Carl. Konegen (Franz Leo & Comp. Heurichshof). Angez. von Th. Gomperz in Wien. — Ein Beitrag zur Kritik der Aristophanesscholien von Dr. R. Schnee. Berlin,

Mayer & Müller. 1879. Angez. von Carl Holzinger in Wien. — Studien zur Technik des nachhomerischen heroischen Verses. Von Al. Rzach. Wien 1880. In Commission bei Carl Gerold's Sohn, Buchhändler der kais. Akademie der Wissenschaften. (Aus dem Novemberhefte des Jahrgangs 1879 der Sitzungsberichte der phil.-hist. Classe der Kais. Akademie der Wissenschaften (X^{CL}. Bd. S. 681) besonders abgedruckt.) Angez. von Dr. August Scheindler in Wien. — *Studia Apuleiana* scripsit Henricus Becker. Berolini apud Weidmannos 1879. Angez. von Goldbacher in Czernowitz. — Griechische Schulbücher. Angez. von F. Stolz in Innsbruck. — Die drei ärgsten Erznarren in der ganzen Welt. Roman von Christian Weise. Abdruck der Ausgabe von 1673. Halle a/S. Max Niemeyer 1878. Angez. von R. Werner in Graz. — Abriss der mittelhochdeutschen Laut- und Flexionslehre zum Schulgebrauche. Von E. Bernhardt. Halle. Waisenhaus 1879. — Mittelhochdeutsche Laut- und Flexionslehre nebst einem Abriss der Metrik, für Oberclassen höherer Schulen von Dr. Ernst Köhler. Kassel, Bacmeister. — Unsere Muttersprache und ihre Pflege. Von Dr. Friedr. Heussner. Cassel, Freyschmidt 1879. Angez. von Joseph Seemüller in Hernals.

Zehntes Heft. Erste Abtheilung. Abhandlungen. Die Parabel in elementarer Darstellung. Von G. R. v. Escherich, Prof. an der Univ. Czernowitz. — Zu Ausonius. Von Karl Schenkl in Wien. — Zweite Abtheilung. Literarische Anzeigen. — Die chorische Technik des Euripides dargestellt. von Richard Arnoldt. Halle, Verlag von Rich. Mühlmann. 1878. Angez. von F. Hoppe in Gumbinnen. — Xenophon Économique. Chapitres I à XI. Texte grec accompagné d'une introduction, d'une analyse de l'ouvrage complet et de notes en français par Ch. Graux, répétiteur de philologie grecque à l'école pratique des hautes études. Paris, Librairie Hachette et C^{ie}. 1879. Angez. von Karl Schenkl in Wien. — Cornelius Tacitus. Erklärt von Karl. Nipperdey. Erster Band, ab excessu divi Augusti I-VI. 7. verb. Aufl., bearbeitet von Dr. Georg Andresen, Oberlehrer am Ascanischen Gymn. zu Berlin. Berlin, Weidmann'sche Buchhandlung im April 1879. Angez. von Ig. Prammer in Wien. — Deutsche Lehr- und Lesebücher, angezeigt von K. F. Kummer in Wien. — Tabellen zur Naturkunde. Zum Gebrauche für Lehrer und Schüler höherer Unterrichtsanstalten und zum Selbstunterricht bearbeitet von C. Werner. 2. wesentlich verm. und verb. Aufl. Crossen a. O. Verlag von Felix Appun's Buchhandlung. S. 762. — Methodisches Lehrbuch der allgemeinen Botanik für höhere Lehranstalten. Nach dem neuesten Standpunkte der Wissenschaft. Von Dr. Wilh. Julius Behrens. Braunschweig C. A. Schwetschke und Sohn 1880. Mit zahlreichen Original-abbildungen in 400 Figuren, vom Verfasser nach der Natur auf Holz gezeichnet. S. 762. Angez. von H. Reichardt in Wien. — Vierte Abtheilung. Miscellen. Stiftungen. — Literarische Miscellen. — Lehrbücher und Lehrmittel. (Fortsetzung von Jahrg. 1880. Heft VI, S. 212 ff.) — Fünfte Abtheilung. Verordnungen, Erlässe, Personalstatistik. Verordnungen und Erlässe. — Personal- und Schulnotizen. — Nekrologie. — Berichtigung.

YC 32337

M543029

L24
R4
S12
V.23

